





TROISIÈME VOYAGE DE COOK,

OU

VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE.

TOME PREMIER.

TROISIÈME VOYAGE DE COOK,

OU

VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE;

POUR faire des Découvertes dans l'HÉMISPHERE NORD, pour déterminer la position & l'étendue de la Côte Ouest de l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, sa distance de l'ASIE, & résoudre la question du Passage au Nord.

EXÉCUTÉ sous la direction des Capitaines COOK, CLERKE *&* GORE, *sur les Vaisseaux* la Résolution *&* la Découverte, *en 1776, 1777, 1778, 1779* & *1780.*

TRADUIT DE L'ANGLOIS, PAR M. D*********.

TOME PREMIER.



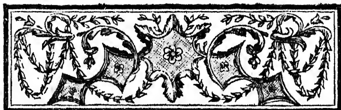
A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

LA GÉOGRAPHIE de la moitié du Globe étoit couverte de ténèbres, lorſque l'immortel Cook a commencé ſes Voyages autour du Monde. Ses deux premieres Expéditions nous ont fait connoître une multitude de côtes & d'îles nouvelles, & la troiſième a peut-être été encore plus heureuſe à cet égard. La récapitulation de toutes ſes découvertes ſe trouve dans l'*Introduction Générale*, & à la fin du troiſième volume.

Ce ſeroit ici le lieu de donner un Précis de la vie de M. Cook; mais le Capitaine King a fait lui-même ce Précis, qui ſe trouve également à la fin du troiſième volume.

La poſition de chacune des terres anciennes & nouvelles que M. Cook a reconnu dans ſon dernier Voyage, eſt déterminée avec une exactitude merveilleuſe; il ſuffira de dire, par exemple, que celle de *Tonga-Taboo* eſt le réſultat de plus de mille obſervations Aſtronomiques. Le Lecteur ſera pénétré d'admiration, en voyant le zele & la perſévérance de M. Cook, dont l'ardeur n'a jamais été ralentie par les beſoins de ſes Equipages, les dangers, ou la ſatiété des découvertes.

La hardieſſe de ſes manœuvres étonne les Marins les plus courageux ; il paſſe quelquefois ſur des écueils pour arriver plutôt ; & quand on ſonge qu'il déploie une pareille audace à l'autre extrémité du Globe, & dans des mers où le naufrage ne laiſſe aucun eſpoir, de ſi grands prodiges ſemblent au-deſſus des efforts humains.

Ce qui n'eſt pas moins extraordinaire, il eſt venu à bout de prévenir le ſcorbut ; &, dans une expédition de plus de quatre ans, il n'y a pas eu ſur ſes vaiſſeaux un ſeul homme attaqué de cette maladie. On s'empreſſera ſans doute de ſuivre ſon régime, qui eſt bien détaillé à la fin de la Relation de ſon ſecond Voyage.

Sa généroſité & ſa bienſaiſance ajoutent encore à l'intérêt de ſon troiſième Voyage; car il a tranſplanté avec des peines & des ſoins infinis, des chevaux, des bœufs, des vaches, des chèvres, des moutons, & les plantes les plus utiles de nos jardins, dans les îles de la mer du Sud ; & je préſume qu'on ne pourra lire ſans un attendriſſement profond les détails de la mort de ce grand Homme, aſſaſſiné par des Sauvages, qui d'abord l'avoient adoré comme un Dieu.

La partie relative aux mœurs des diverſes contrées qu'il a parcourues dans ſon troiſième Voyage, n'eſt pas ſeulement amuſante, elle eſt digne de toute l'attention des Philoſophes. Ces tableaux, ſi variés & ſi curieux, des uſages & du caractère des Inſulaires de la Mer du Sud, ou des Habitans de la côte d'*Amérique*, offrent une multitude d'obſervations précieuſes. Pour n'en citer que deux, les Peuplades ſans nombre de l'Océan Pacifique parlent des idiômes de la même langue, & il n'y a pas ſur le Globe de Nation plus étendue : M. Cook a été témoin d'un ſacrifice humain à O-Taïti, &

tout annonce que ces ſacrifices abominables ſont communs & répandus ſur les autres terres, d'où l'on pourra conclure, avec aſſez de fondement, que les hommes ſont plus ou moins corrompus à chacune des époques de la vie ſauvage & de la civiliſation.

L'Europe entiere & tous les Peuples qui s'intéreſſent aux progrès de la Géographie & de la Navigation, applaudiront aux éloges ſi bien mérités que le Capitaine King & l'Auteur de l'Introduction Générale donnent à M. Cook. L'Angleterre remarque ſans doute avec plaiſir le vif intérêt qu'inſpire le plus grand de ſes Navigateurs, & lorſqu'au milieu des fureurs de la guerre, elle a vu le Roi de France ordonner à ſes Eſcadres de reſpecter les vaiſſeaux de M. Cook, elle a dû reconnoître une Nation ſenſible qui aime à rendre juſtice aux nobles entrepriſes de ſes ennemis.

Il y a quelques fautes dans la traduction du ſecond Voyage de Cook & la portion du premier dont j'avois été chargé : j'ai traduit celui-ci avec encore plus de ſoin, & je deſire beaucoup que mes efforts ne ſoient pas infructueux. Il n'eſt pas aiſé même aux Officiers de Marine, d'apprécier la difficulté de ce travail; j'ai conſulté les plus éclairés d'entr'eux, & ceux-là du moins auront de l'indulgence. La difficulté dont je parle, tient à pluſieurs cauſes, que je pourrois développer, s'il s'agiſſoit d'un autre que de moi.

Les détails d'Hiſtoire Naturelle n'étoient pas plus aiſés à rendre que les détails nautiques. J'ai feuilleté vainement les livres qui devoient éclaircir les paſſages ou les termes obſcurs; je me ſuis vu forcé en bien des endroits de me décider d'après mes propres recherches : ainſi, j'ai rencontré dans le cours de ma traduction des noms Anglois de quel-

ques oiſeaux, que le Vocabulaire inſéré à la fin du dernier volume *in*-4.° de l'Hiſtoire des Oiſeaux, par M. de Buffon, ne cite pas.

La dénomination Françoiſe des plantes, des oiſeaux, des coquillages, &c. n'a pas été moins embarraſſante : j'ai prié des Naturaliſtes de me donner leurs avis ; mais ils n'ont guere pu me donner que leurs conjectures.

Tant qu'il n'y aura point de Dictionnaire où l'on trouve les noms que portent un oiſeau, une plante, un poiſſon, &c. dans le jargon des Matelots, dans celui des Provinces particulieres, & dans la langue des Naturaliſtes de l'*Angleterre*, les Traducteurs ſeront fort embarraſſés. J'obſerverai, à cette occaſion, qu'un Recueil contenant les termes par leſquels on déſigne dans les diverſes langues de l'*Europe*, les individus des trois regnes de la nature, épargneroit bien des recherches & bien des fatigues aux Savans : je ſuis étonné qu'on ne l'ait pas encore entrepris.

Je finis par une remarque qui paroîtra d'abord inutile, & qui cependant eſt néceſſaire. Les Voyageurs Anglois écrivent les mots des langues des îles de la Mer du Sud, des côtes de l'*Amérique* occidentale, ou des autres parties du Globe, ſelon la prononciation des lettres de leur alphabet, & un François qui veut tirer des inductions de ces Vocabulaires, ou les comparer à d'autres idiômes, ne doit pas les prononcer à la maniere Françoiſe.



INTRODUCTION GÉNÉRALE.

L'ESPRIT DE DÉCOUVERTE, qui produisit des expéditions si difficiles & si heureuses, durant le seizième & le dix-septième siècle, s'étant affoibli peu-à-peu, & même éteint pendant un tems considérable, commença à se ranimer dans la Grande-Bretagne, sous le dernier règne (*a*), & la protection généreuse, & les secours accordés avec tant de magnificence par le Roi actuel, lui ont rendu toute l'activité qu'il eut autrefois.

Sa Majesté qui, immédiatement après son avènement au Trône, termina d'une maniere si glorieuse les opérations destructives de la guerre, imagina des entreprises propres aux douceurs de la paix, & plus favorables à l'humanité, sans être moins brillantes. Non content d'encourager, en *Angleterre*, tous les arts libéraux & toutes les recherches utiles, il étendit ses soins sur les objets qui exigeoient de longs voyages; & ses vaisseaux, après être revenus triomphans de tous les pays du monde connus, furent employés à ouvrir des communications amicales, avec les îles que les Européens n'avoient pas encore reconnues.

(*a*) On fit alors deux Voyages pour découvrir un passage au Nord-Ouest, par la Baie d'*Hudson*. Le Capitaine Middleton exécuta le premier en 1741 & 1742, avec le vaisseau la *Fournaise* & la Pinque la *Découverte*. Les Capitaines Smith & Moore furent chargés du second, & on leur donna les vaisseaux de *Dobbs* & la *Californie*, armés par souscription en 1746 & 1747.

Les expéditions, qui avoient un objet si digne d'une grande Nation commerçante, se suivirent de très-près, & je puis ajouter avec une gradation régulière. Wallis (*a*) & Carteret (*b*) ne tarderent pas à perfectionner l'ouvrage que Byron (*c*) avoit commencé. Ces succès firent concevoir un plan de découvertes beaucoup plus étendu, que M. Cook a exécuté dans ses deux premiers Voyages (*d*); &, pour ne laisser que des détails peu importans aux générations futures, le même Capitaine dont l'habileté, en tout ce qui avoit rapport à la Marine, ne peut être comparée qu'à la persévérance éclairée & infatigable qu'il a toujours mis dans ses recherches, fut chargé, pour la troisième fois, de suivre, ou plutôt d'achever la reconnoissance du Globe. Son troisième Voyage, quoique le dernier, dans l'ordre des tems, n'est pas le moins considérable, relativement à l'étendue & à l'importance de son objet; mais il a été le plus malheureux, puisqu'il a terminé les jours précieux de ce célèbre Navigateur.

Lorsque des plans calculés pour le bien général,

(*a*) Le Capitane Wallis commandoit le *Dauphin* & le *Swallow*. Il appareilla au mois de Juin 1764, & il revint en *Angleterre* au mois de Mai 1768.

(*b*) Le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, s'étant séparé du vaisseau du Capitaine Wallis, & la route différente qu'il suivit ayant produit des découvertes différentes, on peut le regarder comme un Voyage à part. Le *Swallow* fut de retour en *Angleterre* au mois de Mars 1769.

(*c*) Le Capitaine Byron, aujourd'hui Amiral, commandoit le *Dauphin* & la *Tamar*. Il partit au mois de Juin 1764, & il revint dans les Ports d'*Angleterre* au mois de Mai 1768.

(*d*) Le Capitaine Cook partit avec l'*Endéavour* au mois d'Avril 1768, & il fut de retour au mois de Juillet 1771. A son second Voyage, il commandoit la *Résolution* & l'*Aventure*; il appareilla d'*Angleterre* au mois de Juillet 1772, & il fut de retour le 30 Juillet 1775.

s'exécutent par des vues partielles & des motifs intéressés, il est naturel d'essayer de cacher aux autres Nations une partie des avantages qu'un exposé complet de tout ce qu'on a découvert d'utile, procureroit au Monde entier; &, d'après ce principe, on a souvent, peut-être dans ce pays, ainsi que chez quelques-uns de nos voisins, affecté de couvrir d'un voile, le résultat des expéditions qui avoient pour objet de reconnoître des portions inconnues du Globe. Il faut dire, à l'honneur du règne actuel, que l'*Angleterre* a aujourd'hui des vues plus généreuses; les derniers Voyages entrepris par nos Navigateurs, devoient servir à tous les Peuples de l'*Europe*, & même aux Peuples les plus éloignés qui s'adonnent au Commerce & à la Navigation, & on a eu la noblesse de dire au Public tout ce que savoit notre Amirauté. Le noble esprit, qui a ordonné ces différentes expéditions, a pris aussi des mesures, pour que le récit des découvertes fût écrit d'une maniere authentique & fidele. Le Journal des cinq premiers Voyages autour du Monde, a été publié (*a*) par le Ministre de la Marine, de l'aveu de Sa Majesté: nous publions, sous la même sanction, celui du sixieme, dans lequel, non-seulement on revient sur des terres découvertes antérieurement dans l'hémisphère austral, mais où l'on parle de celles qu'on a trouvées dans l'hémisphère nord, en suivant une route qu'aucun Navigateur n'avoit encore suivi.

(*a*) L'histoire des quatre premiers Voyages rédigée par le Docteur Hawkesworth, d'après les Journaux des divers Commandans, fut publiée en 1772, & elle forme, dans l'original, trois volumes *in*-4.° Le Capitaine Cook a écrit lui-même celle du cinquième; elle a été imprimée en 1777, & elle forme, en Anglois, deux volumes *in*-4.°

Comme ils sont tous partie d'un vaste plan, il est clair que les cinq premiers Voyages ont une liaison avec le dernier, & qu'une récapitulation exacte des vues qu'on s'étoit proposé en les ordonnant, & des découvertes qu'ils ont procuré, jettera beaucoup de jour sur celui-ci. Pour que le Lecteur se forme une idée exacte des lumieres que donne l'Ouvrage dont je suis ici l'Editeur, il ne sera donc pas hors de propos d'exposer les articles qui se trouvent suffisamment éclaircis, & de disposer ces détails, de maniere qu'ils offrent, sous un même point de vue, les divers résultats semés dans la collection volumineuse qui est déja entre les mains du Public; c'est-à-dire, les Journaux rédigés par le Docteur Hawkesworth, & celui que le Capitaine Cook a écrit lui-même. En montrant ainsi ce qu'on avoit fait, on verra plus aisément ce qui restoit encore à faire, & on sentira que, quoique les vaisseaux Anglois eussent achevé cinq fois le tour du Globe dans l'espace de dix ans, il étoit cependant nécessaire d'ordonner un autre Voyage.

Ce Précis, placé dans l'Introduction, aura un autre effet. Le plan de découvertes qui a donné lieu à tant d'expéditions successives, se trouvant, nous oserons le dire, exécuté en grande partie, la récapitulation que je vais faire, mettra l'Europe en état de rendre justice aux vues généreuses qui en étoient l'objet, & je poserai des bases solides, sur lesquelles on pourra établir une réponse satisfaisante à ces hommes chagrins, & d'une malveillance grossiere, qui demandent quelquefois; quels avantages ont retiré ou peuvent retirer le Peuple qui a ordonné ces expéditions avec tant d'appareil, les Peuplades qu'on est allé chercher dans leurs retraites, l'humanité, & les sciences en général?

Les différens Voyages autour du Monde, entrepris, par ordre de Sa Majesté, avant celui dont on va lire le Journal, avoient pour but, de découvrir les portions de terre qui pouvoient se trouver dans les vastes mers dont tout l'hémisphère austral est revêtu.

On y avoit fait jusqu'à nos jours si peu de recherches; ces recherches étoient si imparfaites, que, devenues publiques, elles avoient produit des incertitudes plutôt que donné des connoissances; qu'elles avoient plus trompé les hommes crédules, que satisfait les savans judicieux; qu'elles avoient introduit, dans la Géographie de la moitié de la surface de la terre, une multitude infinie de conjectures imaginées par des Spéculateurs qui se piquoient de deviner la disposition du Globe; de sots contes transmis par une tradition obscure, ou des fictions inventées par des menteurs impudens.

Il eût été très-étonnant que cinq différentes expéditions, quelques-unes, par des routes peu connues & encore moins fréquentées, ne produisissent pas des découvertes très-utiles. Au reste, on va voir que les instructions de Sa Majesté ont été exécutées avec beaucoup d'intelligence, & que les Voyages multipliés de nos vaisseaux dans l'hémisphere austral, ont fort augmenté nos richesses Géographiques.

I.

L'Océan Atlantique du Sud fut la premiere scene de nos opérations. On connoissoit à peine l'existence des îles *Falkland*, jusqu'à l'arrivée du Commodore Byron, qui y relâcha en 1764, & on ignoroit absolument leur véritable position, leur étendue, & tout ce qui pouvoit les rendre utiles.

Le Capitaine Macbride, qui le ſuivit deux ans après, ayant fait le tour de ces îles, & les ayant relevé dans tous les points, on en a dreſſé une Carte ſi exacte, que les côtes de la *Grande-Bretagne* elle-même ne ſont pas aujourd'hui mieux marquées ſur les Cartes.

L'Hiſtoire du Voyage du Lord Anſon, prouve clairement combien on connoiſſoit peu les îles de l'Océan Atlantique du Sud, à l'époque de ce Navigateur. Trompé par les détails imparfaits qu'on avoit alors, il regarda l'île *Pepys* & les îles *Falkland*, comme des terres diſtinctes, éloignées l'une de l'autre d'environ cinq degrés de latitude (*a*). Les recherches de Byron ont rectifié cette erreur capitale, & il eſt démontré aujourd'hui, d'une maniere inconteſtable (*b*), *qu'on perdra déſormais ſon tems à chercher l'île* PEPYS, *par* 47 *degrés de latitude, puiſque cette île & les îles* FALKLAND *forment une même terre.*

On nous a fait connoître d'autres terres ſituées dans l'Océan Atlantique du Sud. Si Laroche, en 1675, & M. Guyot, Commandant du vaiſſeau *le Lion*, en 1756, avoit déjà vue l'île de *Georgie*, ce qui paroît probable, le Capitaine Cook a déterminé, en 1775, ſon étendue & ſa véritable poſition : la même année, il ajouta à nos mappemondes la terre de *Sandwich*, inconnue juſqu'alors, & la découverte la plus voiſine du Pole Auſtral qu'on ait jamais faite (*c*).

(*a*) Voyez le Voyage du Lord Anſon, édition originale, *in*-4.°, page 9.

(*b*) Ces mots ſont de M. Cook lui-même, dans la Préface de ſon ſecond Voyage, page 14 de l'original. Le Journal du Voyage de Byron, inſéré dans la collection de Hawkeſworth, vol. I, pag. 23, 24—51, 52, 53, 54, indique les raiſons ſur leſquelles M. Cook a fondé cette aſſertion.

(*c*) Voyez la Carte des découvertes dans l'Océan Atlantique du Sud. *Second Voyage de Cook*, vol. II, page 210 de l'original.

II.

Quoique les vaisseaux des différentes Nations eussent visité & traversé souvent le *détroit de Magellan*, on n'avoit pas examiné avec assez de soin ses Baies, ses Havres & ses Caps, les différentes îles qu'il renferme, & les côtes qui le bordent au Nord & au Sud; on n'avoit pas parlé d'une maniere exacte des marées, des courans & des sondes; Sir John Narboroug & les Navigateurs qui le suivirent, avoient omis complétement ces divers points, ou ils les avoient traité d'une façon trop vague, & il étoit utile de s'en occuper de nouveau. Cette tâche a été heureusement remplie par Byron, Wallis & Carteret, dont les opération, dans ce détroit, & la Carte dressée d'après leurs observations & leurs découvertes, ont procuré des lumieres précieuses à la Géographie.

III.

Si les informations très-précises qu'ils nous ont donné sur chaque portion de ce célebre détroit, en dégoûtent désormais les Navigateurs; si l'on craint de s'exposer aux fatigues & aux embarras d'un labyrinthe, connu aujourd'hui pour être une source inévitable de dangers & de délais, les Anglois ont la satisfaction d'avoir découvert une entrée dans l'Océan Pacifique, plus sûre & moins longue. On a essayé à diverses reprises, du côté de l'Est & celui de l'Ouest, le passage autour du Cap de *Horn*, & on a dissipé les frayeurs qu'il inspiroit. Les travaux & la détresse des Escadres du Lord Anson & de Pizarre, ne décourageront pas à l'avenir : on sait qu'ils furent obligés d'entreprendre, par une saison défavorable, la navigation de ces mers; & qu'a l'époque où

M. Cook les traversa, il ne s'y trouva rien de formidable.

Cet illustre Navigateur est le premier qui, d'après une suite d'observations les plus satisfaisantes, commencées à l'entrée occidentale du détroit *de Magellan*, & continuées avec des soins infatigables, autour de la *terre de Feu*, & au milieu du détroit *de Lemaire*, ait donné une Carte de l'extrémité méridionale de l'*Amérique*, qui montre combien les premiers vaisseaux durent être embarrassés de se guider eux-mêmes, & jusqu'à quel point il sera avantageux de doubler le *Cap de Horn*.

I V.

Si les voyages de découvertes entrepris par ordre du Roi, ont facilité l'entrée des vaisseaux dans l'Océan Pacifique, ils ont aussi beaucoup étendu nos connoissances relativement aux terres qui s'y trouvent.

Quoique les Européens fréquentent depuis près de deux siècles & demi les immenses (*a*) parages qu'on appelle de ce nom, la plus grande partie de ces parages & sur-tout de ceux qui sont au Sud de l'équateur demeuroit inconnue.

Magellan, & les Espagnols qui parcoururent les premiers ces mers, n'ayant voulu qu'arriver aux Moluques & aux autres îles qui produisent des épiceries, chacune des parties de l'Océan Pacifique, qui ne se trouvoit pas contigue à leur route, dont la direction étoit au côté septentrional de l'équateur, échappa naturellement à leurs recherches, & si Mendana & Quiros, & avant eux quelques Voyageurs ignorés (*b*), en s'écartant de

(*a*) Magellan commença son Voyage en 1519.

(*b*) Voyez des détails, sur ces premieres découvertes, dans la collection précieuse des Voyages dans l'Océan Pacifique du Sud, publiée par M. Dalrymple.

cette route, & en se tenant sous le tropique austral, après être partis de Callao, eurent le bonheur de rencontrer différentes îles ; si leur imagination s'échauffa au point de regarder ces îles comme des indices d'un continent austral ; s'ils se flatterent que la découverte de ce continent les rendoit émules de Gama & de Colomb, leurs foibles efforts n'ont point reculé les bornes de la Géographie & de la Navigation. Comme un plan judicieux n'avoit point dirigé leurs voyages ; comme leurs découvertes étoient demeurées très-imparfaites, & qu'elles n'avoient été ni examinées de nouveau ni décrites dans des Journaux exacts & bien authentiques, on les avoit presque oubliées : on en conservoit des souvenirs si obscurs qu'il en résultoit des disputes embarrassantes sur la position & l'étendue de ces terres nouvelles, qu'on doutoit même de leur existence.

Il paroît que les conseils d'Espagne se firent de bonne heure une maxime politique d'interrompre & de décourager les voyages dans cette partie du Globe. Déjà maitres sur le Continent d'*Amérique* d'un empire trop vaste pour le gouverner aisément ; cet Empire d'*Amérique* leur offrant plus de métaux précieux qu'ils ne pouvoient en employer à leur usage, ni la cupidité ni l'ambition ne les excitoient à agrandir leurs domaines. Ainsi, quoique les Espagnols fussent établis le long des côtes de l'Océan Pacifique, quoiqu'ils fussent placés très-commodément pour suivre les découvertes qu'offroient ces mers inconnues, ils se contenterent d'envoyer des vaisseaux d'un de leurs ports à l'autre ; s'ils traverserent le vaste golfe qui sépare de l'*Asie* cette partie de l'*Amérique*, ce fut toujours sur la même ligne, & peut-être avec un seul bâtiment qui partoit d'*Acapulco* pour *Manille*,

La route des Espagnols régla en grande partie celle des autres Navigateurs Européens qui parcoururent l'Océan Pacifique du Sud; & tous ces voyages furent circonscrits dans les mêmes bornes, si j'en excepte les petites Escadres de Lemaire & Roggewein. Les vaisseaux qui entrerent dans cette mer par le détroit de Magellan ou en doublant le Cap de *Horn*, vouloient faire un commerce interlope avec les Espagnols, ou combattre les navires de cette Nation; projets qui laissoient aux Géographes bien peu d'espoir de découvrir de nouvelles terres. Chacun d'eux sentit en effet qu'il devoit borner ses croisières à une distance convenable des établissemens Espagnols, les seuls parages où il pouvoit espérer du commerce ou des pirateries. Ils avoient à peine débouqué le détroit *de Magellan* ou doublé la *terre de Feu*, qu'ils cingloient au Nord vers l'île inhabitée de *Juan Fernandès*, qui, pour l'ordinaire leur servoit de rendez-vous, & où ils alloient prendre des rafraîchissemens : après avoir longé le Continent d'*Amérique* depuis le *Chili* jusqu'à la *Californie*, ils repassoient dans l'Océan Atlantique, où, s'ils se hasarderent à étendre leur voyage du côté d'*Asie*, ils ne penserent jamais à faire des découvertes dans les portions de la mer du Sud qui demeuroient inconnues : ils choisirent la route battue (si je puis m'exprimer ainsi) route sur laquelle ils comptoient, avec vraisemblance, rencontrer le galion des *Philippines*, mais qui offroit peu d'apparence de rendre leur traversée utile à la Géographie.

Par une suite naturelle de ces combinaisons, les diverses expéditions dont je parle ici durent fournir peu de matériaux aux Géographes qui desiroient une connoissance exacte & détaillée de l'Océan Pacifique du Sud. Les industrieux Hollandois

qui avoient alors toute leur énergie, firent cependant quelques tentatives sur ce point : nous leur devons trois voyages entrepris avec l'unique projet de découvrir de nouvelles terres; & leurs recherches dans les latitudes australes de cet Océan, sont connues d'une maniere beaucoup plus sûre que celles des premiers Navigateurs Espagnols.

Lemaire & Schouten en 1616, & Roggewein en 1722, jugerent sagement qu'il n'y avoit aucune connoissance nouvelle à acquérir en suivant le passage ordinaire au Nord de la ligne, & ils traverserent cet Océan depuis le Cap de *Horn* jusqu'aux *Indes Orientales*, en se tenant sous le tropique Sud; parages qu'on avoit visité si rarement & d'une maniere si peu efficace, quoique la croyance vulgaire fortifiée par les spéculations de quelques Philosophes, y promît un grand nombre de découvertes.

En 1642, Tasman, qui fit depuis *Batavia* une longue traversée sur l'Océan Austral de l'*Inde*, entra dans la Mer Pacifique du Sud, au point où cette mer est le plus éloigné de la côte d'*Amérique*, & il visita des parages qu'on n'avoit pas encore examinés. Apres être parti d'une latitude Sud assez élevée, il cingla au Nord jusqu'à la *Nigritie*, & jusqu'aux îles situées à l'Est de cette terre, près de l'équateur, & ses découvertes ont rendu son voyage célebre dans les annales de la Navigation.

Les succès de ces trois expéditions ne servirent néanmoins qu'à indiquer un vaste champ que les Navigateurs doués de plus de persévérance pourroient examiner avec plus de succès. Leurs résultats, il est vrai, présentoient aux Géographes un moyen de varier la stérile uniformité des premieres Cartes, en y plaçant quelques îles nouvelles; mais le nombre & l'étendue de ces nouvelles terres

étoient si peu considérables qu'on peut leur appliquer ce vers connu.

Rari, nantes in gurgite vasto.

Et si les découvertes étoient en très-petit nombre, elles étoient d'ailleurs très-imparfaites. On s'étoit approché de quelques côtes, mais on n'y avoit pas débarqué : on les avoit quittées sans reconnoître leur étendue & sans voir si elles étoient réunies à d'autres côtes voisines. Les débarquemens qu'on avoit fait avoient été en général très-rapides, & il étoit à peine possible d'établir sur une base si foible, des informations propres à satisfaire même la curiosité oisive; ce qu'on en disoit ne pouvoit ni contenter les Philosophes ni contribuer beaucoup à la sûreté ou au succès des Navigateurs qui viendroient ensuite.

Il faut toutefois rendre justice à ces commencemens de découvertes. Les Hollandois ont le mérite d'avoir été nos précurseurs ; mais nous avons été bien plus loin qu'eux dans la route qu'ils ont ouverte aux Navigateurs Européens. On va voir avec quel succès nos vaisseaux ont pénétré dans leurs voyages successifs les réduits les plus cachés de l'Océan Pacifique du Sud, & déchiré le voile qui couvroit une si grande partie du Globe.

1.° Nos Navigateurs ont recherché avec soin les différentes terres qu'on disoit avoir été vues par les Espagnols ou les Hollandois; ils ont retrouvé & visité la plupart de ces terres (du moins celles qui sembloient être de quelque importance); ils ne les ont pas visitées en courant, ils ont employé tous les moyens possibles pour rectifier les premieres erreurs & suppléer aux premieres imperfections; ils ont fait

ils ont fait des recherches exactes dans l'intérieur du pays; ils ont fait le tour des côtes & ils en ont pris le relevement. Qui n'a pas entendu parler de la célebre *terre australe du Saint-Esprit*, découverte par Quiros? On assuroit qu'elle formoit une partie du Continent Austral; cette prétention n'a pu tenir contre l'examen du Capitaine Cook, qui en a achevé le tour, & qui lui a assigné sa véritable position & ses étroites bornes dans l'Archipel des *Nouvelles-Hébrides* (a).

2.° Outre que nos derniers Navigateurs ont achevé la reconnoissance des terres apperçues avant eux, ils ont enrichi la Géographie d'une longue liste de terres nouvelles. Ils ont traversé à diverses reprises, sous le tropique Sud & dans toutes les directions, l'Océan Pacifique austral, & ils ont trouvé une multitude d'îles presque infinie. Ces îles sont disposées dans un espace de près de 80 degrés de longitude; elles sont situées à des distances plus ou moins grandes; elles forment des grouppes très-nombreux, & l'approche de nos vaisseaux semble leur avoir donné une existence publique. Les descriptions bien détaillées & bien complettes qu'on a fait de ces îles & de leurs Habitans, ont servi aux progrès de toutes les sciences; & pour me servir des termes du Capitaine Cook, qui a eu une si grande part à ces découvertes, *elles laissent peu de chose à faire dans cette partie* (b).

3.° Byron, Wallis & Carteret ont beaucoup ajouté aux connoissances que nous avions des îles

(a) M. de Bougainville observa, seulement en 1768, que cette terre étoit composée de plusieurs îles. M. Cook a reconnu tout le grouppe en 1774. Voyez *le second Voyage de Cook*, tome II, page 196 de l'original.

(b) Voyez le second Voyage de Cook, tome II, page 239 de l'original.

ſituées dans l'Océan Pacifique, ſous le tropique Sud; mais les Géographes ignoroient abſolument juſqu'où cet Océan ſe prolonge à l'Oueſt, quelles terres le bornent de ce côté, & quelle eſt la liaiſon de ces terres avec les contrées découvertes par les anciens Navigateurs. Le premier Voyage de M. Cook (*a*) a réſolu ces importantes queſtions de la maniere la plus complete. Ce grand Homme déploya alors une perſévérance extraordinaire & un talent conſommé; il brava les obſtacles & les dangers ſans nombre que lui offroit une pareille entrepriſe; il releva pres de deux milles milles de la côte qui borne la Mer du Sud à l'Oueſt de l'Equateur, depuis le trente-huitieme degré de latitude auſtral, juſqu'à dix degrés & demi de la Ligne équinoxiale, où il a reconnu qu'elle eſt réunie à la terre déja viſitée par les Hollandois, qui y avoient fait pluſieurs Voyages, de leurs établiſſemens d'*Aſie*, & à laquelle ils avoient donné le nom de *Nouvelle-Hollande*. La Nation dont je viens de parler avoit ſuivi les bandes Nord & Oueſt, mais les opérations étendues de M. Cook, ſur la bande Orientale, en ont preſque achevé la reconnoiſſance dans tous les points : entre le *Cap Hicks*, ſitué par trente-huit degrés de latitude, où il a commencé l'examen de cette côte, & la partie de la terre *Van-Diemen*, d'où Taſman prit ſon point de départ, on ne compte pas plus de cinquante-cinq lieues; il eſt donc très-probable que ces deux portions ſont réunies, quoique M. Cook ait pouſſé la circonſpection juſqu'a dire qu'il n'a pu déterminer ſi la *Nouvelle-Galles méridionale*, c'eſt-à-dire la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, *eſt jointe*

(*a*) Voyez la Collection de Hawkeſworth, vol. III de l'original.

à la terre Van-Diemen (a). Au reste, son second Voyage ne tarda pas à éclaircir cette question. Le Capitaine Furneaux, qui montoit l'*Aventure*, & qui se sépara de la *Résolution* en 1773, (heureuse séparation, puisqu'elle produisit un si bon effet,) a reconnu la terre *Van-Diemen*, depuis sa pointe orientale le long de la côte d'Est, bien au-delà de la station de Tasman, & jusqu'à trente-huit degrés de latitude, où M. Cook avoit commencé sa reconnoissance en 1770 (b).

On connoît donc aujourd'hui la circonférence entiere de cette vaste terre, qu'on peut appeler une cinquieme partie du Globe: nos Navigateurs l'ont en effet trouvée si grande que, pour employer ici les expressions de M. Cook, *elle est beaucoup plus étendue qu'aucune autre partie du Monde, qui ne porte pas la dénomination du Continent* (c).

4.° Tasman ayant pénétré dans l'Océan Pacifique, après avoir quitté la terre *Van-Diemen*, rencontra une côte à laquelle il donna le nom de *Nouvelle-Zélande*. Comme il ne détermina en aucune maniere l'étendue de cette côte ni sa position, exceptée une partie de la bande occidentale qu'il longea en marchant au Nord, les Géographes croyoient assez généralement que la *Nouvelle-Zélande* faisoit partie d'un Continent austral, prolongée au Nord & au Sud, depuis le trente-troisième degré jusqu'au soixante-quatrième degré de latitude Sud; que sa côte septentrionale s'étendoit à travers la Mer Pacifique du Sud, à une distance fort grande, & que Juan Fernandez avoit

(a) Voyez la Collection de Hawkesworth, tome III, page 483 de l'original.

(b) Second Voyage de Cook, tome I, page 114 de l'original.

(c) Collection de Hawkesworth, tome II, page 622 de l'original.

vu son extrémité Est un demi-siècle avant Tasman? Le premier Voyage de M. Cook a totalement détruit cette supposition. Si Tasman a apperçu le premier la *Nouvelle-Zélande*, la gloire de l'avoir reconnue appartient à M. Cook seul. Il passa près de six mois sur ses côtes, en 1769 & 1770 (*a*); il en fit le tour, il marqua son étendue, & il trouva qu'elle est partagée en deux îles (*b*). Il y est retourné depuis à diverses reprises; il a perfectionné cette importante découverte; & la *Nouvelle Zelande* ne sera plus indiquée comme une partie d'un Continent austral, mais elle figurera désormais sur les Mappemondes, comme les deux plus grandes îles de cette partie de l'hémisphere austral.

5.° Il restoit beaucoup de doutes & d'incertitudes sur la jonction ou la séparation de la *Nouvelle-Hollande* avec la *Nouvelle-Guinée*; le Capitaine Cook, en traversant le détroit qu'il a appellé de l'*Endéavour*, a décidé la question : nous n'hésiterons pas à dire que c'est une découverte importante pour la Géographie; & quoique la sagacité & l'érudition de M. Dalrymple aient trouvé des indices qui semblent annoncer qu'on soupçonnoit le passage (*c*), ces indices étoient si obscurs, & si peu connus, qu'en général on ne les avoit pas suivi dans la rédaction des Cartes : le Président de Brosses (*d*), qui a écrit en 1756, & qui avoit

---

(*a*) Depuis le 6 Octobre 1769, jusqu'au 31 Mars 1770.

(*b*) Son extrémité méridionale gît à-peu-près par 47 degrés de latitude, & son extrémité Nord par 35 degrés & demi. Voyez la Carte du Capitaine Cook, dans la Collection de Hawkesworth, vol. II, page 281 de l'original.

(*c*) Voyez la route de Torré sur un des vaisseux de Quiros, en 1606, entre la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée*, dans la Carte des découvertes dans l'Océan Pacifique du Sud, avant 1764, publiée par M. Dalrymple.

(*d*) M. de Brosses dit de la *Nouvelle-Guinée* : « c'est une longue

beaucoup de connoissances Géographiques, ne les avoit pas trouvé satisfaisans ; & M. de Bougainville, qui, en 1768, rencontra la côte orientale de la *Nouvelle-Guinée*, près de 90 lieues à l'Ouest de sa pointe Sud-Est, aima mieux faire, contre un vent de bout, ces 90 lieues, dans un tems où son Equipage manquant de provisions, étoit réduit à manger les peaux de veaux marins qui couvroient ses vergues & ses agrêts, que de continuer sa route à l'Ouest, pour chercher un passage qu'il jugeoit extrêmement problématique (*a*). M. Cook, en ouvrant entre la Mer Pacifique & l'Océan de l'*Inde* une communication qui, si elle n'est pas nouvelle, étoit du moins abandonnée & oubliée, a dissipé tous les doutes sur un fait si utile a la Navigation.

6.° On doit au Capitaine Carteret une autre découverte d'une utilité presque égale à celle que je viens de citer. Dampierre, en longeant une côte qu'on supposoit faire partie de la *Nouvelle-Guinée*, remarqua que cette côte forme une île séparée, à laquelle il a donné le nom de *Nouvelle - Bretagne* ; mais le Capitaine Carteret a reconnu que la *Nouvelle - Bretagne* est divisée en deux grandes îles & en beaucoup d'autres plus petites : si quelques-uns des premiers Navigateurs de l'Océan Pacifique du Sud s'en étoient apperçus, leurs observations n'étoient point arrivées jusqu'a nous ; & l'on

---

île ou presqu'île, si elle touche à la *Nouvelle-Hollande*. *Navigations aux Terres Australes*, tome I, page 434.

(*a*) « Le triste état où nous étions réduits, ne nous permettoit » pas de chercher, en faisant route à l'Ouest, un passage, au Sud » de la *Nouvelle-Guinée*, qui nous frayât, par le Golfe de *Carpentarie*, » une route nouvelle & courte aux îles *Moluques*. *Rien n'étoit à la* » *vérité plus problématique, que l'existence de ce passage.* » Voyage autour du Monde, page 259.

peut compter cette découverte parmi celles qui honorent notre Nation. Le *Canal Saint-George*, qui sépare la *Nouvelle-Bretagne* de la *Nouvelle-Irlande*, que suivit M. Carteret pour passer de la Mer Pacifique dans l'Océan de l'*Inde*, « Offre un » passage beaucoup meilleur & beaucoup plus » court, en venant de l'Est ou de l'Ouest, que le » tour des îles situées au Nord (*a*). »

Byron, Wallis & Carteret eurent principalement pour objet de découvrir de nouvelles terres dans la Mer Atlantique du Sud, & quoiqu'ils aient ajouté quelque chose à nos connoissances Géographiques sur la Mer Pacifique du Sud, leurs Voyages ont fourni peu des matériaux necessaires pour donner au Public une description complete de ces immenses parages, qu'ils traverserent seulement sur une ligne directe en revenant en *Europe* par les *Indes orientales*. M. Cook chargé de l'expédition qui suivit les leurs, eut ordre de reconnoître plus exactement la Mer Pacifique du Sud; mais ses instructions lui recommandant tout-a-la-fois ce qui avoit rapport aux progrès de l'Astronomie & à ceux de la Géographie, l'inquiétude de ne pas arriver assez tôt à *O-Taïti*, pour observer le passage de Vénus au-dessus du disque du Soleil, ne lui permit pas de s'éloigner du chemin le plus

(*a*) Voyez la Collection de Hawkesworth, vol. III, page 563 de l'original.

La position des îles *Salomon*, célèbre découverte de Mendana, ne fera plus sujet de dispute parmi les Géographes: M. Dalrymple a prouvé, de la maniere la plus satisfaisante, qu'elles forment un petit Archipel, où l'on trouve les terres qu'on a appellé depuis, *Nouvelle-Bretagne*, *Nouvelle-Irlande*; & les lumieres que le Capitaine Carteret a répandu sur ce groupe, ajoutent un nouveau degré de force aux preuves de M. Dalrymple. Voyez la *Collection des Voyages, par Dalrymple*, vol. I, page 16 de l'original.

court, & de chercher les terres inconnues qui pouvoient se trouver au Sud-Est de cette île. Comme il fut d'une fidélité scrupuleuse à ses devoirs, une partie considérable de la Mer Pacifique du Sud, celle où l'on espéroit le plus de découvertes, ne fut ni reconnue ni examinée lors de son premier Voyage. Pour suppléer à cette omission & éclaircir un point admis par plusieurs Savans, qui fondoient leur systême sur des simples spéculations, & par des hommes peu éclairés, qui l'adoptoient d'après des autorités qu'ils croyoient dignes de foi, mais encore très - problématique & même dénué de fondement aux yeux de quelques autres qui se livroient moins à leur imagination, ou qui étoient plus incrédules, Sa Majesté empressée de favoriser tout ce qui peut ajouter à nos richesses dans chacune des parties des Sciences, ordonna une nouvelle expédition. Les services signalés rendus par M. Cook, durant son premier Voyage, le désignoient comme l'homme le plus propre à terminer des recherches qu'il avoit si habilement commencées. Il partit donc en 1772, commandant les deux vaisseaux la *Résolution* & l'*Aventure*, avec le plus vaste plan de découvertes qu'on connoisse dans les annales de la Navigation : on le chargea non-seulement de faire le tour du Monde, mais de parcourir tout le Globe dans les hautes latitudes méridionales, en formant de tems à autre, dans chacun des parages de l'Océan Pacifique qu'on n'avoit pas encore examiné, les croisieres qui pourroient enfin résoudre la question si débattue sur l'existence d'un Continent austral; on lui recommanda de le chercher sur tous les points de l'hémisphere Sud, & supposé qu'il y en eût un, de déterminer s'il étoit accessible à la Navigation. J'ai déjà parlé des nombreuses îles situées sous le

tropique, dans l'Océan Pacifique, dont nous devons la découverte à ce Voyage, qui dura de trois à quatre ans, & qui fut exécuté avec une intrépidité & une constance si extraordinaires : mais j'ai réservé pour ce paragraphe l'objet principal de l'expédition, ou le tableau des diverses campagnes que fit M. Cook sur l'hémisphere Sud. La route de la *Résolution* & de l'*Aventure* au milieu de l'Océan Atlantique du Sud, de l'Océan Indien méridional, & de la Mer Pacifique du Sud, qui environnent le Globe, combinée avec la route de l'*Endéavour*, offre une démonstration oculaire, que, par ses infatigables recherches, M. Cook a reconnu tous les parages où l'on supposoit un Continent vu des premiers Navigateurs; que ce Continent a disparu à l'approche de ses vaisseaux, & que, semblable aux fantômes de l'imagination, il s'est évanoui sans laisser de traces (*a*). On a soutenu qu'un Continent austral est nécessaire pour maintenir

---

(*a*) Il faut observer cependant que M. le Monnier soutient, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, année 1776, l'existence du Cap *de la Circoncision*, vu par M. Bouvet en 1738, malgré l'opinion de M. Cook, qui l'a cherché envain, & qui suppose qu'une île de glace a donné lieu à cette méprise du Navigateur François. M. Wales a répondu aux objections de M. le Monnier, dans un Mémoire lu à la Société Royale; M. le Monnier a repliqué, & M. Wales a fait une apologie plus détaillée de cette partie du Journal de M. Cook; il a eu la bonté de me la communiquer, & je l'insere ici.

Note du Traducteur. M. le Monnier m'a communiqué, de son côté, une derniere réponse à M. Wales. Ces deux morceaux m'ont paru trop étendus pour les insérer ici en note, & on les trouvera à la suite de cette Introduction.

J'observerai d'avance que l'Auteur de l'Introduction a tort de parler du Cap *de la Circoncision* à propos du Continent Austral; car M. le Monnier ne croit point à l'existence du Continent Austral; il dit lui-même que la terre du Cap *de la Circoncision* est une île, & même *une petite île*.

l'équilibre entre les deux hémiſpheres; mais quelque plauſible que paroiſſe cette théorie au premier coup-d'œil, l'expérience a aſſez démontré combien elle eſt fauſſe. D'après le ſecond Voyage de Cook, dont je parle ici, nous connoiſſons parfaitement l'hémiſphere Sud, & nous pouvons prononcer avec certitude que l'équilibre du Globe eſt très-bien conſervé, quoique les mers parcourues par M. Cook ne laiſſent pas aſſez d'eſpace pour la maſſe correſpondante de terres que pluſieurs Ecrivains ont jugé néceſſaire à l'équilibre du Globe *(a)*.

Si les premiers Navigateurs ont ajouté à nos Cartes une plus grande étendue de terres que M. Cook, il a la gloire d'avoir reconnu plus de mers qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs. La récapitulation qu'il a fait lui-même de ſon ſecond Voyage, terminera mes remarques ſur ce point. « J'ai fait, » dit-il, le tour de l'hémiſphere auſtral, dans une » haute latitude, & je l'ai traverſé de maniere à » prouver, ſans replique, qu'il n'y a point de » Continent, à moins qu'il ne ſoit près du Pole, » & hors de la portée de la Navigation. En par- » courant deux fois la Mer du Tropique, j'ai

---

(a) L'opinion de l'ingénieux Auteur des *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*, mérite d'être rapportée ici : « Qu'on calcule » comme on voudra, on ſera toujours contraint d'avouer qu'il y » a une plus grande portion de Continent ſituée dans la latitude » ſeptentrionale, que dans la latitude auſtrale.

» C'eſt fort mal-à-propos qu'on a ſoutenu que cette répartition » inégale ne ſauroit exiſter, ſous prétexte que le Globe perdroit » ſon équilibre, faute d'un contre-poids ſuffiſant au Pole méridio- » nal. Il eſt vrai qu'un pied cube d'eau ſalée ne pèſe pas autant » qu'un pied cube de terre ; mais on auroit dû réfléchir qu'il » peut y avoir ſous l'Océan des lits & des couches de matieres, » dont la peſanteur ſpécifique varie à l'infini, ou que le peu de » profondeur d'une mer, verſée ſur une grande ſurface, contre- » balance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eſt » plus profonde, *tome II, page* 375. »

» déterminé la position de quelques terres anciennement apperçues, & j'en ai découvert un grand nombre de nouvelles; je crois que je laisse peu de chose à faire en ce genre, dans cette partie du Globe; je me flatte aussi que l'objet de l'expédition a été, à tous égards, parfaitement rempli, & qu'après cette relation, on ne parlera plus du Continent austral, qui a occupé l'attention de quelques-unes des Puissances maritimes, dans un intervalle de près de deux siecles, & exercé les spéculations des Géographes de tous les âges (a). »

Tels furent jusqu'au second Voyage de M. Cook inclusivement, les succès de nos expéditions, qui avoient pour objet d'ouvrir de nouvelles routes à la Navigation, & de rectifier les anciennes erreurs répandues dans la Géographie. La récapitulation sommaire que je viens de donner, mettra tous les Lecteurs en état de juger de ce qui restoit encore à faire, pour achever l'exécution du vaste plan de découvertes qu'on avoit formé. L'hémisphere austral avoit été parcouru à diverses reprises, & on l'avoit reconnu dans tous les points accessibles aux vaisseaux; mais il demeuroit encore beaucoup d'incertitudes, & par conséquent une grande variété d'opinions sur la possibilité ou l'impossibilité de naviguer aux extrémités de notre hémisphere, & en particulier sur l'existence, ou du moins sur l'impraticabilité d'un passage au Nord, entre l'Océan Atlantique ou la Mer Pacifique, en venant de l'Est & suivant les côtes de l'*Asie*, ou en venant de l'Ouest & suivant celles de l'*Amérique septentrionale*.

(a) Second Voyage de Cook, *tome II, p.* 239 de l'original.

On sentoit que, si ce passage étoit praticable, on abrégeroit beaucoup les voyages au *Japon*, à la *Chine*, & aux *Indes orientales* en général; qu'ils deviendroient par conséquent plus utiles, que par le long & ennuyeux détour du *Cap de Bonne-Espérance*. La Nation Angloise s'en occupoit depuis plus de deux siècles, & sans parler de la premiere tentative de Cabot, en 1497, qui nous procura la découverte de *Terre-Neuve* & de la côte de *Labrador*, depuis le premier Voyage de Frobisher, qui, en 1576, alla chercher le passage à l'Ouest, jusqu'à celui de James & de Fox, en 1631, nos audacieux Navigateurs firent des tentatives multipliées; mais si ces expéditions nous firent connoître de nouvelles portions de l'*Amérique septentrionale*, par la découverte de le *baie de Hudson* & de celle de *Baffin*, la question sur le passage par ce côté, dans la Mer Pacifique, demeuroit indécise. Nos Compatriotes & les Hollandois ne réussirent pas plus, dans leurs diverses entreprises, à trouver ce passage du côté de l'Est. Le peu de succès de Wood, en 1676, semble avoir terminé la longue liste des expéditions infructueuses entreprises au Nord, durant le siècle dernier; & si l'on ne désespéra pas de cette découverte, à laquelle on avoit envain travaillé si souvent, on cessa du moins assez longtems d'y songer.

M. Dobbs, zélé partisan de la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, par la baie de *Hudson*, fixa de nos jours l'attention de l'*Angleterre* sur cette entreprise, & par son zèle actif & ses sollicitations constantes, il ranima l'esprit de découverte. On suivit ses projets, mais sans succès; car le Capitaine Middleton, envoyé par le Gouvernement en 1741, & les Capitaines Smith & Moore, envoyés, en 1746, par une Société particuliere, quoiqu'en-

couragés par un acte du Parlement, accordant vingt mille livres sterlings de récompense à ceux qui trouveroient le passage, revinrent de la baie de *Hudson* avec leurs Journaux, qui laisserent la question dans le même état d'incertitude.

Lorsque les recherches de cette espece ne furent plus abandonnées aux sollicitations d'un individu, ou aux souscriptions des Particuliers ; lorsqu'elles commencerent à être protégées par le Roi, & vivement favorisées par le Ministre chargé du Département de la Marine, il devint impossible que parmi des tentatives si multipliées & si bien conduites, pour reconnoître les coins les plus éloignés de l'hémisphere austral, on n'entreprît pas de nouveau le passage au Nord. En effet, tandis que le Capitaine Cook faisoit son Voyage au Pole austral, commencé en 1773, M. Phipps, aujourd'hui Lord Mulgrave, partit avec deux vaisseaux, *afin de déterminer jusqu'où la Navigation étoit praticable du côté du Pole boréal*; & quoique des barrieres insurmontables eussent arrêté ses progrès, ainsi qu'elles avoient arrêté les premiers Navigateurs (*a*), on ne renonça pas à l'espoir d'ouvrir une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique, par le Nord, & notre Amirauté ordonna un voyage qui eut cet objet.

Les opérations projetées étoient si nouvelles, si variées & si étendues, qu'on crut avoir besoin des talens & de l'expérience du Capitaine Cook pour les conduire. Il auroit pu, sans qu'on l'accusât de

(*a*) Le Journal du Capitaine Phipps donne l'Histoire des premieres tentatives qu'on avoit faites pour arriver au Pole boréal. M. Barrington a recueilli des détails sur plusieurs vaisseaux qui se sont élevés à de très-hautes latitudes. Voyez ses *Missellanies*, *pages* 1 — 124.

manquer de zèle pour le service public, passer le reste de ses jours dans la place qu'on lui avoit donné à l'Hôpital de *Gréenwich*; il auroit pu y jouir de la gloire qu'il avoit achetée si cherement, par deux Voyages autour du Monde: mais il quitta de bon cœur un Poste honorable, & heureux de ce que le Comte de Sandwich n'avoit pas jetté les yeux sur un autre Commandant, il se chargea de l'expédition dont on publie ici l'histoire; expédition qui devoit l'exposer aux fatigues & aux dangers d'une troisieme circonnavigation du Globe, par une route qu'on n'avoit pas encore essayée. Tous les Navigateurs qui avoient fait jusqu'alors le tour du Monde, étoient revenus en *Europe* par le *Cap de Bonne-Espérance*; on assignoit à M. Cook la tâche pénible de revenir en *Angleterre* par les hautes latitudes septentrionales, entre l'*Asie* & l'*Amérique*. Ainsi la route ordinaire fut changée, & au lieu d'entrer dans la Mer du Sud par l'Océan Atlantique, on voulut essayer de pénétrer dans l'Océan Atlantique par la Mer Pacifique; car on avoit prévu sagement que quelques fussent les ouvertures & les entrées qu'on pourroit trouver sur la côte orientale de l'*Amérique*, & dans une direction qui donneroit l'espoir d'un passage, l'entreprise finiroit par échouer, s'il n'y avoit pas une mer libre entre la côte occidentale de ce Continent & les extrémités de l'*Asie*. On enjoignit donc à M. Cook de se rendre à l'Océan Pacifique, en traversant les nouvelles îles découvertes par lui sous le Tropique du Sud, &, après avoir coupé l'Equateur, de cingler au Nord, & de choisir la route qui lui sembleroit la plus propre à fixer des points Géographiques importans, & à produire des découvertes intermediaires sur les parages qui de-

voient le conduire à la principale ſcène de ſes opérations.

Mais les inſtructions qu'on lui donna feront mieux connoître le plan du Voyage, & les divers objets qu'il embraſſoit, & je les inſère ici, afin que les Lecteurs ſachent, d'une maniere préciſe, juſqu'à quel point il les a exécutées.

De la part des Lords-Commiſſaires de l'Amirauté de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, *&c.*

INSTRUCTIONS SECRETTES pour le Capitaine Jacques *Cook*, Commandant du Vaiſſeau de Sa Majeſté *la Réſolution.*

LE COMTE DE SANDWICH nous ayant ſignifié une réſolution de Sa Majeſté, qui ordonne une expédition pour trouver, en mer, un paſſage au Nord, de la mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, nous avons, en exécution de cet ordre, fait armer & équipper d'une maniere convenable les vaiſſeaux la RÉSOLUTION & la DÉCOUVERTE; & vos derniers Voyages nous ayant fait connoître vos talens & votre bonne conduite, nous avons cru devoir vous charger de celui-ci: nous vous avons nommé Commandant du premier des vaiſſeaux indiqués ci-deſſus, & nous avons enjoint au Capitaine Clerke, qui commande le ſecond, de ſuivre vos ordres. Nous vous enjoignons de vous rendre tout de ſuite au CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, avec la RÉSOLUTION & la DÉCOUVERTE, à moins que vous ne jugiez néceſſaire de vous arrêter à MADERE, aux îles du CAP VERD, ou aux CANARIES, pour y prendre du vin; on vous laiſſe le maître d'y relâcher, en ayant ſoin toutefois

de n'y pas rester plus long-temps qu'il le faudra pour cet objet.

Dès que vous serez au Cap de Bonne-Espérance *, vous donnerez des rafraîchissemens à vos équipages , & vous embarquerez sur vos bâtimens autant de vivres & d'eau qu'ils pourront en contenir.*

Vous devez , s'il est possible , partir du Cap de Bonne-Espérance *à la fin d'Octobre , ou au commencement de Novembre prochain , & cingler au Sud , pour y chercher des îles qu'on dit avoir été vues dernièrement par les François , à 48 degrés de latitude , & vers le méridien de l'île* Maurice. *Si vous rencontrez ces îles , vous les examinerez avec soin , & vous tâcherez d'y découvrir un bon Havre. Si vous y découvrez un bon Havre , vous ferez toutes les observations nécessaires pour le retrouver facilement : un bon Port , dans ces parages , pouvant devenir très-utile , lors même qu'il n'offriroit guères autre chose qu'un abri , du bois & de l'eau. Toutefois vous n'emploierez pas trop de tems à rechercher ces îles , ou à les examiner , si vous les trouvez ; mais vous vous hâterez de gagner O-Taïti & les îles de la* Société *(en touchant à la* Nouvelle-Zélande *, si vous le croyez nécessaire ou convenable) ; vous tâcherez d'arriver assez tôt à* O-Taïti *ou aux îles de la* Société *, pour donner à vos équipages les rafraîchissemens dont ils peuvent avoir besoin , avant d'exécuter les ordres ultérieurs de ces instructions.*

A votre arrivée à O-Taïti *, ou aux îles de la* Société *, vous débarquerez Omiah sur celle de ces terres qu'il choisira , & vous l'y laisserez.*

Vous distribuerez , parmi les Chefs , une portion des présens que vous portez , telle que vous la jugerez convenable , & vous garderez le reste

pour les Naturels des pays que vous pourrez découvrir dans l'hémisphère septentrional. Quand vous aurez rafraîchi vos équipages, & embarqué le bois & l'eau dont vous aurez besoin, vous quitterez ces îles au commencement de Février, ou plutôt, si vous le croyez nécessaire, & vous vous rendrez par une route aussi directe que vous le pourrez à la côte de la NOUVELLE-ALBION, *en vous efforçant de l'attaquer par le 44e degré de latitude Nord; on vous recommande, en y allant, de ne point perdre de tems à chercher de nouvelles terres, & de ne pas vous arrêter sur celles que vous découvrirez, à moins que vous ne soyez forcé de faire du bois & de l'eau.*

On vous enjoint strictement, durant votre route vers la côte de la NOUVELLE-ALBION, *de ne toucher sur aucune partie des Domaines Espagnols, situés à la partie occidentale de l'*AMÉRIQUE, *à moins que vous n'y soyiez jetté par des accidens inévitables: dans ce cas, vous ne vous y arrêterez que le tems absolument nécessaire, & vous prendrez bien garde de ne point donner d'ombrage ou de sujet de plainte à aucun des Habitans du pays ou des Sujets de Sa Majesté Catholique. Si, dans votre route ultérieure au Nord, telle qu'elle vous sera tracée ci-après, vous trouvez des Sujets d'un Prince ou d'un Etat de l'*EUROPE *sur quelques-unes des parties de la côte que vous visiterez, vous ne devez pas les inquiéter, ou leur donner un juste sujet de plainte, mais, au contraire, les traiter avec politesse & avec amitié.*

LORSQUE VOUS SEREZ *sur la côte de la* NOUVELLE-ALBION, *vous relâcherez dans le premier Port commode, pour y faire du bois & de l'eau, & vous y procurer des rafraîchissemens; vous marcherez ensuite au Nord, le long de la côte, jusqu'à*

jusqu'à 65 degrés de latitude, ou même plus loin, si vous n'êtes pas arrêté par des terres ou par des glaces; vous ne perdrez pas votre tems à reconnoître des rivieres ou des entrées, & vous ferez toujours la plus grande diligence possible, jusqu'à ce que vous soyez parvenu au 65e parallèle qu'on vient de vous indiquer, & où nous desirerions que vous arrivassiez au mois de Juin de l'année prochaine. Quand vous serez à cette hauteur, vous chercherez & vous examinerez avec soin les rivieres ou les entrées qui vous paroîtront devoir être d'une étendue considérable, & se diriger vers la BAIE DE HUDSON, *ou la* BAIE DE BAFFIN; *& si, d'après vos propres observations, & d'après les informations que vous pourrez recevoir des Naturels du Pays (lesquels paroissent être de la même race & parler la même langue que les Eskimaux, dont on vous a donné un vocabulaire), vous entrevoyez la certitude, ou même la probabilité de découvrir un passage par mer, dans l'une & l'autre, ou dans une seule de ces Baies, vous ferez tous les efforts possibles, pour l'effectuer avec un de vos vaisseaux, ou avec les deux, à moins que vous ne jugiez plus sûr ou plus vraisemblable de l'effectuer avec des bâtimens plus petits: dans ce dernier cas, vous monterez les charpentes d'un ou deux des petits bâtimens dont vous êtes pourvus; quant vous les aurez mis en état de naviguer, & quand vous les aurez approvisionnés de vivres & de munitions, vous en détacherez un, ou vous détacherez tous les deux, sous le commandement d'un Officier qu'on laisse à votre choix, avec un nombre suffisant de Bas-Officiers, de Matelots & de canots, afin d'essayer le passage susdit; vous leur donnerez les instructions que vous croirez convenables, pour vous rejoindre, si leur tentative n'a point de succès, ou pour leurs*

opérations ultérieures, si elle reussit. Si cependant il vous paroît plus convenable de suivre d'autres moyens que ceux qu'on vient de vous indiquer pour découvrir le passage au Nord (si ce passage existe), vous êtes le maître d'employer ces moyens.

Si vous parvenez à vous convaincre qu'il vous est impossible de pénétrer par eau dans la BAIE DE HUDSON *ou dans celle de* BAFFIN*, ou que ce passage n'est pas assez considérable pour la navigation, vous vous rendrez à une saison convenable à* SAINT-PIERRE & SAINT-PAUL*, Port du* KAMTSCHATKA*, ou par-tout ailleurs, si vous le trouvez bon, afin d'y rafraîchir vos équipages, & d'y passer l'hiver: vous en partirez au printems de 1778, & vous vous éleverez au Nord aussi loin que vous le dictera votre prudence, afin de chercher de nouveau, par le Nord-Est ou le Nord-Ouest, un passage de la mer Pacifique dans l'Océan Atlantique ou la mer du Nord; & si, d'après vos propres observations, ou d'après les informations que vous pourrez recevoir, vous entrevoyez la probabilité d'un tel passage, vous suivrez les instructions du paragraphe précédent. Que vous découvriez un passage, ou que vos entreprises, sur ce point, soient sans succès, vous vous hâterez de revenir en* ANGLETERRE*, par la route que vous croirez la plus utile aux progrès de la Géographie & de la Navigation, & vous ramenerez les deux vaisseaux à* SPITHÉAD*, où ils attendront des ordres ultérieurs.*

Dans tous les lieux que vous aurez occasion de reconnoître durant le cours du Voyage, & où des observations de l'espèce qu'on va vous indiquer n'ont pas encore été faites, vous examinerez soigneusement, autant que le tems vous le permettra, la véritable position en latitude, & en longitude des places, la déclinaison de l'aimant, les gissemens &

la direction des caps & des pointes de terre, la hauteur, la direction & la force des marées & des courans, la profondeur de la mer, les bas-fonds, les rochers ; vous releverez & vous marquerez sur des cartes, la position & les vues des Baies, Havres, & des différentes parties de la côte, & vous ferez d'ailleurs toutes les remarques qui pourront être utiles à la Navigation ou au commerce : vous observerez aussi avec soin la nature & les productions du sol ; les quadrupèdes, les insectes ou les oiseaux qui l'habitent ou le fréquentent ; les poissons qu'on trouve dans les rivieres ou sur les côtes, vous direz si ces divers animaux y sont plus ou moins abondans ; &, en cas que vous en découvriez de particuliers, vous les décrirez & vous les dessinerez aussi exactement qu'il vous sera possible ; si vous trouvez des métaux, des minéraux ou des pierres précieuses, ou des fossiles nouveaux, vous rapporterez des échantillons de chacune de ces substances, ainsi que des plantes des arbres & arbrisseaux, & des graines des plantes & des fruits particuliers à ces contrées, si vous pouvez vous en procurer, & vous les transmettrez à notre Secrétaire, afin qu'on fasse les essais, & les expériences qui seront jugées convenables. Vous observerez en outre l'esprit, le tempérament, le caractère & le nombre des Indigènes & des Etrangers sur les terres qui seront habitées ; & vous tâcherez, par tous les moyens permis, de cultiver leur amitié : vous leur donnerez les bagatelles que vous aurez à bord, en choisissant celles qui seront le plus de leur goût ; vous les inviterez à faire des échanges avec vos équipages, & vous les traiterez avec beaucoup de politesses & d'égards. Vous veillerez cependant à ce qu'ils ne vous prennent point par surprise, & vous

ne manquerez par de vous tenir sur vos gardes contre tous les accidens.

Vous prendrez aussi, de l'aveu des Naturels, possession, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, de quelques districts avantageux, dans les Pays qui n'ont pas été déjà découverts ou visités par d'autres Puissances de l'Europe; & vous laisserez parmi les Habitans, des choses qui puissent attester votre relâche: mais si vous découvrez des Pays inhabités vous en prendrez possession au nom de Sa Majesté, & vous y établirez des monumens & des inscriptions qui montrent que nous avons découvert ces Contrées, & que nous en avons pris possession les premiers.

Comme dans les entreprises de cette nature il survient beaucoup de circonstances imprévues, sur lesquelles il est impossible de donner des instructions particulieres, vous agirez alors ainsi que vous le jugerez le plus avantageux au service dont vous êtes chargé.

Vous profiterez de toutes les occasions qui s'offriront à vous, pour nous envoyer, par les mains de notre Secrétaire, des détails sur vos opérations & des copies des cartes & des desseins que vous aurez faits; & immédiatement après votre arrivée en Angleterre, vous vous rendrez à ce Bureau pour y mettre sous nos yeux le journal complet de votre Voyage. Vous aurez soin, avant de quitter votre vaisseau, de demander aux Officiers & aux Bas-Officiers les livres du Lok & les journaux qu'ils pourront avoir tenu; vous leur enjoindrez, ainsi qu'à tout l'équipage, de ne pas dire où ils ont été jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu la permission; vous ordonnerez au Capitaine Clerk de publier la même défense à l'égard des Officiers, des Bas-Officiers & de l'équipage de la DÉCOUVERTE.

S'il arrive à la RÉSOLUTION, *dans le cours*

de l'expédition, quelque accident qui la mette hors d'état d'aller plus avant, vous passerez avec votre équipage sur la DÉCOUVERTE, *& vous continuerez votre route sur ce vaisseau : nous enjoignons ici au Commandant de vous recevoir sur son bord, & d'obéir à vos ordres comme si vous montiez encore la* RÉSOLUTION. *En cas qu'une maladie ou une autre cause ne vous permette pas d'exécuter ces instructions, vous aurez soin d'en charger l'Officier qui commandera après vous, & auquel nous ordonnons de les exécuter le mieux qu'il lui sera possible.*

Signé par Nous, le 6 Juillet 1776 :

SANDWICH;

C. SPENCER;

H. PALLISER.

Par ordre de leurs Seigneuries,

PH. STEPHENS.

Le Gouvernement très-occupé de l'objet de l'expédition dont on vient de parler, ne se contenta pas d'envoyer M. Cook dans l'Océan Pacifique, il adopta une mesure qui ne pouvoit manquer de produire beaucoup d'effet sur les Equipages de la *Résolution* & de la *Découverte*, qui ajouta des motifs d'intérêt aux sentiments de leurs devoirs, & qui excita en même-tems tous les Sujets de Sa Majesté à former des entreprises capables de produire la découverte qu'on avoit en vue. Un acte du Parlement passé en 1745 *(a)* avoit promis

(a) Voyez les *Statutes at Large*, 18 George II, chapitre 17.

une récompenſe de 20,000 livres ſterlings; mais cet acte ne l'accordoit qu'aux vaiſſeaux *appartenans à quelqu'un des Sujets de Sa Majeſté*, à l'excluſion des vaiſſeaux de Sa Majeſté. Il avoit d'ailleurs un défaut plus capital, il promettoit cette ſomme ſeulement aux vaiſſeaux qui découvriroient un paſſage par la *Baie de Hudſon*, & ainſi que nous aurons bientôt occaſion de le dire, il étoit à-peu-près ſûr que le paſſage n'exiſtoit pas en cet endroit. On remédia à ces deux défauts par une nouvelle loi qui, après avoir confirmé les articles de l'ancienne, s'exprime ainſi: « Et comme on peut eſpérer beaucoup d'avantages pour le Commerce » & les Sciences, de la découverte *d'un paſſage au* » *Nord* par mer, entre l'Océan Atlantique & la » mer Pacifique, il a été réſolu que ſi quelqu'un » des vaiſſeaux, appartenans aux Sujets de Sa » Majeſté ou *à Sa Majeſté*, découvre & effectue » un paſſage par mer entre l'*Océan Atlantique &* » *la mer Pacifique*, en quelque direction ou parallele que ce ſoit de l'hémiſphere Septentrional, » au Nord du cinquante-deuxieme degré de latitude Nord, les propriétaires de ces vaiſſeaux, » s'ils appartiennent à quelqu'un des Sujets de Sa » Majeſté, ou *le Commandant, les Officiers & les* » *Matelots de ces vaiſſeaux, s'ils appartiennent à Sa* » *Majeſté*, recevront vingt mille livres ſterlings de » récompenſe.

» Et comme les vaiſſeaux employés dans les » mers du *Spitzberg* & le *Détroit de Davis*, ont » des occaſions fréquentes de s'approcher du Pole » boréal, quoique le cours d'un été ne leur offre » pas aſſez de tems pour pénétrer dans l'Océan » Pacifique; comme ces approches du pole peuvent contribuer beaucoup à la découverte d'une » communication entre l'Océan Atlantique & la

» mer Pacifique, &c. entraîner beaucoup d'avan-
» tages pour le Commerce, les Sciences, &c., il a
» été résolu que, si quelque vaisseau arrive à un
» degré du Pole boréal, le premier Propriétaire
» &c., ou le premier Commandant &c., qui en
» approchera ainsi, recevra cinq mille livres ster-
» lings de récompense *(a)*.

Ne voulant rien omettre de tout ce qui pouvoit faciliter le succès de l'expédition du Capitaine Cook, le Lieutenant Pickersgill, Commandant du Brigantin du Roi le *Lion*, eut ordre, au commencement de l'été de 1776, « de se rendre au *Détroit* » *de Davis*, pour y protéger les navires Anglois » occupés de la pêche de la baleine » ; ce premier objet rempli, on lui enjoignit « d'aller à la *Baie* » *de Baffin*, d'en reconnoître les côtes aussi loin » qu'il croiroit pouvoir le faire sans danger, mais » d'avoir soin de partir de cette Baie assez à tems » pour être de retour en *Angleterre* à la fin de » l'année » ; on lui ordonna de plus, « de faire » des remarques nautiques de toute espèce, & » d'employer M. Lane (*Master* de son bâtiment) » à marquer sur des cartes, la position, les vues » des Baies, Havres & différentes parties de la » côte qu'il examineroit, & de rapporter sur tous » ces points les observations qui pourroient être » utiles à la Géographie & a la Navigation *(a)*.

On voit que Pickersgill ne devoit pas essayer de découvrir le passage au Nord ; & qu'on lui enjoignoit uniquement de reconnoître les côtes de la *Baie de Baffin*. Le but de ce Voyage étoit de procurer à la fin de l'année, des informations

(a) Statutes at Large, 1776, 16 George III, chapitre 6.

(b) Extrait de ses Instructions manuscrites, datées du 14 Mai 1776.

qui puſſent donner des vues utiles ſur le plan d'un Voyage projetté dans cette Baie pour l'été ſuivant. On vouloit chercher le paſſage au Nord de ce côté de l'*Amérique*, afin de coopérer avec le Capitaine Cook, qui tenteroit le paſſage de l'autre côté du nouveau Monde, à-peu-près a la même époque.

Pickerſgill fut de retour avant la fin de l'année, & il obéit à ſes inſtructions au moins ſur cet article; mais on eut des raiſons ſuffiſantes de ne pas le charger de la ſeconde expédition dans la *Baie de Baffin*, & on en donna le commandement au Lieutenant Young: j'inſère ici les inſtructions qu'il reçut de l'Amirauté, parce qu'elles ont un rapport immédiat avec le troiſieme Voyage de M. Cook.

Extrait des Inſtructions données au Lieutenant Young, Commandant du Lion, datées du 13 Mars 1777.

*D'après la réſolution du Roi, communiquée à nous par le Comte de Sandwich, les vaiſſeaux de Sa Majeſté nommés ci-deſſous *, ayant été, ſous le commandement du Capitaine Cook, chargés d'un Voyage qui a pour but de tenter cette année & l'année prochaine le paſſage au Nord par mer, de la mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, le Capitaine Cook doit s'élever juſqu'à ſoixante-cinq dégrés de latitude Nord, où l'on eſpere qu'il pourra arriver au mois de Juin prochain, chercher & examiner enſuite ſoigneuſement dans ces parages & plus au Nord, auſſi loin que ſa prudence le lui conſeillera, toutes les rivieres ou entrées qui lui paroîtront d'une étendue conſidérable, & inclinées vers les Baies de Hudson & de Baffin, ou de la mer du Nord,*

* La Résolution & la Découverte.

& s'il y trouve un passage suffisant pour la Navigation, il doit en outre tenter ce passage avec un seul de ses vaisseaux ou avec tous les deux, ou s'il juge ses vaisseaux trop grands, tenter le passage avec des bâtimens plus petits, dont il a emmené avec lui les charpentes : Sa Majesté nous ayant communiqué une résolution ultérieure sur la découverte du passage au Nord par la Baie de BAFFIN, *nous avons fait armer le vaisseau le* LION, *afin de reconnoître les parties occidentales de cette Baie, & tâcher de découvrir de ce côté un passage de l'Océan Atlantique dans la mer Pacifique. Nous avons jugé à propos de vous charger de cette expédition, & nous vous ordonnons ici d'appareiller sans perdre un moment, & de faire toute la diligence possible pour arriver à la Baie de* BAFFIN; *de mettre tous les moyens en usage pour reconnoître les côtes Ouest, aussi loin que vous croirez pouvoir le faire sans courir de dangers trop apparens, & d'examiner toutes les grandes rivieres que vous pourrez y découvrir; si vous en trouvez quelqu'une qui offre une probabilité de pénétrer dans l'Océan Pacifique, vous tenterez le passage : si vous réussissez dans cette entreprise, & que vous puissiez revenir sur vos pas, & arriver cette année en* ANGLETERRE, *vous vous hâterez de gagner* SPITHEAD *ou* LENORE, *vous nous ferez parvenir la nouvelle de votre arrivée & le détail de vos opérations, & vous attendrez nos ordres. Si, après avoir traversé le passage, vous trouvez la saison trop avancée pour revenir la même année sur vos pas, vous chercherez un endroit convenable afin d'y relâcher l'hiver; vous vous efforcerez de revenir par ledit passage dès que le retour du printemps le permettra, & vous reprendrez en hâte la route d'*ANGLETERRE, *ainsi qu'on vient de vous l'indiquer.*

Si vous ne découvrez point de passage au Nord;

si vous jugez qu'il n'y a pour vous aucune probabilité de le découvrir, ou si, après l'avoir découvert, il vous est impossible de le traverser avec votre vaisseau, vous reviendrez en ANGLETERRE, à moins que vous ne trouviez un bras de mer conduisant à l'Ouest, & annonçant avec vraisemblance une communication entre l'Océan Atlantique & la mer Pacifique, que vous ne pourrez pas reconnoître dans le cours de cette année; dans ce dernier cas, on vous laisse le maître de passer l'hiver à l'endroit qui vous paroîtra le plus commode, afin de suivre votre découverte l'année prochaine.

Il étoit naturel d'espérer de l'un ou l'autre de ces deux voyages du *Lion*, des détails qui serviroient à décider la question sur la possibilité d'un passage de ce côté de l'*Amérique*. Malheureusement ils ne répondirent pas à l'attente qu'on avoit conçue. Pickersgill qui avoit acquis beaucoup d'expérience de son métier, sous le Capitaine Cook, fut puni avec raison pour la maniere dont il avoit conduit son expédition au *Détroit de Davis*; & le talens d'Young, ainsi qu'on l'a vu ensuite, étoient plus propres à contribuer à une victoire, en qualité de commandant d'un vaisseau de ligne, qu'à reculer les bornes de la Géographie, en affrontant des montagnes de glace, & en relevant des côtes inconnues *(a)*.

(a) On trouve, dans les *Transactions Philosophiques*, vol. LXVIII, pag. 1057, un extrait du Voyage de Pickersgill, qui sera vraisemblablement de quelqu'utilité à nos vaisseaux du *Groënland*; car il renferme plusieurs observations pour déterminer la longitude & la latitude des côtes du détroit de *Davis*; mais il paroît qu'il ne pénétra point dans la *Baie de Baffin*, puisque la plus haute latitude septentrionale à laquelle il se soit élevé, est 68 degrés 14 minutes. Young n'ayant fait aucune découverte durant le sien, nous regrettons peu de n'avoir pu nous procurer son Journal.

Pickersgill & Young, ayant eu ordre de se rendre à la *Baie de Baffin*, & les instructions données au Capitaine Cook lui enjoignant de ne commencer ses recherches qu'après être arrivé à soixante-cinq degrés de latitude, il ne sera pas inutile d'expliquer ici les motifs qui déterminerent à placer en ces endroits la scène des opérations, & sur quel fondement on croyoit que le passage se tenteroit si loin au Nord avec plus d'apparence de succès. On peut demander pourquoi on négligea la Baie de *Hudson*; pourquoi on ne recommanda pas au Capitaine Cook de commencer ses recherches sur la côte opposé à cette Baie, à de latitudes moins élevées? & en particulier pourquoi les instructions de l'Amirauté ne lui prescrivirent pas de reconnoître le Détroit de *Juan de Fuca*, entre le quarante-septieme & le quarante-huitième parallele; l'*Archipel Saint-Lazar*, de l'Amiral de Fonte, entre le cinquantième & le cinquante-cinquieme degrés de latitude; & les rivieres & les lacs à travers lesquels on dit que ce Navigateur trouva un passage au Nord-Est, & sur lesquels il fit une route si heureuse qu'il rencontra un vaisseau venant de *Boston*.

Quoique les prétendues découvertes du Pilote Grec appelé Fuca, ou de l'Amiral Espagnol, de Fonte, aient quelquefois été insérées dans de fausses cartes, ou qu'elles aient été soutenues avec chaleur par ceux qui adoptent des systêmes imaginaires, il eût été aussi absurde d'ordonner au Capitaine Cook d'employer une partie de son temps à les vérifier, que de lui enjoindre de marquer la position de *Liltiput* ou de *Brobdignac*. Si ces dernieres terres sont reconnues pour des îles créées par Swift, les detroits de Fuca & de Fonte, dénués de toute espèce de temoignages suffisans, offrent des absurdités si palpables, qu'on a tous

les droits possible de les mettre au rang des impostures. Les instructions que reçut M. Cook étoient fondées sur une connoissance exacte de ce qu'on avoit déjà fait & de ce qui restoit encore a faire: on sentit qu'il seroit inutile de commencer la recherche du passage avant d'être arrivé à cinquante-cinq degrés de latitude; & les lecteurs judicieux seront du même avis s'il font attention aux remarques suivantes.

Middleton, qui fut chargé du Voyage à la *Baie de Hudson*, entrepris en 1741 & 1742, s'éleva au Nord dans cette partie du Globe, plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs; mais, quoique d'après ses connoissances sur cette Baie, où il avoit navigué souvent au service de la Compagnie, il eût conçu l'espoir d'y trouver une entrée dans l'Océan Pacifique, les observations de son dernier Voyage le déterminerent à changer d'opinion, & ce qu'il rapporta à l'Amirauté étoit défavorable au passage. M. Dobbs, dont le zele avoit donné lieu à cette entreprise, ne fut pas du même avis, & le témoignage de quelques-uns des Officiers de l'expédition l'ayant confirmé dans ses premieres idées sur la possibilité de ce passage, il en appella au Public; il accusa Middleton d'avoir altéré les faits, &, de concert avec la Compagnie de la *Baie de Hudson*, d'avoir, par des vues intéressées, soutenu l'impossibilité du passage, quoique les découvertes de son propre Voyage l'eussent mis à sa portée.

Middleton avoit trouvé entre le soixante-cinquième & le soixante-sixième degrés de latitude, une entrée fort considérable dirigée vers l'Ouest, & dans laquelle il pénétra avec ses vaisseaux; » &, après avoir examiné les marées à diverses » reprises, & s'être efforcé durant trois semai- » nes de découvrir la nature & la direction inté-

» rieure de l'ouverture, il reconnut que le flot » venoit toujours de l'Ouest, & que c'étoit une » grande riviere à laquelle il donna le nom de » riviere de *Wager (a)*. »

M. Dobbs contesta l'exactitude ou plutôt la fidélité de ces détails; il soutint que la riviere de Middleton *est un détroit, & non pas une riviere d'eau douce*; que si Middleton l'avoit examiné convenablement, il y auroit trouvé un passage à l'Océan occidental d'*Amérique*. Le peu de succès de l'expédition ne servit donc qu'à fournir à M. Dobbs de nouveaux argumens pour tenter ce passage encore une fois, & ayant fait accorder par un acte du Parlement les vingt mille livres sterlings de récompense dont on a parlé plus haut, il parvint à déterminer une société d'amateurs & de négocians à équiper le *Dobbs* & la *Californie*: on espéra que ces vaisseaux viendroient à bout de pénétrer dans l'Océan Pacifique, par l'ouverture que le Voyage de Middleton avoit indiqué, & sur lequel on supposoit que ce Navigateur avoit trompé le Public dans son rapport.

Cette nouvelle expédition n'eut pas plus de succès que les autres; on sait que le Voyage du *Dobbs* & de la *Californie* confirmerent au lieu de détruire les assertions de Middleton. On apprit que le prétendu détroit n'étoit qu'une riviere d'eau douce, & on détermina exactement jusqu'à quel point elle est navigable du côté de l'Ouest. Mais, quoique le *Détroit de Wager* eût trompé nos espérances, ainsi que l'*entré de Rankin*, qu'on reconnut alors pour une Baie fermée; quoique les autres argumens tirés de la direction qu'on supposoit aux marées, dans la *Baie de Hudson*, parussent être sans fondement,

(a) Voyez l'extrait de son Journal, publié par M. Dobbs.

tel eſt notre goût pour une opinion une fois adoptée, que même après l'expédition infructueuſe du *Dobbs* & de la *Californie*, pluſieurs perſonnes crurent à l'exiſtence d'un paſſage par quelqu'autre endroit de cette Baie. L'*entrée de Cheſterfield* (appellée auparavant de *Boweden*) laquelle gît entre le ſoixante-troiſième & le ſoixante-quatrième degrés de latitude, fut ſubſtituée au *Détroit de Wager*, & ceux que les premieres tentatives n'avoient pu détromper, formerent ſur ce point les plus vives eſpérances. M. Ellis, qui fut du Voyage du *Dobbs* & de la *Californie*, & qui en a écrit l'hiſtoire, l'indique comme un des endroits où l'on peut chercher le paſſage, d'*après des motifs raiſonnables, & avec de très-bons effets (a)*; il indique auſſi la *Baie Repulſe*, ſituée aux environs du ſoixante-ſeptième degré de latitude; mais il en parle avec moins de confiance; il ſe contente de dire qu'une tentative faite de ce côté, doit *approcher davantage de la découverte (b)*. Il avoit des raiſons de meſurer ainſi ſes termes, car le comité, qui dirigeoit l'expédition, convaincu de l'impoſſibilité d'effectuer le paſſage à la *Baie Repulſe*, avoit refuſé des vaiſſeaux pour cette Baie, *ſur laquelle il ne lui reſtoit aucun doute (c)*.

En écartant donc la *Baie Repulſe*, où nous n'avons aucune raiſon de croire qu'il exiſte des entrées, les ſeules parties de la *Baie de Hudſon* où l'on pût faire de nouvelles recherches, étoient l'*entrée de Cheſterfield*, & une petite portion de côte entre le

---

(a) Ellis's Voyage, *p.* 388.

(b) Ibid. p. 330.

(c) Voyez la relation du Voyage par le Secrétaire de la *Californie*, vol. II, *p.* 273. M. Dobbs dit lui-même qu'*il croyoit le paſſage impratiquable, ou du moins très-difficile, ſi on le trouvoit, au-delà de 67 degrés.*

Account of Hudſon, p. 99.

ſoixante-deuxième degré de latitude, & ce qui eſt appellé la pointe méridionale de la grande terre, que le *Dobbs* & la *Californie* n'avoient pas reconnue.

Mais ce dernier rayon d'eſpoir ne tarda pas à s'évanouir. M. Dobbs avoit accuſé hautement la Compagnie de la *Baie de Hudſon*, de ne vouloir contribuer en rien à la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt, & le Public ſembloit croire l'accuſation bien fondée. Il faut pourtant rendre juſtice à cette Compagnie; elle équipa, en 1721, un vaiſſeau pour tenter de nouveau le paſſage au Nord-Oueſt; elle chargea MM. Knight & Barlow de la conduite du Voyage, & on n'a plus entendu parler ni d'eux ni du monde qu'ils emmenerent. M. Scroggs, qui alla les chercher, en 1722, rapporta ſeulement des preuves de leur naufrage, ſans aucune information nouvelle ſur l'exiſtence du paſſage que ſes inſtructions lui enjoignoient auſſi de tenter. La même Compagnie envoya un autre vaiſſeau & une chaloupe en mil ſept cent trente-ſept, mais ce fut envain. Si l'on ſuſcita des difficultés à Middleton & aux commandans du *Dobbs* & de la *Californie*, on doit convenir que le Directeur & le Comité de la Compagnie de la *Baie de Hudſon* ont bien réparé les fautes de leurs prédéceſſeurs; & il eſt aiſé de prouver qu'ils ont fait tout ce qu'avoit droit d'exiger le Public pour achever les recherches d'un paſſage au Nord-Oueſt.

Le Capitaine Chriſtophe appareilla, en 1761, du Fort *Churchill*, ſur le ſlope le *Churchill*, & ſon Voyage ne fut pas abſolument infructueux; car il reconnu l'*entrée de Cheſterfield*, où en général on eſpéroit un paſſage, d'apres le Journal de M. Ellis. Il revint lorſqu'il trouva l'eau moins ſalée; il en conclut avec raiſon qu'il n'étoit pas dans un détroit, mais dans une riviere.

Toutefois, afin de ne laisser aucun doute, on lui ordonna de recommencer le Voyage sur le même bâtiment, & M. Norton fut chargé de le suivre dans une grande chaloupe. Le Directeur & le Comité de la Compagnie de la *Baie de Hudson* firent publier tout de suite les Journaux du Capitaine Christophe & de M. Norton, ainsi que la Carte de l'*entrée*. Il paroît, d'après ces documens authentiques, qu'il n'y avoit plus rien à reconnoître dans l'*entrée de Chesterfield*. On trouva qu'elle étoit terminée par un Lac d'eau douce, à environ cent soixante-dix milles de la mer; on découvrit en outre que ce Lac a environ vingt-une lieues de longueur, de cinq à dix de large, & qu'il est complettement fermé de chaque côté, excepté à l'Ouest, où l'on rencontre un petit ruisseau. M. Norton & l'Equipage de la grande chaloupe ayant débarqué pour examiner ce ruisseau, ils le remonterent; ils virent qu'il aboutit bientôt à trois cascades, qui sont placées l'une au-dessus de l'autre, & qui n'offrent pas l'eau nécessaire à un petit canot; ils y apperçurent d'ailleurs plus haut, dans un espace de cinq ou six milles, des dos d'ânes presqu'à sec d'un bord à l'autre.

Ainsi se terminerent les disputes sur l'*entrée de Chesterfield*, & sur le passage dans l'Océan occidental que M. Ellis avoit fait espérer. L'autre partie de la côte, depuis le soixante-deuxieme degré de latitude jusqu'à la pointe méridionale de la grande terre, où l'on espéroit également trouver un passage, ont été tres-bien reconnues ces années dernieres. C'est là qu'est située la *Baie Pistol*, dont l'Auteur qui a écrit le dernier sur *la probabilité d'un passage* Nord-Ouest (*a*), parle comme du seul

(*a*) Imprimé à Londres, chez Jefferys en 1768. « Il reste donc

point

point de la *Baie de Hudson*, où cette communication occidentale peut encore exister. Mais ce point a été examiné aussi ; & je ne craindrai pas d'assurer le Lecteur, d'après l'autorité du Capitaine Christophe, qu'il n'y a point d'entrée un peu considérable dans toute cette partie de la côte. Le Capitaine Christophe a même fait sur un bateau ouvert le tour du fond de ce qu'on appelle la *Baie Pistol*, & au lieu d'un passage dans la Mer Occidentale, il a reconnu qu'elle ne se prolonge pas à plus de trois ou quatre milles vers l'intérieur du pays.

Outre ces expéditions par mer, qui démontrent qu'il ne falloit pas chercher un passage au Sud de soixante sept degrés de latitude, nous devons à la Compagnie de la *Baie de Hudson*, un Voyage par terre, qui a jetté beaucoup de jour sur cette matiere, en donnant des preuves, qu'il est permis d'appeller démonstratives, sur la hauteur Nord à laquelle devoient s'élever les vaisseaux, du moins en quelque partie de leur route, avant de pouvoir passer d'un côté de l'*Amérique* à l'autre. Les Sauvages établis dans les parties septentrionales du nouveau Monde, qui viennent commercer aux Forts de la Compagnie, nous avoient fait connoître une riviere appellée *riviere de Cuivre*, à cause de la quantité de ce métal dont elle est remplie. M. Dobbs parle beaucoup de cette riviere dans ses Mémoires, & il interprète en faveur de son systême tout ce qu'en disoient les Sauvages. La Compagnie voulant la reconnoître d'une maniere précise, ordonna au Gouverneur du Fort *du Prince de Galles*, de faire partir par terre un homme intelligent, & digne

» à examiner l'ouverture appellée *Pistol-Bay*, qui se trouve dans » la baie de *Hudson*, » *pag.* 122.

de confiance, ſous l'eſcorte de quelques Sauvages, Habitans des Diſtricts ſeptentrionaux de l'*Amérique*; de lui enjoindre de remonter la riviere *de Cuivre*, de relever exactement ſa direction, & de la ſuivre juſqu'à la mer, où elle a ſon embouchure. M. Hearne, jeune-homme qui ſe trouvoit au ſervice de la Compagnie, & qui avoit été Officier de Marine, très-propre d'ailleurs à faire des obſervations pour déterminer la longitude & la latitude, & à marquer ſur une Carte les terreins & les rivieres qu'il traverſeroit, fut chargé de ce ſervice.

Il partit en effet le 7 Décembre 1770, du Fort *du Prince de Galles*, ſitué ſur la riviere *Churchill*, par cinquante-huit degrés cinquante minutes de latitude, & il a raconté fidèlement dans ſon journal chacune de ſes opérations. Le Public accueilleroit ce journal avec intérêt, puiſqu'on y trouve un tableau naïf & ſans art de la maniere de vivre des Sauvages, du peu de moyens de ſubſiſtance dont ils ſont pourvus, & de la miſere extraordinaire, à tous égards, des diverſes tribus qui n'ont point de demeures fixes, & qui paſſent leur triſte vie à parcourir les affreux déſerts & les lacs glacés de l'immenſe eſpace qu'a traverſé M. Hearne, & qu'on peut dire avoir été ajouté par lui à la Géographie du Globe. En général, il fit route au Nord-Oueſt. Se trouvant au mois de Juin mil ſept cent ſoixante-onze à un endroit, appellé *Conge-Catha-Wha-Chaga; il fit deux bonnes obſervations ſur la hauteur du ſoleil à midi, dont le réſultat moyen indique ſoixante-huit degrés quarante-ſix minutes Nord pour la latitude de cette place: ſa longitude eſtimée, eſt de vingt-quatre degrés deux minutes à l'oueſt de la riviere Churchill.* Il partit de *Conge-Catha-Wha-Chaga* le deux juillet, & marchant toujours à l'Oueſt vers le Nord, il atteignit la riviere de *Cuivre* le treize,

& il fut bien étonné de la trouver si différente de la description des Sauvages; car, loin de pouvoir porter un vaisseau, elle est à peine accessible à un canot Indien : trois cascades encombrées par des bas fonds & des dos d'âne de pierre se montrerent à lui toutes-à-la-fois.

M. Hearne commença ici à reconnoître la riviere. Il continua son travail jusqu'à l'embouchure, près de laquelle les Sauvages, dont il étoit accompagné, massacrerent vingt-un Eskimaux, qu'ils surprirent dans leurs tentes. M. Hearne décrit ainsi son arrivée au bord de l'Océan. « Lorsque mes Sauvages eurent pillé » tout le cuivre, *&c.* qu'ils trouverent dans les » tentes des Eskimaux, ils se montrerent disposés de nouveau à me donner des secours, » pour achever la reconnoissance de la riviere; » je voyois alors la mer qui se prolongeoit du » Nord-Ouest-quart-Ouest au Nord-Est, à la » distance d'environ huit milles. Ce fut sur les » cinq heures du matin du 17, que je repris » mon travail : je ne tardai pas à arriver à » l'embouchure de la riviere; je m'apperçus de » plus en plus qu'elle n'étoit pas navigable, & » qu'il étoit impossible de la rendre telle; car je » la crois par-tout remplie de bas-fonds & de » cascades, &, à son entrée dans la mer, elle » débouche sur une portion applatie ou à sec » de la côte. Le flot venoit de finir; la marque » laissée sur les bords de la glace, me fit juger » qu'il s'élève de 12 à 14 pieds, & qu'il pénètre » à peine dans la riviere. En effet, l'eau de la » riviere n'étoit point du tout saumâtre; mais, » d'après la quantité considérable d'os de baleine, & de peaux de veaux marins, que les » Eskimaux avoient dans leurs tentes, d'après

» la multitude de veaux marins que j'apperçus » sur la glace, je suis sûr que c'étoit l'Océan ou » un bras de l'Océan. La mer, à l'embouchure » de la riviere, me parut remplie d'îles & de » bas-fonds aussi loin que je pus voir avec une » lunette de poche : la glace n'étoit pas encore » rompue ; elle commençoit seulement à fon- » dre, à environ trois quarts de mille de la » côte, & à peu de distance autour des îles & » des bas-fonds.

» La reconnoissance de la riviere fut achevée » vers une heure du matin du 18 ; mais, à ces » hautes latitudes, & à cette époque de l'année, » le soleil est toujours assez élevé sur l'horizon. » J'eus alors une petite pluie & une brume » épaisse ; & jugeant que la riviere & la mer » ne pouvoient, à aucun égard, être de quel- » qu'utilité, je ne crus pas devoir attendre le » beau tems pour observer exactement la lati- » tude. Mais je pris des soins extraordinaires » pour marquer la route & les distances que » j'avois parcourues, depuis *Conge-Catha-H ha-* » *Chaga*, où je fis deux bonnes observations, & » on peut compter que je ne me trompe pas de » vingt milles sur la latitude. »

La Carte qu'a dressé M. Hearne durant son intéressant Voyage, & qu'on nous a permis de copier sur notre Carte générale, indique l'embouchure de la riviere *de Cuivre*, à 72 degrés de latitude, & plus de 25 degrés de longitude, à l'Ouest du Fort d'où il partit. *(a)*

(*a*) M. Hearne ne fut de retour au Fort du *Prince de Galles*, que le 30 Juin 1772. Son Voyage avoit été de dix-neuf mois. Les fatigues & les peines extraordinaires qu'il souffrit, & le service distingué qu'il rendit à la Compagnie, furent dignement récom-

On sent tout le prix des découvertes de ce Voyage. Il en résulte que le Continent de l'*Amérique septentrionale* se prolonge beaucoup au Nord-Ouest de la *Baie de Hudson*, puisque M. Hearne fit près de 1300 milles avant d'arriver à la mer. Il se porta à près de 600 milles à l'Ouest de la côte de la *Baie de Hudson (a)*; & plusieurs faits, rapportés dans son Journal, indiquent que les Sauvages, qui lui servoient de Guides, savoient que l'*Amérique* s'étend bien plus loin de ce côté. L'un de ces faits nous offrant d'ailleurs une peinture frappante de la vie sauvage, je l'ai transcris dans la note *(b)*.

---

pensés; il est aujourd'hui Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, où il a été fait prisonnier par les François en 1782, & ou il est retourné l'été dernier.

(a) La Compagnie *de la Baie de Hudson*, a un Comptoir appellé *Hudson's House*, à plus de 500 milles dans l'intérieur du pays, par 53 degrés 32 secondes de latitude, & 106 degrés 27 min. 30 secondes de longitude.

(b) Le 11 Janvier 1772, mes Sauvages chassèrent; quelques-uns d'entr'eux apperçurent des traces sur la neige; &, les ayant suivi long-tems, ils arriverent à une petite cabane, ou ils trouverent une jeune femme: ils l'amenerent à nos tentes; &, aprés l'avoir interrogée, ils surent qu'elle étoit de la race des Indiens de l'Ouest, surnommés *Dog Ribbed* (Côte de Chien); qu'elle avoit été faite prisonniere par les *Aratha-Pescow*, durant l'été de 1770; que, lorsque les vainqueurs arriverent prés de cet endroit pendant l'été de 1771, elle se sauva avec le projet de retourner dans sa patrie; mais, comme elle en étoit fort éloignée, & qu'on l'avoit amenée ici en pirogues, sur des rivieres & des lacs d'une direction tortueuse, elle avoit oublié le chemin, & elle avoit vécu dans sa petite cabane depuis le commencement des neiges. D'aprés son compte des lunes qui s'étoient écoulées, il paroit qu'elle avoit quitté les *Aratha-Pescow* vers le milieu du mois de Juillet, & qu'elle n'avoit pas vu une figure humaine depuis ce tems là. Elle avoit pourvu à sa subsistance, en prenant dans des filets des lapins, des perdrix & des écureuils; elle se portoit alors fort bien; elle n'étoit pas maigre, & je ne crois pas avoir vu de plus belle Indienne, dans aucune partie de l'*Amérique septentrionale*. Elle

Ce que je publie ici pour la premiere fois, d'une maniere authentique, touchant les découvertes faites par la Compagnie de la *Baie de Hudson*, étoit très-connu, en 1776, du premier Lord de l'Amirauté ; & la liaison intime de ces

---

avoit été réduite à convertir en filets les nerfs des jambes & des pieds des lapins, & la fourrure de ces quadrupèdes lui avoit procuré des vêtemens très-chauds pour l'hiver. Quand elle prit la fuite, elle n'emporta autre chose, qu'environ cinq pouces d'un cercle de fer, dont elle vouloit faire un couteau, une pierre à aiguiser, quelques pierres à fusil, des substances propres à allumer du feu, telles qu'une espèce d'amadou, *&c.* ; environ un pouce & demi de la pointe d'un dart en fer, dont elle forma une alène. Elle fut à peine dans nos tentes, qu'une dixaine de mes Sauvages se battirent à coups de poings, pour savoir qui l'obtiendroit pour femme. Elle raconta que les *Aratha-Pescow* s'étoient glissés, durant la nuit, dans les terres de sa Tribu, au moment où chacun de ses compatriotes se trouvoit endormi, & qu'ils avoient massacré tout le monde, excepté elle & trois autres jeunes femmes. Son pere, sa mere & son mari, qui étoient dans la même tente qu'elle, furent tués. Elle enveloppa son enfant dans un paquet d'étoffe, la nuit, &, sans être apperçu, elle l'emporta avec elle ; mais, lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit où les *Aratha-Pescow* avoient laissé leurs femmes, endroit qui ne se trouva pas éloigné, le jour commençoit à luire, & les femmes de ses Vainqueurs ayant examiné tout de suite son paquet, elles découvrirent l'enfant, qu'elles lui enleverent, & qu'elles mirent à mort. La relation de cet événement affreux ne produisit, sur mes Sauvages, d'autre impression que celle du rire. Sa *patrie étoit si loin à l'Ouest*, qu'elle disoit n'avoir jamais vu de fer, ou aucune espèce de métal, avant qu'on l'eût fait prisonniere : les Indiens de sa Tribu fabriquent leurs haches & leurs ciseaux avec des cornes de cerfs ; leurs couteaux avec de la pierre ou des os ; leurs traits sont armés d'une sorte d'ardoise, d'os & de corne de cerf ; & les instrumens avec lesquels ils travaillent le bois, ne sont autre chose que des dents de castor. Ils ont souvent oui parler des matieres utiles que les Peuplades, établies à l'Est, tirent des Anglois ; mais, au lieu de chercher à se rapprocher de nos Forts, pour se procurer des outils de fer, *&c.* ils sont obligés de se retirer davantage sur les derrieres, pour éviter les *Aratha-Pescow*, qui, à chaque hiver, en massacrent une quantité considérable. *Journal manuscrit de M. Hearne.*

découvertes avec le plan du troisieme Voyage de Cook, dirigea les instructions qui furent données à ce Navigateur.

N'est-il pas clair maintenant que l'article des instructions données a M. Cook, par lequel on lui enjoignoit *de ne pas perdre son tems à reconnoître des rivieres ou des entrées, ou pour quelque cause que ce fût, avant d'être arrivé à 65 degrés de latitude*, étoit très-judicieuse? puisqu'on avoit des preuves indubitables qu'il n'existoit point de passage à la hauteur de la Baie de Hudson, & que, s'il étoit possible d'effectuer un passage en tout ou en partie, les vaisseaux seroient obligés de s'élever au Nord jusqu'au 72ᵉ parallele, point où M. Hearne rencontra la mer.

Pour montrer encore mieux la justesse de cet article des instructions, je puis ajouter que Behring ayant, en 1728, suivi le Continent d'*Asie*, jusqu'à 67 degrés de latitude, il étoit a desirer que M. Cook, s'approchant de ce parallele, se mît en état de nous rapporter des informations plus authentiques que celles qui circuloient alors en *Europe* sur la position relative, & la proximité des deux Continens: il étoit même absolument nécessaire de connoître la position relative & la proximité des deux Continens, avant que la possibilité de la navigation, dans une direction quelconque au Nord, entre la mer Pacifique & l'Océan Atlantique, fût déterminée.

Ce n'est pas tout; les recherches dans une latitude inférieure, qu'indiquent les Partisans des prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte (si toutefois il y a encore de ces Partisans), ont été faites d'une maniere satisfaisante. Les Espagnols, que nos derniers Voyages ont excité, & auxquels nos visites multipliées, dans l'Océan Pacifique,

ont donné un foible goût pour les entreprises de cette espèce, ont suivi plus d'une fois nos vaisseaux, au milieu des îles situées sous le Tropique austral ; ils ont aussi ordonné des expéditions, pour reconnoître le Continent d'*Amérique*, jusqu'au Nord de la *Californie*. On regrette que des raisons quelconques aient empêché le Cabinet de *Madrid* de révéler complètement les opérations de ses Navigateurs, & d'imiter la noble franchise qu'ont adopté les autres Nations. Par bonheur M. Daines Barrington est venu à bout de se procurer un Journal authentique du dernier Voyage des Espagnols à la côte d'*Amérique*, fait en 1775. Ce Journal, aujourd'hui imprimé, donne des détails d'une véritable importance pour la Géographie, & on y a renvoyé plus d'une fois dans les notes de celui-ci ; il est sur-tout précieux, en ce qu'on y trouve la reconnoissance de quelques parties de la côte dont M. Cook, arrêté par des vents défavorables, n'a pu approcher. L'extrait suivant, tiré de ce Journal, fermera la bouche à ceux qui voudront représenter comme une imperfection dans le Voyage de M. Cook, l'occasion qui lui a manqué d'examiner la côte d'*Amérique* sous la latitude assignée aux prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte. « Nous » entreprîmes alors de trouver le *Détroit de* » *l'Amiral de Fonte*, quoique nous n'eussions pas » encore découvert l'*Archipel de Saint-Lazare*, à » travers lequel on disoit que ce Navigateur » avoit passé. Dans cette intention, nous examinâmes toutes les Baies & toutes les sinuosités » de la côte, & nous doublâmes tous les Caps » que nous pûmes appercevoir : nous mettions » en panne la nuit, afin de ne point dépasser » cette entrée sans la voir ; *d'après ces précau-*

» *tions, & d'après un vent de Nord-Oueſt, qui nous* » *étoit ſi favorable, on peut aſſurer qu'il n'y a point* » *de Détroit (a).* »

Les Eſpagnols ſe vantent, dans ce Journal « de s'être élevés juſqu'à cinquante-huit degrés » de latitude, bien au-delà du point, où les » autres Navigateurs avoient pu arriver dans ces » mers *(b).* » Sans vouloir diminuer le mérite de leurs opérations, on nous permettra de dire que, comparées à celles de M. Cook, dont on publie ici l'Hiſtore, elles paroîtront bien peu conſidérables. Outre le relevement de la terre ſituée dans l'Océan Indien auſtral, que M. de Kerguelen avoit reconnu, en deux Voyages, d'une maniere imparfaite; outre des découvertes importantes dans l'Archipel des *îles des Amis*; outre la découverte du grouppe des *îles Sandwich*, ſituées dans la partie ſeptentrionale de l'Océan Pacifique, & dont les relations des premiers Navigateurs n'offrent pas la plus légere trace, la lecture de cet Ouvrage montrera que, dans un ſeul été, M. Cook a découvert une portion beaucoup plus grande de la côte Nord-Oueſt d'*Amérique*, que les Eſpagnols n'ont pu le faire en deux cens ans; quoiqu'ils ſoient établis aux environs. M. Cook a auſſi prouvé que Behring & Tſchirikoff découvrirent réellement le Continent d'*Amérique* en 1741; il a déterminé de plus la prolongation de ce Continent à l'Oueſt,

---

(a) Journal d'un Voyage fait, en 1775, par Don Franciſco-Antonio Maurelle, dans les *Miſcellanies* de M. Barrington, *p.* 508.

(b) Ibid. page 507. Le Journal de Maurelle nous apprend que les Eſpagnols avoient fait quelque tems auparavant, un autre Voyage à la côte d'*Amérique*; mais que, lors de cette première expédition, ils ne s'élevèrent pas au Nord, au-delà de 55 degrés de latitude.

en face du *Kamtchatka ;* vérité que des Faiseurs de Géographie, voués à des systêmes favoris ne vouloient point du tout croire *(a)*, & qu'on regardoit comme détruite par les découvertes plus récentes des Russes, quoique Muller l'eût admise *(b)*.

Si l'on en excepte quelques portions peu considérables, il a d'ailleurs déterminé la véritable position des côtes occidentales de l'*Amérique*, depuis le quarante-quatrième jusqu'au soixante-dixième degré de latitude; il a déterminé de plus la position de l'extrémité Nord-Est de l'*Asie*, en confirmant les découvertes faites par Behring en 1728, & en y ajoutant de nouvelles découvertes très-étendues : il nous a rapporté des détails plus authentiques sur les îles situées entre les deux Continens, que ceux qui nous venoient des Négocians du *Kamtchatka*, à qui Behring avoit inspiré le courage de s'exposer sur cette mer *(c)*.

(a) Le Docteur Campbell dit, en parlant du Voyage fait par Behring en 1741 : « Il est évident que la découverte de Behring » n'autorise pas à croire que la côte à laquelle il a touché, soit » le Continent de l'*Amérique septentrionale*. »

(b) Voyez les *Nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe, pages 26, 27, *&c.* de l'original. Les Faiseurs de Géographie ont imaginé un Continent dans l'hémisphère austral, & des mers, dans l'hémisphère Nord. Il faut observer que, si M. Cook a anéanti, dans ses premiers Voyages, les terres australes imaginaires, il a compensé cette perte, en anéantissant, dans sa troisième expédition des mers du Nord imaginaires, & en remplissant le vaste espace où on les supposoit, des côtes de l'*Amérique septentrionale*, découverte par lui à l'Ouest & au Nord.

(c) Les Russes doivent, en ce point, beaucoup à l'*Angleterre*. Il est assez singulier qu'un de nos Compatriotes, le Docteur Campbell (voyez son Edition des Voyages de Harris, *vol. II*, *page* 1021,) ait conservé plusieurs détails précieux du premier Voyage de Behring, dont M. Muller lui-même ne parle pas ; qu'une Histoire de leurs dernieres découvertes ait été publiée,

La poſition relative de l'*Aſie* & de l'*Amérique* qu'il a fixée, & la reconnoiſſance faite par lui des bornes étroites qui ſéparent l'ancien & le nouveau Monde, ont jetté du jour ſur cette partie importante de la Géographie, & réſolu le problême embarraſſant de la population de l'*Amérique*, par des Tribus dénuées de moyens néceſſaires pour entreprendre de longues Navigations: enfin, quoique le principal objet de ſon voyage ait manqué, ce défaut de ſuccès procurera lui-même un grand avantage à toutes les Nations de la terre, puiſqu'il nous indique les obſtacles que doivent attendre les Navigateurs qui eſſayeront déſormais d'aller aux *Indes orientales* par le *Détroit de Behring*.

J'ai lieu de croire qu'on ne regardera pas comme inutile ou trop longue la récapitulation de nos Voyages antérieurs au dernier de M. Cook, & qu'on penſera de même du Précis de ce dernier Voyage. Ces obſervations donneront une juſte idée du vaſte plan de découvertes exécuté par ordre de Sa Majeſté; & puiſqu'on avoit un grand but, & que ce but a été à-peu-près rempli, il ne ſera pas néceſſaire de prouver d'une autre maniere aux eſprits élevés, que ces recherches ont dû procurer une infinité d'avantages. Il y en a d'autres

---

pour la premiere fois, par un autre de nos Compatriotes (M. Coxe), & que les vaiſſeaux du Roi de la *Grande-Bretagne* aient traverſé le Globe en 1778, pour confirmer, à l'Empire de Ruſſie, la poſſeſſion de près de 30 degrés, c'eſt-à-dire de plus de ſix cens milles du Continent d'*Aſie*, que M. Engel, égaré par ſon enthouſiaſme pour la découverte d'un paſſage au Nord-Eſt, retranchoit ſur la longueur de ce Continent à l'Eſt. Voyez ſes *Mémoires Géographiques*, &c. imprimés à *Lauſanne* en 1765. Au reſte, ces Mémoires de M. Engel contiennent des faits inſtructifs, & pluſieurs de ſes aſſertions ſe trouvent conformes par les découvertes de M. Cook ſur la *côte d'Amérique*.

ſans doute qui, trop défians de leurs propres lumieres, ou trop indolens pour s'en ſervir, voudroient qu'on fît naître leurs réflexions & qu'on indiquât ces avantages : c'eſt pour ceux-ci que j'entrerai dans les détails ſuivans. S'il ſe trouve des hommes qui ne mettent pas un grand prix au plan ou à l'exécution de nos derniers Voyages, ce que je vais dire pourra les convaincre de leur mépriſe, ou du moins arrêter les effets de leur jugement défavorable.

1.° C'eſt un grand avantage pour le monde entier que la reconnoiſſance des parties du Globe les moins connues, faite en dernier lieu par nos vaiſſeaux, ait détruit ces théories imaginaires qui pouvoient donner lieu à des expéditions infructueuſes.

Après les infatigables & inutiles croiſieres de M. Cook, dans tous les coins de l'hémiſphère auſtral, qui s'aviſera déſormais de faire attention aux rêveries ingénieuſes de Campbell, du Préſident de Broſſes, & de M. de Buffon ? Qui eſpérera établir avec le Continent auſtral ce commerce que l'imagination de Maupertuis nous a peint ? Pourra-t-on s'empêcher de rire lorſqu'on lira dans ces ouvrages, que ce Continent égale au moins en étendue tous les Pays civiliſés de l'hémiſphère ſeptentrional connu ; qu'on peut y trouver des hommes, des animaux, & toutes ſortes de productions d'un nouvelle eſpèce & y faire des découvertes qui ouvriront au commerce des ſources inépuiſables de richeſſes. *(a)* On peut

---

(a) Voyez la Lettre de Maupertuis au Roi de Pruſſe. L'Auteur du Diſcours, qui précède le Voyage de M. de Bougainville aux Iles *Malouines*, calcule que le Continent auſtral, dont il avoue toutefois que l'exiſtence eſt plus fondée ſur les conjectures des Philoſophes, que ſur le témoignage des Voyageurs, renferme huit ou dix millions de lieues quarrées.

hardiment aujourd'hui déconſeiller toutes les expéditions dans cette partie du Globe, où l'intrépide Cook, au lieu de cette terre de Fées qu'on promettoit aux Navigateurs, a trouvé ſeulement des rochers ſtériles qui offrent à peine une retraite aux pinguins & aux veaux marins, des mers effrayantes & des montagnes de glace, qui occupent l'eſpace immenſe où l'on plaçoit ce paradis imaginaire : voilà en effet les ſeuls tréſors qu'on rencontrera à la ſuite des fatigues & des dangers d'une pareille expédition.

Quant à l'hémiſphère ſeptentrional, M. Dobbs ſeroit-il venu à bout de faire un ſeul proſélyte? ſeroit-il parvenu à faire entreprendre deux expéditions différentes? auroit-il été encouragé par l'Adminiſtration à l'égard de ſon paſſage favori par la *Baie de Hudſon*, ſi la reconnoiſſance des côtes de cette Baie par le Capitaine Chriſtophe, & le Voyage de M. Hearne, qui a traverſé toute la portion du Continent d'*Amérique* ſituée ſur les Derrieres, avoient précédé ſes ſollicitations? Quand on aura lu l'ouvrage que je publie, on pourra juger ſi, après les découvertes de M. Cook & de M. Clerke, au côté occidental de l'*Amérique*, apres la deſcription qu'ils nous ont procuré du *Détroit de Behring*, il ſeroit raiſonnable d'eſſayer de nouveau de pénétrer dans l'Océan-Pacifique par le Nord.

2.° Nos derniers Voyages ne ſerviront pas ſeulement à prévenir des expéditions inutiles, ils diminueront les dangers & les détreſſes qu'on éprouva jadis dans les mers qui ſe trouvent ſur la route du Commerce & de la Navigation actuels. En combien d'occaſions n'ont-ils pas rectifié les mépriſes des premiers Navigateurs, ſur la véritable poſition des endroits importans? Que de

faits ne nous offrent-ils pas pour la carte des variations de l'aimant ? Pourroit-on compter les obſervations authentiques qu'ils nous ont procuré ſur la maniere de conduire un vaiſſeau le long des côtes dangereuſes, les paſſages étroits, les courans & les bas-fonds de l'Océan Atlantique & de la mer Pacifique ? Et ce qui eſt bien préférable encore, combien ne nous ont-il pas fait connoître de nouvelles Baies, de Havres & de Mouillages où les navires peuvent ſe réfugier, & où les équipages peuvent trouver des rafraîchiſſemens ? L'énumération de ces divers avantages m'obligeroit à tranſcrire une grande partie des journaux de nos Commandans, qui vont devenir chers à tous les Navigateurs que le commerce ou la guerre conduiront ſur la même route. Chacune des Nations adonnée à la marine profitera de ces découvertes, mais la *Grande-Bretagne*, qui fait un commerce ſi étendu, ſera la premiere a en recueillir les fruits.

D'après toutes ces inſtructions qui doivent diminuer la crainte des longs Voyages, ne peut-on pas ſe livrer au flatteur eſpoir, que même de nos jours on eſſaiera avec ſuccès de nouvelles branches de commerce ? Nos courageux pêcheurs de la baleine ont déjà trouvé, depuis un petit nombre d'années, le moyen de pénétrer dans la mer Atlantique auſtrale ; & qui ſait les nouvelles routes que s'ouvrira le commerce ſi l'eſpoir du gain vient ſoutenir l'eſprit des découvertes ? Si la *Grande-Bretagne* eſt trop éloignée de ces climats, d'autres Peuples commerçans tireront ſûrement parti de nos travaux. Il y a lieu de croire que les Ruſſes, éclairés par nous ſur la poſition & l'étendue de la côte occidentale de l'*Amérique*, ne tarderont pas à ſe rendre des îles *des Renards* à

la *riviere de Cook* & à l'*entrée du Prince Guillaume*; & ſi l'*Eſpagne* elle-même n'eſt pas tentée de faire, des fourrures qu'offre l'*entrée du Roi George*, une ſource de richeſſes pour ſes ports du *Mexique*, ſi elle ne ſonge point à les porter aux Chinois ſur ſes vaiſſeaux de *Manille*, on peut dire avec vraiſemblance que des navires partiront de *Canton* pour aller chercher en *Amérique* ces articles précieux, que les habitans de la *Chine* n'ont reçu juſqu'à préſent que par le long & diſpendieux détour du *Kamtchatka* & de *Kiachta*.

Il y a lieu d'eſpérer que notre ſiècle lui-même profitera de ces avantages; mais ſi nous portons nos regards ſur l'avenir & les révolutions futures du commerce, ſi nous nous rappellons les divers changemens qu'il a déjà éprouvés, il eſt vraiſemblable qu'il finira par s'ouvrir une route au milieu des vaſtes pays avec leſquels nos voyages ont trouvé une communication, & on aura bien des raiſons d'appliquer la remarque de M. Cook, à l'égard de la *Nouvelle-Zélande*, à d'autres contrées reconnues par lui: « Si elles ſont fort éloignées de la route actuelle du commerce, il eſt » impoſſible de dire le parti que tireront les ſiècles » futurs, des découvertes de celui-ci *(a)*. » Sous ce rapport, l'utilité de nos derniers Voyages eſt donc inconteſtable, & l'Hiſtoire de leurs opérations, que ces volumes vont terminer, a les plus juſtes prétentions à être qualifié de κτῆμα ἐς ἀεὶ, puiſqu'elle offre des informations très-intéreſſantes à la poſtérité la plus reculée.

3.° En ſuppoſant toutefois que le réſultat de nos Voyages de découvertes, a donné lieu à un

---

(a) Voyez le ſecond Voyage de Cook, vol. I, page 92 de l'original.

espoir exagéré des avantages de commerce qui en résulteront pour notre siecle, ou qui doivent se développer graduellement à une époque éloignée, ils méritent beaucoup d'éloges, puisqu'ils ajoutent au fond de nos connoissances sur des objets dignes de l'attention de tous les hommes éclairés. Il est beau de déployer nos facultés pour découvrir des méthodes ingénieuses, de nous assurer de la grandeur & de la distance du Soleil; de suivre les révolutions d'une nouvelle planète ou l'apparence d'une nouvelle comète, afin d'étendre nos lumieres sur la théorie de l'Univers, dont cet astre est le centre commun; de porter nos audacieuses recherches dans l'immensité de l'espace, où les mondes se montrent au-delà des Mondes à l'œil de l'Observateur étonné : ces nobles travaux ne peuvent être dépréciés que par de foibles esprits incapables de les entreprendre, & quiconque a la force de s'en occuper, doit trouver du plaisir à cet auguste exercice de la puissance de la nature humaine. Mais tandis que nous dirigeons nos études vers ces Mondes éloignés, dont il faudra nous contenter, après tous nos efforts, de connoître l'existence, ce seroit une négligence bien singuliere, & un défaut de curiosité bien coupable, si nous ne faisons pas tout ce qui dépend de nous pour nous instruire complettement de ce qui a rapport à notre planète, puisque nous avons les moyens d'en déterminer & d'en décrire les limites les plus reculées, du-moins celles qui sont habitables. Cette recherche est si naturelle, que tous ceux qui savent les premiers élémens des connoissances humaines, s'empressent d'étudier notre Globe. N'ayons donc pas trop mauvaise opinion de notre siecle, & ne supposons point comme une chose possible qu'on ne rendra pas une justice entiere au noble plan de découvertes,

de découvertes, fuivi avec tant de conftance & de fuccès depuis l'avènement de Sa Majefté au Trône. Chacun des âges futurs ne manquera pas de regarder nos derniers Voyages comme une époque brillante dans l'Hiftoire de notre Pays; ces Voyages ajouteront à notre gloire nationale, en prouvant que le Peuple Anglois eft de tous les Peuples du Monde, celui qui a formé pour l'intérêt général de l'humanité, les entreprifes les plus courageufes & les plus difficiles. On n'appercevoit que des ténèbres & de la confufion dans la Géographie de la moitié de la furface du Globe, avant ces dernieres expéditions, & il eft permis de regarder comme les *minutiæ* de cette fcience ce qui refte encore à découvrir.

4.° Il eft heureux pour les Sciences, que de nouvelles acquifitions fur quelques parties conduifent en général & même inévitablement à des découvertes peut-être encore plus importantes fur d'autres parties, & que des travaux de pure curiofité procurent des inftructions précieufes. Il eft à peine poffible de traverfer de nouvelles mers & de reconnoître de nouvelles contrées, fans découvrir de nouvelles richeffes pour les Sciences. Lors même que nous ferions réduits aux détails rapportés par un Marin, dont les connoiffances ne s'étendent guères au-delà des bornes étroites de fa profeffion, & dont les obfervations ne font pas dirigées par l'efprit philofophique, il eft bien difficile que ces premiers détails ne préfentent pas des remarques dont le Savant peut profiter. Si tel eft l'effet général de tous les Voyages, quelle fource de lumieres n'offriront pas ceux dont je parle ici. Outre des Officiers de Marine en état d'examiner les côtes nouvelles, & de les tracer avec exactitude fur des

Cartes, nos vaisseaux portoient des Artistes (*a*) qui devoient éclaircir par leurs desseins tout ce que le discours décriroit d'une maniere imparfaite; des Mathématiciens (*b*) chargés de recueillir une suite nombreuse d'observations scientifiques, & des Hommes versés dans les diverses parties de l'Histoire Naturelle, auxquels on avoit recommandé de rassembler ou noter tout ce qu'ils trouveroient de nouveau ou de précieux dans la vaste étendue de leurs recherches. Si le Public a payé libéralement les travaux de ces Collègues de nos Navigateurs, il s'est rencontré un Homme qui, ne voyant pas pour lui de plus noble récompense que le plaisir d'employer aux progrès des Sciences la riche fortune qu'il a reçu de ses Ancêtres, s'est présenté de lui-même; qui, se soumettant aux fatigues & aux dangers d'un Voyage autour du Monde, a accompagné M. Cook sur l'*Endéavour;* & le Monde savant, je puis même dire tous les Habitans de l'*Europe* en général, n'oublieront jamais les obligations qu'ils ont à Sir Joseph Banks.

M. Wales, qui a fait lui-même un de ces Voyages, & qui a beaucoup contribué aux recherches précieuses qui en ont été la suite, a très-bien développé les avantages qu'il en est résulté pour les Sciences.

(*a*) MM. Parkinson, Hodges & Webber, dont les dessins ornent & éclaircissent le Journal du premier, du second & du troisième Voyage de Cook.

(*b*) M. Gréen s'embarqua sur l'*Endéavour*; MM. Wales & Bayly sur la *Résolution* & l'*Aventure*; M. Bayly, une seconde fois, avec les Capitaines Cook & King durant ce Voyage, & M. Lyons avec le Capitaine Phipps Les observations faites par MM. Wales & Bayly, pendant le second Voyage de Cook, sont déja entre les mains du Public, grace à la générosité du Bureau des Longitudes; celles de M. Cook & du Capitaine King, durant celui-ci, suivront de près la publication de ce Journal.

« La partie des Sciences qu'on peut appeller » l'Astronomie nautique, étoit dans l'enfance lorsque » nos derniers Voyages ont commencé. Les » bons instrumens & les bons Observateurs étoient » très-rares; même en 1770, on jugea nécessaire » dans l'*Appendix* des *Tables de Mayer*, publié par » le Bureau des Longitudes, de réfuter l'assertion » d'un Astronome célebre, de l'Abbé de la Caille, » qui dit qu'on ne peut prendre la hauteur du » Soleil à midi, la plus simple de toutes les obser- » vations, sans s'exposer à une erreur de cinq, » six, sept & huit minutes (*a*). Mais ceux qui se » donneront la peine d'examiner les *Observations* » *Astronomiques* faites pendant le second Voyage de » Cook, verront qu'il y avoit sur nos vaisseaux peu » de personnes, même parmi les Bas-Officiers, qui » ne fussent en état d'observer, avec assez d'exacti- » tude, la distance de la Lune au Soleil, ou à une » Etoile, la plus délicate de toutes les Observa- » tions. Je puis ajouter que ceux qui ont été de nos

(*a*) Il s'exprime ainsi : « Si ceux qui promettent une si grande » précision dans ces sortes de méthodes, avoient navigué quelque » tems, ils auroient vu souvent que, dans l'observation la plus » simple de toutes, qui est celle de la hauteur du Soleil à midi, » deux observateurs, munis de bons quartiers de réflexion, bien » rectifiés, different entr'eux, lorsqu'ils observent chacun à part, » de 5, 6, 7 & 8 minutes. »

Ephémér. 1755—1765, *Introduction*, page 32. Je dois dire cependant, pour rendre justice à M. l'Abbé de la Caille, qu'il essaya d'introduire la méthode de découvrir les longitudes par les observations de la Lune, & qu'il proposa de calculer la distance de la Lune au Soleil, & aux Etoiles fixes. Mais l'imperfection de ses instrumens ne rendit pas le succès de cette méthode aussi grande qu'il auroit pu l'être. La gloire de l'établir généralement étoit réservée au Docteur Maskeline, notre Astronome Royal. Voyez la Préface des *Tables, pour corriger les effets de la réfraction & de la parallaxe*, publiées en Anglois en 1772, par le Bureau des Longitudes, sous la Direction du Docteur Shepherd, Professeur d'Astronomie & de Physique expérimentale à *Cambridge*.

» dernieres expéditions connoissent mieux & pra» tiquent plus souvent que les autres la méthode » de faire & de calculer des Observations pour dé» terminer la déclinaison de l'aimant. On n'en » trouveroit peut-être pas un seul avec le rang » d'Officier, quelques soient d'ailleurs les bornes » de ses connoissances, qui ne rougît si l'on » croyoit qu'il ne sait pas observer & calculer le » tems à la mer. Peu d'années néanmoins, avant » nos dernieres expéditions, on ne parloit que ra» rement de ces méthodes parmi les Marins, & » même les Astronomes du premier mérite, dou» toient de la possibilité de les employer avec une » exactitude suffisante (*a*). Les lieux où l'on a ob-

(*a*) On peut ajouter, à la Remarque de M. Wales, que l'habileté de nos Officiers de Marine à faire des observations à la mer, doit être attribué, dans le principe, à l'extrême attention que le Bureau des Longitudes a donné à cet objet important. On a récompensé d'une maniere généreuse les Mathématiciens qui se sont occupés du soin de perfectionner les Tables de la Lune, & de faciliter les calculs, & les Artistes qui ont construit des instrumens & des montres marines d'une plus grande exactitude. Il paroît que les Voyages de découvertes, & les opérations du Bureau des Longitudes marchoient de concert, & qu'il faut les rapprocher, si l'on veut se former une juste idée de l'étendue du plan pour les progrès de l'Astronomie & de la Navigation, mis en exécution depuis l'avènement de Sa Majesté au Trône. Mais, outre l'établissement du Bureau des Longitudes, sur le pied actuel, on doit avouer aussi que le Roi a protégé tout ce qui a rapport aux Arts libéraux & aux Sciences utiles. Ce que Sa Majesté a fait pour l'observation du passage de Vénus audessus du disque du Soleil, l'institution de l'Académie de Peinture & de Sculpture; les magnifiques logemens accordés à la Société Royale, à celle des Antiquaires, & à l'Académie Royale; l'entretien du Jardin des Plantes à *Kew*, pour lequel on a envoyé M. Mason aux extrémités de l'*Afrique*; les sommes d'argent prodiguées aux Savans & aux ouvrages savans dans toutes les parties, & en particulier les bienfaits accordés à M. Herschell, qui lui ont permis de se dévouer entiérement à l'Astronomie; beaucoup d'autres traits de la magnificence du Roi, que je pourrois citer,

» servé pendant ces Voyages, l'élévation & l'époque des Marées sont en très-grand nombre, & il » en résulte des détails utiles & importans. Dans » le cours de ces observations, quelques faits très-» curieux & même très-imprévus se sont offerts à » nous. Il suffira d'indiquer ici la hauteur extrê-» mement petite du flot, au milieu de l'Océan » Pacifique; nous l'y avons trouvée de deux tiers » au-dessous de la quantité à laquelle on auroit pu » s'attendre, d'après la théorie & le calcul.

» La direction & la force des courans à la mer, » forment aussi un objet important. On trouvera, » dans nos derniers Voyages, beaucoup d'instruc-» tions sur ce point. Ces détails utiles ne regardent » pas seulement les mers voisines de la *Grande-» Bretagne*, que nos vaisseaux traversent tous les » jours, mais celles qui sont les plus éloignées, & » où l'on pourra naviguer désormais sans beaucoup » de peine. Je ne dois pas oublier une multitude » d'expériences sur la profondeur de la mer, sur » sa température, sur sa salure à différens degrés » de hauteur, & dans des endroits & des climats » très-divers.

» La multitude & la variété de nos expériences » dans toutes les parties du Monde, sur la décli-» naison & l'inclinaison de l'aimant, ont posé » d'ailleurs des bases étendues pour les progrès du » magnétisme; ces bases serviront à découvrir la » cause & la nature de la disposition de l'aiguille » aimantée à se tourner vers le Pole-Boréal, & la » théorie de ses variations. On a fait aussi, dans » des endroits très-différens & très-éloignés l'un

---

distingueront le règne de George III, lors même que ce Prince n'auroit pas protégé tous ces Voyages heureux, qui ont si fort reculé les bornes de la Géographie & de la Navigation.

» de l'autre, des expériences fort utiles sur les » effets de la gravité; on a découvert que le phé- » nomène, appellé ordinairement *Aurore Boréale*, » n'est pas particulier aux latitudes Nord élevées, » qu'il a lieu également dans tous les climats froids, » situés au Nord ou au Sud.

» Mais la Botanique est peut-être de toutes les » Sciences, celle qui a retiré de plus grands fruits » de nos derniers Voyages; on dit (*a*) qu'ils nous » ont procuré la connoissance d'au moins douze » cens plantes nouvelles, & que les talens & les » recherches de Sir Joseph Banks, & des autres » Naturalistes (*b*) qui ont accompagné M. Cook, » ont beaucoup ajouté à ce que nous savions, » dans chacune des branches de l'Histoire Natu- » relle. »

On peut attribuer à nos Officiers de Marine en général, ou aux Savans qui les accompagnoient, les connoissances nouvelles dont je viens de tracer le précis; mais il est une découverte fort intéressante, que nous devons à M. Cook seul, & sur laquelle il s'exprime ainsi :

« Quelque soit le jugement du Public sur nos » travaux & sur leur succès, je finis cette relation, » en observant avec une véritable satisfaction que, » lorsque les Philosophes ne disputeront plus sur

(*a*) Voyez la Préface du Docteur Shepherd, citée plus haut.

(*b*) Le Docteur Solander, le Docteur Forster & son fils, & le Docteur Sparrman. Le Docteur Forster nous a donné un essai des découvertes Botaniques de son Voyage dans le livre intitulé : *Characteres generum plantarum, &c.*; & les Philosophes ont trouvé beaucoup de choses curieuses dans *ses observations faites pendant un Voyage autour du Monde*. Le Docteur Sparrman a aussi publié, à son retour en *Suède*, un Ouvrage dans lequel il parle fort au long des avantages qu'ont procuré à l'Histoire Naturelle, à l'Astronomie, à la Géographie, à la Physique générale, & à la Navigation, nos expéditions dans la Mer du Sud.

»le prétendu Continent auſtral, ce Voyage du »moins ſera remarquable aux yeux de tous les »hommes ſenſibles, parce que je ſuis venu à bout »de conſerver la ſanté d'un nombreux Equipage »durant un auſſi long eſpace de tems, dans des »climats ſi divers, & malgré une ſuite continuelle »de peines & de fatigues (a). »

5.° Mais, ſi nos divers Voyages ont procuré de nouvelles richeſſes aux diverſes parties des Sciences; s'ils ont étendu notre connoiſſance du Globe; s'ils ont rendu faciles les anciennes routes du commerce, & s'ils en ont ouvert de nouvelles; s'ils ont reculé les bornes de la Navigation & de l'Aſtronomie; s'ils ont ajouté aux progrès de chacune des branches de l'Hiſtoire Naturelle; s'ils ont fourni les moyens de conſerver la ſanté & la vie des Equipages, il ne faut pas oublier un autre objet, ſur lequel ils offrent au Philoſophe des matériaux, je veux dire l'étude de la nature humaine, dans des poſitions auſſi neuves qu'intéreſſantes. Quelqu'éloignés, quelque ſéparés que puiſſent être du commerce des Nations plus polies, les Habitans des parties du Monde les moins connues, ſi l'Hiſtoire ou nos propres remarques démontrent qu'on eſt allé autrefois les viſiter dans leurs retraites, & que des mœurs, des opinions & des langues étrangeres ſe ſont mêlées à leurs mœurs, à leurs opinions & à leur idiôme, les obſervations faites chez ces Peuples, doivent être de peu d'utilité, lorſqu'il s'agit de peindre l'homme tel qu'il eſt dans les divers degrés de l'état de la nature. Les Habitans de la plupart des îles contiguës au Continent de l'*Aſie*, dont on a décrit ſouvent les mœurs & les inſtitutions, me paroiſſent être dans ce cas: il n'en eſt

(a) Voyez la fin du ſecond Voyage de Cook.

pas de même des îles ſituées au centre de l'Océan Pacifique du Sud, où nos courageux Navigateurs ont abordé, & qui même ont été la principale ſcène de leurs opérations. Les Naturels de ces contrées n'ont point eu, que l'on ſache, de communication avec une Tribu différente, depuis leur établiſſement primitif dans ces climats ; abandonnés entièrement à eux-mêmes pour tous les arts, & à leurs anciennes traditions pour toutes leurs coutumes, & leurs inſtitutions politiques & religieuſes, n'ayant reçu des Sciences aucune culture, l'éducation n'ayant point altéré leur caractere, ils offrent à l'Obſervateur attentif, des remarques qui ſerviront à deviner juſqu'où la nature humaine, ſans ſecours étrangers, peut dégénérer, & en quels points elle peut exceller. Auroit-on jamais penſé que cette férocité brutale, qui ſe nourrit de chair humaine, & cette affreuſe ſuperſtition, qui immole des victimes humaines, ſe retrouvât parmi les Peuplades découvertes récemment dans l'Océan Pacifique, leſquelles, à d'autres égards, paroiſſent n'être point étrangeres aux ſentimens de l'humanité; leſquelles ſemblent avoir fait quelques progrès vers la vie ſociale, & être habituées à une ſubordination & à un gouvernement, qui tendent d'une maniere ſi naturelle à réprimer la fougue des paſſions ardentes, & à développer les forces cachées de l'entendement ?

Si nous détournons les regards de ce tableau, qui fournira au Philoſophe un vaſte ſujet de triſtes réflexions, obſerverons-nous ſans étonnement, à quel degré de perfection la même Tribu, (à laquelle on peut joindre, à quelques égards, les Tribus de Sauvages Américains, que M. Cook a eu occaſion de voir dans le cours de ſon dernier Voyage,) a porté ſa muſique plaintive, ſes ſpec-

tacles dramatiques, ses danses & ses jeux; les discours de ses Chefs, les chants de ses Prêtres, la solemnité de ses Processions religieuses, ses arts & ses manufactures, les méthodes ingénieuses par lesquelles elle supplée à la qualité des matières qu'elle met en œuvre; à l'imperfection de ses outils & de ses machines, les ouvrages surprenans qu'elle produit après un travail opiniâtre, ses étoffes & ses nattes, ses armes, ses instrumens de pêche, ses ornemens & ses meubles qui, du côté du dessein & de l'exécution, le disputent à tout ce que l'*Europe* moderne ou l'antiquité nous offrent en ce genre.

Les hommes pénétrés de la lecture des Anciens, se plaisent à examiner les restes des ouvrages des Romains ou des Grecs; ils aiment à parcourir les Estampes de Montfaucon, & ils contemplent avec un plaisir extrême la belle collection de Sir Willam-Hamilton : cet amusement est raisonnable & instructif; mais leur curiosité ne sera-t-elle pas plus satisfaite encore; ne trouveront-ils pas un plus vaste sujet de réflexions importantes, s'ils passent une heure à examiner cette multitude d'ouvrages rapportés des parties du Globe les plus éloignées, qui enrichissent aujourd'hui le Musée Britannique, & celui de Sir Ashton-Lever? Quand les objets intéressans qu'offre la Chambre seule de Sandwich, à l'Hôtel de Sir Ashton, seroient la seule acquisition qu'eussent procuré nos expéditions à l'Océan Pacifique, pourroit-on hésiter, avec du goût ou avec des yeux, à dire que les Voyages de M. Cook n'ont pas été infructueux? Les frais de ces trois Voyages n'excèdent peut-être pas les sommes qu'on a dépensé pour fouiller les ruines d'*Herculanum*, & je ne craindrai pas de dire que les *nouvautés* des îles de la *Société* ou des îles *Sandwich* me semblent

plus propres à fixer l'attention des Savans de nos jours, que ces Ouvrages antiques qui atteſtent la magnificence Romaine.

J'emprunterai ici les mots d'un Ecrivain très-ingénieux, pour confirmer la juſteſſe de cette remarque. « Dans un ſiècle, dit M. Warton (a), qui » eſt parvenu au plus haut degré du raffinement, » on voit commencer cette eſpece de curioſité, qui » ſe plaît à ſuivre les progrès de la vie ſociale, à » développer les gradations de la ſociété, & à » compter les efforts de la nature humaine, pour » arriver de la barbarie à la civiliſation. Il eſt na- » turel qu'on s'occupe beaucoup de ces ſpécula- » tions à une pareille époque. Lorſque nous con- » templons l'état ſauvage de nos ancêtres, nous » triomphons de notre ſupériorité ; nous aimons » à remarquer les pas par leſquels nous ſommes » parvenus de la groſſiereté à l'élégance, & nos » réflexions, ſur ce ſujet, ſont accompagnées » d'un ſentiment d'orgueil, produit ſur-tout par » une comparaiſon ſecrette de la diſproportion » infinie qui ſe trouve entre les foibles ſuccès des » anciennes Peuplades, & nos progrès actuels. Une » imagination ſenſible eſt d'ailleurs fortement émue » à l'aſpect des mœurs, des monumens, des cou- » tumes, des méthodes & des opinions de l'anti- » quité, qui forment un contraſte ſi frappant avec » les mœurs, les monumens, les coutumes, les » méthodes & les opinions de nos jours, & qui » offrent la nature & les inventions humaines ſous » des points de vue nouveaux, dans des circonſ- » tances inattendues, & ſous des formes diverſes : » ce ſpectacle ne nous procure pas ſeulement de

(a) Préface de l'Ouvrage intitulé : *History of English Poetry*.

„ stériles plaisirs ; il nous apprend à mettre une „ juste valeur à nos richesses, & il nous encourage „ à cultiver les Arts & les Lettres, qui ont une „ liaison si intime avec l'existence & l'exercice de „ toutes les vertus sociales. „ Il n'est pas besoin d'observer que les *mœurs*, les *monumens*, les *coutumes*, les *méthodes* & les *opinions* des Habitans actuels de l'Océan Pacifique, ou de la côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, présentent le *contraste le plus frappant*, si on les compare avec ce qu'on voit de nos jours en *Europe*; & qu'une *imagination sensible* sera vraisemblablement plus frappée du récit des cérémonies d'une *Natche* de *Tonga-Toboo*, que d'un tournois gothique exécuté à *Londres ;* des statues colossales de l'île de *Pâques*, que des restes mystérieux de la chaussée des Géans.

Nos derniers Voyages présentent une multitude de faits singuliers, sur ce qu'on peut appeller l'Histoire Naturelle de l'espèce humaine sous les différens climats, & ils offrent aux Philosophes un vaste sujet de discussion. S'il faut indiquer une question de cette espèce, on sait qu'on a souvent disputé de nos jours sur l'existence des races des Geans, & en particulier sur la Peuplade établie dans un District du côté Nord du *détroit de Magellan*, dont on disoit que la stature excede beaucoup la strature ordinaire : il ne doit plus y avoir de doute ou d'incrédulité sur ce point, & les objections ingénieuses du sceptique Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* (*a*), ne sont d'aucun poids, lorsqu'on les met en balance avec les témoignages unanimes & exacts de Byron, Wallis & Carteret.

(*a*) Tome I, page 331.

Il n'y a peut-être pas de Recherches plus intéressantes que celle des imaginations de diverses familles ou Tribus qui ont peuplé la terre, & on trouve dans nos derniers Voyages une multitude de découvertes curieuses sur ce point. On savoit en général que les Malais, Nation de l'*Asie* (a), « étoient autrefois ceux de tous les Peuples de » l'*Inde*, qui faisoient le plus de commerce; que la » Navigation de leurs vaisseaux marchands ne se » bornoit pas aux diverses côtes de l'*Inde*; qu'ils » alloient jusqu'à celles de l'*Afrique*, & en parti- » culier à la grande île de *Madagascar* (b). Le titre de » *maître des vents & des mers situées à l'Est & à l'Ouest*, » que prenoit le Roi des Malais, en est une preuve » évidente. La langue Malaise, qui s'est répandue » presque dans tout l'Orient, ainsi qu'autrefois le » Latin, & aujourd'hui le François, se sont ré- » pandus dans toute l'*Europe*, le démontrent bien » mieux encore. » Mais on savoit très-imparfaitement que depuis *Madagascar* jusqu'aux *Marquises* & à l'*Île de Pâques*, c'est-à-dire presque depuis la côte orientale de l'*Afrique* jusqu'aux méridiens, où l'on approche de la côte occidentale de l'*Amérique*, la même Tribu ou Nation qu'on peut appeller la Nation Phénicienne du Monde oriental, eût formé des établissemens qui renferment plus

(a) J'emploie ici une phrase de Kempfer, tirée de son Histoire du *Japon*, vol. I, page 93.

(b) M. de Pagès, qui a relâché à *Madagascar* en 1774, atteste que les Malais ont non-seulement fréquenté cette île, mais qu'ils y ont produit une des races des Habitans : « Ils m'ont paru pro- » venir de diverses races, dit-il, leur couleur, leurs cheveux & » leur corps l'indiquent; ceux que je n'ai pas cru descendans des » anciens Naturels du Pays, sont petits & trapus; ils ont les » cheveux presque unis, & sont *olivâtres comme les Malais, avec* » *qui ils ont, en général, une espèce de ressemblance.* » Voyage de M. de Pagès, tome II, page 90.

de moitié de la circonférence du Globe; qu'elle eût fondé des colonies à presque tous les points intermédiaires de ces immenses parages, sur des îles qui se trouvent à des distances extraordinaires de la Métropole, & qui ignorent à présent leur existence mutuelle. On ne pouvoit connoître ce fait historique, avant que les deux premiers Voyages de M. Cook eussent découvert un si grand nombre d'îles nouvelles dans l'Océan Pacifique du Sud: il n'est pas seulement fondé sur la ressemblance des usages & des institutions, on en a donné la plus satisfaisante de toutes les preuves, celle qui se tire de l'affinité du langage. M. Marsden, qui paroît avoir étudié ce sujet curieux avec beaucoup d'attention (a), dit qu'il *reste encore à indiquer les anneaux d'une si longue chaîne*. Les îles *Sandwich*, découvertes durant ce Voyage, ajoutent quelques anneaux à la chaîne dont parle cet Ecrivain;

(a) Archæolog. vol. VI, page 155. Voyez aussi son *History of Sumatra*, page 166, où l'on trouve le passage suivant: « Outre » le Malais, on parle à *Sumatra* une variété d'idiômes, qui ont » non-seulement une affinité manifeste les uns avec les autres, » mais avec la langue générale, qu'on trouve répandue & in- » digène sur toutes les îles des mers orientales, depuis *Mada- » gascar* jusqu'aux terres les plus éloignées, découvertes par le » Capitaine Cook; c'est-à-dire sur un plus grand espace que » celui qu'ait jamais embrassé la langue Latine, ou toute autre » langue. Cette langue générale a été plus ou moins mélangée, » ou corrompue en différens endroits; mais on apperçoit encore » *une uniformité frappante de la plupart des mots radicaux dans les » dialectes qui se ressemblent le moins*, & en particulier sur des » terres très-éloignées les unes des autres. Aux *Philippines* & à » *Madagascar*, par exemple, on ne remarque guères plus de » différence dans les termes des Idiômes de ces deux Contrées, » que dans les Dialectes des Provinces voisines du même » Royaume. »

Note du Traducteur. M. Marsden s'occupe actuellement d'un grand Ouvrage sur la Langue Malaise, qui ne laissera plus de doutes sur cette vérité.

M. Cook n'ayant pas eu occaſion de porter ſes recherches dans les parties les plus occidentales de la Mer Pacifique du Nord, le Lecteur de ſon troiſième Voyage me ſaura donc quelque gré d'y avoir ajouté des notes, qui prouvent ſans réplique qu'il faut chercher à la même ſource, l'origine des Habitans des îles des *Larrons* ou des *Marianes*, de ceux des *Carolines*, & des Naturels des îles reconnues par nos vaiſſeaux. J'ai voulu donner une preuve frappante des vaſtes ſuccès de cette langue orientale, & montrer que ſi tant de Peuplades ſi éloignées les unes des autres, ne ſont pas de la même race, qu'elles ont eu du-moins des communications intimes entre elles : pour cela, j'ai dreſſé une table comparative des termes numériques, ſur un plan beaucoup plus étendu que celui d'aucune des tables analogues publiées juſqu'à préſent (*a*).

Nos derniers Navigateurs n'ont pas ſeulement jetté du jour ſur les migrations de la Tribu qui s'eſt répandue d'une maniere ſi extraordinaire ſur les îles de l'Océan oriental, ils nous ont rapporté d'ailleurs beaucoup de détails curieux ſur une autre des Peuplades de la terre, que le ſort a placé ſous des climats moins heureux. Je parle des Eskimaux, qu'on n'a trouvé juſqu'à préſent que ſur la côte de *Labrador*, & de la baie de *Hudſon*, & qui different en pluſieurs points caractériſtiques, des Sauvages établis dans l'intérieur de l'*Amérique ſéptentrionale*. On a découvert, il y a environ

(*a*) Des obſervations de M. Banks, inſérées dans la collection de Hawkeſworth, volume III, page 777 de l'original, m'ont fourni l'eſquiſſe générale de cette Table, qui ſe trouve à la fin du troiſième volume: *Appendix*, n.° 2.

vingt ans (*a*), que les Eskimaux & les Groënlandois, offrent à tous égards des rapports de coutumes, de mœurs & de langues, qui démontrent l'identité primitive des deux Nations. En 1772, M. Hearne, qui a suivi plus loin cette Peuplade malheureuse, vers la partie du Globe où elle s'étoit originairement embarquée sur les pirogues de peaux, en a trouvés quelques individus à l'embouchure de la *riviere de Cuivre*, par soixante-douze degrés de latitude, & environ cinq cens lieues plus loin à l'Ouest que le point le plus occidental où s'est porté Pickersgill, dans le *détroit de Davis*. M. Cook a achevé cette découverte, en prouvant que les iles & la côte de la bande Ouest de l'*Amérique septentrionale*, sont habitées par la même Tribu. On la rencontre à l'*entrée de Norton*, à *Oonalashka* & à *l'entrée du Prince Guillaume*, c'est-à-dire à près de quinze cens lieues de ses établissemens au *Goënland* & sur la côte de *Labrador*. Cette assertion n'est pas fondée sur l'analogie des mœurs : la table (*b*) sur l'affinité des idiômes, dressée par M. Cook, dissipera tous les doutes, même pour ceux qui cherchent la vérité avec le plus de scrupule.

Son troisieme Voyage a fixé d'autres points

(*a*) Voyez l'*Histoire du Groënland*, par Crantz, volume I, page 262. On y dit que les freres Moraves ayant visité les Eskimaux de la côte de *Labrador*, de l'aveu & avec le secours de Sir Hugh Pallifer, qui étoit alors Gouverneur de *Terre-Neuve*, trouveront que la langue des Eskimaux & celle des Groënlandois ne different pas autant que les deux dialectes de l'idiôme Hollandois.

(*b*) Elle forme l'*Appendix*, n°. 6. Crantz nous dit que les Groënlandois désignent leur Nation par le mot de *Karalit*. Ce nom ressemble beaucoup à celui de *Kanagyst*, que prennent, selon le rapport de Sthaelin, les Habitans de *Kodiak*, l'une des îles *Schumagin*.

plus importans : il a découvert, ou du-moins il a prouvé d'une maniere démonstrative la proximité des deux Continens de l'*Asie* & de l'*Amérique*, & il y a lieu de croire qu'on ne tournera plus en ridicule ceux qui pensent que l'*Asie* a pu peupler l'*Amérique*.

Ainsi, nos derniers Navigateurs ont rendu service même à la Religion, en détruisant une objection que les Incrédules ont proposé souvent, sur la population des diverses contrées de la terre, telle qu'elle est racontée par Moyse (*a*).

6.° Jusqu'ici j'ai envisagé nos Voyages par rapport aux avantages qu'ils peuvent nous procurer. Mais on demandera s'ils ont été ou s'ils doivent être de quelque utilité aux Peuplades que nous avons découvertes? Les Hommes doués de l'esprit de bienveillance, apprendroient sûrement avec plaisir des faits qui autorisassent à répondre sans hésiter, d'une maniere affirmative : au défaut de pareils faits, nous pouvons du-moins nous flatter, que même à cet égard, nos dernieres expéditions dans l'Océan Pacifique n'ont pas été infructueuses. Les terres nouvelles, découvertes autrefois, entraî-

(*a*) Les Incrédules ont fait une multitude d'objections, qui supposoient beaucoup d'ignorance. Observez comment l'Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains*, s'exprime sur cette question : « Cette distance, que M. Antermony veut trouver si » peu importante, est à-peu-près de *huit cens lieues Gauloises au* » *travers d'un Océan périlleux*, & impossible à franchir avec des » canots aussi chétifs & aussi fragiles que le sont, au rapport de » Isbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses, &c. &c. » *tome I, page* 136. Si cet Ecrivain avoit su que les deux Continens ne sont pas éloignés l'un de l'autre de plus de *treize lieues* (au lieu de *huit cens*), qu'un si petit espace est d'ailleurs semé d'îles intermédiaires; il n'auroit pas osé faire valoir avec tant d'assurance cette raison, contre le systême de M. Bell, sur le Pays qui a envoyé des Habitans à l'*Amérique septentrionale*.

nerent

nerent des guerres ou plutôt des massacres ; on eut à peine trouvé de nouvelles Nations, qu'on les anéantit, & l'on ne peut se rappeller les horribles cruautés des Conquérans du *Mexique* & du *Pérou*, sans rougir des excès du fanatisme religieux & de la nature humaine. Nos derniers Navigateurs sont allés reconnoître les réduits les plus cachés de la terre, non pour acquérir des propriétés, mais pour reculer les bornes des connoissances ; ils sont allés voir de nouvelles Peuplades avec des sentimens d'amitié ; ils desiroient seulement leur donner une existence publique, les instruire des devoirs de toutes les sociétés, & suppléer aux défauts de leur position, en leur communiquant une partie de nos arts & de nos lumieres, & ces Voyages ordonnés dans des vues de bienfaisance, par Georges III, ont dû avoir quelques succès. Les séjours multipliés de nos vaisseaux, le commerce long-tems prolongé de nos Equipages avec les Naturels des îles *des Amis*, *de la Société* & *Sandwich*, ont sûrement jetté quelques rayons de lumiere dans l'esprit novice de ces pauvres Peuplades. Les objets extraordinaires pour elles, qu'elles ont eu ainsi occasion d'observer & d'admirer, n'ont pu manquer d'étendre leurs idées & de fournir de nouveaux objets d'alimens à l'exercice de leur raison. En se comparant avec nous, elles ont dû être frappées d'un sentiment profond de leur infériorité ; les motifs les plus puissans ont dû les exciter à sortir de leur misere, & à se rapprocher de ces enfans du soleil, qui daignoient jetter les yeux sur elles, & qui leur laissoient des marques de générosité & de bienfaisance. Nos quadrupedes utiles & nos végétaux, dont on a enrichi leur pays, leur offrent de nou-

veaux moyens de ſubſiſtance, & ajouteront ſans doute à leur bien-être & à leurs plaiſirs. Quand cet avantage ſeroit le ſeul que nous leur ayons procuré, oſera-t-on dire qu'elles n'ont pas beaucoup acquis? Mais n'y a-t-il pas lieu de porter plus loin nos eſpérances? La *Grande-Bretagne* elle-même, à l'époque où les Phéniciens y aborderent pour la premiere fois, étoit habitée par des Sauvages qui ſe peignoient le corps, dont la civiliſation n'étoit peut-être pas plus avancée que celle des Inſulaires de la *Nouvelle-Zélande*, & qui sûrement étoient moins policés que les Naturels de *Tonga-Taboo*, ou d'*O-Taïti*. La communication que nous avons ouverte avec les Peuplades de l'Océan Pacifique, hâtera ſans doute leurs progrès : qui ſait ſi nos derniers Voyages ne ſeront pas l'origine de la civiliſation de ces nombreuſes Tribus ; ſi nous n'aurons pas contribué à l'abolition de leurs affreux ſacrifices, & de ces horribles feſtins dans leſquels elles ſe nourriſſent de chair humaine ; ſi nous n'avons pas établi des baſes d'après leſquelles on les verra, par la ſuite, former des inſtitutions plus utiles encore, & arriver à une place honorable parmi les Nations de la terre?

Après avoir ainſi diſcuté les divers points dont l'examen m'a paru convenir à cette Introduction générale, il ne reſte plus qu'à expoſer un petit nombre de faits, ſur leſquels le Lecteur a droit de me demander des éclairciſſemens.

M. Cook, ſachant, avant ſon départ d'*Angleterre*, qu'il n'étoit pas ſeulement chargé des opérations du Voyage, mais qu'on attendoit de lui la relation de ſes découvertes & de ſes travaux, avoit eu ſoin de diſpoſer ſon Journal pour la preſſe. J'ai ſuivi fidèlement ce Journal,

qui eſt écrit de ſa main. Ce n'eſt pas un ſimple extrait de ſon livre de Lock; on y trouve un grand nombre de remarques, qu'il n'avoit pas inſéré dans le Regiſtre de ſa Navigation; & il eſt enrichi d'ailleurs d'une multitude d'obſervations que lui avoit donné M. Anderſon, ſon Chirurgien. Les talens reconnus de ce Savant, & l'aſſiduité opiniâtre avec laquelle il obſervoit tout ce qui a rapport à l'Hiſtoire Naturelle, aux Mœurs, ou à la Langue des diverſes Peuplades; le deſir que M. Cook montra dans toutes les occaſions, d'être aidé par lui, font ſentir toutes la valeur des remarques de M. Anderſon: afin que j'euſſe tous les moyens poſſibles d'offrir au Public l'Hiſtoire la plus exacte de l'Expédition, on m'a remis ſon Journal par ordre du Lord Sandwich, & on m'a recommandé de profiter des lumieres que j'y découvrirois ſur des points traités légérement, ou omis dans le Manuſcrit de M. Cook. J'ai rempli cette tâche de maniere que le Lecteur reconnoîtra preſque toutes les pages où j'ai eu recours à M. Anderſon: pour ne laiſſer aucune faute dans cet Ouvrage, le Capitaine King a revu le premier & le ſecond volumes; & la copie, revue & corrigée par un Homme ſi bien en état d'en rectifier les inexactitudes, a été lue de nouveau par le Comte de Sandwich, qui a eu la bonté de ſe donner cette peine. Quant au troiſième volume, le Capitaine King l'a écrit lui-même, & il n'eſt pas beſoin de rien ajouter de plus. Je dois ſeulement répondre ici des notes que j'ai eu occaſion de placer dans les deux volumes fournis par M. Cook, & de cette Introduction, deſtinée d'abord à ſervir d'épilogue à l'Hiſtoire de nos derniers Voyages,

On me permettra de dire que je crois avoir des droits à beaucoup d'indulgence de la part du Public ; car je me suis dévoué, par les motifs *les plus désintéressés*, à un travail très-ennuyeux & assez pénible : je n'en espere d'autre récompense, que la satisfaction d'avoir rendu un service essentiel à la famille du plus célebre de nos Navigateurs, qui a bien voulu, dans son Journal, m'honorer du nom de son Ami.

On a beaucoup demandé pourquoi on différoit si long-temps la publication de ce Voyage : ceux qui examineront les cartes & les planches dont il est orné, s'étonneront peut-être qu'on ait pu le faire paroître si-tôt. Le Journal de M. Cook s'est trouvé prêt peu de temps après l'époque où je l'ai reçu ; celui du Capitaine King l'a été aussi vite, car au tems où il partit pour les îles de l'*Amérique*, avec le commandement du vaisseau de guerre la *Résistance*, il me le laissa tout corrigé. Mais il restoit d'ailleurs beaucoup de choses à faire ; les cartes, & en particulier la carte générale dont M. Roberts fut chargé, n'étoient pas finies. M. Roberts rend compte lui-même de son travail dans la note (*a*). Il falloit que M. Webber réduisît

---

(*a*) Peu de tems après notre départ, M. Cook me chargea de travailler à une Carte générale du Globe, sur les meilleurs matériaux qu'il eut à bord ; &, avant sa mort, ma tâche étoit à-peu-près remplie : car je n'avois plus guéres à y placer que les parages, les îles ou les côtes que nous aurions ensuite occasion de reconnoître ; mais à notre retour en *Angleterre*, lorsque les Lords-Commissaires de l'Amirauté ordonnerent la publication de notre Voyage, le soin de la Carte générale me fut confié, & on me recommanda de suivre les autorités les plus récentes & les plus sûres ; d'y marquer les trois routes successives de M. Cook, afin qu'on pût appercevoir d'un coup-d'œil toutes ses croisieres & toutes ses découvertes, & trouver en un moment le résultat

à une grandeur convenable la multitude de deſſins élégans qu'il avoit rapportés ; il falloit enſuite trouver des Artiſtes qui vouluſſent en entreprendre les gravures, & avant de commencer,

---

général des ſervices qu'il a rendus à la Géographie & à la Navigation. Je dois dire au Lecteur les diverſes autorités qui m'ont guidé dans les détails qui different de ceux de la Carte que j'avois dreſſée ſous l'inſpection immédiate de M. Cook ; & quand j'aurai ajouté que la plupart des matériaux néceſſaires pour compléter ou éclaircir l'ouvrage, ne ſe trouvent pas à bord de la *Réſolution*, on ſentira pourquoi il a été néceſſaire d'y introduire ces altérations & ces additions.

J'ai d'abord ſuivi bien exactement les Cartes excellentes & très-correctes de l'Océan Atlantique du Nord, publiées en 1775 & 1776, par MM. de Verdun de la Crenne, de Borda & Pingré ; elles comprennent la côte de *Norwège* depuis le Hoëk Sud, ſitué par 62 degrés de latitude Nord, juſqu'à *Trelleborg*, le *Danemarck*, la côte de *Hollande*, la côte ſeptentrionale de la *Grande-Bretagne*, les *Orcades*, les îles *Shetland*, les îles *Ferroé*, l'*Iſlande*, les côtes de *France*, d'*Eſpagne* & de *Portugal* juſqu'au Cap *Sainte-Marie*, ſur la côte d'Afrique : on y trouve auſſi les *Açores*, les îles *Canaries*, les îles du *Cap-Verd*, les *Antilles*, & toutes les îles d'*Amérique*, depuis la *Barbarie* juſqu'à l'extrémité orientale de *Cuba* ; la partie ſeptentrionale de *Terre-Neuve* & la côte de *Labrador*, juſqu'au cinquante-ſeptième parallele Nord.

L'*Irlande* & une partie de la côte d'*Ecoſſe* ſont marquées dans ma Carte d'après les derniers relevemens pris par M. Mackenzie, & la côte méridionale de l'*Angleterre*, d'après une Carte publiée en 1780, par M. Faden, qui en a ſuivi une autre Carte de M. l'Abbé Diequemare.

La partie ſeptentrionale de la côte de *Labrador*, depuis le cinquante-ſeptième degré de latitude Nord, juſqu'aux îles *Button*, ſituées à l'entrée du *détroit de Hudſon*, eſt tirée d'une Carte de M. Bellin, ainſi que la côte ſeptentrionale de la *Norwège*, de la *Laponie*, la Mer Blanche, le golfe de *Bothnie*, la Mer Baltique & la côte orientale du *Groënland*.

J'ai indiqué le golfe de *Finlande*, d'après une grande Carte manuſcrite, qu'on grave aujourd'hui pour l'uſage de nos navires marchands.

Les îles d'*Amérique*, depuis l'extrémité orientale juſqu'à l'extrémité occidentale de *Cuba*, la *Jamaïque* & les îles *Bahama* compriſe

ces Artistes ont été obligés de remplir leurs engagemens antérieurs ; la patience & l'adresse qu'exigeoient la plupart de ces gravures, devoient rendre cette opération bien longue ; il falloit faire

---

sont tirées d'une Carte publiée à Londres en 1779, par Sayer & Bennet.

La côte méridionale de *Cuba*, depuis la pointe de *Gores* jusqu'au *Cap de Cruz*, a été copiée sur une Carte donnée en 1762, par M. Bellin.

Les côtes de *Terre-Neuve* & le golfe de *Saint-Laurent*, sont indiquées d'après les reconnoissances faites par le Capitaine Cook & Messieurs Gilbert & Lane.

J'ai suivi pour la *Nouvelle-Ecosse*, le *Cap Breton*, l'île *Saint-Jean*, la riviere *Saint-Laurent*, le *Canada* & la *Nouvelle-Angleterre*, jusqu'à la riviere de la *Delaware*, les Cartes de J. F. W. des Barres, publiées en 1777 & 1778, & celles qui ont été publiées en 1780, par ordre du Roi de *France*, sous le titre de *Neptune Americo Septentrional*, &c. J'ai tiré aussi de ces Cartes les côtes de la *Pensylvanie*, du *Nouveau-Jersey*, du *Maryland*, de la *Virginie*, des deux *Carolines*, de la *Géorgie*, des deux *Florides*, ainsi que l'intérieur de ces diverses contrées, jusqu'au côté oriental du Lac *Ontario*.

Les autres parties de ce Lac, ainsi que les Lacs *Erie*, *Huron*, *Michigan* & *Supérieur*, ont été copiés sur les Cartes d'*Amérique* de M. Green. La partie septentrionale du dernier Lac dont je viens de parler, est marquée d'après des Observations Astronomiques, faites à *Mishippicotton House*, par ordre de la Compagnie de la *Baie de Hudson*.

J'ai tiré toute la *Baie de Hudson* d'une Carte rédigée par M. Marley, d'après les Cartes les plus authentiques qu'il a pu se procurer de ces parties du Monde. M. *Wegg*, Membre de la Société Royale, & Gouverneur de cette Compagnie, a bien voulu me la communiquer ; il a eu la bonté de me donner aussi les Journaux de M. Hearne, & la Carte de la route de ce Voyageur, jusqu'à la *riviere de Cuivre* : je l'ai copiée fidèlement, ainsi que la reconnoissance de l'*entrée de Chesterfield*, faite par le Capitaine Christophe & M. Moses Norton, en 1762. J'ai copié aussi sur les desseins faits par M. Philippe Turnor, en 1778 & 1779, & corrigés par des Observations Astronomiques, nos dernieres découvertes, depuis le Fort d'*York* jusqu'aux établissemens de *Cumberland* & de *Hudson* (ce dernier est le plus occidental des

venir de l'Etranger du papier sur lequel on pût tirer les planches, & après avoir surmonté ces inévitables difficultés, il falloit un long espace de tems pour le tirage d'une suite de planches si

---

établissemens de la Compagnie,) lesquelles s'étendent jusqu'au Lac *Winnipeg*. La disposition des autres Lacs, qui sont situés au Sud, & qui communiquent avec celui-ci, est marquée, d'après une Carte de M. Spurrel, Employé au Service de la Compagnie. Les rivieres *Albany* & *Moose*, jusqu'à l'établissement de *Gloucester* & aux Lacs *Abbitibbe* & *Supérieur*, sont aussi tirées d'une Carte de M. Turnor, corrigées d'après les longitudes observées.

J'ai marqué en grande partie la côte occidentale du *Groënland*, d'après les relevemens faits par le Lieutenant R. Pickersgill, qui, en 1776, commanda le brigantin *le Lion*; ces relevemens ne dessinent que vaguement la côte, car une quantité immense de glaces fermoit toutes les baies & toutes les entrées, qui autrefois étoient libres & ouvertes durant l'été.

Les Cartes de M. d'Anville m'ont fourni la riviere du *Mississipi*, depuis son embouchure jusqu'à sa source, avec les autres rivieres que reçoit le *Mississipi*. Elles m'ont fourni aussi toute la côte de la *Nouvelle-Léon*, jusqu'au Cap *Rozo*, & la côte occidentale de l'*Amérique*, depuis le *Cap Corrientes*, jusqu'à la grande baie de *Tecoantepec*.

J'ai marqué le golfe de la *Californie*, d'après un Ouvrage Allemand, qui a été publié en 1773, & que Sir Joseph Banks, Président de la Société Royale, m'a donné; j'ai consulté d'ailleurs, pour la côte occidentale de ce golfe, une Carte manuscrite Espagnole, que M. Dalrymple a bien voulu me communiquer.

La côte du *Brésil*, depuis *Sera* jusqu'au *Cap Frio*, a été copiée sur une petite Carte de cette partie du Monde, qu'a faite M. Dalrymple.

Quant à la partie méridionale de l'*Afrique*, depuis le *Cap de Bonne-Espérance*, jusqu'à la *Pointe-Natale*, je m'en suis rapporté à la Carte du Major Rennels; j'ai sur-tout adopté ses corrections sur l'étendue du banc *des Aiguilles*.

J'ai indiqué les petites îles, les bas-fonds & les bancs de sable qui se trouvent à l'Est de *Madagascar*, ainsi que l'Archipel des *Maldives* & des *Laquedives*, les côtes de *Malacca*, une partie de *Cambuye* & l'île de *Sumatra*, sur la foi des dernieres Cartes de M. d'Après de Mannevillette, insérées dans le *Neptune-Oriental*.

Les côtes du *Guzarate*, du *Malabar*, de *Coromandel*, la grande

nombreuses; car on desiroit que ce tirage se fît avec soin, afin de rendre à M. Webber & aux Graveurs, toute la justice qu'ils méritent. Si les Critiques songent à toutes ces causes de délai,

---

baie du *Bengal* & l'île de *Ceylan*, les pointes du *Gange* & de la riviere de *Barampooter* ou de *Sanpoo*, sont tirées de l'Ouvrage publié en 1782, par l'ingénieux Auteur de la Carte de l'*Indostan*.

La mer de la *Chine* est indiquée d'après la Carte publiée par M. Dalrymple; mais les longitudes de *Pulo-Sapata*, de *Pulo-Condore*, de *Pulo-Timoan*, des détroits de *Banca* & de la *Sonde*, & des autres parties que nous avons vu, sont marquées d'après nos propres observations, ainsi que la côte orientale de *Niphon*, la principale des îles *Japonoises*.

La position de l'île de *Jeso*, des *Kouriles*, de la côte orientale de l'*Asie* & du *Kamtschatka*, de la mer d'*Ochotsk*, & des îles que nous n'avons pas vu durant ce Voyage, est tirée d'une Carte manuscrite, que les Russes nous donnerent à *Oonalashka*.

J'ai donné les terres du Nord, depuis le Cap *Kanin*, près de la Mer Blanche, jusqu'à la riviere *Lena*, d'après la grande Carte de *Russie*, publiée à *Pétersbourg* en 1776; elle comprend le *Pont-Euxin*, la Mer *Caspienne* & la Mer d'*Aral*, ainsi que les principaux Lacs situés à l'Est; le Rédacteur a indiqué la source des Fleuves qui ont leur embouchure dans les différentes mers.

Toutes les autres parties de ma Carte, dont je n'ai pas fait mention, se trouvent telles que M. Cook les a placées lui-même.

La Carte, en général, a été corrigée d'après les Observations Astronomiques les plus récentes, tirées des tables de M. William Wales, Membre de la Société Royale, & Maître de Mathématiques de l'*Hôpital du Christ*; de celles qui se trouvent dans le *Guide du Marin*, composées par le Docteur Maskelyne, Astronome Royal, & publiées en 1761; de la *Connoissance des Tems*, pour 1780 & 1781; de la Table Géographique de M. Mayer, des Voyages de MM. d'Eveux de Fleurieu, de Verdun, de Borda, Chabert, &c.; de la Table à l'usage de nos vaisseaux de l'*Inde*, publiée récemment par M. Dalrymple; des *Transactions Philosophiques*, & des remarques de nos derniers Navigateurs.

HENR. ROBERTS.

Shoreham, Sussex, le 18 Mai 1784.

j'eſpere qu'ils ne nous accuſeront plus de lenteur, & qu'ils ſeront pleins de reconnoiſſance pour le généreux Protecteur des Sciences, qui, non-ſeulement a ordonné de publier ce Voyage, mais qui a voulu le donner au Public avec une ſi grande magnificence.

Je crois devoir citer ici un autre exemple de la généroſité de la Nation, & parler de l'Amirauté qui a témoigné d'une maniere noble combien elle eſt ſenſible à l'accueil touchant & aimable qu'ont reçu nos vaiſſeaux au *Kamtchatka.* Le Colonel Behm, Commandant de cette Province, n'a pas été ſeulement récompenſé par le plaiſir que l'homme bienfaiſant trouve dans ſes propres bienfaits; il a reçu de l'*Angleterre* des marques de reconnoiſſance convenables à la dignité de ſa Souveraine & à celle du Roi : on lui a envoyé un vaſe très-riche, avec une inſcription qui mérite d'être rapportée dans l'Ouvrage où ſont conſignés les détails de ſa bienfaiſance envers nos Compatriotes. Voici cette inſcription.

Viro egregio magno de BEHM; *qui Imperatricis Auguſtiſſimæ Catharinæ auſpiciis, ſummâque animi benignitate, ſæva, quibus præerat, Kamtſchatkae littora, navibus nautiſque Britannicis, hoſpita præbuit; eoſque in terminis, ſi qui eſſent imperio Ruſſico, fruſtrà explorandis, mala multa perpeſſos, iteratâ vice excepit, refecit, recreavit & commeatu omni cumulatè auctos dimiſit;* REI NAVALIS BRITANNICÆ *ſeptemviri, in aliquam benevolentiæ tam inſignis, memoriam, amiciſſimo, gratiſſimoque animo ſuo, patriæque nomine,* D. D. D.

M. DCC. LXXXI.

1776. Déc. Mais il me semble qu'elle ne peut servir de rendez-vous qu'aux oiseaux, & il ne doit pas y avoir d'autre animal.

A onze heures, l'atmosphere commença à se nettoyer; je revirai tout de suite, & je portai sur la terre. A midi, nous prîmes d'assez bonnes hauteurs; d'après nos observations, j'ai marqué à 48^d $29'$ Sud, la latitude du *Cap Bligh*, la plus septentrionale des Isles, & sa longitude à 68^d $40'$ Est : (*a*) nous le dépassâmes à trois

M. de Kerguelen ; & s'il avoit lu, ou copié les phrases de son prédécesseur, il n'auroit pas décrit d'une maniere différente la forme de l'Isle. M. de Kerguelen dit : " L'Isle de Réunion qui n'est qu'une ro» che, nous servoit de rendez-vous, ou de point de » ralliement; elle ressemble à un *coin de mire.* »

(*a*) On imagine bien que les observations des François & celles du Capitaine Cook sur la latitude doivent être d'accord; mais ils marquent la longitude d'une maniere très-différente.

Le Pilote de M. de Kerguelen, qui étoit à *Ténériffe*, sur la Frégate du Chevalier de Borda, l'indiquoit à 64^d 57^l Est du Méridien de *Paris*, c'est-à-dire, à environ 67^d 16^l du Méridien de *Londres*, ou 1^d 24^l plus à l'Est que le Capitaine Cook.

M. de Pagès la fixe à 66^d 47^l Est du Méridien de *Paris*, c'est-à-dire, à 69^d 6^l Est de celui de *Londres*, ou 26 milles plus à l'Est que le Capitaine Cook.

M. de Kerguelen se contente de dire qu'elle *gît par* 68^d *de longitude.*

heures; nous marchions alors au Sud-Sud-Eſt, par un vent frais de l'Oueſt. 1776. Déc.

Bientôt après, nous revîmes la terre que nous avions apperçue foiblement le matin; &, à quatre heures, elle ſe prolongeoit du Sud-Eſt un demi-Rumb Eſt, au Sud-Oueſt-quart-Sud, à la diſtance d'environ quatre milles. L'extrémité gauche, que je jugeai la pointe ſeptentrionale de la terre appellée *Cap Saint-Louis*, (*a*)

(*a*) Nous n'avons eu occaſion juſqu'ici que d'ajouter des détails dont le Capitaine Cook ne pouvoit faire mention, parce qu'il ignoroit le ſecond voyage de M. de Kerguelen en 1773; il faut à préſent corriger de petites erreurs de fait qu'il a commis, parce qu'il connoiſſoit d'une maniere trop vague les opérations du premier Voyage en 1772. La Carte de l'hémiſphère auſtral que lui avoit donné M. Crozat étant ſon ſeul guide, lui indiquoit le *Cap S. Louis*, ou, le *Cap Louis*, comme le Promontoire le plus ſeptentrional vu alors par les François; ſes obſervations particulières lui annonçoient que la grande Terre ne ſe prolongeoit point au Nord, au-delà de l'*extrémité gauche* qu'il avoit ſous ſes yeux, & il jugea que le *Rocher perpendiculaire* dont il eſt parlé dans ſon journal, devoit être le Cap *Louis* de M. de Kerguelen. Mais en rapprochant les Cartes de M. Cook avec celles de M. de Kerguelen, on trouvera que le Cap *Louis* eſt ſur une autre partie de la côte, & que la *pointe ſeptentrionale* dont il eſt ici queſtion, a été appellée *Cap François* par M. de Kerguelen.

1776. Déc. dans la Carte Françoise de l'Hémisphere austral, étoit terminée par un rocher perpendiculaire, d'une hauteur considérable; & l'extrémité à droite (près de laquelle est un rocher seul) formoit une pointe dentelée. (*a*) De cette pointe, la Côte me parut tourner brusquement au Sud; car, excepté les Isles que nous avions apperçues le matin, nous ne découvrions point de terre, à l'Ouest de la direction, où elle nous restoit alors. La plus méridionale (*b*) des Isles dont je viens de parler, gît à-peu-près à l'Ouest de la pointe, à deux ou trois lieues de distance.

Il sembloit y avoir un golfe, vers le milieu de la terre, & nous essayâmes de l'atteindre; mais, en nous approchant, nous trouvâmes seulement que la côte faisoit un pli. J'arrivai vent

---

(*a*) Cette *extrémité à droite* paroît être le *Cap Aubert* de la Carte de M. de Kerguelen. Il faut observer que les François virent, en 1772, une très-petite partie de la côte située entre le *Cap Louis* & le *Cap François*, laquelle peut être nommée la Bande, Nord-Ouest de cette Terre; mais qu'ils en examinerent la position, dans leur second Voyage, & que quelques-unes de ses bayes, rivieres & promontoires ont des noms sur leurs Cartes.

(*b*) C'est l'Isle de *Clugny* de M. de Kerguelen.

arrière, pour doubler le *Cap Saint-Louis;* (*a*)
bientôt après la terre s'ouvrit dans la direction 1776.
du Sud 53ᵈ Eſt; & elle ſembloit former une Déc.
pointe très-éloignée. Depuis le Cap, le prolongement de la Côte étoit plus méridional : nous apperçûmes auſſi pluſieurs Iſles ou rochers, à l'Eſt de ces directions; le plus éloigné étoit à environ ſept lieues du Cap, & il nous reſtoit au Sud 88ᵈ Eſt. (*b*)

Dès que nous eûmes doublé le Cap, nous obſervâmes que la côte étoit hachée au Sud par un grand nombre de pointes & de baies; & je me crus sûr de trouver un bon havre. En effet, nous eûmes à peine fait un mille, que nous en découvrîmes un derrière le Cap : nous allâmes à la bouline, afin d'y arriver; mais quand nous eûmes couru une bordée, il ſurvint un calme, & nous mouillâmes à l'entrée du havre par quarante-cinq braſſes, fond de ſable noir. La *Découverte* nous joignit bientôt après. Je chargeai tout de ſuite M. Bligh, *Maſter* de la

(*a*) C'eſt le Cap *François*, ainſi qu'on l'a déjà obſervé.

(*b*) Les obſervations faites par M. Kerguelen aux environs du Cap *François*, s'accordent parfaitement avec celles qu'on vient de lire : on trouve ſur ſa Carte les Rochers & les Iſles dont parle M. Cook.

Résolution, d'aller prendre des sondes; il me
1776. dit, à son retour, que le havre étoit sûr &
Déc. commode; qu'il offroit un bon mouillage partout; qu'on trouvoit sur la côte, de l'eau douce en abondance, & une quantité considérable de veaux marins, de pinguins, (*a*) & d'autres oiseaux; mais qu'il n'y avoit aucune espèce de bois. Tandis que nous étions à l'ancre, nous observâmes que le flux venoit du Sud-Est, avec une vîtesse d'au moins deux milles par heure.

25. Le 25, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre, à l'aide d'une jolie brise de l'Ouest; &, après avoir pénétré dans le havre jusqu'à un quart de mille, de la grève sablonneuse qu'on voit au fond, nous mouillâmes de nouveau, par huit brasses, fond de joli sable brun. La *Découverte* n'arriva qu'à deux heures de l'après-midi. Le Capitaine Clerke me dit que son ancre ayant dérapé, avant qu'il pût faire rentrer le cable, il avoit couru le plus grand risque d'échouer sur la pointe Sud. Il fut obligé de

(*a*) M. de Buffon, tom. 9 *de l'Histoire des Oiseaux*, a donné le nom de Manchots aux Penguins qu'on trouve dans les parties méridionales du Globe; mais cette dénomination n'étant pas encore assez répandue, nous les appellerons quelquefois Penguins, selon l'usage. *Note du Traducteur.*

mettre brufquement à la voile, & de traîner l'ancre dans les flots, jufqu'à ce qu'il eût affez de place pour le relever. L'ancre avoit perdu une de fes pattes.

1776. Déc.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre tous les canots à la mer, & j'ordonnai d'amarrer avec une petite ancre de toue. Sur ces entrefaites, on préparoit les futailles que je voulois envoyer à terre; je defcendis dans l'Ifle, afin d'examiner en quel endroit on pourroit les remplir plus commodément, & voir d'ailleurs ce qu'offroit l'intérieur du pays.

Je trouvai le rivage prefque entièrement couvert de manchots ou d'autres oifeaux, & de veaux marins. Ces derniers étoient peu nombreux, mais fi peu fauvages, que nous en tuâmes, autant que nous le voulûmes; leur graiffe nous donna de l'huile, qu'on brûla dans les lampes, & qu'on employa à divers ufages. Nous ne fûmes pas embarraffés pour remplir nos futailles; car on rencontroit par-tout des ruiffeaux d'eau douce. Il n'y a pas un feul arbre, & pas un feul arbriffeau; & on y voit très-peu de gramens. Lorfque les vaiffeaux arriverent dans le havre, les flancs de plufieurs des collines nous parurent d'un vert éclatant, & nous efpérâmes y trouver des plantes. Je reconnus qu'une feule

plante, dont on donnera la defcription plus bas,
1776. avoit produit cet effet. Avant de retourner à
Déc. bord, je gravis la premiere chaîne des rochers, qui s'élèvent en amphithéâtre; je comptois prendre une vue générale du pays; mais je n'étois pas encore au fommet, qu'il furvint une brume très-épaiffe : j'eus bien de la peine à reconnoître mon chemin, pour defcendre. Le foir, on jetta la feine au fond du havre, & on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poiffons. Le lendemain, nous effayâmes l'hameçon & la ligne, mais nous ne fûmes pas plus heureux. Ainfi, les oifeaux furent les feuls comeftibles que nous offrit la *Terre de Kerguelen* : mais, comme je l'ai déjà dit, cette reffource étoit inépuifable.

26. La matinée du 26 fut brumeufe, & nous eûmes de la pluie; cependant nous remplîmes nos futailles, & nous coupâmes de l'herbe pour notre bétail; on la recueilloit au fond du havre, où le terrein en produifoit quelques bouquets. La pluie enfla tellement les ruiffeaux, que les flancs des collines qui bordent le havre, paroiffoient couverts d'une nappe d'eau : elle s'infinuoit dans les crevaffes & les ouvertures des rochers qui forment l'intérieur des collines, & elle fe précipitoit enfuite à la furface en gros torrens.

L'Equipage

L'Equipage avoit beaucoup travaillé les deux jours précédens ; il avoit achevé de remplir nos futailles à un ruiſſeau que la grève préſentoit à notre gauche ; & le 27 je permis aux matelots de ſe repoſer, & de célébrer la Fête de Noël. La plupart d'entr'eux deſcendirent à terre, & firent des courſes dans l'intérieur du pays, ils ne rencontrerent que des montagnes extrêmement ſtériles, & d'un aſpect affreux. L'un d'eux me rapporta le ſoir une bouteille, qu'il avoit trouvée attachée avec un fil d'archal, ſur un rocher qui s'avance en ſaillie au côté ſeptentrional du havre. Cette bouteille renfermoit un morceau de parchemin, ſur lequel on liſoit l'inſcription ſuivante :

1776. Déc. 27.

LUDOVICO XV. GALLIARUM REGE, ET D. (a) DE BOYNES, REGI A SECRETIS AD RES MARITIMAS, ANNIS 1772, ET 1773.

Cette inſcription prouve clairement que d'autres Navigateurs avoient abordé dans ce havre

(a) Le *D* eſt ſans doute une abréviation de *Domino* : M. de Boynes étoit alors en *France* Secrétaire d'Etat de la Marine.

1776. Déc.

avant nous. Je ſuppoſai qu'elle avoit été laiſſée par M. de Boiſguehenneu, qui deſcendit à terre, avec un canot, le 13 Février 1772, le jour même où M. de Kerguelen découvrit cette terre. Cette deſcente eſt en effet marquée dans la Carte Françoiſe de l'Hémiſphere Auſtral, publiée l'année ſuivante. (*a*)

(*a*) En liſant cette phraſe, il eſt naturel de demander comment M. de Boiſguehenneu put laiſſer, au commencement de 1772, une Inſcription qui rappelle un Voyage de 1773? Le Capitaine Cook fit ſûrement cette remarque; mais il ne pouvoit admettre une autre ſuppoſition : il ne ſavoit pas que les François étoient allés reconnoître cette Terre une ſeconde fois; & obligé de concilier ce qu'il voyoit avec ce qu'on lui avoit dit d'une maniere vague & imparfaite, il a confondu un débarquement du premier Voyage avec un débarquement du ſecond.

La Baie où débarqua M. de Boiſguehenneu eſt ſur la côte occidentale de cette Terre, bien loin au Sud du Cap *Louis*, & à peu de diſtance d'un autre Promontoire, appellé *Cap Bourbon* : nos Vaiſſeaux n'étoient pas ſur cette partie de la côte. La Carte ci-jointe indique ſa ſituation; on y a conſervé, d'après celle de M. de Kerguelen, une vue particuliere de la Baie du *Lyon Marin* (car M. de Boiſguehenneu lui a donné ce nom), ainſi que les Sondes.

Le Journal de M. de Kerguelen & le Voyage de M. de Pagès nous apprennent par qui la bouteille fut remiſe à terre. On y lit les détails ſuivans :

Afin de laiſſer un Monument de notre ſéjour dans ce havre, j'écrivis, de l'autre côté du parchemin : 1776. Déc.

NAVES RÉSOLUTION
ET DISCOVÉRY,
DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ,
DECEMBRIS 1776.

-- Les François arriverent ſur la côte occidentale de cette Terre le 14 Décembre 1773. En marchant au N. E., ils découvrirent le 16 l'Iſle de *Réunion* & les autres petites Iſles dont M. Cook a parlé. Le 17, ils avoient devant eux la Terre principale; ils étoient ſûrs alors qu'elle ſe trouvoit jointe à celle qu'ils avoient vue le 14. Ils appercevoient en même temps une haute pointe qu'ils nommerent le *Cap François;* au-delà de ce Cap la côte prenoit une direction Sud-Eſt, & ils rencontrerent, derriere la partie qui ſe prolongeoit au Sud-Eſt, une Baie qu'ils appellerent *Baie de l'Oiſeau*, du nom de leur Frégate. Ils s'efforcerent d'y entrer; mais les vents contraires les jetterent au large. Enfin, le 6 Janvier, M. de Roſnevet, Capitaine de l'*Oiſeau*, envoya ſa Chaloupe dans cette Baie : M. de Rochegude, l'un de ſes Officiers, qui la commandoit, *prit poſſeſſion de la Baie & de tout le Pays, au nom du Roi de France, avec les formalités néceſſaires.*

Ainſi, l'on voit que la bouteille retrouvée par M. Cook, fut laiſſée par M. de Rochegude : ce dernier ne débarqua que le 16 Janvier 1774; mais le Vaiſſeau de M. de Kerguelen, étant arrivé ſur la

1776. Déc. Je le remis dans la bouteille, avec une pièce de deux sous d'argent, frappé en 1772, & après

---

côte le 14 Décembre 1773, & ayant découvert & reconnu la Baie le 17 du même mois, la date de 1773 est très-exacte.

Il suffit de jetter les yeux sur la Carte de M. de Kerguelen & sur celle de M. Cook, pour voir que la *Baie de l'Oiseau*, est le havre où l'on trouva l'Inscription françoise. Une autre chose le prouve d'une maniere plus démonstrative encore : Les Navigateurs François nous ont donné, ainsi que M. Cook, une vue particuliere de cette Baie; en comparant le plan ci-joint avec celui qu'offrent les Voyages de M. de Kerguelen & de M. de Pagès, on apperçoit une ressemblance si parfaite, que les uns & les autres ont décrit le même lieu avec fidélité. Les sondes sont les mêmes, & placés dans les mêmes endroits : les trois plans indiquent 45 brasses entre les deux Caps, à l'entrée de la Baie; seize au point où les côtes commencent à se resserrer, & huit au fond du havre.

Ce que je viens de dire éclaircit assez le Journal de M. Cook; j'ajouterai seulement que le havre où mouillerent la *Résolution* & la *Découverte*, est éloigné de 40 lieues de celui où M. de Boisguehenneu débarqua en 1772. Voici le passage de M. de Kerguelen : « M. de Boisguehenneu descendit le 13 de » Février 1772, dans une Baie qu'il nomma Baie du » *Lion Marin*, & prit possession de cette Terre au » nom du Roi; il n'y vit aucune trace d'habitans. » M. de Rochegude, en 1774, a descendu dans une

avoir couvert le goulot d'un chapeau de plomb, je la plaçai, le lendemain, au milieu d'un monceau de pierres, que nous élevâmes, pour cet objet, fur une petite colline, qui eft au côté feptentrional du havre, & près de l'endroit où elle fut trouvée : elle fera fûrement apperçue de tous les Navigateurs qui aborderont à cette baie, par hafard ou à deffein. J'y arborai le pavillon de la Grande-Bretagne, & je donnai le nom de *Havre de Noël* au lieu où mouilloient nos vaiffeaux. 1776. Déc. 28.

C'eft la premiere ou la plus feptentrionale des entrées que nous rencontrâmes à la bande Sud-Eft du Cap *Saint-Louis*, (*a*) qui forme la côte Nord du havre, & la pointe Nord de cette terre. Sa pofition feule fuffit pour la diftinguer de toutes les autres; mais, afin qu'elle foit plus facile à reconnoître, j'obferverai que fa pointe méridionale offre un rocher élevé, qui eft percé de part en part, & qui reffemble à l'arche d'un pont. (*b*) Un feul bloc de pierre, ou rocher

» autre Baie que nous avons nommée *Baie de l'Oifeau;* & cette feconde rade eft à 40 lieues de la » premiere; il en a auffi pris poffeffion, & il n'y » trouva également aucune trace d'habitans. »

(*a*) Le *Cap François.*

(*b*) S'il reftoit des doutes fur l'identité de la Baie de l'*Oifeau*, & du Havre *de Noël*, le rocher dont

1776. Déc. d'une grande étendue, qui gît au fommet d'une colline fituée au côté méridional du havre, près du fond, eft auffi une marque diftinctive : vis-à-vis de ce rocher, on voit au côté feptentrional, une autre colline qui lui reffemble beaucoup, mais qui eft plus petite. Le fond du havre préfente une petite grève, fur laquelle nous débarquâmes ordinairement; par derriere, le terrein commence à s'élever un peu, & il y a au fommet de ce monticule, un grand lac d'eau douce. La terre eft haute fur les deux bandes de l'entrée, & elle fe prolonge à l'Oueft, & à l'Oueft-Nord-Oueft, l'efpace d'environ deux milles. La largeur du havre eft d'un mille & un quart, dans plus de la moitié de fa longueur; enfuite elle n'eft que d'un demi-mille. La profondeur de

---

il eft ici queftion les diffiperoit; car M. de Pagès a indiqué, avant le Capitaine Cook, cette marque diftinctive; il dit : « On vit que la côte de l'Eft voi- » fine du *Cap François*, avoit deux Baies ; elles » étoient féparées par une pointe très-remarquable » par fa forme *qui repréfentoit une porte-cochere*, *à* » *travers de laquelle on voyoit le jour.* » Voyages de M. de Pagès, vol. 2, pag. 67.

Puifque ces deux Navigateurs ont eu la même idée & adopté à-peu-près la même image, c'eft une preuve qu'ils avoient le même objet fous les yeux, & qu'ils l'ont décrit d'une maniere exacte.

l'eau, qui eſt de quarante-cinq braſſes, lorſqu'on y arrive, varie, à meſure qu'on avance de trente à cinq & quatre braſſes, ainſi que je l'indique ſur la Carte. Les côtes ſont eſcarpées, & le fond eſt par-tout d'un joli ſable noir, excepté en quelques endroits près du rivage, où il y a des lits de l'eſpèce de Goëſmon, qui croît toujours ſur des roches. Le fond du havre n'eſt expoſé qu'à deux points du compas; & même ces deux points ſont couverts par des Iſles, de maniere que la mer ne peut jamais y endommager un vaiſſeau. L'examen du rivage me confirma dans cette opinion; nous y trouvâmes de l'herbe, près de la ligne ou s'arrête la marée haute; & c'eſt un ſûr indice d'une Baie tranquille. (*a*) On y a

1776. Déc.

(*a*) On a vu dans la derniere note, que M. de Pagès & le Capitaine Cook décrivent préciſément de la même maniere l'aſpect de la pointe méridionale du Havre. Je vais tranſcrire un autre paſſage du premier, qui offre la même conformité.

» Le 6, on mit à terre dans la premiere Baie, à » l'Eſt du *Cap François*, & on prit poſſeſſion de ces » contrées. Le mouillage conſiſte en une petite rade » qui a environ quatre encablures, ou 400 toiſes de » profondeur, ſur un tiers en ſus de largeur. En-de- » dans de cette Rade eſt un petit Port, dont l'entrée » de quatre encablures de largeur, préſente au Sud- » Eſt. La ſonde de la petite rade eſt depuis quarante-

1776. Déc. la haute marée, à environ dix heures, dans les pleines & les nouvelles Lunes; & les flots s'élèvent & retombent d'environ quatre pieds.

Après avoir déposé la bouteille qui renferme l'inscription, je fis, avec un canot, le tour du havre, & je descendis en plusieurs endroits, afin d'examiner les productions de la côte, & surtout afin de chercher du bois flottant. Quoique le sol n'offrît aucun arbre aux environs du port, il pouvoit y en avoir en d'autres cantons de l'Isle; & si effectivement il s'y en trouvoit, je

» cinq jusqu'à trente brasses; & celle du port depuis » seize jusqu'à huit. Le fond des deux est de sable » noir & vaseux. La côte des deux bords est haute, » & par une pente très-rude; elle est couverte de » verdure, & il y a une quantité prodigieuse d'ou- » tardes. Le fond du port est occupé par un monti- » cule qui laisse, entre lui & la mer, une plage de » sable. Une petite riviere de très-bonne eau coule » à la mer dans cet endroit, & elle est fournie par » un lac, qui est un peu au loin au-dessus du mon- » ticule. Il y avoit sur la plage beaucoup de pinguins » & de lions marins. Ces deux especes d'animaux » ne fuyoient pas, & l'on augura que le pays n'étoit » point habité; la terre rapportoit de l'herbe large, » noire & bien nourrie, qui n'avoit cependant que » cinq pouces de hauteur. On ne vit aucun arbre ni » signe d'habitation. » *Voyage de M. de Pagès*, *tom. II*, *pag.* 69.

présumai que les torrens auroient entraîné des arbres, ou du moins des branches dans la mer qui les rejette sur le rivage. Cela arrive sur toutes les Isles où il y a du bois, & même sur quelques-unes qui en sont absolument dénuées; mais dans toute l'étendue du havre, je n'en découvris pas un seul morceau.

1776. Déc.

L'après-midi, je montai sur le *Cap Saint-Louis*, (*a*) accompagné de M. King, mon second Lieutenant, je comptois avoir de cette hauteur, une vue de la côte de la mer, & des petites Isles qui gissent au large; mais, lorsque je fus au sommet, une brume épaisse me cacha tous les objets éloignés, placés au-dessous de moi; ceux qui se trouvoient sur le même niveau, ou plus élevés, étoient assez visibles, & ils me parurent d'une stérilité affreuse; j'en excepte néanmoins des collines au Sud, qui se montrerent couvertes de neige.

Lorsque j'arrivai à bord, on avoit remonté les canots & les chaloupes, les vaisseaux venoient de démarrer, & ils étoient prêts à remettre en mer; mais nous n'appareillâmes que le jour suivant à cinq heures du matin.

(*a*) Le Capitaine Cook le confond toujours avec le *Cap François*.

CHAPITRE V.

Départ du Havre de Noël. *Navigation le long de la côte, afin de découvrir ſa poſition & ſon étendue. Deſcription de pluſieurs Promontoires & Baies, & d'une Péninſule, auxquels j'ai donné des noms. Dangers des bas fonds. Un autre Havre & un Canal. Obſervations de M. Anderſon, ſur les productions naturelles, les animaux, le ſol, &c. de la* Terre de Kerguelen.

1776. Déc.

DÈS que les vaiſſeaux furent hors du havre de *Noël*, nous mîmes le cap au Sud-Eſt un demi-rumb Sud le long de la côte, avec une jolie briſe du Nord-Nord-Oueſt, & un ciel ſerein. Cette derniere circonſtance étoit d'autant plus heureuſe, que, depuis quelque temps, nous avions eu chaque jour des brumes plus ou moins épaiſſes : ſi l'atmoſphère eût toujours été nebuleuſe, je n'aurois pu achever la reconnoiſſance de la terre de *Kerguelen*. Nous marchâmes la ſonde à la main; mais une ligne de cinquante ou ſoixante braſſes trouva rarement fond.

A ſept ou huit heures, nous étions en travers d'un Cap que j'ai appellé *Cap Cumberland;* il eſt ſitué à une lieue & demie au Sud-Eſt un demi-rumb Sud, de la pointe méridionale du havre de *Noël.* Il y a dans l'intervalle une baie, dont les deux bras ſembloient offrir un abri aux vaiſſeaux. On voit, par le travers du *Cap Cumberland*, une Iſle peu étendue, mais aſſez élevée, au ſommet de laquelle gît un rocher qui reſſemble à une *guérite de ſentinelle :* je lui ai donné ce nom. On apperçoit deux milles plus loin à l'Eſt, un grouppe de petites Iſles & de rochers, dont le terrein eſt haché; nous paſſâmes entre ce grouppe & l'Iſle de la *guérite de ſentinelle;* le canal a un mille de large & plus de quarante braſſes de profondeur, car on ne trouve point de fond avec une ligne de cette longueur.

1776. Déc.

Tandis que nous le traverſions, nous découvrîmes au côté Sud du *Cap Cumberland*, une baie qui ſe prolongeoit à trois lieues dans l'Oueſt. Elle eſt formée au Nord par ce Cap, & au Sud par un promontoire, que j'appellai *pointe Pringle*, du nom de mon digne Ami, le Chevalier Pringle, Préſident de la Société Royale. Le fond de cette baie fut appellée *Baie de Cumberland;* un iſthme étroit doit la ſéparer de la mer qui

bat la côte Nord-Oueſt de ce pays; du moins les
1776. apparences favoriſoient cette conjecture.
Déc. Au Sud de la pointe *Pringle*, la côte forme une cinquieme baie, dont cette pointe eſt l'extrémité ſeptentrionale ; de-là juſqu'à l'extrémité Sud, il y a environ quatre milles dans la direction du Sud-Sud-Eſt-quart-Eſt. Cette baie, que j'ai nommée Baie *Blanche*, à cauſe de quelques pointes de terre ou rochers blancs, qu'on apperçoit au fond, renferme pluſieurs baies ou anſes moins étendues, qui paroiſſoient à l'abri de tous les vents ; on voit en travers de la pointe méridionale, pluſieurs rochers qui élèvent leurs têtes au-deſſus des flots, & vraiſemblablement il y en a beaucoup d'autres qui ne découvrent pas.

Juſqu'ici notre route fut parallèle à la côte, dont nous n'étions pas éloignés de plus de deux milles. Nous fîmes un uſage continuel de nos lunettes, & nous vîmes aiſément, qu'excepté les fonds des baies & des anſes qui aboutiſſent communément à des grèves de ſable, les côtes étoient remplies de rochers & fourmilloient d'oiſeaux dans un grand nombre d'endroits; mais le pays ſe montroit auſſi nud & auſſi ſtérile qu'aux environs du havre de *Noël*.

Nous avions tenu à bas-bord la terre que nous

avions vu du Cap *S. Louis*, (*a*) se prolonger au Sud 53d Est; j'avois cru que c'étoit une Isle, 1776. & que nous trouverions un passage entre cette Déc. Isle & la grande Terre. Je reconnus alors mon erreur : c'est une péninsule jointe au reste de la côte par un isthme peu élevé. J'ai appellé *Baie repulse*, la baie que forme cette péninsule; l'une de ses branches me parut courir assez avant au Sud-Sud-Ouest; je gouvernai ensuite vers la pointe septentrionale de la péninsule, que j'ai nommé pointe *Howe*, en l'honneur de l'Amiral *Howe*.

En approchant nous découvrîmes des rochers & des brisans près de la partie Nord-Ouest; nous apperçûmes aussi à une lieue & demie à l'Est des brisans, deux Isles, qui nous semblerent d'abord n'en former qu'une. Je m'avançai entre les brisans & la pointe Howe, (*b*) & je me trouvai

(*a*) Le *Cap François*.

(*b*) Quoique les vaisseaux de M. de Kerguelen n'aient pas osé, en 1773, reconnoître cette partie de la côte, ce qu'en dit M. de Pagès est d'accord avec les observations du Capitaine Cook. « Du 17 au 23 » on ne prit d'autre connoissance que celle de la figure » de la côte, qui, courant d'abord au Sud-Est, & » revenant ensuite au Nord-Est, formoit un grand » golfe. Il étoit occupé par des oiseaux & des rochers ;

1776. Déc. à midi au milieu du canal. Notre latitude obſervée étoit alors de 48^{d} 51$'$ Sud : nous avions fait vingt-ſix milles de longitude à l'Eſt du Cap *S. Louis*. (*a*)

Dans cette poſition, la terre la plus avancée au Sud, nous reſtoit au Sud-Eſt ; mais depuis la pointe *Howe*, le prolongement de la côte étoit plus méridional. Nous avions au Nord des Iſles qui giſſent en travers du havre de *Noël*, & au Nord.60^{d} Oueſt, à la diſtance de trois milles, la partie ſeptentrionale de la pointe *Howe*. La terre de cette pointe ou péninſule, eſt d'une élévation modérée & remplie de collines & de rochers. La côte eſt baſſe, & elle a des pointes de rochers qui ſe projettent en ſaillie : on apperçoit entre ces pointes de rochers de petites anſes, terminées par des grèves ſablonneuſes, qui, à cette ſaiſon de l'année, étoient preſque toujours couvertes d'oiſeaux de mer : nous y vîmes auſſi quelques veaux marins.

Dès que nous fûmes hors des rochers & des

» il avoit auſſi une Iſle baſſe, & aſſez étendue, & » l'on uſa d'une bien ſoigneuſe précaution pour ne pas » s'affaler dans le golfe. « *Voyage de M. de Pagès*, *tom. II*, *pag.* 67.

(*a*) Il faut toujours lire *Cap François*.

Isles dont je viens de parler, je donnai ordre de gouverner au Sud-Est-quart-Sud le long de la côte; mais, avant qu'on pût suivre cette route, nous apperçûmes de vastes lits d'algues de rochers sur l'espace entier de mer que nous avions devant nous. Je savois que ces plantes marines tenoient au fond, & qu'elles croissoient sur des bancs de rochers; j'avois trouvé souvent une profondeur d'eau considérable sur de pareils bancs, & j'avois rencontré presque aussi souvent des rochers à la surface des flots. Il est toujours dangereux de passer dessus sans les avoir bien examinés, & principalement lorsqu'il n'y a point de lames qui puissent faire découvrir l'écueil. Nous nous trouvions dans ce cas; la mer étoit aussi unie que l'étang d'un moulin. Je pris des précautions sans nombre afin de les éviter; je marchai au milieu des canaux tortueux qui les séparent; & nous eûmes constamment la sonde à la main, mais jamais on ne toucha le fond avec une ligne de soixante brasses. Cette circonstance accrut le danger; car il nous étoit impossible de mouiller, quoi qu'il arrivât. Après avoir navigué plus d'une heure de cette maniere, nous découvrîmes un rocher caché immédiatement au-dessous de la surface de la mer. Il nous restoit au Nord-Est-quart-Est, à la distance de trois ou quatre milles, & il

1776. Déc.

giſſoit au milieu d'une de ces vaſtes couches de
1776. plantes marines : ce fut pour nous un nouvel
Déc. avertiſſement de ne pas y conduire les vaiſſeaux.

Nous étions alors par le travers d'une large baie ſituée environ huit milles au Sud de la pointe *Howe*. Il y a pluſieurs Iſles baſſes, des rochers, & des bancs de plantes marines, au-devant de l'entrée de cette baie & dans ſon intérieur; mais il nous parut que l'intervalle de ces écueils offroit des canaux tortueux. Après avoir continué notre route une demi-heure de plus, les bancs dont je faiſois la deſcription tout-à-l'heure, nous embarraſſèrent tellement, que je réſolus de gagner le large du côté de l'Eſt; je jugeai que c'étoit le meilleur moyen d'échapper au danger qui nous menaçoit : mais cette manœuvre, loin de répondre à mes eſpérances, augmenta le péril. Il devint d'autant plus néceſſaire de mener, s'il étoit poſſible, le vaiſſeau dans un lieu sûr avant la nuit, que l'atmoſphère s'obſcurciſſoit & que nous craignions une brume. J'apperçus des entrées au Sud-Oueſt de nous, & la *Découverte* tirant moins d'eau que la *Réſolution*, je chargeai le Capitaine Clerke de marcher le premier & d'attaquer la côte. Il exécuta mon ordre.

Pour regagner la côte, nous fûmes obligés de raſer les bords de quelques-uns des bancs de

rocher,

rocher, sur lesquels nous trouvâmes de dix à vingt brasses d'eau; l'instant qui suivoit, une ligne de cinquante brasses ne donnoit point de fond. Après avoir fait un petit nombre de bordées, pour doubler la longue pointe d'une Isle que nous avions sous le vent, les signaux du Capitaine Clerke m'avertirent qu'il avoit découvert un havre : nous y mouillâmes sur les cinq heures par quinze brasses, fond de joli sable noir, & à environ trois quarts de mille de la côte. La pointe septentrionale du havre nous restoit au Nord-quart-Nord-Est un demi-rumb Est à un mille; les petites Isles qui gissent à l'entrée & en-dedans desquelles nous jettâmes l'ancre, se prolongeoient de l'Est au Sud-Est.

1776. Déc.

Les vaisseaux furent à peine au mouillage, que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité; nous crûmes devoir amener les vergues de perroquet : l'atmosphère cependant ne s'obscurcissoit pas; au contraire, le vent dispersoit le brouillard qui s'étoit établi sur les collines, & le ciel se trouvoit clair. Dès que les ancres eurent pris fond, j'ordonnai de mettre deux canots à la mer. M. Bligh, *Master* de la *Résolution*, qui en prit un, alla examiner la partie supérieure du havre, & chercher du bois; car on n'appercevoit pas un seul arbrisseau. Je recommandai aussi

1776. Déc.

au Capitaine Clerke de faire ſonder le canal qui eſt au côté Sud des petites Iſles, entre ces petites Iſles & une autre aſſez étendue, ſituée près de la pointe méridionale du havre. Après ces arrangemens, je montai le ſecond canot, accompagné de M. Gore, mon premier Lieutenant, & de M. Bayly; & je débarquai ſur la pointe ſeptentrionale, afin de voir s'il étoit poſſible de découvrir quelque choſe.

Du ſommet de la plus haute colline je découvris aſſez bien la côte de la mer juſqu'à la pointe *Howe*; elle eſt très-dentelée; pluſieurs pointes de rochers paroiſſoient s'avancer en ſaillie, & offrir des anſes & des entrées d'une étendue inégale. L'une des entrées, dont je ne pouvois appercevoir le fond, étoit ſéparée de celle où mouilloient les vaiſſeaux, par la pointe ſur laquelle je me trouvois. Je vis épars le long de la côte, au Sud auſſi-bien qu'au Nord, un grand nombre de petites Iſles, de rochers & de briſans, & je n'apperçus point de meilleur canal pour ſortir du havre, que celui par lequel nous y étions arrivés.

Tandis que je continuois mes obſervations avec M. Bayly, M. Gore fit le tour de la colline, & il nous joignit par un chemin différent, à l'endroit où j'avois ordonné au canot de nous attendre.

Excepté les précipices qu'offroient les cavernes des rochers, rien n'embarrassa notre marche; car le pays étoit au moins aussi nüd & aussi stérile qu'aux environs du *Havre de Noël.* Si quelques districts de cette terre avoient une sorte de fertilité, nous aurions dû le remarquer dans ce canton, qui est complettement à l'abri des vents froids du Sud & de l'Ouest. Je vis à regret que des quadrupèdes d'aucune espèce ne pourroient y trouver de la nourriture ou un abri, & qu'ils périroient infailliblement, si je voulois y en laisser. La grève de l'anse où le canot nous attendoit, étoit remplie de *manchots*, & je lui ai donné le nom d'*Anse des pinguins ;* on y trouve un joli ruisseau d'eau douce, où il est facile d'arriver. Il y avoit d'ailleurs de gros veaux de mer, des nigauds & un petit nombre de canards : un très-petit oiseau de terre fut vu un moment par M. Bayly ; mais il s'enfuit au milieu des rochers, & nous ne pûmes l'examiner. Nous fûmes de retour à bord sur les cinq heures.

1776. Déc.

M. Bligh revint bientôt après, il me dit qu'il avoit remonté le havre l'espace de quatre milles; (il croyoit avoir été peu loin du fond) que sa direction est Ouest-Sud-Ouest, & que sa largeur, un peu au-dessus de l'endroit où mouilloient les vaisseaux, n'excède pas un mille, mais qu'il se

H 2

retrécit vers le fond ; que les sondes sont très-
1776. irrégulières, & qu'elles varient de trente-sept à
Déc. dix brasses ; qu'excepté sous les couches de plantes marines, qui, en plusieurs endroits, se prolongent de la côte à environ un demi-mille sur le canal, le fond est de beau sable. Il débarqua sur les deux bandes qu'il trouva nues & remplies de rochers, sans aucune espèce d'arbres ou d'arbrisseaux ; il y vit à peine quelques points de verdure : des veaux marins, des pinguins, & d'autres oiseaux de mer occupoient le rivage, mais en moindre quantité qu'au havre de *Noël*.

Rien ne m'encourageoit à continuer mes recherches, le vent & l'aspect du ciel étant favo-
30. rables, au point du jour du lendemain, nous levâmes l'ancre & nous remîmes en mer. J'ai donné à ce havre le nom de *Port Pallifer*, en l'honneur de mon digne Ami, l'Amiral Sir-Hugh Palliser. Il gît par 49^d 3' de latitude Sud & 69^d 37' de longitude orientale, à cinq lieues de la pointe de *Howe*, dans la direction du Sud 25^d Est : on trouve en-dedans & en-dehors de l'entrée, plusieurs Isles, rochers & brisans : la carte ci-jointe & le plan du havre indiquent leur position. A notre entrée & notre sortie, nous passâmes dans l'intervalle qui les sépare de la pointe Nord, mais je suis persuadé qu'il y a d'autres canaux.

Tandis que nous sortions du Port *Palliser*, nous découvrîmes au Sud 72d Est, à environ neuf lieues, une colline ronde de la forme d'un pain de sucre. Elle paroissoit une Isle située à quelque distance de la côte; mais nous reconnûmes ensuite qu'elle fait partie de la grande Terre. Pour regagner le large, nous pouvions suivre les canaux tortueux qu'on trouve au milieu des bancs de rocher; mais nous eûmes la hardiesse de passer sur quelques-uns de ces bancs: la sonde n'y rapporta jamais moins de dix-huit brasses, & souvent une ligne de vingt-quatre brasses ne donna point de fond, ensorte que nous ne les aurions pas découverts, sans les plantes marines dont ils se trouvoient parsemés.

1776. Déc.

Quand nous fûmes à trois ou quatre lieues de la côte, nous trouvâmes une mer nette, & nous portâmes le cap à l'Est jusqu'à neuf heures; à cette époque, la colline en pain de sucre dont je parlois tout-à-l'heure, & que j'ai appellée le Mont *Campbell*, nous restoit au Sud-Est, & nous avions dans le Sud-Sud-Est à quatre lieues, une petite Isle qui gît au Nord de la colline: je fis alors route plus au Sud, afin de regagner la terre. A midi, la latitude observée par différentes hauteurs, étoit de 49d 8′ Sud, & nous avions parcouru environ quatre-vingt milles de longitude

1776. Déc. orientale depuis le Cap *S. Louis.* (*a*) Le Mont *Campbell* nous restoit au Sud 47^d Ouest à quatre lieues ; nous avions au Sud-Sud-Est à environ vingt milles, une pointe basse au-delà de laquelle on n'appercevoit point de terre, & nous étions à-peu-près à deux lieues de la côte.

La terre est ici peu élevée & unie. (*b*) Les montagnes finissant à environ cinq lieues de la pointe basse, il reste un grand espace qui n'a pas beaucoup de hauteur ; c'est là qu'on trouve le mont *Campbell* à environ quatre milles du pied des montagnes, & à un de la côte de la mer. Ces montagnes sont d'une élévation considérable, ainsi que la plupart des autres situées plus avant dans le pays. Elles me parurent formées de roches nues, dont les sommets étoient couverts de neige ; l'aspect des vallées n'étoit pas plus agréable ; nous dirigions en vain nos lunettes

(*a*) *Cap François.*

(*b*) Il paroît que les François virent, le 5 janvier 1774, cette partie de la côte. Voici ce qu'en dit M. de Pagès : " Nous reconnûmes une nouvelle cô- „ te, étendue de toute vue dans l'Est & dans l'Ouest. „ Les terres de cette côte étoient moins élevées que „ celles que nous avions vues jusqu'ici ; elles étoient „ aussi d'un aspect moins rude. „ *Voyage de Pagès*, „ *tom. II*, *pag.* 68.

de divers côtés; on n'appercevoit que des cantons ſtériles. 1776. Déc.

Au moment où nous venions d'achever à midi, de prendre les relevemens, nous vîmes le terrein bas ſe prolonger, de la pointe peu élevée dont je viens de faire mention, au Sud-Sud-Eſt, l'eſpace d'environ huit milles. Je reconnus que cette nouvelle pointe forme l'extrémité orientale de la terre de *Kerguelen*, & je la nommai le Cap *Digby*; il gît par 49d 23′ de latitude Sud, & 70d 34′ de longitude Eſt.

Entre la pointe *Howe* & le Cap *Digby*, la côte offrit (outre pluſieurs baies & havres d'une moindre étendue) une grande baie qui ſe prolongeoit pluſieurs lieues au Sud-Oueſt, où elle ſembloit ſe perdre en pluſieurs bras, qui couroient entre les montagnes. Elle étoit remplie d'une quantité prodigieuſe d'algues marines, qui me parurent de l'eſpèce nommée par M. Banks *Fucus giganteus*. (*a*) Quelques-unes de ces algues ſe trouvent d'une longueur énorme, quoique leur tige ne ſoit pas plus groſſe que le pouce. J'ai dit que ſur les baſes où elles croiſſent, la ſonde ne donna point de fond avec une ligne de vingt-

(*a*) Premier voyage de Cook, dans la collection de Hawkeſworth, *tom. II*, *pag.* 42 de l'original.

1776. Déc.

quatre braſſes; la profondeur de l'eau y eſt donc plus grande. Comme ces plantes ne pouſſent pas dans une direction perpendiculaire, comme elles font un angle très-aigu avec le fond, & que la partie étendue ſur la ſurface de la mer, eſt extrêmement longue, je puis dire que leur longueur eſt quelquefois de plus de ſoixante braſſes.

A une heure nous avions fait deux lieues au Sud-Eſt un demi-rumb Eſt depuis midi; la ſonde indiquoit dix-huit braſſes, fond de beau ſable. Appercevant un pli dans la côte à la bande ſeptentrionale du Cap *Digby*, je portai deſſus. Je voulois y mouiller, ſi je trouvois un ancrage ſûr, & deſcendre ſur le Cap, pour voir ce que produiſoit le bas des montagnes : après une lieue de chemin, on jetta de nouveau la ſonde qui rapporta treize braſſes; preſque au même moment nous découvrîmes un bas-fond qui ſembloit aller juſqu'à la côte, dont nous étions éloignés d'environ deux milles. Cet écueil nous obligea de courir une lieue au large dans la direction de l'Eſt-quart-Sud-Eſt, où la profondeur de la mer fut de vingt-cinq braſſes. Nous gouvernâmes enſuite le long de la côte, & nous eûmes la même profondeur d'eau avec un fond de joli ſable; lorſque le Cap *Digby* nous reſta dans l'Oueſt à deux lieues, la ſonde donna vingt-ſix braſſes.

On jetta la ſonde pluſieurs autres fois ſans trouver de fond; mais le vaiſſeau faiſant beaucoup de chemin, entraînoit la ligne avant que le plomb pût toucher. Hors d'état de mouiller ou de débarquer, ainſi que j'en avois envie, je ne voulus pas diminuer de voiles, & je marchai en avant, afin de reconnoître le reſte du jour le plus d'étendue de la côte qu'il me feroit poſſible. Du Cap *Digby*, elle court Sud-Oueſt-quart-Sud, l'eſpace d'environ quatre ou cinq lieues juſqu'à une pointe baſſe, à laquelle j'ai donné le nom de pointe *Charlotte*, en honneur de la Reine d'*Angleterre*. Cette pointe eſt la plus méridionale de celles qu'on trouve ſur les terres baſſes.

1776. Déc.

A ſix lieues au Sud-Oueſt un demi-rumb Oueſt du Cap *Digby*, la côte offre une pointe aſſez élevée, que j'ai appellée pointe du *Prince de Galles* : la pointe la plus méridionale de la terre *de Kerguelen*, que j'ai diſtinguée ſous le nom de *Cap George*, en honneur du Roi, gît ſix lieues au-delà, dans la même direction, par 49^{d} 54$'$ de latitude Sud, & 70^{d} 13$'$ de longitude Eſt.

Entre la pointe *Charlotte* & celle du *Prince de Galles*, à l'endroit où le terrein au Sud-Oueſt commence à redevenir montueux, il y a une entrée profonde, que j'ai appellée le *Canal*

Royal. Il court à l'Oueſt juſqu'au pied des
1776. montagnes qui le terminent au Sud-Oueſt. La
Déc. terre baſſe dont je parlois tout-à-l'heure, le borne au ſeptentrion. Il y a des Iſles à l'ouverture & auſſi loin que notre vue pouvoit s'étendre; on en trouve d'autres en remontant. A meſure que nous nous avançâmes au Sud, nous obſervâmes au côté Sud-Oueſt de la pointe du *Prince de Galles*, une autre entrée qui donne dans le *Canal Royal*, & nous vîmes alors que cette pointe eſt la pointe orientale d'une grande Iſle ſituée à l'embouchure du canal que je viens de décrire. Cette entrée offre pluſieurs petites Iſles & une en particulier qui eſt à environ une lieue au Sud de la pointe du *Prince de Galles.*

Tout le terrein au côté Sud-Oueſt du *Canal Royal*, juſqu'au Cap *George*, eſt formé de très-hautes collines qui s'élèvent directement de la mer, l'une derriere l'autre : la plupart de leurs ſommets étoient couverts de neige, & elles paroiſſoient auſſi nues & auſſi ſtériles, qu'aucune de celles que nous avions déjà vues. Nous n'apperçûmes pas dans l'intérieur du pays ou ſur la côte, le moindre veſtige d'un arbre ou d'un arbriſſeau, & je crois pouvoir aſſurer que cette terre n'en produit aucun. En examinant avec nos lunettes le terrein bas des environs du Cap

Digby, ils nous parurent reſſembler à tous les terreins bas que nous avions rencontrés, c'eſt-à-dire, qu'il étoit en partie nud & en partie revêtu d'une ſorte de gazon, qu'on décrira tout-à-l'heure. La côte eſt formée de grèves ſablonneuſes, ſur leſquelles on appercevoit une multitude de pinguins & d'autres oiſeaux de mer ; une quantité immenſe de nigauds voltigèrent autour de la *Réſolution* & de la *Découverte*, tandis que nous longions la côte.

1776. Déc.

Je deſirois atteindre le travers du *Cap George*, afin de m'aſſurer ſi c'étoit la pointe la plus méridionale de l'Iſle, & je continuai à cingler au Sud toutes voiles dehors, juſqu'à ſept heures & demie : à cette époque, je n'eus aucun eſpoir de remplir mes vues. Le vent avoit paſſé à l'Oueſt-Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, qu'il avoit la direction dont j'avois beſoin pour la ſuite de mon voyage, j'en profitai & je m'éloignai de la côte.

Le Cap *George* nous reſtoit alors au Sud 53^{d} Oueſt, à environ ſept lieues; nous n'appercevions au Sud de ce Cap qu'une petite Iſle qui gît par le travers de ſon extrémité, & une houlle du Sud-Oueſt que nous rencontrâmes dès que le *Cap George* eut pour nous cette direction, acheva de nous perſuader que la côte ne ſe prolonge pas plus loin dans cette partie.

1776. Déc.

Je puis donner une preuve meilleure encore, que ſi la grande Terre s'étend au Sud du *Cap George*, ce prolongement n'eſt pas conſidérable. Je n'ai qu'à citer la route du Capitaine Furneaux, au mois de Février 1773, lorſque ſon vaiſſeau ſe ſépara du mien durant mon ſecond voyage. Son livre de Lock eſt ſous mes yeux, & j'y trouve qu'il coupa le méridien de cette terre dix-ſept lieues ſeulement au Sud du *Cap George*; il l'auroit bien vu à cette diſtance par un ciel clair. Il paroît que le ciel fut ſerein lorſqu'il traverſa ce parage, car il ne parle ni de brume ni de ciel gras; au contraire, il dit expreſſément, qu'à cette époque on put faire des obſervations de latitude & de longitude, d'où il réſulte qu'il auroit dû découvrir cette terre, ſi elle ſe prolongeoit au Sud plus loin que le *Cap George*.

Nous ſommes donc en état de déterminer, à quelques milles près, l'eſpace en latitude qu'elle occupe; il ne peut excéder de beaucoup un degré quinze minutes : quant à ſon étendue de l'Eſt à l'Oueſt, ce point demeure indécis, mais nous ſavons qu'elle ne s'étend pas à l'Oueſt juſqu'à ſoixante-cinq degrés, puiſqu'en 1773 je la cherchai vainement ſous ce méridien. (*a*)

(*a*) Si l'on peut compter ſur les Obſervations des

Les Navigateurs François imaginèrent d'abord que le Cap *Saint-Louis* (*a*) étoit la pointe avancée d'un continent auſtral. Je crois avoir prouvé depuis, qu'il n'exiſte point de continent auſtral, & que la terre dont il eſt ici queſtion, 1776. Déc.

François que le Capitaine Cook a marquées ſur ſa carte, ou ſur celles que M. de Kerguelen lui-même a publiées dans ſon Journal, cette Terre ne ſe prolonge pas à l'Oueſt juſqu'au ſoixante-huitieme degré. Le Cap *Louis*, qui y eſt repréſenté comme la pointe la plus occidentale, ſe trouve placé à l'Eſt de ce méridien.

(*a*) M. de Kerguelen ne put croire, au retour de ſon ſecond voyage, que le Cap *Louis* eſt la pointe avancée d'un continent auſtral; car il trouva, durant ce ſecond voyage, que le Cap *François* gît au moins un tiers de degré plus au Nord ſur la même Terre. Au reſte, on eſt ſûr que M. de Kerguelen, n'a plus aujourd'hui cette opinion, il le dit expreſſément, en des termes qui font honneur à ſa candeur & aux talens du Capitaine Cook. « La Terre que j'ai découverte eſt certainement *une Iſle*, puiſque le célèbre » Capitaine Cook a paſſé au Sud, lors de ſon premier voyage, ſans rien rencontrer; je juge même » que cette Iſle *n'eſt pas bien grande*. Il y auſſi apparence, d'après le voyage de M. Cook, que toute » cette étendue des mers méridionales eſt ſemée » d'Iſles & de rochers; *mais qu'il n'y a ni Continent* » *ni grande Terre*. » Voyage de M. de Kerguelen, page 92.

1776. Déc. est une Isle de peu d'étendue. (*a*) J'aurois pu, d'après sa stérilité, lui donner fort convenablement le nom d'Isle de *la Désolation ;* mais, pour ne pas ôter à M. de Kerguelen la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appellée la *Terre de Kerguelen.* (*b*)

(*a*) M. de Kerguelen, ainsi qu'on le voit dans la derniere note, est d'accord sur ce point avec le Capitaine Cook; mais il ajoute : « j'en connois environ » quatre-vingt lieues de côte, & j'ai lieu de croire » qu'elle a environ deux cens lieues de circuit. »

(*b*) L'Editeur du troisieme voyage de Cook a fait ici une note pour observer que M. de Pagès, Officier de l'un des vaisseaux de M. de Kerguelen, affecte de ne point nommer le Commandant de l'expédition. Il lui reproche de ne l'avoir pas même cité dans la liste qu'il donne des Navigateurs François qui ont reconnu l'hémisphere austral, depuis Gonneville jusqu'à M. Crozat; de vouloir s'approprier la gloire de la découverte; d'avoir mis sur l'une de ses cartes, *Isles nouvelles australes, vues par M. de Pagès en* 1774. On sait d'où vient cette réticence, & j'ai cru devoir traduire seulement en abrégé la premiere partie de cette note de l'original. En voici la fin rendue d'une maniere littérale.

» Il faut observer que M. de Kerguelen n'a pu » achever la reconnoissance de la Terre qu'il avoit » découvert; il ne put, ni dans le second, ni dans » le premier voyage, venir à bout de mouiller sur » la côte. On a vu, dans ce Chapitre, ainsi que

M. Anderſon, mon Chirurgien, qui, ainſi que je l'ai déjà dit, a beaucoup étudié l'Hiſtoire naturelle, ne laiſſa échapper aucune occaſion, durant notre courte relâche au havre de *Noël*, d'examiner le pays ſous tous ſes rapports; il me communiqua ſes obſervations, & je vais les inſérer ici telles qu'il me les a données. 1776. Déc.

„ Aucune des terres découvertes juſqu'ici „ dans l'une & l'autre hémiſphere à la même „ hauteur, n'offre peut-être un champ moins „ vaſte aux recherches des Naturaliſtes, que „ l'Iſle ſtérile de *Kerguelen*. La verdure qu'on „ y apperçoit, lorſqu'on eſt à peu de diſtance „ de la côte, donne l'eſpoir d'y trouver un aſſez „ grand nombre de plantes; mais on ſe trompe „ beaucoup; en débarquant nous reconnûmes „ qu'une petite plante peu différente de quel- „ ques eſpèces de *ſanifrage*, produit cette ver- „ dure; elle croît en larges touffes dans un „ eſpace qui s'étend aſſez loin ſur les flancs des „ collines: elle forme une ſurface aſſez grande, „ & on la rencontre ſur de la tourbe pourrie, „ dans laquelle on enfonce à chaque pas d'un

» dans le précédent, que le Capitaine Cook, ren- » contra moins d'obſtacles, ou qu'il les ſurmonta » d'une maniere plus heureuſe. » *Note du Traducteur.*

1776. Déc.

„ pied ou deux. On pourroit au befoin fécher „ cette tourbe & la brûler ; c'eft la feule chofe „ que nous ayions trouvée propre à cet ufage.

„ Il y a une autre plante affez abondante fur „ les fondrières de la croupe des collines ; fa „ hauteur eft de près de deux pieds, & elle „ reffemble beaucoup à un petit chou qui eft „ monté en graines ; les feuilles des environs de „ la racine font nombreufes, larges & arrondies, elles fe montrent plus étroites à la bafe, „ & elles forment une petite pointe à l'extrémité ; celles de la tige font beaucoup plus „ petites, oblongues & épointées : les tiges „ dont on compte fouvent trois ou quatre, offrent de longues têtes cylindriques, compofées „ de petites fleurs. Elle a l'apparence & même „ le goût âcre des plantes anti-fcorbutiques, mais „ elle differe effentiellement de toute cette famille, & nous la regardâmes comme une production particuliere à la terre de *Kerguelen*. „ Nous la mangeâmes fouvent crûe, & fa faveur „ approchoit alors de celle du cochléaria de la „ *Nouvelle-Zélande* ; mais elle fembloit acquérir une odeur trop forte quand on la faifoit „ bouillir ; quelques perfonnes de l'équipage ne „ s'en appercevoient pas néanmoins, & la trouvoient bonne même dans cet état. Si on la

„ tranf-

„ transplantoit en Europe, il est vraisemblable
„ qu'elle deviendroit meilleure par la culture & 1776.
„ qu'elle augmenteroit la liste des plantes de Déc.
„ bonne qualité qu'on emploie dans nos cuisines.
„ Ses graines n'étoient pas assez mûres pour les
„ conserver, & il fallut renoncer au desir que
„ j'avois d'en porter en *Angleterre*.

„ Nous cueillîmes près des ruisseaux & des
„ fondrières, deux autres petites plantes, que
„ nous mangions en salade : la premiere ressem-
„ ble beaucoup au cresson de nos jardins, &
„ elle est très-âcre ; la seconde est très-douce.
„ Cette derniere, quoique petite, est digne d'at-
„ tention ; elle offre non-seulement des mâles &
„ des femelles, mais elle est quelquefois *andro-*
„ *gyne*, pour me servir du langage des Bo-
„ tanistes.

„ L'herbe grossiere que nous recueillîmes pour
„ notre bétail, est assez abondante, en quelques
„ coins de terre qu'on trouve sur les côtés du
„ *Havre de Noël :* on y voit aussi une autre
„ sorte d'herbe plus petite, & plus rare. On
„ rencontre sur les plaines, une espèce de pied
„ d'oie, (*a*) & une autre petite plante qui lui
„ ressemble beaucoup. En un mot, le *Flora* de

(*a*) Dans l'original *Goose grass*.

1776. Déc.

„ la terre de *Kerguelen*, ne va pas à plus de „ feize ou dix-huit plantes; encore faut-il y „ comprendre quelques mouffes & une jolie ef- „ pèce de *lichen*, qui croît fur les rochers, à „ une hauteur plus grande que les autres pro- „ ductions végétales. On n'apperçoit pas un feul „ arbriffeau dans toute l'Ifle.

„ On y trouve un peu plus d'animaux. A „ parler rigoureufement, on ne peut pas les dire „ habitans de l'Ifle; car ils font tous marins, &, „ en général, ils ne vont fur la côte que pour „ y faire leurs petits, & s'y repofer. Les plus „ gros font les veaux de mer, ou, comme „ nous avions coutume de les appeller, les ours „ de mer; car c'eft l'efpèce de phoques qu'on „ y rencontre. Ils viennent faire leurs petits, ou „ fe repofer à terre, mais ils ne font pas en „ grand nombre; & on ne doit pas s'en éton- „ ner, car on fait qu'ils préfèrent aux baies ou „ aux golfes, les rochers qui s'avancent dans la „ mer, & les petites Ifles qui giffent près des „ côtes. Leurs poils tomboient à cette époque, „ & ils étoient fi peu fauvages, que nous en „ tuâmes autant que nous le voulûmes.

„ Nous ne vîmes pas d'autres quadrupèdes „ marins ou terreftres: mais nous trouvâmes une „ multitude confidérable d'oifeaux, tels que des

„ canards, des pétrels, des albatroſſes, des ni-
„ gauds, des goëlands, & des hirondelles de mer. 1776.
„ Les Canards ſont à-peu-près de la groſſeur Déc.
„ d'une ſarcelle ou d'un millouin, dont ils dif-
„ fèrent par la couleur. Ils ſe montroient en
„ aſſez grande abondance ſur les flancs des col-
„ lines, & même plus bas : on en tua un nom-
„ bre conſidérable ; nous les trouvâmes bons,
„ & ils n'avoient pas le plus léger goût de
„ poiſſon. Nous en avions rencontré quelques-
„ uns de la même eſpèce, à l'Iſle de *Géorgie*,
„ durant le ſecond voyage de M. Cook.

„ Le pétrel du Cap, ou le pétrel damier;
„ le petit pétrel bleu, qu'on voit toujours à la
„ mer; & le petit pétrel noir, ou le poulet de
„ *la Mere Carey*, n'y ſont pas nombreux ;
„ mais nous trouvâmes un nid de pétrel de la
„ premiere eſpèce, dans lequel il y avoit un
„ œuf, de la groſſeur de celui du poulet. Nous
„ apperçûmes la ſeconde eſpèce, plus rare en-
„ core, dans des trous qui reſſembloient à des
„ terriers de lapins.

„ Une autre eſpèce, qui eſt la plus grande
„ de tous les pétrels, & que les matelots nom-
„ moient l'*Oie de la Mere Carey*, (*a*) étoit

(*a*) Dans l'original *Mother Carey's Gooſe*.

1776. Déc. „ plus abondante, & si peu sauvage, que nous „ la tuâmes d'abord sur la grève, à coups de „ bâton. Ce pétrel est de la grosseur d'une alba- „ trosse, & carnivore, car il mangeoit des pho- „ ques ou des oiseaux morts, que nous jettions „ dans la mer; sa couleur est brune; il a le „ bec & les pieds verdâtres; c'est sans doute „ celui que les Espagnols appellent *Quebran-* „ *tahuessos*, & dont on trouve une figure de „ la tête dans le voyage de Pernetti aux *Isles* „ *Malouines*. (*a*)

„ Nous n'apperçûmes sur la côte d'autres al- „ batrosses que les grises, qu'on rencontre ordi- „ nairement à la mer, dans les hautes latitudes „ australes. J'en vis une, posée sur la pointe „ d'un rocher; mais elles voltigerent souvent au- „ tour du havre; & nous distinguâmes, à quel- „ que distance de la côte, la grande espèce qui „ est la plus commune, ainsi qu'une autre plus „ petite dont la tête est noire.

„ Il y a beaucoup plus de pinguins que d'au- „ tres oiseaux; j'en ai remarqué trois espèces. „ J'avois déjà vu, à l'Isle de *la Géorgie*, „ la premiere & la plus grande; (*b*) elle est

(*a*) Fig. 3, planche 8.

(*b*) M. Pennant lui donne le nom de *Pantagonian*

,, indiquée aussi par M. de Bougainville; (*a*) ,, mais elle ne me parut pas aussi solitaire ,, qu'il le dit, car nous en apperçûmes des volées nombreuses. Sa tête est noire; elle a la ,, partie supérieure du corps, d'un gris de ,, plomb; la partie inférieure, blanche, & les ,, pieds noirs. Deux larges bandes d'un très-beau ,, jaune, descendent des deux côtés de la terre, ,, le long du cou, & se rencontrent au-dessus ,, de la poitrine. Le bec est rougeâtre, en quelques parties, & plus long que dans les autres espèces.

1776. Déc.

,, La seconde espèce de pinguins n'a guères ,, que la moitié de la grosseur de la premiere. ,, La partie supérieure du corps, est d'un gris ,, noirâtre; elle a sur le haut de la tête, une ,, tache blanche, qui s'élargit en s'approchant ,, des côtés. Le bec & les pieds sont d'une ,, teinte jaune : M. Sonnerat a publié une figure ,, & une description de cette espèce de pinguin ,, & de la précédente. (*b*)

Penguin, Voyez le *Genera of Birds*, table 14, pag. 66.

(*a*) Voyez son Voyage autour du Monde, *pag.* 69.

(*b*) Voyage à la Nouvelle-Guinée, pag. 181, 182, tab. 113, 115.

1776. Déc.

„ Personne de l'Equipage n'avoit jamais vu „ la troisième. Sa longueur est de vingt-quatre „ pouces, & sa largeur de vingt. La partie su- „ périeure du corps, & le cou sont noirs ; le „ reste est blanc, excepté le haut de la tête, „ qui offre un arc d'un beau jaune, & qui finit „ de chaque côté en longues plumes molles, „ que l'oiseau dresse comme une crête.

„ Les deux premieres espèces paroissoient en „ troupes sur la grève ; les plus gros se te- „ noient toujours ensemble, mais ils se prome- „ noient avec les autres qui étoient plus nom- „ breux, & qu'on voyoit à une assez grande „ hauteur sur les flancs des collines. Nous vî- „ mes constamment ceux de la troisième espèce „ séparés des deux premieres, mais formant des „ volées nombreuses, sur les parties extérieures „ du havre. Nous étions au temps de la cou- „ vée, & ils déposoient sur des pierres nues, „ un seul œuf blanc, & du volume de celui „ des canards. Tous ces pinguins, de quelque „ espèce qu'ils fussent, se montrerent si peu sau- „ vages, que nous en prîmes à la main, autant „ que nous le jugeâmes à propos.

„ J'ai vu deux espèces de nigauds, le petit „ cormoran ou la corbine d'eau, & un autre qui „ est noir dans la partie supérieure du corps, &

„ qui a le ventre blanc, le même qu'on rencon- „ tre à la *Nouvelle-Zélande*, à la *Terre de* „ *Feu*, & à l'Isle de *Géorgie*.

1776. Déc.

„ Nous trouvâmes aussi le Goëland com- „ mun, des Hirondelles de mer de deux espè- „ ces, & la Poule du *Port Egmont*; ces der- „ niers oiseaux étoient peu sauvages & en grand „ nombre.

„ Il y a un autre oiseau blanc très-singulier, „ dont nous apperçûmes des volées entieres au- „ tour de la baie. Il a la base du bec couvert „ d'un bourlet de la nature de la corne; (*a*) „ il est plus gros que le pigeon. Il a le bec „ noir, & ses pieds qui sont blanc, ressem- „ blent à ceux du courlis. Quelques personnes „ de l'équipage, le jugerent aussi bon que le „ canard.

„ On jetta la seine une fois, mais nous ne „ prîmes que quelques poissons de la grosseur „ d'une petite merlus. L'espèce ne ressembloit „ en rien, à celles que nous connoissions. Ce „ poisson a le museau alongé; la tête armée de „ fortes épines; les rayons des nageoires de

(*a*) L'original dit *Horny Crust*, & il indique en note le *Sheat bill* de M. Pennant. *Genera of Birds*, pag. 43.

1776. Déc. „ derriere longs & très-forts; le ventre gros: son „ corps n'est pas couvert d'écailles. Nous ne „ trouvâmes en coquillages qu'un petit nombre „ de moules & de lepas. (*a*) Nous ramassâmes „ sur les rochers quelques étoiles & anémones „ de mer.

„ Les collines sont médiocrement élevées; „ cependant la plupart de leurs sommets étoient „ couverts de neige, à cette saison de l'année „ qui répond à notre mois de Juin. Le pied ou „ les flancs de quelques-unes, offrent une quantité considérable de pierres, entassées d'une „ maniere irréguliere. Les flancs des autres, qui „ forment du côté de la mer des rochers escarpés, sont séparés du haut par des fissures, & „ ils semblent d'autant plus prêts à tomber, qu'il „ y a dans les crevasses des pierres d'une grosseur énorme. Plusieurs de nos Officiers penserent que ces crevasses pouvoient être l'effet „ de la gelée, mais il me paroît qu'il faut recourir aux tremblemens de terre, ou à d'autres commotions violentes, si l'on veut expliquer l'état de bouleversement où se trouvent „ les collines.

(*a*) Il y a dans l'original *limpets*.

„ Il doit preſque toujours pleuvoir ſur cette „ Iſle ; car les lits des torrens, qu'on apperçoit „ de tous côtés, ſont très-vaſtes, & le pays, „ même ſur les collines, n'eſt preſque qu'une „ fondriere & un ſol marécageux, où l'on enfonce à chaque pas. 1776. Déc.

„ Les rochers qui ſervent de baſe aux collines, ſont compoſés principalement d'une pierre „ très-dure, d'un bleu foncé, entremêlée de „ petites particules de mica ou de quartz. Il ſemble que cette pierre eſt une des productions „ les plus univerſelles de la nature ; car elle „ remplit toutes les montagnes de la *Suède*, de „ l'*Ecoſſe*, des *Iſles Canaries*, & du Cap de „ *Bonne-Eſpérance*. Une autre pierre caſſante „ & de couleur brune, forme, à la terre de „ *Kerguelen*, des rochers conſidérables : une „ troiſieme, qui eſt plus noire, & qu'on trouve „ en fragmens détachés, renferme des morceaux „ de quartz groſſier. On y rencontre auſſi de petits morceaux de grès, d'un jaune pâle, ou „ couleur de pourpre, & d'aſſez gros morceaux „ d'un quartz demi-tranſparent, qui eſt diſpoſé „ irrégulièrement en criſtaux polyèdres, de forme pyramidale, & qui offre de longues „ fibres, luiſantes. On voit dans les ruiſſeaux „ de petits morceaux de la pierre ordinaire,

„ arrondis par le frottement; mais aucun d'eux
1776. „ n'avoit aſſez de dureté pour réſiſter à la lime.
Déc. „ L'eau-forte ne mordoit pas ſur les autres pier-
„ res, & l'aimant ne les attiroit point.

„ Nous n'avons rien découvert, qui eût l'ap-
„ parence d'un minérai ou d'un métal. „



CHAPITRE VI.

Paſſage de la Terre de Kerguelen *à la Terre* Van-Diemen. *Arrivée dans la Baie de l'Aventure. Relâche. Entrevues avec les Naturels du pays. Deſcription de leur figure & de leurs vêtemens. Remarques ſur leur conduite avec nous. Table de la longitude, de la latitude & de la déclinaiſon de l'aimant. Obſervations de M. Anderſon ſur les productions naturelles, ſur les Habitans & ſur leur Langue.*

APRÈS avoir quitté la Terre de *Kerguelen*, je mis le Cap à l'Eſt-quart-Nord-Eſt. Je voulois, d'après les inſtructions de l'Amirauté, relâcher enſuite à la *Nouvelle-Zélande*, y faire de l'eau & du bois, & y embarquer du foin pour notre bétail. Le nombre des quadrupèdes, que je me propoſois de laiſſer ſur les différentes Iſles de la Mer du Sud, ſe trouvoit conſidérablement diminué. Deux jeunes taureaux, une des geniſſes, deux béliers, & pluſieurs des chèvres étoient morts, tandis que nous faiſions la reconnoiſſance

1776. Déc.

des côtes dont j'ai parlé dans les deux derniers
1776. Chapitres.
Déc. Le 31 au matin, c'eſt-à-dire, le lendemain du
31. jour où nous remîmes en mer, nous fîmes pluſieurs obſervations du Soleil & de la Lune. Leurs réſultats donnerent 72ᵈ 33′ 36″ de longitude orientale : la montre marine indiquoit alors 72ᵈ 38′ 15″. Ces obſervations nous furent d'autant plus utiles, qu'elles nous manquoient depuis près d'un mois; elles nous montrerent que le garde-temps n'avoit point eu d'écart eſſentiel.

Le 1 de Janvier, par 48ᵈ 41′ de latitude Sud,
1777. & 76ᵈ 50′ de longitude orientale, la déclinaiſon
1 Janv. de l'aimant étoit de 30ᵈ 39′ Oueſt : & le lendemain, par 48ᵈ 22′ de latitude Sud, & 80ᵈ 22′ de longitude, elle fut de 30ᵈ 47′ 18″ Oueſt. C'eſt la déclinaiſon la plus conſidérable que nous ayons eu dans cette traverſée ; car enſuite elle commença à diminuer, mais ſi lentement, que le 3 au ſoir, par 48ᵈ 16′ de latitude Sud, & 85ᵈ de longitude orientale, elle étoit de 29ᵈ 38′ Oueſt.

Juſqu'ici nous eûmes des vents frais de l'Oueſt, & du Sud-Oueſt, & un ciel aſſez clair. Mais, à cette époque, le vent paſſa au Nord, d'où il continua à ſouffler huit jours; il fut accompagné d'une brume épaiſſe. Durant cet intervalle, nous fîmes plus de trois cents lieues dans les ténèbres.

L'atmoſphere s'éclairciſſoit de temps en temps, & elle nous laiſſoit entrevoir le Soleil; mais ces éclaircies arrivoient rarement, & elles étoient toujours de peu de durée. Le 7, je fis mettre un canot à la mer, & j'envoyai des ordres au Capitaine Clerke; je fixai la baie de l'*Aventure*, ſur la terre *Van-Diemen*, pour notre rendez-vous, ſi les vaiſſeaux venoient à ſe ſéparer. Au milieu de ces brumes, nous ne nous appercevions guères; mais nous tirâmes ſouvent des coups de canon, & nous eûmes le bonheur de marcher toujours enſemble. 1777. Janvier.

Le 12, par 48d 40′ de latitude Sud, & 110d 26′ de longitude orientale, les vents du Nord ceſſèrent, & il ſurvint un calme; le vent ſouffla du Sud, quelques heures après; il fut accompagné de pluie, & dura vingt-quatre heures; il fraîchit enſuite, &, paſſant à l'Oueſt, & au Nord-Oueſt, il amena le beau temps, & il rendit le ciel ſerein. 12.

Nous continuâmes notre route, & il ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 19. A quatre heures du matin de ce jour, un grain ſubit renverſa à la mer notre petit mât de hune, qui entraîna avec lui notre mât de grand perroquet. Cet accident occaſionna quelque délai; car il fallut paſſer la journée entière à enlever les 19.

débris, & à réparer le vaisseau. La premiere
1777. opération ne nous coûta que quelques brasses
Janvier. de petit cordage. Comme la *Résolution* n'avoit point de mât de grand perroquet de rechange, je me servis d'un mât de petit perroquet, jusqu'à ce que nous trouvassions des bois propres à le remplacer. La *Découverte* n'essuya point de dommage.

Le vent souffloit toujours de la partie de l'Ouest; il fraîchit, & le ciel devint clair; de sorte que nous pûmes, presque tous les jours, faire des observations, pour déterminer notre longitude, & la déclinaison de l'aimant. La déclinaison diminua de telle maniere, que par 44ᵈ 18′ de latitude Sud, & 132ᵈ 2′ de longitude orientale; elle n'étoit seulement de 5ᵈ 34′ 18″ Ouest; &
22. que le 22, par 43ᵈ 27′ de latitude, & 141ᵈ 50′ de longitude, elle se trouva d'1ᵈ 24′ 15″ Est: ainsi, nous avions passé la ligne, où l'aiguille aimantée n'a point de déclinaison.

24. Le 24, à trois heures du matin, nous découvrîmes dans le Nord un demi-rumb Ouest, la terre *Van-Diemen*. A quatre heures, le Cap Sud-Ouest, nous restoit au Nord-Nord-Ouest un demi-rumb Ouest; & le *Mewstone*, au Nord-Est-quart-Est, à la distance de trois lieues. On trouve plusieurs Isles & rochers d'une grande

hauteur, ſemés le long de cette partie de la Côte; le *Mewſtone* eſt le plus méridional. Il eſt élevé, & de forme ronde; & il gît à cinq ou ſix lieues du Cap Sud-Oueſt, dans la direction du Sud 55ᵈ Eſt. 1777. Janvier.

A midi, notre latitude étoit de 43ᵈ 47′ Sud, & notre longitude de 147ᵈ Eſt. Voici la direction qu'avoient les terres par rapport à nous; une colline élevée, arrondie au ſommet, nous reſtoit au Nord 17ᵈ Oueſt; nous avions au Nord 74ᵈ Oueſt le Cap Sud-Oueſt; à l'Oueſt un demi-rumb Nord, le *Mewſtone;* au Sud 49ᵈ Eſt, l'Iſle ou le rocher *Swilly;* & au Nord 40ᵈ Eſt, à-peu-près à trois lieues, le Cap Sud-Eſt ou Sud. La terre, entre le Cap Sud-Oueſt & le Cap Sud, eſt rompue & montueuſe; la côte tourne, & elle offre des pointes qui ſe projettent en ſaillies; mais nous en étions trop éloignés, pour juger ſi les baies, que forment ces pointes, ſe trouvent à l'abri de la mer. Celle qui nous parut la plus large & la plus profonde, gît à l'Oueſt de la colline à pic dont je parlois tout-à-l'heure. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 5ᵈ 15′ Eſt.

On jetta la ſonde à ſix heures du ſoir, & elle indiqua ſoixante braſſes, fond de corail & de coquilles briſées. Le Cap *Sud* nous reſtoit alors au Nord 75ᵈ Oueſt, à deux ou trois lieues; la pointe

1777. Janvier. de *Tasman* au Nord-Est, & le rocher de *Swilly*, au Sud-quart-Sud-Ouest un demi-rumb Ouest. A environ une lieue à l'Ouest de *Swilly*, on voit un autre rocher élevé, que le Capitaine Furneaux n'indique pas. Je l'appellai *Eddystone*; parce qu'il ressemble beaucoup à ce fanal. La nature semble avoir destiné ces deux rochers, à remplir les vues qu'on s'est proposé en *Angleterre*, dans la construction du fanal d'*Eddystone*, c'est-à-dire, à instruire les Navigateurs des dangers qui les environnent; car ils sont les sommets très-visibles d'une chaîne de rochers couverts, sur lesquels la mer brise à une grande hauteur, en plusieurs endroits. Le crottin des oiseaux de mer en a blanchi la surface; de sorte qu'on peut les voir d'assez loin, même durant la nuit. On apperçoit au côté Nord-Est de la baie des *Tempêtes*, laquelle gît entre le Cap *Sud*, & la pointe de *Tasman*, des anses ou criques, qui nous parurent à l'abri des vents de mer; & je crois que si l'on examine cette Côte, on y trouvera de bons havres.

Les vents d'Ouest nous quitterent, peu de temps après que nous eûmes découvert la Terre
26. *Van-Diemen*; ils furent suivis, jusqu'au 26 à midi, de légers souffles de vents variables, & de calmes. A cette époque, il s'éleva, dans la partie du

du Sud-Eſt, une briſe qui fraîchit bientôt; & je pus alors exécuter le projet que j'avois formé, après une mûre délibération, de conduire les vaiſſeaux dans la baie de l'*Aventure*, où je comptois trouver du bois, & de l'herbe pour notre bétail. Nous aurions manqué de ces deux articles, ſi j'avois différé juſqu'à notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*, d'en embarquer un ſupplément. Nous portâmes donc ſur la baie, & nous y mouillâmes à quatre heures du ſoir, par douze braſſes, fond de ſable & de vaſe. L'Iſle des *Pinguins*, qui gît près de la pointe orientale de cette baie, nous reſtoit au Nord 84^d Eſt; nous avions au Nord 76^d & demi Eſt, la pointe la plus méridionale des Iſles *Maria;* & au Nord 33^d Eſt, le Cap *Fréderic-Henry*, ou la pointe ſeptentrionale de la baie. Nous étions éloignés d'environ trois quarts de mille, de la côte la plus voiſine.

1777. Janvier.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre les canots à la mer; j'en pris un, & j'allai voir quel ſeroit l'endroit le plus commode, pour embarquer les choſes qui nous étoient néceſſaires. Le Capitaine Clerke deſcendit à terre de ſon côté, dans le même deſſein. L'eau & le bois s'offrirent en abondance à nos regards : il étoit facile ſur-tout de conduire le bois aux vaiſſeaux,

mais l'herbe, dont nous avions le plus besoin,
1777. étoit rare, & même très-grossiere : il fallut la
Janvier. prendre telle que nous la trouvâmes.

27. Le 27, dès le grand matin, j'envoyai le Lieutenant King au côté oriental de la baie, avec deux détachemens; l'un pour couper du bois, & l'autre pour cueillir de l'herbe; je crus devoir lui donner aussi les soldats de marine. Quoique nous n'eussions encore apperçu aucun des naturels, il s'en trouvoit certainement quelques-uns dans les environs; car nous avions vu des colonnes de fumée, depuis que nous nous étions approchés de la côte; & nous en appercevions alors au milieu des bois à peu de distance. J'expédiai ensuite la chaloupe, après les détachemens; & j'allai bientôt visiter les travailleurs. Ceux de nos gens, qui étoient à terre, jetterent la seine le soir, au fond de la baie, & ils prirent, d'un seul coup, une quantité considérable de poissons. Ils en auroient pris bien davantage, s'ils n'avoient pas rompu leur filet, en le tirant sur la grève : ils revinrent ensuite à bord, avec le bois & l'herbe qu'ils avoient coupé. Je voulois appareiller, dès que le vent le permettroit.

28. Le vent ne fut pas favorable le 28, & j'envoyai une seconde fois du monde à terre, afin d'en tirer une plus grande quantité de bois & de

foin. J'ordonnai auffi au Charpentier & à fes Aides, de couper des éparres, pour l'ufage de la *Réfolution;* & M. Roberts alla, dans un petit canot, reconnoître la baie.

1777. Janvier.

L'après-midi, nous fûmes agréablement furpris de voir arriver huit Naturels du pays, & un jeune garçon à l'endroit où nous coupions du bois : ils s'approchèrent de nous, fans montrer aucune crainte, ou plutôt ils fe préfentèrent avec une extrême confiance; ils n'avoient point d'armes, excepté l'un d'eux qui tenoit un bâton de deux pieds de large & épointé à l'une de fes extrémités.

Ils fe montroient dans toute la nudité & la fimplicité de la nature, à moins qu'on ne veuille regarder comme une efpèce d'ornement de larges piquetures qui offroient fur différentes parties de leur corps des lignes renflées, droites ou courbes.

Ils étoient d'une ftature ordinaire, mais un peu mince : ils avoient la peau noire, la chevelure de même couleur & auffi laineufe que celle des Nègres de *Guinée;* mais ils n'avoient pas les groffes lèvres & le nez plat des noirs de l'*Afrique*. Leurs traits ne préfentoient rien de défagréable; leurs yeux nous parurent affez beaux, & leurs dents bien rangées, mais très-fales; les

1777. Janvier. cheveux & la barbe de la plupart étoient barbouillés d'une espèce d'onguent rouge, & le visage de quelques-uns se trouva peint avec la même drogue.

Ils reçurent tous les présens que nous leur fîmes, mais ils ne témoignèrent aucune satisfaction. Lorsque nous leur donnions du pain & que nous les avertissions par signes qu'ils devoient le manger, ils le rendoient ou ils le jettoient, sans même le goûter ; ils refusèrent aussi des poissons éléphans, (*a*) cruds & apprêtés que nous leur offrîmes. Quand nous leur présentâmes des oiseaux, ils ne les rendirent pas, & nous comprîmes par leurs signes, qu'ils aimoient beaucoup ce genre de comestible. J'avois amené deux cochons à terre, dans l'intention de les abandonner au milieu des bois. Dès qu'ils furent à la portée de ces animaux, ils les saisirent par les oreilles, comme l'auroit fait un chien, & ils se disposoient à les enlever tout de suite : autant que nous pûmes l'appercevoir, ils n'avoient d'autre intention que de les tuer.

Je désirois connoître l'usage du bâton que l'un des Naturels tenoit à sa main ; je témoignai ce désir par mes gestes, & ils me comprirent : l'un

(*a*) L'Original dit *Some Elephant Fish.*

d'eux établit un morceau de bois qui devoit lui servir de but, & il lança le bâton à la distance d'environ vingt verges, mais sa dextérité ne mérita point d'éloges, car dans chacun des essais multipliés qu'il fit, le bâton alla tomber très-loin du but. Omaï, afin de leur montrer combien nos armes étoient supérieures aux leurs, tira un coup de fusil en visant la marque ; l'explosion les effraya tellement, que, malgré nos caresses & nos soins, ils s'enfuirent au milieu des forêts : l'un d'eux fut si épouvanté, qu'il laissa échapper de ses mains une hache & deux couteaux que nous lui avions donnés. Après nous avoir quittés, ils abordèrent cependant quelques hommes de la *Découverte*, qui embarquoient de l'eau : l'Officier de ce détachement, ne sachant ni quelles étoient leurs dispositions ni ce qu'ils vouloient, tira en l'air un coup de fusil, & ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation.

1777. Janvier.

Ainsi se termina notre premiere entrevue avec les Naturels du pays. Je jugeai que leur frayeur les empêcheroit de se tenir assez près de nous pour observer ce qui se passeroit, & j'ordonnai de conduire les deux cochons au fond de la baie, à environ un mille dans les bois. Il y avoit un mâle & une femelle : on les abandonna sous mes yeux au bord d'un ruisseau d'eau douce. J'avois

d'abord résolu de laisser aussi à la terre *Van-Diemen*, un taureau, une genisse, des chèvres & des moutons; convaincu ensuite que les Naturels n'avoient pas assez d'intelligence pour sentir nos vues, & qu'ils détruiroient ces animaux, je renonçai bientôt à mon projet. Si jamais ils rencontrent les cochons, je suis persuadé qu'ils les tueront; mais comme cet animal devient sauvage en peu de temps, qu'il aime les parties les plus épaisses des forêts, il est très-vraisemblable que la race s'en perpétuera : il auroit fallu choisir un terrein ouvert pour les bœufs, les genisses, les chèvres & les moutons, & les habitans n'auroient pas tardé à les découvrir.

1777. Janvier.

19. La matinée du 19 se passa dans un calme plat, qui dura toute la journée, & qui différa notre appareillage; j'envoyai un détachement sur la pointe orientale de la baie, où je voulois prendre de l'herbe; car on m'avoit informé qu'on y en trouvoit d'une qualité supérieure : un second détachement alla couper du bois; je descendis moi-même à terre. Nous avions vu plusieurs des Naturels courant le long de la côte; ainsi, quoique leur frayeur les eût déterminé la veille à nous quitter si brusquement, ils paroissoient convaincus que nous ne leur ferions pas de mal, & que nous désirions les revoir. Je

voulois affifter à la feconde entrevue, fi nous venions à bout d'en obtenir une. 1777. Janvier.

Nous eûmes à peine débarqué, qu'environ vingt des Naturels, parmi lefquels il y avoit de jeunes garçons, arrivèrent près de nous fans aucune efpèce de crainte ou de défiance : l'un d'eux étoit remarquable par fa difformité ; il portoit une boffe énorme fur le dos ; fes geftes plaifans & la gaieté que fembloient annoncer fes difcours, attirèrent d'ailleurs notre attention. Nous fuppofâmes qu'il s'efforçoit de nous divertir ; par malheur nous ne l'entendions pas ; la langue qu'il parloit étoit même abfolument inintelligible pour nous : elle me parut différente de celle des Habitans des parties les plus feptentrionales de ce pays, que je rencontrai dans mon premier voyage. On doit d'autant moins en être furpris, que les infulaires que nous vîmes alors, diffèrent de ceux-ci à beaucoup d'autres égards. (*a*)

(*a*) La différence la plus remarquable paroît être celle des cheveux. Les Naturels que le Capitaine Cook rencontra en 1769, fur les bords de la riviere *Endéavour*, " avoient les cheveux naturellement „ longs & noirs, mais ils les portoient courts ; en „ général ces cheveux, continue-t-il, étoient liffes, „ mais quelquefois ils boucloient légèrement : nous „ n'en avons point apperçu qui ne fuffent fort mê-

1777. Janvier. Les Naturels de la terre *Van-Diemen* ne paroissent pas d'ailleurs aussi misérables que les peuplades rencontrées par Dampierre sur la côte occidentale de la *Nouvelle-Hollande.* (*a*)

„ lés & sales; leur barbe, touffue & épaisse, étoit „ de la même couleur que leurs cheveux. „ Premier Voyage de Cook dans la Collection de Hauskworth, Tom. IV, pag. 118 de la Traduction Françoise.

Il faut observer ici, d'après le témoignage du Capitaine King, que M. Cook eut de la peine à convenir que les cheveux des Naturels de la baie de l'*Aventure* fussent *laineux;* il crut que ceux de ses gens qui les virent pour la premiere fois, s'étoient trompés; qu'ils attribuoient à ces cheveux la qualité de la chevelure des Nègres, parce qu'ils étoient remplis de graisse & d'ocre rouge. Le Capitaine King l'ayant engagé ensuite à examiner avec soin la chevelure des petits garçons & des femmes, qui n'offroit point d'ordure, on reconnut qu'elle étoit naturellement laineuse. Peut-être M. Cook s'est-il mépris de la même maniere sur la qualité des cheveux des Naturels qui habitent les bords de la riviere *Endéavour;* peut-être la chevelure est-elle laineuse aussi; car il dit *expressément que les cheveux de tous les Insulaires qu'il vit, étoient fort mêlés & sales.*

(*a*) Les Insulaires que Dampierre rencontra sur la côte occidentale de la *Nouvelle-Hollande*, offrent plusieurs points de ressemblance avec ceux que M. Cook a vus à la terre *Van-Diemen.*

1°. Les uns & les autres sont également familiers avec les Etrangers.

Trois ou quatre rangs de petites cordes tirées de la fourrure d'un animal, flottoient autour du col de plusieurs d'entr'eux ; une bande étroite d'une peau de *kanguroo*, environnoit la cheville du pied de quelques autres. Je leur donnai à chacun un collier de grains de verre & une médaille. Ce présent parut leur faire plaisir, ils sembloient ne mettre aucun prix au fer ni aux outils de ce métal; ils ignoroient même l'usage des

1777. Janvier.

2°. Leur stature & leur figure sont les mêmes; ils se tiennent fort droits; ils sont minces de taille; ils ont la peau noire, les cheveux noirs, courts & bouclés, comme les Nègres de *Guinée*, & leur bouche est très-grande.

3°. Les uns & les autres n'ont ni maisons, ni vêtemens, ni pirogues, ni instrumens de pêche pour prendre de gros poissons; ils se nourrissent de moules, de petoncles & de limaçons de mer grillés; ils ne tirent aucun fruit de la terre; ils n'ont d'armes qu'un bâton épointé à l'une de ses extrémités, &c.

Les Naturels de la terre *Van-Diemen* ont dû cependant paroître moins misérables que ceux dont parle Dampierre. 1°. Ces derniers ont toujours les paupieres à demi-fermées, afin de garantir leurs yeux des mouches extrêmement incommodes dans cette partie de la *Nouvelle-Hollande ;* 2°. il leur manquoit deux dents à la mandibule supérieure, & ils n'avoient point de barbe. Voyez les *Voyages de Dampierre.* On n'a aucune raison de croire que ce Voyageur s'est trompé dans ses descriptions.

hameçons, si l'on peut établir cette opinion,
1777. d'après l'indifférence avec laquelle ils regardè-
Janvier. rent les nôtres.

Il est difficile de croire qu'une peuplade établie sur la côte de la mer, & qui ne semble tirer des productions du sol aucune partie de sa subsistance, ne connoît aucun moyen de prendre du poisson. J'observerai seulement que nous ne les avons jamais vus occupés de la pêche, & que nous n'avons apperçu ni pirogues ni canots. Ils rejettèrent, il est vrai, l'espèce de poisson que nous leur offrîmes, mais les amas de coquilles de moules que nous trouvâmes en différens endroits près du rivage, & autour des habitations désertes situées au fond de la baie, démontrent du moins qu'ils mangent quelquefois des coquillages. Les habitations désertes dont je viens de parler, étoient de petites huttes construites avec des perches & couvertes d'écorce : nous apperçûmes plusieurs gros troncs d'arbres qui avoient été creusés par le feu, & nous pensâmes avec raison que ces troncs d'arbres leur servent de temps-en-temps d'habitation. Nous apperçûmes des vestiges de feu dans l'intérieur ou aux environs, & par-tout où il y avoit des amas de coquillages, & c'est une preuve sûre qu'ils cuisent leurs alimens.

1777. Janvier.

Je paſſai environ une heure avec ceux des Naturels qui entouroient nos bûcherons; comme je n'avois à craindre aucune hoſtilité de leur part, je me rendis auprès du détachement qui coupoit de l'herbe ſur la pointe orientale de la baie : ce détachement avoit rencontré une belle prairie. On chargea les canots devant moi, & je retournai dîner à bord, où le Lieutenant King arriva bientôt.

Il m'apprit qu'au moment où je venois de quitter la côte, pluſieurs femmes & quelques enfans abordèrent nos travailleurs; & que ces femmes & ces enfans lui furent préſentés. Il leur donna les bagatelles qu'il avoit avec lui : une peau de kanguroo, qui n'étoit point apprêtée, flottoit ſur les épaules & autour de la ceinture des femmes; nous la jugeâmes deſtinée à ſoutenir les enfans qu'elles portent quelquefois ſur leurs dos; car elle ne couvroit pas les parties naturelles. Les femmes étoient d'ailleurs auſſi nues & auſſi noires que les hommes, & elles avoient le corps *piqueté* ou cicatriſé de la même maniere; mais, quoique leurs cheveux fuſſent de la même couleur & de la même nature, quelques-unes avoient la tête complétement raſée : les cheveux de pluſieurs ſe trouvoient coupés ſeulement d'un côté; la partie ſupérieure de la

tête des autres, offroit une eſpèce de tonſure
1777. qui reſſembloit à celle de Prêtres Catholiques. (*a*)
Janvier. La plupart des enfans nous parurent jolis; mais nous n'eûmes pas la même opinion de la figure des femmes, & ſur-tout de celles qui étoient avancées en âge : on m'apprit cependant que quelques Officiers de la *Découverte* leur avoient adreſſé des hommages, qu'ils leur avoient offert des préſens d'une grande valeur, & qu'ils furent repouſſés avec beaucoup de dédain : je ne dirai pas ſi elles réſiſterent par un ſentiment de dédain, ou dans la crainte de déplaire aux hommes du pays; il eſt sûr que cette galanterie de nos Meſſieurs n'étoit point agréable aux Inſulaires; car

(*a*) Le Capitaine Cook a eu raiſon de dire que les habitans de la terre *Van-Diemen* different, à bien des égards, des Naturels qu'il rencontra lors de ſon premier voyage dans les parties ſeptentrionales de la côte Eſt de la *Nouvelle-Hollande;* il faut remarquer ſeulement qu'il ne vit qu'une femme en 1770; (c'étoit dans la baie de *Botanique*) elle portoit ſes cheveux courts, & l'homme qui l'accompagnoit, avoit *ſes cheveux longs & épais, la barbe longue auſſi & groſſiere.* Voyez le premier Voyage de Cook dans la Collection de Hawkeſworth. Ainſi, cet uſage eſt commun aux Naturels de la terre *Van-Diemen* & à ceux des parties ſeptentrionales de la côte Eſt de la *Nouvelle-Hollande.*

un vieillard qui s'en apperçut, ordonna tout de suite aux femmes & aux enfans de se retirer : les femmes obéirent, mais elles montrerent un peu de répugnance.

1777. Janvier.

Cette conduite des Européens envers les femmes des peuples sauvages, est très-blâmable ; elle inspire aux hommes du pays une jalousie qui peut nuire beaucoup au succès d'une entreprise ; elle fait tort à un équipage entier, sans remplir les vues particulières des individus : j'ai vu que de pareilles avances sont assez inutiles. En général, on observera, je crois, que parmi les peuplades peu civilisées, où les femmes se montrent d'un accès facile, les hommes sont les premiers à les offrir aux étrangers, & que s'ils ne les offrent pas, on essaiera en vain de les séduire avec des présens, on cherchera inutilement des lieux écartés. Je puis assurer que cette remarque est juste pour toutes les Isles de la mer du Sud où j'ai relâché. C'est donc jouer un rôle absurde, c'est compromettre sa sûreté & celle de ses camarades, que de solliciter vivement dans les voyages de long cours, des femmes qui ne veulent pas se rendre.

L'après-midi, j'allai voir les Fourrageurs, afin de hâter leurs travaux : je les trouvai sur l'Isle des *Pinguins*, où ils avoient découvert une herbe

1777. Janvier.

excellente. Nous travaillâmes, avec ardeur, jusqu'au coucher du soleil, & nous nous rendîmes ensuite à bord. Je jugeai que nous avions alors assez de foin pour atteindre la *Nouvelle-Zélande*.

Depuis notre arrivée ici, nous avions eu des calmes ou de légers souffles de vent de la partie de l'Est. Ainsi, ma relâche ne nous fit point perdre de temps; car, si j'avois tenu la mer, nous n'aurions pas avancé notre voyage de plus de vingt lieues; & quoique notre séjour à la Terre *Van-Diemen* ait été de courte durée, il m'a mis en état d'ajouter quelques remarques à la description encore bien imparfaite de cette partie du globe.

Avant nous, on avoit abordé deux fois à la Terre *Van-Diemen*. Elle reçut ce nom de Tasman, qui la découvrit au mois de Novembre 1642. Elle n'a vu aucun Navigateur Européen jusqu'au mois de Mars 1773, époque où le Capitaine Furneaux y toucha. Je n'ai pas besoin de dire que c'est la pointe la plus méridionale de la *Nouvelle-Hollande*; qu'elle forme, non un continent, mais la plus grande Isle du monde connu.

La plus grande partie du sol est d'une bonne hauteur; on y trouve des collines & des vallées; & on y apperçoit par-tout cette teinte de verd

qui annonce la fertilité. Le pays eſt bien boiſé, & ſi l'on peut établir ſon opinion d'après les apparences, & d'après les obſervations que nous fîmes dans la baie de l'*Aventure*, il n'eſt pas mal arroſé : nous rencontrâmes de l'eau en abondance en trois ou quatre endroits de cette baie. La meilleure, ou celle que les Navigateurs peuvent embarquer plus commodément, ſe puiſe à l'un des ruiſſeaux qui tombe dans un étang ſitué derrière la grève du fond de la baie. Elle ſe mêle dans l'étang avec l'eau de la mer, & il faut la puiſer au-deſſus, ce qui n'eſt point difficile. On charge très-aiſément du bois à brûler.

1777. Janvier.

Le vent de Nord-Eſt eſt le ſeul auquel cette baie ſoit expoſée ; mais comme il ſouffle des Iſles *Maria*, il ne peut amener une très-groſſe mer, & en tout, la rade doit être regardée comme ſûre. Le fond eſt net & d'une bonne tenue ; la mer y a de douze, à cinq & quatre braſſes de profondeur. La carte, ci-jointe, inſtruira mieux que mes diſcours, des choſes qu'il importe de ſavoir ſur la baie de l'*Aventure*.

L'eſquiſſe de la Terre *Van-Diemen*, faite par le Capitaine Furneaux, & inſérée dans mon ſecond voyage, (*a*) ne me paroît pas contenir

(*a*) Tom. I, pag. 232 de la Traduction Françoiſe.

1777. Janvier.

d'erreur eſſentielle; excepté à l'égard des Iſles *Maria*, dont le giſſement eſt mal placé. On peut comparer cette poſition, avec celle que je leur donne dans ma carte; je la publie, non comme le réſultat d'obſervations plus ſoignées, mais comme le fruit d'un ſecond examen. La longitude fut déterminée par un grand nombre d'obſervations de Lune, faites avant que la terre s'offrît à nos regards, tandis qu'elle étoit en vue, & après que nous l'eûmes quittée, ces obſervations furent rapportées par la montre marine à la *Baie de l'Aventure*, & à pluſieurs des points principaux de la côte.

La Table ſuivante indique ſur la même ligne la latitude & la longitude.

	Latit. Nord.		*Long. Orient.*
Baie de l'Aventure,	$43^d\ 21'\ 20''$	—	$147^d\ 29'\ 0''$
Pointe de Taſman,	43 33 0	—	147 28 0
Cap méridional,	43 42 0	—	146 56 0
Cap Sud-Oueſt,	43 37 0	—	146 7 0
Iſle Swilly,	43 55 0	—	147 6 0

Baie de l'Aventure, { Déclinaiſon de l'aimant, ... $5^d\ 15'$ Eſt. Inclinaiſon de l'extrémité méridionale de l'aiguille, ... $70^d\ 15\frac{1}{2}$.

Le

Le 29, c'eſt-à-dire, deux jours avant le dernier quartier de la Lune, nous eûmes la marée haute, à trois heures du matin. L'élévation perpendiculaire des flots fut de dix-huit pouces, & rien n'indiquoit qu'elle eût jamais excédé deux pieds & demi. Voilà toutes les remarques utiles à la navigation, que ma courte relâche m'a permis de faire ſur la terre *Van-Diemen*.

1777. Janvier.

M. Anderſon employa avec ſon activité ordinaire, le peu de jours que nous paſſâmes dans la baie de l'*Aventure*, à examiner le pays. Il a bien voulu me donner ſes remarques ſur les productions naturelles, & lorſqu'on les aura lues, on ne regrettera point les miennes. Quelques-unes de ſes obſervations ſuppléeront à ce que j'ai omis ou à ce que j'ai dit d'une maniere imparfaite; & quoique ſon vocabulaire ſur la langue du pays, ſoit peu étendu, les Savans qui recueillent des matériaux pour découvrir l'origine des différentes Nations, le recevront avec plaiſir. Je préviendrai ſeulement que les grands arbres de haute futaie dont il parle, ſont d'une eſpèce différente de ceux qu'on trouve ſur les parties les plus ſeptentrionales de cette côte. Le bois en eſt d'un tiſſu très-ſerré & fort dur; on peut en faire des eſparres, des rames, ou

l'employer à beaucoup d'autres uſages, & ſi on découvre un moyen d'en alléger le poids, il offrira au beſoin d'excellens mâts, & peut-être les meilleurs du monde.

1777. Janvier.

„ On trouve au fond de la baie de l'*Aven-* „ *ture*, une jolie grève de ſable; elle paroît „ formée uniquement des particules détachées „ par les flots, d'un très-beau grais blanc qui „ borde la côte preſque par-tout, & dont la „ pointe *Cannelée*, ſituée à peu de diſtance, „ ſemble compoſée. Cette grève a environ deux „ milles de longueur; on y pêche à la ligne „ d'une manière commode; les deux vaiſſeaux „ profitèrent à diverſes repriſes & avec ſuccès „ de cet avantage: on rencontre parderriere une „ plaine qui a un lac d'eau ſalée, ou plutôt „ d'eau ſaumâtre dans lequel nous prîmes à la „ ligne de petites truites & un nombre aſſez con- „ ſidérable de brêmes blanches. Les rives lon- „ gitudinales de ce lac ſont parallèles à la grève; „ les autres cantons qui avoiſinent la baie, ſont „ montueux; ils offrent, ainſi que la plaine, une „ ſeule forêt de très-grands arbres, que les ar- „ briſſeaux, les fougeraies & les débris d'arbres „ rendent preſque impénétrables : il faut en ex- „ cepter néanmoins les flancs de quelques-unes „ des collines, où les arbres ſont clairs-ſemés,

„ & où l'on n'a à lutter que contre une herbe „ groſſière. 1777. Janvier.

„ Au Nord de la baie, on voit un terrein „ bas, qui ſe prolonge au-delà de la portée de „ la vue ; on y apperçoit quelques touffes de „ bois répandues çà & là ; nous n'avons pas eu „ occaſion d'examiner d'ailleurs en quoi il dif- „ fere du terrein des collines : le ſol de la plaine „ eſt ſablonneux, ou il offre un terrein jaunâ- „ tre, & quelquefois une argille de couleur „ rouge. Le ſol de la partie inférieure des col- „ lines, eſt de la même eſpèce ; mais plus haut, „ & ſur-tout dans les endroits où il y a peu d'ar- „ bres, il paroît d'un gris foncé, & nous le ju- „ geâmes très-ſtérile.

„ Les flancs des collines diſtillent de l'eau „ dans les vallées ; on y trouve de petits ruiſ- „ ſeaux en quelques endroits : ces ruiſſeaux ſuf- „ firent pour remplir nos futailles, mais ils n'é- „ toient pas auſſi conſidérables que ſembloit le „ promettre l'étendue de la terre *Van-Diemen :* „ nous en fûmes d'autant plus étonnés, qu'en „ tout elle eſt montueuſe & bien boiſée ; une „ foule d'indices annoncent que ce pays eſt très- „ ſec, & ſans ſes bois, on pourroit peut-être „ le comparer aux environs du *Cap de Bonne-* „ *Eſpérance*, quoique cette partie de l'*Afrique*

1777.
Janvier.

„ giffe dix degrés plus au Nord. La terre *Van-Diemen* ne reffemble pas à la *Nouvelle-Zélande* fituée à la même latitude, où la plus petite vallée offre un ruiffeau confidérable. La chaleur paroît auffi très-grande, car le thermomètre fe tenoit à 64 & 70 degrés, & il monta un jour à 74. Nous obfervâmes que les oifeaux, une heure ou deux après qu'on les avoit tués, fe couvroient de petits vers : j'attribue cet effet uniquement à la chaleur; car nous n'avons aucune raifon de fuppofer que ce climat a une difpofition particuliere à putréfier les corps.

„ Nous n'apperçûmes point de minéraux, & même, excepté le grais blanc dont j'ai déjà parlé, nous ne vîmes pas d'autres pierres.

„ Aucune des productions végétales que nous avons trouvées, ne peut fervir de comeftible.

„ Les arbres des forêts font d'une feule efpèce, & ils s'élèvent très-haut; ils font parfaitement droits, & ils ne pouffent guères de branches que vers le fommet : l'écorce en eft blanche, & on diroit de loin qu'on les a pelés; elle eft d'ailleurs épaiffe, & on y trouve quelquefois des morceaux d'une gomme ou réfine tranfparente, rougeâtre & d'une faveur aftringente : les feuilles font longues, étroites

„ & épointées ; elles portent des grappes de
„ petites fleurs blanches, dont les calices étoient 1777.
„ répandus sur la terre en grande quantité, & Janvier.
„ mêlés avec des calices d'une autre sorte à-peu-près de la même forme, mais beaucoup plus larges ; d'où il paroît résulter qu'il y a deux espèces de cet arbre. L'écorce des plus petites branches, le fruit & les feuilles, ont un goût piquant & agréable & une odeur aromatique qui approche de celle de la mente : (*a*) l'arbre a quelque affinité avec les *myrthus* des Botanistes.

„ L'arbre le plus commun après celui-ci, est petit ; il n'a qu'environ dix pieds de haut ; il produit beaucoup de branches, il offre des feuilles étroites & une large fleur jaune & cylindrique, composée d'une multitude de filamens. Lorsque cette fleur est tombée, elle laisse un fruit qui ressemble à une pomme-de-pin : (*b*) les deux autres dont je viens de parler, sont inconnus en *Europe*.

„ On ne voit guères d'autres sous-bois qu'un arbrisseau qui approche un peu du myrthe,

(*a*) L'original dit *Pepper Mint ;* & ce mot pourroit bien signifier du Poivre.

(*b*) Il y a dans l'Original *Pine Top.*

„ qui semble être le *leptospermum scoparium*,
1777. „ indiqué dans le *Car. gen. plan.* du docteur
Janvier. „ Forster, & un second plus petit, qui est une
„ espèce de *Melaleuca* de Linnæus.

„ Les plantes ne sont pas nombreuses ; en „ voici la liste : une espèce de *gladiolus*, le „ jonc, la campanelle, le fenouil marin, l'o- „ seille sauvage, l'herbe au lait, l'herbe à rumi- „ ner, (*a*) la larme de Job, & quelques autres „ particulières à cette terre. Il y a plusieurs es- „ pèces de fougeres, telles que la polypode, la „ scolopendre, la femelle, & des mousses, mais „ ces mousses sont communes ou du moins on „ les trouve ailleurs & sur-tout à la *Nouvelle-* „ *Zélande*.

„ Le seul quadrupède que nous ayions pris, „ est un *opossum*, à-peu-près deux fois aussi gros „ qu'un gros rat : c'est vraisemblablement le mâle „ de l'espèce rencontrée sur les bords de la ri- „ viere *Endéavour*, dont parle la collection „ de Hawesworth. (*b*) Il est noirâtre dans la „ partie supérieure du corps, avec des teintes „ brunes ou couleur de rouille, & il est blanc „ dans la partie inférieure ; le tiers de la queue,

(*a*) Il y a dans l'Original *Cud weed*.
(*b*) Tom. IV. de la Traduction Françoise.

„ du côté de la pointe, eſt blanc & dégarni de „ poil au-deſſous ; il grimpe ou s'accroche ſur „ les branches d'arbres, parce qu'il vit de bayes, „ & il eſt probable que cette nudité d'une par- „ tie de la queue eſt une ſuite de ſes habitudes. „ Le deſſein de M. Webber en donnera une idée „ plus juſte que tout ce que je pourrois en dire. „ Le *Kanguroo*, autre animal qu'on trouve ſur „ les côtes plus ſeptentrionales de la *Nouvelle-* „ *Hollande*, (*a*) habite sûrement auſſi la terre „ *Van-Diemen ;* car les Naturels qui vinrent „ nous voir, portoient des pièces de ſa peau : „ d'ailleurs en courant les bois, nous vîmes à „ diverſes repriſes, mais d'une maniere confuſe, „ des animaux qui fuyoient devant nous, & nous „ jugeâmes, ſur leur groſſeur, qu'ils étoient de „ cette eſpèce. Il ſemble, par le crottin que nous „ rencontrâmes par-tout, & par les ſentiers étroits „ qu'ils fraient au milieu des buiſſons, qu'ils y „ ſont très-multipliés.

1777. Janvier.

„ Il y a pluſieurs eſpèces d'oiſeaux, mais ils „ ſont ſi rares & ſi ſauvages, qu'on leur fait pro- „ bablement la guerre. Les inſulaires en tirent „ peut-être une grande partie de leur ſubſiſtance. „ On rencontre ſur-tout dans les bois, de grands

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook.

1777. Janvier.

„ faucons ou aigles bruns, des corneilles, à-peu-
„ près les mêmes qu'on trouve en *Angleterre*,
„ des perroquets jaunes & de gros pigeons : il
„ y a aussi trois à quatre espèces de petits oi-
„ seaux, dont l'un est de l'espèce de la grive :
„ un autre plus petit, dont la queue est assez lon-
„ gue, a une partie de la tête & du col d'une
„ belle couleur d'azur, & nous lui donnâmes le
„ nom de *Motacilla Cyanea* : nous vîmes sur
„ la côte plusieurs espèces de goëlands, un pe-
„ tit nombre de pies de mer noires, & un joli
„ pluvier couleur de pierre, qui avoit une huppe
„ noire : nous apperçûmes des canards sauvages
„ autour d'un étang ou d'un lac qui est derriere
„ la grève, & des nigauds avoient coutume de
„ se percher sur les arbres élevés & sans feuil-
„ les, qui sont près du rivage.

„ Nous trouvâmes dans les bois des serpens
„ noirâtres assez gros : nous tuâmes un gros lé-
„ zard inconnu jusqu'alors; il avoit quinze pou-
„ ces de long & six de tour; le noir & le jaune
„ étoient nués sur sa peau d'une maniere agréa-
„ ble. Nous en tuâmes un autre plus petit de
„ couleur brune & dorée au-dessus, & de cou-
„ leur de rouille au-dessous.

„ La mer est plus peuplée d'animaux, & les
„ espèces y sont aussi variées que sur la terre.

„ Le poiſſon éléphant ou *pejegallo*, dont parle
„ le Voyage de Frézier, (*a*) eſt le plus nom- 1777.
„ breux, & quoiqu'il ſoit d'une qualité infé- Janvier.
„ rieure à la plupart des autres poiſſons, nous le
„ trouvâmes bon à manger. Nous prîmes plu-
„ ſieurs raies, des nourrices, (*b*) des petits *lea-*
„ *ther jackets*, (*c*) de petites brêmes blanches,
„ d'une chair plus ferme & meilleure que celles
„ que nous avions pêchées dans le lac. Nous prî-
„ mes auſſi un petit nombre de ſoles & de car-
„ relets, deux eſpèces de *trigla*, (*d*) dont l'une
„ eſt nouvelle, de petits mulets tachetés, &,
„ ce qui nous ſurprit beaucoup, le petit poiſſon
„ qui a une bande d'argent ſur le côté, & qui
„ eſt appellé *atherina hepſetus* par Haſſel-
„ quiſt. (*e*)

„ Perſonne de nos équipages ne ſe ſouvenoit
„ d'avoir vu l'eſpèce qui eſt la plus nombreuſe
„ & la meilleure après le poiſſon éléphant : elle
„ tient tout-à-la-fois de la nature des poiſſons

(*a*) Tom. II, pag. 211. n. 12. Planche 17.

(*b*) Il y a dans l'Original *Nurſes*.

(*c*) Je n'ai pu découvrir le nom que les Naturaliſtes François donnent à ce Poiſſon.

(*d*) Ce Poiſſon eſt de la claſſe de *Thoricacae*. Il y en a 3 eſpèces.

(*e*) *Iter Paleſtinum*.

1777. Janvier.

„ de forme arrondie & des poiſſons plats ; elle „ a les yeux placés très-près l'un de l'autre ; „ l'avant-corps plat & le reſte arrondi ; elle eſt „ de couleur de ſable brunâtre, elle a des taches „ couleur de rouille dans la partie ſupérieure, „ & elle eſt blanchâtre au-deſſous ; elle eſt tou- „ jours couverte d'une matière viſqueuſe, & „ nous jugeâmes qu'elle vit au fond de la mer, „ ainſi que les poiſſons plats.

„ Les Rochers offrent une quantité conſidé- „ rable de moules & d'autres coquillages : il y „ a auſſi un grand nombre d'étoiles de mer ; de „ petits lepas, (*a*) & beaucoup d'éponges. La „ mer jette ſur la côte une eſpèce d'éponge qui „ eſt d'une texture très-délicate ; celle-ci n'eſt „ pas commune : nous en diſtingâmes une ſe- „ conde, qui eſt le *ſpongia dichotoma*.

„ Nous recueillîmes ſur la grève une foule de „ jolies têtes de meduſe, & la *laplyſia* puante „ ou le lievre marin, dont le ſuc a, ſelon l'ob- „ ſervation de quelques Auteurs, la propriété „ d'enlever les poils ; les *laplyſia* que nous ren- „ contrâmes, ne produiſoient pas cet effet.

„ Les inſectes, quoique peu nombreux, ſont „ très-variés ; des ſauterelles, des papillons &

(*a*) Dans l'Original *Limpets*.

„ plusieurs espèces de petites teignes, dont les couleurs nous parurent nuancées d'une manière agréable, s'offrirent à nos yeux : il y a deux espèces de mouches de dragon, (*a*) des taons, des mouches de chameau, (*b*) plusieurs espèces d'araignées, & quelques mouches scorpion ; mais celles-ci sont rares. La famille la plus incommode, quoiqu'elle ne soit pas très-multipliée, est celle des mousquites ; je ne dois point oublier une grosse fourmi noire, dont les morsures causent des douleurs presque insupportables : heureusement ces douleurs se calment bientôt. Le *proboscis* vénimeux des mousquites produit aussi une douleur très-vive.

1777. Janvier.

„ Les Naturels que nous abordâmes n'avoient point ce regard farouche, ordinaire aux peuplades qui se trouvent à ce point de civilisation ; ils paroissoient au contraire doux & joyeux, & ils ne nous montrerent ni réserve ni jalousie. Cette familiarité & cette gaieté de caractère peuvent venir de ce qu'ils ont peu de chose à perdre & à garder.

„ Nous ne pouvons guères parler de leur

(*a*) L'Original dit *Dragon's flies.*

(*b*) On lit dans l'Original *Camel's flies.*

„ vivacité ou de leur intelligence; rien n'annonce „ qu'ils possèdent la premiere qualité à un degré „ remarquable, & ils semblent doués de moins „ de pénétration encore, que les Habitans de la „ *Terre de feu*, qui ne manquent point de matériaux, mais qui n'ont pas assez d'esprit pour „ se faire des vêtemens & se défendre contre la „ rigueur du climat. Le petit bâton grossièrement épointé que portoit l'un d'eux, est la „ seule chose qui indiquât de leur part un travail méchanique. J'ai déjà dit que quelques-„ uns avoient des bandes de peau de kanguroo „ attachées sur le pied avec des lanieres; mais „ nous n'avons pu savoir si ces bandes de peau „ leur tiennent lieu de souliers, ou s'ils vouloient „ seulement couvrir une plaie. Les piquetures & „ les découpures de leur bras & de leur corps, „ ces lignes renflées ou cicatrices qui ont différentes longueurs & différentes directions, & „ qui se trouvent assez élevées au-dessus de la „ surface de la peau, annoncent une sorte d'adresse; il est difficile d'imaginer la méthode „ qu'ils emploient pour exécuter cette singulière „ broderie. En voyant des hommes qui leur ressembloient si peu & des choses qui leur étoient „ absolument étrangeres, ils ne témoignerent „ aucune surprise; ils montrerent de l'indiffé-

„ rence pour les dons que nous leur fîmes; ils
„ ne parurent attentifs à rien, & il n'eſt pas 1777.
„ beſoin de citer d'autres preuves de l'engour- Janvier.
„ diſſement de leur eſprit.

„ Leur teint eſt d'un noir ſale & moins foncé „ que celui des Nègres d'*Afrique ;* il paroît „ qu'ils en augmentent la noirceur en ſe bar- „ bouillant le corps; car dès qu'ils touchoient „ quelque choſe de propre, tel que du papier „ blanc, ils le ſaliſſoient. Leur chevelure eſt „ complétement laineuſe; comme ils y mettent „ beaucoup de graiſſe mêlée avec un enduit rouge „ ou avec de l'ocre, elle eſt grumelée ou divi- „ ſée en petites parties, ainſi que celle des *Hot-* „ *tentots.* Leurs cheveux ne bouclent point, „ par un effet de cet uſage; car j'examinai la „ tête d'un petit garçon qui n'avoit jamais été „ enduite, & je reconnus que ſes cheveux étoient „ naturellement tels que je les ai décrits plus „ haut. Leur nez eſt large & plein, quoiqu'il „ ne ſoit pas applati. La partie inférieure de leur „ viſage s'avance en ſaillie, comme celle de la „ plupart des Inſulaires de la mer du Sud que „ j'ai vus; enſorte qu'une ligne perpendiculaire „ tombant du haut de la tête, couperoit une „ partie beaucoup plus conſidérable du menton, „ que ſur le viſage d'un Européen : leurs yeux

1777. Janvier.

„ font d'une grandeur médiocre, il y a moins „ de blanc que dans les nôtres, &, fans être ni „ vifs ni perçans, ils donnent à leur phyfionomie „ un air de franchife & de bonne humeur : leurs „ dents font larges, elles ne font ni égales ni „ bien rangées ; elles ne me femblerent pas d'un „ blanc auffi parfait que celle des Nègres ; mais „ j'ignore fi la faleté n'en altéroit pas la blan- „ cheur naturelle : leur bouche eft un peu trop „ grande ; elle l'eft peut-être moins qu'elle ne „ le paroît, parce qu'ils portent leur barbe lon- „ gue, & qu'ils l'enduifent de peinture, ainfi „ que leurs cheveux : leur corps eft d'ailleurs „ bien proportionné, quoique leur ventre foit „ un peu gros ; cela peut venir de ce qu'ils ne „ fe ferrent jamais ; car il faut obferver, que „ dans la plupart des autres pays, on porte des „ ceintures plus ou moins fortes. La pofture „ qu'ils aiment le mieux, eft de fe tenir debout, „ la partie fupérieure du corps un peu recour- „ bée en avant, & l'une des mains traverfant le „ dos & faififfant l'autre bras qui tombe noncha- „ lamment.

„ On obferve ici ce que les anciens Poëtes „ nous difent des Faunes & des Satyres, qui „ habitoient des troncs d'arbres. Nous trouvâmes „ au fond de la baie de miférables charpentes

„ recouvertes d'écorce, qui méritoient à peine le „ nom de huttes; mais ces pauvres demeures ne „ sembloient avoir été construites que pour un „ séjour passager, & nous rencontrâmes une multitude de gros arbres creusés, qui offroient un „ meilleur asyle. A l'aide du feu, ils avoient „ pratiqué dans les troncs, un espace de six ou „ sept pieds de hauteur : les foyers d'argile que „ nous y vîmes, & autour desquels quatre ou „ cinq personnes pouvoient s'asseoir, (*a*) démontrent qu'ils les habitent quelquefois. Ces „ habitations sont très-durables, car ils ont soin „ de laisser entier un des côtés de l'arbre, ce „ qui suffit pour y entretenir une sève aussi abondante que dans les autres.

1777. Janvier.

„ Les Naturels de la terre *Van-Diemen*, sont „ sans doute de la même race que ceux des parties septentrionales de la *Nouvelle-Hollande*. „ Quoiqu'ils n'aient pas la vue mauvaise & deux „ dents de moins à la mandibule supérieure, „ comme ceux que vit Dampierre sur la côte

(*a*) Tasman trouva dans la baie de *Fréderic Henry*, voisine de celle de l'*Aventure*, deux arbres, dont l'un avoit deux brasses, & l'autre deux brasses & demie de tour; les branches ne commençoient qu'à 60 ou 65 pieds de terre. Lisez son Voyage dans la *Collection de Harris*, Edition de Campbell, Vol. I, pag. 136.

1777. Janvier.

„ Oueſt de ce pays; quoique la deſcription de „ ceux que le Capitaine Cook apperçut ſur la „ côte orientale durant ſon premier Voyage, ne „ leur convienne pas à bien des égards, je ſuis „ perſuadé toutefois que la diſtance des lieux, „ la communication interrompue, la diverſité du „ climat & le laps du temps, ſuffiſent pour pro- „ duire plus de différences dans la figure & les „ uſages, qu'il n'y a réellement entre les peu- „ plades de la terre *Van-Diemen* & celles dont „ parlent Dampierre, & le premier voyage de „ M. Cook. Le Journal de Parkinſon offre le „ portrait de l'un des habitans des bords de la „ riviere *Endéavour*, & ce portrait reſſemble „ beaucoup aux Naturels de la baie *de l'Aven-* „ *ture*. Si leur langue n'eſt pas la même, cette „ circonſtance ne forme point une difficulté in- „ ſoluble; car la conformité du langage de deux „ peuplades qui vivent éloignées l'une de l'au- „ tre, prouve bien qu'ils viennent d'une ſouche „ commune, mais la différence des idiômes n'eſt „ pas une preuve du contraire. (*a*)

(*a*) L'habile Auteur des Recherches ſur les *Américains*, développe cette idée d'une maniere très-ſatisfaiſante. " C'eſt quelque choſe de ſurprenant, dit- „ il, que la foule des idiômes, tous variés entr'eux,

„ Il

„ Il faudra étudier beaucoup la langue de la „ terre *Van-Diemen*, & celle des parties les „ plus septentrionales de la *Nouvelle-Hollande*, avant de prononcer que ces idiômes different l'un de l'autre : je présume même que „ l'opinion contraire est mieux fondée ; car nous „ reconnûmes que l'animal appellé *Kanguroo*, „ sur les bords de la riviere *Endéavour*, est „ connu ici sous le même nom, & je n'ai pas

1777. Janvier.

» que parlent les Naturels de l'*Amérique Septentrionale* : qu'on réduise ces idiômes à des racines, » qu'on les simplifie ; qu'on en sépare les dialectes & » les Jargons dérivés, il en résulte toujours cinq à » six langues meres, respectivement incompréhensibles. On a observé la même singularité dans la *Sibérie* & la *Tartarie*, où le nombre des idiômes & » des dialectes est également multiplié ; & rien n'est » plus commun que d'y voir des hordes unies, qui » ne se comprennent point. On retrouve cette même » multiplicité de jargons dans toutes les Provinces de » l'*Amérique Méridionale* „ (il auroit pu y ajouter l'*Afrique*.) " Il y a beaucoup d'apparence que la *vie* „ *des Sauvages en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des bois épais ; occasionne nécessairement cette grande diversité de langues*, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant „ les Barbares vagabonds, en forme un corps de nation. Alors l'idiôme le plus riche & le moins pauvre en mots, devient dominant & absorbe les autres. „ Tom. I, pag. 159, 160.

1777. Janvier.

„ besoin d'observer qu'il est difficile d'attribuer „ au hasard cette conformité dans la langue des „ deux peuplades : d'ailleurs il paroît vraisem- „ blable que les habitans de la terre *Van-Die-* „ *men* n'auroient jamais perdu l'usage des piro- „ gues & des canots, s'ils avoient été originai- „ rement transportés par mer dans cette partie „ de l'Isle. Il faut avouer que les hommes, ainsi „ que l'animal nommé *kanguroo*, semblent être „ venus par terre du Nord de ce Cap ; si cette „ observation est juste, en même-temps qu'elle „ servira à montrer l'origine de la race qui ha- „ bite la terre *Van-Diemen*, elle décidera une „ autre question, que le Capitaine Cook & le „ Capitaine Furneaux paroissent avoir déjà ré- „ solue ; il s'ensuivra que la *Nouvelle-Hollande* „ n'est pas coupée en petites Isles par la mer, „ comme quelques Ecrivains l'ont imaginé. (*a*)

„ Je pense donc que tous les habitans de la „ *Nouvelle-Hollande* sont de la même race ; „ ils ressemblent beaucoup aux insulaires de „ *Tanna* & de *Manicola* ; & l'on peut suppo- „ ser, non sans raison, qu'ils viennent originai- „ rement de la même contrée que les autres

(*a*) Dampierre semble être de cette opinion, Vol. 3, pag. 104, 125.

„ Naturels de la mer du Sud : car d'environ dix
„ mots, les feuls de la langue de *Van-Die-* 1777.
„ *men*, que nous vînmes à bout de recueillir, Janvier.
„ celui qui exprime le froid, differe peu du
„ terme qui a cette fignification à la *Nouvelle-*
„ *Zélande*, & à *O-Taïti* : on dit *Malla-reeda*
„ à la terre *Van-Diemen*, *Makkareede* à la
„ *Nouvelle-Zélande*, & *Ma'reede* à *O-Taïti*.
„ Voici les autres mots du petit vocabulaire,
„ que nous avons fait à la terre *Van-Diemen*.

Quadne,	une femme.
Eve'rai,	l'œil.
Mnidje,	le nez.
Ka'my,	la dent, la bouche ou la langue.
Lae'renne,	un petit oifeau indigene des bois du pays.
Koy'gee,	l'oreille.
No'onga,	les cicatrices renflées que les Naturels ont fur le corps.
Teegera,	manger.
Toga'rago,	il faut que je m'en aille, ou je veux m'en aller.

„ Leur prononciation n'a rien de défagréa-
„ ble, mais elle eft un peu rapide : elle ne l'eft
„ cependant pas davantage que celle des autres
„ peuplades de la mer du Sud. En fuppofant

M 2

1777. Janvier.

„ l'affinité des idiômes un guide sûr pour découvrir l'origine des Nations, je suis persuadé „ que si l'on s'occupe de ces recherches avec „ soin, que si l'on parvient à recueillir exactement & à comparer un nombre suffisant de „ termes de diverses langues, on trouvera que „ toutes les peuplades répandues à l'Est depuis „ la *Nouvelle-Hollande* jusqu'à l'Isle de *Pâques*, ont une souche commune. „ (*a*)

(*a*) M. Marsden a sur cette matière, les mêmes idées que M. Anderson. Il observe « qu'une langue » générale, altérée & mutilée par le laps du temps, » est répandue dans cette partie du Monde, depuis » *Madagascar* jusqu'aux Terres découvertes le plus » loin à l'Est; que le Malais en est un dialecte très- » corrompu ou raffiné par le mêlange d'autres idiômes. Une conformité de langage aussi universelle, » annonce que les diverses peuplades ont une ori- » gine commune; mais un voile épais cache les cir- » constances & les progrès de leur séparation. » *History of Sumatra*, pag. 35.

Voyez aussi le Mémoire intéressant qu'il a lu à la Société des Antiquaires; on le trouve dans l'*Archaeologia* de cette Académie, Vol. 6, pag. 155. Il y développe davantage son opinion, & il l'appuie sur deux Tables de mots correspondans.

CHAPITRE VII.

Traverſée de la Terre Van-Diemen *à la* Nouvelle-Zélande. *Relâche dans le Canal de la* Reine Charlotte. *Diverſes entrevues avec les Naturels du Pays. Détails qu'ils nous donnerent ſur le maſſacre de l'équipage du canot de l'*Aventure. *Détails ſur le Chef qui fut à la tête des Aſſaſſins. Détails ſur les deux jeunes gens qui s'embarquerent à la ſuite d'Omaï. Remarques ſur les Habitans. Obſervations Aſtronomiques & Nautiques.*

IL s'éleva une briſe de l'Oueſt, le 30 Janvier, à huit heures du matin : nous appareillâmes, & nous ſortîmes de la baie de l'*Aventure*. Bientôt après le vent paſſa au Sud & il devint une véritable tempête : ſa violence diminua le ſoir, & à cette époque il ſouffla de l'Eſt & du Nord-Eſt.

1777. Janvier.

L'ouragan fut annoncé par le baromètre ; car le mercure deſcendit dès que le vent commença à ſouffler : ce vent d'abord très-favorable, fut remarquable d'une autre manière ; il amena un

1777. Février. degré de chaleur preſque inſupportable. Le thermomètre monta dans un inſtant d'environ 70 à près de 90 degrès : la chaleur ſe trouva de ſi courte durée, que nous l'attribuâmes à des vapeurs brûlantes, que la briſe chaſſoit devant elle ; quelques perſonnes de nos équipages ne s'en apperçurent pas.

Nous continuâmes notre route à l'Eſt juſqu'à la nuit du 6 au 7 Février, & il ne nous arriva rien qui mérite d'être cité. A cette époque, un des ſoldats de la *Découverte* tomba dans les flots & on ne le revit plus : c'étoit le ſecond accident de cette eſpèce, arrivé au Capitaine Clerke depuis ſon départ d'*Angleterre*.

10. Nous découvrîmes la terre de la *Nouvelle-Zélande*, le 10 à quatre heures après-midi : nous reconnûmes que c'étoit la pointe *du rocher;* elle nous reſtoit au Sud-Eſt-quart-Sud, à environ huit ou neuf lieues. Depuis notre départ de la terre *Van-Diemen*, le vent avoit ſoufflé les quatre ou cinq premiers jours du Nord-Eſt, du Nord & du Nord-Nord-Oueſt ; durant la plus grande partie de cet intervalle, il forma une jolie briſe ; il paſſa enſuite au Sud-Eſt, où il ſe tint vingt-quatre heures, après quoi il ſauta à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, & il s'éloigna

peu de ces parties du compas, jusqu'à notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*.

1777. Février. 11.

Du moment où nous apperçûmes la terre, je manœuvrai sur le Cap *Farewell*, qui nous restoit au Sud-quart-Sud-Ouest, à environ quatre lieues, le lendemain à la pointe du jour : à huit heures, il se montroit dans le Sud-Ouest-quart-Sud, à-peu-près à cinq lieues : la sonde rapportoit alors quarante-cinq brasses fond de sable; en doublant le Cap, elle en donna cinquante, même fond.

Je gouvernai ensuite sur l'Isle *Stephens*, que nous atteignîmes à neuf heures du soir. Le 12 à dix heures du matin, nous jettâmes l'ancre dans le *Canal de la Reine Charlotte*, à l'endroit où nous avions mouillé (*a*) durant mon premier voyage. Je ne voulois pas perdre de temps, & nos opérations commencèrent l'après-midi du même jour : on débarqua les futailles vuides, & on nettoya un terrein suffisant pour y établir les deux observatoires, pour y dresser les tentes de nos gardes & de ceux de mes gens, qui seroient obligés de passer la nuit à terre.

(*a*) Voyez la Carte du *Canal de la Reine Charlotte* dans la Collection de Hawkesworth.

M 4

Nous fûmes à peine mouillés, que plusieurs
1777. pirogues arrivèrent aux vaisseaux : les Naturels
Février. qui osèrent monter à bord, furent en petit nombre ; j'en fus d'autant plus surpris qu'ils nous connoissoient tous. Parmi les insulaires qui s'opiniâtroient à demeurer dans leurs pirogues, je distinguai un homme que j'avois traité avec une amitié particulière, lors de ma dernière relâche : ni mes démonstrations d'amitié, ni mes présens ne purent le déterminer à venir près de moi. Je cherchai les motifs de cette réserve ; ils imaginoient sans doute que j'abordois sur leurs côtes, afin de venger la mort des matelots & des soldats du Capitaine Furneaux qu'ils avoient massacrés. Omaï, qu'ils voyoient à mes côtés, étoit sur l'*Aventure*, lorsque cette malheureuse affaire eut lieu ; il leur en parla tout de suite, ils durent le reconnoître, & ils sentirent bien que je ne l'ignorois pas. Je fis tous les efforts possibles pour les convaincre que je ne leur voulois point de mal, & que la vengeance ne m'engageroit pas à rien entreprendre contr'eux. Je ne sais si cette promesse les frappa ; mais il est sûr que bientôt ils ne montrèrent plus de réserve ni de défiance.

13. Le 13, chacun des vaisseaux dressa une tente sur le même terrein, où j'avois établi autrefois

mon petit camp : on difpofa auffi les obfervatoires, & MM. King & Bayly commencèrent leurs obfervations, dont le but principal étoit de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. J'envoyai à terre le refte des futailles; les Tonneliers & un nombre fuffifant de matelots allèrent les réparer & les remplir. Je chargeai deux hommes de braffer de la biere de pin, & j'ordonnai aux Charpentiers & à fes Aides de couper du bois : un autre détachement recueillit de l'herbe pour notre bétail; & ceux qui demeurèrent à bord, s'occupèrent du radoub des vaiffeaux & de l'arrangement des vivres & des munitions. Chacun fut employé d'une maniere utile pendant notre féjour ici. Je donnai une garde de dix foldats de marine, à ceux qui fe trouvoient fur la côte, & je fis diftribuer des armes à tous les travailleurs. M. King & deux ou trois bas-Officiers, fe tinrent d'ailleurs conftamment auprès d'eux : lorfque j'envoyois un canot à une diftance confidérable des vaiffeaux, j'avois foin de l'armer, & de le mettre fous la conduite de ceux de mes Officiers qui m'infpiroient le plus de confiance, & qui connoiffoient le mieux les Naturels. Durant mes autres relâches, je n'avois jamais pris ces précautions, & je fuis intimement convaincu qu'elles n'étoient pas néceffaires; mais

1777. Février.

après le massacre des dix hommes de l'Aventure, 1777. Février. après celui du Capitaine Marion du Fresne, & de quelques-uns de ses gens dans la baie *des Isles*, (*a*) il étoit impossible de n'avoir pas un peu d'inquiétude.

Si les Zélandois crurent d'abord que nous venions les punir de leur barbarie, ils ne tardèrent pas à changer d'opinion ; car, dès ce jour même, un grand nombre de familles arrivèrent de différentes parties de la côte, & s'établirent près de nous. Excepté l'espace que renfermoit notre petit camp, tous les terreins de cette anse, où l'on pouvoit dresser une hutte, se trouvèrent occupés. Ils ne nous disputèrent point celui que nous avions pris, mais ils vinrent y enlever les débris de quelques vieilles cabanes, & ils se servirent des matériaux pour en construire de nouvelles.

On est étonné de la promptitude avec laquelle ils construisent ces huttes : j'en ai vu élever plus de vingt sur un espace qui, une heure auparavant, étoit couvert d'arbrisseaux & de plantes. Ils apportent ordinairement avec eux une partie des matériaux, & ils trouvent le reste sur les terreins qu'ils choisissent. J'ai assisté au débarquement d'une

(*a*) En 1772.

petite peuplade, & à la construction d'un de ces villages : au moment où les pirogues atteignirent le rivage, les hommes sautèrent à terre, ils se mirent en possession d'une plaine, ils arrachèrent les plantes & les arbrisseaux, & ils dressèrent une partie de la charpente des huttes sans perdre une minute ; ils retournerent ensuite à leurs pirogues, ils débarquerent leurs armes, ils les établirent contre un arbre, où ils les placerent de maniere à pouvoir les saisir dans un instant. J'observai qu'aucun d'eux ne négligea cette précaution : tandis que les hommes construisoient les cabanes, les femmes ne demeuroient pas oisives; quelques-unes veilloient sur les pirogues, d'autres sur les provisions, & le petit nombre de leurs meubles, d'autres rassembloient du bois sec pour faire du feu & préparer le dîner. Les enfans & les vieillards furent assez occupés sur ces entrefaites ; je leur jettai les grains de verre & toutes les bagatelles que j'avois dans mes poches; le plus adroit les ramassoit, & ce petit jeu les divertissoit beaucoup.

1777. Février.

Ces huttes de passage les garantissent très-bien du vent & de la pluie, & les Naturels ne veulent pas autre chose. Je remarquai qu'en général & peut-être toujours, la même tribu ou famille s'associe, & élève des cabanes communes : aussi

avons-nous vu fréquemment leurs villages, ainſi
1777. que celles de leurs bourgades qui ſe trouvent les
Février. plus étendues, partagées en différens quartiers par des paliſſades de peu de hauteur & par des barrieres.

Les Zélandois, qui s'établirent près de nous, nous procurèrent de grands avantages : pluſieurs alloient tous les jours à la pêche, lorſque le temps le permettoit, & ils échangeoient ordinairement la meilleure partie de leurs poiſſons. Ce ſupplément, joint à ce que nous prenions au filet ou à la ligne, fut ſi conſidérable, que le poiſſon ne nous manqua guères durant notre relâche: nous ne manquâmes pas non plus d'autres rafraîchiſſemens : on ſervit conſtamment aux équipages des deux vaiſſeaux du céleri, du cochléaria & des pois cuits avec des tablettes de bouillon, & on leur donna de la biere de pin. Si quelques-uns de nos gens avoient des germes de ſcorbut, cette nourriture ne tarda pas à les guérir; mais à notre arrivée dans le *Canal de la Reine Charlotte*, il n'y avoit que deux hommes ſur les cadres des deux vaiſſeaux; ils étoient à bord de la *Réſolution*.

Indépendamment de ceux des Naturels qui s'établirent près de nous, nous reçûmes la viſite d'une multitude d'autres, dont la réſidence n'étoit

pas éloignée, & de quelques-uns qui habitoient l'intérieur du pays : ils apporterent à notre marché des outils & des instrumens, du poisson & des femmes. Les matelots montroient une sorte de dégoût pour les Zélandoises, & ils ne se soucioient pas ou ils craignoient de former des liaisons avec elles. Ce fut un bonheur ; car je n'ai pas oui dire qu'aucun de mes gens ait quitté son poste, pour aller dans les habitations de l'Isle.

1777. Février.

Je tolere les liaisons avec les femmes, parce que je ne puis les empêcher; mais je ne les encourage jamais, parce que j'en redoute les suites. On dit, je le sais, que les commerces amoureux font la sûreté des Navigateurs parmi les peuples sauvages : ils offrent peut-être ces avantages aux hommes, qui, par nécessité ou par choix, veulent s'établir sur des terres nouvellement découvertes; mais, en général, il n'en est pas ainsi des voyageurs tels que nous, & ces sortes de liaisons perdent plus de monde qu'elles n'en sauvent. Seroit-il raisonnable d'attendre autre chose ? puisque les femmes ne se livrent aux navigateurs que par intérêt, & sans ressentir ni estime ni attachement pour eux : mon expérience sur ce point est assez étendue, & je n'ai jamais vu un exemple du contraire.

1777. Février. Parmi les Naturels qui n'étoient pas établis près de nous, & qui cependant vinrent nous voir, je distinguai un Chef, appellé *Kahoora*, on m'apprit qu'il avoit dirigé la troupe des guerriers qui assommèrent le détachement du Capitaine Furneaux, & qu'il avoit lui-même tué M. Rowe : d'après ce que me dirent de lui la plupart de ses compatriotes, il étoit plus redouté que chéri : on ne se contenta pas de me répéter qu'il étoit un méchant homme, quelques-uns m'engagerent à diverses reprises à lui donner la mort, & ils parurent bien surpris de ce que je ne me rendois pas à leurs instances ; car, selon leurs principes de morale, il étoit juste de le tuer. Mais j'aurois pu exterminer la race entiere, si j'avois suivi les conseils de cette espèce que je reçus : les habitans de tous les villages ou hameaux me prierent chacun à leur tour de détruire leurs voisins. Il n'est pas aisé de concevoir les motifs d'une animosité si terrible, & elle prouve d'une maniere frappante, jusqu'à quel point ces malheureuses peuplades sont divisées entr'elles : je suis sûr que je ne me mépris pas sur l'intention des Naturels qui m'adresserent des prieres si étranges ; car Omaï, dont la langue naturelle est un dialecte de celle de la *Nouvelle-Zélande*, & qui entendoit

parfaitement bien tout ce qu'on me dit, me servoit d'interprete. 1777.

Le 15, j'allai dans mon canot examiner les Février. districts qui offroient la meilleure herbe; je vou- 15. lois voir ensuite l'Hippa ou le village fortifié, situé à la pointe Sud-Ouest de *Motuara*, & les lieux que nous avions convertis autrefois en jardins. Je trouvai l'Hippa désert; mais les maisons & les palissades avoient été réparées; elles me parurent en bon état, & d'autres indices m'annonçoient qu'il avoit été habité peu de temps auparavant. Il est inutile de décrire ici cette espèce de forteresse; j'en ai assez parlé dans la relation de mon premier voyage, à laquelle je renvoie mes lecteurs; (*a*) la planche qui l'accompagne achevera d'en donner une juste idée.

Lorsque l'*Aventure* relâcha pour la premiere fois en 1773, (*b*) dans le *Canal de la Reine Charlotte*, M. Bayly établit son observatoire à cet endroit, & lui & les hommes qui l'accompagnerent, planterent à leurs heures de loisir, plusieurs des graines de nos jardins. Je n'en

(*a*) Collection de Hawkesworth, Tome 3 de la Traduction Françoise, *pag.* 120.

(*b*) Voyez le second voyage de Cook, tom. I de la Traduction Françoise.

1777. Février. trouvai pas le moindre vestige : il est vraisemblable que les Naturels détruisirent ces plantations, afin d'y construire des huttes quand le village fut rebâti; car les autres jardins plantés par le Capitaine Furneaux, produisoient des choux, des oignons, des poireaux, du pourpier, des radis, de la moutarde, des patates, &c. quoiqu'ils fussent entièrement couverts des herbes sauvages du pays. Les patates venoient du *Cap de Bonne-Espérance*, le changement de sol les avoit beaucoup améliorées; & si les Zélandois les soignoient un peu, elles seroient supérieures à celles qu'on recueille dans la plupart des autres contrées. Les Naturels les aiment beaucoup, & cependant il me fut démontré qu'ils n'ont pas pris la peine d'en planter une seule, & que, sans la difficulté de nettoyer le terrein où nous les avions semés jadis, il n'en resteroit aucune aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont également négligé la culture des autres plantes que nous avions laissées parmi eux.

16. Le 16, à la pointe du jour, je m'embarquai avec un détachement qui alloit cueillir de l'herbe pour notre bétail : j'emmenai cinq canots; le Capitaine Clerke, plusieurs des Officiers, Omaï & deux des Naturels m'accompagnerent. Nous remontâmes le canal l'espace d'environ trois lieues, &

& nous débarquâmes ensuite sur la bande orientale, à un endroit où j'avois été durant mon second voyage; nous y trouvâmes de l'herbe en abondance, & on en chargea deux bateaux.

1777. Février.

En redescendant le canal, nous voulûmes voir l'*Anse de l'Herbe*, où les gens du Capitaine Furneaux avoient été massacrés. J'y rencontrai mon vieil Ami Pédro, qui ne m'avoit presque pas quitté lors de ma derniere relâche dans ce canal. Mon second voyage en fait mention : (*a*) lui & un autre de ses compatriotes se présenterent sur la grève, armés de leur patoos & de leurs piques, & ils nous reçurent avec un air de cérémonie. J'ignore si cette réception leur fut dictée par la politesse ou par la crainte : je crus qu'elle annonçoit de la frayeur; s'ils en éprouvoient réellement, les présens qu'ils reçurent de moi, la dissiperent bientôt : mes largesses engagerent deux ou trois personnes de cette Tribu à s'approcher de nous; la plupart des autres se tinrent si éloignés, que nous ne pûmes distinguer leur figure.

Tandis que nous étions à cet endroit, nous eûmes la curiosité d'apprendre des détails sur la

(*a*) Second Voyage de Cook, fin du troisième volume de la Traduction Françoise.

mort tragique de nos dix compatriotes ; & Omaï
1777. nous fervit d'interprete. Pédro & les autres Na-
Février. turels auxquels nous nous adrefsâmes, répondirent à toutes nos queftions, fans montrer aucune réferve, & comme des hommes qui ne craignent pas d'être punis d'un crime dont ils font innocens. Nous favions déjà qu'aucun d'eux n'avoit eu part au maffacre : ils nous dirent que nos gens dînoient environnés de plufieurs des Naturels; que quelques-uns de ceux-ci volerent en cachette, ou enleverent publiquement du pain & du poiffon; que notre détachement irrité, frappa les voleurs, que la querelle s'échauffa, & que deux Zélandois furent tués par l'explofion de deux fufils; qu'avant que nos gens puffent en tirer un troifième, ou rechargeaffent ceux qui venoient de lâcher leur coup, les Zélandois fe précipiterent fur notre petite troupe, qu'ils l'accablerent par leur nombre, & affommerent tous ceux qui la compofoient. Pédro & fes compagnons, après avoir raconté l'hiftoire du maffacre, nous montrerent le lieu de la fcène, c'eft au coin de l'Anfe à main droite. Pour nous indiquer l'heure où elle fe paffa, ils nous firent voir l'endroit où fe trouvoit le Soleil, & ce dût être affez tard dans l'après-dîner. Ils nous montrerent auffi la place où mouilloit le canot; il paroît qu'il étoit

à environ deux cents verges de celle où dînoit l'équipage : un Nègre du Capitaine Furneaux le gardoit. 1777. Février.

D'autres nous dirent que ce Nègre fut la cauſe de la querelle, & qu'elle arriva de la maniere ſuivante. L'un des Naturels ayant volé quelque choſe dans le canot, le Nègre lui donna un vigoureux coup de bâton : le Zélandois pouſſa des cris qui ſurent entendus de ſes compatriotes ; ceux-ci imaginant qu'il étoit tué, fondirent à l'inſtant ſur les étrangers, qui n'ayant pu gagner la mer, ni s'armer aſſez tôt pour échapper au danger qui les menaçoit, périrent de la main de leurs ſauvages ennems.

La premiere de ces verſions fut atteſtée par le plus grand nombre des Naturels avec leſquels nous converſâmes à diverſes repriſes, & qui, je crois, n'avoient aucun intérêt de nous tromper. La ſeconde eſt celle du jeune Zélandois, qui abandonna ſon pays pour s'embarquer avec nous, & qui par conſéquent n'avoit point de motif de nous taire la vérité : ils avouerent tous que le maſſacre eut lieu au moment où l'équipage du canot étoit aſſis ſur l'herbe & dînoit ; & il eſt très-probable que les deux récits ſont exacts, car ils ſont parfaitement d'accord. Il eſt aiſé de concevoir que tandis que quelques-uns des Naturels

N 2

voloient le Nègre chargé de la garde du canot,
1777. d'autres insulaires envahissoient de leur côté la
Février. propriété de ceux de nos gens qui se trouvoient à terre.

Quoi qu'il en soit, les Zélandois convinrent unanimement, que des vols commis par leurs compatriotes, produisirent la querelle; ils convinrent aussi que le massacre ne fut pas prémédité, & que si l'équipage eût été moins vif à punir le voleur, il n'y auroit point eu de sang répandu. Les ennemis les plus ardens de Kahoora, ceux qui m'excitoient avec le plus de zèle à l'assassiner, avouerent en même-temps, qu'il n'avoit pas intention d'élever une dispute, bien moins encore de donner la mort à personne, & qu'il ne forma ce projet, qu'après avoir vu nos gens porter les premiers coups. Il paroît aussi que les malheureux, victimes de la férocité Zélandoise, furent bien loin de prévoir ce qui leur arriva; s'ils avoient eu la moindre inquiétude, ils n'auroient pas eu la témérité de s'asseoir pour dîner, à une distance si considérable de leur canot, & au milieu d'une troupe de guerriers, qui, le moment d'après, devoient être leurs bourreaux. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoit devenu le canot; les uns me raconterent qu'on l'avoit mis en pièces & brûlé; d'autres, qu'une tribu étrangère

l'avoit emmené, mais qu'ils ne pouvoient dire en quel endroit. 1777. Février.

Nous demeurâmes dans l'*Anse de l'Herbe*, jusqu'au soir, & après avoir chargé de foin, de céleri & de cochléaria, &c. le reste de nos canots, nous nous rembarquâmes, afin de retourner à bord. Nous avions déterminé Pédro à lancer sa pirogue à la mer & à nous accompagner; mais à peine eûmes-nous quitté le rivage, que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité du Nord-Ouest, ce qui l'obligea de regagner la terre : nous continuâmes notre route, & ce fut avec beaucoup de peine que nous atteignîmes les vaisseaux. Quelques-uns des canots n'arriverent qu'à une heure du matin; heureusement qu'ils furent rentrés à cette époque ; car nous essuyâmes bientôt une véritable tempête, entremêlée d'une forte pluie; de sorte que nos travaux se trouverent suspendus durant la journée du 17 : 17.
l'ouragan cessa le soir, & le vent qui passa à l'Est, amena le beau temps.

18. Nous reprîmes nos travaux le lendemain; les Naturels conduisirent leurs pirogues au large & se mirent à pêcher. Pédro vint s'établir près de nous avec toute sa famille. Matahouah est le véritable nom de ce Chef; celui de Pédro lui avoit été donné par quelques-uns de nos

1777. Février. gens, durant mon second voyage, & je l'avois ignoré jusqu'alors. Il étoit connu de ses compatriotes sous l'une & l'autre de ces dénominations.

20. Nous essuyâmes le 20, dans la matinée, un second ouragan du Nord-Ouest; il ne fut pas aussi long que le premier, mais les coups de vent qui venoient des collines, étant beaucoup plus forts, nous fûmes obligés d'abattre les vergues & les mâts de hune; &, malgré cette précaution, nous eûmes bien de la peine à affronter l'orage. Ces ouragans sont ici très-communs, & quelquefois très-violens & très-incommodes. Les montagnes voisines toujours surchargées de vapeurs alors, augmentent l'impétuosité du vent & changent sa direction de telle maniere, que deux rafalles ne viennent jamais de suite du même point de compas, & que, plus on est près de la côte, plus on en ressent les effets.

21. Le 21, nous reçûmes la visite d'une Tribu ou Famille, composée d'environ trente personnes, qui venoient du haut du canal. Je ne les avois jamais vues. Le Chef s'appelloit Tomatongeauooranne; il étoit âgé d'environ quarante-cinq ans, & sa physionomie annonçoit la franchise & la joie. En général, les hommes, les femmes &

les enfans avoient de beaux traits, & je n'ai pas rencontré une aussi belle race à la *Nouvelle-Zélande*. 1777. Février.

A cette époque, plus des deux tiers des habitans du canal s'étoient établis autour de nous. Une foule d'entr'eux se rendoit chaque jour aux vaisseaux, ou dans notre camp. Ils venoient surtout aux tentes, lorsque les Matelots fondoient la graisse de nos veaux marins. Ils sembloient aimer l'huile plus passionnément encore que les Groënlandois; ils mettoient du prix, même à l'écume qu'on ôtoit de la chaudiere, même à la lie déposée au fond des tonneaux. Quelques gouttes d'huile puantes étoient pour eux une friandise agréable, ils la demandoient avec une ardeur extrême, & je jugeai qu'ils n'en boivent pas souvent.

Le 23, nous avions embarqué la quantité d'herbages & de foin que nous crûmes nécessaire à notre bétail, jusqu'à notre arrivée à *O-Taïti*; & les deux vaisseaux avoient assez d'eau & de bois : on abattit les tentes, & on reconduisit à bord tout ce que nous avions porté sur la côte. Le lendemain, nous appareillâmes & nous sortîmes de l'anse. Le vent n'étoit pas bon, je m'apperçus que le jussant finiroit, avant que nous eussions débouqué le canal, & nous mouillâmes 23. 24.

1777. Février.

de nouveau, un peu en dehors de l'Isle *Motuara*, afin d'attendre une occasion plus favorable de passer le détroit.

Tandis que nous démarrions, pour remettre à la voile, Tomatongeauooranne, Matahouah, & beaucoup d'autres Zélandois, vinrent nous dire adieu, ou plutôt chercher à obtenir de nous de nouveaux présens. Ces deux Chefs me demanderent des chèvres & des cochons. Je donnai à Matahouah deux chèvres, un mâle & une femelle, avec leur chevreau; & à Tomatongeauooranne, deux cochons, un verrat & une truie. Ils me promirent de ne pas les tuer, mais j'avoue que je ne comptai pas beaucoup sur leur parole. J'appris, à cette occasion, que les animaux envoyés à terre, par le Capitaine Furneaux, étoient tombés, bientôt après, entre les mains des Naturels, & qu'il n'en restoit aucun; mais je ne pus rien savoir sur ceux que j'avois laissés, à mon second voyage, dans la baie de l'*Ouest*, & dans l'anse des *Cannibales*. Tous les Insulaires avec qui je causai, convinrent cependant que les bois situés derriere l'anse du vaisseau, renfermoient des volailles qui y vivoient dans l'état sauvage; & les deux Zélandois qui s'embarquerent sur mon bord, m'informerent ensuite que Tiratou, Chef du pays, très-aimé de

ſes Compatriotes, avoit beaucoup de coqs & de poules, & une des truies. 1777. Février.

Quand j'arrivai à la *Nouvelle-Zélande*, j'avois réſolu d'y laiſſer non-ſeulement des chèvres & des cochons, mais des moutons, & un jeune taureau, avec deux geniſſes, ſi je trouvois un Chef aſſez puiſſant pour les garder & les défendre, ou un endroit ſolitaire qui me donnât lieu de croire que les Naturels ne les découvriroient pas. Mais je ne rencontrai ni l'un ni l'autre, & Tringoboohee que je vis dans mon ſecond voyage, (*a*) & qui à cette époque me parut un perſonnage de ſi grande importance, ne vivoit plus. Il avoit été tué cinq mois auparavant avec ſoixante & dix perſonnes de ſa Tribu, & rien n'indiquoit autour de nous, une Tribu aſſez nombreuſe, pour avoir une ſupériorité de forces ſur les autres Tribus du pays. J'aurois manqué mon but, en donnant ces animaux à une famille dénuée de la force néceſſaire; car dans une contrée comme celle-ci, où la propriété eſt ſi incertaine, ils ſeroient bientôt devenus la proie d'une peuplade victorieuſe; on auroit ſéparé les mâles des femelles, ou bien on les auroit tués;

(*a*) Voyez le ſecond Voyage de Cook, tome 3 de la Traduction Françoiſe, *page* 362.

1777. Février. & vraiſemblablement ces deux choſes auroient eu lieu. Les obſervations faites depuis notre arrivée étoient ſi déciſives ſur ce point, que je n'y aurois dépoſé aucun de nos quadrupèdes, ſi Matahouah & Tomatongeauooranne, ne m'avoient demandé des chèvres & des cochons. J'en avois aſſez pour l'uſage que j'en voulois faire; & quoique je n'ignoraſſe pas que, ſelon toute apparence, ils les tueroient, je leur donnai des cochons & des chèvres. J'ai laiſſé, à la *Nouvelle-Zélande*, dix ou douze cochons à différentes époques, outre ceux qu'y dépoſa le Capitaine Furneaux, & à moins qu'il n'arrive un concours d'événemens bien fâcheux, les Navigateurs y trouveront un jour ces quadrupèdes dans l'état ſauvage ou dans l'état de domeſticité.

Nous fûmes à peine mouillés près de *Motuara*, que trois ou quatre pirogues, remplies de Naturels, arriverent de la bande Sud-Eſt du Canal; nous achetâmes une quantité conſidérable des productions & des ouvrages du pays. Kahoora, le Chef des Guerriers qui maſſacrerent les dix hommes du Capitaine Furneaux, montoient une des pirogues. C'eſt la troiſieme fois qu'il venoit nous voir, ſans montrer la plus légere frayeur. J'étois ſur la côte, lorſqu'il ſe rendit auprès de la *Réſolution*, & je fus de retour

à bord, au moment où il partoit. Omaï, qui m'avoit accompagné à terre, l'apperçut; il le dénonça tout de suite, & il me conjura de le faire tuer à coups de fusil. Ce n'est pas tout, il adressa la parole à Kahoora, & il le menaça de le poignarder de sa propre main, s'il avoit la hardiesse de revenir.

1777. Février.

Le Zélandois fut si peu effrayé de ces menaces, qu'il revint le lendemain, avec toute sa famille, composée de vingt personnes, y compris les femmes & les enfans. Omaï m'en avertit de nouveau, & il me demanda s'il devoit l'engager à monter à bord. Je lui répondis qu'il le pouvoit. Bientôt après, il amena ce Chef dans ma chambre, & il me dit: " Voilà Kahoora, tuez-„ le. „ Mais oubliant ses menaces de la veille, ou craignant que je ne le chargeasse de l'exécution, il se retira tout de suite. Cependant il reparut bientôt, & voyant Kahoora sur ses pieds, il s'écria d'un ton de reproche: " Pourquoi ne „ le tuez-vous pas? Vous m'assurez qu'on pend „ en Angleterre l'homme qui en tue un autre; „ ce barbare en a tué dix, & vous ne voulez „ pas lui donner la mort; quoique la plupart „ de ses Compatriotes la désirent, quoique cela „ soit juste. „ L'éloquence assez solide d'Omaï me fit rire, je lui enjoignis de demander au

1777. Février.

Zélandois, pourquoi il avoit tué le détachement du Capitaine Furneaux. Kahoora effrayé par cette question, étendit ses bras en suppliant, & baissa la tête : il avoit l'air d'un homme surpris dans une embuscade, & je suis persuadé qu'il s'attendoit à mourir sur l'heure. Mais il reprit sa gaieté dès le moment où je promis de ne pas attenter à sa personne. Il ne sembloit pas disposé néanmoins à répondre à notre question, & il fallut lui répéter, à diverses reprises, que je ne me vengerois pas. Lorsqu'il eut obtenu le pardon dont il croyoit avoir besoin, il eut le courage d'avouer qu'un de ses Compatriotes, ayant voulu échanger une hache de pierre, l'Anglois à qui il l'offrit, s'en empara, & refusa ensuite de la rendre ou d'en payer la valeur; que le propriétaire de la hache se saisit de quelques morceaux de pain, comme d'un équivalent, & que la querelle s'engagea.

Les autres détails racontés par Kahoora, sur cette malheureuse affaire, différent peu de ce qu'on nous avoit dit auparavant. Il nous apprit qu'il avoit couru de très-grands dangers durant le combat; qu'il fut couché en joue, & qu'il n'échappa à ce coup de fusil, qu'en se cachant derrière le canot; qu'un autre homme placé près de lui, fut renversé sur la poussiere roide mort;

qu'immédiatement après l'exploſion, il attaqua M. Rowe, Chef du Détachement, qui ſe défendit avec ſon épée; que lui Kahoora fut bleſſé au bras, mais qu'enfin ſa troupe plus nombreuſe, remporta une victoire complète. 1777. Février.

M. Burney, envoyé le lendemain à terre, (*a*) avec un détachement armé, trouva les membres épars des dix hommes qui avoient débarqué la veille : plein de reſſentiment & de fureur, il tira pluſieurs volées ſur les Naturels, qui étoient encore raſſemblés au lieu de la ſcène, & qui vraiſemblablement achevoient de manger les cadavres des vaincus. Il étoit naturel de ſuppoſer que les coups de fuſil avoient eu du ſuccès, & que quelques-uns des Aſſaſſins, ou des Cannibales, avoient été tués au milieu de leur déteſtable repas. Nous interrogeâmes, ſur ce point, Kahoora, & d'autres qui s'étoient trouvés au combat & au feſtin; il parut que notre ſuppoſition étoit mal fondée, & que les coups tirés par M. Burney, n'avoient tué ni bleſſé perſonne.

La plupart des Naturels que nous avions rencontrés depuis notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*, ſavoient bien, comme je l'ai déjà dit,

---

(*a*) Voyez le ſecond Voyage de Cook, tom. 4 de la Traduction Françoiſe, *pag.* 139 & les ſuivantes.

1777. Février.

que je n'ignorois pas la maniere barbare dont ils avoient traité les dix hommes du Capitaine Furneaux, & ils comptoient sûrement que je tuerois Kahoora ; non-seulement ils sembloient le désirer, mais ils témoignerent beaucoup de surprise, en voyant ma modération à cet égard. Il en étoit instruit, ainsi que moi, & je fus très-étonné à mon tour, qu'il osât se mettre si souvent en mon pouvoir. Lorsqu'il vint nous voir, tandis que les vaisseaux mouilloient dans l'anse, il put se fier au nombre de ses amis qui l'accompagnoient, & se croire en sûreté ; mais il nous fit ses deux dernieres visites, dans des circonstances plus défavorables. Nous étions mouillés à l'entrée du canal, assez loin de la côte ; il n'avoit aucun secours à espérer de l'Isle ; il ne devoit pas compter qu'il réussiroit à prendre la fuite, si je voulois l'arrêter. Cependant, après le premier moment de crainte, que lui causa une de nos questions, dont j'ai parlé plus haut, loin d'éprouver du trouble & du mal-aise, il apperçut dans la grande chambre, le portrait de l'un de ses Compatriotes, & il nous pria de faire le sien. Il se tint assis, sans témoigner aucune impatience, jusqu'à ce que M. Webber l'eût achevé. Je dois dire que j'admirai son courage, & que je fus flatté de la confiance que je lui inspirois. Ce que j'avois répondu

à ceux de ses Compatriotes, qui me pressoient de le tuer, le tranquillisoit; je les assurai en effet que j'avois toujours été l'ami d'eux tous, & que je le serois toujours, à moins qu'ils ne se conduisissent de maniere à changer mes dispositions à leur égard; que je ne pensois plus aux dix hommes assommés par eux; que ce crime étoit trop ancien, & que je n'en avois pas été témoin, mais que s'ils formoient jamais une seconde tentative de cette espèce, ils verroient tomber sur eux tout le poids de mon ressentiment.

1777. Février.

Avant d'arriver à la *Nouvelle-Zélande*, Omaï avoit formé le projet d'emmener aux Isles de la *Société*, un des Naturels de ce pays. Il trouva bientôt une occasion de l'exécuter; un Zélandois, d'environ dix-sept ou dix-huit ans, appellé Taweiharooa, lui proposa de l'accompagner, & il vint s'établir sur mon bord. Je fis d'abord peu d'attention à cet arrangement; j'imaginai que le Zélandois nous quitteroit, lorsque nous serions sur le point d'appareiller, & lorsqu'il auroit profité des largesses d'Omaï; m'appercevant enfin qu'il étoit bien décidé à s'embarquer avec nous, & ayant appris qu'il étoit fils unique d'un Chef mort, que sa mere vivoit encore & qu'on la respectoit, je craignis qu'Omaï n'eût trompé ce jeune homme, & ceux qui s'intéressoient à lui,

en leur laiſſant l'eſpoir, ou en les aſſurant qu'on
1777. le reverroit. Je leur déclarai d'une maniere poſi-
Février. tive, que ſi Taweiharooa ſuivoit ſon deſſein, il ne reverroit jamais ſa Patrie. Mon diſcours ne parut faire aucune impreſſion. La veille de notre départ, Tiratoutou, mere du jeune homme, arriva à bord dans l'après-dîner, ſans doute afin de recevoir de nouveaux préſens d'Omaï. Elle demeura avec ſon fils juſqu'à la nuit. Ils ſe ſéparerent avec toutes les démonſtrations de tendreſſe qu'on peut attendre d'une mere & d'un fils qui ſe quittent pour jamais. Elle dit qu'elle ne verſeroit plus de larmes, & elle ne tint que trop ſa parole ; car, lorſqu'elle revint le jour ſuivant, faire à ſon fils ſes derniers adieux, elle parut fort gaie, tout le temps qu'elle demeura à bord, & elle s'en alla ſans montrer aucune émotion.

Taweiharooa, afin de voyager d'une manière convenable à ſa naiſſance, ſe propoſoit d'emmener un autre jeune homme en qualité de domeſtique ; celui-ci demeura ſur notre bord, juſqu'au moment où il vit les préparatifs de notre départ: ſes parens vinrent le redemander à cette époque ; mais il fut remplacé le lendemain, par un petit garçon âgé de neuf ou dix ans, & appellé Kokoa. Le pere de Kokoa me le préſenta ; je crois qu'il auroit quitté ſon chien avec moins d'indiffé-

d'indifférence. Il s'empara du peu de vêtemens que portoit l'enfant, & il le laissa complétement nud. J'avois pris des peines inutiles pour leur faire comprendre que Taweiharooa & Kokoa ne reviendroient plus à la *Nouvelle-Zélande;* ni leurs parens, ni aucun des Naturels, ne s'inquiétoient de leur sort. D'après cette insouciance, d'après la persuasion où j'étois que les jeunes Voyageurs ne perdroient rien en s'établissant aux Isles *de la Société*, je consentis aux arrangemens d'Omaï.

1777. Février.

Mes observations, & les détails que m'ont donné Taweiharooa & d'autres, prouvent que les Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, vivent dans des transes continuelles : la plupart des Tribus croient avoir essuyé des injustices & des outrages de leurs voisins, & elles épient sans cesse l'occasion de se venger. Ils aiment beaucoup à manger la chair de leurs ennemis tués dans les batailles, & le desir de cet abominable repas, est peut-être une des principales causes de leur ardeur dans les combats. On m'a dit qu'ils attendent quelquefois bien des années, un moment favorable, & qu'un fils ne perd jamais de vue l'injure faite à son pere. Pour exécuter leur horrible dessein, ils se glissent pendant les ténebres au milieu de leurs ennemis; s'ils les surprennent, ce qui, je crois, arrive peu, ils leur donnent la

mort à tous, & ils n'épargnent pas même les femmes & les enfans. Lorsque le massacre est achevé, ils mangent les vaincus sur le lieu même où s'est passé la boucherie, ou ils emportent autant de cadavres qu'ils le peuvent, & ils s'en régalent ensuite chez eux avec une brutalité trop dégoûtante pour la décrire ici. S'ils sont découverts avant d'avoir exécuté leur sanguinaire projet, ils s'enfuient ordinairement à la sourdine; & on les poursuit, & on les attaque quelquefois à leur tour. Ils ne connoissent point cette modération qui donne quartier, ou qui fait des captifs, ensorte que les vaincus ne peuvent mettre leurs jours à couvert que par la fuite. Cet état perpétuel de guerre, & cette maniere de la conduire, si destructive de la population, les rend très-attentifs, & il est rare de rencontrer, le jour ou la nuit, un Zélandois qui ne soit pas sur ses gardes. Il est impossible de rien ajouter aux motifs qui excitent leur vigilance; la conservation de leur vie & leur bonheur dans l'autre monde en dépendent; car, selon leur systême religieux, l'ame de l'homme, dont le corps est mangé par l'ennemi, est condamnée à un feu éternel, tandis que les ames de ceux dont les corps ont été arrachés des mains des meurtriers, ainsi que les ames de ceux qui meurent de mort naturelle, vont habiter avec

les Dieux. Je leur demandai s'ils mangeoient ceux de leurs amis qui étoient tués à la guerre, mais dont les corps ne tomboient pas au pouvoir de l'ennemi? Ils parurent étonnés de ma question; ils me répondirent que non : ils témoignerent même une sorte d'horreur sur l'idée qu'elle présentoit. Ils enterrent communément leurs morts; mais s'ils ont tué plus d'ennemis qu'ils ne peuvent en manger, ils les jettent à la mer.

1777. Février.

On ne trouve point parmi eux de *morais*, ni rien qui ressemble à un lieu destiné au culte public, & les pratiques de la Religion ne les rassemblent jamais : mais ils ont des Prêtres qui adressent des prieres aux Dieux, & qui les conjurent de protéger des affaires temporelles; par exemple, une entreprise contre une tribu ennemie, une pêche.

Je n'ai pu m'instruire de leurs principes religieux, mais quels qu'ils soient, ils prennent dès l'enfance la ferme habitude de ne point s'en écarter. Le jeune homme qui devoit accompagner Taweiharooa m'offrit sur cela une preuve frappante : il s'abstint de manger la plus grande partie du jour, parce qu'on lui avoit coupé les cheveux. Nous employâmes vainement toute sorte de moyens pour le faire manquer à sa résolution; afin de le tenter, nous lui offrîmes les choses qu'il

1777. Février.

aimoit le plus, il nous répondit que l'Eatooa le tueroit, s'il mangeoit quelque chose ce jour-là. Cependant vers le soir, les besoins de son estomac l'emporterent sur les préceptes de sa Religion, & il se permit un peu de nourriture, mais en petite quantité. Avant que ceci se passât, j'avois conjecturé souvent que les Zélandois ont des idées superstitieuses sur les cheveux; j'en avois vu à diverses reprises une quantité assez considérable, attachés à des branches d'arbre, près de quelques-unes des habitations, mais je n'ai jamais rien appris de détaillé là-dessus.

Malgré l'état de division & de guerre dans lequel vivent les Zélandois, les voyageurs qui traversent un canton sans avoir de mauvais desseins, sont bien reçus & régalés durant leur séjour; mais on exige qu'ils ne demeurent pas plus de temps qu'il n'en faut pour terminer leurs affaires: ces Voyageurs sont sur-tout des Marchands qui vendent du poenammoo ou du talc verd. On dit que cette pierre se trouve seulement à un endroit qui porte son nom, & qui est situé vers le fond du Canal de la *Reine Charlotte*, à un ou deux jours de chemin, au plus, du Port où mouilloient nos vaisseaux. Je regrettai beaucoup de manquer de loisir, je serois allé voir le district d'où l'on tire cette pierre; car on nous en raconta cent

hiſtoires fabuleuſes, dont aucune ne paroiſſoit vraiſemblable. Ceux des Naturels qui montroient le plus d'intelligence, eſſayerent de nous convaincre, mais ils n'en vinrent pas à bout : ils nous dirent, par exemple, que le *poenammoo* vient d'un poiſſon, qu'ils harponnent, qu'ils traînent enſuite au rivage où ils l'attachent & où il ſe change en pierre. Ils avouoient tous qu'on le ramaſſe dans un grand lac ou dans une mare; & ſi l'on peut former ici quelque conjecture, il eſt probable que les torrens l'amenent du haut des montagnes & le dépoſent ſous l'eau. Les Naturels appellent ce lac *Tavai poenammoo*, c'eſt-à-dire, l'eau du Talc verd : ils donnent ce nom au diſtrict voiſin, & non pas à l'Iſle la plus méridionale de la *Nouvelle-Zélande*, comme je l'ai ſuppoſé dans la Carte & le diſcours de mon premier voyage. (*a*)

1777. Février.

La polygamie eſt autoriſée parmi eux ; on rencontre ſouvent un homme qui a deux ou trois femmes : les femmes ſont nubiles de bonne heure : celles qui ne ſe marient pas, paroiſſent vivre dans l'abandon, elles ont beaucoup de peine à pourvoir à leur ſubſiſtance; dénuées de protecteurs,

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook, dans la Collection de Hawkeſworth.

elles se trouvent sans cesse à la merci de quiconque a de la force.

1777. Février.

Les Zélandois semblent satisfaits du peu de connoissances qu'ils possèdent ; ils n'essaient en aucune maniere de les étendre, & leurs observations ou leurs recherches annoncent un esprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inspirent pas ce degré de surprise, qu'il seroit naturel d'imaginer, & leur attention n'est jamais fixée un moment. Ils formoient quelquefois, il est vrai, un cercle autour d'Omaï, qu'ils aimoient beaucoup, mais ils écoutoient ses discours comme des gens qui ne comprennent point & qui ne se soucient point de comprendre ce qu'on leur dit.

Je demandai un jour à Taweiharooa combien de vaisseaux pareils aux nôtres, avoient abordé au *Canal de la Reine Charlotte* ou aux environs; il commença par nous en indiquer un dont nous n'avions jamais entendu parler, qui relâcha dans un Port de la côte Nord-Ouest de *Teeravitte*, peu d'années avant ma premiere relâche, c'est-à-dire, peu d'années avant l'arrivée de l'*Endéavour*, que les Zélandois appellent le *Vaisseau de Tupia*. Je crus d'abord qu'il se trompoit sur l'époque & le lieu du mouillage ; que le bâtiment dont il faisoit mention, étoit celui de M. de

Surville, qui toucha, dit-on, à la côte Nord-Eſt d'*Eaheinomauwe*, la même année que l'*Endéavour*, ou celui de M. Marion du Freſne, qui relâcha dans la *baie des Iſles*, peu d'années après; mais il nous aſſura qu'il ne ſe méprenoit, ni ſur l'époque, ni ſur le lieu du mouillage, & que le fait étoit connu de tous les habitans des environs du Canal de la *Reine Charlotte* & de *Teeravitte*. Il ajouta que le Capitaine eut des liaiſons avec une femme du pays, que cette femme en eut un fils qui vivoit encore, & qui étoit à-peu-près de l'âge de Kokoa. Quoique Kokoa ne fût pas encore au monde au temps dont il eſt ici queſtion, il paroiſſoit ſavoir toute l'hiſtoire : Taweiharooa nous apprit de plus, que ce premier vaiſſeau apporta la maladie vénérienne à la *Nouvelle-Zélande*. Je ſouhaite que les Navigateurs Européens, qui y ont abordé depuis, n'aient pas à ſe reprocher également d'avoir laiſſé un monument ſi affreux de leur ſéjour : cette maladie n'y eſt aujourd'hui que trop connue; ils ne ſemblent pas néanmoins s'en occuper beaucoup, & ils diſent que ſes effets ne ſont pas actuellement auſſi terribles à beaucoup près, qu'ils le furent d'abord : ils ſont prendre aux malades des bains d'une eſpèce de vapeur produite par la fumée de quelques plantes qu'ils poſent ſur des

1777. Février.

pierres chaudes. Je n'ai pu découvrir s'ils em-
1777. ploient d'autres remèdes.
Février. Je regrettai de n'avoir pas ouï parler de ce vaiſſeau, tandis que je mouillois dans le Canal; Omaï nous auroit procuré des informations plus détaillées & plus exactes, & il auroit interrogé des témoins oculaires. Taweiharooa ne ſavoit que par ouï-dire, ce qu'il nous raconta, & bien des mépriſes pouvoient s'être gliſſées dans ſon hiſtoire. Je ſuis perſuadé néanmoins que d'après ſon témoignage, on peut croire qu'un vaiſſeau avoit abordé à *Teeravitte* avant mon arrivée ſur l'*Endéavour;* car on me l'avoit déjà aſſuré autrefois. Sur la fin de l'année 1773, lors de la ſeconde relâche que je fis à la *Nouvelle-Zélande*, durant mon ſecond Voyage, quelques-uns des Naturels à qui je demandai des nouvelles de l'*Aventure*, qui s'étoit ſéparé de nous, m'avertirent qu'un bâtiment avoit relâché dans le Port de la côte *Teeravitte :* je crus que je les comprenois mal, & je ne ſongeai pas même à vérifier cette aſſertion.

La maladie vénérienne n'eſt pas le ſeul monument qui rappelle aux Zélandois le ſéjour de ce vaiſſeau; Taweiharooa nous dit que l'équipage leur avoit laiſſé un quadrupède; mais comme il ne l'avoit point vu, nous ne pûmes en connoître l'eſpèce d'après ſa deſcription.

Il nous inſtruiſit d'un autre fait, qui nous laiſſa moins de doute; il nous aſſura qu'on trouve à la *Nouvelle-Zélande*, des ſerpens & des lézards d'une grandeur énorme : d'après ce qu'il nous dit des lézards, ils doivent être de huit pieds de longueur, & auſſi gros que le corps d'un homme: il ajouta qu'ils ſaiſiſſent & dévorent quelquefois les Naturels; qu'ils ſe tapiſſent dans des trous creuſés ſous terre, & qu'on les y tue en faiſant du feu à l'ouverture des terriers. Nous ne pûmes nous méprendre ſur l'eſpèce de l'animal, car il le deſſina aſſez exactement ſur le papier: il traça auſſi la figure des ſerpens, afin de nous expliquer ſa penſée. 1777. Février.

Quoique la relation de mes deux premiers Voyages offre un grand nombre de détails ſur ce pays, & ſur ſes habitans, on ſera ſûrement bien aiſe de lire les remarques de M. Anderſon, qui confirment ou qui corrigent ce que j'ai dit ailleurs. Il m'avoit accompagné trois fois dans le *Canal de la Reine Charlotte*, durant ma ſeconde expédition; ainſi, le Chapitre ſuivant eſt le réſultat des obſervations des quatre relâches.

Avant de quitter la *Nouvelle-Zélande*, je n'ai rien à ajouter, ſinon les obſervations aſtronomiques & nautiques faites durant notre ſéjour.

1777. Février. Par un milieu de cent trois ſuites d'obſervations, dont chacune comprenoit au moins ſix diſtances obſervées, la longitude de l'obſervatoire dans l'anſe *du vaiſſeau*, étoit de....... 174d 25′ 11″ Eſt.

Selon le garde-temps d'après le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich*, de........................	175d 26′ 30″
Selon le même garde-temps, d'après le mouvement journalier qu'il avoit au *Cap*, de........................	174d 56′ 12″
Déclinaiſon de l'aimant obſervée à bord du vaiſſeau, d'après un réſultat moyen de ſix aiguilles........................	12d 40′ 0″
D'après les mêmes aiguilles à terre........................	13d 53′ 0″
Inclinaiſon de l'extrémité ſeptentrionale obſervée à terre........................	63d 42′ 0″ Eſt.

Par un milieu des réſultats de onze jours d'obſervations, la montre marine retardoit ſur le temps moyen, le 22 Février à midi, de 11d 50′ 37″ 396; nous trouvâmes qu'elle perdoit chaque jour ſur le temps moyen, 2″ 913 : la longitude ſera calculée ſur ce réſultat, juſqu'à

ce qu'il s'offre une occasion de déterminer de nouveau le mouvement journalier : l'horloge astronomique avec un pendule de la même longueur qu'à *Greenwich*, perdoit sur la révolution des étoiles 40″ 239 par jour. 1777. Février.

Il est bon de dire que la longitude déterminée par des observations de Lune, dont je parlois tout-à-l'heure, differe seulement de 6′ 45″ de celle que M. Wales trouva durant mon second voyage. La sienne fut de cette quantité plus à l'Ouest, ou de 174^{d} 18′ 30″.

Le même M. Wales a fixé la latitude de l'*Anse du vaisseau* à 41^{d} 6′ 0″.



CHAPITRE VIII.

Remarques de M. Anderſon ſur les Diſtricts de la Nouvelle-Zélande, *voiſin du* Canal de la Reine Charlotte; *ſur le ſol, le climat, le temps, les vents, les arbres, les plantes, les oiſeaux, les poiſſons & les autres animaux. Deſcription des Habitans, de leur figure, de leurs vêtemens, de leur parure, de leurs maiſons, de leurs pirogues, des alimens dont ils ſe nourriſſent & de la maniere de les apprêter, des Arts qu'ils connoiſſent, de leurs armes, de leurs cruautés envers les Captifs. Obſervations ſur pluſieurs de leurs uſages. Vocabulaire de leur langue.*

1777. Février.

„ TOUS les environs du *Canal de la Reine* „ *Charlotte* ſont extrêmement montueux; de „ groſſes collines à ſommets émouſſées y commencent au bord de la mer. L'œil apperçoit „ ſur les flancs des collines juſqu'à une diſtance „ conſidérable, des vallées, ou plutôt des empreintes des vagues, qui n'ont point de profondeur, & qui, du côté du rivage, aboutiſſent

„ à une petite anse, dont la grève est de sable ou de caillou. On trouve derriere cette grève un terrein plat de peu d'étendue; c'est là que les Naturels bâtissent ordinairement leurs cabanes; la position en est d'autant plus commode, que chacune des anses offre un joli ruisseau poissonneux, (*a*) qui a son embouchure dans l'océan.

1777. Février.

„ Les bases des montagnes, du moins dans „ la partie qui regarde la côte, sont d'un grais „ cassant & jaunâtre, qui prend une teinte de „ bleu aux endroits où il est battu par les flots: „ il se prolonge en couches horizontales ou obliques; on y remarque de légeres veines de „ quartz grossier, qui sont peu éloignées les unes „ des autres, & qui suivent communément la direction du grais. Le terrein ou le sol qui couvre le grais & le quartz, est aussi d'une couleur jaunâtre; il ressemble à de la marne, &, „ en général, il a d'un à deux pieds de profondeur.

„ L'abondance des productions indique assez „ la fertilité du sol. Excepté un petit nombre „ de collines qui sont voisines de la mer, & revêtues d'arbrisseaux, toutes les autres présentent

(*a*) On y trouve de petites truites.

1777. Février.

„ une feule forêt de grands arbres, qui s'élè-
„ vent avec une vigueur qu'on ne peut imagi-
„ ner fans les avoir vus, & qui offrent une ma-
„ jeftueufe perfpective à ceux dont l'efprit fait
„ admirer les grands ouvrages de la nature.

„ La température agréable du climat contri-
„ bue fûrement beaucoup à cette force peu com-
„ mune de la végétation. Quoique l'époque de
„ notre relâche répondît au mois d'Août des
„ contrées d'Europe, l'air ne fut jamais trop
„ chaud, & le thermomètre ne monta qu'à
„ 66 degrès. (*a*) Le froid de l'hiver eft auffi mo-
„ déré; car au mois de Juin 1773, qui corref-
„ pondoit à notre mois de Décembre, le mer-
„ cure ne tomba pas au-deffous de 48 degrés;
„ les arbres confervoient alors leur verdure
„ comme en été, & je crois qu'ils gardent leur
„ feuillage jufqu'à ce que la fève du printemps
„ en pouffe un nouveau.

„ En général, on y jouit d'un beau temps;
„ on y fouffre quelquefois du vent & de la pluie,
„ mais les orages & les pluies ne durent pas plus
„ d'un jour, & il ne paroît pas qu'ils foient

(*a*) Il faut obferver que les Anglois emploient dans leur thermomètre la divifion de Fahrenheit, & non pas celle de Reaumur. *Note du Traducteur.*

„ jamais excessifs. On n'y trouve point, comme
„ dans les autres pays, de vestiges des torrens 1777. Février.
„ qui se précipitent des collines, & les ruisseaux
„ s'enflent peu, si l'on en juge par leurs lits. J'ai
„ relâché quatre fois dans le *Canal de la Reine*
„ *Charlotte*, & j'ai observé que les vents du
„ Sud vers la partie de l'Est, sont ordinairement
„ modérés & accompagnés d'un ciel nébuleux
„ ou de pluie : ceux du Sud-Ouest soufflent avec
„ force, & ils sont aussi accompagnés de pluie,
„ mais il est rare qu'ils aient de la durée. Les
„ vents du Nord-Ouest sont les plus communs,
„ & quoique souvent assez forts, un ciel pur les
„ accompagne presque toujours : en un mot, si
„ cette partie de la *Nouvelle-Zélande* n'étoit
„ pas trop montueuse, ce seroit une des plus
„ belles contrées du globe : on couperoit en vain
„ les bois ; les districts défrichés seroient moins
„ propres aux pâturages qu'un terrein plat, &
„ la culture y seroit toujours difficile, car on ne
„ pourroit y employer la charrue.

„ Les grands arbres qui couvrent les collines,
„ sont de deux espèces : les uns du diamètre de
„ nos sapins les plus gros, croissent à-peu-près
„ de la même maniere ; mais les feuilles & les
„ petites baies qu'ils portent sur leurs pointes,
„ ressemblent davantage à celles de l'if : c'est de

1777. Février.

„ ceux-là que nous tirions de la biere. Nous „ donnions d'abord une forte décoction aux „ feuilles, & nous les laissions ensuite fermenter „ avec de la thériaque ou du sucre : les hommes „ de l'équipage, qui avoient bu de la biere „ du pin d'*Amérique*, ne la trouvoient guères „ meilleure. L'autre espèce differe peu de l'é„ rable ; elle est souvent d'une grosseur consi„ dérable, mais elle ne nous procura que du bois „ de chauffage ; car elle est, ainsi que la pre„ miere, trop pesante pour des mâts, des ver„ gues, &c.

„ Les arbres offrent des espèces plus variées „ sur les petites plaines qui sont derriere les grè„ ves. Nous en distinguâmes deux qui portent „ un fruit de la grosseur des pommes ; l'un de „ ces fruits est jaune & appellé *karraca* par les „ Naturels, & l'autre est noir, & les Insulaires „ le nomment *maitao* ; quoique les Zélandois „ les mangent, quoique nos matelots les aient „ imités, leur saveur n'est pas agréable. Le pre„ mier fruit croît sur de petits arbres, qui sont „ toujours en face de la mer ; le second se cueille „ sur des arbres plus gros, qu'on trouve dans „ l'intérieur de la forêt, & dont nous coupâmes „ un grand nombre, afin d'avoir du bois de „ chauffage.

„ Il

„ Il y a une eſpèce de *philadelphus* ſur les „ hauteurs qui s'avancent dans la mer : on y apperçoit auſſi un arbre qui porte des fleurs reſſemblantes à celles du myrthe ; ſes feuilles tachetées & de forme ronde, ont une odeur „ déſagréable. La décoction des feuilles du *philadelphus* nous tint lieu de thé ; nous le trouvâmes d'un goût & d'une odeur agréables, & „ on pourroit le ſubſtituer au thé qui nous vient „ de la *Chine* & du *Japon*. (*a*)

1777. Février.

„ Parmi les plantes qui nous furent utiles, je „ dois compter le céleri ſauvage, très-abondant „ dans preſque toutes les anſes, ſur-tout lorſque „ les Naturels ont habité le canton ; & une autre „ que nous avions coutume d'appeller *cochléaria*, quoiqu'elle differe entièrement de celle „ qui porte ce nom en *Europe*. Cette eſpèce „ de cochléaria eſt bien préférable à la nôtre „ pour l'uſage ordinaire, & on peut la reconnoître à ſes feuilles dentelées & aux petites „ grappes de fleurs blanches qu'elle offre à ſon „ ſommet ; tous les jours on en faiſoit cuire, „ ainſi que du céleri ſauvage, avec du froment „ broyé dans un moulin ; & jointe au bouillon

(*a*) La planche 22 du ſecond Voyage de Cook repréſente les feuilles du *philadelphus*.

1777. Février. „ des tablettes, elle servoit de déjeûner aux équi-
„ pages ; on leur en donnoit encore avec de la
„ soupe aux pois pour leur dîner. Nous man-
„ gions quelquefois ces plantes en salade, ou
„ apprêtées comme des légumes : elles étoient
„ bonnes de toutes les manieres, & le poisson
„ ne nous ayant jamais manqué, je puis dire que
„ les rafraîchissemens furent peu inférieurs à ceux
„ qu'on trouve dans les relâches célèbres, par
„ les nourritures animales & végétales qu'elles
„ offrent aux Navigateurs.

„ Les plantes connues que nous rencontrâ-
„ mes, sont le liseron ordinaire & grossier, la
„ morelle, l'ortie ; (elles ont l'une & l'autre la
„ grosseur d'un petit arbre,) une véronique buis-
„ sonneuse qu'on apperçoit près de toutes les
„ grèves, des chardons, le berceau de la vier-
„ ge, (*a*) le vanelloë, (*b*) le saule françois,
„ l'euphorbia, le bec de grue, le *cudweed*, (*c*)

(*a*) Il y a dans l'original *Virgin's Bower*, & je n'ai pu découvrir le nom que les Botanistes François donnent à cette plante. Il me semble que ce n'est pas la *Berce*.

(*b*) J'ai conservé le nom qu'elle a dans l'original. J'ignore si c'est le vanilier.

(*c*) Les Naturalistes auront soin de compulser les Livres Anglois de Botanique, & de chercher le nom latin & françois de cette plante. *Note du Traducteur.*

„ le jonc de taureau, le lin, la panacée, la mo- 1777. Février.
„ relle ou belle-de-nuit d'*Amérique*, la fangui-
„ naire, des ronces, l'eufraife & le feneçon;
„ mais elles diffèrent toutes de celles que nous
„ voyons en *Europe;* il y a auffi des polypo-
„ des, des fcolopendres, & environ vingt autres
„ efpèces de fougeres particulieres à la *Nou-*
„ *velle-Zélande*, plufieurs fortes de mouffes
„ rares & propres à ce pays, outre un grand
„ nombre de plantes, dont les ufages ne font
„ pas encore connus, & dont on ne peut don-
„ ner la defcription que dans un livre de Bota-
„ nique.

„ L'une de ces dernieres mérite cependant que
„ j'en faffe ici mention; car les Naturels en ti-
„ rent leurs vêtemens, & elle produit un lin
„ foyeux, plus beau que celui d'*Angleterre*,
„ & vraifemblablement au moins auffi fort : elle
„ croît par-tout aux environs de la mer & en
„ quelques endroits affez avant fur les collines :
„ elle forme des faifceaux ou des touffes; elle a
„ des feuilles qui reffemblent à des joncs : elle
„ porte fur une longue tige des fleurs jaunâtres,
„ qui font remplacées par une longue coffe ron-
„ de, remplie de graines noires, petites & luf-
„ trées. Il y a de plus, une efpèce très-abon-
„ dante de poivre long, qui poffède foiblement

P 2

1777. Février.

„ cette saveur aromatique, pour laquelle on „ estime le poivre. On rencontre fréquemment „ dans les bois, un arbre, qui de loin, ressem- „ ble au palmier, mais dont on apperçoit la „ différence à mesure qu'on en approche. La „ plupart des arbres & des plantes avoient perdu „ leurs fleurs à l'époque de notre relâche, & „ nous reconnûmes qu'en général, ils portent „ des baies; j'en ai recueilli des échantillons d'au „ moins trente sortes : l'un des arbrisseaux en „ particulier, produit des baies rouges; il ap- „ proche beaucoup du liseron, (*a*) il croît au- „ tour des arbres, & s'étend de l'un à l'autre, „ de maniere à rendre les bois presque absolu- „ ment impénétrables.

„ Il y a beaucoup d'oiseaux & ainsi que les „ productions végétales, leurs espèces sont pres- „ que toujours particulières à la *Nouvelle-Zé-* „ *lande* : quoiqu'il soit difficile de les suivre, „ parce que la terre est couverte de sous-bois „ & de plantes grimpantes qui rendent les pro- „ menades très-pénibles, cependant un homme „ qui se tient à la même place, peut en tuer „ dans un jour la quantité nécessaire à la

(*a*) Il y a dans l'original *supple jack*. Ce n'est peut-être pas le lierre. *Note du Traducteur*.

„ nourriture de ſept ou huit perſonnes. Voici 1777. Février.
„ les noms des principaux : les gros perroquets
„ bruns à têtes blanches ou griſâtres; les per-
„ roquets verts au front rouge; les gros pigeons
„ ramiers, bruns ſur le dos, blancs au ventre &
„ verts dans le reſte du corps, avec le bec & les
„ pieds rouges : on y trouve deux eſpèces de
„ coucous; la premiere auſſi groſſe que notre
„ coucou ordinaire, eſt de couleur brune, ta-
„ chetée de noir; la ſeconde auſſi petite qu'un
„ moineau, eſt d'un vert éclatant au-deſſus, &
„ agréablement ondoyé d'or, de vert, de brun
„ & de blanc au-deſſous : l'une & l'autre ſont
„ rares. Les oiſeaux dont je vais parler, ſont
„ plus abondans; l'un deux, qui eſt noir avec
„ des teintes verdâtres, ſe fait remarquer par
„ une touffe de plumes blanches & bouclées,
„ qu'il porte ſous la gorge, & nous l'appel-
„ lions le *Poy* : (*a*) on en trouve un ſecond
„ plus petit, noir, qui a le dos & les aîles bru-
„ nes, & deux ouies au-deſſous de la racine du

(*a*) La planche 52 du ſecond Voyage de Cook offre la figure de cet oiſeau; on lui a donné ce nom à cauſe de ſa touffe de plumes, qui reſſemble aux fleurs blanches, que les O-Taïtiens portent à leurs oreilles, & qu'ils appellent *Poowa*.

1777. Février.

„ bec ; nous lui donnâmes le nom de petit „ *Wattle-bird*, (le petit oiseau à cordon,) (*a*) „ pour le distinguer d'une autre espèce de la „ grosseur du pigeon ordinaire, que nous appellâmes le *grand oiseau à cordon :* celui-ci a „ deux larges membranes, jaunes & pourpres à „ la racine du bec ; il est noir ou plutôt bleu, „ & il ne ressemble point au *petit oiseau à* „ *cordon ;* il a la racine du bec épais, court, „ crochu & d'une forme peu commune. On „ voit beaucoup de gros becs, de la grandeur „ d'une grive, de couleur brune avec une queue „ rougeâtre : il ne faut pas oublier un petit oi- „ seau verdâtre, qui est presque le seul chan- „ tant, mais qui suffit pour produire des sons „ si mélodieux, & si variés, que nous nous „ croyions environnés de cent espèces différen- „ tes d'oiseaux, lorsqu'il faisoit entendre son „ ramage près de nous : d'après cette propriété „ singuliere, nous l'avons nommé *le Moqueur*. „ Il y a d'ailleurs trois ou quatre oiseaux plus

(*a*) M. Anderson ne donnant point la figure, & faisant une description incomplète de cet oiseau, nous ignorons s'il est de l'espèce du *Cordon bleu* ou du *Bengali* de l'Ornithologie Françoise. *Note du Traducteur.*

„ petits; l'un de ceux-ci reſſemble exactement à notre rouge-gorge, par ſa figure & ſes mœurs peu ſauvages; mais il eſt noir dans les parties où le nôtre eſt brun, & blanc aux endroits où le rouge-gorge d'*Angleterre* eſt rouge. Il y en a un ſecond peu différent, mais plus petit; on en remarque un troiſieme, qui déploie en éventail ſa longue queue à meſure qu'il s'approche, & qui gazouille quand il eſt perché. On apperçoit des martins-pêcheurs à-peu-près de la groſſeur de nos martins-pêcheurs, mais leur plumage eſt moins joli & ils ſont rares.

1777.
Février.

„ On rencontre autour des rochers des pies de mer noires à bec rouge & des nigauds huppés, couleur de plomb, dont les aîles & les épaules ſont tachetées de noir; & le reſte de la partie ſupérieure du corps, d'un noir velouté nuancé de verd. Il nous arriva fréquemment de tuer des oiſeaux de ces deux eſpèces, ainſi que d'autres nigauds plus communs, noirs au-deſſus & blancs au-deſſous, qui font leurs nids ſur des arbres où ils ſe perchent de temps en temps, plus d'une douzaine à la fois. Les environs de la côte offrent d'ailleurs un petit nombre de goëlands de mer, des hérons, blancs quelquefois, mais

1777. Février.

„ rarement, des canards ſauvages, un petit plu-
„ vier de ſable, & des alouettes de terre : on
„ voit auſſi ſe promener ſur le canal un aſſez
„ grand nombre de pinguins noirs dans la partie
„ ſupérieure du corps, blancs ſur le ventre :
„ une foule de plongeons noirs nagent autour
„ du même canal. Nous tuâmes deux ou trois
„ rales, bruns ou jaunâtres, nuancés de noir,
„ qui vivent aux environs des ruiſſeaux, &
„ qui font preſque auſſi gros qu'une volaille
„ ordinaire. J'ajouterai à cette liſte, une ſeule
„ bécaſſine que nous tirâmes, & qui diffère
„ peu de celles d'*Europe*; nous ne vîmes pas
„ d'autre gibier.

„ En jettant la ſeine, nous prîmes des mu-
„ lets & des poiſſons éléphans, avec quelques
„ ſoles & des carrelets; mais les Naturels nous
„ vendirent ſur-tout une eſpèce de brême de
„ mer, qui eſt couleur d'argent, & qui a une
„ tache noire ſur le col; de groſſes congres
„ & un poiſſon qui reſſemble beaucoup à la
„ brême, mais qui peſe cinq, ſix ou ſept li-
„ vres : il eſt noirâtre, il a le bec épais, &
„ les habitans du pays le nomment *mogge*.
„ Nous prîmes le plus communément à l'ha-
„ meçon & à la ligne un poiſſon noirâtre de
„ la groſſeur d'une merlus, appellé *charbon-*

„ *nier* (*a*) par les Naturels, mais différent de „ celui qu'on connoît en *Europe* ſous le „ même nom, & un autre de la même gran- „ deur, rougeâtre & qui avoit un peu de bar- „ be, nous appellâmes celui-ci *night-walker*, „ (promeneur de nuit,) parce que nous le „ prenions pendant la nuit; une eſpèce de pe- „ tit ſaumon, de *gurnard*, (*b*) de la raye & „ des nourrices, (*c*) tomberent de temps-en- „ temps dans nos filets, & les Zélandois nous „ apporterent quelquefois de *paracutas*, une „ petite eſpèce de maquereau, des poiſſons per- „ roquets; des *leather jackets*, (*d*) & un au- „ tre très-rare, preſque de la forme d'un dau- „ phin; il eſt de couleur noire, ſes mandibules „ ſont fortes & oſſeuſes, & ſes nageoires de der- „ riere s'alongent beaucoup aux extrémités. Tous „ ces poiſſons, excepté le dernier, ſur lequel

1777. Février.

(*a*) Il y a dans l'original *Cole fish :* le Cole fish des Anglois eſt le Charbonnier ou la Morue noire. *Note du Traducteur.*

(*b*) Je n'ai pu découvrir quel eſt le nom François de l'Ictyologie Angloiſe. *Note du Traducteur.*

(*c*) Il y a dans l'original *Nurſes.*

(*d*) J'ai encore conſervé ici le nom anglois, parce que je n'ai pu en découvrir la ſignification. *Note du Traducteur.*

1777. Février.

„ nous ne pouvons rien dire, parce que nous „ ne le goûtâmes pas, sont bons à manger; mais „ le *mogge*, le petit saumon & le charbonnier, „ sont supérieurs aux autres.

„ Les rochers offrent une quantité considéra- „ ble d'excellentes moules; on en trouve une „ qui n'est pas commune, & qui a plus d'un „ pied de longueur : il y a aussi des petoncles „ enterrées dans le sable des petites grèves; & en „ quelques endroits des huîtres très-petites & „ d'une bonne saveur. J'ai remarqué dix ou douze „ autres espèces de coquillages, des limaces de „ mer, des lépas & de très-belles oreilles de mer. „ J'ai vu aussi un coquillage qui s'attache aux „ plantes, d'autres productions marines, tels que „ le frai de poisson, les étoiles de mer, &c. „ dont plusieurs sont particulières à la *Nouvelle-* „ *Zélande*. Les Naturels nous vendirent des „ écrevisses de mer, dont la grandeur égaloit „ celle de nos houmars les plus gros & des se- „ ches dont ils se nourrissent.

„ Les insectes sont très-rares, nous ne vîmes „ que deux espèces de mouches de dragon, quel- „ ques papillons, de petites sauterelles, diverses „ araignées, de petites fourmis noires, & une „ multitude de mouches de scorpion, dont le „ bourdonnement se faisoit entendre par-tout au

„ milieu des bois : la mouche de fable, très- „ nombreuse & presque aussi incommode que la „ mousquite, est le seul insecte mal-faisant. 1777. Février.

„ Nous n'avons point apperçu de reptiles, si „ ce n'est deux ou trois espèces de petits lézards „ qui ne font point de mal. (a)

„ Il est singulier que sur une Isle aussi éten- „ due, on ne rencontre d'autres quadrupèdes „ qu'un petit nombre de rats, & une espèce „ de chien-renard qui vit dans l'état de do- „ mesticité.

„ Le regne minéral n'offre rien qui soit digne „ d'être cité, si on excepte un jaspe vert, ou „ une pierre serpentine, dont les Zélandois font „ leurs outils & leurs ornemens. Ils estiment „ beaucoup cette substance, & ils ont sur sa „ formation des idées superstitieuses, qu'il nous „ fut impossible de comprendre. Ils disent qu'on „ la trouve dans une grande riviere, ou dans un „ grand lac situé bien loin au Sud. Il nous parut, „ d'après leur témoignage, qu'on l'y rencontre

(a) M. Anderson parle, dans un Recueil séparé de notes, du reptile monstrueux, de l'espèce des lézards, sur lequel les deux Zélandois, qui s'embarquerent à la suite d'Omaï, donnerent des détails insérés plus haut.

1777. Février.

„ en couches peu épaiſſes, ou peut-être en mor-
„ ceaux détachés, comme nos pierres à fuſil.
„ Nous en achetâmes un morceau d'environ dix-
„ huit pouces de long, d'un pied de large, &
„ de près de deux pouces d'épaiſſeur ; encore
„ ſembloit-il être le fragment d'un morceau plus
„ conſidérable.

„ Les Naturels n'excèdent pas la ſtature ordi-
„ naire des Européens, & en général ils ne ſont
„ pas auſſi bien faits, ſur-tout dans la partie des
„ bras, des jambes & des cuiſſes. Cela vient
„ peut-être de ce qu'ils demeurent accroupis
„ trop long-temps, & de ce que les collines &
„ les montagnes du pays, les empêchent de ſe
„ livrer au genre d'exercice, qui contribue à
„ rendre le corps droit & bien proportionné.
„ Cette derniere remarque ſouffre néanmoins plu-
„ ſieurs exceptions; quelques-uns d'entr'eux pré-
„ ſentent une très-belle quarrure & des muſcles
„ forts, mais j'en ai vu peu qui euſſent de l'em-
„ bonpoint.

„ La couleur de leur peau varie, depuis le
„ noir aſſez foncé, juſqu'à une teinte jaunâtre
„ ou olive; leurs traits ne ſont pas non plus uni-
„ formes; quelques-uns reſſemblent à des Euro-
„ péens. Ils ont en général le viſage rond, les
„ levres pleines, & le nez épaté vers la pointe,

„ mais leurs levres ne sont pas grosses, & leur „ nez n'est point applati comme celui des Nè- „ gres; je ne me souviens pas d'avoir vu un nez „ véritablement aquilin. Leurs dents sont d'une „ largeur ordinaire, blanches & bien rangées; ils „ ont les yeux grands, d'une extrême mobilité, „ ce qui paroît un effet de l'habitude. Leur cheve- „ lure est noire, droite & forte, communément „ coupée sur le derriere de la tête, & relevée en „ touffe sur le crane. Celle de quelques-uns bou- „ cle naturellement, & on rencontre des che- „ veux châtains. En général, la physionomie des „ jeunes gens est ouverte & assurée; mais celle „ de la plupart des hommes d'un âge mûr, est „ sérieuse, elle annonce assez souvent de la mau- „ vaise humeur & de la réserve, sur-tout, s'ils „ sont étrangers. Les femmes sont plus petites „ que les hommes, mais leurs formes ou leurs „ traits ne sont guères plus gracieux.

1777. Février.

„ Le vêtement des deux sexes est le même; „ les hommes & les femmes se couvrent d'une „ pièce d'étoffe qui a environ cinq pieds de long „ & quatre de large. Ils la fabriquent avec le „ lin soyeux dont j'ai parlé. C'est la plus im- „ portante & la plus compliquée de leurs Ma- „ nufactures, quoiqu'elle ne consiste que dans „ une multitude de nœuds: afin d'embellir cet

1777. Février.

„ habit, ils y mettent des morceaux de peau de „ chiens, ou ils en façonnent le tiſſu en com- „ partimens. Deux coins de la pièce d'étoffe paſ- „ ſent ſur les épaules, & s'attachent ſur la poi- „ trine, avec le reſte qui couvre le corps : une „ ceinture de natte tient le vêtement aſſujetti „ autour du ventre ; l'étoffe eſt quelquefois char- „ gée de grandes plumes d'oiſeaux, qui paroiſ- „ ſent tiſſues avec le lin, ou de peau de chien : „ ils ne ſe couvrent pas d'une autre maniere. „ Un grand nombre d'entr'eux portent ſur ce „ premier vêtement, des nattes qui deſcendent „ des épaules aux talons ; mais le manteau le „ plus ordinaire, eſt un chapelet de cette plan- „ te, de la nature des joncs, dont j'ai fait men- „ tion. La corde du chapelet ſe place autour du „ col, & les franges des joncs tombent de tous „ côtés juſqu'au milieu des cuiſſes : lorſqu'ils ont „ ce manteau & qu'ils ſe tiennent aſſis dans leurs „ pirogues ou ſur la côte, on les prendroit pour „ de groſſes pierres griſes, ſi leurs têtes noires „ ne fixoient pas l'attention du ſpectateur.

„ Ils nouent leurs cheveux de plumes ou de „ peignes d'os & de bois garnis de perles, ou „ de fibres de plantes entrelacées. Les hommes „ & les femmes ſuſpendent à leurs oreilles, qui „ ſont percées ou plutôt fendues, de petits

„ morceaux de jaſpes, d'étoffe ou de grains de „ verre, quand ils peuvent s'en procurer. Quelques-uns, mais en petit nombre, ont un trou „ dans la partie inférieure du cartilage du nez. „ Nous n'y avons jamais vu de parure; l'un des „ Zélandois y paſſa une baguette, afin de nous „ montrer que le trou ſervoit à cet uſage. Ils „ laiſſent croître leur barbe, mais ils aimoient „ beaucoup à la faire raſer.

1777. Février.

„ Le viſage de quelques-uns eſt piqueté; on „ y voit des lignes ſpirales & d'autres deſſeins „ de couleur noire ou bleu foncé; mais nous ne „ ſavons pas ſi c'eſt un caprice de leur vanité „ ou une marque particuliere de diſtinction : les „ femmes ne ſont piquetées que ſur les levres „ ou ſur quelques parties du menton. Les deux „ ſexes enduiſent ſouvent leurs viſages & leurs „ têtes d'une peinture rouge qui paroît être de „ l'ocre martial mêlé avec de la graiſſe; les femmes „ portent quelquefois autour du col des „ dents de requin ou de longs grains, qui nous „ parurent être des os de la cuiſſe d'un petit „ oiſeau, taillés ſous cette forme, ou un coquillage „ étranger du pays: un petit nombre d'entr'elles „ avoient des tabliers triangulaires, ornés „ de plumes de perroquet, ou de morceaux „ de nacre de perle, & garnis d'une double &

1777. Février.

„ d'une triple rangée de cordes pour les attacher. J'ai apperçu des chapeaux ou des bonnets de plumes d'oiseaux, qu'on peut regarder „ comme une invention de leur goût pour la parure, car ils ne sont pas dans l'usage de se „ couvrir la tête.

„ Ils habitent les bords des petites anses dont „ j'ai fait la description plus haut. Ils y vivent „ en communauté, au nombre de quarante ou „ cinquante : les familles sont quelquefois séparées les unes des autres : mais, dans ce dernier cas, leurs cabanes, en général très-mauvaises, se trouvent contiguës. La meilleure hutte „ que j'ai vue, avoit à-peu-près trente pieds de „ long, quinze de large & six de haut, & elle „ étoit bâtie exactement sur la forme des granges de nos campagnes; la charpente de l'intérieur avoit de la force & de la régularité; „ des rameaux d'osier tenoient solidement attachées les parties qui étoient alternativement „ grosses & petites, & peintes en rouge & en „ noir : la poutre du faîte me parut assez forte, „ & les gros joncs qui composoient le dedans „ de la toiture se trouvoient rangés parallèlement & d'une maniere très-soignée : l'une des „ extrémités offroit un petit trou quarré qui servoit de porte, mais par où l'on ne pouvoit

„ entrer

„ entrer qu'en rampant ſur ſes genoux, & près
„ de celui-là, un ſecond beaucoup plus petit, 1777.
„ qui ſembloit deſtiné à l'évaporation de la fu- Février.
„ mée ; car je n'apperçus point d'autre ſoupi-
„ rail : je jugeai qu'il n'y avoit pas dans le pays
„ de meilleure habitation, & qu'elle étoit oc-
„ cupée par un des principaux perſonnages. La
„ plupart des autres étoient plus petite de moi-
„ tié ; elles excédoient rarement quatre pieds de
„ hauteur ; elles garantiſſoient du vent & de la
„ pluie, mais leur conſtruction étoit mauvaiſe.

„ Un petit nombre de paniers ou de ſacs,
„ dans lequel les Naturels mettent leurs hame-
„ çons de pêche, & d'autres bagatelles en for-
„ moient tout l'ameublement. Les Zélandois s'y
„ tiennent aſſis autour du feu ; il eſt probable
„ qu'ils y dorment auſſi, ſans autre couverture
„ que celle qu'ils portent durant le jour, peut-
„ être même la quittent-ils la nuit, car il faut
„ peu de monde pour échauffer des huttes auſſi
„ étroites.

„ Ils tirent de la pêche, la plus grande par-
„ tie de leur ſubſiſtance ; ils emploient des filets
„ de différentes eſpèces & des hameçons de bois,
„ dont la pointe eſt garnie d'un os aiguiſé, mais
„ d'une forme ſi bizarre qu'un étranger les juge
„ d'abord peu propres à l'uſage auquel ils ſont

„ marche très-vîte : la voile qu'ils déploient rarement, est une natte de forme triangulaire, dont la partie la plus large est placée au haut du mât.

1777. Février.

„ Ils n'ont d'autre maniere d'apprêter leurs poissons, que de les rôtir, ou plutôt de les cuire au four ; car ils ne savent pas les faire bouillir. Ils cuisent de même des racines & une partie de la tige d'une grande fougere, dans un gros trou qu'ils creusent en terre : ils fendent ensuite ces racines & ces tiges, & ils trouvent dans l'intérieur une belle substance gélatineuse qui ressemble à de la poudre de sagon bouillie, & qui est plus ferme. Ils mangent aussi une seconde racine de fougere plus petite, qui paroît leur tenir lieu de pain, car ils la sechent, & ils l'emportent avec des quantités considérables de poissons secs, quand ils emmenent leurs familles, ou qu'ils s'éloignent beaucoup de leurs habitations : ils la battent jusqu'à ce qu'elle soit un peu amollie, ils la mâchent alors, ils rejettent les grosses fibres, & le reste a une saveur douce & farineuse, qui n'est point du tout désagréable.

„ Lorsqu'ils n'osent point aller en mer, ou peut-être dans les temps où ils ne se soucient

1777. Février. „ point de poiſſon, ils mangent des moules &
„ des oreilles de mer ; ils dépoſent les coquilles
„ près de leurs cabanes, & elles y forment de
„ grands tas. Ils viennent à bout quelquefois de
„ tuer des râles, des pinguins & des nigauds,
„ qui ſervent à varier leur nourriture. Ils élèvent
„ d'ailleurs un nombre conſidérable de chiens
„ pour les tuer un jour, mais on ne peut regar-
„ der le chien comme un article principal de
„ leur régime diététique. Comme il n'y a pas à
„ la *Nouvelle-Zélande* la moindre trace de cul-
„ ture, il réſulte de ces obſervations, que les
„ Naturels n'ont guères d'autres reſſources pour
„ ſubſiſter, que la mer, laquelle eſt à la vérité
„ très-prodigue en leur faveur.

„ Leur corps étant couvert de graiſſe, & leurs
„ habits n'étant jamais lavés, ils exhalent une
„ odeur déſagréable, & leurs repas ſont auſſi
„ mal-propres que leurs perſonnes. Nous les
„ avons vu manger la vermine qui eſt aſſez abon-
„ dante ſur leur tête.

„ Ils buvoient de l'huile avec une extrême
„ avidité. Lorſqu'on fondit aux tentes la graiſſe-
„ rance des veaux marins que nous gardions de-
„ puis près de deux mois, ils ſe preſſèrent au-
„ tour des chaudieres, comme des enfans qui
„ voient des friandiſes, &, à bord du vaiſſeau,

„ ils ne se contenterent pas de vuider les lampes, ils avalerent encore les mèches, & la partie de ces mèches qui étoit enflammée. Quoique la terre *Van-Diemen* semble offrir peu de subsistance, ses habitans ne voulurent pas même goûter notre pain, au-lieu que les Zélandois le mangerent d'une maniere très-vorace; si nous leur en offrions des morceaux qui tomboient en pourriture, ils se montroient également avides. On ne doit pas expliquer ces faits par la grossiéreté de leur sens du goût, car je leur ai vu flairer des choses que nous mangions, & les jetter ensuite avec un dégoût marqué.

1777. Février.

„ Ils paroissent avoir autant d'esprit d'invention & d'adresse de main-d'œuvre, qu'aucune des peuplades qui se trouvent au même point de civilisation, car ils font, sans instrumens métalliques, leurs meubles, leurs vêtemens & leurs armes; leurs ouvrages ont de l'élégance & de la force, & ils sont de plus très-commodes. Leur principal outil a la forme de nos doloires, & il est, ainsi que le ciseau & la gouge, de cette pierre serpentine verte ou de ce jaspe dont j'ai déjà parlé : ils ont quelques outils d'une pierre noire, polie & très-solide. Ils excellent sur-tout dans la sculpture, & ils

1777. Février.

„ en mettent ſur chacun de leurs meubles. L'a-
„ vant de leurs pirogues en particulier, en offre
„ de temps-en-temps qui annoncent un bon goût
„ de deſſein, une application & une patience
„ extraordinaires; leurs cordages de pêches ſont
„ auſſi forts & auſſi bien faits que les nôtres, &
„ leurs filets égaloient en beauté ceux de nos
„ vaiſſeaux. La fabrique de leurs outils eſt ce qui
„ doit leur coûter le plus de peine, car la pierre
„ en eſt extrêmement dure, & nous conjecturâ-
„ mes que pour la façonner, ils la frottent tou-
„ jours ſur une autre, & que cette opération eſt
„ bien longue. Une coquille, un morceau de
„ pierre-à-fuſil ou de jaſpe leur tient lieu de cou-
„ teau : ils ne connoiſſent d'autre vrille qu'une
„ dent de requin fixée à une petite pièce de
„ bois : ils ont de petites ſcies ; ce ſont des
„ dents de poiſſons découpés en pointes ſaillan-
„ tes, qu'ils attachent à la partie convexe d'un
„ morceau de bois proprement ſculpté ; ils nous
„ dirent qu'ils s'en ſervent ſeulement pour divi-
„ ſer les corps de leurs ennemis qu'ils tuent
„ dans les batailles.

„ Il n'y a pas ſur le globe de peuplade plus
„ ſenſible aux injures & plus diſpoſée à la ven-
„ geance : ils ſont d'ailleurs inſolens lorſqu'ils
„ ne craignent pas d'être punis ; & ce défaut eſt

„ ſi contraire à l'eſprit de la véritable bravoure, 1777. Février.
„ qu'on doit peut-être regarder leur ardeur à venger une injure, comme l'effet d'un caractère féroce, plutôt que d'une grande valeur: ils paroiſſent auſſi ſoupçonneux & déſians: dans leur premiere viſite, ils ne venoient jamais à la hanche des vaiſſeaux, ils ſe tenoient ſur leurs pirogues à quelque diſtance, pour obſerver nos mouvemens, ou délibérer s'il étoit convenable d'expoſer leurs perſonnes: ils volent tout ce qui leur tombe ſous la main, s'ils ont la plus légere eſpérance de n'être pas découverts, & je ſuis perſuadé, qu'ils ſe permettroient beaucoup de fripponneries, s'ils croyoient pouvoir les faire en ſûreté; car ils ne vouloient pas nous laiſſer examiner les choſes qu'ils nous apportoient, & ils ſe réjouiſſoient lorſqu'ils croyoient nous avoir trompés.

„ On doit s'attendre à quelques-uns de ces vices parmi des peuplades, où il y a peu de ſubordination, & où par conſéquent on trouve peu de loix, ſi même on y en trouve pour punir les délits. L'autorité d'aucun Zélandois ne paroît s'étendre au-delà de ſa famille, & lorſqu'ils ſe réuniſſent afin de travailler à leur défenſe commune, ou d'après un autre deſſein, ils choiſiſſent pour Chefs ceux qui

„ montrent le plus de courage ou de prudence.
1777. „ J'ignore comment ils terminent leurs querelles
Février. „ particulières; mais dans celles que j'ai vues, „ quoiqu'elles fussent de peu d'importance, ils „ se montrerent très-bruyans, & ils se livrerent „ à beaucoup de désordres.

„ Les diverses Tribus sont souvent en querelle, ou plutôt elles y sont toujours; car la „ multitude de leurs armes & leur dextérité à „ s'en servir, annoncent que la guerre les occupe „ principalement : ces armes sont des piques, „ des *patoos*, des hallebardes & quelquefois des „ pierres. Les piques sont d'un bois très-dur; „ leur longueur varie de cinq à vingt & même „ trente pieds; ils lancent les plus courtes comme „ des darts. Le *patoo* ou l'*emeeté* a la forme „ d'une ellipse; sa longueur est d'environ dix-„ huit pouces; il a un manche de bois, de „ pierre, d'os ou de jaspe vert, & c'est l'arme „ sur laquelle ils comptent le plus dans les ba-„ tailles. La hallebarde ou la longue massue a „ cinq ou six pieds de longueur; l'une de ses „ extrémités se termine en pointes & offre une „ tête sculptée; l'autre est large ou applatie, & „ elle présente des bords tranchans.

„ Avant de commencer l'action, ils entonnent une chanson guerriere; & ils observent

„ tous la mesure la plus exacte; leur colere „ arrive bientôt au dernier degré de la fureur & „ de la frénésie; ils font des contorsions hor- „ ribles de l'œil, de la bouche & de la langue, „ afin d'inspirer de la terreur à leurs ennemis; „ on les prendroit pour des démons plutôt que „ pour des hommes, & cet affreux spectacle „ glaceroit presque d'effroi d'intrépides guerriers „ qui n'y seroient pas accoutumés. Ils ont une „ autre habitude plus horrible & plus déshono- „ rante pour la nature humaine; ils coupent en „ morceaux un ennemi vaincu lors même qu'il „ n'est pas encore mort, & après l'avoir rôti, „ ils le mangent, non avec répugnance, mais „ avec une satisfaction extrême.

1777. Février.

„ On est tenté de croire que des hommes ca- „ pables de pareils excès, n'ont aucune commi- „ sération ou aucun attachement pour ceux de „ leur tribu : cependant on les voit déplorer la „ perte de leurs amis d'une maniere qui suppose „ de la sensibilité. Les hommes & les femmes „ poussent des cris attendrissans, lorsque leurs „ parens ou leurs amis ont été tués dans les ba- „ tailles, ou sont morts d'une autre maniere: ils „ se découpent le front & les joues avec des „ coquilles & des morceaux de pierre ; ils se „ font de larges blessures, d'où le sang sort à

1777. Février.

„ gros bouillon & ſe mêle à leurs larmes : ils „ taillent enſuite des pierres vertes, auxquelles „ ils donnent une figure humaine ; ils mettent „ à cette figure des yeux de nacre de perle, & „ ils la portent à leur col, pour ſe ſouvenir de „ ceux qui leur étoient chers. Leurs affections „ paroiſſent ſi fortes, qu'au retour de leurs amis, „ dont l'abſence n'a pas été quelquefois bien lon- „ gue, ils ſe découpent également le viſage & „ pouſſent dans leur tranſport de joie, des cris „ frénétiques.

„ Les enfans ſont accoutumés de bonne heure „ à toutes les pratiques bonnes ou mauvaiſes de „ leurs peres : un petit garçon ou une petite „ fille de neuf à dix ans, fait les mouvemens, „ les contorſions & les geſtes, par leſquels les „ Zélandois plus âgés inſpirent de la terreur à „ leurs ennemis : ils chantent la chanſon de guer- „ re, & ils obſervent très-exactement la meſure.

„ Les Zélandois chantent ſur des airs qui ont „ une ſorte de mélodie, les traditions de leurs „ aïeux, leurs batailles, leurs victoires, & „ même des ſujets aſſez indifférens. Ils ſont paſ- „ ſionnés pour cet amuſement, & la plus grande „ partie de leur temps y eſt employée : ils paſ- „ ſent auſſi pluſieurs heures de la journée à jouer „ de la flûte.

„ Quoique leur prononciation soit souvent
„ gutturale, leur langue est bien loin d'être dure 1777.
„ ou désagréable, & si nous pouvons établir ici Février.
„ une opinion d'après la mélodie de quelques-
„ uns de leurs chants, l'idiôme de la *Nouvelle-*
„ *Zélande* a certainement une grande partie des
„ qualités qui rendent les langues harmonieuses:
„ il est assez étendu; on imagine bien toutefois
„ qu'on le trouvera pauvre, si on le compare à
„ nos langues d'*Europe*, qui doivent leur per-
„ fection à une longue suite de travaux. Je vais
„ donner un petit vocabulaire, d'après lequel
„ on pourra s'en former une idée : j'ai rassem-
„ blé une quantité considérable de mots durant
„ le second Voyage de M. Cook & durant celui-
„ ci; &, comme j'ai étudié avec le même soin
„ les idiômes des autres Isles de la mer du Sud,
„ il m'est démontré de la maniere la plus com-
„ plette, qu'ils ont une ressemblance singuliere,
„ ou plutôt que le fond en est le même. Les
„ relations des deux premiers Voyages ont déjà
„ fait cette remarque; (*a*) afin d'en prouver la
„ justesse, je publie une nouvelle Table de mots

(*a*) Voyez la collection de Hawkesworth, *pag.* 474 & 475 de l'original, & le second Voyage de Cook, *tom.* 2, *pag.* 364 de l'original.

1777. Février. „ tirés du grand vocabulaire, qui est au nom-
„ bre de mes papiers, je placerai sur une se-
„ conde colonne les termes *O-Taïtiens*, & les
„ lecteurs devineront sans peine comment la lan-
„ gue primitive a éprouvé ces changemens.

	Nouvelle-Zélande.	O-Taïti.
Eau.	*Ewy.*	*Evy.*
Une queue de chien.	*Wyeroo.*	*Eroo.*
La mort, un mort.	*Kaoo, Matte.*	*Matte, roa.*
S'enfuir.	*Ererre.*	*Eraire.*
Une Maison.	*Ewharre.*	*Ewharre.*
Dormir.	*Moea.*	*Moe.*
Un hameçon de pêche.	*Makoee.*	*Matou.*
Fermé.	*Opanee.*	*Opanee.*
Un lit.	*Moenga.*	*Moëra.*
Un papillon.	*Epaipe.*	*Pepe.*
Macher ou manger.	*Hekaee.*	*Ey.*
Froid.	*Makkareede.*	*Mareede.*
Aujourd'hui.	*Agooanai.*	*Aooanai.*
La main.	*Reenga.*	*Ereema.*
Large, grand.	*Keeerahoi.*	*Erahoi.*
Rouge.	*Whairo.*	*Oora, oora.*
Nous.	*Taooa.*	*Taooa.*
Où est-il?	*Kahaia.*	*Taheia.*

	Nouvelle-Zélande.	O-Taïti.	
Une pierre.	*Powhy.*	*Owhy.*	1777.
Un homme.	*Tangata.*	*Taata.*	Février.
Noir.	*Purra,purra.*	*Ere, ere.*	
Blanc.	*Ema.*	*Ooama.*	
Résider ou habiter.	*Nohoanna.*	*Nohonoa.*	
Dehors, pas dedans.	*Woho.*	*Woho.*	
Espèce mâle de quelque animal.	*Toa.*	*Etoa.*	
Femelle.	*Eoowha.*	*Eooha.*	
Un requin.	*Mango.*	*Mao.*	
Entendre, comprendre.	*Geetaia.*	*Eetea.*	
Oublié.	*Warre.*	*Ooaro.*	
Hier.	*Taeninnahoi.*	*Ninnahoi.*	
Un.	*Tahaee.*	*Atahay.*	
Deux.	*Rooa.*	*Erooa.*	
Trois.	*Toroo.*	*Toroo.*	
Quatre.	*Faa.*	*Ahaa.*	
Cinq.	*Reema.*	*Ereema.*	
Six.	*Ono.*	*Aono.*	
Sept.	*Heetoo.*	*Aheitoo.*	
Huit.	*Waroo.*	*Ewaroo.*	
Neuf.	*Eeva.*	*Aeeva.*	
Dix.	*Angahoora.*	*Ahooro.*	

1777. Février. Pour désigner un nombre de plus de dix, les Zélandois mettent *Ma* devant le mot qui exprime un, deux, trois, &c. Par exemple :

	Nouvelle-Zélande.
Onze.	*Matahee.*
Douze.	*Marooa.*
Vingt.	*Mangaora.* (*a*)

(*a*) J'ai déjà observé, dans la traduction des deux premiers Voyages de Cook, que les Anglois prononcent les lettres de l'alphabet d'une autre maniere que nous, & que, pour bien sentir l'affinité des mots de la *Nouvelle-Zélande* & d'*O-Taïti*, les Lecteurs François doivent connoître un peu la prononciation Angloise. *Note du Traducteur.*





VOYAGE A LA MER PACIFIQUE.



LIVRE SECOND.

Opérations du Voyage depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande, jusqu'à notre arrivée à O-Taïti, ou aux Isles de la Société.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Nouvelle-Zélande. *Conduite des deux Zélandois que nous avions à bord. Vents contraires. Découverte d'une Isle appellée* Mangeea. *Examen de la Côte. Entrevues avec les Naturels. Description de leur figure, de leurs vêtemens & de leurs pirogues. Description de l'Isle. Quelques mots de la langue qu'on y parle. Disposition des Habitans.*

Il s'éleva une petite brise du Nord-Ouest-quart-Ouest le 25, à dix heures du matin; nous sortîmes du Canal de la *Reine Charlotte*,

1777. 25 Fév.

& nous navigâmes dans le Détroit. La *Découverte* appareilla en même temps. Nous eûmes
1777. Février. à peine atteint le travers du Cap *Tiera-Whitte*, que le vent souffla du Sud-Est; il se tint dans
26. ce rumb jusqu'à deux heures du matin du jour suivant; époque à laquelle nous eûmes quelques heures de calme. Il survint ensuite une brise du Nord, mais elle passa bientôt à l'Est, & peu après au Sud : enfin, le 29, à huit heures du matin, nous prîmes notre point de départ du Cap *Pallifer*, qui nous restoit alors à l'Est, à sept ou huit lieues. Nous avions un bon vent, & je gouvernai à l'Est-quart-Nord-Est.

Dès que nous eûmes perdu la côte de vue, le mal de mer inspira des réflexions tristes à nos deux Zélandois, qui se repentirent beaucoup de leur démarche : je leur donnai toutes les consolations & tous les encouragemens que je pus imaginer, & ce fut inutilement; ils pleurerent en public & en particulier; ils déplorerent leur sottise dans une espèce de chanson, dont plusieurs mots que nous comprîmes, faisoient l'éloge de leur pays, & des peuplades dont ils se trouvoient à jamais séparés. Leur douleur fut assez longue; mais le mal de mer les quitta enfin, & leur émotion diminua. Leurs lamentations devinrent moins fréquentes, & ils finirent par n'en

n'en plus avoir. Ils oublierent peu-à-peu la *Nouvelle-Zélande* & leurs amis, & ils parurent aussi fermement attachés à nous, que s'ils avoient été nos compatriotes. 1777. Février.

Le vent, après avoir demeuré quelques heures dans la partie du Sud, passa au Sud-Est & à l'Est; & nous mîmes le Cap au Nord, jusqu'au 28 à midi. Etant à cette époque par $41^{d}\ 17'$ de latitude Sud, & $177^{d}\ 17'$ de longitude orientale, nous revirâmes de bord, & nous marchâmes au Sud-Est avec une jolie brise de l'Est-Nord-Est; le vent fraîchit ensuite & tourna au Nord-Est; il fut deux jours dans ce rumb; il devint frais, & il y eut des rafalles accompagnées d'ondées de pluie. 28.

Le 2 de Mars à midi, notre latitude étoit de $42^{d}\ 35'\ 30''$, & notre longitude de $180^{d}\ 8'$ Est; le vent sauta au Nord-Ouest, ensuite au Sud-Ouest; & il continua de souffler entre ce dernier point & le Nord, quelquefois avec force & avec des rafalles, & d'autre fois d'une maniere modérée. A l'aide de ce vent, nous marchâmes au Nord-Est-quart-Est, & à l'Est toutes voiles dehors, jusqu'au 11 à midi: nous nous trouvions par $39^{d}\ 29'$ de latitude, & $196^{d}\ 4'$ de longitude Orientale. 2 Mars. 11.

Le vent passa au Nord-Est & au Sud-Est; &

je cinglai au Nord & au Nord-Eſt, autant qu'il
1777. voulut le permettre. Le 16, à une heure du
Mars. matin, il ſurvint un vent de Nord plus favora-
16. ble; je revirai & je fis gouverner à l'Eſt : notre latitude étoit de 33^{d} 40', & notre longitude de 198^{d} 50' Eſt. Nous eûmes alternativement de légers ſouffles & des calmes, juſqu'à midi du
17. lendemain : le vent ayant fraîchi dans la partie de l'Eſt-Sud-Eſt, je remis le Cap au Nord-Eſt; mais comme il ſautoit ſouvent à l'Eſt, & à l'Eſt-Nord-Eſt, nous ne pûmes marcher qu'au Nord, & quelquefois même à l'Oueſt du Nord. L'eſpéranee de le voir prendre davantage dans la partie du Sud, ou de rencontrer celui de l'Oueſt, un peu en dehors des Tropiques, ainſi que je l'avois éprouvé dans mes autres Voyages, m'excita à continuer cette route.

J'étois obligé de courir tous les riſques; car, pour remplir cette année le principal objet de mon expédition, c'eſt-à-dire, pour me rendre à la côte ſeptentrionale de l'*Amérique*, il falloit abſolument que ma traverſée de la *Nouvelle-Zélande* à *O-Taïti*, ou aux *Iſles de la Société*, ne fût pas longue.

Le vent demeura fixé invariablement à l'Eſt-Sud-Eſt, & il ne s'en écarta pas de plus de deux points de l'un ou l'autre côté; il fut auſſi très-

foible, enforte que nous ne pafsâmes le Tropique que le 27 : nous n'étions alors qu'à 201[d] 23′ de longitude Orientale, ou 9 degrés à l'Oueft du Port, vers lequel nous marchions. Excepté quelques oifeaux du Tropique qui frapperent de temps en temps nos regards, nous n'apperçûmes rien durant cette navigation, qui pût nous faire croire que nous avions paffé près d'une terre. Par 34[d] 20′ de latitude & 199[d] de longitude, nous vîmes un gros tronc d'arbre couvert de Barnache, & nous en conclûmes qu'il voguoit depuis-longtemps au milieu des flots. 1777. Mars. 27.

Nous marchions au Nord-Eft le 29 à dix heures du matin, & la *Découverte* m'avertit par un fignal qu'on voyoit une terre; nous l'apperçûmes du haut des mâts, au Nord-Eft-quart-Eft, prefque au même inftant. Nous reconnûmes bientôt que c'étoit une Ifle de peu d'étendue. Nous gouvernâmes fur la côte jufqu'au coucher du Soleil; à l'entrée de la nuit, elle nous reftoit au Nord-Nord-Eft, à environ 2 ou 3 lieues. 29.

La nuit fe paffa à louvoyer; le lendemain à la pointe du jour, j'attaquai la partie fous le vent de la côte Occidentale. Le reffac (*a*) qui 30.

(*a*) M. Marfden, *Hiftoire de Sumatra*, pag. 29 & 32, indique une caufe très-ingénieufe & très-fatiffaifante du reffac.

1777. Mars. battoit par-tout avec violence la côte Sud, & le récif qui l'environnoit, me firent juger qu'il étoit impoſſible de mouiller ou de débarquer ſur la bande méridionale.

Nous vîmes ſur une pointe que nous avions déjà dépaſſée, pluſieurs Naturels qui ſe mirent dans la mer pour ſe rendre ſur le récif, où ils demeurerent tranquillement, lorſqu'ils virent que le vaiſſeau ne ralentiſſoit point ſa marche. D'autres qui ſe montrerent bientôt en différentes parties du récif, nous ſuivirent; ils ſe raſſemblerent quelquefois en petites troupes; & ils pouſſerent des cris en chœur, à-peu-près comme les habitans de la *Nouvelle-Zélande*.

A huit heures, nous étions par le travers de la partie Oueſt-Nord-Oueſt de l'Iſle, aſſez près de la côte, pour diſtinguer, avec nos lunettes, pluſieurs des Inſulaires poſtés ſur une grève ſablonneuſe, & armés de longues piques & de maſſues, qu'ils brandiſſoient d'une maniere menaçante; ou, ſelon l'interprétation de diverſes perſonnes de l'équipage, d'une maniere amicale. La plupart étoient nuds, ſi l'on excepte une ceinture qui paſſoit entre leurs cuiſſes, & qui couvroit les parties naturelles. Quelques-uns avoient ſur les épaules, un manteau d'étoffes de différentes couleurs, & qui offroit des rayures

longitudinales ou quarrées. La tête de presque tous étoit enveloppée d'un corps blanc, qui ressembloit à un turban, & quelquefois à un chapeau élevé & de forme conique : nous remarquâmes aussi que leur teint étoit basané, & leur stature moyenne, mais robuste & disposée à l'embonpoint.

1777. Mars.

Ils lancerent une pirogue avec précipitation, sur l'extrémité de la grève la plus éloignée de nous; un homme y monta, & il prit le large. Je jugeai qu'il vouloit venir au vaisseau, & je mis en panne afin de l'attendre : mais le courage lui manqua, & il regagna bientôt le rivage; il y prit un second Insulaire, & tous les deux ramerent de notre côté. Ils craignirent cependant d'approcher, & ils s'arrêterent; Omaï leur ayant parlé la langue d'*O-Taïti*, leur frayeur parut se dissiper; & ils vinrent se ranger assez près de nous, pour recevoir des grains de verre & des clous, que nous attachâmes à un morceau de bois, & que nous leur jettâmes. Ils semblerent avoir peur de toucher notre présent, & ils ne délierent ni les grains de verre, ni les clous. Cette réserve fut peut-être un effet de leurs idées superstitieuses ; car Omaï me dit que lorsqu'ils nous virent disposés à leur faire des largesses, ils solliciterent quelque chose pour leur *Eatooa*,

1777. Mars. ou leur Dieu. Il leur demanda auſſi mal-à-propos, s'ils mangeoient de la chair humaine ? Ils répondirent que non, avec un mélange d'indignation & d'horreur. L'un d'eux, qui ſe nommoit Mourooa interrogé d'où lui venoit la cicatrice qu'il avoit au front, répondit que c'étoit la ſuite d'une bleſſure, reçue dans une bataille contre les habitans d'une Iſle ſituée au Nord-Eſt, qui deſcendoient de temps à d'autre dans ſon pays. Ils empoignerent enſuite un des cordages de la *Réſolution;* mais ils héſitoient toujours de monter à bord; Omaï, qui les entendoit aſſez bien, apprit que leurs compatriotes leur avoient recommandé de ſe tenir ſur leurs gardes, & qu'on les avoit chargés de ſavoir d'où arrivoit notre bâtiment, & quel étoit le nom du Capitaine. Nous les interrogeâmes de notre côté ſur le nom de l'Iſle; ils l'appelloient *Mangya* ou *Mangeea*, & ils ajoutoient quelquefois *Nooe*, *Nai*, *Naiwa ;* ils nous dirent que leur Chef ſe nommoit Orooaeeka.

Mourooa avoit de l'embonpoint & une taille bien proportionnée ; mais il n'étoit pas grand. Sa phyſionomie nous parut agréable ainſi que ſon caractere; car il fit pluſieurs geſtes plaiſans, qui annonçoient de la bonhommie & de la gaieté; il en fit auſſi du genre ſérieux : avant de

faifir la corde qui pendoit à l'arriere du vaiffeau, il répéta quelques mots d'un air dévot; il fe recommandoit vraifemblablement à la protection de fes Dieux. Son teint approchoit de celui des Habitans des parties les plus méridionales de *l'Europe*. Son Camarade n'étoit pas fi blanc. La chevelure de tous les deux étoit noire, longue, droite & nouée au fommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils avoient des ceintures comme les Naturels que nous avions apperçus fur la côte; nous reçonnûmes qu'ils tirent leur étoffe, du *Morus papyrifera*, de la même maniere que les habitans des autres Ifles de la mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture étoit luftrée, ainfi qu'aux Ifles *des Amis*; mais celle qui flottoit fur leur tête, avoit la blancheur de celle d'*O-Taïti*. Ils portoient des fandales d'une efpèce de gramen entrelacé; ceux qui fe tenoient fur la grève en portoient également, & nous jugeâmes que c'étoit afin de garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe étoit longue; l'intérieur de leur bras, depuis l'épaule jufqu'au coude, & diverfes parties de leur corps, étoient piquetés ou *tatoués*, felon l'ufage des Naturels de prefque toutes les Ifles de l'Océan Pacifique. Le lobe de leurs oreilles fe trouvoit percé, ou plutôt fendu; & l'ouverture étoit fi

1777. Mars.

grande, que l'un d'eux y plaça un couteau & des grains de verres que nous lui donnâmes : deux nacres de perles polies & une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré, pendoient au col de celui-ci : c'est la seule parure que nous ayons remarquée. La pirogue sur laquelle ils arriverent, (nous n'en vîmes point d'autre,) n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit très-étroite, & proprement faite. L'avant étoit, ainsi que les petits *Evaas d'O-Taïti*, couvert d'un bordage plat, qui s'avançoit en saillie, pour l'empêcher de se remplir d'eau, lorsqu'elle pointoit dans les flots. L'arriere s'élevoit d'environ cinq pieds sur une direction verticale, comme quelques-unes de la *Nouvelle-Zélande*; & l'extrémité haute de cet étambort, étoit fourchue : la partie inférieure de l'embarcation étoit d'un bois blanc; la partie supérieure étoit noire, & les pagaies, d'un bois de la même couleur, n'avoient pas plus de trois pieds de long; elles étoient larges & émoussées à l'un des bouts : ils manœuvroient sans revirer; lorsqu'ils vouloient prendre une route diamétralement opposée à celle qu'ils tenoient, ils ne faisoient que se tourner de l'autre bord.

1777. Mars.

Nous louvoyâmes sur ces entrefaites; &, dès que les vaisseaux eurent pris une position

convenable, la *Résolution* mit un canot à la mer, & la *Découverte* en lança un second, afin de sonder la côte, & de chercher un lieu propre au débarquement. Je voulus descendre moi-même, & j'emportai diverses choses que j'avois dessein de donner aux Naturels, pour gagner leur amitié. Dès que je fus hors du vaisseau, les deux Insulaires qui nous avoient quittés peu de temps auparavant, s'approcherent de moi; & lorsqu'ils furent près de mon canot, Mourooa y entra sans que je l'en priasse, & sans hésiter un seul moment.

1777. Mars.

Je chargeai Omaï qui m'accompagnoit, de lui demander où nous pourrions faire notre débarquement : Mourooa nous indiqua deux endroits; mais je vis à regret que, dans tous les deux, nous courions risque de remplir d'eau nos canots, & même de les perdre. Nous ne fûmes pas plus heureux dans la recherche d'un mouillage ; car nous ne trouvâmes de fond, qu'à une encablure des brisans. La sonde y rapporta de trente à quarante brasses, & elle indiqua des rochers de corail aigu ; ensorte que l'ancrage eût été encore plus périlleux que le débarquement.

Tandis que nous étions ainsi occupés à reconnoître la côte, les Naturels arriverent en foule sur le récif, armés comme ceux que nous avions

1777. Mars.

apperçus d'abord. Mourooa, qui étoit fur mon canot, croyant vraifemblablement que ces guerriers nous empêchoient de débarquer, leur ordonna de fe retirer; un affez grand nombre obéirent; & je jugeai qu'il avoit une forte de confidération dans fon pays; en effet, fi nous le comprîmes bien, il étoit frere du Roi. Les Naturels parurent fi curieux, que plufieurs fe jetterent à la mer, & arriverent près de nous à la nage. Ils monterent à bord fans aucune réferve; il fut même difficile de les en chaffer, & plus difficile encore de les empêcher de prendre tout ce qui leur tomba fous la main. Lorfqu'ils s'apperçurent que nous retournions aux vaiffeaux, ils s'en allerent tous, excepté Mourooa: il demeura dans mon canot, non fans témoigner de la crainte, & il m'accompagna à bord de la *Réfolution*.

Les Quadrupèdes & les autres objets nouveaux pour lui qu'il y apperçut, lui cauferent moins de furprife que je ne l'avois imaginé. Ses inquiétudes abforboient peut-être toute fon attention. Il eft sûr qu'il fembla très-agité; & le vaiffeau s'éloignant de la côte au moment où nous arrivâmes, cette circonftance augmenta fon effroi. Il n'étoit pas en état de me donner beaucoup d'inftructions; &, peu de temps après, je fis mettre

un canot à la mer, pour le reconduire dans son Isle. Quand il sortit de ma chambre, il tomba sur une de nos chèvres; sa curiosité surmonta sa peur; il s'arrêta pour regarder l'animal, & il demanda à Omaï quel oiseau c'étoit; & comme on ne lui répondoit pas tout de suite, il adressa la même question à quelques-uns des matelots. Lorsque le canot, sur lequel je le renvoyai, fut près du ressac, il se jetta à la mer, & il gagna la côte à la nage. Dès qu'il fut à terre, une foule de ses compatriotes se rassemblerent autour de lui; nous jugeâmes qu'ils étoient fort empressés de l'entendre. Ils l'environnoient encore quand nous les perdîmes de vue. Le canot fut à peine de retour que nous fîmes de la voile, le Cap au Nord.

1777. Mars.

Ainsi, nous fûmes obligés de partir, sans être descendu sur cette belle Isle, qui sembloit propre à satisfaire tous nos besoins : elle gît par 21^{d} 57′ de latitude Sud, & 201^{d} 53′ de longitude Orientale; les portions de la côte que nous examinâmes, sont environnées d'un récif de corail, en-dehors duquel la sonde ne rapporta point de fond : elle a cinq lieues de tour, & elle est d'une élévation modérée & assez égale. Lorsque le ciel est serein, on doit la découvrir à dix lieues de distance; car nous l'appercevions encore à l'entrée de la nuit, quoique nous

eussions fait plus de sept lieues, & que l'atmosphère fût chargée de brouillards : elle offre, vers

1777. Mars.

le milieu de son diamètre, de petites collines, du haut desquelles le sol descend peu-à-peu jusqu'à la côte, qui, dans la partie du Sud-Ouest, est escarpée & de grais brunâtre, & qui n'a pas plus de dix à douze pieds de hauteur; le battement des flots y a produit plusieurs excavations. L'inclinaison du terrein est cachée par des arbres d'un verd foncé, très-épais, mais de peu de hauteur, & qui paroissent tous de la même espèce, excepté près du rivage, où il y a un grand nombre de l'espèce de *Dracaena*, qu'on trouve dans les bois de la *Nouvelle-Zélande*. On en voit aussi des dispersés en d'autres endroits. La côte de la bande Nord-Ouest, se termine, ainsi que nous l'avons déjà dit, par une grève sablonneuse, derriere laquelle le sol, coupé en petites ouvertures & en ravins, offre une large bordure d'arbres qui ressemblent à de grands saules, & qu'on prendroit, d'après sa régularité, pour un ouvrage de l'art, si son étendue n'en donnoit pas une opinion contraire. L'œil, en se portant plus loin vers le centre de la terre, apperçoit ces arbres d'un verd foncé, dont je parlois tout-à-l'heure. Plusieurs de nos Messieurs supposerent que c'étoient des *rima* entremêlées de cocotiers très-bas, & d'un petit

nombre d'autres eſpèces. Ils nous ſemblerent plus hauts, & moins voiſins les uns des autres, que ſur la partie du Sud-Oueſt. Cette différence peut venir de ce que nous étions plus près de la côte. On voit ſur les petites collines quelques arbres clair-ſemés, d'une plus haute taille. La ſurface de ces collines étoit ſtérile, de couleur rougeâtre, & couverte d'une ſubſtance qui reſſembloit à de la fougere. En tout l'Iſle eſt d'un aſpect agréable, & la culture pourroit la rendre un des lieux les plus charmans du Globe. 1777. Mars.

Comme les habitans nous parurent nombreux & bien nourris, les moyens de ſubſiſtance que fournit cette terre, doivent être abondans. Je ſerois curieux de connoître leur régime diététique; car notre ami Mourooa nous dit qu'ils n'ont point de cochons, ni de chiens, dont ils ont cependant oui parler; mais il nous apprit qu'ils ont des bananes, du fruit à pain, & du taro. Les ſeuls oiſeaux que nous y vîmes, furent quelques oiſeaux d'œufs (*a*) blancs, des hirondelles de mer

(*a*) Il y a dans l'original *Egg-birde;* la concordance inférée à la fin du dernier volume des Oiſeaux de M. de Buffon, ne parle pas de l'*Egg-bird;* je n'ai pu découvrir le nom que les Naturaliſtes François donnent à cet Oiſeau, & j'ai traduit l'expreſſion Angloiſe d'une maniere littérale. *Note du Traducteur.*

& des noddies : nous apperçûmes auſſi un héron blanc ſur la côte.

1777. Mars.

La langue des habitans de *Mangeea* eſt un dialecte de l'idiôme d'*O-Taïti ;* mais leur prononciation, comme celle des Zélandois, eſt plus gutturale. Je vais inſérer ici une liſte de quelques-uns de leurs mots : M. Anderſon les a écrits d'après ſes converſations avec Omaï, qui les avoit appris de Mourooa. Je placerai ſur une ſeconde colonne les termes O-Taïtiens qui offrent de la reſſemblance.

	Dialecte de Mangeea.	Dialecte d'O-Taïti.
Une noix de cocos.	*Eakkaree.*	*Aree.*
Fruit à pain.	*Kooroo.*	*Ooroo.*
Une Pirogue.	*Ewakka.*	*Evaa.*
Ami.	*Naoo, Mou.*	
Un homme.	*Taata*, ou *Tangata.*	*Taata.*
Etoffe ou arbre dont on la tire.	*Taia, Taia aoutee.*	*Eoute.*
Bon.	*Matta.*	*Mity.*
Une maſſue.	*Pooroohee.*	
Oui.	*Aee.*	*Ai.*
Non.	*Aoure.*	*Aoure.*
Une pique.	*Heyhey.*	

	Dialecte de Mangeea.	Dialecte d'O-Taïti.
Un combat, une bataille.	*Etamagee.*	*Tamaee.*
Une femme.	*Waheine.*	*Waheine.*
Une fille.	*Maheine.*	*Maheine.*
Le foleil.	*Heetaia, matooa.*	
Moi.	*Ou.*	*Wou.*
La côte.	*Euta.*	*Euta.*
Quelle chofe eft cela ?	*Ehataiee ?*	*Owytaieeoa?*
Là, là-dedans.	*Oo.*	
Un chef.	*Ereekee.*	*Eree.*
Grand ou puiffant.	*Manna*, on joint ordinairement ce mot au précédent.	
Baifer.	*Ooma.*	

Les infulaires de *Mangeea* font d'une belle figure, & ils reffemblent à ceux d'*O-Taïti* & à ceux des *Marquifes*, plus qu'à aucune autre des peuplades que j'ai rencontrées dans la mer du Sud. Leur peau eft douce, & on ne voit pas leurs mufcles : autant que nous avons pu en juger, ils ont cette difpofition au plaifir qui diftingue les O-Taïtiens : non-feulement leur efprit eft gai, mais ils connoiffent très-bien les geftes lafcifs, que les O-Taïtiens emploient dans leurs danfes; car Mourooa les fit devant nous. Il y a

aussi lieu de supposer que leur maniere de vivre
1777. est la même. Quoique la nature du pays nous
Mars. ait empêchés de découvrir un grand nombre de leurs habitations, nous apperçûmes près de la grève, une maison dont la construction différoit peu de celles d'*O-Taïti :* elle étoit agréablement située au milieu d'un bocage; elle paroissoit avoir trente pieds de long, & sept ou huit de hauteur; l'une de ses extrémités étoit ouverte, & représentoit une ellipse coupée transversalement. Il y avoit quelque chose sur des buissons qui se trouvoient en-dedans de la façade; nous conjecturâmes que c'étoit un filet de pêche d'une texture très-délicate.

Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à-peu-près comme à la *Nouvelle-Zélande ;* mais ils prennent en outre la main de l'homme à qui ils veulent faire cette politesse, & ils la frottent assez durement sur leur nez & leur bouche. (*a*)

(*a*) Les habitans des Isles *Palaos*, des *Nouvelles-Philippines*, & des Isles *Carolines*, éloignées de *Mangeea*, d'environ 1,500 lieues, saluent de la même maniere. « Leur civilité & la marque de leur respect, » consistent à prendre la main ou le pied de celui à » qui ils veulent faire honneur, & à s'en frotter » doucement tout le visage. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. XV, page 208, Edit. de 1781.

CHA-

CHAPITRE II.

Découverte d'une Isle appellée Wateeoo. *Examen de ses Côtes. Les Naturels viennent à bord de nos vaisseaux. MM. Gore, Burney & Anderson descendent à terre. Accueil qu'ils reçurent. Expédient d'Omaï pour les empêcher d'y être retenus. Omaï rencontre quelques-uns de ses Compatriotes. Détail sur le malheureux voyage des Compatriotes d'Omaï. Remarques sur* Wateeoo *& sur les Habitans.*

APRÈS avoir quitté *Mangeea*, dans l'après-dîner du 30, nous continuâmes notre route toute la nuit & jusqu'à midi du jour suivant. Le 31, nous découvrîmes une seconde terre dans le Nord-Est-quart-Nord à huit ou dix lieues. 1777. Mars. 30. 31.

Le lendemain, à huit heures, nous étions par le travers de son extrémité septentrionale, à quatre lieues de distance, mais sous le vent, & nous pouvions assurer alors que c'étoit une Isle à-peu-près de la même apparence & de la même étendue que *Mangeea;* nous en voyions droit à l'avant, une autre beaucoup plus petite : nous 1 Avril.

ferions arrivés plutôt à celle-ci, mais la premiere
1777. Avril. eut la préférence, parce qu'elle fembla plus propre à nous fournir des provifions pour notre bétail, dont nous commencions à avoir befoin.

Je réfolus donc d'y aborder; comme il y avoit peu de vent, & que ce vent étoit contraire, nous en étions encore éloignés de deux lieues,
2. & fous le vent à huit heures du lendemain. A cette époque, deux canots armés, de la *Réfolution*, & un troifieme de la *Découverte*, commandé par le Lieutenant Gore, allerent chercher un mouillage, & un lieu convenable pour le débarquement. Sur ces entrefaites, les vaiffeaux ferroient le vent pour atteindre la côte.

Au moment où les canots fe mirent en mer, nous apperçûmes plufieurs pirogues qui arrivoient près de nous; elles aborderent d'abord la *Découverte*, qui étoit plus voifine de la côte : trois d'entr'elles, dont chacune ne portoit qu'un feul homme, fe rendirent bientôt à la *Réfolution*. Ces embarcations étoient longues & étroites, & munies d'un balancier. L'arriere avoit trois ou quatre pieds d'élévation, & il reffembloit un peu à l'étambord d'un vaiffeau; l'avant étoit plat au-deffus, mais il avoit la forme d'une proue au-deffous, & il fe recourboit à l'extrémité, comme le manche d'un violon. Nous jettâmes

notre côté ; à mesure qu'elle s'approchoit du
1777. vaisseau, les Naturels récitoient quelques mots
Avril. en chœur ; (*a*) l'un d'eux se levoit & indiquoit le terme que les autres devoient répéter ensemble. Lorsqu'ils eurent achevé cette cérémonie musicale, ils aborderent la *Résolution* ; & ils demanderent le Chef du bâtiment : je me montrai, & ils m'offrirent un petit cochon & des noix de cocos. Celui des Insulaires, qui me parut le principal personnage, me donna en outre une piece de natte, dès qu'il fut à bord avec ses compagnons.

On les mena dans la grande chambre & dans les autres parties du vaisseau : quelques objets leur causerent de la surprise, mais rien ne fixa leur attention. Ils craignirent d'approcher des

(*a*) Les habitans des *Marquises* employerent un cérémonial à-peu-près semblable, lorsque M. Cook y aborda en 1774. Voyez le second *Voyage de Cook.* On retrouve ce cérémonial dans des Isles très-éloignées de celles-ci. Padillo qui appareilla de Manille en 1710, fut reçu aux Isles *Palaos* de la même maniere. L'Auteur de la relation de son Voyage, dit : » Aussi-tôt qu'ils s'approcherent de notre bord, ils » se mirent à chanter. Ils régloient la cadence en » frappant des mains sur leurs cuisses. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. 15, pag. 323.

chevaux & des vaches, & ils ne purent concevoir la nature de ces quadrupèdes. Les moutons & les chèvres passoient les bornes de leurs idées; car ils nous firent entendre qu'ils les jugeoient des oiseaux. Les moutons & les chèvres ne ressemblant point du tout à un oiseau, les lecteurs trouveront inconcevable que des hommes soient assez ignorans pour faire une si lourde méprise; mais cette peuplade ne paroît connoître d'autres animaux terrestres, que les chèvres, les cochons & les oiseaux : comme nos moutons & nos chèvres différoient beaucoup des deux premieres familles, ils en conclurent que ces quadrupèdes devoient appartenir à la derniere, qu'ils savoient renfermer une variété considérable d'espèces. Je donnai à mon nouvel Ami les choses qui me semblerent devoir lui faire plus de plaisir : mais lorsqu'il s'en alla, il me parut mécontent; je compris ensuite qu'il désiroit un chien, animal qui ne se trouve pas dans l'Isle, quoique les Naturels sachent qu'il y en a sur d'autres terres de la mer du Sud. Le Capitaine Clerke reçut un présent pareil, d'un Insulaire qui avoit les mêmes vues, & dont les espérances furent également trompées.

1777. Avril.

Les hommes qui montoient ces pirogues, étoient d'une stature moyenne, & ils ressembloient

beaucoup aux habitans de *Mangeea;* mais leur
1777. teint étoit plus noir : ils nouent leurs cheveux
Avril. au sommet de la tête, ou ils les laissent flotter en désordre sur les épaules; & quoique la chevelure de quelques-uns bouclât naturellement, elle étoit en général longue, ainsi que celle des autres qui l'avoient lisse. Nous apperçûmes de la diversité dans leur physionomie, & quelques-unes des femmes avoient la peau assez blanche. Ils portoient, comme les Insulaires de *Mangeea*, des ceintures d'étoffe lustrée ou d'une belle natte, qui passoient entre les cuisses & couvroient les parties voisines. Ils portoient aussi des colliers d'un large gramen enduit d'une peinture rouge, & ensilé avec des baies de morelle : ils avoient les oreilles percées & non pas fendues, & ils étoient piquetés sur les jambes depuis le genou jusqu'au talon; ensorte qu'ils paroissoient avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe non plus que les habitans de *Mangeea*, & leurs pieds sont également couverts d'une espèce de sandales; leur maintien annonçoit de la franchise, de la gaieté & de la bonne humeur.

M. Gore fut de retour à trois heures après-midi, il me dit qu'il avoit examiné toute la partie occidentale de l'Isle, sans trouver un endroit propre au débarquement d'un canot ou au

mouillage des vaiſſeaux; que la côte eſt environnée dans ſon entier d'un rocher eſcarpé de corail, ſur lequel la mer produit un reſſac terrible; que les Naturels montroient néanmoins des diſpoſitions très-amicales, & qu'ils avoient paru affligés en voyant que nos détachemens ne pouvoient deſcendre à terre; il ajouta enſuite que, par l'entremiſe d'Omaï, il ſeroit facile de les déterminer à nous apporter en-deçà du reſſac, les choſes dont nous avions le plus beſoin, & en particulier, des tiges de bananiers, qui ſeroient bonnes pour le bétail. Le vent étoit foible ou nul, & la perte d'un jour ou deux ne devant pas avoir de ſuites fâcheuſes, je réſolus d'eſſayer l'expédient que me conſeilloit M. Gore, & j'ordonnai qu'on en fît les préparatifs pour le lendemain.

1777. Avril.

Le 3, à la pointe du jour, nous apperçûmes des pirogues qui venoient aux vaiſſeaux; l'une d'elles arriva à bord de la *Réſolution*. Les Inſulaires qui la montoient, m'apporterent un cochon, des bananes & des noix de cocos; ils me demanderent un chien en échange, & ils refuſerent tout ce que je leur offris d'ailleurs. L'un de nos Meſſieurs avoit un chien & une chienne qui nous incommodoit beaucoup; en les donnant, il auroit propagé ſur cette terre, la race d'un

animal ſi utile; mais ſes vues n'étoient pas auſſi
1777. nobles, & il ne ſe rendit point à ma propoſition.
Avril. Omaï fut plus généreux, il céda un chien favori qu'il avoit amené de Londres. Les Naturels reprirent le chemin de l'Iſle, très-ſatisfaits de leur acquiſition.

Sur les dix heures, M. Gore partit avec deux canots de la *Réſolution*, & un troiſieme de la *Découverte*, afin d'eſſayer l'expédition qu'il avoit propoſée. Je pouvois compter ſur ſa diligence & ſon adreſſe, & je lui permis de faire ce qu'il croiroit le plus convenable. Deux des Naturels qui étoient venus à bord, l'accompagnerent, & Omaï devoit lui ſervir d'interprete. Les vaiſſeaux ſe trouvoient à une lieue de l'Iſle lorſque les canots partirent; & comme il y avoit peu de vent, nous ne pûmes arriver qu'à midi près du récif. Nous vîmes nos trois canots ſur leurs grapins, à quelques pieds du reſſac & vis-à-vis, la côte remplie d'un nombre prodigieux d'Inſulaires; nous en conclûmes que M. Gore étoit deſcendu: on imagine bien que je déſirai avec impatience de ſavoir les ſuites de cette démarche. Afin d'obſerver les mouvemens de nos Amis qui avoient débarqué, & d'être prêts à leur donner les ſecours analogues à notre poſition reſpective, dont ils auroient beſoin, je m'approchai

de la côte, autant que le permirent les écueils; je sentis néanmoins que le récif mettoit entre nous une barriere insurmontable, & qu'il ne dépendoit pas plus de nous de les protéger, que s'ils eussent été éloignés de la moitié de la circonférence du globe : mais il étoit probable que les Naturels ne connoissoient point cette impossibilité. Sur ces entrefaites, quelques-uns d'eux arriverent aux vaisseaux, & ils échangerent un petit nombre de noix de cocos; ils accepterent tout ce que nous leur offrîmes, & ils ne parurent donner la préférence à aucun article en particulier.

1777. Avril.

Ces visites des Insulaires diminuerent mes inquiétudes sur M. Gore & sa petite troupe; je ne pus en savoir des nouvelles; mais, dès que quelques-uns des Naturels avoient la hardiesse de venir à bord, je supposai que leurs Compatriotes n'avoient point abusé de la confiance de mon détachement. Enfin un peu avant le coucher du Soleil, j'eus la satisfaction de voir mes canots reprendre le large. Lorsqu'ils arriverent à bord, j'appris que M. Gore, Omaï, M. Anderson & M. Burney débarquerent seuls. M. Gore me rendit un compte très-exact des événemens de cette journée; mais le récit de M. Anderson étant plus détaillé & contenant des remarques sur l'Isle & ses habitans, je vais l'insérer ici.

1777. Avril.

☞ „ Nous conduisîmes les canots vers une „ petite grève sablonneuse; les Naturels étoient „ assemblés en foule sur cette grève, ainsi que „ sur les rochers voisins, & nous jettâmes les „ grapins à cent verges du récif, qui gît à-peu-„ près à la même distance de la côte. Plusieurs „ des Insulaires nous apporterent des noix de „ cocos à la nage: Omaï & ceux de leurs Com-„ patriotes qui nous accompagnoient, les instrui-„ sirent que nous voulions débarquer; mais le „ chien qu'on leur avoit donné au vaisseau, & „ qu'on venoit de descendre à terre, absorba „ quelque temps leur attention, & ils se préci-„ pitoient autour de cet animal. Bientôt après, „ deux pirogues vinrent nous chercher, & afin „ de leur inspirer plus de confiance, nous résô-„ lûmes d'aller sans armes, au risque d'être bien „ ou mal traités.

„ Je partis sur une des pirogues avec M. Bur-„ ney, premier Lieutenant de la *Découverte*, „ un peu avant M. Gore & Omaï; nos conduc-„ teurs épierent d'une maniere adroite, les mou-„ vemens du ressac, & ils nous débarquerent „ sains & saufs sur le récif. Ils nous prirent en-„ suite sous les bras, afin de nous soutenir au „ milieu des roches pointues & escarpées que „ nous devions passer pour arriver à la grève,

„ où nous fûmes reçus par plusieurs autres Na- 1777.
„ turels, qui tenoient à la main des rameaux Avril.
„ verds d'une espèce de *mimosa*, & qui nous
„ saluerent en appliquant leur nez contre les
„ nôtres.

„ Nos guides nous firent signe de marcher en
„ avant; nous étions environnés d'une foule de
„ Naturels qui s'empressoient de nous regarder,
„ & qui nous auroient fermé le passage, si des
„ hommes, qui sembloient revêtus de quelque
„ autorité, n'avoient frappé indistinctement sur
„ les spectateurs pour les écarter. On nous con-
„ duisit à une avenue de palmiers; nous arri-
„ vâmes bientôt auprès d'une troupe de guer-
„ riers, rangés sur deux lignes & armés de mas-
„ sues qu'ils tenoient sur leurs épaules à-peu-
„ près comme nos soldats portent leur fusil.
„ Lorsque nous eûmes un peu marché au mi-
„ lieu de ces guerriers, nous trouvâmes un Chef
„ qui étoit assis par terre, les jambes croisées,
„ & qui se donnoit de l'air avec un éventail en
„ forme de triangle, tiré d'une feuille de coco-
„ tier & garni d'un manche de bois noir poli.
„ Il avoit à ses oreilles de grosses touffes de plu-
„ mes rouges qui pointoient en avant; mais c'é-
„ toit là toute sa parure, & nous n'apperçûmes
„ pas d'autre marque de distinction. Cependant

1777. Avril. „ on lui obéiſſoit avec beaucoup d'ardeur; ſoit „ que la gravité fût de ſon caractere, ſoit qu'il „ eût compoſé ſon viſage pour la cérémonie, ſa „ phyſionomie paroiſſoit ſérieuſe ſans être ſé- „ vere. Quelques hommes qui ſembloient jouer „ un rôle important, nous dirent que nous de- „ vions le ſaluer.

„ Nous continuâmes à marcher au milieu des „ hommes armés de maſſues, & nous arrivâmes „ auprès d'un ſecond Chef aſſis, qui avoit des „ plumes rouges à ſes oreilles, & qui ſe don- „ noit de l'air avec un éventail, comme le pre- „ mier: il ne paroiſſoit pas avoir plus de trente „ ans; mais nous fûmes frappés de ſa groſſeur „ & de ſon embonpoint. On nous conduiſit de „ la même maniere à un troiſieme Chef qui ſem- „ bloit plus vieux que les deux autres, & qui „ étoit fort gros, ſans avoir autant d'embonpoint „ que le ſecond. Nous le trouvâmes encore aſſis „ & paré de plumes rouges: nous le ſaluâmes, „ ainſi que nous avions ſalué les deux premiers, „ & il nous pria de nous aſſeoir. Nous fûmes „ charmés de cette invitation, car nous étions „ très-fatigués de notre courſe & de la chaleur „ exceſſive que nous cauſoit la foule dont nous „ étions environnés.

„ Peu de minutes après, la foule eut ordre

„ de faire place, & nous vîmes à la distance de „ trente verges, vingt jeunes femmes ornées de „ plumes rouges, ainsi que les Chefs; elles „ dansoient sur un air d'un mouvement grave & „ sérieux, qu'elles chantoient en chœur: nous „ nous levâmes, & nous nous approchâmes d'el- „ les. Il semble que notre figure & nos vête- „ mens auroient dû les frapper; mais elles con- „ tinuerent leur danse sans faire la moindre at- „ tention à nous. Elles paroissoient dirigées par „ un homme qui servoit de souffleur, & qui leur „ indiquoit les diverses attitudes qu'elles prirent: „ elles ne changeoient point de place, elles re- „ muoient seulement les pieds, & sur-tout les „ doigts qu'elles agitoient avec une extrême lé- „ géreté; elles tenoient leurs mains près du vi- „ sage, & elles les frappoient de temps-en-temps „ l'une contre l'autre. (*a*) Il régnoit un tel ac- „ cord entre leurs mouvemens & la musique, „ que nous les jugeâmes très-familiarisées avec

1777. Avril.

(*a*) Les danses des habitans des Isles *Carolines*, ressemblent beaucoup à celles dont M. Anderson parle ici. Voyez les Lettres *édifiantes & curieuses*, tom. 15, pag. 315. Voyez aussi ce qu'on dit dans le même volume, pag. 207, des chants & des danses des Naturels des Isles *Palaos*, qui font partie du même groupe.

„ cet exercice ; il eſt vraiſemblable qu'on les
1777. „ avoit choiſies, car nous en apperçûmes peu
Avril. „ d'auſſi belles dans la foule qui nous entouroit.
„ En général, leur ſtature étoit plus forte que
„ mince ; leurs cheveux flottoient en boucles ſur
„ le col, & elles avoient un tein olivâtre : leurs
„ traits, qui ſe reſſembloient, nous parurent un
„ peu trop gros, mais leurs yeux étoient très-
„ noirs. Leur phyſionomie exprimoit la douceur
„ & la modeſtie qui ſont particulieres au ſexe
„ en chaque partie du monde, mais qui nous
„ frapperent peut-être davantage ſur cette Iſle,
„ où la nature étale ſes ouvrages dans toute leur
„ ſimplicité & leur perfection, où les coutumes
„ n'altèrent point la droiture des ſentimens, &
„ où l'art ne farde point les manieres. Nous re-
„ marquâmes que leur taille, & chacune des
„ parties de leur corps, avoient de l'élégance ;
„ comme elles n'étoient couvertes que d'une
„ pièce d'étoffe luſtrée, attachée autour de la
„ ceinture, & allant à peine juſqu'aux genoux,
„ nous eûmes occaſion d'en examiner pluſieurs
„ de la façon la plus complette. Elles danſoient
„ encore, lorſque nous entendîmes un bruit pa-
„ reil à celui d'une troupe de chevaux qui ga-
„ loppent ; en regardant du côté d'où venoit le
„ bruit, nos yeux rencontrerent les guerriers

„ armés de massues qui se poursuivoient les uns „ les autres : nous jugeâmes qu'ils vouloient „ nous donner le spectacle d'un combat simulé. 1777. Avril.

„ Croyant que la cérémonie de notre présen- „ tation aux Chefs étoit achevée, nous songeâ- „ mes à chercher M. Gore & Omaï ; la foule „ nous pressoit, & nous ne pûmes marcher qu'a- „ vec peine, mais enfin nous les découvrîmes. „ Ils arriverent aussi fatigués que nous, de la „ multitude dont ils étoient environnés, & ils „ furent présentés de la même maniere aux trois „ Chefs, qui s'appelloient Otteroo, Taroa & „ Fatoweera. Chacun de ces Chefs comptoit „ sur un présent, & M. Gore leur donna les „ choses qu'il avoit apportées du vaisseau dans „ cette intention. Omaï, qui nous servit d'inter- „ prete, apprit aux Chefs pourquoi nous étions „ descendus à terre ; mais on lui répondit que „ nous devions attendre jusqu'au lendemain, & „ qu'alors on nous fourniroit des provisions.

„ Ils parurent vouloir nous séparer, & cha- „ cun de nous fut entouré d'un cercle particu- „ lier qui nous examinoit. Je fus pour mon „ compte, éloigné de mes camarades durant plus „ d'une heure. Je dis au Chef, près duquel j'é- „ tois assis, que je désirois parler à Omaï ; mais „ il s'y opposa d'une maniere péremptoire. Je

1777. Avril.

„ m'apperçus en même-temps que les Naturels „ commençoient à vuider mes poches ; le Chef „ à qui je portai mes plaintes, justifia les vo- „ leurs. D'après ces circonstances, je craignis „ qu'ils n'eussent formé le projet de nous arrê- „ ter ; ils n'annonçoient pas, il est vrai, assez de „ férocité pour me donner de l'inquiétude sur „ nos jours, mais il étoit douloureux de voir „ que leur curiosité pourroit bien nous détenir „ prisonniers. Je demandai quelque chose à man- „ ger, & ils m'apporterent toute de suite des „ noix de cocos, du fruit à pain, & une espèce „ de pudding acide, qu'une femme me présenta. „ Ayant témoigné que la chaleur occasionnée „ par la foule, me causoit beaucoup de mal- „ aise, le Chef lui-même voulut bien me don- „ ner de l'air avec un éventail, & il me fit pré- „ sent d'une pièce d'étoffe qui lui couvroit les „ reins.

„ M. Burney vint à l'endroit où je me trou- „ vois, & je lui fis part de mes soupçons. Pour „ reconnoître s'ils étoient bien fondés, nous en- „ treprîmes de gagner la grève ; mais nous fû- „ mes arrêtés à mi-chemin par des hommes qui „ nous dirent qu'il falloit retourner au lieu dont „ nous étions partis : en arrivant, nous rencon- „ trâmes Omaï qui avoit les mêmes inquiétudes ;

„ il

„ il croyoit même avoir une raiſon de plus de „ s'effrayer ; il avoit vu les Inſulaires creuſer en „ terre un four qu'ils chauffoient alors, & il ne „ pouvoit aſſigner d'autre but à ces préparatifs, „ que celui de nous rôtir & de nous manger, „ ſelon l'uſage des habitans de la *Nouvelle-Zélande*. Il alla même juſqu'à leur demander ſi „ c'étoit-là leur projet ? Les Naturels, très-ſurpris de cette queſtion, demanderent à leur „ tour, ſi nous ſuivions une pareille coutume ? „ Nous fûmes un peu fâchés, M. Burney & „ moi, du propos indiſcret d'Omaï ; car juſqu'ici „ leur conduite envers nous, n'autoriſoit pas une „ idée auſſi brutale.

1777. Avril.

„ Nous fûmes aux arrêts la plus grande partie „ du jour ; nous nous trouvâmes quelquefois enſemble, ordinairement ſéparés & toujours au „ milieu d'une foule nombreuſe, qui ne ſe contenta pas de nous regarder ; les Inſulaires nous „ firent déshabiller ſouvent, pour examiner de „ plus près notre peau, & lorſqu'ils la voyoient „ à leur aiſe, nous entendions un murmure général d'approbation. Ils eurent ſoin en mêmetemps de vuider nos poches ; l'un d'eux prit „ une petite bayonnette que M. Gore portoit à „ ſon côté. On parla de ce vol au Chef, qui „ fit ſemblant d'envoyer un émiſſaire après le

1777. Avril.

„ voleur; mais, ſelon toute apparence, il autoriſa „ le larcin, car bientôt après on vola à Omaï la „ dague qu'il avoit à ſa ceinture.

„ J'ignore s'ils s'apperçurent de la peine que „ nous cauſoit notre détention, ou s'ils cher- „ cherent à nous donner des marques d'amitié, „ afin de nous ôter l'envie de nous en aller; „ mais ils apporterent alors des rameaux verds, „ ils les planterent en terre, & ils nous dirent „ de nous aſſeoir & de les tenir avec la main: „ nous leur parlâmes encore des proviſions dont „ nos vaiſſeaux avoient beſoin, & ils nous firent „ entendre que nous devions paſſer quelque temps „ de plus & manger avec eux : un cochon que „ nous vîmes près du four, qu'ils avoient pré- „ paré, diſſipa la frayeur d'Omaï; il ne crut plus „ que les habitans de l'Iſle vouloient nous rôtir, „ il jugea comme nous, qu'ils avoient creuſé le „ four, afin d'apprêter notre repas. Le Chef „ promit, ſur ces entrefaites, d'envoyer cher- „ cher du fourrage pour notre bétail : mais ſes „ émiſſaires ne revinrent qu'aſſez tard dans l'a- „ près-dîner, & ils ne rapporterent qu'une pe- „ tite quantité de tiges de bananiers qu'on con- „ duiſit à nos canots.

„ Nous eſſeyâmes une ſeconde fois, M. Bur- „ ney & moi, de regagner la grève; & en y

„ arrivant, nous y fûmes arrêtés par des Naturels qui sembloient y avoir été postés pour „ nous retenir. Lorsque je voulus me mettre „ dans l'eau, afin de passer sur le récif, l'un „ d'eux me prit par mes habits & me tira en-„ arriere. Je ramassai de petits morceaux de co-„ rail qu'ils m'enjoignirent de rejetter à terre, „ & sur mon refus, ils eurent la hardiesse de „ me les ôter de force. J'avois aussi cueilli des „ plantes, & ils ne me permirent pas non „ plus de les garder. Ils enleverent à M. Bur-„ ney un éventail qu'il avoit reçu en présent au „ moment où il descendit sur la côte. Omaï „ m'avertit que j'avois mal fait de prendre du „ corail & de cueillir des plantes; que dans „ les Isles de la mer du Sud, les étrangers „ ne peuvent se permettre ces libertés, qu'a-„ près avoir reçu des fêtes pendant deux ou „ trois jours.

„ Voyant que le seul moyen d'obtenir un meil-„ leur traitement, étoit de nous soumettre à „ leur volonté, nous retournâmes à l'endroit „ dont nous étions partis pour gagner la grève; „ ils promirent alors de nous donner une piro-„ gue pour nous conduire à nos canots, lors-„ que nous aurions mangé les alimens qu'on nous „ préparoit.

1777. Avril.

„ Le fecond des Chefs, à qui nous avions „ été préfentés le matin, s'affit fur une large „ efcabelle, peu élevée, d'un bois dur & noi- „ râtre, affez bien poli : il ordonna à la multi- „ tude de former un grand cercle, & il nous fit „ affeoir auprès de lui. On apporta d'abord une „ quantité confidérable de noix de cocos, & en- „ fuite un long panier vert, qui renfermoit affez „ de bananes cuites, pour le dîner de douze per- „ fonnes. On plaça devant chacun de nous un „ morceau du cochon cuit au four, dont j'ai parlé, „ & on nous dit de manger. La fatigue de la jour- „ née nous avoit ôté l'appétit ; nous avalâmes „ quelques bouchées, afin de ne pas contrarier „ les Naturels; mais ce fut fans plaifir pour nous.

„ La nuit approchoit, & nous les avertîmes „ que nous devions retourner à bord de nos „ vaiffeaux. Ils y confentirent; ils voulurent que „ nous emportaffions fur nos canots, le refte „ des vivres qui avoient été apprêtés, & ils l'en- „ voyerent à la grève. Avant notre départ, on „ régala Omaï d'une boiffon, à laquelle il avoit „ été accoutumé dans fa patrie. Nous obfervâ- „ mes qu'on fait ici cette liqueur, comme fur „ les autres Ifles de la Mer du Sud; c'eft-à-dire, „ qu'on mâche la racine d'une forte de poivre, „ & qu'on la rejette enfuite dans un vafe. Une

„ pirogue nous attendoit sur la grève, pour nous „ conduire à nos canots. Les Insulaires exécu- „ terent ce transport avec la même adresse & „ les mêmes soins qu'à notre descente. Ils nous „ donnerent de nouvelles preuves de leur pen- „ chant au vol : car un personnage de quelque „ importance, qui nous accompagnoit, profita „ du moment où on lançoit l'embarcation dans „ le ressac, pour voler un sac, que j'avois eu „ bien de la peine à garder tout le jour : il ren- „ fermoit un pistolet de poche, que je craignois „ extrêmement de perdre. J'apperçus le voleur, „ je poussai des cris, & je témoignai autant de „ déplaisir que je le pus. Le voleur crut devoir „ rapporter le sac à la nage; mais il soutint qu'il „ ne l'avoit pas dérobé, quoique je l'eusse sur- „ pris en flagrant-délit. Ils nous mirent à bord „ de nos canots, où ils déposerent des noix de „ cocos, des bananes, & d'autres provisions; & „ nous prîmes la route des vaisseaux, bien con- „ tens d'être sortis de leurs mains.

1777. Avril.

„ Nous regrettâmes que l'espèce de captivité, „ où l'on venoit de nous détenir, nous eût laissé „ si peu de moyens de faire des observations sur „ le pays. Durant toute la journée, nous nous „ trouvâmes rarement à cent verges de l'endroit, „ où l'on nous avoit présentés aux Chefs, après

1777. Avril.

„ notre débarquement; & nous ne pûmes examiner que les objets qui nous environnoient. „ La premiere chose qui nous frappa, fut la „ multitude des Naturels; leur nombre étoit au „ moins de deux mille : ceux qui nous reçurent „ sur le rivage, formoient une petite troupe, en „ comparaison de celles que nous apperçûmes „ parmi les arbres, en pénétrant dans l'intérieur „ de l'Isle.

„ Nous remarquâmes aussi que la plupart de „ ceux que nous avions vus à bord des vaisseaux, „ étoient d'une classe inférieure; car un grand „ nombre de ceux que nous apperçûmes à terre, „ avoient l'air plus noble, & un teint plus blanc. „ Leur chevelure longue, noire & touffue, étoit „ ordinairement nouée sur le sommet de la tête. „ La plupart des jeunes gens pouvoient servir „ de modèles aux Artistes, du côté de la taille; „ ils étoient d'une complexion aussi délicate que „ celle des femmes; & ils paroissoient d'un caractère aussi doux. D'autres, plus avancés en „ âge, avoient de l'embonpoint; la peau de tous „ indistinctement, nous sembla très-fine. Une „ pièce d'étoffe, ou une natte qui étoit placée „ autour des reins, & qui couvroit les parties „ que cache la pudeur, composoient en général „ leur vêtement; mais quelques-uns portoient de

„ jolies nattes entre-mêlées de noir & de blanc, „ qui formoient une sorte de jaquette sans man- „ ches ; & d'autres avoient des chapeaux de forme „ conique, de bourre de cocos, adroitement tissué avec de petits grains de coquillage. Leurs „ oreilles étoient percées, & ornées de mor- „ ceaux de la partie membraneuse d'une plante, „ ou d'une fleur odoriférante, qui me parut „ être une espèce de *Gardenia*. Nous distin- „ guâmes des hommes de la classe supérieure, „ qui avoient, ainsi que les Chefs, deux petites „ balles, tirées d'un os d'animal, suspendues à „ leur cou, par une multitude de cordelettes. „ Les Chefs déposerent leurs plumes rouges, „ après que la cérémonie de notre présentation „ fut achevée : ces plumes sont sûrement à leurs „ yeux une marque particulière de distinction ; „ car nous n'en vîmes qu'aux Chefs, & aux „ jeunes femmes qui danserent.

1777. Avril.

„ Quelques-uns des hommes étoient *tatoués* „ ou piquetés sur les côtés & sur le dos, d'une „ maniere peu commune, & les jambes de plu- „ sieurs femmes nous offrirent la même parure. „ Mais cette espèce d'ornement nous parut ré- „ servé aux Insulaires d'un rang supérieur ; & „ les hommes, ainsi piquetés, avoient d'ailleurs „ de la grosseur & de l'embonpoint, à moins

1777. Avril.

„ qu'ils ne fuſſent très-jeunes. Les femmes d'un „ âge avancé portoient leurs cheveux courts; „ pluſieurs d'entr'elles étoient couvertes de cica- „ trices, qui formoient des lignes obliques ſur „ tout le devant du corps; quelques-unes de ces „ bleſſures préſentoient des figures rhomboïda- „ les, & elles étoient ſi récentes, qu'on y voyoit „ encore le ſang coagulé.

„ La femme de l'un des Chefs, vint ſe mon- „ trer avec ſon enfant enveloppé dans un mor- „ ceau d'étoffe rouge, dont nous avions fait „ préſent à ſon mari : elle ſembloit avoir beau- „ coup de tendreſſe pour ſon nourriſſon; &, „ pour lui donner à tetter, elle prenoit la mê- „ me attitude que les Angloiſes. Un autre Chef „ amena ſa fille qui étoit jeune & belle, & qui „ avoit toute la timidité naturelle à ſon ſexe. „ Elle nous regarda avec intérêt; nous jugeâ- „ mes que le déſir de nous examiner, étoit plus „ fort que ſa modeſtie, & qu'elle étoit bien „ ſurpriſe de rencontrer des hommes qui reſ- „ ſembloient ſi peu à ceux de ſon pays. D'au- „ tres femmes ſe préſenterent d'une maniere plus „ aſſurée; il nous parut qu'elles manquoient de „ réſerve, mais elles ne paſſerent pas les bornes „ de la bienſéance. Si l'on en excepte quelques „ individus, dont le viſage, & d'autres parties

„ du corps préſentoient de larges ulceres, ſuite „ des bleſſures qu'ils s'étoient faites, ou qu'ils „ avoient reçues, les deux ſexes ne nous offri- „ rent aucune difformité perſonnelle. Le nom- „ bre des vieux hommes & des vieilles femmes „ n'étoit pas proportionné à la foule qui nous „ environnoit. Il eſt aiſé d'expliquer cette diſ- „ proportion, en ſuppoſant que les Naturels „ d'un âge avancé, n'eurent ni le deſir, ni la „ force de traverſer une grande partie de l'Iſle, „ pour venir auprès de nous. Il y avoit beau- „ coup d'enfans; & lorſque nous étions cachés „ par la multitude qui nous entouroit, ils mon- „ terent ſur des arbres, ainſi que les hommes, „ afin de nous mieux voir.

1777. Avril.

„ Le tiers à-peu-près des hommes avoit des „ maſſues & des piques; ceux-là venoient vrai- „ ſemblablement des parties éloignées de l'Iſle; „ car la plupart portoient de petits paniers, des „ nattes, & d'autres choſes ſuſpendues à l'extré- „ mité de leurs armes. En général, les maſſues „ étoient de ſix pieds de longueur, d'un bois „ dur & noir, bien poli dans toutes les parties, „ en forme de lance à l'une des extrémités, mais „ beaucoup plus larges; & la tête ſe trouvoit „ découpée proprement en languettes. Nous en „ vîmes de plus étroites, de plus courtes & de

1777. Avril.

„ plus unies ; & nous en apperçûmes de si petites, qu'on pouvoit les manier d'une seule main. „ Les piques étoient du même bois, ainsi que „ la pointe ; elles avoient ordinairement plus de „ douze pieds de long, mais le peu de longueur „ de quelques-unes nous fit juger que les Naturels lancent celles-ci comme des dards.

„ Le lieu où nous passâmes la journée, étoit „ couvert de différens arbres, à l'ombre desquels „ ils retirent leurs pirogues, pour les garantir „ du Soleil. Nous y en trouvâmes huit ou dix „ de doubles : deux embarcations réunies par „ une sorte de radeau, forment ici, comme dans „ toutes les Isles de la Mer du Sud, ce que „ nous appellons des doubles pirogues. Elles „ avoient environ vingt pieds de long, quatre de „ profondeur ; leurs côtés étoient arrondis par „ un bordage posé sur les premieres planches, „ & fortement attaché avec des baguettes d'osier. „ Nous en vîmes deux qui étoient enduites de „ noir par-tout, & qui offroient des quarrés, „ des triangles, &c. sans nombre. Je n'avois pas „ encore rencontré des dessins aussi agréables sur „ les terres de l'Océan Pacifique : ils annonçoient plus d'adresse que les *piquetures* de „ leur peau. Les pagaies avoient quatre pieds „ de long ; elles étoient à-peu-près elliptiques,

„ mais plus larges à l'une des extrémités, que
„ dans le milieu. Il y avoit près de-là une hutte 1777. Avril.
„ ou hangard, de trente pieds de long, & de
„ neuf ou dix de hauteur, où, peut-être, ils
„ construisent leurs embarcations; nous n'en trouvâmes cependant aucune sur le chantier.

„ La plupart des arbres qui nous environnoient, étoient des cocotiers, des *Hybiscus*, „ ou des *Euphorbia.* Nous rencontrâmes près „ de la mer un grand nombre de ces arbres que „ nous avions vus à *Mangeea Nooe Nainaiwa*, „ & ils sembloient border de la même maniere „ les côtes de cette Isle. Ils sont grands & minces, & ils approchent beaucoup du cyprès; „ mais ils ont des touffes de feuilles, longues, „ arrondies & articulées. Les Naturels les appellent *Etoa.* Le sol produit quelques gramens, „ une espèce de *Convolvulus*, & beaucoup de „ moutarde. (*a*) L'Isle produit sans doute d'autres arbres fruitiers, & d'autres plantes utiles, „ que nous n'avons pas eu occasion de voir: „ car, indépendamment de plusieurs espèces de „ bananes, les Naturels nous apporterent, à

(*a*) Il y a dans l'original *Treacle-Mustard*, c'est aux Naturalistes à donner un nom à cette espèce de Moutarde. *Note du Traducteur.*

1777. Avril.

„ diverſes repriſes, des racines qu'ils nomment
„ *Taro*, du fruit à pain, & un panier de noix
„ grillées, de la forme d'un rognon, qui avoient
„ une ſaveur approchante de celle de la châ-
„ taigne, mais qui étoient plus groſſieres.

„ Je ne puis dire quelle eſt la nature du ſol
„ dans l'intérieur du pays; mais, près de la
„ mer, ce n'eſt qu'un rocher de corail, de dix
„ ou douze pieds de hauteur, eſcarpé & rabo-
„ teux, ſi j'en excepte de petites grèves ſablon-
„ neuſes, qui rempliſſent les crevaſſes. Ce co-
„ rail, qui eſt expoſé à l'air depuis un grand
„ nombre de ſiecles, eſt devenu noir à la ſurſa-
„ ce; &, comme il eſt irrégulier, il reſſemble
„ beaucoup à de groſſes maſſes d'une ſubſtance
„ brûlée: il n'a pas ſubi d'autre altération. Nous
„ en briſâmes quelques morceaux, & nous re-
„ connûmes qu'à deux ou trois pouces de pro-
„ fondeur, il eſt auſſi frais que les pièces jet-
„ tées depuis peu par les flots ſur le rivage. La
„ largeur du récif, qui borde toute la côte, va-
„ rie, mais par-tout il ſe termine bruſquement,
„ & il oppoſe à la mer, une muraille haute &
„ eſcarpée. Son ſommet eſt brun, ou de cou-
„ leur de brique; & il eſt à-peu-près au ni-
„ veau des flots: quoique la matiere, dont il eſt
„ compoſé, ſoit un peu poreuſe, il ſuffit pour

„ rompre la force du ressac, dont l'action est „ continuelle. „

1777. Avril.

Le débarquement de nos Messieurs a enrichi mon Journal des observations qu'on vient de lire, mais le principal objet, que j'avois en vue, ne se trouva point rempli ; car ce qu'ils rapporterent de cette Isle, ne mérite pas d'être cité. Toutefois les Naturels jouirent d'un spectacle nouveau pour eux, & dont vraisemblablement ils ne jouiront plus. Il paroît que la curiosité seule les détermina à exercer une sorte de violence contre M. Gore, M. Burney, M. Anderson & Omaï, & à employer tant d'artifices, pour les retenir quelques heures de plus avec eux.

Indépendamment des services qu'Omaï rendit à M. Gore en qualité d'interprete, il nous en rendit peut-être beaucoup d'autres. Les Naturels lui firent un grand nombre de questions sur nous, sur nos vaisseaux, sur notre pays, & sur l'espèce d'armes que nous employions ; &, d'après ce qu'il me raconta, il eut l'adresse de mettre du merveilleux dans ses réponses. Il leur dit, par exemple, qu'il y avoit dans notre patrie des vaisseaux aussi grands que leur Isle ; que ces bâtimens portent des instrumens de guerre, (il vouloit parler de nos canons) si gros que plusieurs personnes peuvent s'y asseoir, & dont un seul

suffit, pour réduire en poudre une Isle entiere.
1777. D'après cette description imposante, ils voulu-
Avril. rent savoir quelle sorte de canons nous avions à bord : Omaï leur répondit, qu'ils étoient petits en comparaison de ceux dont il venoit de les entretenir; que néanmoins il ne tenoit qu'à nous, de la distance où se trouvoient les vaisseaux, de détruire l'Isle, & de tuer chacun de ses habitans. Ils l'interrogerent ensuite sur les moyens qui produisoient des effets aussi terribles, & il essaya de les leur expliquer. Il avoit par bonheur quelques cartouches dans sa poche; il fournit, à l'inspection des Insulaires, les balles & la poudre, & afin de leur donner une preuve plus frappante, il imagina de les rendre témoins d'une explosion. On a déjà remarqué qu'un des Chefs avoit ordonné à la multitude de se former en cercle. Ce cercle fournit à Omaï un lieu propre à son expérience. Il disposa sur le terrein & au centre du cercle, la quantité peu considérable de poudre qu'il tira de ses cartouches; & il y mit le feu avec un tison enflammé, qu'il alla prendre dans le four où l'on apprêtoit à dîner. La rapidité de l'effet, le bruit éclatant, la flamme & la fumée, remplirent d'étonnement tous les spectateurs; ils ne douterent plus de la force irrésistible de nos armes, & ils ajouterent

une foi entiere à tout ce qu'Omaï leur avoit raconté. 1777. Avril.

On crut à bord des vaiſſeaux, que ſans l'effroi inſpiré par cette expérience, les Naturels auroient tenu nos Meſſieurs aux arrêts toute la nuit. Omaï les aſſura que s'il ne retournoit pas le ſoir à bord avec ſes camarades, je tirerois mes canons ſur l'Iſle. Nous étions plus près de la terre au coucher du ſoleil, que nous ne l'avions été pendant la journée; & comme les Naturels obſerverent beaucoup notre poſition, ils penſerent vraiſemblablement que je méditois cette attaque formidable, & ils laiſſerent partir leurs hôtes. Ils comptoient les revoir à terre le lendemain; mais j'étois trop frappé du danger que nous avions couru, pour y envoyer du monde une ſeconde fois.

Cette journée donna beaucoup d'occupation à Omaï: quoique l'Iſle n'eût pas vû d'autres Européens que nous, on y trouvoit pourtant des étrangers; & nous aurions ignoré ce fait curieux, ſi Omaï n'eût point accompagné M. Gore.

Il eut à peine débarqué ſur la grève, qu'il apperçut dans la foule trois de ſes compatriotes: les Iſles *de la Société* étant éloignées d'environ deux cents lieues, il faut parcourir une vaſte mer inconnue pour arriver ici; & ces peuplades n'ayant que de miſérables pirogues propres à

1777. Avril.

des traverſées, où l'on ne perd pas la terre de vue, une telle rencontre ſur une Iſle que nous abordâmes par haſard, peut être regardée comme un de ces événemens imprévus, qu'imaginent les Auteurs des Romans, afin de ſurprendre leur lecteur. Sa ſingularité mérite que j'en parle en détail.

Il eſt aiſé de concevoir avec quel étonnement & quel plaiſir, Omaï & ſes compatriotes cauſerent enſemble. L'hiſtoire de ces derniers eſt très-intéreſſante. Ils s'étoient embarqués ſur une piroque à O-*Taïti*, au nombre de vingt, hommes & femmes, afin de ſe rendre à *Ulietea*, une des Iſles voiſines. Un vent contraire, qui ſouffloit avec impétuoſité, les empêcha d'arriver à leur deſtination, ou de regagner le port d'où ils étoient partis. Leur paſſage devant être court, ils n'avoient guères embarqué de proviſion, & ils manquerent bientôt de vivres. On ne peut imaginer tout ce qu'ils ſouffrirent, tandis qu'ils furent chaſſés ſur l'Océan, au gré de la tempête. Ils paſſerent un grand nombre de jours, ſans avoir rien à manger ou à boire. La famine & la fatigue détruiſirent peu-à-peu ce petit équipage. Il ne reſtoit que quatre hommes, lorſque la pirogue chavira : la perte de ces quatre malheureux ſembloit inévitable : ils eurent cependant

l'adreſſe

l'adresse & la force de saisir les bordages de l'embarcation, & de s'y tenir suspendus pendant quelques jours. Ils furent enfin jettés aux environs de cet Isle; les Naturels du pays détacherent tout de suite des canots, qui les sauverent & les conduisirent à terre. L'un des quatre étoit mort, mais les autres vivoient encore; & ils raconterent à Omaï, les détails miraculeux qu'on vient de lire. Ils vanterent beaucoup le traitement amical, qu'ils avoient reçu des Insulaires; & ils étoient si contens de leur sort, qu'ils refuserent l'offre de nos Messieurs, qui, à la sollicitation d'Omaï, leur proposerent de les remener dans leur patrie. La conformité des mœurs & du langage, les avoit plus que naturalisés sur cette terre; & les liaisons qu'ils y avoient formées, & qu'ils auroient eu bien de la peine à rompre, après une si longue habitude, expliquent assez pourquoi ils ne voulurent pas revenir au lieu de leur naissance. Ils se trouvoient ici depuis plus de douze ans, car M. Anderson me dit, qu'ils ne savoient rien de la relâche du Capitaine Wallis, à O-Taïti, en 1765, & qu'ils ignoroient d'autres événemens aussi mémorables, tels que la conquête d'*Ulietea*, par les habitans de *Bolabola*, antérieure à l'arrivée des Européens. M. Anderson m'apprit aussi qu'ils s'appelloient

1777. Avril.

Orououte, Otirreroa, & Tavee: le premier étoit
1777. né à *Matavai*, dans l'Isle d'*O-Taïti*, le second
Avril. à *Ulietea*, & le troisieme à *Huaheine*.

Le débarquement de nos Messieurs sur cette Isle, ne remplit pas mon objet, ainsi que je le disois tout-à-l'heure; mais on doit le regarder d'ailleurs comme heureux. Il nous a procuré la connoissance d'un fait très-curieux & très-instructif. En effet, l'histoire qu'on vient de lire, explique mieux, que toutes les conjectures des Savans, comment les hommes se sont répandus sur les contrées de la terre les plus éloignées, & en particulier sur les Isles de la mer du Sud. (*a*)

(*a*) Il est vraisemblable que de pareils accidens sont communs dans la mer du Sud. En 1696, deux pirogues qui avoient à bord trente hommes ou femmes & qui partirent d'*Amorso*, furent jettées, par les vents contraires & les orages, sur l'Isle de *Samal*, l'une des *Philippines*, éloignée de trois cents lieues. Après avoir été promenés soixante & dix jours sur la mer, cinq d'entr'eux moururent durant cette pénible traversée. Le tom. 15, pag. 196, jusqu'à la page 215, des Lettres *édifiantes & curieuses*, raconte le fait en détail, & donne la description des Isles dont je viens de parler. Le même volume, page 282 & les suivantes, cite une aventure pareille arrivée en 1721: deux pirogues, dont l'une contenoit vingt-quatre & l'autre six personnes, hommes, femmes ou enfans,

Les Naturels du pays donnent à cette Isle le nom de *Wateeoo* : elle gît par 20d 1′ de latitude Sud, & 201d 45′ de longitude orientale : elle a environ six lieues de circonférence : elle est d'un très-bel aspect ; on y voit des collines ou des plaines, & elle est couverte d'une verdure de plusieurs nuances. Nos Messieurs trouverent le sol léger & sablonneux, aux endroits où ils passerent la journée ; mais il est peut-être d'une autre qualité dans l'intérieur du pays ; car, à l'aide de nos lunettes, nous apperçûmes du vaisseau, une teinte rougeâtre sur les terreins qui s'élèvent. Les habitations des Insulaires occupent les collines ; & nous en remarquâmes deux ou

1777. Avril.

furent chassées d'une Isle appellée *Faroilep*, à l'Isle de *Guam* ou *Guaham*, l'une des *Larrons* ou des *Marianes* ; mais elles n'eurent pas à essuyer autant de fatigue que les deux autres, car elles ne furent que vingt jours en mer. Il n'y a aucune raison de révoquer en doute l'authenticité de ces relations. Tous les Ecrivains modernes ont adopté les détails que contiennent les lettres des Jésuites sur ces Isles, nommées aujourd'hui *Carolines*, & dont les Espagnols durent la connoissance, à l'arrivée des deux dernieres pirogues à *Samal* & à *Guam*. Voyez les *Voyages aux Terres Australes*, du Président de Brosses, tome 2, page 443, & les suivantes. Voyez aussi l'*Histoire Universelle moderne*.

trois, qui étoient longues & ſpacieuſes : on y
1777. rencontre des cochons; mais ſes productions ſont
Avril. d'ailleurs les mêmes que celles de l'Iſle que nous venions de quitter. Les habitans, auxquels nous montrâmes la poſition de *Mangeea*, l'appelloient *Owhavarouah ;* nom qui diffère tellement de *Mangeea Nooe Nainaiwa* que, ſelon toute apparence, *Owhavarouah* eſt une troiſieme Iſle.

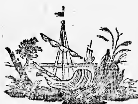
D'après les remarques inſérées plus haut, il paroît que *Wateeo* ſera peu utile aux vaiſſeaux qui auront beſoin de rafraîchiſſemens, à moins qu'ils ne ſoient dans une néceſſité abſolue. Les Naturels, connoiſſant aujourd'hui la valeur de quelques-unes de nos marchandiſes, on les déterminera peut-être à apporter des fruits & des cochons, à un bâtiment qui louvoiera près de la côte, ou à des canots mouillés aux environs du récif, à l'exemple des nôtres. Je ne ſais, toutefois, ſi on y trouvera de l'eau douce; les Naturels en offrirent, il eſt vrai, dans des cocos à nos Meſſieurs, mais ils dirent qu'elle venoit de fort loin; & il n'y en a, ſelon toute apparence, que dans une mare, ou dans un lac, car nous ne découvrîmes aucun ruiſſeau.

Omaï interrogea ſes trois compatriotes ſur les mœurs & les uſages des Inſulaires ; & il penſoit

que leur maniere de traiter les étrangers & leurs habitudes générales, ressemblent beaucoup à celles d'*O-Taïti* & des Isles voisines. Leurs opinions & leurs cérémonies religieuses, sont aussi à-peu-près les mêmes : car nos Messieurs, ayant vu un homme qui étoit barbouillé de noir sur tout le corps, ils en demanderent la raison ; & on leur dit, qu'il venoit de rendre ses derniers devoirs à un ami mort : ils découvrirent de plus, que les femmes se font, en pareille occasion, les blessures dont j'ai déjà parlé. Enfin, d'après l'examen de toutes les circonstances, il est sûr que cette race sort originairement de la peuplade qui s'est répandue d'une maniere si merveilleuse, sur l'immense étendue de la mer du Sud. Il y a lieu de croire néanmoins que les Naturels se glorifient d'une extraction plus illustre ; car Omaï nous assura qu'ils donnent à leur Isle, la dénomination honorable de *Wenooa no te Eatooa*, ou de *terre des Dieux* ; qu'ils se croient des espèces de Dieux, & qu'ils sont persuadés qu'ils possèdent l'esprit de l'Eatooa. Il sembloit faire beaucoup de cas de cette prétention enthousiaste & folle : il nous apprit que plusieurs O-Taïtiens la formoient également, & qu'elle étoit générale parmi les habitans de *Mataia*, ou de l'Isle *Osnabrug*.

1777. Avril.

1777. Avril. Omaï & nos deux Zélandois, entendoient très-bien la langue de *Wateeoo*. Je ne puis la comparer aux autres dialectes. M. Anderſon avoit eu ſoin d'en écrire quelques mots ; mais les Natu- „ rels, qui le dépouillerent de tout indiſtincte- „ ment, lui volerent ſon livre de notes.



CHAPITRE III.

Les deux Vaiſſeaux abordent à Wenooaette, *ou à* Otakootaia. *Deſcription de cette Iſle & de ſes productions. L'Iſle d'*Hervey *ou* Terougge mou attooa *ſe trouve habitée. Entrevues avec les Naturels. Remarques ſur leur figure, leurs vêtemens, leur langue & leurs pirogues. Nous eſſayons vainement de débarquer. Raiſons qui me déterminent à prendre la route des Iſles des* Amis. *La* Réſolution *& la* Découverte *touchent à l'Iſle de* Palmerſton. *Deſcription des deux endroits où débarquerent nos canots. Rafraîchiſſemens que nous y primes. Conjectures ſur la formation de ces Iſles baſſes. Arrivée aux Iſles des* Amis.

DURANT la nuit du 3, nous eûmes tour-à-tour de légers ſouffles de vent & des calmes; &, 1777. Avril.
à la pointe du jour, la houle de l'Eſt avoit porté les vaiſſeaux à quelque diſtance de *Vateeoo*: ne 4.
pouvant me procurer des rafraîchiſſemens, je ne vis aucune raiſon de demeurer plus long-temps ſur ſes côtes, & je les quittai ſans regret. Je fis

1777. Avril.

mettre le cap fur une terre voifine, que nous avions découverte trois jours auparavant, ainfi que je l'ai déjà dit.

A l'aide d'une jolie brife de l'Eft, nous y arrivâmes le 4 à dix heures du matin; je chargeai tout de fuite M. Gore, de prendre deux canots, de débarquer s'il étoit poffible, & de rapporter du fourrage pour notre bétail. Comme il ne fembloit pas y avoir d'habitans, je crus que fi le débarquement fe trouvoit praticable, nos efpérances ne feroient plus trompées, & que nous ferions les maîtres d'y cueillir ce que nous voudrions. Un récif environnoit l'Ifle ainfi qu'à *Wateeoo*, & un reffac très-fort battoit les rochers; cependant, dès que nos canots eurent atteint le côté fous le vent ou la bande Oueft, M. Gore & fon détachement, eurent la hardieffe de pénétrer en-dedans du récif, & ils defcendirent à terre fains & faufs. Je vis du vaiffeau que cette premiere opération avoit réuffi, & je leur envoyai un troifieme canot, pour favoir de quelle maniere nous pouvions les aider : le troifieme canot ayant voulu revenir avec des productions de l'Ifle, n'arriva qu'à trois heures de l'après-midi. Dès qu'il fut déchargé, je le renvoyai de nouveau; j'expédiai auffi une quatrieme embarcation, & j'ordonnai à M. Gore d'être à bord

avec tous les canots, avant la nuit : mon ordre fut exécuté.

1777. Avril.

La descente de M. Gore, nous procura environ cent noix de cocos pour chacun des vaisseaux; & elle fournit d'ailleurs à notre bétail, de l'herbe & une quantité assez considérable de feuilles & de branches de jeunes palmiers, ou de l'arbre appellé *Wharra* à O-Taïti, & *pandanus des Indes orientales*, par les Naturalistes. Les branches du *Wharra* étant molles, spongieuses & remplies de suc, furent coupées en petits morceaux & données à notre bétail, qui les mangea sans répugnance; ainsi, il est vrai à la lettre que nous le nourrîmes avec des morceaux de bois.

Cette Isle gît par 19^{d} $15'$ de latitude Sud, & 201^{d} $37'$ de longitude orientale, à environ trois ou quatre lieues de *Wateeo*, où elle est appellée *Otakootaia* : les Insulaires nous en parlerent quelquefois sous le nom de *Wenooa-ette*; ce qui signifie petite Isle. M. Anderson qui descendit à terre avec M. Gore, & qui en fit à-peu-près le tour, conjecture qu'elle n'a pas plus de trois milles de circonférence. Il m'a donné en outre les détails suivans. La grève en dedans du récif, est composée d'un sable de corail blanc; derriere la grève, le terrein ne s'éleve pas de

plus de six ou sept pieds, & il est couvert d'un sol léger & rougeâtre; mais il est entiérement dénué d'eau.

1777. Avril.

On y trouve plusieurs grouppes de cocotiers, & un grand nombre de *Wharra*. On y rencontre aussi le *Callophyllum*, *la Suriana*, *la Guettarda*, une espèce de *Tournefortia*, les *tabernae montanae*, & quelques autres arbrisseaux, ainsi que l'arbre *Etoa*, qu'on voit à *Wateeoo*. L'intervalle, qui sépare ces arbres & les arbrisseaux, est rempli par une espèce de liseron, excepté en quelques endroits, où l'on voit une quantité considérable de Moutardes (*a*), une Espurge, diverses petites plantes peu nombreuses, ainsi que la *Morinda Citrifolia*, dont les O-Taïtiens mangent le fruit, dans les temps de disette. Omaï, qui débarqua avec M. Gore, apprêta cette plante pour le dîner du détachement, mais elle ne parut pas trop bonne.

Le seul oiseau qu'on apperçut parmi les arbres, étoit un joli coucou, châtain, tacheté de blanc. M. Gore le tua. Mais il y avoit sur la côte des oiseaux *d'œuf*, (*b*) une petite espèce de courlis, des hérons bleus & blancs, &

(*a*) Il y a dans l'original *Treacle-Mustard*.
(*b*) Il y a dans l'original *Egg birds*.

beaucoup de noddies. Ces derniers faifoient alors leur couvée, un peu plus loin dans l'intérieur de l'Ifle; & ils fe perchoient fouvent fur le *Wharra*. 1777. Avril.

Un de nos gens prit un lézard qui grimpoit fur un arbre, & qui, malgré fa petiteffe, paroiffoit dangereux : on en vit une multitude d'une feconde efpèce. Les buiffons près de la mer, étoient remplis de jolies teignes tachetées de rouge, de noir & de blanc : il y avoit auffi plufieurs efpèces de teignes différentes de celles-ci, ainfi que de jolis papillons, & d'autres infectes.

Quoique l'Ifle ne fut pas habitée, des indices fûrs nous prouverent que du moins elle eft fréquentée quelquefois. On y trouve des cabanes. Il y avoit plufieurs groffes pierres érigées en forme de monumens fous des arbres, & plufieurs terreins enclos, par d'autres pierres plus petites; on avoit probablement enterré des morts ici : on rencontra ailleurs une quantité confidérable de coquilles de petoncles, d'une efpèce particuliere, fillonnées d'une maniere agréable, & plus groffes que le poing : nous penfâmes avec raifon que cette terre avoit été vifitée par des hommes, qui tiroient des coquillages une partie de leur fubfiftance. M. Gore laiffa, dans

1777. Avril. une de ces huttes, une hache & des clous, dont la valeur excédoit ce qu'il prit fur la côte.

Dès que les canots furent rentrés, je marchai de nouveau au Nord, avec un léger fouffle de vent de l'Eft. Je voulois effayer de defcendre à l'Ifle d'*Hervey*, que j'avois découverte en 1773, durant mon fecond Voyage : (*a*) quoiqu'elle ne fut pas éloignée de plus de quinze lieues, je ne
6. l'apperçus que le 6, à la pointe du jour, dans l'Oueft-Sud-Oueft, à environ trois lieues. A huit heures, nous en étions affez près; nous vîmes plufieurs pirogues qui partoient de la côte, & qui venoient aux vaiffeaux. Ce fpectacle me furprit, car rien ne m'avoit indiqué des habitans, lorfque j'en fis la découverte. Quand j'y arrivai, en 1773, le vent étoit affez impétueux, & les canots du pays n'oferent vraifemblablement pas fe mettre à la mer, car les vaiffeaux pafferent fous le vent; cette fois nous étions au vent.

Sur ces entrefaites nous avançions nous-mêmes vers l'Ifle, & fix ou fept doubles pirogues nous joignirent bientôt. Chacune portoit de trois à fix hommes. Elles s'arrêterent à environ une portée de pierre du vaiffeau. Omaï eut bien de

(*a*) Voyez le fecond Voyage de Cook. On y lit que cette Ifle a environ fix lieues de tour.

la peine à les déterminer à venir à la hanche de la *Résolution ;* mais ses démonstrations amicales & ses prieres ne purent engager un seul des Naturels à monter à bord. Leur maintien farouche & leurs propos bruyans, n'annonçoient pas des hommes disposés à se fier à nous, ou à nous bien traiter. Nous apprîmes ensuite qu'ils avoient essayé d'enlever les rames d'un canot de la *Découverte*, & frappé un de nos matelots qui s'opposa à leurs desseins. Ils couperent de plus avec une coquille, un filet rempli de viande, qui pendoit à l'arriere du vaisseau de M. Clerke ; ils refuserent opiniâtrément de le rendre, & nous fûmes contraints de leur en payer la valeur. Ceux qui environnoient la *Résolution*, se conduisirent avec la même audace ; ayant converti une longue perche en crochet, ils s'efforcerent publiquement de nous voler plusieurs choses ; & ils vinrent à bout de prendre l'habit d'un de nos gens, qui pendoit en dehors du vaisseau. Ils me prouverent en même-temps qu'ils avoient l'habitude de faire des échanges ; ils nous vendirent du poisson, & entr'autres des carrelets assez singuliers, tachetés comme du porphyre, & des anguilles de la blancheur du lait, piquetées de noir : nous les payâmes avec de petits clous, qui leur firent un extrême

1777.
Avril.

plaiſir, & qu'ils appellerent *Goore*. Au reſte, ils
1777. ſaiſiſſoient avec la plus grande avidité des mor-
Avril. ceaux de papier, & tout ce que nous leur donnâmes; ſi ce que nous jettions tomboit dans la mer, ils ſautoient à l'inſtant au milieu des flots, afin de le ramaſſer.

Ils ne reſſemblent aux Inſulaires de *Wateeoo*, ni par la figure, ni par le caractère, quoique les deux Iſles ſoient peu éloignées l'une de l'autre; leur teint eſt plus foncé; pluſieurs avoient une phyſionomie groſſiere & farouche, & la peau biſe comme les Naturels de la *Nouvelle-Zélande*, mais celle de quelques-uns étoit aſſez blanche. Leurs cheveux noirs & forts, flottoient ſur les épaules ou étoient noués en touffes, au ſommet de la tête. Quelques-uns néanmoins les portoient courts; & deux ou trois d'entr'eux les avoient bruns ou rougeâtres. Une natte étroite qui faiſoit pluſieurs tours ſur la partie inférieure du corps & qui paſſoit entre les cuiſſes, compoſoit tout leur vêtement. Nous vîmes un joli chapeau de plumes rouges, dans l'une des pirogues. Ils n'avoient d'autre parure qu'une nacre de perle polie ſuſpendue à leur col. Nous ne trouvâmes ſur aucun d'eux cet ornement bizarre, ſi commun dans les Iſles de la mer du Sud, je veux dire que leurs corps n'étoient pas piquetés.

Malgré cette différence, il nous fut démontré qu'ils descendent de la même race que les autres Insulaires de cet Océan. Leur idiôme approchoit encore davantage de la langue d'O-*Taïti*, que celui de *Wateeoo* ou de *Mangeea*. Ainsi que les habitans de ces deux Isles, ils demanderent d'où venoient nos vaisseaux & où ils alloient; comment s'appelloit le Commandant, & combien nous avions d'hommes à bord : ils imaginerent même que mon bâtiment avoit un nom particulier, & ils voulurent le savoir. De leur côté, ils répondirent sur-le-champ aux questions que nous leur fîmes. Ils nous dirent qu'ils avoient déjà vu deux grands vaisseaux pareils aux nôtres, mais qu'ils n'avoient point eu d'entrevue avec les équipages, qui passerent sans s'arrêter. Il paroît hors de doute qu'il s'agissoit de la *Résolution* & de l'*Aventure*. Nous apprîmes que leur Isle se nomme *Terouggemou Atooa*, & qu'ils sont sujets de Teerevaooeah, Roi de *Wateeoo*. (*a*) D'après les instructions qu'ils nous donnerent, leur Isle ne produit ni bananes ni fruit à pain; on n'y trouve ni cochons, ni chiens, & les

1777. Avril.

(*a*) Le Lecteur observera que ce nom a peu d'affinité avec le nom des trois Chefs de *Wateeoo*, que rapporte M. Anderson.

habitans se nourrissent de noix de cocos, de poisson & de tortues. Il y eut un moment où trente de leurs pirogues s'offrirent à nos regards : elles étoient assez grandes & bien bâties : l'arriere ressemble un peu à celles de *Wateeoo*, & l'avant se projette en saillie, à-peu-près de la même maniere; mais l'extrémité se replie vers le haut, au-lieu de se replier vers le bas.

1777. Avril.

Le vent étoit très-foible, & nous n'atteignîmes qu'à une heure la bande Nord-Ouest de l'Isle, la seule portion de la côte où il parut vraisemblable que nous trouverions un mouillage & un lieu propre au débarquement. J'ordonnai au Lieutenant King de prendre deux canots armés, & d'aller sonder & reconnoître la côte, tandis que les vaisseaux courroient des bordées. Dès que les canots furent à la mer, les pirogues qui s'étoient tenues jusqu'alors près de nous, & qui avoient fait des échanges, suspendirent leur trafic; elles regagnerent l'Isle à force de rames, & elles ne revinrent plus.

Les canots furent de retour à trois heures, & M. King m'informa " qu'il n'y avoit point de „ mouillage pour les vaisseaux, & que les ca- „ nots pouvoient seulement débarquer au bord „ extérieur du récif, situé à environ un quart de „ mille du rivage. Il me dit que les Insulaires

„ étoient

„ étoient arrivés sur le récif, armés de longues
„ piques & de massues, comme s'ils avoient 1777.
„ voulu s'opposer à sa descente; qu'il s'approcha Avril.
„ néanmoins, & qu'alors les Naturels lui jetterent des noix de cocos, & l'engagerent à descendre : que, sur ces entrefaites, il vit les femmes qui apportoient en hâte des piques & des dards, mais que n'ayant point dessein de débarquer, il ne leur fournit pas l'occasion de s'en servir. „

D'après ces détails, je considérai que les vaisseaux ne pouvant mouiller, je perdrois du temps, si j'essayois de me procurer du fourrage, & que cette opération seroit un peu dangereuse. D'ailleurs nous avions aussi besoin d'eau; &, quoique les habitans eussent dit qu'on en trouvoit sur l'Isle, j'ignorois en quelle quantité & à quelle distance. Enfin, quand nous n'aurions pas rencontré d'autres obstacles, j'étois sûr que la traversée du récif seroit difficile & périlleuse à bien des égards.

Ainsi, nos espérances furent trompées sur toutes les Isles que nous avions rencontrées depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande*; les vents contraires & d'autres événemens imprévus auxquels nous ne pûmes nous soustraire, nous avoient tellement retardés, que je me vis hors d'état de

1777. Avril. rien faire cette année, dans les hautes latitudes de l'hémiſphère ſeptentrional. Elles ſe trouvoient fort loin de nous, quoique la ſaiſon néceſſaire à nos opérations eût déjà commencé. Il fallut donc prendre les meſures les plus propres à conſerver le bétail que nous avions ſur nos vaiſſeaux, &, ce qui étoit encore plus important, ménager nos vivres & nos munitions, afin d'avoir plus de moyens de reconnoître la côte occidentale de l'*Amérique*, & d'eſſayer le paſſage au Nord, que j'avois cru entreprendre une année plutôt.

Si j'avois eu le bonheur de me procurer de l'eau & du fourrage ſur l'une des dernieres Iſles, je me ſerois replié au Sud, juſqu'à ce que j'euſſe rencontré un vent d'Oueſt. Il étoit impoſſible alors de revenir ſur nos pas du côté du Sud; tous nos quadrupèdes ſeroient morts avant d'arriver à *O-Taïti*, & je n'aurois tiré aucun profit de ce mouvement rétrograde, par rapport au grand objet de notre Voyage.

Je réſolus donc de gagner les *Iſles des Amis*, où j'étois ſûr de trouver en abondance toutes les choſes dont j'avois beſoin; & comme il falloit marcher la nuit ainſi que le jour, j'ordonnai au Capitaine Clerke de ſe tenir une lieue en avant de la *Réſolution ;* nous pouvions rencontrer des terres durant la traverſée, & je pris cette

précaution, parce que son vaisseau étoit plus propre que le mien à l'attaque d'une côte. 1777. Avril.

Lorsque je découvris l'Isle de *Hervey* pour la premiere fois, sa longitude déduite de celle d'*O-Taïti*, à l'aide du garde-temps, fut de 201^{d} 6$'$ Est; je la déduisis cette seconde fois de celle du *Canal de la Reine Charlotte*, à l'aide du même garde-temps; & je la trouvai de 200^{d} 56$'$ Est. J'en conclus que l'erreur de la montre marine n'excédoit pas, à cette époque, douze milles en longitude.

Au moment où je m'éloignai de l'Isle d'*Hervey*, je mis le Cap à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, avec une jolie brise de la partie de l'Est. Je voulois me rendre d'abord à *Midelbourg* ou *Eooa*; je pensai que si le vent continuoit à être favorable, nous avions à bord assez de provisions pour le bétail, jusqu'à notre arrivée sur cette terre. Mais le lendemain à midi, ces brises languissantes qui nous avoient fait perdre tant de jours, revinrent, & je fus obligé de cingler plus au Nord, afin de gagner la latitude de l'Isle *Palmerston* & de l'Isle *Sauvage*, que j'avois découvertes en 1774, durant mon second Voyage, (*a*)

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, vol. III de la Traduction Françoise.

& de pouvoir y relâcher, si la néceſſité l'ordonnoit.

1777. Avril.

Pour ménager notre eau, je me ſervis de la machine à diſtiller, depuis ſix heures du matin, juſqu'à quatre heures du ſoir; je me procurois, durant cet intervalle, de 13 à 26 gallons d'eau douce. On a fait depuis peu à cette machine des changemens, qu'on appelle des améliorations, mais qui, à mon avis, ont été fort mal imaginées.

10. Les briſes foibles continuerent juſqu'au 10. A cette époque le vent fut, pendant quelques heures, bon frais du Nord & du Nord-Nord-Oueſt. Nous nous trouvions alors par 18^d 38′ de latitude Sud, & 198^d 24′ de longitude orientale. L'après-midi, nous eûmes du tonnerre & des rafalles accompagnées d'une groſſe pluie, qui nous fournit cinq poinçons d'eau douce. Quand ces rafalles eurent ceſſé, le vent paſſa au Nord-Eſt, & au Nord-Oueſt. Il fut très-variable juſ-
11. qu'au lendemain à midi, qu'il ſe fixa au Nord-Nord-Oueſt, & devint bon frais avec un ciel ſerein.

Ainſi, quelque route que je priſſe, j'eſſuyois toujours des vents contraires; j'eus un autre chagrin; je trouvai ici les vents que j'avois eſpérés, non ſans motif, huit ou dix degrés plus au Sud.

Ils arriverent trop tard; je n'osai me fier à leur durée, & l'événement prouva que j'avois bien fait. 1777. Avril.

Enfin, le 13, à la pointe du jour, nous vîmes l'Isle *Palmerston*, dans l'Ouest-quart-Sud-Ouest, à environ cinq lieues: nous ne l'atteignîmes que le lendemain à huit heures. Je fis mettre à la mer quatre canots, commandés chacun par un Officier; trois de la *Résolution* & un de la *Découverte;* & je leur ordonnai de chercher le lieu le plus propre au débarquement. Notre bétail étoit sur le point de mourir de faim, & je me voyois forcé de tirer de cette Isle quelques herbages. 13.

L'Isle *Palmerston* renferme neuf ou dix Islots, placés en cercle, & réunis par un récif de rochers de corail. Les canots examinerent d'abord celui des Islots, qui est le plus au Sud-Est. Leurs recherches n'ayant pas eu de succès, ils se rendirent au second, où nous eûmes la satisfaction de les voir débarquer. Je fis alors conduire les vaisseaux par le travers de l'endroit où ils étoient descendus, & nous louvoyâmes en les attendant; car la mer se trouvoit trop profonde pour mouiller. Je n'en fus pas affligé: l'Isle étoit déserte.

L'un des canots revint à une heure, chargé de cochléaria & de jeunes cocotiers, que notre

bétail mangea avec avidité. Il m'apporta un mes-
1777. sage de M. Gore, qui commandoit le détache-
Avril. ment. Cet Officier m'informa qu'il y avoit dans l'Isle beaucoup de cochléaria, de *Wharra*, de palmiers & quelques noix de cocos. Je résolus de prendre un supplément considérable de ces articles. L'après-dîner, je me rendis à terre avec le Capitaine Clerke.

Nous trouvâmes tous nos gens occupés au travail. Ils avoient débarqué dans une petite crique, formée par le récif, & un peu plus étendue que la longueur d'un canot, sur chacune de ses directions. Des rochers qui se projettoient en saillie, la mettoient à l'abri de l'impétuosité des vagues. La circonférence de l'Isle est à peine d'un mille, & elle n'est pas élevée de plus de trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle me parut composée en entier de sable de corail, & d'un peu de terreau noirâtre, détriment des végétaux tombés en pourriture. Le sol, malgré sa maigreur, est couvert d'arbres & d'arbrisseaux de la nature de ceux de *Wennoa-Ette*, mais moins variés. On y voit quelques cocotiers. Nous apperçûmes sur les arbres qui étoient les plus près de la mer, ou un peu dans l'intérieur du pays, un grand nombre de frégates, & d'oiseaux du tropique; nous y rencontrâmes aussi des

Boobies de deux espèces, qui faisoient alors leurs couvées, & qui se montrerent si peu sauvages, qu'ils se laissoient prendre à la main. De petits rameaux d'arbres, mal assemblés, formoient leur nid. Les oiseaux du tropique déposoient leurs œufs à terre sous les arbres; ils different beaucoup de l'espèce commune. Ils sont par-tout d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge; & les deux longues plumes de leurs queues sont cramoisi foncé, ou d'un rouge de sang. Nos gens tuerent une quantité considérable de ces divers oiseaux. Leur chair avoit peu de délicatesse; toutefois comme nous ne prenions depuis longtemps que des nourritures salées, nous la trouvâmes assez bonne. Nous rencontrâmes une multitude de crabes rouges qui rampoient au milieu des arbres, & nous prîmes plusieurs poissons, que la mer, en se retirant, avoit laissés dans des trous sur le récif.

1777. Avril.

Il y a un lac situé en dedans du récif, & nous trouvâmes, sur la portion du récif en face du lac, un grand lit de corail, qui offroit peut-être une des plus charmantes vues, produites par la nature en aucun lieu du monde. Sa base étoit fixée à la côte, mais elle pénétroit si avant, qu'on ne pouvoit la découvrir. Il paroissoit suspendu dans l'eau, dont la profondeur augmentoit

1777. Avril.

si brusquement, qu'à peu de verges de distance, la sonde auroit donné sept ou huit brasses. La mer étoit absolument calme, & le Soleil, qui brilloit de tout son éclat, montroit à nos regards étonnés les différentes espèces de corail. Nous voyions, en quelques endroits, une foule de jolies stalactites, ailleurs des boules, & beaucoup d'autres formes. Des coquillages qui étoient répandus par-tout, & qui formoient des paillettes des plus riches couleurs, ajoutoient encore à la beauté de ce spectacle. Une multitude de poissons qui se promenoient paisiblement, & sans la moindre apparence de crainte, acheva de nous charmer : on ne peut rien imaginer au-dessus des couleurs jaunes, bleues, rouges, noires, &c. qu'ils étaloient ; & l'art ne les imitera jamais. La variété des formes des poissons contribuoit aussi à la richesse de cette grotte marine. Nous la regardâmes avec un plaisir inexprimable, & nous éprouvâmes du regret, de ce qu'un ouvrage si extraordinaire est caché dans un lieu, où les hommes n'auront guères occasion de lui payer le tribut d'éloges qu'il mérite.

Rien n'annonçoit que des hommes fussent jamais venus sur cette Terre, si j'en excepte un petit bordage de pirogue qu'on rencontra sur la grève, & que la mer pouvoit y avoir apporté

d'une autre Isle. Mais, ce qui est assez singulier, nous y vîmes plusieurs petits rats bruns. Il n'est pas aisé d'expliquer l'origine de ces animaux; & je suis tenté de croire qu'ils y sont venus avec la pirogue, dont nous apperçûmes les débris. 1777. Avril.

Lorsque les canots furent chargés, je revins à bord : M. Gore passa la nuit à terre avec quelques hommes, afin de reprendre plutôt ses travaux le lendemain.

La journée du 15 se passa comme celle de la veille. M. Gore cueillit & envoya à bord des provisions pour notre bétail; il nous procura sur-tout des choux palmistes, de jeunes cocotiers, & les rameaux tendres de l'arbre appellé *Wharra*. Au coucher du Soleil, les deux vaisseaux avoient une quantité suffisante de ces articles, & je fis revenir le détachement; mais, comme le vent étoit foible ou nul, je résolus d'attendre un jour de plus, & d'essayer, le lendemain, de tirer des noix de cocos, pour les équipages, de l'Isle sous le vent la plus voisine de nous, où nous voyions les cocotiers en plus grande abondance, que sur celle où nous venions de débarquer. 15.

Je courus des bordées toute la nuit; & le 16, entre huit & neuf heures du matin, j'allai avec les canots au côté occidental de l'Isle : mon débarquement n'eut rien de difficile. Les hommes, 16.

1777. Avril. qui m'accompagnoient, se mirent tout de suite à cueillir des noix de cocos, que nous y trouvâmes en très-grande quantité. Mais, pour les embarquer, nous eûmes beaucoup de peine; car il fallut les porter l'espace d'au moins un demi-mille sur le récif; & ceux qui firent ce transport, eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Omaï, qui étoit avec moi, prit en peu de temps assez de poissons, pour donner à dîner au détachement, & pour en envoyer aux deux vaisseaux. Nous rencontrâmes aussi une multitude d'oiseaux, & particulièrement des frégates & des oiseaux du Tropique; ensorte que notre repas fut excellent. Pour rendre justice à Omaï, je dois dire qu'il nous étoit d'un très-grand secours, dans ces excursions sur des Isles inhabitées. Non-seulement il pêchoit, mais il apprêtoit encore le poisson, ainsi que les oiseaux qui tomboient sous nos coups. Il faisoit la cuisine, selon la méthode de ses compatriotes, c'est-à-dire, qu'il creusoit un four en terre, & qu'il cuisoit les alimens avec des pierres chaudes. Nous étions enchantés de son adresse & de sa bonne humeur. Chacun des canots fit deux voyages avant la nuit : je retournai à bord le soir, mais je laissai à terre M. Williamson, mon troisieme Lieutenant, avec quelques hommes; je lui recommandai de préparer

une autre charge pour les canots, que je voulois y renvoyer le lendemain. 1777.

Je renvoyai en effet les canots le lendemain à sept heures, & ils revinrent chargés à midi. Je les renvoyai encore chercher une autre cargaison, & je leur remis un ordre qui enjoignoit au détachement de se trouver à bord au coucher du Soleil. Dès que M. Williamson fut de retour avec sa petite troupe, on rentra les canots, & nous fîmes voile à l'Ouest, à l'aide d'un léger souffle de vent du Nord. Avril. 17.

Cet Islot est plus grand de moitié que l'autre, & presque entiérement couvert de cocotiers; la plupart de ces arbres offroient d'excellentes noix, & souvent de vieilles & de jeunes noix sur la même tige. Leur trop grande proximité, en plusieurs endroits, nuisoit à leur croissance : en général, les autres productions étoient les mêmes que sur le premier Islot. Nous vîmes, sur la grève, deux morceaux de bordage, dont l'un étoit grossièrement sculpté, & une pagaie de forme elliptique. Ces débris venoient probablement de la même pirogue, que ceux dont j'ai déjà parlé; car les deux Islots ne sont éloignés que d'un demi-mille. Nous rencontrâmes une jeune tortue, jettée depuis peu sur la côte, car elle étoit encore remplie de vers. Il y a moins

1777. Avril.

de crabes, que sur le premier Islot; mais nous y apperçûmes des mouches-scorpions, & un petit nombre d'autres insectes. Il y avoit beaucoup plus de poissons sur les récifs. Nous y distinguâmes de grosses anguilles tachetées d'une maniere agréable; lorsque nous les suivions, elles élevoient leurs têtes au-dessus de l'eau, elles ouvroient leur bouche, & elles s'efforçoient de nous mordre. Nous y remarquâmes sur-tout des poissons-perroquets, des *Snappers*, (*a*) un poisson de rocher brun & tacheté, de la grandeur de l'aigrefin, mais si peu sauvage, qu'au-lieu de s'enfuir à notre aspect, il s'arrêtoit pour nous regarder. Si nous avions manqué tout-à-fait de provisions, nous aurions pu en embarquer ici une assez grande quantité; car le récif étoit rempli d'une multitude innombrable de ces coquillages, dont j'ai déjà fait mention, & qui pesoient deux ou trois livres. Ces coquillages étoient de plusieurs espèces; nous y ramassâmes la grosse limace de mer. Durant le flux de la marée, plusieurs requins vinrent sur le récif; nos gens en tuerent quelques-uns; mais il y

(*a*) Je n'ai pu découvrir le nom de ce poisson dans les Ićtyologistes François, & j'ai conservé le terme de l'original. *Note du Traducteur.*

avoit alors du danger pour nous de marcher dans l'eau. 1777. Avril.

Le détachement, qui paſſa la nuit à terre, avec M. Williamſon, fut très-incommodé des mouſquites, ainſi que celui de M. Gore l'avoit été ſur l'Iſlot précédent. Il tua deux courlis exactement pareils à ceux d'*Angleterre*, & il vit ſur la côte des pluviers; (*a*) mais il n'apperçut dans les bois qu'un ou deux coucous, pareils à ceux que nous avions vus à *Wennooa-Ette*.

Notre temps fut employé d'une maniere utile ſur cet Iſlot; car nous y prîmes environ douze cents cocos, qui furent diſtribués, par égales portions, à l'équipage; le ſuc & la noix furent également bons pour notre ſanté. Les vaiſſeaux qui feront dans ce parage, peuvent, ſi le vent eſt modéré, ſuivre notre exemple, & eſpérer le même ſuccès. Mais les deux Iſlots, ſur leſquels nous débarquâmes, manquent d'eau douce. S'il y en avoit, & s'il étoit poſſible de pénétrer dans l'eſpace de mer qu'environne le récif, & que nous appellâmes le lac, ce mouillage feroit, pour les bâtimens qui relâcheroient, faute de

(*a*) Il y a dans l'original *and ſaw ſome plovers, or ſand pipers.* J'ignore ſi c'eſt le pluvier criard. *Note du Traducteur.*

rafraîchiſſemens, préférable à ceux des Iſles habitées; car ils y trouveroient une quantité ſuffiſante de poiſſons; & les équipages s'y promeneroient ſans être inquiétés par perſonne.

1777. Avril.

Les neuf ou dix Iſlots peu élevés, compris ſous le nom d'Iſle *Palmerſton*, peuvent être regardés comme les pointes ou les ſommets du récif de corail qui les réunit. Quoiqu'ils ſoient couverts ſeulement d'une légère enveloppe de ſable, ils ſe trouvent, ainſi que je l'ai déjà obſervé, remplis d'arbres & de plantes, la plupart de la même eſpèce que celles des terreins bas, des hautes Iſles de cet Océan.

Les Savans, qui cherchent à expliquer la formation des diverſes contrées de la Terre, ne ſont pas d'accord ſur l'origine des Iſles baſſes. Les uns diſent que ces pointes de rochers ou Iſlots étoient réunies autrefois ; qu'elles compoſoient une ſeule terre plus élevée, dont la mer, dans la révolution des ſiecles, a englouti une portion, & que les parties les plus hautes, qui ſe montrent encore, diſparoîtront un jour. D'autres conjecturent qu'elles ont été produites par des tremblemens de terre, & qu'elles ſont l'effet des convulſions intérieures du globe. Une troiſieme opinion, qui me paroît la plus vraiſemblable, n'y voit que des bas-fonds, ou des bancs de

corail qui s'accroiſſent peu-à-peu. Je n'expoſerai pas ici les raiſons qu'on emploie, pour défendre chacun de ces ſyſtêmes ; je me contenterai de décrire les diſtricts de l'Iſle *Palmerſton* que j'ai examinée.

1777. Avril.

Un rocher de corail forme par-tout la baſe de l'Iſle. Le ſol eſt un ſable de corail, auquel les détrimens des végétaux ſe ſont mêlés en peu d'endroits ; de maniere à préſenter quelque choſe qui reſſemble à du terreau. On peut en conclure, avec beaucoup de vraiſemblance, que ces Iſlots ne ſont pas anciens, & qu'ils ne ſont point non plus les reſtes d'une Iſle plus grande, engloutie par l'Océan ; car, dans l'une ou l'autre des deux hypothèſes, il devroit y avoir plus de terreau, ou il devroit y reſter une portion du ſol primitif. Il eſt facile de prouver d'ailleurs l'accroiſſement de ces Iſlots : nous y rencontrâmes bien au-delà du point où arrivent aujourd'hui les flots, lors même que la mer eſt la plus orageuſe, des rochers de corail élevés, qui nous parurent avoir été troués de la même maniere, que les rochers de corail, qui compoſent maintenant le bord extérieur du récif ; d'où il réſulte que les vagues ſe portoient autrefois juſqu'ici. J'ajouterai que quelques-uns de ces rochers troués ſont preſque au centre de l'Iſlot.

1777. Avril.

La meilleure preuve de l'accroiſſement des Iſlots & de la théorie que j'adopte, c'eſt la gradation inſenſible qu'offrent les plantes des rivages de ces terres : gradation qui commence à quelques pouces de la marque de la marée haute, & qui va juſqu'au bord des arbres. On voit, de la façon la plus diſtincte, dans un très-grand nombre d'endroits, & ſur-tout ſous le vent, ou au côté occidental, que ces plantes ont germé à différentes époques. Je penſe qu'elles doivent leur origine à des marées extraordinairement hautes, produites par des coups de vent impétueux de l'Oueſt; que ces marées ont répandu du ſable, au-delà de la ligne où s'arrêtent les marées ordinaires, & qu'enſuite le vomiſſement régulier & imperceptible de ces dernieres marées, a jetté aſſez d'autre ſable pour former une barriere contre les marées très-hautes, & empêcher les flots & la tempête, de venir détruire les plantes qui commencent à végéter ſur les noix de cocos, les racines & les graines apportées par les oiſeaux, ou pouſſées par les vagues. Cette tranſplantation doit arriver très-ſouvent; car nous vîmes beaucoup de noix de cocos, & d'autres ſemences qui bourgeonnoient tout près du point où la mer vient aujourd'hui, & dans des lieux où il étoit clair que ces bourgeons ne provenoient pas des plantes,

plantes, qui se trouvoient plus voisines du centre de l'Isle, & toutes formées. La multiplication des végétaux augmente rapidement la hauteur d'une terre nouvelle ainsi créée ; car les feuilles qui tombent, & les branches d'arbres, qui se détachent de leur tige, se convertissent bientôt en bon terreau noir, sous un climat tel que celui-ci. (*a*)

1777. Avril.

(*a*) Le Journal de M. Anderson offre, sur l'Isle *Palmerston*, les détails suivans, qui confirment l'opinion du Capitaine Cook. " Les arbres très-nombreux dans le dernier des Islots, sur lequel nous descendîmes, avoient déjà formé de leurs détrimens, des mondrains, que la même cause élevera par la suite des temps, à la hauteur des petites collines. Ils se trouvoient en moindre quantité sur le premier, qui n'offrit aucune éminence, & qui indiqua cependant d'une maniere plus sensible, l'origine de ces terres ; car, tout près de cet Islot, il y en a un second plus petit, formé sans doute depuis peu ; on n'y trouvoit aucun arbre, mais on y voyoit une multitude d'arbrisseaux, & quelques-uns sur des morceaux de corail, jettés par la mer. Je remarquai un peu plus avant, une autre chose qui donne une nouvelle force à cette théorie ; je veux parler de deux bandes de sable, de cinquante verges de long, & d'un pied ou dix-huit pouces de haut, qui étoient sur le récif, & qui n'avoient pas encore un arbrisseau. »

1777. Avril.

Il y a peut-être une autre cause qui ne contribue pas moins à l'accroiſſement de ces Iſles, & qui explique comment la mer s'eſt éloignée des rochers troués, dont j'ai parlé plus haut. Il me paroît que le banc de corail & le récif s'étendent de jour en jour ſous les flots, d'une maniere imperceptible. Les vagues, ſe retirant à meſure que la largeur & la hauteur du récif augmentent, laiſſent derriere elles un rocher ſec, prêt à recevoir des morceaux de corail briſés, du ſable & les diverſes choſes néceſſaires à la formation d'une terre qui produit des végétaux.

Ainſi, on ne peut guères douter que le récif entier ne devienne une Iſle avec le temps. Je penſe que l'accroiſſement des Iſlots déjà formés, ou la formation de quelques Iſlots nouveaux, ſur les lits de corail qu'on rencontre dans le lac, & qui doivent s'élever aſſez, pour ſe montrer au-deſſus du niveau des flots, l'agrandiront peu-à-peu du côté de la terre.

Après avoir quitté l'Iſle *Palmerſton*, je mis le Cap à l'Oueſt, afin d'arriver promptement à *Anamooka*. Les vents continuerent à être variables, & ils ſe tinrent ſouvent entre le Nord & l'Oueſt. Nous eûmes des rafalles, du tonnerre & beaucoup de pluie. Ces pluies, en général très-abondantes, nous procurerent une quantité

considérable d'eau douce. Voyant qu'une pluie d'une heure nous en donnoit davantage qu'une distillation prolongée durant un mois, je fis jetter de côté la machine à dessaller, comme une chose plus incommode qu'utile. 1777. Avril.

La chaleur, qui étoit grande depuis environ un mois, devint beaucoup plus désagréable, sous ce ciel constamment pluvieux. Nous ne pouvions ni tenir les vaisseaux à sec, ni ouvrir les écoutilles, & l'humidité m'effrayoit pour la santé des équipages. Il faut observer que, depuis notre départ du *Cap de Bonne-Espérance*, nous n'avions pris des rafraîchissemens qu'à la *Nouvelle-Zélande*, & que, malgré les nourritures salées, & la vicissitude du climat, je n'avois pas un seul malade.

La nuit du 24 au 25, nous dépassâmes l'Isle *Sauvage*, que j'avois découverte en 1774; (*a*) 24. 25.
& le 28, à 10 heures du matin, nous apperçûmes dans le Nord-quart-Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues, les Isles qui gissent à l'Est d'*Annamooka*. Je marchai d'abord au Sud de ces 28.

(*a*) Le second Voyage de Cook, tom. III de la Traduction françoise, fait la description de *l'Isle Sauvage*, & raconte de quelle maniere les Anglois furent reçus par les Habitans.

Isles, & je gouvernai ensuite sur *Annamooka*, qui, à quatre heures de l'après-dîner, nous restoit au Nord-Ouest-quart-Nord : nous avions au Sud-Ouest-quart-Sud *Fallafageea*, & au Nord-quart-Nord-Ouest, à environ cinq milles, *Komango*. Le temps étoit orageux; il tomboit de la pluie, & je mouillai le soir, par quinze brasses fond de sable de corail & de coquilles, *Komango* nous restant au Nord-Ouest, à la distance d'à-peu-près deux lieues.

1777. Avril.



CHAPITRE IV.

Entrevues avec les Naturels de Komango *& de quelques autres Isles. Arrivée à* Annamooka. *Relâche. Féenou, l'un des principaux Chefs de* Tongataboo, *vient nous voir. Détails sur la réception qu'on lui fit à* Annamooka *& à bord de mon Vaisseau. Dispositions au vol des Insulaires. Observations sur* Annamooka. *Traversée de cette Isle à* Happaee.

Dès que nous fûmes mouillés, deux pirogues, l'une montée par quatre & l'autre par trois hommes, manœuvrerent vers nous, & vinrent sans hésiter à la hanche des vaisseaux. Elles apportoient des noix de cocos, des fruits à pain, des bananes & des cannes de sucre, qu'elles échangerent contre des clous. L'un des Insulaires monta à bord. Après le départ de ces pirogues, il en arriva une troisieme; mais la nuit approchoit, & elle ne demeura pas long-temps près de nous. *Komango*, l'Isle la plus voisine, étoit éloignée d'au moins cinq milles, & l'on peut juger de-là, le prix que mettent ces

1777. Avril. 28.

peuplades aux bagatelles qu'elles cherchent à se
1777. procurer. Nous prîmes le soir à l'hameçon &
Avril. à la ligne, une quantité considérable de poisson.
29. Le jour suivant, à quatre heures du matin, j'ordonnai au Lieutenant King de prendre deux canots, & d'aller acheter des rafraîchissemens à *Komango*. A cinq heures, je fis signal d'appareiller; le vent souffloit du Nord-Ouest, & il étoit contraire : je voulois courir des bordées pour gagner *Annamooka*.

Six ou sept pirogues partirent des différentes Isles à la pointe du jour; outre des fruits & des racines, elles apporterent deux petits cochons, plusieurs volailles, des pigeons ramiers, de petits râles, & de grosses poules d'eau violettes, qu'elles échangerent contre des grains de verre, des clous, des haches, &c. Elles avoient d'autres articles de commerce, telles que des étoffes du pays, des hameçons de pêche, de petits paniers, des flûtes de roseaux, des massues, des piques & des arcs. Mais je défendis d'acheter aucune de ces curiosités, avant que les vaisseaux fussent approvisionnés; l'expérience m'avoit appris que si les équipages font, selon leur caprice, des marchés avec les Naturels, il en résulte des querelles continuelles. Je nommai quelques personnes que je chargeai de cette commission,

à bord des vaiſſeaux & à terre, & je ne permis à qui que ce ſoit d'ailleurs, de ſe mêler des échanges. Les canots revinrent au milieu du jour avec trois cochons, des volailles, des fruits & des racines, & de l'herbe pour notre bétail. Les habitans de *Komango* les reçurent à merveille : ils ne parurent pas en grand nombre, & leurs cabanes, placées l'une près de l'autre, en-dedans d'une allée de bananiers, n'avoient rien de commode ou d'agréable. M. King trouva, non loin de cette bourgade, un étang d'eau douce aſſez bonne, mais il n'apperçut aucun ruiſſeau. Il amena à bord le Chef de l'Iſle appellé *Tooboulangee*, & un autre Chef, qui ſe nommoit Taipa. Ces deux Chefs me firent préſent chacun d'un cochon, & ils me promirent de m'en donner davantage le lendemain.

1777. Avril.

Dès que les canots furent rentrés, je gouvernai ſur *Annamooka ;* le vent étoit très-foible, & je me propoſai de paſſer entre *Annamooka-Ette*, (*a*) & les briſans qui giſſent au Sud-Eſt de cette terre ; mais en nous approchant, les ſondes furent très-irrégulieres. Elles varioient de dix à douze braſſes, toutes les fois qu'on jettoit le plomb. Je fus contraint d'abandonner mon

(*a*) C'eſt-à-dire, la petite *Annamooka*.

projet, & de marcher au Sud de toutes les Isles;
1777. ce qui nous porta sous le vent & nous obligea
Avril. de passer là nuit sous voile. La nuit fut très-sombre, le vent soufla de tous les points du compas, & fut accompagné de beaucoup de pluie. Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes beaucoup plus au large, que nous ne l'avions été le soir de la veille, & le peu de vent qui soufloit alors, étoit de bout.

Nous serrâmes le vent toute la journée, & cette manœuvre réussit peu. Le soir, nous mouillâmes par trente-neuf brasses, fond de rochers de corail & de coquilles brisées, la pointe Ouest d'*Annamooka*, nous restant à l'Est-Nord-Est, à quatre milles. Tooboulangee & Taipa, tinrent leur parole; ils nous apporterent à la mer les cochons qu'ils nous avoient promis. Nous en achetâmes plusieurs autres des différentes pirogues qui nous suivoient. Nous nous procurâmes en outre, une quantité considérable de fruits. J'observerai que, durant la journée, les Naturels ne voulurent guères vendre qu'à moi, les choses qu'ils nous proposerent. Le Capitaine Clerke ne put obtenir qu'un ou deux cochons.

1 Mai. Le premier Mai, à quatre heures du matin, je fis mettre un canot à la mer, & j'ordonnai au *Master*, d'aller sonder la bande Ouest

d'*Annamooka*, où il sembloit y avoir un havre formé au Nord-Est par l'Isle, & au Sud-Ouest & au Sud-Est, par des Islots & des bas-fonds. Les vaisseaux appareillèrent sur ces entrefaites, & s'efforcerent d'aborder la côte.

1777. Mai.

Le *Master* me dit à son retour, qu'il avoit sondé entre la grande & la petite *Annamooka*, que la sonde y avoit rapporté dix à douze brasses fond de sable de corail ; qu'on y étoit à l'abri de tous les vents, mais qu'on n'y trouvoit d'eau douce qu'à une assez grande distance de la côte ; que même en cet endroit il y en avoit peu, & qu'elle n'étoit pas bonne. Cette raison, bien suffisante, me détermina à mouiller sur la bande septentrionale, où j'avois rencontré, lors de mon second Voyage, une aiguade commode, & un lieu propre au débarquement.

Ce dernier havre n'étoit pas éloigné de plus d'une lieue; nous n'y arrivâmes cependant qu'à cinq heures de l'après-midi. Nous fûmes retardés par une multitude de pirogues, qui environnerent sans cesse nos vaisseaux, & nous apporterent les diverses productions de leur Isle. Quelques-unes étoient doubles, & munies d'une grande voile; & celles-ci avoient à bord quarante à cinquante hommes chacune. Elles manœuvroient autour de nous, aussi lestement que

si nous avions été à l'ancre. Nous y vîmes
1777. plusieurs femmes que la curiosité amena peut-
Mai. être : j'ajouterai toutefois qu'elles ne mirent pas moins d'ardeur que les hommes à faire des échanges, & qu'elles manioient la pagaie avec la même dextérité. Je mouillai par dix-huit brasses, fond de sable de corail grossier. L'Isle se prolongeoit alors de l'Est au Sud-Ouest, & la pointe Ouest, de l'anse la plus occidentale, nous restoit au Sud-Est, à environ trois quarts de mille. Je me retrouvai ainsi au mouillage que j'avois occupé, trois années auparavant; (*a*) & vraisemblablement à peu de distance de l'endroit où Tasman, qui découvrit cette terre & quelques-unes des Isles voisines, mouilla en 1643. (*b*)

2. Le lendemain, dans la matinée, tandis qu'on se préparoit à remplir les futailles, je descendis à terre avec le Capitaine Clerke & quelques Officiers. Je voulois désigner le lieu où l'on

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, tom. III de la Traduction françoise, au commencement.

(*b*) La description que Tasman fait de cette Isle, se trouve dans la collection précieuse des Voyages à la mer Pacifique, de M. Dalrymple, vol. II, page 80. Les détails imparfaits qu'il en donne, s'accordent avec la description plus étendue du Capitaine Cook.

établiroit l'obfervatoire, & la garde. Les Naturels nous avoient permis de bon cœur de choifir l'emplacement; ils nous accorderent auffi une remife de pirogues, pour nous tenir lieu de tente, & ils nous reçurent de la maniere la plus aimable. Toobou, le Chef de l'Ifle, nous mena Omaï & moi à fa maifon : nous la trouvâmes fituée dans un lieu charmant, au centre de fa plantation : un joli gazon l'environnoit, & Toobou nous dit qu'il l'avoit fait planter, pour nettoyer les pieds de ceux qui entroient chez lui. Jufqu'alors je n'avois remarqué cette attention de propreté, fur aucune des Ifles de la mer du Sud; mais je vis enfuite qu'elle étoit très-commune aux *Ifles des Amis*. Le plancher de la maifon de Toobou, étoit couvert de nattes : & je jugeai que les tapis des falons Anglois les plus élégans, ne font pas plus propres. Tandis que j'étois à terre, j'achetai un petit nombre de cochons & des fruits; &, en arrivant à bord, je vis les vaiffeaux remplis de Naturels. Ils n'étoient pas venus les mains vuides, & nous avions des rafraîchiffemens dans la plus grande abondance. L'aprèsdîner, je defcendis de nouveau fur la côte, avec un détachement de foldats de marine, les chevaux & ceux de nos quadrupèdes qui étoient malades. Tout étant difpofé à ma fatisfaction, je

1777. Mai.

retournai au vaiſſeau au coucher du ſoleil, & je
1777. chargeai M. King de commander à terre. Taipa,
Mai. qui étoit devenu notre intime ami, & qui n'épargnoit ni peines, ni ſoins, pour rendre notre ſéjour plus agréable, voulut ſe tenir près de notre détachement, la nuit ainſi que le jour; ſa maiſon fut apportée ſur les épaules d'un homme, l'eſpace d'un bon quart de mille, & il l'établit près de la remiſe, qu'occupoit ma petite troupe.

3. Nos diverſes opérations à terre, commencerent le 3 : quelques-uns de nos gens cueillirent de l'herbe pour le bétail, d'autres remplirent les futailles à l'étang voiſin, & un troiſieme détachement coupa du bois. Il y avoit en face des vaiſſeaux, & dans un lieu très-commode pour l'embarquement, une grande quantité de bois propres au chauffage : les Bûcherons y porterent d'abord la coignée; mais les arbres qu'ils prirent mal-à-propos pour des manceniliers, & qui étoient une eſpèce de poivrier, appellée *Faitanoo* par les Naturels, donnoient un ſuc blanc ſi corroſif, qu'il produiſoit des ampoules ſur la peau, & bleſſoit les yeux. Les travailleurs furent obligés d'abandonner cette place, & d'aller dans l'anſe, où étoit poſtée notre garde, & où l'on embarquoit de l'eau. Les Naturels nous y cédèrent

d'autres bois plus convenables à l'ufage que nous en voulions faire. MM. King & Bayly prenoient, fur ces entrefaites, des hauteurs correfpondantes du Soleil, afin de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. Au moment où les Infulaires s'éloignerent de notre camp, le foir, Taipa les harangua. Nous ne pûmes que conjecturer le fujet de fon difcours; nous jugeâmes qu'il les inftruifoit fur la maniere dont ils devoient fe conduire envers nous, & qu'il les excitoit à apporter au marché les productions de l'Ifle. Son éloquence eut pour nous de bons effets; car on nous offrit beaucoup de provifions le lendemain. 1777. Mai.

Le 4 & le 5, il n'arriva rien qui mérite d'être cité; fi ce n'eft que la *Découverte* perdit fon ancre d'affourche : le cable fut coupé par les rochers. On examina les cables de la *Réfolution*, qui fe trouverent en bon état. 4. 5.

Le 6, nous reçûmes la vifite d'un Chef de *Tongatabboo*, qui fe nommoit Féenou, & que Taipa me préfenta comme le Roi de toutes les *Ifles des Amis*. J'appris alors qu'immédiatement après mon arrivée, on avoit envoyé une pirogue à *Tongatabboo*, & que ce Chef s'étoit rendu tout de fuite à *Annamooka*. L'Officier qui commandoit fur la côte, me dit qu'au moment où le 6.

Chef étranger descendit, tous les Insulaires eu-
1777. rent ordre d'aller à sa rencontre ; que, pour lui
Mai. témoigner leur soumission, ils se prosternèrent jusqu'à terre, & qu'ils lui toucherent la plante des pieds, avec la palme & avec le revers de leurs mains : il paroissoit clair qu'un homme accueilli d'une maniere si respectueuse, étoit véritablement le Roi.

Je reçus bientôt de ce grand personnage, un présent de deux poissons, que m'apporta un de ses domestiques ; & j'allai lui faire une visite l'après-dîner. Il s'approcha de moi, dès qu'il me vit à terre ; il paroissoit âgé d'environ trente ans ; il étoit grand, mais d'une taille mince ; & je n'ai pas rencontré sur ces Isles, une physionomie qui ressemblât davantage à la physionomie des Européens. Je lui demandai, après les premieres salutations, s'il étoit le Roi ; car, ne le connoissant pas pour celui que j'avois vu durant mon second voyage, je commençois à avoir des doutes, malgré ce qu'on m'avoit dit. Taipa s'empressa de répondre qu'oui ; & il ne compta pas moins de cent cinquante-trois Isles, dont il assura que Féenou étoit souverain. Féenou, avec qui je passai quelque temps, m'accompagna à bord, ainsi que cinq ou six personnes de sa suite. Je leur fis des présens convenables, & je les traitai de la

maniere que je crus la plus conforme à leurs goûts. 1777. Mai.

Je les reconduisis à terre le soir. Le Chef, pour me remercier des présens qu'il avoit reçus, fit mettre trois cochons dans mon canot. J'appris, sur la côte, un accident qui venoit d'arriver, & dont je vais parler avec quelques détails. On jugera de l'étendue du pouvoir, que les Chefs exercent ici sur le bas-peuple. Tandis que Féenou étoit à bord de mon vaisseau, un Chef inférieur, par des raisons que notre détachement ne put découvrir, ordonna aux Naturels de s'éloigner du poste que nous occupions. Quelques-uns d'entr'eux ayant osé revenir, il prit un gros bâton, & les frappa sans pitié. Il asséna un coup si vigoureux sur le visage de l'un des Insulaires, que le sang jaillit par la bouche & les narines. Le malheureux qui reçut le coup, tomba sans connoissance; il eut ensuite des convulsions, & on l'emporta. Le Chef brutal, à qui on vint raconter qu'il l'avoit tué, ne fit qu'en rire, & il ne témoigna pas le moindre regret de ce meurtre. Nous apprîmes depuis que le blessé ne mourut pas.

La *Découverte* ayant relevé son ancre d'affourche, changea de mouillage le 7: le cable de 7.
sa seconde ancre avoit encore été coupé, & elle

ne pouvoit plus ſe tenir dans cet endroit. Féenou
1777. vint dîner avec moi le même jour; il y revint
Mai. auſſi le lendemain, accompagné de Taipa, de Toobou, & de quelques autres Chefs. J'obſervai que Taipa eut ſeul la permiſſion de s'aſſeoir à la même table, ou de manger en ſa préſence. J'avoue que cette étiquette me fit plaiſir; car, avant l'arrivée de Féenou, j'avois plus de convives, que je ne pouvois en loger; & des hommes & des femmes venoient en foule s'emparer de ma table. Les habitans des *Iſles des Amis* n'ont pas, comme les O-Taïtiens, dépouillé les femmes du droit de manger avec les hommes.

On nous avoit volé une grande hache, dès le premier jour de notre arrivée. Je m'adreſſai à Féenou, & je lui dis qu'il devoit interpoſer ſon pouvoir, afin qu'on me la rendît; il donna en effet ſes ordres, & on les exécuta ſi promptement, qu'on me rendit la hache le lendemain, tandis que nous étions à dîner. Nous eûmes des occaſions fréquentes de remarquer combien cette peuplade eſt portée au vol. Quelques-uns des Chefs eux-mêmes, ne jugerent pas que le larcin
9. fût au-deſſous de leur dignité. Le 9, l'un d'eux fut ſurpris, emportant, ſous les étoffes qui lui ſervoient d'habit, la manivelle de la machine avec laquelle nous tordions nos fils de carrets : je le condamnai

condamnai à recevoir douze coups de fouet, & je le tins aux arrêts, jusqu'au moment où il racheta sa liberté avec un cochon. Depuis cette époque, nous ne rencontrâmes plus de filoux d'un rang distingué. Leurs domestiques, ou leurs esclaves, se livroient cependant toujours au vol; & les coups de fouet ne sembloient pas produire plus d'effet sur eux, que sur un morceau de bois. Lorsqu'on en surprenoit un en flagrant-délit, son maître, loin d'intercéder en sa faveur, me conseilloit souvent de tuer le coupable. J'étois bien éloigné de suivre ce conseil; & les châtimens que j'ordonnois, ne remédierent à rien : en général, je puis dire que les voleurs ne croyoient pas être punis, car ils paroissoient aussi insensibles à la honte qu'à la douleur. Le Capitaine Clerke imagina enfin un châtiment, qui me sembla les contenir un peu : il mit les voleurs entre les mains du Barbier, qui rasa toute leur chevelure. Nous les renvoyions ainsi couverts de ridicule aux yeux de leurs compatriotes ; & nos gens pouvoient les reconnoître & les surveiller.

1777. Mai.

Féenou recherchoit tellement notre compagnie, qu'il dînoit tous les jours à bord : on apportoit quelquefois de la côte, les choses qu'il devoit manger. Le 10, par exemple, ses domestiques lui apporterent du poisson, une soupe & 10.

1777. Mai. des ignames. Il n'y avoit point d'eau dans sa soupe : c'étoit du jus de coco cuit avec du poisson; on l'avoit fait vraisemblablement dans un vase de bois, posé sur des pierres chaudes; mais on la servit sur des feuilles de bananier. Je goûtai ce plat, & je le trouvai si bon, que j'ordonnai ensuite d'apprêter du poisson de la même maniere. Mon Cuisinier réussit assez bien, sans approcher jamais de la perfection de ses modèles.

11. Comme nous avions épuisé cette Isle, & qu'il y restoit peu de cochons ou de fruits, le 11, on reconduisit à bord les chevaux, les observatoires, & les autres choses que nous avions débarquées, ainsi que le détachement de marine, qui montoit la garde sur la côte. Je songeois à appareiller, dès que la *Découverte* auroit retrouvé sa seconde ancre. Féenou, comprenant que je voulois passer tout de suite à *Tongataboo*, me pressa vivement de changer de projet. D'après l'aversion que lui inspiroit ce voyage, je pensai qu'il étoit intéressé à ce que je ne le fisse pas. Il m'exhorta, avec beaucoup d'instance, de préférer une Isle, ou plutôt un grouppe d'Isles, appellé *Hapaee*, qui gît au Nord-Est. Il m'assura que nous y trouverions des rafraîchissemens de toute espèce, & en grande abondance; &, pour donner plus de poids à son avis, il promit de nous

accompagner. Je me rendis à ſes prieres; & je décidai que nous nous rendrions d'abord à *Hapaee*. Aucun vaiſſeau Européen n'y avoit abordé, & je déſirois connoître les mœurs des habitans. 1777. Mai.

Le 12 & le 13 ſe paſſerent autour de l'ancre du Capitaine Clerke; après beaucoup de peines, nous vînmes à bout de la relever; & nous partîmes d'*Annamooka*, le 14 au matin. 12. 13. 14.

Cette terre eſt un peu plus élevée que les autres petites Iſles qui l'environnent; mais on ne peut la compter, comme celles de *Mangeea* & de *Wateeoo*, parmi les terres d'une hauteur modérée. La côte, à l'endroit où mouillerent nos vaiſſeaux, eſt un rocher de corail eſcarpé & haché, de neuf ou dix pieds d'élévation, exceptées toutefois deux grèves de ſable, où l'on trouve un récif de la même eſpèce de rocher, qui les borde, & qui les met à l'abri de la fureur des vagues. Le lac d'eau ſalée qu'on rencontre à l'entrée de l'Iſle, a environ un mille & demi de largeur, & le ſol qui l'environne, s'exhauſſe peu-à-peu. Nous ne pûmes ſuivre la communication qu'il doit avoir avec la mer. Le terrein qu'on traverſe pour y arriver, depuis la grève ſablonneuſe la plus grande, eſt applati, bas & ſablonneux; il eſt probable que la ligne de

communication étoit autrefois de ce côté. Le
1777. Mai. fol, dans les cantons de l'Isle qui s'élèvent un peu, & particulièrement vers la mer, est une espèce d'argille rougeâtre, ou un terreau noir & friable. On n'y voit pas un seul courant d'eau douce.

Excepté un petit nombre d'endroits, l'Isle est très-bien cultivée : nous apperçûmes quelques districts en friche ; mais nous eûmes lieu de croire qu'on les laissoit reposer ; car les Naturels y travailloient souvent, & se disposoient à les cultiver de nouveau. Les plantations offrent sur-tout des ignames & des bananiers. La plupart sont très-étendues & enfermées par de jolies haies de roseaux, placés les uns sur les autres en ligne oblique, & d'environ six pieds de hauteur. En dedans de ces haies, nous en trouvâmes fréquemment de secondes qui environnoient les maisons des principaux du pays. Les arbres à pain & les cocotiers sont épars, sans beaucoup d'ordre, mais principalement près des habitations des Insulaires. Les autres parties de l'Isle, & en particulier vers la mer & aux environs du lac, sont couvertes d'arbres & d'arbrisseaux, dont la végétation est très-forte. Les environs du lac produisent une multitude de palétuviers, & les rivages de la mer une quantité considérable de *faitanoos*, arbres

dont j'ai déjà parlé. Tous les rochers & toutes les pierres paroiſſent être de la nature du corail : 1777. j'en excepte néanmoins un rocher de vingt ou de Mai. trente pieds de hauteur, ſitué à droite d'une des grèves ſablonneuſes ; celui-ci eſt d'une pierre calcaire, jaunâtre & d'un tiſſu très-ſerré, & même dans cet endroit, qui eſt la partie la plus élevée de l'Iſle, on voit que de gros morceaux du même rocher de corail, forment la côte.

Nous nous promenâmes beaucoup dans l'intérieur du pays, & jamais les Naturels ne s'y opposerent. Nous nous amusâmes quelquefois à tirer des canards ſauvages, peu différens du millouin, qui ſont très-nombreux ſur le lac d'eau ſalée, & ſur l'étang d'eau douce, où nous remplîmes nos futailles. Durant ces excurſions, nous obſervâmes ſouvent que l. Inſulaires avoient abandonné leurs maiſons, pour ſe rendre à notre marche; ils ne ſembloient pas craindre qu'en rodant au milieu de l'Iſle, nous priſſions quelque choſe. Les habitations déſertes nous firent croire que la plupart des Naturels ſe trouvoient quelquefois raſſemblés ſur la grève, mais il ne fut pas poſſible de former une évaluation exacte de leur nombre ; car l'arrivée continuelle d'une foule d'étrangers, qui venoient des autres Iſles, nous auroit trompés dans nos calculs. Cependant,

comme il ne parut jamais y avoir plus de mille
1777. personnes à la fois, la population entiere de
Mai. cette terre n'excède peut-être pas deux mille. M. Webber a dessiné, d'une manière très-exacte, le lieu où les habitans se réunissoient chaque jour, & la baie où débarquerent nos canots.

Au Nord & au Nord-Est d'*Annamooka*, & sur la route qui mene directement à *Hapaee*, la mer est parsemée d'un grand nombre de petites Isles ; quoique les pirogues des Naturels naviguassent au milieu des bas-fonds & des rochers, je ne pouvois avoir la certitude d'y trouver un passage libre & sûr, pour des bâtimens
14. aussi considérables que les nôtres. Lorsque j'appareillai, je crus devoir aller à l'Ouest des Isles dont je viens de parler ; & je mis le Cap au Nord-Nord-Ouest, sur *Kao* (*a*) & *Toofoa*, les

---

(*a*) S'il est besoin de prouver combien il est difficile de savoir exactement le nom des Isles de la mer du Sud, d'après la maniere dont les Navigateurs l'écrivent sur la prononciation des Insulaires, j'observerai que M. Anderson appelle *Kao*, la terre appellée *Aghao*, par le Capitaine Cook ; & que la Carte de Tasman, telle qu'on la trouve dans la collection de M. Dalrymple, donne le nom de *Kaybai* à la même Isle. M. Anderson nomme *Tofoa*, l'Isle appellée *Amattafoa*, par Tasman & le Capitaine Coo k

deux Isles les plus occidentales qui fussent en vue, & les plus remarquables par leur grande élévation. Féenou & les gens de sa suite, demeurerent à bord de la *Résolution* jusqu'à midi: il s'embarqua à cette époque sur la pirogue à voile, qui l'avoit amené de *Tongataboo*, & il manœuvra au milieu du grouppe d'Isles, en travers desquelles nous nous trouvions à ce moment. La marée, ou un courant de l'Ouest, nous avoient fort approchés de ces Isles depuis le matin. 1777. Mai.

Elles sont répandues çà & là, à des distances inégales, & en général elles sont presque aussi hautes qu'*Annamooka*; mais elles n'ont que deux ou trois milles de longueur, & quelquefois même un demi-mille seulement, ou moins

---

L'Isle *Komango* du second, est la même que l'Isle *Amango* du premier. On citeroit à peine un exemple qui n'offre pas une différence aussi marquée : M. Anderson s'étoit beaucoup occupé de ces matieres; son intelligence & son zèle sur ce point, ayant été connus des deux équipages, & son opinion ayant été regardée comme la meilleure par le Capitaine Cook lui-même, ainsi que nous l'apprend le Capitaine King, nous avons adopté son orthographe sur la carte des *Isles des Amis*; ce qui nous a obligés de l'adopter aussi pour le Journal.

1777. Mai.

encore. Leurs côtes présentent, ainsi qu'*Annamooka*, des rochers escarpés, ou des dunes rougeâtres ; quelques-unes ont des grèves de sable, qui se prolongent sur toute la longueur de la bande. La plupart se trouvent entièrement couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue un grand nombre de cocotiers ; & chacune offre à l'œil un joli jardin placé au milieu de la mer. Le beau temps que nous avions alors, augmenta le plaisir de ce charmant paysage ; nous croyions voir ces terres habitées par des fées que décrivent les Romans. La théorie que j'ai donnée plus haut, sur la formation de l'Isle *Palmerston*, paroît applicable à quelques-unes de celles-ci, car nous en apperçûmes une qui n'étoit composée que de sable ; & une seconde, sur laquelle il n'y avoit encore qu'un arbrisseau ou un arbre.

A quatre heures de l'après-midi, nous étions par le travers de *Kotoo*, la plus occidentale des petites Isles de ce grouppe : nous gouvernâmes au Nord, laissant à bas-bord *Toofoa* & *Kao*, & longeant la bande Ouest d'un récif de rochers, qui gissent à l'Ouest de *Kotoo*, jusqu'au moment où nous atteignîmes leur extrémité septentrionale ; nous les doublâmes alors pour attaquer l'Isle. Je voulois mouiller pendant la nuit, mais quand elle survint, la sonde donnoit

cinquante-cinq brasses, & j'aimai mieux attendre le jour sous voile, que jetter l'ancre à cette profondeur. 1777. Mai.

Durant l'après-dîner, nous nous étions trouvés à deux lieues de *Toofoa*, dont nous apperçûmes la fumée plusieurs fois pendant le jour. Les habitans des *Isles des Amis*, ont des opinions superstitieuses sur les volcans de cette Isle, qu'ils appellent *Kollofeea ;* ils disent que c'est un *Otooa*, ou une divinité. Suivant ce qu'ils nous apprirent, il vomit de très-grosses pierres de temps en temps; ils supposent que le cratère est de la grandeur d'un Islot; ils ne se souviennent pas de l'avoir vu tranquille, & ils n'ont pas même de tradition qu'il l'ait jamais été. Pendant notre relâche à *Annamooka*, nous vîmes, à diverses reprises, la fumée s'élever du centre de l'Isle, malgré une distance d'au moins dix lieues. J'ai appris que la population n'est pas nombreuse à *Toofoa*, mais qu'on y trouve de l'eau excellente.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous n'étions pas éloignés de *Kao*, vaste rocher de la forme d'un cône : nous mîmes le Cap à l'Est, afin de passer entre les Isles *Footooha* & *Hafaiva*, à l'aide d'une jolie brise qui soufloit du Sud-Est. Féenou vint à bord à dix heures, 15.

& il paſſa la journée avec nous. Il m'apporta
1777. deux cochons & une quantité aſſez conſidérable
Mai. de fruits. Pluſieurs pirogues arriverent auſſi des différentes Iſles; elles nous vendirent également des fruits : nous en achetâmes avec d'autant plus de plaiſir, qu'il nous en reſtoit peu. A midi, notre latitude fut de 19ᵈ 49′ 45″ Sud, & nous avions fait ſept milles de longitude depuis *Annamooka* : *Toofoa* nous reſtoit au Nord 88ᵈ Oueſt; *Kao*, au Nord 71ᵈ Oueſt; *Footooha*, au Nord 89ᵈ Oueſt, & *Hafaiva*, au Sud 12ᵈ Oueſt.

Après avoir dépaſſé *Footooha*, nous rencontrâmes un récif de rocher, & comme le vent étoit très-foible, nous eûmes beaucoup de peine à nous dégager. Ce récif gît entre *Footooha* & *Neeneeva*, petite Iſle baſſe, ſituée à l'Eſt-Nord-Eſt de *Footooha*, & à ſept ou huit milles. *Footooha* eſt auſſi une petite Iſle, mais d'une hauteur moyenne; la côte, dans toutes ſes parties, eſt un rocher eſcarpé. Elle gît au Sud 67ᵈ Eſt, & à ſix lieues de *Kao*; au Nord, 33ᵈ Eſt, & à trois lieues de *Kotoo*. Lorſque nous eûmes doublé le récif, dont je viens de faire mention, nous gouvernâmes ſur *Neeneeva*, dans l'eſpoir d'y trouver un mouillage : nos eſpérances furent trompées une ſeconde fois, & il fallut

passer la nuit à courir de petites bordées. Quoique nous fussions environnés de terres, la sonde ne donnoit point de fond. 1777. Mai.

Durant la nuit, nous vîmes, d'une maniere distincte, les flammes sortir du volcan de *Toofoa*, qui est néanmoins peu élevé.

Le 16, à la pointe du jour, nous marchâmes au Nord-Est, avec une jolie brise du Sud-Est, afin d'atteindre *Hapaee*, qui étoit alors en vue. Les arbres se montroient à peine au-dessus de la surface des flots, & nous jugeâmes que c'est une terre basse. A neuf heures, nous reconnûmes qu'elle forme trois Isles, à-peu-près d'une égale grandeur : nous en découvrîmes bientôt une quatrieme au Sud de celles-ci, & aussi étendue que les autres. Elles paroissoient avoir chacune six ou sept milles de long; leur hauteur & leur aspect sembloient être les mêmes. La plus septentrionale s'appelle *Haanno ;* celle qui suit, *Foa ;* la troisieme, *Lefooga*, & la plus méridionale, *Hoolaiva ;* mais les Naturels les comprennent toutes sous le nom général de *Hapaee*. 16.

Le vent nous ayant manqué, nous ne pûmes gagner la terre, & nous fûmes obligés de manœuvrer au vent de l'Isle. Durant cette marche, nous passâmes un moment sur des rochers de corail, où la sonde ne rapportoit que six brasses;

&, l'inſtant d'après, une ligne de ſoixante ne
1777. donnoit point de fond. Les Iſles de *Hapaee* nous
Mai. reſtoient alors du Nord 50^d Eſt, au Sud, 9^d Oueſt. Au coucher du Soleil, nous nous trouvâmes près de la côte de la plus ſeptentrionale de ces terres; &, ne rencontrant point de mouillage, nous fûmes auſſi embarraſſés que nous l'avions été, à l'entrée des deux nuits précédentes: malgré les côtes & les briſans qui nous environnoient, il fallut encore attendre le jour ſous voile. Féenou, qui avoit paſſé la journée à bord, ſe rendit le ſoir à *Hapaee*, & il prit Omaï dans ſa pirogue. Il n'oublia point les déſagrémens de notre poſition; &, pour nous montrer un fanal, il alluma un grand feu, qu'il eut ſoin d'entretenir toute la nuit.

17. Nous étions près de *Foa* à la pointe du jour; nous reconnûmes que cette Iſle eſt jointe à *Haanno*, par un récif à fleur-d'eau, qui ſe prolonge d'une terre à l'autre. L'un de mes canots alla chercher un mouillage: il ne tarda pas à en trouver un; & nous jettâmes l'ancre par le travers d'un autre récif, qui joint *Lefooga* à *Foa*, (ainſi que *Foa* eſt joint à *Haanno*.) Les vaiſſeaux mouillerent par vingt-quatre braſſes, fond de ſable de corail: la pointe ſeptentrionale de *Hapaee*, ou l'extrémité Nord de *Haanno*, nous

restoit au Nord 16ᵈ Est ; la pointe méridionale de *Hapaee*, ou l'extrémité Sud de *Hooloiva*, au Sud 29ᵈ Oueſt ; & l'extrémité Nord de *Lefooga* au Sud 65ᵈ Eſt. Il y avoit près de nous deux bancs de rochers, l'un au Sud 50ᵈ Oueſt, & l'autre à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt un demi-rumb-Nord, à la diſtance de deux ou trois milles. Le récif préſentoit devant nous une crique, où nous pouvions débarquer dans tous les temps, & nous n'étions pas à plus de trois quarts de mille de la côte.

1777. Mai.



CHAPITRE V.

Arrivée des vaisseaux à Happaee. *On nous y reçoit d'une maniere amicale. Cérémonial & présens. Les Naturels nous donnent le spectacle de plusieurs combats. Combats de massues, luttes, pugilat. Les femmes prennent aussi part à ces combats. On exerce les Soldats de Marine devant les Insulaires. Danses exécutées par des hommes. Feux d'artifice. Description particuliere des amusemens nocturnes des Habitans, de leurs chants & de leurs danses.*

DÈS que nous fûmes mouillés, les vaisseaux
1777. se trouverent remplis de Naturels, & environnés
Mai. d'une multitude de pirogues. Les Insulaires nous apporterent des cochons, des volailles, des fruits & des racines, qu'ils échangerent contre des haches, des clous, des grains de verre, & des étoffes. Féenou & Omaï arriverent à bord au lever du Soleil, afin de me présenter aux habitans de l'Isle ; & je descendis bientôt sur la côte avec eux : nous débarquâmes dans la partie Nord de *Lefooga*, un peu à droite de notre mouillage.

Le Chef me conduifit à une maifon, ou plutôt à une cabane qui étoit fituée près de la grève, 1777. & que j'avois vue apporter, quelques minutes Mai. auparavant. Nous nous y afsîmes, Féenou, Omaï & moi. Les autres Chefs & la multitude formoient un cercle en dehors, vis-à-vis de nous, & ils s'aflirent également. On me demanda combien de temps je voulois demeurer dans l'Ifle: je répondis que je me propofois d'y refter cinq jours. Alors on ordonna à Taipa de venir s'affeoir près de moi, & d'annoncer cette nouvelle. Il harangua en effet le peuple, & Féenou lui fouffla la plus grande partie de fon difcours. Selon le rapport d'Omaï, l'Orateur effaya de prouver qu'ils devoient tous, jeunes & vieux, me regarder comme un Ami qui vouloit paffer quelque temps avec eux; & que, durant mon féjour, ils devoient s'abftenir de me voler & de m'inquiéter; il exhorta enfuite fes Auditeurs à apporter aux vaiffeaux des cochons, des volailles, des fruits, *&c.* & il leur fit la defcription des diverfes chofes qu'ils recevroient en échange. Taipa eut à peine achevé fa harangue, que Féenou nous quitta. Taipa profita de fon abfence, pour m'avertir que j'étois obligé de faire un préfent au Chef de l'Ifle, appellé Earoupa. Comme je m'attendois à cet avis, je lui fis un préfent

plus riche qu'il ne l'eſpéroit. Voyant que j'étois
1777. ſi généreux, deux Chefs d'une autre Iſle qui ſe
Mai. trouvoient à l'aſſemblée, & Taipa lui-même, me demanderent quelque choſe pour eux. J'eus ſoin de les contenter. Féenou revint au moment où j'achevois mes largeſſes; il parut fâché contre Taipa, qui m'avoit laiſſé donner tant de choſes, mais j'étois perſuadé qu'il agiſſoit de concert avec eux, & je ne fus pas la dupe de ſa fineſſe. Il reprit ſa place auprès de moi; il ordonna à Earoupa de s'aſſeoir à ſes côtés, & de haranguer le peuple à l'exemple de Taipa : il indiqua à l'Orateur, comme la premiere fois, les principaux points du diſcours, qui roula encore ſur notre arrivée, & ſur la maniere amicale dont il falloit nous accueillir.

Lorſque ces cérémonies furent achevées, le Chef me mena à trois mares, qui, d'après ce qu'on m'avoit dit, contenoient de l'eau douce; l'une des trois offroit en effet une eau aſſez bonne, & il n'étoit pas difficile d'y remplir nos futailles. Après avoir examiné l'aiguade, nous retournâmes à notre premiere ſtation, où j'apperçus un cochon cuit au four, & des ignames fumantes, que les Naturels ſe diſpoſoient à porter à bord, pour mon dîner. J'invitai Féenou & ſes amis à venir manger le cochon & les

ignames,

ignames, & nous prîmes la route du vaiſſeau; mais Féenou ſeul s'aſſit à ma table. Après-dîner, 1777. je les conduiſis au rivage, & au moment où je Mai. me rembarquai, le Chef me donna une groſſe tortue très-belle, & une quantité conſidérable d'ignames. Nous avions des rafraîchiſſemens en abondance; car, dans le cours de cette journée, la *Réſolution* acheta vingt petits cochons, outre des fruits & des racines. On m'apprit qu'au moment où j'étois deſcendu à terre le matin, un des Naturels vint à bord, & ordonna à tous ſes compatriotes de retourner ſur la côte. Il vouloit vraiſemblablement que tous les Inſulaires aſſiſtaſſent à la cérémonie de ma réception; car, dès qu'elle fut terminée, une foule d'entr'eux revinrent au vaiſſeau.

Le lendemain, Féenou & Omaï qui ne ſe 18. quitterent guères, & qui avoient paſſé la nuit ſur la côte, arriverent à bord de très-bonne heure. Ils me dirent l'un & l'autre qu'on m'attendoit dans l'Iſle. Je m'y rendis bientôt avec eux, & on me conduiſit à l'endroit où je m'étois aſſis la veille : j'y trouvai un concours nombreux d'habitans déjà raſſemblés, & je jugeai qu'on préparoit quelque choſe d'extraordinaire; mais je ne devinois pas ce que c'étoit, & Omaï ne pouvoit me l'apprendre.

1777.
Mai.

Je fus à peine assis, que je vis paroître environ cent Insulaires, qui s'avancerent sur notre gauche, chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de noix de cocos & de cannes de sucre. Ils déposerent leurs charges, & ils en formerent deux tas ou pyramides. Bientôt après, d'autres Naturels arriverent sur notre droite, & apporterent les mêmes choses, dont ils firent également deux pyramides de ce côté. Ils attacherent sur la pyramide de notre droite, deux cochons & six volailles ; & sur celle de notre gauche, six cochons & deux tortues. Earoupa s'assit devant la pyramide de la gauche, & un autre Chef devant la pyramide de la droite. Je pensai qu'ils avoient rassemblé cette contribution, par ordre de Féenou, auquel on paroissoit obéir ici avec autant de soumission qu'à *Annamaoka*, & qu'il avoit beaucoup d'autorité sur les Chefs de *Hapaee*.

Les hommes, qui avoient apporté ces provisions, eurent soin de les étaler de la maniere la plus pittoresque, & ils allerent ensuite se joindre à la multitude rangée en cercle, autour des deux pyramides. Des guerriers, armés de massues de cocotiers, pénétrerent ensuite dans l'enceinte, & défilerent devant nous. Après avoir fait des évolutions durant quelques minutes, ils se retirerent,

la moitié d'un côté, & le reſte de l'autre, & ils s'aſſirent. Ils entrerent bientôt en lice, & ils nous donnerent le ſpectacle de pluſieurs combats ſinguliers. Un champion ſe levoit, il s'avançoit fièrement, &, par des geſtes expreſſifs, plutôt qu'avec des paroles, il propoſoit un défi à la troupe oppoſée. Si l'on acceptoit le cartel, ce qui arrivoit ordinairement, les deux champions ſe mettoient en attitude de combattre, & ils ſe chargeoient mutuellement, juſqu'à ce que l'un ou l'autre avouât ſa défaite, ou juſqu'à ce que leurs armes fuſſent briſées. A la fin de ces combats, le vainqueur venoit s'accroupir devant le Chef, il ſe relevoit enſuite, & s'éloignoit. Sur ces entrefaites, quelques vieillards, qui paroiſſoient les juges du camp, lui donnoient des éloges en peu de mots; & les ſpectateurs, ſur-tout ceux qui étoient du côté du vainqueur, célébroient ſa victoire, par deux ou trois cris de joie.

1777. Mai.

Il y eut, de temps en temps, quelques minutes d'intervalle d'un duel à l'autre. Ces entr'actes furent remplis par des combats de lutte & de pugilat. Les premiers reſſembloient exactement à ceux d'*O-Taïti*, & les ſeconds différoient peu de ceux de la populace d'*Angleterre*. Ce qui nous étonna le plus, fut de voir deux groſſes

femmes arriver au milieu de la lice, & se char-
1777. ger à coups de poing, sans aucune cérémonie,
Mai. & avec autant d'adresse que les hommes. Leur combat ne dura pas plus d'une demi-minute, & l'une d'elles s'avoua vaincue. L'héroïne victorieuse reçut de l'assemblée les applaudissemens qu'on donnoit aux hommes, dont la force ou la souplesse avoient triomphé de leur rival. Nous témoignâmes du dégoût pour cette partie de la fête: mais notre improbation n'empêcha pas deux jeunes filles de se présenter encore sur l'arêne: elles paroissoient avoir du courage, & elles se seroient sûrement porté des coups rigoureux, si deux vieilles femmes n'étoient venues les séparer. Ces divers combats eurent lieu en présence d'au moins trois mille personnes; & les champions montrerent beaucoup de bonne humeur: cependant les hommes & les femmes reçurent des coups dont ils durent se ressentir assez long-temps après.

A la fin de ces jeux, le Chef me dit que le tas de provisions qui se trouvoit à notre droite, étoit destiné à Omaï; & que la pyramide de notre gauche, qui comprenoit à-peu-près les deux tiers du tout, étoit pour moi. Il ajouta que je pouvois les conduire à bord, quand je le voudrois; qu'il seroit inutile de les environner d'une

garde, & que les Naturels n'en ôteroient pas une feule noix de cocos. Il ne fe trompoit pas; car 1777. Mai.
je l'emmenai dîner au vaiffeau, & lorfqu'on embarqua les provifions dans l'après-midi, nous reconnûmes qu'on n'y avoit pas touché. Il y en eut affez pour charger quatre canots, & je fus très-furpris de la libéralité de Féenou : aucun des Chefs des Ifles de la Mer du Sud, ne m'avoit fait un préfent fi magnifique. Je m'empreffai de prouver à mon Ami, que je n'étois pas infenfible à fa générofité, & je lui donnai toutes les chofes auxquelles je crus qu'il mettoit du prix. Il fut fi fatisfait de mes dons, qu'immédiatement après fon arrivée fur la côte, il m'envoya encore deux cochons, une quantité confidérable d'étoffes, & des ignames.

Féenou avoit defiré voir nos foldats de marine faire l'exercice. Afin de lui procurer cette fatiffaction, j'ordonnai aux foldats des deux vaiffeaux, de fe rendre à terre dans la matinée du 20. Après 20.
différentes évolutions, ils tirerent chacun plufieurs coups; l'affemblée, qui étoit très-nombreufe, parut enchantée. Le Chef nous offrit à fon tour un fpectacle, où les Naturels déployerent une adreffe & une précifion extrêmes, & nous le trouvâmes bien fupérieur à nos manœuvres militaires. C'étoit une efpèce de danfe, fi différente

de celle que j'avois vue jufqu'alors, que je crains
1777. de ne pouvoir la décrire à mes Lecteurs. Elle
Mai. fut exécutée par des hommes, & nous y comptâmes cent cinq acteurs. Chacun d'eux tenoit à la main un joli inftrument, à-peu-près de la forme d'une pagaie, de deux pieds & demi de longueur, qui avoit un petit manche, & une palme de peu d'épaiffeur, & qui étoit très-léger. Ils l'agiterent d'un nombre infini de manieres; toutes ces pofitions furent accompagnées de diverfes attitudes, ou de divers mouvemens du corps. Les Acteurs fe rangerent d'abord fur trois lignes; &, au moyen de différentes évolutions, ils changerent de place, de maniere que ceux qui s'étoient trouvés fur le derriere, fe trouverent au front. Ils ne gardoient pas long-temps la même pofition, & chaque fois qu'ils en changeoient, c'étoit toujours par des mouvemens très-vifs. Ils s'étendirent fur une feule ligne, ils fe formerent en demi-cercle, & en deux colonnes. Tandis qu'ils achevoient cette derniere évolution, l'un d'eux s'avança, & exécuta devant moi une danfe grotefque, qui termina le fpectacle.

Il n'y avoit d'autres inftrumens que deux tambours, ou plutôt deux troncs d'arbres creufés, qu'ils frappoient avec un morceau de bois, & d'où ils tiroient quelques notes. Il me parut

néanmoins que les danſeurs n'étoient pas dirigés par ces ſons, mais par un chœur de muſique vocale, auquel ſe joignoit leur voix. Leur chant avoit une ſorte de mélodie, & les évolutions, ou les pas qui en étoient la ſuite, s'exécutoient avec tant de juſteſſe & de vivacité, que la troupe nombreuſe des Acteurs ſembloit ne former qu'une grande machine. Nous pensâmes tous qu'un pareil ſpectacle ſeroit univerſellement applaudi ſur un théâtre d'*Europe;* il ſurpaſſa, comme je l'ai déjà dit, tout ce que nous avions imaginé pour les divertir, & ils eurent l'air de ſentir leur ſupériorité ſur nous. Excepté le tambour, ils ne faiſoient aucun cas de nos inſtrumens de muſique; encore le jugeoient-ils inférieur au leur. Nos cors de chaſſe en particulier exciterent beaucoup de mépris; car les Naturels de cette Iſle & de toutes celles de la Mer du Sud, ne daignerent pas les examiner.

1777. Mai.

Afin de leur donner une opinion plus favorable de nos amuſemens, & de leur inſpirer un ſentiment profond de notre force & de notre adreſſe, je fis préparer des feux d'artifice, qui furent tirés le ſoir, en préſence de Féenou, des autres Chefs, & d'une multitude d'habitans. Des pièces qui ſe trouverent gâtées, manquerent; mais celles qui étoient en bon état, réuſſirent

1777. Mai.

parfaitement, & remplirent très-bien les vues que je me propoſois. Les fuſées volantes & plongeantes leur causerent ſur-tout un plaiſir & un étonnement qu'on ne peut concevoir, & ils jugerent alors qu'en fait de ſpectacle, nous en ſavions plus qu'eux.

Cette ſupériorité de notre part les excita à nous donner de nouvelles preuves de leur dextérité; &, dès que notre feu d'artifice fut terminé, nous vîmes commencer une ſuite de danſes, que Féenou avoit ordonnées pour nous divertir. " Une bande (*a*) de dix-huit Muſiciens „ vint d'abord s'aſſeoir devant nous, au milieu „ d'un cercle qui étoit compoſé d'une multi-„ tude de ſpectateurs, & qui devoit ſervir de „ théâtre. Quatre ou cinq d'entr'eux avoient des „ morceaux d'un gros bambou, de trois à cinq „ ou ſix pieds de longueur, qu'ils tenoient à-„ peu-près dans une poſition verticale; l'extré-„ mité ſupérieure ouverte, & l'extrémité infé-„ rieure, fermée par un des nœuds. Ils frap-„ poient la terre, avec cette extrémité infé-„ rieure, conſtamment, mais lentement. Ils

(*a*) La deſcription des danſes de nuit, faite par M. Anderſon, étant beaucoup plus détaillée que celle du Capitaine Cook, nous l'avons adoptée.

„ produiſoient ainſi divers tons, ſuivant la lon-
„ gueur des bambous, mais chacun de ces tons 1777. Mai.
„ étoit grave; afin d'établir des contraſtes, un
„ autre homme frappoit très-vîte, avec deux
„ bâtons, un morceau de la même ſubſtance,
„ fendu & couché ſur le ſol, & il en tiroit
„ des tons auſſi aigus, que les premiers étoient
„ graves. Le reſte des Muſiciens, ainſi que ceux
„ qui jouoient du bambou, chantoient un air
„ doux & lent, qui tempéroit ſi bien l'âpreté
„ des ſons des inſtrumens dont je viens de par-
„ ler, qu'un auditoire habitué aux modulations
„ les plus parfaites & les plus variées des ſons
„ mélodieux, auroit admiré la forte impreſſion
„ & l'effet agréable, qui réſultoit de cette har-
„ monie ſimple.

„ Après ce Concert, qui dura environ un
„ quart-d'heure, vingt femmes entrerent ſur la
„ ſcene. La tête de la plupart d'entr'elles étoit
„ ornée de guirlandes de roſes de la Chine, ou
„ d'autres fleurs cramoiſi. Pluſieurs avoient, ſur
„ le corps, d'autres guirlandes de feuilles d'ar-
„ bres, découpées ſur les bords avec beaucoup
„ de délicateſſe. Elles formerent un cercle au-
„ tour des Muſiciens, qu'elles regardoient en
„ face, & elles commencerent par chanter des
„ airs tendres, auxquels le chœur répondit par

1777. Mai.

„ le même chant. Elles accompagnerent leur „ voix de mouvemens de leurs mains qui se „ portoient avec grace vers leur visage, & sur „ la poitrine. Dans le même temps, elles jettoient un de leurs pieds en avant, qu'elles „ retiroient mollement, tandis que le second „ demeuroit immobile. Elles se tournerent ensuite du côté des spectateurs; &, lorsqu'elles „ eurent un peu chanté, elles marcherent à pas „ comptés, dans la partie du cercle qui se trouvoit vis-à-vis de la cabane où nous étions „ assis au milieu des Chefs. Deux de ces femmes firent à cette époque le tour du cercle, „ chacune d'un côté différent, de façon qu'elles „ se rencontrerent à l'extrémité du diamètre „ d'où elles étoient parties, & qu'elles revinrent „ à leur place. Deux nouveaux couples s'avancerent de la même maniere; l'un de ces couples revint aussi à sa place; mais le second „ demeura en scène, & les femmes, qui n'avoient pas encore parcouru l'enceinte, s'approcherent de celles-ci deux à deux, jusqu'à „ ce qu'elles eussent toutes décrit un cercle „ autour des Musiciens.

„ Leurs danses devinrent plus animées; elles „ firent deux tours sur elles-mêmes, en sautant, „ en frappant leurs mains l'une contre l'autre,

„ ou en faiſant claquer leurs doigts, & répé-
„ tant quelques mots avec le chœur. Vers la 1777. Mai.
„ fin, le mouvement de la muſique augmenta,
„ & elles déployerent dans leurs geſtes & leurs
„ attitudes, une force & une dextérité mer-
„ veilleuſe; quelques-unes de ces attitudes, ſi
„ nous les jugeons d'après les idées reçues en
„ *Europe*, furent indécentes. Il eſt vraiſem-
„ blable toutefois que cette partie du ſpectacle
„ n'avoit point de but malhonnête, & qu'on
„ vouloit ſeulement nous montrer la ſoupleſſe
„ extraordinaire des femmes du pays.

„ Ce grand Ballet de femmes fut ſuivi d'un
„ ſecond exécuté par quinze hommes. Il y en
„ avoit quelques-uns de vieux, mais l'âge ne
„ paroiſſoit point diminuer leur agilité & leur
„ ardeur pour la danſe : ils formerent une eſ-
„ pece de cercle ouvert au front, ils ne regar-
„ doient ni l'aſſemblée ni les Muſiciens, mais
„ une moitié regardoit en-avant, à meſure
„ qu'elle marchoit, & l'autre moitié dans une
„ direction contraire. Ils chanterent quelquefois
„ en chœur avec les Muſiciens, ſur un mouve-
„ ment grave, en agitant les mains d'une ma-
„ niere agréable, mais différente de celle des
„ femmes; ils penchoient en même-temps le
„ corps, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre,

1777. Mai.

„ ils élevoient une jambe qu'ils jettoient en-„ dehors, & ils étendoient les bras du même „ côté ; d'autre fois ils chantoient des phrases „ auxquelles répondoit le chœur, & ils pref-„ soient par intervalles la mesure de la danse en „ frappant leurs mains, & en remuant avec plus „ de vivacité leurs pieds sans varier leur pas ; „ enfin la rapidité de la musique & de la danse „ augmenta si fort, qu'il fut à peine possible „ de distinguer leurs divers mouvemens : nous „ avons pourtant lieu de croire que les acteurs „ étoient un peu fatigués, car ils jouoient de-„ puis environ une demi-heure.

„ Il y eut ici un entr'acte assez long, & on „ recommença les jeux ; douze Insulaires s'a-„ vancerent, ils se placerent sur deux lignes & „ sur les côtés opposés du cercle, en face les „ uns des autres. Nous vîmes arriver un homme „ qui sembla remplir les fonctions de nos souf-„ fleurs, & qui répéta plusieurs phrases aux-„ quelles les douze nouveaux acteurs & le „ chœur répondirent : ils chanterent sur un „ mouvement grave, & ensuite ils chanterent „ & danserent environ un quart-d'heure d'une „ maniere plus animée, comme les danseurs „ qu'ils remplaçoient.

„ Dès qu'ils eurent fini, neuf femmes vinrent

„ s'asseoir en face de la cabane où étoit le
„ Chef: un homme se leva & alla frapper de 1777.
„ ses deux poings réunis la premiere de ces Mai.
„ femmes; il passa à la seconde & à la troisie-
„ me, qu'il frappa de la même maniere : mais
„ lorsqu'il fut à la quatrieme, il la frappa sur la
„ poitrine, & j'ignore si ce fut par hasard ou à
„ dessein. L'un des spectateurs le punit à l'ins-
„ tant, & le renversa d'un coup sur la tête : on
„ emporta le blessé sans bruit & sans aucun
„ désordre. Cette correction ne put soustraire
„ les cinq autres femmes à une discipline si
„ étrange ou peut-être à une cérémonie néces-
„ saire; car il se présenta un nouvel Insulaire
„ qui les frappa également sur le dos : leur hu-
„ miliation fut portée plus loin; elles eurent le
„ chagrin de voir leur danse désapprouvée deux
„ fois, & elles furent obligées de recommencer.
„ Leur ballet différa peu de celui des femmes
„ dont j'ai parlé plus haut; seulement elles éle-
„ verent quelquefois leur corps, sur une jambe
„ par un double mouvement, & ensuite sur
„ l'autre, & elles firent claquer leurs doigts,
„ tandis qu'elles se trouverent dans cette attitude:
„ elles répéterent ensuite avec beaucoup d'agilité
„ ces mouvemens vifs que la premiere troupe
„ de danseuses avoit exécutés si heureusement.

1777. Mai.

„ Peu de temps après, un homme entra brusquement au milieu du cercle, & dit d'une „ maniere bouffonne, quelque chose sur nos „ feux d'artifice, ce qui produisit des éclats de „ rire dans toute l'assemblée. Les Insulaires, qui „ étoient de la suite de Féenou, danserent alors, „ ils formerent autour des Musiciens deux cercles concentriques de vingt-quatre acteurs chacun, & ils chanterent un air avec des gestes „ de mains & de tête analogues aux paroles. „ Ces chants langoureux furent longs; les acteurs presserent ensuite la mesure & ils répéterent des phrases de concert avec le chœur „ ou en réponses aux couplets de quelques-uns „ des Musiciens. Quand ils eurent fini, ils se „ retirerent sur le derriere de la scène, ainsi que „ les femmes l'avoient fait; ils revinrent bientôt „ de chaque côté, & ils dessinerent un triple „ demi-cercle dont la formation prit assez de „ temps; car ils s'approcherent en inclinant le „ corps sur une jambe & en avançant un peu „ l'autre. Leur marche fut accompagnée d'un „ air pareil à celui qu'ils avoient chanté à leur „ premiere entrée sur le théâtre; mais ils changerent bientôt de ton pour déclamer des phrases avec des sons plus rudes. Sur ces entrefaites, leur danse s'anima & ils finirent par

„ des acclamations & des battemens de mains „ universels. Cette partie du spectacle fut répé- „ tée plusieurs fois; ils formerent encore deux „ cercles concentriques, ils danserent & ils chan- „ terent des couplets sur un mouvement très- „ vif, & ils finirent par des transpositions très- „ adroites des deux cercles.

1777. Mai.

„ Les derniers amusemens de cette nuit mé- „ morable, furent une danse exécutée par les „ principaux personnages de l'Isle. Elle ressem- „ bla, à quelques égards, à celle qui venoit de „ finir; il y avoit le même nombre d'acteurs, „ & elle commença à-peu-près de la même ma- „ niere; mais elle se termina à chaque pause „ d'une façon différente, car les danseurs mirent „ une vivacité prodigieuse dans leurs mouve- „ mens: ils balançoient leurs têtes d'une épaule „ à l'autre, avec tant de force, que nous crai- „ gnions de les voir se rompre le col. Durant „ cette farce grotesque, ils se frapperent les „ mains par un coup très-sec, & ils pousserent „ des cris perçans à-peu-près semblables à ceux „ qu'on entend quelquefois dans les danses bouf- „ fonnes de nos théâtres d'*Angleterre*. Ils des- „ sinerent le triple demi-cercle, ainsi que les ac- „ teurs qui avoient paru avant eux: un homme „ qui s'avança à la tête des acteurs, qui for-

1777. Mai.

„ moient l'un des côtés du demi-cercle, débita „ quelques paroles sur un vrai récitatif, & avec „ des gestes si expressifs & si justes, qu'il parut „ supérieur à nos acteurs les plus applaudis. Le „ premier des acteurs de l'autre côté du demi- „ cercle lui répondoit de la même maniere. Il „ y eut plusieurs de ces scènes de récitatif; en- „ suite le demi-cercle s'avança sur le théâtre; „ les hommes qui se trouvoient à l'un des cô- „ tés, répondant en chœur, à ceux de l'autre „ côté, & ils finirent par chanter & danser com- „ me à leur entrée sur la scène.

„ Ces deux dernieres danses furent si animées „ & si justes, qu'elles obtinrent des éloges uni- „ versels. Les Naturels, qui assisterent au spec- „ tacle & qui étoient sûrement de bons juges, „ ne pouvoient contenir leurs applaudissemens, „ & nous éprouvâmes nous-mêmes une aussi „ grande satisfaction. Nous fûmes d'abord frap- „ pés de l'ensemble qui régnoit parmi tous les „ acteurs, & de l'exactitude de leurs pas & de „ leur chant, qui ne manquoient jamais de sui- „ vre la mesure de la musique; quelques-uns „ de leurs gestes étoient si expressifs, que nous „ croyions entendre les paroles qui les accom- „ pagnoient. Quoique l'orchestre & la voix des „ danseurs fussent parfaitement d'accord, la

longue

„ longue habitude de ces ballets entremêlés d'airs, „ semble contribuer beaucoup à la mesure exacte „ qu'ils observent; nous remarquâmes, en effet, „ que ceux qui se trouvoient distraits ou dérangés de quelque maniere, reprenoient la note „ & le pas sans aucune peine. Ils passoient brusquement & avec une extrême adresse des contorsions rudes & des cris aigus à des mouvemens doux & des chants mélodieux, (*a*) &

1777. Mai.

(*a*) On a vu, dans la note de la page 285, que les chants & les danses des habitans des Isles *Carolines*, situées dans la mer Pacifique du Nord, ressemblent beaucoup à ceux des Insulaires de *Wateeoo;* ils ressemblent aussi à ceux des Naturels des *Isles des Amis*, & afin que le lecteur puisse en juger, voici un passage tiré de la description du Pere Cantova. » Pendant la nuit, au clair de la lune, ils s'assemblent de temps en temps pour chanter & danser » devant la maison de leur *Tamole*. Leurs danses » se font au son de la voix, car ils n'ont point d'instrument de musique. La beauté de la danse consiste dans l'exacte uniformité des mouvemens du » corps. Les hommes séparés des femmes, se portent vis-à-vis les uns des autres; après quoi ils » remuent la tête, les bras, les mains & les pieds » en cadence, leur tête est couverte de plumes & » de fleurs, & l'on voit attachées à leurs oreilles, » des feuilles de palmier tissues avec assez d'art. Les » femmes, de leur côté, se regardent les unes les

„ il nous fut démontré clairement que ces exer-
1777. „ cices leur sont très-familiers.
Mai. „ Ces danses furent exécutées sous des ar- „ bres, au bord de la mer. Le lieu de la scène, „ étoit éclairé par des flambeaux placés de dis- „ tance en distance. Il s'y trouvoit un grand „ nombre de spectateurs, quoique l'assemblée „ fût moins nombreuse qu'elle ne l'avoit été le „ matin, lorsque nos soldats de marine firent „ l'exercice. Quelques-uns de nos Messieurs „ conjecturerent qu'environ cinq mille personnes „ assisterent à ce spectacle de nuit; d'autres ju- „ gerent cette estimation trop foible, il me sem- „ bla qu'il y en avoit un peu moins, & je „ crois approcher davantage de la vérité. „

» autres, commencent un chant pathétique & lan- » goureux, accompagnant le son de leur voix, du » mouvement cadencé de la tête & des bras. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. 15, pag. 314, 315.



CHAPITRE VI.

Defcription de Lefooga. *Sa culture; fon étendue; ce que nous fîmes à terre. Femme qui exerce la profeffion d'Oculifte. Moyens finguliers qu'emploient les Naturels pour rafer les cheveux. Les Vaiffeaux changent de mouillage. Mondrain & pierre remarquable. Defcription de* Hoolaiva. *Détails fur Poulaho, Roi des Ifles des* Amis. *Refpect que fes Sujets ont pour lui. Détails fur l'Ifle de* Kotoo. *Les Vaiffeaux retournent à* Annamooka. *Entrevue de Poulaho & de Feenou. Arrivée à* Tongataboo.

LES divers Spectacles dont on a parlé dans le Chapitre précédent, ayant fatisfait la curiofité 1777. des Infulaires & la nôtre, j'eus enfin le loifir Mai. d'examiner le pays. Le 21, je fis une promenade 21. dans l'Ifle de *Lefooga*, que je voulois obferver. Je la trouvai, à bien des égards, fupérieure à *Annamooka*. Les plantations étoient plus nombreufes & plus étendues; cependant le terrein eft encore en friche, dans quelques

1777. Mai.

diftricts fitués vers la mer, & fur-tout au côté oriental : cela vient peut-être de ce que le fol y eft fablonneux ; car il fe trouve beaucoup moins élevé qu'*Annamooka*, & les Ifles voifines. Il eft meilleur au centre de l'Ifle, & tout y annonçoit une population confidérable & une culture foignée : nous y vîmes de vaftes plantations enfermées par des haies, qui font paralleles l'une à l'autre & qui forment de grands chemins fi beaux & fi fpacieux, qu'ils embelliroient des contrées où les agrémens & les commodités de la campagne ont été portés à une extrême perfection. Nous y apperçûmes de vaftes cantons couverts de mûriers, (*a*) & les plantations en général, offroient toutes les racines & les fruits que produit cette terre. Afin d'augmenter les richeffes naturelles des habitans, j'y femai du bled d'inde, des graines de melons, de citrouilles & d'autres plantes de ce genre. Nous apperçûmes une maifon quatre ou cinq fois auffi étendue que les habitations ordinaires; il y avoit un large tapis de gazon devant la façade, & je jugeai que les Naturels y tenoient des affemblées publiques. Nous rencontrâmes, près du lieu de notre débarquement, un mondrain de deux ou trois pieds

(*a*) *Morus papyrifera.*

de hauteur, & couvert de gravier; il préſentoit quatre ou cinq petites huttes dans leſquelles les Naturels nous dirent qu'on avoit enterré quelques-uns des principaux du pays.

1777. Mai.

L'Iſle n'a pas plus de ſept milles de longueur; & ſa largeur en quelques endroits, n'eſt que de deux ou trois. Le côté oriental, qui eſt expoſé au vent aliſé, offre un récif d'une largeur conſidérable, ſur laquelle la mer briſe avec beaucoup de violence. Ce récif, en ſe prolongeant, joint *Lefooga* à *Foa*, qui n'eſt éloignée que d'un demi-mille; &, comme il eſt à ſec en partie, lorſque la marée eſt baſſe, les Naturels peuvent paſſer à pied d'une Terre à l'autre. La côte eſt un rocher de corail, élevé de ſix ou ſept pieds, ou une grève ſablonneuſe, plus haute que celle du côté occidental, lequel eſt élevé ſeulement de trois ou quatre pieds au-deſſus du niveau de la mer, & terminé par une grève de ſable dans toute ſa longueur.

Au retour de mon excurſion, je vins dîner à bord, & je trouvai une grande pirogue à voile, amarrée à l'arriere de la *Réſolution.* Latoolibouła, que j'avois vu à *Tongataboo*, durant mon ſecond voyage, & que je ſuppoſai alors le Roi de cette Iſle, étoit aſſis dans l'embarcation, avec toute la gravité qu'il montroit à cette

1777. Mai. époque, & dont j'ai parlé ailleurs: (*a*) nos careſſes & nos prieres ne purent le déterminer à monter ſur le vaiſſeau. Nous avions à bord une foule d'Inſulaires, qui tous l'appelloient *Areeke*, ce qui ſignifie Roi. Malgré l'étendue du pouvoir,

(*a*) Voyez le ſecond Voyage de Cook, tom. I, pag. 206 & 207 de l'original. On y donne à ce Chef, le nom de *Kohagee-too Fallangou*, & les Etymologiſtes qui mettent le plus hardiment les mots à la torture pour y trouver de la reſſemblance, ne pourront appercevoir aucune conformité avec *Latooliboula*. Il faut obſerver que M. Cook ne ſemble pas faire attention qu'il donne au même homme deux noms ſi différens. L'une de ces dénominations déſigne peu-être la perſonne, & l'autre le titre ou le rang. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, que *Latoo*, dans la langue de ces Inſulaires, ſignifie quelquefois un Chef revêtu d'un grand pouvoir; & que le docteur Forſtér, dans ſes *Obſervations*, p. 378 & 379, & ailleurs, donne au Souverain de *Tongataboo*, le titre de *Latoo*. Le Docteur Forſter, p. 270, appelle ce même homme *Latoo-Nipoora*. On voit par-là que nos Navigateurs écrivent d'une maniere très-différente le même mot prononcé par les Naturels. Il eſt aiſé toutefois de montrer que *Nipoora* & *Liboula* ont de l'affinité; car lorſque nous entendons ces mots auxquels nos oreilles ne ſont point accoutumées, nous prenons ſouvent une conſonne pour une autre. M. Anderſon eſt ici d'accord avec M. Cook; il écrit également *Latoo-Liboula*.

dont Féenou sembloit jouir ici & à *Anna-mooka*, je n'avois jamais entendu personne lui donner ce titre; & je soupçonnois depuis long-temps qu'il n'étoit pas Roi, quoique son ami Taipa eût pris beaucoup de peine, afin de nous le persuader. Latooliboula demeura jusqu'au soir, sous l'arriere de la *Résolution*, & il regagna la côte de l'une des Isles. Féenou passa la journée avec nous, mais ces deux grands personnages ne se regarderent & ne se saluerent point. 1777. Mai.

Le lendemain, quelques-uns des Naturels volerent sur le pont une tente goudronnée, & d'autres choses. On s'en apperçut bientôt; je fis suivre les voleurs, mais mon détachement partit un peu trop tard. Je portai mes plaintes à Féenou, qui, s'il n'étoit pas Roi, avoit du moins beaucoup d'autorité, & je lui recommandai de tout mettre en usage, pour qu'on me rendît ce qu'on m'avoit dérobé. Il me renvoya à Earoupa, qui m'amusa par de vaines promesses, & qui ne fit aucune démarche. 22.

Le 23, au matin, au moment où nous allions démarrer, pour quitter l'Isle, Féenou & Taipa, son premier Ministre, arriverent sur une pirogue à voile, & m'avertirent qu'ils partoient pour *Vavaoo*, terre située, disoient-ils, au Nord de 23.

Hapaee, à environ deux jours de navigation.
1777. Ils voulurent me faire croire que leur voyage
Mai. avoit pour but de me procurer des cochons, & de rapporter à Omaï des chapeaux de plumes rouges, très-estimés à *O-Taïti*. Le premier m'assura qu'il reviendroit dans quatre ou cinq jours; il me pria de différer mon départ jusqu'à son retour, & il promit de m'accompagner à *Tongataboo*. Je pensai que c'étoit pour moi une belle occasion d'examiner *Vavaoo*, & je lui proposai de m'y rendre avec les vaisseaux; mais il ne parut pas approuver ce dessein, &, afin de m'en détourner, il me déclara qu'il n'y avoit ni havre, ni mouillage. Je consentis donc à l'attendre ici, & il mit tout de suite sa pirogue à la voile.

24. Le 24, plusieurs des Naturels répandirent qu'un vaisseau, pareil aux nôtres, étoit arrivé à *Annamooka*, depuis que j'avois quitté cette Isle, & qu'il y mouilloit encore. Ils exciterent beaucoup notre curiosité : ils eurent soin d'ajouter que Toobou, l'un des Chefs d'*Annamooka*, avoit repris en hâte le chemin de son pays, afin de recevoir les étrangers. Toobou venoit en effet de nous quitter; & cette circonstance nous fit ajouter un peu de foi à la nouvelle. Je descendis à terre avec Omaï, pour obtenir des

informations ultérieures; je voulois parler à un homme qui arrivoit, disoit-on, d'*Annamooka*, & qui y avoit vu le vaisseau. Nous le trouvâmes chez Earoupa; & Omaï lui proposa diverses questions que je dictai; les réponses furent si claires & si satisfaisantes, qu'il ne me resta plus de doutes. Un Chef, de quelque crédit, qui arriva au même instant d'*Annamooka*, déclara qu'il n'y avoit point de vaisseau dans cette Isle, & qu'il n'y en étoit point venu depuis notre départ : le Naturel, qui avoit répandu le bruit, s'éloigna tout de suite, & nous ne le rencontrâmes plus. Il n'étoit pas aisé de découvrir le but de ce mensonge : peut-être l'imaginerent-ils, afin de nous déterminer à partir.

1777. Mai.

Je parcourus de nouveau l'intérieur du pays le 25; & j'entrai par hasard dans une maison, où une femme pansoit les yeux d'un enfant qui paroissoit aveugle : les yeux de l'enfant étoient très-enflammés, & couverts d'une pellicule. Elle n'avoit d'autres instrumens, que deux petites sondes de bois, avec lesquelles elle venoit de frotter les yeux du malade, de maniere à les faire saigner. Je fus un peu étonné de voir que les Naturels entreprenoient une opération de cette espèce : mais j'arrivai trop tard, & je ne puis décrire en détail, comment la femme 25.

oculiste employa les misérables instrumens, que
1777. j'apperçus entre ses mains.
Mai. J'eus le bonheur d'être témoin d'une autre opération, que je vais décrire avec assez d'exactitude. Je rencontrai une seconde femme, qui rasoit la tête d'un enfant, avec une dent de requin, plantée à l'extrémité d'un bâton : je remarquai qu'elle mouilla d'abord les cheveux, à l'aide d'un morceau d'étoffe qu'elle plongeoit dans l'eau, & qu'elle appliquoit ensuite son instrument sur la partie mouillée. L'enfant ne sembla éprouver aucune douleur, & les cheveux furent aussi bien coupés, que si l'on avoit employé nos rasoirs. Encouragé par ce qui s'étoit passé devant moi, j'essayai bientôt sur ma barbe un instrument de la même espèce, & mon expérience eut du succès; toutefois les hommes ne se coupent pas ainsi la barbe, ils se rasent avec deux coquilles. Ils placent une des coquilles au-dessous d'une des touffes de leur barbe, ils appliquent la seconde au-dessus, & ils enlèvent les poils. Ils viennent ainsi à bout de les couper très-près de la peau. L'opération est un peu longue, mais elle n'a rien de douloureux. Il y a parmi eux des gens qui semblent faire le métier de Barbiers : nos Matelots allerent souvent à terre, pour se faire raser à la maniere du pays; &

les Chefs de l'Isle vinrent à bord, pour se faire raser par nos Barbiers. 1777.

Comme les Naturels ne nous apportoient plus ni fruits, ni cochons, je résolus de changer de mouillage, & d'attendre le retour de Fénou, dans un endroit plus propre à nous fournir des vivres. Nous appareillâmes donc le 26 au matin, & nous marchâmes au Sud, le long du récif, la sonde donnant quatorze & treize brasses, fond de sable. Nous trouvâmes cependant plusieurs bas-fonds détachés : quelques-uns étoient découverts par les brisans, d'autres nous étoient annoncés par l'eau de la mer, qui n'y avoit point de couleur, & le reste, par le plomb. A deux heures & demie de l'après-dîner, nous avions dépassé plusieurs de ces bas-fonds ; comme nous en appercevions beaucoup d'autres devant nous, je gagnai une baie qui gît entre l'extrémité méridionale de *Lefooga*, & l'extrémité Nord de *Hoolaiva*. Nous y jettâmes l'ancre par dix-sept brasses, fond de sable de corail ; la pointe de *Lefooga* nous restant au Sud-Est-quart-Est, à un mille & demi. La *Découverte* n'arriva qu'au coucher du Soleil ; elle avoit touché sur un des bas-fonds, mais elle s'étoit relevée sans aucun dommage,

Mai. 26.

Dès que nous fûmes à l'ancre, j'ordonnai à

1777. Mai.

M. Bligh d'aller fonder la baie, dans laquelle nous étions ; & je débarquai avec M. Gore, fur la bande méridionale de *Lefooga*, afin d'examiner le pays, & de chercher de l'eau douce. Cet article ne nous manquoit pas, car nous avions rempli nos tonneaux au dernier mouillage; mais on m'avoit dit que cette partie de l'Isle offroit de l'eau meilleure. Je remarquerai ici, & j'aurai occafion de le remarquer d'autres fois encore, que les habitans des *Ifles des Amis* ne connoiffent pas les qualités dont l'eau a befoin pour être bonne. On nous mena fur les bords de deux puits; l'eau, qu'ils renfermoient, étoit déteftable ; & les Naturels, qui nous fervoient de guides, nous afsurerent qu'ils n'en avoient point d'autre.

Nous rencontrâmes un mondrain élevé par la main des hommes, près de l'extrémité méridionale, & au côté occidental de l'Isle. La groffeur des arbres qu'il portoit, & d'autres indices, me firent croire qu'il étoit très-ancien. Je jugeai fa hauteur d'environ quarante pieds, & fon diamètre au fommet, de trente. On voyoit au centre, une pierre qui fembloit avoir été tirée d'un rocher de corail : fa largeur étoit de quatre pieds, fon épaiffeur de deux & demi, & fon élévation de quatorze. Les Infulaires m'avertirent que la

moitié de ſa longueur ſeulement s'offroit à nos regards : ils lui donnoient le nom de *Tangata-Arckee*; (*a*) & ils ajouterent que c'étoit l'ouvrage de leurs ancêtres qui avoient élevé ce mondrain en l'honneur d'un de leurs Rois; mais ils ne purent nous expliquer à quelle époque. 1777. Mai.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit. M. Bligh revint en même-temps; il avoit trouvé dans la baie de quatorze à vingt braſſes, & preſque par-tout un fond de ſable, mêlé de quelques pointes de corail. Le mouillage que nous occupions, eſt beaucoup mieux abrité que le précédent; mais, entre les deux, il y en a un troiſieme bien préférable. *Lefooga* & *Hoolaiva* ſont ſéparés par un récif, ſec à la marée baſſe, enſorte qu'on peut alors paſſer d'une Terre à l'autre, ſans ſe mouiller les pieds. Quelques-uns de nos Meſſieurs, qui débarquerent ſur la derniere Iſle, n'y apperçurent aucune trace de culture, ou même d'habitation, ſi j'en excepte une hutte, ſervant d'aſyle à un homme qui prenoit des poiſſons & des tortues. Elle communique immédiatement avec *Lefooga*, qui eſt très-cultivé, & il eſt un peu extraordinaire qu'elle ſoit auſſi déſerte.

(*a*) *Tangata*, dans la langue du pays, ſignifie homme, & *Arckee* ſignifie Roi.

1777. Mai.

En effet, quoique le sol soit par-tout sablonneux, elle produit en abondance les arbres & les plantes qui croissent naturellement sur les Isles voisines. Le côté oriental présente un récif, comme celui de *Lefooga*, & le côté occidental offre, dans la partie du Nord, un pli, où il semble y avoir un bon mouillage. Quoique *Hoolaiva* ne soit pas habitée, on y trouve cependant un mondrain pareil à celui de l'Isle contiguë ; il est de la hauteur de quelques-uns des arbres qui l'environnent.

27. Le 27, à la pointe du jour, je fis signal d'appareiller; je voulois, en allant à *Tongataboo* par le Sud-Ouest, repasser à *Annamooka*, & couper les Isles qui étoient sur ma route : j'ordonnai au *Master* de prendre un canot, & de sonder en avant; mais nous n'étions pas encore sous voile, que le vent devint variable, & je sentis qu'il seroit dangereux d'essayer ce passage, sans le bien connoître. Je gardai ma position, & je rappellai le *Master*. Je le renvoyai ensuite avec le *Master* de la *Découverte*, qui monta un second canot : je leur enjoignis de revenir à l'entrée de la nuit, & d'examiner les canaux, le plus loin qu'ils pourroient.

A midi, une grande pirogue à voile arriva sous l'arriere de la *Résolution*; elle amenoit un

homme qui s'appelloit Futtafaihe, ou Poulaho; peut-être même portoit-il ces deux noms. Les Naturels, qui se trouverent à bord, nous dirent qu'il étoit Roi de *Tongataboo* & de toutes les Isles voisines, que nous avions vues, ou dont nous avions entendu parler. J'avois lieu de croire que le titre de Roi appartenoit à un autre; & je fus étonné qu'on m'annonçât Poulaho de cette maniere. Les Insulaires néanmoins assurerent toujours qu'il étoit revêtu de cette haute dignité, & ils m'avouerent alors pour la premiere fois, que Féenou n'étoit pas le Roi, mais seulement un Chef qui avoit beaucoup de pouvoir; que, lorsqu'il s'agissoit de faire la guerre, ou de terminer des différends, on l'envoyoit aux Isles voisines. J'avois besoin, & je désirois de faire ma cour à tous les grands personnages, sans examiner la validité des titres qu'ils prenoient; &, ayant appris que Poulaho avoit grande envie de venir à bord, je le priai d'y monter. Je l'y accueillis d'autant mieux, qu'il m'apporta deux cochons gras. Il étoit d'un embonpoint extrême. Si le rang ou l'autorité sont proportionnés, parmi eux, à la grosseur du corps, c'étoit sûrement le premier des Chefs que nous avions rencontrés; très-replet, malgré sa petite taille, il ressembloit à un gros tonneau. Il paroissoit avoir quarante

1777.
Mai.

ans; ses cheveux étoient lisses; & ses traits dif-
1777. féroient beaucoup de ceux de la populace. Je le
Mai. trouvai intelligent, grave & posé. Il examina, avec une attention singuliere, le vaisseau & les choses qui étoient nouvelles pour lui; & il me fit plusieurs questions judicieuses : il me demanda, par exemple, ce qui pouvoit nous engager à aborder ici. Quand il eut satisfait sa curiosité sur le pont, & qu'il eut bien regardé notre bétail, &c. je l'engageai à passer dans ma chambre. Quelques-uns des Naturels de sa suite objecterent que s'il acceptoit l'invitation, on marcheroit sur sa tête, ce qui n'étoit pas permis. Je chargeai Omaï, mon Interprete, de répondre que je défendrois de se tenir à la partie du pont, située en-dessus de ma chambre. Cet arrangement ne parut pas leur convenir du tout; mais le Chef lui-même fut moins scrupuleux que ses Courtisans; il s'affranchit du cérémonial, & il descendit, sans stipuler aucune condition. Il s'efforça, ainsi que les gens de sa suite, de nous convaincre qu'il étoit le Roi, & que Féenou ne l'étoit pas; car il s'apperçut bientôt que nous en doutions. Omaï ne se soucioit point d'éclaircir le fait : il avoit formé une liaison intime avec Féenou; ils avoient échangé leurs noms, en témoignage de leur amitié, & il étoit fâché qu'un autre Insulaire

Insulaire vînt réclamer des honneurs, dont son Ami avoit joui jusqu'alors. 1777.

Poulaho dîna avec nous, mais il mangea peu, & il but encore moins : quand nous fûmes hors de table, il m'invita à l'accompagner à terre. On proposa à Omaï d'y venir aussi, mais il étoit trop fidèlement attaché à Féenou, pour montrer dés égards à son rival, & il refusa. Je remenai le Chef dans mon canot, après lui avoir fait présent des choses qui me semblerent avoir un grand prix à ses yeux : je jugeai que ma générosité passoit ses espérances. Je cherchois à mériter son affection, & je la méritai en effet; car dès que nous fûmes près du rivage, il donna ordre, avant de descendre de mon canot, qu'on m'apportât deux autres cochons. Quelques-uns de ses gens vinrent le prendre sur une planche, qui ressembloit à une de nos civieres, & ils allerent l'asseoir près de la côte dans une maison qu'on lui avoit préparée. Il me plaça auprès de lui; sa suite, qui n'étoit pas nombreuse, s'assit & forma un demi-cercle devant nous en-dehors de la cabane : derriere le Chef, ou plutôt à un de ses côtés, se trouvoit une vieille femme, qui tenoit à la main une espèce d'éventail, & qui étoit chargée de prendre garde qu'il ne fût incommodé par les mouches. Mai.

1777. Mai.

On étala devant lui les différentes choses que les Insulaires avoient achetées de nous : il les examina toutes avec attention, il demanda ce qu'on avoit donné en échange, & il parut content du marché : il fit ensuite rendre aux propriétaires chacun des articles, excepté un verre à boire, dont il fut si enchanté, qu'il le garda pour lui. Les Naturels qui montrerent leurs emplettes, s'accroupirent d'abord à ses genoux, ils déposerent ensuite ce qu'ils apportoient ; ils se releverent un instant après, & ils se retirerent : ils observerent ce cérémonial respectueux quand ils vinrent reprendre leurs richesses, & aucun d'eux ne s'avisa de parler à Poulaho debout. Au moment où je le quittai, plusieurs de ses courtisans avoient déjà pris congé, & j'étudiai l'étiquette de la Cour, en cette occasion : ils mirent leur tête sous la plante de ses pieds, qu'ils toucherent & frotterent d'ailleurs avec le revers & le dedans des doigts des deux mains : d'autres qui n'étoient pas dans le cercle, s'approcherent également, afin de lui donner cette marque de respect, & ils s'éloignerent sans dire un seul mot. La décence de ceux qui vinrent faire leur cour à Poulaho me charma ; je n'avois rien vu de pareil, même chez les Nations les plus civilisées.

Le *Master* étoit de retour, lorsque j'arrivai à bord : il m'apprit que la partie des canaux qu'il avoit reconnus, offroit un mouillage & un passage pour les vaisseaux, mais qu'il avoit vu au Sud ou au Sud-Est, un grand nombre de petites Isles, de bancs de sable & de brisans. Je prévis qu'il y auroit du danger à suivre cette route; & j'y renonçai : je crus qu'il valoit mieux regagner *Annamooka* par le chemin que j'avois déjà fait, & que j'avois trouvé bon.

1777. Mai.

J'aurois appareillé le lendemain, si le vent n'eût pas été trop dans la partie du Sud & très-variable. Poulaho à qui je donnerai désormais le titre de Roi, vint à bord dès le grand matin, & il m'apporta un de leurs chapeaux de plumes rouges. Nous faisions grand cas de ces chapeaux; car nous savions qu'ils seroient d'un prix extrême à *O-Taïti* ; mais nous en offrîmes inutilement une valeur considérable, on ne voulut nous en vendre aucun, & nous en conclûmes qu'ils ne les jugeoient pas moins précieux : excepté le Capitaine Clerke, Omaï & moi, personne des deux vaisseaux ne put s'en procurer un. Ces chapeaux ou plutôt ces bonnets, sont faits de plumes de la queue des oiseaux du Tropique, tissues avec des plumes rouges de perroquet; ils n'ont point de coëffes; on les attache

fur le front comme un diadême; leur forme eft
1777. celle d'un demi-cercle, dont le rayon a dix-huit
Mai. ou vingt pouces. M. Webber a deffiné Poulaho portant un de ces bonnets, & la gravure en donnera une idée plus exacte. Le Roi demeura à bord jufqu'au foir, mais fon frere qui s'appelloit auffi Futtafaihe, & quelques perfonnes de fa fuite, pafférent la nuit fur la *Réfolution*.

29. Je mis à la voile le 29, à la pointe du jour, avec une jolie brife de l'Eft Nord-Eft, & je marchai à l'Oueft; je voulois retourner à *Annamooka* par la route que j'avois déjà faite durant cette campagne. Plufieurs pirogues à voile, dont l'une étoit montée par le Roi, nous fuivirent. Dès que le Prince fut à bord de la *Réfolution*, il demanda fon frere & fes autres compatriotes, qui avoient paffé la nuit avec nous: nous jugeâmes qu'ils étoient reftés fur notre vaiffeau fans fa permiffion. Quoiqu'ils n'euffent pas moins de trente ans, la réprimande févere que Poulaho leur fit en peu de mots leur arracha des larmes. Le Roi ne tarda pas à changer de difpofition; car, en nous quittant, il laiffa à bord fon frere & cinq hommes de fa fuite; nous eûmes de plus la fociété d'un Chef, qui arrivoit de *Tongataboo*, & qui s'appelloit Tooboueitoa. Dès l'inftant où il fut fur le pont, il renvoya fa

pirogue, & il déclara qu'il coucheroit à bord avec les cinq personnes qui l'accompagnoient. Ma chambre étoit remplie d'étrangers ; cette foule étoit bien incommode, mais je ne désirai pas qu'elle fût moins nombreuse, car les Insulaires m'apportoient une quantité considérable de provisions pour lesquelles toutefois je leur donnois quelque chose en retour. 1777. Mai.

A une heure après midi, le vent de l'Est fut remplacé par une jolie brise du Sud-Sud-Est : comme nous marchions alors au Sud-Sud-Ouest, & même que nous prenions davantage dans la partie du Sud, nous fûmes obligés d'aller au plus près & nous n'atteignîmes qu'à huit heures la côte septentrionale de Footooha, où nous passâmes la nuit à courir de petites bordées.

Le lendemain au matin, nous gouvernâmes sur *Lofanga*, où nos Amis indiquoient un mouillage. La sonde ne toucha le fond qu'à une heure après midi ; elle rapporta quarante brasses ; c'étoit au côté sous le vent, ou Nord-Ouest à environ un demi-mille de la côte : le rivage étoit escarpé & le fond de roche, & il y avoit une chaîne de brisans sous le vent. Ces obstacles me firent prendre la route de *Kotoo ;* je comptois rencontrer sous cette Isle un meilleur ancrage, mais il nous avoit fallu un temps si long pour 30.

atteindre *Lofanga*, que nous n'arrivâmes près
1777. de *Kotoo* qu'au coucher du Soleil ; &, ne pou-
Mai. vant mouiller, cette nuit se passa comme la précédente.

31. Le 31, à la pointe du jour, je manœuvrai sur le canal qui est entre *Kotoo* & le récif de rochers, situé à l'Ouest de cette Isle ; en m'approchant, je reconnus que le vent étoit trop foible pour traverser le canal : je longeai alors le bord extérieur du récif, & je marchai au Sud-Est jusqu'à midi ; m'appercevant à cette époque, que nous ne faisions point de progrès du côté du vent, & craignant de m'éloigner des Isles avec un si grand nombre de Naturels à bord, je revirai & je revins sur mes pas, afin d'attendre une occasion de mouiller plus favorable. Nous étions assez près de *Footooha* au coucher du Soleil, & nous passâmes la nuit entre cette terre & *Kotoo*, sous les huniers & la misaine, les ris-pris : le vent devint frais, il fut accompagné de rafalles & de pluie, & nous ne fûmes pas sans crainte. Je tins le pont jusqu'à minuit, j'y laissai alors le *Master*, auquel je donnai les ordres que je jugeai propres à dégager les vaisseaux des bas-fonds & des rochers qui nous environnoient ; mais, après avoir fait une bordée au Nord & être revenu au Sud, un grain léger

porta la *Réſolution* plus au vent que je ne l'a- 1777.
vois compté : elle manqua d'échouer ſur une Mai.
Iſle baſſe & ſablonneuſe, appellée *Pootoo-poo-tooa*, qui eſt entourée de briſans; heureuſement que l'équipage venoit de recevoir l'ordre de revirer, & que la plupart des matelots étoient à leurs poſtes ; on exécuta avec ſageſſe & avec promptitude les mouvemens néceſſaires, & nous ne dûmes notre ſalut qu'à la preſteſſe & à la juſteſſe de la manœuvre. La *Découverte* ſe trouvant de l'arriere, ne courut pas le même péril. Tous les Navigateurs qui entreprennent des voyages pareils aux nôtres, éprouvent des accidens de cette eſpèce, plus ou moins dangereux.

1 Juin.
Nos paſſagers eurent tant d'effroi, qu'ils montrerent une grande envie de gagner la terre dès la pointe du jour. Je fis mettre un canot à la mer, j'ordonnai à l'Officier qui le commandoit, de les débarquer à *Kotoo*, de ſonder enſuite le long du récif de cette Iſle, qui s'avance en pointe dans la mer, & de chercher un mouillage. J'étois auſſi fatigué que les Inſulaires de louvoyer au milieu des Iſles & des bas-fonds, & j'avois réſolu de mouiller le plutôt poſſible. Tandis que le canot étoit abſent, nous eſſayâmes de conduire les vaiſſeaux dans le canal qui eſt

entre l'Isle sablonneuse & le récif de *Kotoo;*
1777. nous comptions y trouver une profondeur mo-
Juin. dérée, & y jetter l'ancre : mais la marée ou un courant s'opposerent à nos efforts, & nous fûmes réduits à mouiller par cinquante brasses, l'Isle sablonneuse nous restant à l'Est-quart-Nord-Est, à la distance d'un mille.

Nous y demeurâmes jusqu'au 4; durant cet intervalle, le Roi, Tooboueitoa & les habitans des Isles voisines, vinrent nous voir plusieurs fois; ils avoient un goût si vif pour nos marchandises, qu'un vent très-fort ne les empêchoit pas de se mettre en route. Le *Master* alla sonder les canaux entre les Isles qui gissent à l'Est;
2. & dans la matinée du 2, je descendis à *Kotoo* pour examiner cette terre.

Les récifs de corail qui l'environnent, la rendent à peine accessible aux canots; elle n'a pas plus d'un mille & demi ou deux milles de longueur, & sa largeur est moindre encore : l'extrémité Nord-Ouest est basse, comme les Isles d'*Hapaee;* mais elle s'éleve tout-à-coup vers le centre, & elle est terminée à l'extrémité Sud-Est par des dunes argilleuses & rougeâtres, qui ont environ trente pieds de hauteur. Le sol, dans cette partie, est de la même nature que celui des dunes; mais, dans les autres, c'est un

terreau friable & noir. Elle produit les fruits & les racines que nous avions trouvés ſur les Iſles de ce parage. Elle eſt aſſez bien cultivée, mais les habitans n'y ſont pas en grand nombre. Tandis que je la parcourois, les matelots de mon canot, coupoient du fourrage pour notre bétail; nous y plantâmes des graines de melons, ce qui parut faire beaucoup de plaiſir aux Naturels; nous environnâmes la plantation de branches d'arbres. En retournant au canot, je paſſai ſur les bords de deux ou trois étangs d'une eau bourbeuſe, qui étoit plus ou moins ſaumâtre; & je vis un des cimetieres des Inſulaires beaucoup plus propre que ceux de *Hapaee*. 1777. Juin.

Nous appareillâmes le 4, à ſept heures du matin, & à l'aide d'un vent frais de l'Eſt-Sud-Eſt, nous gouvernâmes ſur *Annamooka*, où nous mouillâmes le lendemain à-peu-près à l'endroit où nous avions jetté l'ancre quelque temps auparavant. 4. 5.

Je deſcendis à terre bientôt après, & je trouvai les habitans qui travailloient avec ardeur à leurs plantations : ils recueilloient des ignames pour les apporter à notre marché. Deux cents d'entr'eux s'aſſemblerent ſur la grève, & ils firent juſqu'à la fin du jour des échanges d'une maniere auſſi empreſſée que durant ma premiere

relâche. Quoiqu'il se fût écoulé peu de temps
1777. depuis notre départ, le fond de leurs richesses
Juin. sembloit avoir beaucoup augmenté ; nous n'avions pu y acheter que du fruit à pain la premiere fois ; mais ils nous vendirent celle-ci, des ignames & des bananes : d'où l'on peut conclure que la saison des différens végétaux de cette contrée se succède rapidement. Il parut aussi qu'ils s'étoient beaucoup adonnés à la culture pendant notre absence, car nous trouvâmes de vastes plantations de bananes sur des terreins que nous avions laissés en friche. Les ignames étoient parfaitement mûres ; nous en achetâmes une quantité considérable & nous donnâmes des ouvrages de fer en échange.

Nous avions laissé à *Kotoo* Toobou, avec Poulaho & d'autres Chefs ; & nous dûmes nous appercevoir que les Naturels du pays n'étoient contenus par personne. Durant cette journée, aucun d'eux ne parut avoir de l'autorité. Avant de retourner à bord, j'allai jetter un coup d'œil sur les terreins où j'avois semé des graines de melon, & j'eus le chagrin de voir qu'une petite fourmi, avoit gâté la plupart de ces graines. Mais les plantes de pomme-de-pin que j'y avois déposées, croissoient à merveille.

6. Féenou arrive de *Vavaoo*, le lendemain à

midi, il nous dit que le gros temps avoit coulé bas plusieurs pirogues chargées de cochons, & d'autres choses qu'il amenoit de cette Isle, & que les équipages avoient péri. Une nouvelle si affligeante, ne sembla intéresser aucun des Naturels; quant à nous, nous le connoissions trop, pour ajouter beaucoup de foi à son histoire. Vraisemblablement il n'avoit pu se procurer à *Vavaoo*, ce qu'il nous avoit promis : en supposant qu'il y eût embarqué des provisions, il les avoit sans doute laissées à *Hapaee*, où il dut apprendre que Poulaho étoit près de nous. Il savoit bien que celui-ci auroit, comme son supérieur, le mérite & la récompense du Voyage. Son mensonge cependant ne fut pas mal imaginé; car le ciel avoit été si orageux les derniers jours, que le Roi & tous les Chefs qui nous suivirent de *Hapaee* à *Kotoo*, étoient demeurés sur cette derniere Isle, n'osant pas, ainsi que nous, affronter le gros temps. Ils m'avoient prié de les attendre à *Annamooka*, c'est pour cela que j'y vins une seconde fois, & que je ne me rendis pas directement à *Tongataboo*. 1777. Juin.

Poulaho & les Chefs qui l'accompagnoient, arriverent le 7 : j'étois à terre avec Féenou, qui sentit combien il avoit eu tort, de prendre 7.

1777. Juin.

un titre qui ne lui appartenoit pas. Non-ſeulement il reconnut Poulaho pour le Roi de *Tongataboo* & des autres Iſles, mais il affecta d'inſiſter beaucoup ſur ce point, ſans doute, afin de réparer ſa faute. Je le quittai, & j'allai faire ma cour à Poulaho : je le trouvai aſſis, & ayant devant lui quelques perſonnes : les Naturels s'empreſſèrent de venir rendre leurs devoirs à leur Roi, & le cercle fut bientôt très-nombreux. J'examinai avec ſoin le maintien & la conduite de Féenou en cette occaſion. Je fus convaincu qu'il jouiſſoit réellement d'une aſſez grande autorité ; car il ſe plaça au milieu des courtiſans, qui étoient aſſis devant Poulaho : il fut d'abord un peu honteux de ce que nous l'avions vu jouer un rôle bien différent; mais il reprit bientôt ſon aſſurance. Ces deux Chefs eurent un entretien qu'aucun de nous ne comprit, & nous ne fûmes pas ſatisfaits de l'interprétation qu'Omaï voulut nous en donner ; mais nous fûmes alors à quoi nous en tenir ſur le rang de Féenou. Il vint dîner à bord avec moi, ainſi que Poulaho ; & ce dernier ſeul s'aſſit à table. Féenou, après avoir rendu ſes hommages à ſon Souverain, ſelon la méthode ordinaire, c'eſt-à-dire, après avoir touché de ſa tête & de ſes mains les pieds du Roi, ſortit de la grand'cham-

bre. (*a*) Poulaho nous avoit assurés auparavant que ceci arriveroit, & il fut démontré que Féenou ne pouvoit pas même manger ou boire en présence du Roi.

1777. Juin.

8. Nous appareillâmes le jour suivant, à huit heures du matin, & nous prîmes la route de *Tongataboo*, à l'aide d'une jolie brise du Nord-Est. Quinze ou seize pirogues à voile, partirent avec nous, & chacune d'elles marcha beaucoup

(*a*) Les Lettres du Pere Cantova nous apprennent qu'on aborde les principaux Chefs ou *Tamoles*, des Isles *Carolines*, aussi respectueusement que le Souverain des *Isles des Amis*. « Lorsqu'un *Tamole* donne » audience, il paroît assis sur une table élevée; les » peuples s'inclinent devant lui, jusqu'à terre, & » du plus loin qu'ils arrivent, ils marchent le corps » tout courbé, & la tête presque entre les genoux, » jusqu'à ce qu'ils soient auprès de sa personne; alors » ils s'asseient à platte terre; & les yeux baissés, ils » reçoivent ses ordres avec le plus profond respect. » Quand le *Tamole* les congédie, ils se retirent, en » se courbant, de la même maniere que quand ils » sont venus, & ne se relevant que lorsqu'ils sont » hors de sa présence. Ses paroles sont autant d'o- » racles qu'on révère; on rend à ses ordres une » obéissance aveugle. Enfin on lui baise les mains & » les pieds, quand on lui demande quelque grace. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, pages 312 & 313.

plus vîte que les vaiſſeaux. Féenou devoit faire
1777. la traverſée ſur la *Réſolution ;* mais il aima
Juin. mieux monter ſa pirogue ; & il nous envoya deux guides, qu'il chargea de nous conduire au meilleur mouillage. Nous mîmes le Cap au Sud-quart-Sud-Oueſt du compas.

A cinq heures de l'après-midi, nous apperçûmes deux petites Iſles dans l'Oueſt, à environ quatre lieues. Nos pilotes donnoient à l'une le nom de *Hoonga Hapaee*, & à l'autre celui de *Hoonga Tonga ;* elles giſſent par 20^{d} 36$'$ de latitude, & à dix ou onze lieues de la pointe occidentale d'*Annamooka*, dans la direction du Sud, 46^{d} Oueſt. Les Naturels que nous avions à bord, nous dirent que *Hoonga Hapaee* n'eſt habitée que par cinq hommes ; que *Hoonga Tonga* n'a point d'habitans, mais que l'une & l'autre ſont remplies d'oiſeaux de mer.

9. Nous continuâmes la même route, juſqu'à deux heures du matin du jour ſuivant : nous apperçûmes à cette époque des lumieres en avant, & ne ſachant pas ſi elles ſe trouvoient à terre ou à bord des pirogues, nous ſerrâmes le vent, & nous fîmes une courte bordée à droite & à gauche, juſqu'au lever de l'aurore. Nous remîmes enſuite le Cap au Sud-quart-Sud-Oueſt. Bientôt après nous découvrîmes pluſieurs petites

Isles devant nous, & *Eooa* & *Tongataboo*, par-delà. La sonde rapportoit vingt-cinq brasses, fond de sable & de corail brisé. La profondeur de la mer, diminua peu-à-peu, à mesure que nous approchâmes des Isles indiquées tout-à-l'heure; elles sont dispersées le long de la bande Nord-Est de *Tongataboo*. D'après le conseil de nos pilotes, nous gouvernâmes sur le centre de cette derniere terre, & vers le Canal le plus large, qu'offrent les petites Isles au milieu desquelles nous devions passer : nos canots sondoient en avant. Nous fûmes portés insensiblement sur une large batture, où l'on trouvoit au-dessous de la surface de l'eau, une quantité innombrable de rochers de corail de différentes profondeurs. Malgré notre vigilance & nos soins, la *Résolution* toucha sur un de ces écueils. La *Découverte* toucha également, quoiqu'elle fût derriere nous. Heureusement que le choc ne fut pas trop fort, & que les deux vaisseaux n'essuyerent aucun dommage. Nous ne pouvions rétrograder sans accroître le péril, car nous étions arrivés avec un vent presque debout : il n'étoit pas possible non plus de mouiller; les rochers auroient certainement coupé nos cables, & nous fûmes réduits à continuer notre route. Comme on nous assuroit & comme nous voyions nous-

1777. Juin.

1777. Juin. mêmes, que la mer avoit plus de profondeur dans l'espace intermédiaire entre nous & la côte, je m'arrêtai à cet expédient & je conçus de l'espoir. Toutefois pour ne négliger aucune précaution, je fis jetter l'ancre dès que nous eûmes trouvé un fond qui n'étoit pas de roche, & j'ordonnai aux *Masters* de monter deux canots & d'aller prendre des sondes.

Nous mouillâmes à midi, & plusieurs habitans de *Tongataboo* arriverent bientôt sur leurs pirogues. Ils nous répéterent, ainsi que nos pilotes, que nous trouverions un peu plus loin la mer profonde, & un fond sûr. Ils ne se trompoient pas, car sur les quatre heures, les canots nous avertirent par un signal qu'ils avoient découvert un bon mouillage. Nous appareillâmes tout de suite, & après avoir marché jusqu'à la nuit, nous jettâmes l'ancre par neuf brasses, sur un excellent fond de sable.

Il y eut quelques ondées de pluie durant la
10. nuit; mais, à l'approche du matin, le vent passa au Sud, & au Sud-Est, & amena le beau temps. Nous mîmes à la voile à la pointe du jour; &, en manœuvrant sur la côte, nous ne rencontrâmes que des obstacles visibles & faciles à éviter.

Tandis que nous essayions de gagner le havre, auquel les Naturels nous conduisoient, le Roi se

se tint dans sa pirogue qui voguoit autour de nous. Nous étions d'ailleurs environnés d'une multitude de petites embarcations. Poulaho en renversa deux qui ne purent lui laisser le passage libre, & il les fit chavirer avec autant d'indifférence, que si elles n'avoient eu personne à bord. Parmi les Insulaires, dont nous reçûmes la visite, j'apperçus *Otago* (*a*) qui m'avoit été si utile durant mon second Voyage, & un autre appellé Toobou, qui avoit alors conçu beaucoup d'amitié pour le Capitaine Furneaux; chacun d'eux m'apporta un cochon & des ignames, & je ne manquai pas de leur donner aussi des marques d'amitié de mon côté.

1777. Juin.

Nous atteignîmes enfin le havre sur les deux heures de l'après-dîner; il étoit bien abrité, & formé au Sud-Est par la côte de *Tongataboo*, & à l'Est & au Nord-Est, par deux petites Isles. Nous y mouillâmes sur dix brasses fond de sable vaseux, & à un tiers de mille du rivage.

(*a*) On trouve son Portrait dans le second Voyage de Cook, tom. II, pag. 26 de la Traduction Françoise.

CHAPITRE VII.

On nous reçoit à Tongataboo *d'une maniere amicale. Description d'une collation des Insulaires. Etablissement de l'Observatoire, &c. Description d'un Village où résident les Chefs, & du pays des environs. Entrevues avec Mareewagee, Toobou & le fils du Roi. Grand Haiva, ou grande Fête donnée par Mareewagee; feux d'artifice; combats de lutte & de pugilat. Distribution de notre bétail. Vols commis par les Naturels. Je fais arrêter Poulaho & d'autres Chefs. Présent de Poulaho & un autre Haiva.*

1777. Juin.

PEU de temps après que nous eûmes mouillé, je descendis à terre accompagné d'Omaï & de quelques-uns des Officiers. Le Roi nous attendoit sur la grève; il nous conduisit à une jolie maison, située un peu en-dedans des bords du bois, & précédée d'une grande prairie de gazon. Il me dit que nous étions les maîtres de l'occuper durant notre relâche : nous ne pouvions désirer une position plus charmante.

Un cercle, assez nombreux de Naturels, ne tarda pas à venir s'asseoir devant nous sur la prairie. On apporta des racines de plante de *Kava*, qu'on mit aux pieds du Roi; il ordonna de les couper en morceaux; il les fit distribuer aux hommes & aux femmes qui commencerent à les mâcher, & ils préparerent en peu de temps, un bowl de leur liqueur favorite. Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver un cochon cuit au four, & deux paniers d'ignames grillées, qu'on divisa en dix portions & qu'on distribua à quelques-uns des assistans; mais j'ignore à combien de personnes chacune de ces portions étoit destinée. J'observai qu'on en donna une au frere du Roi, & qu'on en réserva une, sans doute, pour Poulaho, car c'étoit un morceau choisi : on servit ensuite la liqueur, mais Poulaho ne parut pas se mêler de la distribution. On lui présenta la premiere coupe, & il dit de la donner à un homme qui étoit assis près de lui. On lui apporta aussi la seconde qu'il garda. On m'offrit la troisieme; mais, ayant vu préparer la boisson, je ne me souciai pas de la goûter, & elle passa à Omaï. Le reste fut envoyé à différens Insulaires, d'après les ordres de celui qui avoit le soin du bowl. Le frere du Roi reçut une de ces coupes qu'il emporta avec sa part de cochon &

1777. Juin.

1777. Juin.

d'ignames. D'autres quitterent également le cercle & emporterent leurs portions : on nous dit qu'ils ne pouvoient ni boire, ni manger en préſence du Roi; cependant des hommes & des femmes d'un rang bien inférieur mangerent & burent ſous ſes yeux. La plupart ſe retirerent bientôt, & ils emporterent ce qu'ils n'avoient pas conſommé.

Je remarquai que les Naturels, qui avoient eu part à la collation, ne formoient pas la quatrieme partie de l'aſſemblée : ceux qui reçurent des ignames ou un morceau de cochon, me parurent être de la maiſon du Roi. Les domeſtiques qui diſtribuerent la viande & la Kava, les préſentoient toujours aſſis, même à Poulaho. Quoique ce fut notre premier débarquement, quoiqu'il y eut auprès de nous une multitude d'hommes & de femmes que nous n'avions pas encore vus, aucun d'eux ne fut incommode, & rien ne troubla le bon ordre.

J'allai chercher une aiguade avant de retourner à bord; on me conduiſit à des étangs ou plutôt à des mares, qui renfermoient, diſoit-on, de l'eau douce. L'une de ces mares m'offrit en effet une eau aſſez bonne, mais elle ſe trouvoit un peu avant dans l'intérieur du pays, & l'on ne pouvoit y remplir qu'un petit nombre de futailles.

Ayant appris que l'eau étoit plus abondante ſur la petite Iſle de *Pangimodoo*, ſituée près de notre mouillage, je m'y rendis le lendemain & j'eus le bonheur d'y trouver un étang, d'une eau meilleure que celle que nous avions rencontrée juſqu'alors. L'étang étoit très-ſale, je le fis nettoyer, & nous y prîmes l'eau dont nous avions beſoin. 1777. Juin. 11.

Comme je me propoſois de faire un ſéjour aſſez long à *Tongataboo*, nous dreſsâmes une tente près de la maiſon que Poulaho nous avoit donnée. On débarqua nos chevaux & notre bétail, & je laiſſai à terre un détachement des ſoldats de marine commandés par leur Officier. On établit l'obſervatoire à peu de diſtance de notre camp, & M. King demeura ſur la côte afin de ſuivre les obſervations, & de ſurveiller les travailleurs. On débarqua les voiles qu'il falloit réparer; quelques-uns de nos gens couperent du bois pour le feu, & des planches pour l'uſage des vaiſſeaux, & les canonniers eurent ordre de ſe tenir dans l'Iſle, & de faire les échanges avec les Naturels qui arrivoient de tous côtés, & qui apportoient des cochons, des ignames, des noix de cocos & d'autres productions du pays. Notre camp reſſembla bientôt à une foire, & la *Réſolution* & la *Découverte* furent ſi remplies, que

nous pouvions à peine nous remuer ſur les
1777. ponts.

Juin. Féenou avoit fixé ſa réſidence dans notre voiſinage; mais il n'étoit plus le maître. Il conſervoit cependant beaucoup de crédit, & les préſens continuels qu'il nous fit, nous donnerent de nouvelles preuves de ſon opulence & de ſa généroſité. Le Roi ne ſe montroit pas moins libéral envers nous, car il ne ſe paſſoit guères de jour, ſans que nous reçuſſions de lui des choſes précieuſes. Nous apprîmes qu'il y avoit dans l'Iſle d'autres grands perſonnages que nous n'avions pas encore vus. Otago & Toobou, en particulier, m'en citerent un qui ſe nommoit Mareewagee, qui jouiſſoit, diſoient-ils, d'un pouvoir étendu, & qui étoit fort reſpecté. Si Omaï ne ſe méprit pas ſur ce qu'ils nous en raconterent, Mareewagee ſe trouvoit revêtu d'une autorité ſupérieure à celle de Poulaho lui-même ſon parent; mais comme il étoit vieux & qu'il vivoit dans la retraite, il ne venoit pas nous rendre de viſite. Pluſieurs Naturels nous laiſſèrent entrevoir que l'élévation de ſon rang ne lui permettoit pas de nous faire cet honneur. De pareils détails excitant ma curioſité, j'avertis Poulaho que je voulois aller chercher Mareewagee, & il me répondit amicalement qu'il m'accompagneroit le lendemain.

Nous partîmes en effet le 12, dès le grand matin, dans la pinnaſſe, & le Capitaine Clerke me joignit ſur un de ſes canots. Nous marchâmes à l'Eſt des petites Iſles qui forment le havre; tournant enſuite au Sud, d'après les conſeils de Poulaho, nous atteignîmes une baie ſpacieuſe, ou une entrée que nous remontâmes l'eſpace d'environ une lieue, & nous débarquâmes au milieu d'un nombre conſidérable d'Inſulaires, qui nous reçurent avec des acclamations de joie. Ils ſe ſéparerent ſur-le-champ afin de laiſſer paſſer Poulaho, qui nous mena dans un terrein enclos, où il ôta la pièce d'étoffe qui lui ſervoit de vêtement, pour en mettre une neuve, pliée proprement, que portoit un jeune homme de ſa ſuite. Une vieille femme l'aida à s'habiller; & elle couvrit d'une natte l'habit du Roi. Nous jugeâmes que c'étoit pour qu'il ne le ſalît pas quand il s'aſſeoiroit. Je lui demandai alors où étoit Mareewagee, & je fus bien étonné d'apprendre qu'il étoit parti pour ſe rendre au vaiſſeau, au moment qui précéda notre arrivée. Poulaho nous engagea à le ſuivre à une *Malaee*, c'eſt-à-dire, à une maiſon où ſe tiennent des aſſemblées publiques : cette maiſon étoit ſituée environ un demi-mille plus loin. Lorſque nous eûmes atteint une grande prairie qui précédoit la

1777. Juin. 12.

1777. Juin.

façade, il s'assit au bord du chemin, & il nous dit d'aller seuls jusqu'à l'habitation. Nous profitâmes de son conseil, & nous nous assîmes à l'entrée; la foule qui nous suivoit, nous environna alors & s'assit comme nous. Omaï, qui nous servoit d'interprete, demanda de nouveau si nous verrions Mareewagee : on ne nous répondit rien de satisfaisant. J'imaginai qu'on nous cachoit à dessein le vieux chef, & nous retournâmes à nos canots, très-piqués d'avoir fait une course inutile. J'appris en arrivant à bord que Mareewagee n'y étoit point venu. Il paroît qu'il y eut de notre part bien des méprises, & qu'Omaï fut trompé, ou ce qui est plus vraisemblable, qu'il comprit mal ce qu'on lui avoit dit, sur le grand personnage à qui nous voulions nous présenter.

Quoi qu'il en soit, nous eûmes occasion d'examiner un village agréablement situé sur les bords d'un petit golfe, dans lequel tous les Chefs de l'Isle, ou du moins la plupart font leur résidence : chacun d'eux avoit sa maison au milieu d'une plantation, environnée de cabanes & d'offices pour les domestiques. Des haies très-propres enfermoient ces plantations, qui, en général, n'offroient qu'une seule entrée : c'étoit une porte contenue en-dedans par une barre de bois,

enforte que, pour pénétrer dans l'intérieur, il falloit attendre qu'on vînt ouvrir. Les grands chemins & les petits fentiers fe trouvent dans l'intervalle qui fépare une plantation de l'autre, & il eft néceffaire d'efcalader les haies pour arriver fur le territoire de fon voifin. Les Naturels laiffent croître du gazon fur une grande partie de ces terreins, & ils y fement ou ils y plantent des chofes plus agréables qu'utiles : mais nous vîmes dans prefque toutes, la plante appellée *Kava*, dont ils tirent cette boiffon qu'ils aiment fi paffionnément. Quelques-unes des plantations offroient en abondance toutes les productions végétales de l'Ifle; mais j'obfervai que celles-ci n'étoient pas habitées par les Infulaires du premier rang. Il y a, près des chemins publics, de grandes maifons, précédées d'une prairie qui n'eft pas enclofe, & dont on foigne beaucoup le gazon. On me dit qu'ils appartenoient au Roi; & je conjecture qu'on y tient les affemblées publiques. C'eft à une de ces maifons que Poulaho nous conduifit.

1777. Juin.

Le lendemain, à midi, le célèbre Mareewagee, dont on nous avoit parlé fi fouvent, fe rendit aux environs du pofte que nous occupions dans l'Ifle; il étoit fuivi d'un grand nombre d'Infulaires de tous les rangs. On m'affura qu'il avoit pris cette 13.

1777. Juin.

peine, afin de me fournir une occasion de le voir. Il savoit probablement que j'avois paru très-mécontent la veille de ne pas le rencontrer. L'après-dîner, je descendis à terre avec plusieurs de nos Messieurs, & Féenou nous servit de guide. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre, près de la côte, un peu à droite de notre tente : une pièce d'étoffe, d'au moins quarante verges de longueur, étoit étendue devant lui, & il étoit environné d'un cercle nombreux de Naturels des deux sexes également assis. Nous supposâmes que c'étoit le grand personnage que nous venions chercher : mais Féenou nous détrompa, & il nous montra un vieillard assis sur une natte, à quelque distance, en nous disant que c'étoit là Mareewagee ; il nous présenta au Vieillard, qui nous reçut d'une maniere très-amicale, & qui nous pria de nous asseoir. L'Insulaire, assis sous l'arbre, en face de nous, s'appelloit Toobou ; &, lorsque j'aurai occasion d'en parler dans la suite, je le nommerai le vieux Toobou, pour le distinguer de l'autre Toobou, Ami du Capitaine Furneaux ; sa figure, ainsi que celle de Mareewagee, étoit vénérable. Le dernier étoit mince de taille, & il paroissoit avoir plus de soixante ans. Le premier, quoique moins âgé, avoit plus d'embonpoint, &

il avoit si mal aux yeux, qu'il sembloit presque aveugle. 1777. Juin.

Comme je ne m'attendois pas à trouver deux Chefs, je n'avois apporté qu'un présent. Il fallut le diviser; mais chacune des portions fut encore assez considérable, & Toobou & Mareewagee parurent très-satisfaits. Nous les amusâmes ensuite, l'espace d'une heure, avec deux cors de chasse & un tambour; le Capitaine Clerke tira un coup de pistolet, ce qui leur causa un extrême plaisir. Au moment où je pris congé, on roula la grande pièce d'étoffe, étendue devant Mareewagee, & on me la donna, ainsi que des noix de cocos.

Le 14, le vieux Toobou vint me voir à bord de la *Résolution*; il alla voir aussi le Capitaine Clerke, & nous eûmes soin, l'un & l'autre, de lui faire des présens. Sur ces entresaites, Mareewagee rendit une visite à notre détachement qui se trouvoit à terre; & M. King lui montra tout ce que nous avions débarqué. Il admira beaucoup notre bétail, & notre scie croisée fixa son attention pendant quelque temps. 14.

Poulaho revint à midi du village où nous l'avions laissé deux jours auparavant, & il nous amena son fils, jeune homme d'environ douze ans; il dîna avec moi, mais il ne permit pas à

son fils de s'asseoir à table. Je me trouvois plus
1777. à mon aise, quand je l'avois pour convive ; car
Juin. alors les autres Naturels n'osoient approcher, & un petit nombre d'entr'eux se tenoient dans ma chambre. Lorsque lui ou Féenou n'étoient pas à bord, ce qui, à la vérité, n'arriva guères durant notre relâche, les Chefs inférieurs s'asseioient à ma table sans façon, ou ils entroient dans ma chambre, à l'heure du repas, & ils m'importunoient beaucoup. Nous nous trouvions si gênés par la foule, qu'il n'y avoit pas moyen de dîner d'une maniere tranquille. Le Roi aima bientôt notre cuisine ; je fus persuadé néanmoins qu'il dînoit si souvent avec nous, afin d'avoir le plaisir de boire, plutôt que celui de manger ; il prit en effet du goût pour le vin, & il vidoit sa bouteille, aussi-bien & aussi gaiement que nous. Il établit sa demeure dans une maison, située près de notre tente : le soir, il donna à nos gens le spectacle d'une danse ; &, ce qui étonna tout le monde, malgré son embonpoint monstrueux, il dansa lui-même.

15. Le 15, dans la matinée, je reçus un Messager du vieux Toobou, qui me prioit de descendre à terre. J'allai le voir accompagné d'Omaï : nous le trouvâmes assis comme les anciens Patriarches, au pied d'un arbre, & environné d'un

cercle de Naturels, d'une phyſionomie reſpectable : une grande pièce d'étoffe étoit étendue de toute ſa longueur, devant lui ; il nous invita à nous aſſeoir près de lui ; il montra à Omaï, la pièce d'étoffe, une touffe de plumes rouges, & une douzaine de noix de cocos, en diſant qu'il me les deſtinoit. Je le remerciai ; &, comme je n'avois rien à lui donner, je l'engageai à venir à bord.

1777. Juin.

Omaï, que Poulaho envoya chercher, nous quitta alors ; & Féenou, qui arriva bientôt après, m'informa que le jeune Futtafaihe, fils de Poulaho, déſiroit de me voir. Je me rendis à cette invitation, & je trouvai le Prince & Omaï aſſis ſous un large dais, d'une très-belle étoffe ; une autre pièce, d'une étoffe plus groſſiere, longue de ſoixante-ſeize verges, & large de ſept & demie, étoit étendue au-deſſous d'eux, & devant eux. Ils avoient un gros cochon à leur droite, & à leur gauche un monceau de noix de cocos. Des Inſulaires étoient aſſis en cercle autour de l'étoffe ; je reconnus Mareewagee, & d'autres perſonnages du premier rang. On m'engagea à m'aſſeoir près du Prince. Omaï me dit que le Roi lui avoit recommandé de m'avertir, qu'étant mon Ami, il comptoit ſur mon attachement pour ſon fils, & qu'il en ſeroit plus aſſuré, ſi

1777. Juin. j'acceptois ce présent. Je l'acceptai de bon cœur; &, comme il étoit l'heure du dîner; je les invitai tous à venir à bord.

Le jeune Prince, Mareewagee, le vieux Toobou, trois ou quatre Chefs inférieurs, & deux femmes âgées, & d'un rang supérieur, m'accompagnerent. Mareewagee portoit une étoffe neuve, sur les bords de laquelle il y avoit six bouquets assez gros, de plumes rouges. Nous jugeâmes qu'il avoit pris ce vêtement, pour nous le donner; car, dès qu'il fut à bord, il l'ôta, & il me l'offrit. Il avoit sans doute oui dire que les plumes me feroient plaisir. Chacun de mes hôtes reçut de moi des présens, qui parurent les enchanter. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent ni s'asseoir à table ni manger. Je leur témoignai ma surprise, & ils me dirent qu'ils étoient *Taboo :* ce mot a bien des acceptions; mais, en général, il signifie une chose qui est défendue. On ne nous expliqua point pourquoi ils s'imposoient cette réserve. Après dîner, on leur montra toutes les parties du vaisseau, &, lorsque leur curiosité fut satisfaite, je les reconduisis à terre.

Dès que mon canot eut atteint le rivage, Féenou & quelques autres en sortirent. Le jeune Futtafaihe voulant les suivre, fut rappellé par

Mareewagee, qui rendit, à l'héritier présomptif de la Couronne, les hommages que je lui avois vu rendre au Roi. On permit à Futtafaihe de débarquer, après que le vieux Toobou & une des femmes âgées, dont je parlois plus haut, lui eurent donné les mêmes marques de respect. Quand cette cérémonie fut achevée, tous les Naturels quitterent mon canot, & passèrent dans une pirogue qui devoit les conduire à leur résidence.

1777. Juin.

Je fus bien-aise de les avoir remenés moi-même sur la côte : il me fut démontré clairement, que Poulaho & son fils étoient au-dessus de tous les autres Chefs. J'appris d'ailleurs les degrés de parenté ou de puissance de plusieurs grands personnages dont j'ai souvent cité les noms. Je sus que Mareewagee & le vieux Toobou étoient freres; ils avoient l'un & l'autre beaucoup de possessions dans l'Isle; & ils sembloient très-considérés du peuple : chacun des Naturels donnoit au premier l'épithète honorable de *Motooa-Tonga*, c'est-à-dire, de pere de *Tonga*, ou de son pays. Son affinité avec le Roi ne fut plus un secret pour nous; nous reconnûmes qu'il étoit son beau-pere, Poulaho ayant épousé une de ses filles, dont il avoit un fils : ainsi, Mareewagee étoit le grand-pere du jeune Prince.

1777. Juin.

Nous voyions depuis assez long-temps, que nous nous étions mépris, en regardant Féenou, comme le Souverain de ces Isles ; mais nous ne pouvions définir le rang qu'il occupoit ; il ne nous resta pas non plus de doute sur ce point. Féenou étoit un des fils de Mareewagee, & Tooboueiota en étoit un autre.

En débarquant, je trouvai le Roi dans la maison voisine de notre tente, avec ceux de nos gens qui résidoient sur la côte. A peine l'eus-je abordé, qu'il me donna un gros cochon, & une quantité assez considérable d'ignames. A l'entrée de la nuit, je vis arriver une troupe d'hommes qui s'assirent en rond, & qui chanterent & s'accompagnerent sur des tambours de bambou placés au milieu d'eux. (*a*) Il y avoit trois longs tambours de bambous & deux plus courts : ils frappoient l'extrémité inférieure contre terre, comme dans la Fête dont j'ai parlé plus haut.

(*a*) On exécute le soir de pareils concerts, autour de la maison des Chefs ou des *Tamoles* des *Isles Carolines*. « Le *Tamole* ne s'endort qu'au bruit d'un » concert de musique, que forme une troupe de jeu- » nes gens, qui s'assemblent le soir, autour de sa mai- » son, & qui chantent, à leur maniere, certaines » poésies. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. XV, pag. 314.

J'en

J'en apperçus deux autres couchés ſur le ſol, l'un à côté de l'autre; l'un étoit fendu : un Inſulaire battoit ſur ceux-ci à l'aide de deux petits bâtons : les Muſiciens chanterent trois airs devant moi : on me dit que le concert avoit continué après mon départ, & qu'il dura juſqu'à dix heures du ſoir. Ils brûlerent des feuilles de *Wharra* pour éclairer la ſcène; je ne les ai jamais vu faire uſage d'autres flambeaux. 1777. Juin.

Tandis que je paſſois la journée avec ces grands perſonnages, M. Anderſon ſe promena dans l'intérieur du pays, & il fit les remarques ſuivantes : ☞ " A l'Oueſt de l'endroit où nous " avions établi notre tente, le terrein eſt abſo- " lument inculte, l'eſpace d'environ deux mil- " les; mais la nature y produit une multitude " d'arbres & d'arbriſſeaux d'une végétation très- " forte. On trouve plus loin une aſſez grande " plaine, ſur laquelle il y a des cocotiers & " quelques plantations peu étendues, qui ſem- " blent très-récentes; elles nous parurent être " dans des diſtricts qu'on avoit laiſſés en friche " juſqu'alors. Près de la crique, qui ſe prolonge " à l'Oueſt de la tente, le ſol eſt plat, & il " eſt couvert d'eau en partie à chaque marée. " Lorſque les flots le laiſſent découvert, on ap- " perçoit à la ſurface un rocher de corail qui

1777. Juin.

„ offre des trous remplis d'une vase jaunâtre ; „ vers les bords où il est un peu plus nud, il y „ a une multitude de petites ouvertures d'où „ sort un égal nombre de crabes de deux ou „ trois espèces. Ces crabes s'y montrent en foule, „ mais ils disparoissent dès qu'on les approche, „ & les Naturels, avec toute leur dextérité, „ ne peuvent en prendre un seul.

„ On rencontre ici un ouvrage de l'art, qui „ annonce une sorte d'industrie & de la persévérance : il commence d'un côté, sous la „ forme d'une chaussée étroite, qui s'élargissant „ peu-à-peu, s'élève doucement à la hauteur de „ dix pieds ; à ce point, sa largeur est de cinq „ pas & sa longueur entiere de soixante-quatorze : elle aboutit à une espèce de cirque, qui „ a trente pas de diamètre, & un ou deux pieds „ d'élévation au-dessus de la chaussée, & qui „ offre quelques arbres au centre. Le côté opposé du cirque touche à une seconde chaussée „ de la même nature ; mais celle-ci n'a que quarante pas de long, & elle tombe en ruine. „ Le cirque & les deux chaussées sont de grosses pierres de corail ; la surface est couverte „ d'une terre qui a produit une multitude de „ petits arbres & d'arbrisseaux ; & l'état de décomposition où l'on voit d'ailleurs cet ouvrage,

„ annonce qu'il eſt ancien. S'il a ſervi jadis
„ à quelque choſe, il paroît qu'on n'en fait au- 1777.
„ cun uſage aujourd'hui ; nous n'avons pu rien Juin.
„ apprendre des Naturels, ſi ce n'eſt qu'il ap-
„ partient à Poulaho, & qu'on lui donne le
„ nom d'*Etchee.* „

Le 16, au matin, j'allai examiner les travaux que j'avois ordonnés ſur la côte, & je fis enſuite, avec M. Gore, une promenade dans l'intérieur du pays. Nous eûmes occaſion de voir de quelle maniere les Naturels fabriquent leurs étoffes; nous étudiâmes ainſi la principale Manufacture de ces Iſles, & de la plupart des autres de la mer du Sud. J'ai décrit fort en détail, dans mon premier Voyage, (*a*) la méthode que ſuivent les O-Taïtiens ; comme celle des peuplades des *Iſles des Amis* eſt différente, à quelques égards, je crois devoir en parler. 16.

Les femmes chargées de ce travail, prennent d'abord les tiges ou les troncs du mûrier-papier, qu'on cultive pour cet objet, & qui arrivent rarement à plus de ſix ou ſept pieds d'élévation, & à plus de quatre pouces de groſſeur :

(*a*) Voyez la Traduction Françoiſe du ſecond Voyage de Cook, tome II, page 479 dans la collection de Hawkeſworth.

1777. Juin. elles en ôtent l'écorce dont elles enlevent ensuite les parties grossieres avec une coquille de moule. Afin de détruire la convexité qu'a pris l'écorce autour de la tige, elles la roulent en sens contraire, & elles la font macérer dans l'eau; (on m'a dit qu'on la laisse tremper une nuit :) on l'étend alors sur un tronc d'arbre, formant une espèce d'établi; on la bat avec un instrument quarré de bois, qui a environ un pied de longueur, & qui est rempli de grosses rainures de tous les côtés, & quelquefois avec un autre instrument qui est uni. L'étoffe est bientôt fabriquée, mais on la remet souvent sur le métier ; on la déroule, on la replie à diverses reprises & on la bat de nouveau : il semble que le but de ces opérations subséquentes est d'en resserrer plutôt que d'en amincir le tissu : dès que le premier travail est achevé, on étend l'étoffe afin de la sécher. La longueur des pièces est de quatre à six pieds, mais il y en a de plus grandes; leur largeur est moindre de moitié. A l'époque dont je parle, on réunit les pièces, & on les enduit pour cela du suc visqueux d'une baie appellée *Tooo*. Quand l'étoffe a la longueur qu'on veut lui donner, on la place sur une large pièce de bois au-dessus d'une empreinte composée de substances fibreuses tissues d'une

maniere très-ferrée : l'ouvriere plonge une guenille dans un fuc tiré de l'écorce d'un arbre nommé *Kokka*, & elle frotte l'étoffe, qui prend une couleur brune & qui devient luftrée : l'empreinte fur laquelle porte l'étoffe, me parut deftinée feulement à coller davantage les divers morceaux. On continue ces opérations du collage & de la teinture jufqu'à ce que l'étoffe ait la longueur & la largeur néceffaires; les côtés offrent ordinairement une bordure d'un pied de largeur, qui n'eft pas peinte, & il y en a une feconde plus large aux deux extrémités. Si quelques parties font trop minces ou trouées, ce qui arrive fouvent, on y colle des pièces qui la rendent par-tout de la même épaiffeur. Pour avoir une couleur noire, les Naturels mêlent la fuie d'une noix huileufe, appellée *dooedooe* avec le fuc du *Kokka*. La proportion de ce mêlange varie, felon la teinte qu'ils défirent. Ils difent que l'étoffe noire, communément la plus luftrée, donne un vêtement frais, & que la premiere eft plus chaude. Ils ne manquent pas, pour renforcer l'une & l'autre, d'y ajouter de petites pièces pofées longitudinalement, & on ne peut y faire des déchirures que dans une direction.

1777. Juin.

Je rencontrai Féenou à mon retour, & je l'emmenai dîner à bord, ainfi qu'un fecond Chef

qui étoit jeune. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent point manger, ils me dirent qu'ils étoient *Taboo Avy* : s'étant informés ensuite de quelle maniere on avoit apprêté nos alimens, ils s'assirent à table, & ils mangerent de bon cœur du cochon & des ignames qu'on avoit fait cuire sans *avy*, c'est-à-dire, sans eau. Je les assurai qu'il n'y avoit pas non plus d'eau dans le vin, & ils en burent volontiers. Nous conjecturâmes que des principes de superstition leur interdisoient alors l'usage de l'eau : il est vraisemblable toutefois, que l'eau dont nous nous servions leur inspiroit du dégoût, parce qu'on la puisoit à l'un des endroits où ils se baignent.

1777. Juin.

17. Mareewagee avoit fait préparer pour le 17, une grande Fête (*Haiva*), à laquelle nous fûmes tous invités; on disposoit devant la maison qu'occupoit alors ce Chef, & près de notre poste, un terrein qui devoit servir de théâtre. Les Insulaires arriverent en foule le matin, de l'intérieur du pays; chacun d'eux portoit sur son épaule une perche de six pieds de longueur, avec une igname suspendue à chacune des extrémités. Ces ignames & ces perches furent déposées dans le cirque; ils en formerent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons, & arrangées de maniere à produire le

coup-d'œil le plus favorable. Marcewagee destinoit ce présent au Capitaine Clerke & à moi. Les Naturels placerent le poiſſon d'une maniere pittoreſque, & nous fûmes bien-aiſe de le voir; mais il nous fut inutile, car il ſentoit mauvais : on l'avoit gardé deux ou trois jours, afin de nous le préſenter en cette occaſion.

1777. Juin.

Ils commencerent ſur les onze heures à exécuter diverſes danſes qu'ils appellent *Mai*. ☞ " Les Muſiciens (*a*) qui devoient former „ le chœur, étoient aſſis & au nombre de „ ſoixante-dix. Nous apperçûmes au milieu „ d'eux, trois inſtrumens auxquels nous donnâmes le nom de tambours, quoiqu'ils ne „ reſſemblaſſent pas aux nôtres : c'étoient de gros „ morceaux de bois cylindriques, ou des troncs „ d'arbres de trois à quatre pieds de long & „ deux fois plus gros que le corps d'un homme „ d'une taille ordinaire; nous en vîmes de plus „ petits : ils ſe trouvoient les uns & les autres „ creux dans l'intérieur, mais fermés aux deux „ bouts, & ouverts ſeulement au côté par une „ fente d'environ trois pouces de large, qui ſe

(*a*) M. Anderſon ayant décrit cette fête d'une maniere plus détaillée que le Capitaine Cook, nous avons cru devoir imprimer ici cette partie de ſon Journal.

1777. Juin.

„ prolongeoit à-peu-près ſur toute la longueur : „ ils creuſent l'intérieur par cette ouverture, „ quoique cette opération ſoit très-difficile. Les „ Naturels appellent ces tambours *naffa ;* ils „ les tiennent devant eux, l'ouverture tournée „ vers leur viſage, & ils frappent deſſus avec „ deux morceaux cylindriques d'un bois dur, „ d'un pied de long & de l'épaiſſeur du poi-„ gnet, & ils en tirent un ſon rude, mais écla-„ tant & fort ; ils adouciſſent ou ils ralentiſſent „ les coups en quelques endroits de la danſe, „ &, pour changer de ton, ils frappent au mi-„ lieu ou à l'extrémité de l'inſtrument.

„ La premiere danſe fut compoſée de quatre „ grouppes, chacun de vingt-quatre hommes, „ qui tenoient à la main un petit inſtrument de „ bois mince & léger, d'environ deux pieds de „ long, dont la forme reſſembloit à celle d'une „ courte pagaie oblongue, & auxquels les Na-„ turels du pays donnent le nom de *pagge*. Ils „ les agiterent de toutes ſortes de manieres, ils „ les pointoient à droite & à gauche vers la „ terre, en inclinant leur corps du même côté ; „ ils les tournoient enſuite du côté oppoſé ; „ ils les paſſoient bruſquement d'une main à „ l'autre, & ils les faiſoient tourner avec beau-„ coup d'adreſſe. Ils varierent à l'infini les po-

„ ſitions des *pagges*, & à chaque nouvelle po- „ ſition, ils prirent de nouvelles attitudes : leurs „ mouvemens furent d'abord peu vifs, mais ils „ s'animerent ſelon celui des tambours. Ils réci- „ toient en outre des phraſes de chant que répé- „ toit le chœur, &, bientôt après, les Muſiciens „ & les Acteurs chanterent tous enſemble, & ils „ terminerent ce premier jeu par des acclamations.

1777. Juin.

„ Après un entr'acte de deux ou trois minu- „ tes, ils recommencerent les manœuvres du „ *pagge*, qu'ils continuerent plus d'un quart- „ d'heure. La derniere ligne des Acteurs ſe di- „ viſa, elle tourna d'un pas lent les angles de la „ colonne, &, ſe rencontrant au centre du „ front, elle forma la premiere. Les Acteurs, „ ſur ces entrefaites, réciterent des phraſes de „ chant, comme dans le premier acte ; les autres „ lignes ſe déplacerent ſucceſſivement & de la „ même maniere, juſqu'à ce que celle qui étoit „ d'abord au front, ſe trouva la derniere, & „ l'évolution continua juſqu'à ce que la derniere „ ligne eût repris ſa premiere place. Ils exécu- „ terent une danſe qui commença d'abord d'une „ maniere aſſez froide, mais qui s'anima bien- „ tôt ; & après avoir chanté environ dix minu- „ tes, tous les Acteurs ſe diviſerent en deux „ grouppes, ils s'éloignerent un peu, ils ſe

1777. Juin. „ rapprocherent ensuite, & ils dessinerent une „ figure circulaire qui termina le ballet : on em- „ porta les tambours, & les Musiciens quitte- „ rent la scène.

„ La seconde danse n'avoit que deux tam- „ bours, & le chœur n'étoit composé que de „ quarante Musiciens. Les Danseurs, ou plutôt „ les Acteurs, formoient deux rangs : je comp- „ tai dix-sept personnes dans le plus avancé, & „ cinq dans l'autre. Féenou étoit à leur tête, „ c'est-à-dire, qu'il occupoit le milieu de la „ premiere ligne, place d'honneur en ces oc- „ casions. Ils danserent & réciterent des „ phrases de chant l'espace d'environ une demi- „ heure, quelquefois sur un mouvement vif, & „ d'autrefois sur un mouvement plus tranquille, „ mais toujours avec une précision extrême : on „ eût dit que l'ame d'un seul homme animoit „ tous ces corps, & nous fûmes frappés de la „ justesse des pas & des voix. Vers la fin du „ ballet, la seconde ligne se partagea, & elle „ vint prendre la place de la premiere, qui, „ après quelques évolutions, se retrouva dans „ la position où elle étoit en arrivant sur la „ scène. Lorsque ce ballet fut terminé, les „ Musiciens & les tambours disparurent comme „ à la fin de l'autre danse.

„ Nous vîmes arriver trois tambours portés
„ chacun par deux ou trois hommes, & soixante- 1777. Juin.
„ dix Musiciens s'assirent sur la scène pour for-
„ mer le chœur d'une troisieme danse. Celle-ci
„ nous présenta deux lignes de seize personnes,
„ c'est-à-dire, trente-deux Acteurs en tout : le
„ jeune Toobou, qui avoit un vêtement cou-
„ vert de plumes rouges, & qui se trouvoit ri-
„ chement paré aux yeux des spectateurs, étoit
„ à leur tête. Ils danserent & chanterent, ils agi-
„ terent le *pagge*, comme les premiers, mais
„ leur jeu, en général, fut beaucoup plus ani-
„ mé, & l'assemblée fut si contente, qu'elle ne
„ cessa de les applaudir; elle parut sur-tout en-
„ chantée, lorsqu'ils laissoient pendre le *pagge*
„ devant eux, & qu'ils détournoient la tête,
„ ainsi qu'on la détourne, quand on éprouve un
„ sentiment de honte. La ligne du derriere se
„ divisa, & vint occuper la place de l'autre,
„ comme dans les deux premieres danses; mais
„ ils reprirent bientôt leur ancienne place, ils
„ formerent trois lignes, ils se retirerent aux
„ deux coins de la scène, & ils laisserent vuide
„ la plus grande partie du théâtre. Deux hom-
„ mes entrerent alors brusquement, & se livre-
„ rent un combat simulé avec les massues qu'ils
„ emploient dans les batailles : ils les balancerent

1777. Juin.

„ d'abord de différentes manieres, ils firent en-„ suite le moulinet avec beaucoup de force & „ de rapidité, & ils déployerent tant d'adresse, „ que quoiqu'ils fussent très-près, ils ne se tou-„ cherent jamais. Ils ne montrerent pas moins „ de dextérité, en transportant leurs massues „ d'une main à l'autre : les deux champions, „ après avoir continué quelque temps ces exer-„ cices, s'agenouillerent & prirent de nouvelles „ attitudes : ils jetterent, par exemple, leur mas-„ sue en l'air ; & ils les resaisirent au moment „ où elles tomboient. Ils s'en allerent aussi brus-„ quement qu'ils étoient venus. Ils avoient la „ tête couverte d'une étoffe blanche, qui res-„ sembloit à un bonnet de nuit, & qui étoit „ serré sur le front par une guirlande de feuil-„ lage : afin d'être plus au frais & moins em-„ barrassés, ils se trouvoient nuds d'ailleurs, si „ l'on excepte un pagne léger, qui environnoit „ leur ceinture. Un homme qui portoit une pi-„ que & qui étoit vêtu comme ces deux der-„ niers, entra sur la scène d'une maniere aussi „ brusque ; il regarda autour de lui d'un air ef-„ faré, comme s'il eût cherché son ennemi à „ l'un des coins de la scène, & il prit une atti-„ tude menaçante : on eût dit qu'il vouloit trans-„ percer l'un des spectateurs ; ses genoux un peu

„ pliés trembloient ſous lui, & il paroiſſoit écu-
„ mant de rage. Après avoir gardé cette poſition 1777.
„ quelques ſecondes, il paſſa à l'autre coin du Juin.
„ théâtre, il s'y tint dans la même attitude le
„ même eſpace de temps, & ſa ſortie fut auſſi
„ bruſque que ſon entrée. Durant cet intervalle,
„ les danſeurs qui s'étoient diviſés en deux group-
„ pes, réciterent avec lenteur des phraſes de
„ chant; ils s'avancerent, ils ſe réunirent & ils
„ terminerent le ballet au milieu des acclama-
„ tions publiques. Si l'on juge de cette danſe
„ par le rang des Acteurs, ce fut le plus pom-
„ peux de tous leurs ſpectacles; Futtafaihe,
„ frere de Poulaho, frappoit ſur l'un des tam-
„ bours; Féenou frappoit ſur un autre, & Ma-
„ reewagee frappoit à l'entrée de ſa hutte ſur
„ un troiſieme, qui ne faiſoit point partie de
„ l'orcheſtre.

„ Nous n'étions pas à la fin des danſes; on
„ en prépara bientôt une nouvelle, dont qua-
„ rante Muſiciens & deux tambours devoient
„ former l'orcheſtre : celle-ci fut compoſée de
„ ſoixante hommes, qui n'avoient point encore
„ paru, & qui ſe rangerent ſur trois lignes, la
„ premiere ayant vingt-quatre Acteurs. Avant de
„ commencer, ils jouerent un Prologue aſſez
„ long, dans lequel toute la troupe répondoit

1777. Juin.

„ de temps-en-temps à l'un des Naturels qui „ diſcouroit : ils réciterent alternativement avec „ le chœur des phraſes de chant (peut-être des „ vers ;) ils agiterent rapidement le *pagge* d'un „ grand nombre de manieres, & l'aſſemblée cria „ de toutes parts *Mareeai*, *Fyfogge !* mots „ d'éloges qui expriment des nuances diverſes. „ Ils ſe diviſerent en deux grouppes qui ſe tour- „ noient le dos, ils ſe retournerent enſuite, & „ les deux grouppes changerent de place & re- „ prirent bientôt leur premiere poſition, comme „ dans les autres danſes. Ils ſe diviſerent & ſe „ retirerent ſur les coins de la ſcène pour laiſ- „ ſer le champ libre à deux athlètes qui exécu- „ terent un combat ſimulé de maſſues : ces deux „ champions furent bientôt remplacés par deux „ autres ; ſur ces entrefaites, les danſeurs réci- „ terent des phraſes de chant lentement & alter- „ nativement avec le chœur ; ils revinrent en- „ ſuite ſur le devant de la ſcène, & ils termine- „ rent le ballet.

„ Ces danſes, ſi toutefois on peut les appel- „ ler de ce nom, durerent depuis onze juſqu'à „ près de trois heures. Les Chefs de l'Iſle vou- „ loient sûrement nous donner une fête, ou nous „ montrer leur dextérité dans les exercices du „ corps. Une multitude d'Inſulaires aſſiſterent à

„ ces jeux, & l'inégalité du terrein rendit très-
„ difficile l'évaluation du nombre des ſpecta- 1777.
„ teurs; cependant nous comptâmes le premier Juin.
„ cercle, & remarquant qu'ils étoient rangés,
„ en quelques endroits, ſur vingt ou trente de
„ hauteur, nous ſupposâmes qu'il y avoit près
„ de quatre mille perſonnes. La foule, qui en-
„ vironnoit notre marché, ou qui rodoit autour
„ de notre tente, étoit au moins auſſi nom-
„ breuſe, & nous calculâmes qu'il ſe trouvoit
„ alors dix ou douze mille Inſulaires dans notre
„ voiſinage; c'eſt-à-dire, dans l'eſpace d'un mille
„ de tour. La plupart y étoient venus par cu-
„ rioſité.

„ Nous regrettâmes beaucoup de ne pas en-
„ tendre les paroles de leurs ballets; nous au-
„ rions sûrement recueilli des obſervations pré-
„ cieuſes, ſur l'eſprit & les coutumes de ces peu-
„ plades. L'aſſemblée ne manquoit point d'ap-
„ plaudir à la pantomime des Acteurs & des
„ Danſeurs, lorſqu'elle étoit juſte & préciſe;
„ mais il faut remarquer qu'elle paroiſſoit ſur-
„ tout extrêmement ſenſible aux paroles. Au reſ-
„ te, la variété des mouvemens, leur juſteſſe &
„ leur étendue, rendirent la pantomime ſeule,
„ ou le jeu des Acteurs bien digne de notre at-
„ tion. Les deſſeins qu'a fait M. Webber des

1777. Juin.

„ jeux de *Hapaee*, font applicables à ceux que „ nous vîmes ici, & ils acheveront d'indiquer „ l'ordre & la pofition des Danfeurs & des Acteurs; toutefois le crayon du Deffinateur, ou „ la plume de l'Ecrivain, n'exprimeront jamais „ complétement des geftes ou des attitudes fans „ nombre, auffi remarquables par l'aifance & la „ grace, que par leur variété.

„ Le foir, on nous donna le fpectacle d'un „ *Bomai*, c'eft-à-dire, qu'on exécuta les danfes „ de nuit, devant la maifon, occupée alors par „ Féenou. Elles durerent environ trois heures; „ durant cet intervalle, nous vîmes douze danfes, qui reffemblerent beaucoup à celles de „ *Hapaee*. Il y en eut deux d'exécutées par des „ femmes; &, au milieu de celles-ci, nous vîmes arriver une troupe d'hommes, qui formerent un cercle en-dedans de celui des Danfeufes. Vingt-quatre hommes, qui en exécuterent „ une troifieme, firent, avec leurs mains, une „ multitude de mouvemens très-applaudis, que „ nous n'avions pas encore vus. L'orcheftre fe „ renouvella une fois. Féenou parut fur la fcène, à la tête de cinquante Infulaires, qui „ avoient joué à *Hapaee* : il étoit magnifiquement habillé; de la toile & une longue pièce „ de gaze, compofoient fon vêtement, & il

„ portoit

„ portoit de petites figures suspendues à son cou.
„ A la fin des jeux, nous nous apperçûmes que 1777.
„ nous avions exposé les Insulaires, ou plutôt Juin.
„ qu'ils s'étoient exposés eux-mêmes à de grands
„ embarras; car, se trouvant rassemblés en foule
„ sur cette partie de l'Isle, ils furent obligés de
„ passer la nuit sous des buissons, ou au pied
„ d'un arbre. Plusieurs coucherent en plein air,
„ ce dont ils ne se soucient point du tout;
„ ou ils se promenerent jusqu'à la pointe du
„ jour. „

La fête se passa avec plus d'ordre, que ne le promettoit une si grande assemblée. Il devoit y avoir des hommes mal intentionnés dans une foule si nombreuse; &, en effet, nous en rencontrâmes bientôt. Notre vigilance & nos soins ne les empêcherent pas de nous piller de toutes parts, & ils commirent leurs vols d'une maniere très-audacieuse & très-insolente. Ils entreprirent de dérober tout ce que nous avions; mais la foule étoit toujours nombreuse; &, de peur que les innocens ne fussent punis pour les coupables, je ne permis pas aux sentinelles de tirer. Ils essayerent, en plein midi, d'enlever une ancre qui pendoit au bossoir de la *Découverte;* & ils en seroient venus à bout, si la patte ne se fût accrochée à une des chaînes de fer qui se trouvoient

à la hanche du vaiſſeau. Ils ne purent dégager
1777. l'ancre avec la main, & ils ne connoiſſent point
Juin. l'uſage des palans. Ils caſſèrent l'os de l'épaule d'une de nos chèvres; & l'animal en mourut peu de temps après : c'eſt la ſeule violence que nous eûmes à leur reprocher. La perte retomba ſur eux, car c'étoit une des chèvres que je me propoſois de laiſſer dans l'Iſle : au reſte, le Naturel, coupable du délit, ne le ſavoit pas.

18. Ce qui ſe paſſa dans la matinée du 18, nous éclaira ſur une de leurs coutumes. Un des Inſulaires, ayant amené ſa pirogue près de la *Réſolution*, entra par le haut des bouteilles, & vola un plat d'étain. Il fut découvert; on le pourſuivit, & on le ramena à la hanche du vaiſſeau. Trois vieilles femmes, qui étoient dans la pirogue, pouſſèrent des lamentations, lorſqu'elles nous virent maîtres du voleur; elles ſe donnerent des coups de poing terribles, ſur le ſein & ſur le viſage, ſans néanmoins verſer une larme. Nous découvrîmes la cauſe des tumeurs & des cicatrices que nous appercevions aux os des joues de la plupart d'entr'eux. Les coups multipliés qu'ils ſe portent aux joues, meurtriſſent la peau, & en font même ſortir le ſang, à gros bouillons; lorſque les bleſſures ſont récentes, on croiroit qu'on y a produit un cercle par le

moyen du fer. Ils se découpent, avec un instrument, cette partie du visage, en beaucoup d'autres occasions, de la même maniere que les O-Taïtiens se découpent le haut de la tête. J'envoyai des présens à Mareewagee, afin de lui témoigner combien j'étois sensible à ceux que j'avois reçus de lui la veille. La fête, qu'il nous avoit donnée, exigeoit de moi quelque chose de pareil : je fis faire l'exercice à un détachement des soldats de marine, à l'endroit où les danses avoient été exécutées, & nous tirâmes des feux d'artifice le soir, devant Poulaho, devant les principaux Chefs & une assemblée nombreuse. Les spectateurs eurent beaucoup de plaisir, en voyant les soldats tirer par pelotons; mais nos fusées d'eau leur causerent un étonnement extraordinaire : les fifres & le tambour, ou les cors-de-chasse qui jouerent sur ces entrefaites, attirerent foiblement leur attention. Comme il n'est permis à personne de s'asseoir derriere le Roi, il se trouvoit au fond de l'amphithéâtre; & , pour que rien ne l'empêchât de voir, aucun des Naturels n'étoit placé directement devant lui. Les Insulaires se rangerent de maniere à former un sentier qui laissoit un espace libre, depuis le siège de Poulaho, jusqu'au lieu de la scène.

1777.
Juin.

Nous avions annoncé cette fête pour le ſoir;
1777. les Naturels l'attendirent avec impatience, & ils
Juin. employerent la plus grande partie de l'après-dîner, à des combats de lutte & de pugilat. Ils donnent le nom de *Fangatooa* au premier de ces exercices; & celui de *Foohoo* au ſecond. Lorſque l'un d'eux veut lutter contre un autre, il quitte ſa place, à pas meſurés, en appliquant un coup ſec ſur la jointure du coude de l'un de ſes bras, qui eſt plié, d'où il réſulte un ſon creux, qu'on regarde comme le ſignal du défi. S'il ne ſe préſente aucun adverſaire, il retourne, de la même maniere, au point d'où il eſt parti, & il ſe raſſied; mais il ſe tient quelquefois aſſez long-temps debout ſur l'arêne, & il continue alors à frapper ſon coude, & à provoquer un rival. S'il s'en préſente un, les deux athlètes s'approchent & montrent de la gaieté & de la bonne humeur; ils ſourient ordinairement, & ils arrangent la pièce d'étoffe qui eſt attachée autour de leurs reins: ils ſe prennent enfin par la ceinture: celui des deux qui vient à bout d'entraîner l'autre, s'efforce tout de ſuite de le ſoulever de terre, & de le jetter ſur le dos; & s'il parvient, avant de le terraſſer, à faire deux ou trois tours, en le balançant dans les airs, ſon adreſſe ne manque jamais d'exciter les

applaudiſſemens des Spectateurs. Quand leurs forces ſont égales, ils ſe ſerrent de plus près, & ils entrelacent leurs jambes, ou ils ſe levent ſur la pointe des pieds, afin de ſe renverſer. Ils déploient une force prodigieuſe dans ces aſſauts; leurs muſcles ſont ſi tendus, qu'on les croit prêts à ſe rompre. Le champion qui eſt terraſſé, ſe retire tout de ſuite; mais le vainqueur s'aſſied, durant quelques minutes, & il retourne à ſa place, où les Naturels, qui ſont de ſa bande, proclament ſon triomphe, par quelques phraſes de chant, d'une meſure peu animée. Après s'être tenu aſſis un moment, il ſe leve de nouveau, & il recommence ſes défis; pluſieurs champions ſe préſentent quelquefois à lui, mais il a le privilège de choiſir celui qu'il veut; &, quand il a terraſſé ſon adverſaire, il a auſſi le droit excluſif de propoſer d'autres cartels, juſqu'à ce qu'il ſoit vaincu : s'il eſt enfin renverſé, la bande oppoſée chante la victoire. Cinq ou ſix hommes ſe levent ſouvent à-la-fois, & propoſent des défis; dans ce cas, il eſt commun de voir trois ou quatre couples qui ſe battent en même-temps. On eſt ſurpris de la modération qu'ils conſervent dans ces exercices. Nous n'en apperçûmes pas un ſeul qui parût mécontent ou affligé, en quittant l'arène. Lorſqu'ils

1777. Juin.

1777. Juin.

trouvent leurs forces si égales, qu'ils désespèrent de triompher, ils cessent le combat d'un commun accord. Si l'un est renversé d'une maniere qui n'est point loyale, ou s'il reste des doutes sur celui qui a l'avantage, les deux côtés chantent la victoire, & les champions se livrent un second assaut. Le vaincu ne peut se mesurer une seconde fois, contre l'homme qui l'a terrassé.

Ceux qui s'exercent au pugilat, s'avancent de côté; ils changent de position à chaque pas; un de leurs bras est étendu en avant, & l'autre par derrière. Ils tiennent d'une main une corde, dont ils se serrent fortement le poignet, lorsqu'il se présente un adversaire : ils arrivent quelquefois sur la scène, le poignet tout garni. J'imagine qu'ils emploient ce moyen, pour ne pas se disloquer la main ou les doigts. Ils visent ordinairement à la tête; ils se portent aussi des coups sur les flancs, & ils s'attaquent avec beaucoup d'ardeur. Ils changent de côtés, & ils se battent également des deux mains. Ils tournent sur le talon, au moment qu'ils ont frappé leur antagoniste, & ils lui donnent un coup très-sec de l'autre main parderrière; c'est celui de leurs coups qu'ils aiment le mieux, & qui paroît le plus adroit.

Il eſt rare que les combats du pugilat durent long-temps; les champions quittent l'arêne., ou l'un ſe reconnoît vaincu. L'aſſemblée ne chante jamais la victoire, à moins que l'un des deux ne renverſe ſon rival ſur la pouſſiere; d'où l'on peut conclure que les Inſulaires préferent les combats de lutte. Les petits garçons pratiquent ces deux exercices; & on voit ſouvent de petites filles ſe battre opiniâtrément de la même maniere. Ils ne ſemblent point du tout honteux d'être vaincus; le champion malheureux ſe raſſied avec autant d'indifférence, que s'il n'étoit pas entré en lice. Quelques-uns de nos gens voulurent meſurer leurs forces dans ces deux ſortes de combats, mais ils furent toujours battus; ſi j'en excepte un petit nombre de cas, où les champions du pays n'uſerent pas de leurs avantages, de peur de nous offenſer.

1777. Juin.

En réfléchiſſant ſur le penchant au vol de la plupart des Inſulaires, & ſur leur adreſſe à dérober ce qu'ils n'eſpéroient pas obtenir loyalement, je ſentis que notre bétail, qui ſe trouvoit alors à terre, courroit des riſques, malgré toutes nos précautions. Je crus devoir déclarer que je me propoſois de leur laiſſer quelques-uns de nos quadrupèdes, & même en faire la diſtribution avant notre départ.

1777. Juin. 19. Le 19, dans la soirée, j'assemblai tous les Chefs devant la maison que nous occupions : je donnai au Roi un jeune taureau d'*Angleterre*, & une vache; à Mareewagee, un bélier du *Cap*, & deux brebis; & à Féenou, un cheval & une jument. Comme j'avois annoncé cette distribution la veille, la plupart des Insulaires, qui étoient aux environs de notre petit camp, y assisterent. Je recommandai à Omaï de dire que leur Isle étoit éloignée de plusieurs mois de navigation, des pays où l'on trouve de pareils animaux; que je les avois amenés de si loin pour leur usage, & que cette transplantation m'avoit occasionné beaucoup de peines & de dépenses; qu'ils feroient mal, s'ils en tuoient un seul, avant que la race en fût très-multipliée; & enfin qu'ils devoient, eux & leurs enfans, se souvenir qu'ils les avoient reçus des Navigateurs de *Bretane*. Omaï leur expliqua d'ailleurs le parti qu'on pouvoit en tirer, & la maniere dont il falloit en prendre soin; au reste, il s'expliqua sans doute fort mal sur ce dernier article, car il étoit peu instruit des détails de l'économie rurale. Voulant laisser, avec le reste de notre bétail, jusqu'à ce que nous fussions au moment de notre départ, les quadrupèdes dont je venois de faire présent aux Insulaires, j'engageai les Chefs

à envoyer à notre bergerie, un homme ou deux qui s'habitueroient à ces animaux, & qui acquerroient des instructions sur la façon de les soigner. Poulaho & Féenou suivirent mon conseil; mais ni Mareewagee, ni personne de sa suite, ne s'occupa des moutons qu'il avoit eus en partage; & le vieux Toobou ne vint point à cette assemblée, quoique je l'y eusse invité, & qu'il fût dans les environs. Je me proposois de donner en outre des chèvres, un mâle & deux femelles à Mareewagee; mais, comme il montroit tant d'indifférence, je les ajoutai à la portion du Roi.

1777. Juin.

Je ne tardai pas à connoître que le partage avoit mécontenté bien du monde; car on m'avertit le lendemain qu'il nous manquoit un chevreau & deux coqs d'Inde. Je ne pouvois imaginer qu'ils se fussent perdus par hasard, & je résolus de ne pas les laisser entre les mains des voleurs. Pour cela, je commençai par saisir trois pirogues, qui se trouvoient à la hanche des vaisseaux. Je descendis ensuite à terre, &, ayant rencontré le Roi, son frere, Féenou, & quelques autres Chefs, dans la maison que nous occupions, je leur donnai une garde, & je leur fis comprendre que je les tiendrois aux arrêts, jusqu'à ce qu'on m'eût rendu, non-seulement le 20.

1777. Juin.

chevreau, & les coqs d'Inde, mais tout ce qu'on nous avoit dérobé, à différentes époques. Lorsqu'ils se virent prisonniers, ils dissimulerent leur chagrin, autant qu'ils purent; &, après m'avoir assuré qu'on me rendroit tout, ainsi que je le désirois, ils s'assirent, & burent la *Kava*, d'une maniere enjouée & tranquille : on me rapporta bientôt une hache & un coin de fer. Sur ces entrefaites, quelques Naturels en armes se rassemblerent derrière notre maison; mais ils se disperserent dès le moment où nos Soldats de Marine marcherent contre eux. Je recommandai aux Chefs de défendre ces attroupemens; ils donnerent en effet des ordres, auxquels les habitans du pays obéirent. Je les engageai à venir dîner avec moi à bord, & ils y consentirent de bon cœur. Plusieurs Insulaires ayant ensuite représenté que le Roi ne devoit pas quitter la côte, le Prince se leva à l'instant, & déclara qu'il étoit prêt à partir. Nous nous rendîmes donc sur la *Résolution*; le Prince & sa suite y demeurerent jusqu'à quatre heures, & je les reconduisis dans l'Isle : bientôt après on me ramena le chevreau, & un des coqs. Ils promirent de nous livrer l'autre le lendemain; comptant sur leur parole, je relâchai les pirogues, & je rendis la liberté aux Chefs.

Quand les Chefs nous eurent quittés, nous fîmes une promenade Omaï & moi, afin d'obſerver un des repas des Naturels; car c'étoit un des momens de la journée où ils mangent. Je trouvai qu'ils avoient en général de bien petites rations. Il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'ils nous avoient vendu la plupart des ignames, & des autres proviſions qu'ils avoient apportées, & qu'ils ne penſoient jamais à retourner dans leurs bourgades, tant qu'ils rencontroient quelque eſpèce de ſubſiſtance autour de notre camp. Nous étions établis ſur une pointe de terre en friche; &, à proprement parler, aucun des Inſulaires ne réſidoit à un mille de nous : il ſe trouvoit une foule ſi nombreuſe d'étrangers, ſur les diſtricts où commencent les cultures, que nous nous attendions à y voir les maiſons remplies de monde. Nous nous trompions : les familles qui y réſidoient, n'avoient pas un ſeul hôte. Tous les étrangers vivoient ſous des hangards mal conſtruits, ou ſous des arbres & des buiſſons. Nous remarquâmes qu'on avoit coupé les branches des cocotiers, afin de bâtir des huttes pour les Chefs.

1777. Juin.

Nous rencontrâmes, durant cette promenade, une demi-douzaine de femmes qui ſoupoient au même endroit. On mettoit les morceaux dans la bouche de deux d'entr'elles, &, lorſque nous

en demandâmes la raiſon, on nous dit qu'elles
1777. étoient *Taboo-Mattee*. Nous apprîmes, en fai-
Juin. ſant des recherches ultérieures, que l'une avoit lavé le cadavre d'un Chef deux mois auparavant, & qu'elle ne devoit toucher aucun aliment pendant cinq mois : l'autre avoit auſſi lavé le cadavre d'une perſonne d'un rang inférieur, & elle étoit ſoumiſe à la même abſtinence, qui devoit finir plutôt. Nous apperçûmes, à peu de diſtance de là une troiſieme femme, à qui on mettoit également les morceaux dans la bouche ; on nous avertit qu'elle avoit aidé à laver le corps du Chef, dont je parlois tout-à-l'heure.

21. Le Roi arriva à bord le 21, dès le grand matin; il venoit m'inviter à un ſpectacle, qu'il vouloit donner le même jour. Sa toilette étoit déjà faite; le Barbier lui avoit barbouillé toute la tête d'un fard rouge, afin de rougir ſes cheveux, qui étoient naturellement d'un brun foncé. Je l'accompagnai à terre après le déjeûner, & je trouvai ſes gens occupés à planter au front de notre maiſon, quatre longs poteaux, à deux pieds de diſtance l'un de l'autre, & de cette maniere : (oo oo) L'eſpace entre les poteaux fut enſuite rempli d'ignames; &, à meſure que les Naturels le remplirent, ils eurent ſoin d'aſſujettir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds

d'intervalle, afin d'empêcher que la preffion des ignames ne les féparât. Lorfque les ignames eurent atteint le fommet des premiers poteaux, ils en fuperpoferent de nouveaux, & les deux pyramides s'élevèrent à plus de trente pieds. Ils placerent, au fommet de la premiere, deux cochons cuits au four; ils mirent un cochon vivant au haut de la feconde, & ils attacherent au milieu un fecond cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité & de la promptitude avec laquelle ils formerent ces pyramides. Si j'avois ordonné aux matelots d'exécuter un pareil ouvrage, ils auroient juré qu'on ne pouvoit le faire fans charpentiers; les charpentiers auroient employé douze inftrumens divers, & au moins cent livres de clous; & avec tous leurs moyens, ils auroient mis, à cette opération, autant de journées que les Infulaires y mirent d'heures. Mais les matelots, comme la plupart des animaux amphibies, font de peu de fecours à terre. Quand les Naturels eurent garni de provifions ces deux pyramides, ils raffemblerent plufieurs autres tas d'ignames & de fruits à pain, de chaque côté de la fcène; & ils apporterent enfuite une tortue, une quantité confidérable d'excellent poiffon, une pièce d'étoffe, une natte, & quelques plumes rouges : le Roi vouloit me faire préfent

1777. Juin.

de toutes ces choses; il sembloit désirer que son présent surpassât celui que j'avois reçu de Féenou à *Hapaee*, & il y réussit.

1777. Juin.

Ils commencerent, à une heure, le *Mai* ou les Danses. La premiere fut presque une répétition de celle que nous avions vue à la fête de *Mareewagee*. La seconde eut pour premier danseur Toobou, l'ami du Capitaine Furneaux; quatre ou cinq femmes y parurent & elles exécuterent les évolutions & les pas, avec autant d'exactitude que les hommes. Les Acteurs se diviserent en deux bandes, & abandonnerent la scène à deux champions, qui se livrerent un de ces combats simulés de massues, dont j'ai déjà fait la description. A la fin de la troisieme danse, qui fut la derniere, deux autres guerriers arriverent avec leurs massues, & montrerent beaucoup de dextérité. Des combats de lutte & de pugilat remplacerent ces danses; l'un des Insulaires entra dans la lice avec une espèce de massue composée de la tige d'une feuille de cocotier, qui est dure & pesante; une arme aussi redoutable effraya sans doute les rivaux, & il ne s'en présenta point. (*a*) On répéta le *Bomai* pendant la nuit;

(*a*) Je ne me suis point trompé sur le sens de l'original, & s'il n'y a pas de faute d'impression, il

Poulaho lui-même y dansa, vêtu d'étoffes d'*Angleterre :* mais les danses exécutées durant cette nuit, ou durant cette journée, ne furent ni aussi belles, ni aussi animées que celles de Féenou, ou de Mareewagee; & il n'est pas besoin d'en parler davantage.

1777. Juin.

Je dînai à terre, afin de ne perdre aucune partie du Spectacle. Le Roi s'assit à ma table, mais il ne voulut ni boire ni manger. Je reconnus que la présence d'une femme que j'avois invitée à ce repas, d'après ses sollicitations, l'arrêtoit : nous découvrîmes ensuite qu'elle étoit d'un rang supérieur au sien. Dès que cette femme si imposante eut dîné, elle s'avança vers le Roi, qui mit ses mains sous les pieds de sa Souveraine, & elle se retira. Au même instant, Poulaho plongea ses doigts dans un verre de vin, & il reçut les hommages de tous les gens de sa suite. C'est la seule fois que nous l'ayions vu donner à quelqu'un des marques de respect. Il me demanda des feux d'artifice, & j'en fis tirer le soir; malheureusement les pièces se trouverent gâtées, & elles ne remplirent pas l'attente des Spectateurs.

---

faut entendre la phrase dans un sens ironique. *Note du Traducteur.*

CHAPITRE VIII.

Les Naturels dépouillent quelques-uns de nos Officiers. Description d'une pêche des Habitans du pays. Visite à Poulaho. Description d'un Fiatooka. *Observations sur la vie privée de Poulaho. Cérémonie funebre. De la plante appellée* Kava, *& de la liqueur qu'en tirent les Insulaires. Description de la petite Isle d'*Onevy. *L'un des Habitans est blessé par une Sentinelle. MM. King & Anderson vont voir le frere du Roi. Accueil qu'ils reçoivent. Autre cérémonie funebre. Maniere de passer la nuit. Remarques sur les districts qu'ils traverserent. Nous nous préparons à remettre à la voile. Eclipse de soleil observée d'une maniere imparfaite. Remarques de M. Anderson sur l'Isle & sur ses productions.*

COMME il n'y avoit plus de Fête à espérer,
1777. de notre côté ou de celui des Chefs, & que la
Juin. populace avoit satisfait sa curiosité, elle nous
22. quitta en grande partie le lendemain du *Haiva*
de

de Poulaho : cependant des voleurs rodoient encore autour de nous, & encouragés par la négligence de nos gens, ils nous déroboient sans cesse quelque chose. 1777. Juin.

Des Officiers des deux vaisseaux qui avoient fait une course dans l'intérieur de l'Isle, sans ma permission, & même sans que je le susse, revinrent le soir, après une absence de deux jours; ils étoient partis avec leurs fusils, avec des cartouches & avec des marchandises du goût du pays, & les Naturels eurent l'adresse de les dépouiller complétement durant cette expédition: il manqua d'en résulter des suites fâcheuses; car, dès que nos voyageurs furent de retour, ils se plaignirent au Roi par l'entremise d'Omaï, du traitement qu'ils avoient reçu. Poulaho ignorant mes intentions, & d'après ce qui étoit arrivé, craignant que je ne l'arrêtasse de nouveau, s'éloigna le lendemain de très-bonne heure; Féenou suivit cet exemple, & il ne resta pas dans 23. notre voisinage un Chef revêtu de quelque autorité. J'en fus très-fâché, & je témoignai à Omaï mon mécontentement de ce qu'il s'étoit mêlé d'une pareille affaire. Ma réprimande lui inspira le desir de ramener Féenou; il eut soin de l'assurer que je n'emploierois pas la force pour obliger les Insulaires à rendre ce qu'ils avoient

1777. Juin. pris à nos Meſſieurs, & ſa négociation eut du ſuccès. Féenou comptant ſur cette parole, reparut le ſoir, nous le reçûmes bien, & Poulaho revint auſſi le jour ſuivant.

Ces deux Chefs m'obſerverent, avec raiſon, qu'il falloit les avertir, lorſque les équipages voudroient aller dans l'intérieur du pays; ils ajouterent qu'en pareil cas, ils nous donneroient des guides & une eſcorte, & qu'ils ſe trouveroient reſponſables de notre sûreté. Je crois qu'avec cette précaution, un voyageur & ſes richeſſes ſont auſſi en sûreté à *Tongataboo*, que dans les pays du monde les mieux policés. Je ne me donnai aucun ſoin pour obtenir la reſtitution des choſes qu'on avoit priſes à nos Officiers ; cependant Féenou fit tout rendre, excepté un fuſil & un petit nombre d'articles d'une moindre valeur. Nous avions recouvré à cette époque, les coqs d'inde & la plupart des inſtrumens qu'on avoit dérobés à nos ouvriers.

25. Le 25, deux canots que j'avois envoyés à la découverte du canal le plus propre à regagner la haute mer, revinrent. Les *Maſters*, qui les commandoient, me dirent, que le canal au Nord, par lequel nous étions venus, étoit extrêmement dangereux, qu'il ſe trouvoit rempli de rochers de corail d'un bord à l'autre; mais qu'il y en

avoit un très-bon à l'Eſt, reſſerré cependant par de petites Iſles dans un de ſes points, & que nous aurions beſoin d'un vent très-favorable, c'eſt-à-dire, d'un vent d'Oueſt qui ne ſouffloit pas ſouvent ſur ce parage. Les deux bâtimens étoient approviſionnés de bois & d'eau, nos voiles ſe trouvoient réparées, & nous ne devions plus guères eſpérer de vivres des habitans; mais, comme il devoit y avoir une Eclipſe, le 5 du mois ſuivant, je réſolus de l'obſerver, s'il étoit poſſible, & de différer l'appareillage juſqu'après cette époque.

1777. Juin.

J'eus ainſi quelques jours de loiſir, & le 26, dès le grand matin, je m'embarquai ſur un canot avec Poulaho & quelques perſonnes de mes vaiſſeaux, pour *Mooa*, village où le Roi & d'autres Chefs, font leur réſidence ordinaire. Nous rencontrâmes ſur notre route, quatorze pirogues qui pêchoient enſemble dans le golfe; le fils de Poulaho étoit ſur une de ces embarcations, dont chacune portoit une eſpèce de verveux ou filet triangulaire, qui étoit étendu entre deux bâtons, & qui offroit à l'extrémité inférieure, un ſac pour recevoir & arrêter le poiſſon. Elles avoient déjà pris de très-beaux mullets, & elles nous en donnerent environ une douzaine. Je fus curieux de voir quelle eſt la maniere de pêcher des 26.

1777. Juin.

Naturels; & on me le montra tout de ſuite. Ils environnent d'un long filet pareil à notre ſeine, un bas-fond où ils croient que la pêche ſera heureuſe; les pêcheurs ſe mettent alors dans l'eau & ils plongent, dans la ſeine, les verveux dont je parlois tout-à-l'heure, ou bien ils y prennent les poiſſons au moment où ils s'échappent : le bas-fond qu'ils envelopperent de leur ſeine, ne contenant point de poiſſon, afin de nous mieux inſtruire des détails de l'opération (qui paroît ſûre,) ils y jetterent une partie de ceux qu'ils avoient déjà pris.

Nous quittâmes le fils de Poulaho & les pêcheurs, & quand nous fûmes au fond de la baie, nous débarquâmes à l'endroit où nous étions deſcendus lorſque nous fîmes une courſe inutile pour voir Mareewagee. Dès que nous fûmes à terre, le Roi chargea Omaï de me dire, que je ne devois pas avoir d'inquiétude ſur le canot ou ſur les choſes qui s'y trouvoient; que les Naturels ne toucheroient à rien. Nous reconnûmes enſuite qu'il avoit eu raiſon de nous donner cette aſſurance. On nous conduiſit au même inſtant à l'une des maiſons de Poulaho, qui n'étoit pas éloignée, & près de l'édifice public ou du *Malaee*, dans lequel nous étions entrés, quand nous allâmes à *Mooa* pour la premiere fois.

Quoiqu'elle fût assez grande, elle sembloit destinée à l'usage particulier du Roi, & elle se trouvoit au milieu d'une plantation. Poulaho s'assit à l'une des extrémités, & les Naturels qui vinrent lui faire leur cour, s'assirent en demi-cercle, à l'autre extrémité; au moment où ils entrerent, le Prince ordonna de préparer un bowl de *kava*, & de faire cuire des ignames pour nous. Tandis qu'on exécutoit ses ordres, j'allai voir, près de la maison, un *fiatooka* ou cimetiere qui, par son étendue & sa forme, paroissoit surpasser ceux que nous avions examinés sur les autres Isles: quelques personnes de la suite du Roi, m'accompagnerent, & Omaï me servoit d'interprete. On me dit que le cimetiere appartenoit au Roi: il étoit composé de trois maisons assez grandes, situées au sommet ou plutôt au bord d'une espèce de colline. Il y avoit à quelque distance un quatrieme édifice rangé sur la même ligne que les trois premiers; le second étoit le plus considérable; il se trouvoit sur une esplanade d'environ trois pieds de hauteur, longue de vingt-quatre pas & large de vingt-huit. Les autres étoient placés sur de petits mondrains artificiels élevés également de trois pieds; les planchers de ces édifices, ainsi que des sommets des mondrains qui les environnoient, étoient couverts de jolis

1777. Juin.

cailloux mobiles; de larges pierres plates, (*a*)
1777. d'un rocher de corail dur, taillées proprement,
Juin. & posées de champ, dont l'une avoit douze pieds de longueur & plus de douze pouces d'épaisseur, enfermoient le tout. Ce que nous n'avions jamais vu jusqu'alors, l'un de ces édifices étoit ouvert à l'un des côtés, & il y avoit en-dedans deux bustes de bois grossièrement façonnés; l'un près de l'entrée, & l'autre un peu plus avant dans l'intérieur. Les Naturels nous suivirent jusqu'à la porte, mais ils n'oserent pas en passer le seuil : nous leur demandâmes ce que signifioient ces bustes; on nous répondit qu'ils ne représentoient aucune divinité, & qu'ils servoient à rappeller le souvenir des Chefs enterrés dans le *fiatooka*. Nous jugeâmes qu'ils ne construisent pas souvent des monumens pareils; car ceux-ci avoient, selon toute apparence, plusieurs générations. On nous apprit qu'on avoit enterré des morts dans chacun de ces édifices, mais rien ne l'annonçoit. Nous y vîmes l'éperon sculpté d'une pirogue d'*O-Taïti* que la mer avoit jetté sur la côte. Une large prairie de gazon parsemée

(*a*) Les Cimetieres des Chefs des Isles *Carolines* sont enfermés de la même maniere. Voyez les *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, page 309.

d'arbres, parmi lesquels nous en distinguâmes de très-gros, de l'espèce appellée *Etoa* dans le pays, formoit le pied de la colline. Ces derniers arbres ressemblent aux cyprès, & ils produisent un bon effet dans un cimetiere. Nous apperçûmes aussi près de l'un des quatre édifices, une file de palmiers peu élevés, & derrière, un fossé rempli d'une multitude de vieux paniers. M. Webber a dessiné ce *fiatooka*, & la Gravure servira de supplément à la description qu'on vient de lire.

1777. Juin.

Après notre dîner, ou plutôt après que nous eûmes pris un léger rafraîchissement que nous avions apporté du vaisseau, nous nous avançâmes dans l'intérieur du pays, accompagnés de l'un des Ministres du Roi. Il défendit à la populace de nous suivre, & notre cortege ne fut pas nombreux. Il ordonna de plus à tous ceux que nous rencontrâmes sur notre route, de se tenir assis, jusqu'à ce que nous eussions passé; c'est-à-dire, qu'il leur enjoignit de nous donner la marque de respect, que cette peuplade ne donne qu'à ses Souverains. Nous trouvâmes le pays cultivé presque par-tout ; les plantations nous offrirent différentes sortes de fruits, & la plupart étoient environnées de haies. Quelques terreins exploités jadis, se reposoient. Ceux qui

n'avoient pas encore été mis en culture, pro-
1777. duiſoient néanmoins des arbres, d'où les Natu-
Juin. rels tirent du bois, & ils ſont utiles ſous ce rapport. Nous atteignîmes pluſieurs grandes maiſons inhabitées; on nous dit qu'elles appartenoient au Roi. Il y a une multitude de grands chemins bien fréquentés; & beaucoup de ſentiers qui menent aux divers cantons de l'Iſle. Comme les chemins ſont bons & le pays uni, notre petit voyage n'eut rien de pénible. Je ne dois pas oublier que lorſque nous fûmes ſur les parties les plus élevées de l'Iſle, à au moins cent pieds au-deſſus du niveau de la mer, nous découvrîmes ſouvent le rocher de corail, qu'on voit ſur la côte. Il étoit troué, & il offroit les hachures & les inégalités qu'offrent ordinairement les rochers expoſés à l'action des flots; &, quoiqu'il fût à peine recouvert de terreau, il produiſoit des plantes & des arbres d'une végétation très-forte. On nous conduiſit à divers petits étangs, & à des ruiſſeaux; mais, en général, l'eau me parut puante ou ſaumâtre; les Naturels me l'avoient citée néanmoins comme excellente. Les petits étangs ſont un peu dans l'intérieur des terres, & les ruiſſeaux, près de la côte de la baie, & au-deſſous de la marque de la marée haute; enſorte qu'on ne pourroit y prendre

une eau aſſez mauvaiſe, qu'au temps de la mer baſſe. 1777. Juin.

Nous ne fûmes de retour de cette promenade qu'à l'entrée de la nuit. Le ſouper nous attendoit; il fut compoſé d'un cochon cuit au four, de poiſſons & d'ignames, le tout extrêmement bien apprêté ſelon la méthode du pays. N'appercevant rien qui pût nous amuſer, nous ſuivîmes l'uſage des Inſulaires, & nous nous couchâmes. On avoit étendu ſur le plancher des nattes qui devoient nous ſervir de lits, & des pièces d'étoffe, qui nous tinrent lieu de couverture. Nous avions apporté du vin & de l'eau-de-vie, & le Roi, qui avoit bu beaucoup, dormit dans la même maiſon, ainſi que pluſieurs autres habitans de l'Iſle. Il ſe leva, de même que ſes compatriotes, long-temps avant la pointe du jour. Ils ſe mirent à cauſer au clair de la Lune; on imagine bien qu'ils parlerent de nous; le Prince raconta ce qu'il avoit vu ou ce qu'il avoit obſervé. Ils ſe diſperſerent de différens côtés au lever de l'aurore; mais ils ne tarderent pas à revenir, & ils amenerent une foule aſſez nombreuſe.

Ils préparerent alors un bowl de *Kava*. Tandis qu'ils compoſoient cette liqueur, j'allai faire une viſite à Toobou, l'Ami du Capitaine Furneaux, qui avoit près de cet endroit une maiſon,

dont la grandeur & la propreté égaloient les
1777. plus belles du canton. Je trouvai chez lui une
Juin. troupe d'Insulaires, qui préparoient aussi leur boisson du matin. Il me donna un cochon en vie; il m'en donna un second rôti, des ignames & une pièce d'étoffe. Lorsque je rejoignis le Roi, il étoit assis au milieu des gens de sa suite, & il buvoit un autre bowl de *Kava*. Quand il ne resta plus de liqueur, il dit à Omaï qu'il alloit à une cérémonie funèbre, appellée *Tooge*, en l'honneur d'un de ses fils mort depuis peu de temps, & il nous pria de l'accompagner. J'y consentis d'autant plus volontiers, que je m'attendois à découvrir quelque chose de nouveau ou de curieux.

Le Roi sortit d'abord suivi de deux vieilles femmes; il mit un habit neuf, ou plutôt une nouvelle pièce d'étoffe, par-dessus laquelle il plaça une natte déguenillée, qui devoit avoir servi à son grand-pere, dans une occasion pareille. Ses domestiques, ou les gens de son cortege, étoient tous vêtus de la même façon, mais leurs nattes ne paroissoient pas aussi antiques que celle de leur maître. Nous marchâmes précédés de huit ou dix personnes, qui portoient un rameau verd autour de leur cou. Poulaho avoit un rameau de la même espèce, qu'il

tint à la main, jufqu'au moment où nous approchâmes du lieu du rendez-vous; à cette époque, il le mit également autour de fon cou. Nous entrâmes dans un petit enclos, où nous vîmes une jolie maifon, & un homme affis à la porte. A mefure que les Infulaires entrerent, ils ôterent les rameaux qui leur fervoient de colliers, & ils les jetterent. Dès que le Roi fut affis, les Naturels s'affirent devant lui, felon l'ordre accoutumé. Il furvint une centaine de Naturels, la plupart d'un âge avancé, & équipés comme les premiers, & le cercle s'augmenta peu-à-peu. Tout le monde étant réuni, un des domeftiques de Poulaho apporta une groffe racine de *Kava*, & un vafe qui contenoit quatre ou cinq gallons. Plufieurs des affiftans mâcherent la racine, & le vafe fe remplit bientôt de liqueur. Sur ces entrefaites, d'autres préparoient les feuilles de bananier, qui devoient tenir lieu de coupes. On fervit la premiere coupe au Roi, qui ordonna de la préfenter à un homme qu'il indiqua; on lui offrit encore la feconde qu'il but : la troifieme fut pour moi. L'échanfon, qui les rempliffoit, demanda enfuite, fur chacune, à qui il falloit l'envoyer; l'un des Naturels nommoit la perfonne, & on fe conformoit à fes defirs. Quand il ne refta plus guères de liqueur,

1777.
Juin.

l'échanſon ne ſut trop à qui envoyer les coupes,
1777. & il conſulta ſouvent ceux qui ſe trouvoient
Juin. aſſis près de lui. La diſtribution ſe fit de la même maniere, tant qu'il y eut quelque choſe dans le vaſe. La moitié des aſſiſtans n'eut point de part à ce régal, & nous n'apperçûmes toutefois aucun mécontent. Nous ne comptâmes que ſix coupes de feuilles de bananiers; celui qui venoit de boire, jettoit la ſienne par terre, & des domeſtiques la ramaſſoient, & la portoient à l'échanſon qui la rempliſſoit. Le Roi & les Inſulaires furent aſſis tout le temps; ils conſerverent leur gravité ordinaire, & ils ſe dirent à peine quelques mots.

Nous imaginions que la cérémonie funèbre alloit enfin commencer; mais, lorſqu'ils eurent achevé de boire la *Kava*, ils ſe leverent, & ils ſe diſperſerent, à notre grand regret. Si ce fut réellement une cérémonie funèbre, elle fut un peu ſinguliere : au reſte, c'étoit peut-être le ſecond, le troiſieme, ou le quatrieme deuil; ou, ce qui arrivoit aſſez ſouvent, Omaï comprit mal ce que Poulaho lui avoit dit. Excepté le vêtement particulier des aſſiſtans, & le rameau verd qu'ils porterent d'abord autour de leur cou, nous étions tous les jours témoins de ce qui ſe paſſa dans cette aſſemblée.

☞ " Nous avions vu (*a*) quelquefois boire 1777.
„ la *Kava* dans les autres Isles; mais pas aussi Juin.
„ fréquemment qu'ici, où les Principaux du
„ pays ne font autre chose durant la matinée.
„ La *Kava* est une espèce de poivre, que les
„ Habitans cultivent, pour en tirer leur liqueur
„ favorite; ils l'estiment beaucoup; ils ont grand
„ soin d'écarter tout ce qui peut nuire à sa
„ croissance, & ils la plantent ordinairement
„ autour de leurs maisons. Elle ne s'éleve guè-
„ res au-delà de la hauteur d'un homme, quoi-
„ que j'en aie vu d'une élévation presque double.
„ Elle forme une multitude de branches; elle a
„ de larges feuilles en forme de cœurs, & des
„ tiges réunies. La racine est la seule partie
„ qu'on emploie aux *Isles des Amis*. Lorf-
„ qu'on la recueille, on la donne à des domes-
„ tiques, qui la brisent en morceaux, & qui la
„ nettoient avec une coquille, ou un morceau
„ de bois, & chacun en mâche une portion
„ qu'il rejette dans une feuille de bananier.
„ Celui qui doit préparer la liqueur, rassemble
„ toutes les parties ainsi mâchées; il les jette
„ dans un vase de bois, avec la quantité d'eau

(*a*) Ces détails sur la *Kava*, sont tirés du Journal de M. Anderson.

1777. Juin.

„ néceſſaire pour donner à la boiſſon un degré „ de force ſuffiſant. Il mêle enſuite le tout avec „ les mains; il jette, ſur la ſurface, des matie- „ res dont on fait les nattes; & il intercepte „ par-là les parties fibreuſes de la racine, qu'il „ ne manque pas de tordre, afin d'en exprimer „ ce qu'elles contiennent de liquide. On a déjà „ dit de quelle maniere on la diſtribue : on en „ met ordinairement un quart de pinte dans „ chaque coupe. Les Inſulaires étant habitués „ à ce breuvage, on n'apperçoit pas d'abord „ l'effet qu'il produit ſur eux; mais ceux d'en- „ tre nous qui voulurent en goûter, trouverent „ qu'elle enivre comme nos liqueurs fortes, ou „ plutôt qu'elle cauſe l'engourdiſſement qu'on „ éprouve, lorſqu'on a pris de l'opium, ou „ d'autres ſubſtances ſoporifiques. Quoique les „ Naturels ne gardent jamais cette liqueur, „ quoique je les aie vu en boire à ſept repriſes „ différentes, dans une matinée, elle eſt très- „ déſagréable, & la plupart ne peuvent l'avaler „ ſans friſſonner & ſans grimacer. „

Dès que la cérémonie fut terminée, nous partîmes de *Mooa*, afin de retourner aux vaiſſeaux. En deſcendant la lagune ou l'entrée, nous rencontrâmes deux pirogues qui revenoient de la pêche. Poulaho leur ayant ordonné d'aborder

notre canot, prit tout le poiſſon & tous les co- quillages, qu'elles conduiſoient à terre. Il arrêta enſuite deux autres embarcations, qu'il fouilla également, mais dans leſquelles il ne trouva rien. Je ne ſais pourquoi il exerça ce deſpotiſme, car notre canot étoit rempli de proviſions. Il me donna une partie du poiſſon qu'il avoit enlevé, & ſes ſerviteurs vendirent le reſte à bord de la *Réſolution*. Nous atteignîmes auſſi une grande pirogue à voile ; les Naturels qu'elle portoit, étoient debout, lorſque nous les approchâmes, & ils s'aſſirent juſqu'à ce que nous les euſſions dépaſſés : le Pilote lui-même qui tenoit le gouvernail, & qui ne pouvoit manœuvrer dans cette poſition, s'aſſit comme les autres.

1777. Juin.

Poulaho & diverſes perſonnes m'ayant aſſuré qu'*Onewy*, petite Iſle ſituée à environ une lieue, par le travers de la lagune, & au côté Nord du canal qui ſe trouve à l'Eſt, offroit de l'eau excellente, je voulois m'en aſſurer, & nous y débarquâmes. Je reconnus que cette eau eſt auſſi ſaumâtre que celle de l'étang & des ruiſſeaux, où nous avions rempli nos futailles. La main de l'homme n'a point changé la face de l'Iſle, qui n'eſt fréquentée que par des pêcheurs, & qui, outre les productions de l'Iſle *Palmerſton*, offre d'ailleurs quelques-uns des arbres appellés *Etoa*.

1777. Juin.

Après avoir quitté *Onevy*, où nous dinâmes, nous examinâmes un rocher de corail très-curieux, qui femble avoir été jetté fur le récif de cette terre. Il eft élevé de dix ou douze pieds au-deffus des flots qui l'environnent. La bafe, fur laquelle il eft appuyé, n'a pas plus d'un tiers de la circonférence du fommet, évaluée par nous à environ cent pieds, & couverte de ces-arbres nommés *Etoa* & *Pandanus*.

Lorfque j'arrivai fur la *Réfolution*, j'appris que tout s'étoit bien paffé durant mon abfence, & que les Naturels n'avoient pas commis un feul vol : Féenou & Futtafaihe fe vanterent beaucoup d'avoir maintenu une fi bonne police; nous en conclûmes que les Chefs font revêtus d'une grande autorité, & qu'ils font les maîtres de prévenir les défordres; mais ils n'y étoient guères difpofés, car on leur portoit ordinairement, & peut-être toujours ce qu'on nous déroboit.

Les Infulaires ne tarderent pas à troubler notre repos. Le lendemain, fix ou huit d'entr'eux attaquerent quelques-uns de nos gens qui fcioient des planches. La fentinelle tira, il y eut un des Naturels de bleffé, & nous en prîmes trois, que je tins en prifon jufqu'à la nuit, & que je ne renvoyai pas fans les punir. Ils furent enfuite un peu plus circonfpects, & ils nous cauferent moins

moins d'embarras. On doit attribuer ce changement de conduite, à la blessure d'un de leurs compatriotes. L'effet de nos armes à feu, dont nous les avions menacés jusqu'ici, les épouvanta sûrement. L'insolence journaliere des habitans de l'Isle, m'avoit déterminé à faire charger à petit plomb les fusils des sentinelles, & à permettre de tirer quelquefois. Je supposai que l'Insulaire avoit été blessé avec du petit plomb; mais M. King & M. Anderson l'ayant rencontré dans une de leurs promenades, ils reconnurent qu'il avoit été blessé d'une balle, que cependant la plaie n'étoit pas dangereuse. Je ne pus découvrir l'homme qui avoit enfreint mes ordres. Ceux sur qui tomboient les soupçons, étoient prêts à jurer que M. King & M. Anderson se trompoient; je n'en restai pas moins convaincu de la vérité du délit.

1777. Juin.

Le récit de la promenade, dont je viens de parler, remplira une lacune de quarante-huit heures, durant lesquelles il n'arriva rien de remarquable aux vaisseaux : c'est M. Anderson qui parle. ☞ " Nous partîmes le 30, M. King & „ moi, avec Futtafaihe; nous allâmes d'abord à „ sa maison, située à *Mooa*, très-près de celle „ de Poulaho, son frere. Nous fûmes à peine „ arrivés, qu'on tua un gros cochon, auquel on „ porta des coups multipliés sur la tête. Les

1777. Juin.

„ Naturels enleverent les ſoies d'une maniere „ très-adroite, à l'aide de quelques morceaux de „ bambous fendus, qui avoient un bord tran- „ chant; ils pratiquerent, avec le même inſtru- „ ment, un grand trou oval dans le ventre, & „ ils en tirerent les entrailles. Ils avoient pré- „ paré un four, c'eſt-à-dire, un trou creuſé en „ terre, rempli au fond de pierres de la groſſeur „ du poing, ſur leſquelles ils firent du feu, juſ- „ qu'à ce qu'elles fuſſent rouges. Ils prirent quel- „ ques-unes de ces pierres, & les ayant enve- „ loppées dans des feuilles de l'arbre à pain, ils „ en remplirent le ventre du cochon, & ils fer- „ merent l'ouverture avec d'autres feuilles : ils „ tamponnerent également l'anus. Le cochon „ ainſi arrangé, fut placé ſur des bâtons poſés „ en travers des pierres rouges, & couvert d'une „ quantité conſidérable de feuilles de bananiers. „ Ils l'envelopperent enſuite de terre; le four ſe „ trouvant fermé, on laiſſa cuire le cochon, „ ſans lui donner d'autres ſoins.

„ Nous parcourûmes ce pays ſur ces entre- „ faites, & nous ne vîmes rien de remarquable, „ ſi j'en excepte le *Fiatooka* d'une maiſon, „ ſituée ſur un mondrain artificiel, d'au moins „ trente pieds de hauteur. Il y avoit, à l'un des „ côtés de cet édifice, une prairie aſſez étendue,

„ & non loin de là beaucoup de terres incultes;
„ nous demandâmes pourquoi on laissoit ce dis- 1777.
„ trict en friche, & nos guides semblerent ré- Juin.
„ pondre qu'il dépendoit du *Fiatooka*, (c'étoit
„ celui de Poulaho,) & qu'on ne pouvoit y
„ toucher. Nous apperçûmes aussi, à peu de
„ distance, un certain nombre d'arbres, appellés
„ *Etooa*, couverts d'une multitude de grandes
„ chauve-souris de *Ternate*, qui produisoient
„ un bruit désagréable. Comme nous n'avions
„ point de fusils, nous n'en tuâmes aucune;
„ mais quelques-unes qui tomberent entre nos
„ mains à *Annamooka*, avoient trois pieds d'en-
„ vergure. Quand nous fûmes de retour auprès
„ de Futtafaihe, on nous servit le cochon qu'on
„ venoit de cuire, ainsi que plusieurs paniers
„ d'ignames grillées, & de noix de cocos. Nous
„ reconnûmes que c'étoit à nous à faire les hon-
„ neurs du repas; en qualité de ses hôtes, nous
„ devions disposer, à notre fantaisie, des ali-
„ mens préparés pour nous. L'Insulaire qui avoit
„ nettoyé le cochon le matin, le découpa d'une
„ maniere très-adroite, mais il ne fit cette opé-
„ ration que lorsque nous le lui ordonnâmes; il
„ se servit d'un bambou fendu, qui lui tint lieu
„ de couteau; il dépéça, & il trouva les join-
„ tures avec une légèreté & une promptitude

1777. Juin.

„ qui nous ſurprirent beaucoup. On plaça de-
„ vant nous les divers morceaux, qui peſoient
„ au moins cinquante livres; perſonne n'y tou-
„ cha qu'après que nous en eûmes mangé, &
„ que nous eûmes témoigné le déſir de voir, les
„ Naturels aſſis autour de nous, prendre part au
„ feſtin. Ils eurent même une ſorte de ſcrupule
„ de nous en priver, & ils finirent par deman-
„ der quelles perſonnes il falloit admettre à ce
„ régal. Ils furent charmés toutefois que l'uſage
„ de notre pays, ne s'opposât point à cette diſ-
„ tribution; les uns emporterent la portion qu'ils
„ reçurent, & les autres la mangerent ſur le
„ lieu. Nous eûmes bien de la peine à détermi-
„ ner Futtafaihe à goûter du cochon.

„ Après le dîner, ce Prince, ſuivi de cinq ou
„ ſix perſonnes, nous mena à l'endroit où s'étoit
„ paſſé la cérémonie funèbre, dont on a parlé
„ plus haut, mais nous reſtâmes en dehors de
„ l'enclos. Tous les Inſulaires qui nous accom-
„ pagnerent, avoient une natte par-deſſus leurs
„ vêtemens, & des feuilles autour du cou, ainſi
„ que la premiere fois; &, lorſque nous arri-
„ vâmes à une grande remiſe de pirogues ou-
„ verte, où ſe trouvoit du monde, ils jetterent
„ leurs feuilles, ils s'aſſirent devant l'édifice, &
„ ils ſe donnerent de petits coups de poing ſur

„ les joues. Ils se tinrent assis environ dix minu- 1777.
„ tes, avec une contenance très-grave, & ils se Juin.
„ disperserent sans dire un seul mot. Nous com-
„ prîmes alors ce que Poulaho nous avoit dit
„ du *Tooge*; nous jugeâmes que le Roi étoit
„ venu, peu de jours auparavant, pratiquer ici la
„ même cérémonie, & que nous ne nous en ap-
„ perçûmes pas, parce qu'elle ne prit que quel-
„ ques minutes. Il paroît que c'étoit une conti-
„ nuation du deuil ou de la cérémonie funèbre;
„ qu'ils se recueilloient un moment, & qu'ils
„ exprimoient leurs regrets. Nous demandâmes
„ la cause de leur affliction, & nous apprîmes
„ qu'elle étoit la suite de la mort d'un Chef,
„ arrivée depuis peu à *Vavaoo;* que la cérémo-
„ nie duroit depuis cette époque, & qu'elle
„ continueroit long-temps.

„ Le soir, on nous servit des ignames, des
„ noix de cocos, & un petit cochon apprêté
„ comme celui du matin. Futtafaihe, s'apperce-
„ vant que nous désirions les voir partager sans
„ façon notre repas, nous pria tout de suite de
„ le charger de la distribution, & de désigner
„ les personnes que nous voulions régaler. Dès
„ que le souper fut fini, on apporta une multi-
„ tude d'étoffes qui devoient nous tenir lieu de
„ lit; mais un usage singulier, inventé par la

„ molleſſe des Chefs, qui ſe font donner des
1777. „ coups légers, tandis qu'ils dorment, nous
Juin. „ troubla beaucoup. Deux femmes s'aſſirent près
„ de Futtafaihe, & exécuterent cette opération
„ qu'on nomme *Tooge-Tooge* dans la langue du
„ pays; elles frapperent vivement ſur ſon corps
„ & ſur ſes jambes, comme ſur un tambour,
„ avec leurs deux poings, juſqu'au moment où
„ il s'endormit; &, ſi l'on peut employer ici le
„ terme de *Macer*, elles le *macerent* toute la
„ nuit, en gardant néanmoins des intervalles de
„ repos très-courts. Quand le Chef eſt une fois
„ endormi, elles affoibliſſent & ralentiſſent un
„ peu leurs coups, mais elles les renforcent &
„ elles les multiplient, ſi elles s'apperçoivent
„ qu'il va s'éveiller. Nous remarquâmes, vers la
„ fin de la nuit, que les berceuſes de Futtafaihe
„ ſe relevoient, & qu'elles dormoient chacune
„ à leur tour. Il ſemble que cet exercice doit
„ troubler le ſommeil, mais on l'emploie ſûre-
„ ment ici comme un ſoporifique, & rien ne dé-
„ montre mieux les effets remarquables que pro-
„ duit l'habitude. Le bruit cauſé par les berceu-
„ ſes, ne fut pas la ſeule choſe qui nous empê-
„ cha de dormir; les Inſulaires qui paſſèrent la
„ nuit dans la maiſon, cauſerent ſouvent entr'eux
„ à haute voix; ils ſe leverent, avant le jour,

„ & ils firent un repas de poiſſons & d'ignames:
„ les alimens furent apportés par un homme qui 1777.
„ paroiſſoit bien inſtruit de l'inſtant précis où il Juin.
„ devoit ſervir cette collation nocturne.

„ Nous nous mîmes en route le lendemain, 1 Juill.
„ accompagnés de Futtafaihe, & nous longeâ-
„ mes le côté oriental de la baie, juſqu'à la
„ pointe. Le terrein de cette bande eſt bien cul-
„ tivé, mais on n'y voit pas un auſſi grand nom-
„ bre d'enclos qu'à *Mooa*. Parmi beaucoup d'au-
„ tres champs de bananiers, nous en remarquâ-
„ mes un qui avoit au moins un mille de long,
„ qui ſe trouvoit en bon état, & où la végéta-
„ tion de chaque arbre étoit très-forte. Nous
„ obſervâmes, durant la route, que Futtafaihe
„ exerçoit avec modération une grande autorité:
„ au reſte, il jouiſſoit peut-être de ce pouvoir,
„ moins en ſa qualité de Chef, qu'en qualité
„ de Prince de la Famille Royale. Il envoya
„ chercher du poiſſon dans un endroit; il exigea
„ ailleurs qu'on lui apportât des ignames; il
„ leva diverſes contributions, & on exécuta ſes
„ ordres avec autant d'empreſſement, que s'il
„ avoit été le maître abſolu de toutes les pro-
„ priétés. Lorſque nous fûmes arrivés ſur la
„ pointe de l'Iſle, les Inſulaires parlerent d'un
„ de leurs compatriotes, qui avoit reçu un coup

1777. Juillet.

„ de fusil; nous desirâmes de le voir, & on „ nous mena dans une maison, où nous trouvâ„ mes un homme, qui en effet avoit reçu un „ coup de fusil à l'épaule : la blessure ne me „ parut pas dangereuse; la balle étoit entrée un „ peu au-dessus de la partie intérieure de l'os „ du cou, & elle avoit passé obliquement par„ derrière. La plaie nous prouva clairement que „ c'étoit le Naturel, sur qui l'une des sentinel„ les avoit tiré trois jours auparavant, malgré „ l'ordre positif de ne charger les fusils qu'avec „ du petit plomb. Nous indiquâmes à ses amis „ de quelle maniere ils devoient panser la bles„ sure, où l'on n'avoit rien appliqué; & ils pa„ rurent charmés d'apprendre qu'après un cer„ tain temps le malade se porteroit bien : mais, „ quand nous les quittâmes, ils nous dirent de „ lui envoyer des ignames & d'autres choses; „ leur ton nous fit croire qu'ils regardoient com„ me un devoir de notre part de nourrir le ma„ lade, jusqu'à ce qu'il fût guéri.

„ Pour nous rendre aux vaisseaux, nous tra„ versâmes la baie, le soir, sur une pirogue „ que Futtafaihe nous procura, en usant de sa „ prérogative; il appella la premiere qui passa „ près de nous. Il prit aussi un gros cochon, „ & un domestique qui apportoit un paquet

„ d'étoffes, dont il vouloit nous faire présent ;
„ mais la pirogue étoit si petite, que nous ne 1777.
„ voulûmes pas y embarquer le cochon & l'é- Juillet.
„ toffe ; & le Prince donna des ordres, pour
„ qu'on nous les amenât le lendemain. „

J'avois prolongé mon séjour sur cette Isle, à cause de l'éclipse qui devoit avoir lieu bientôt. Mais, le 2 Juillet, en examinant le Micromètre 2.
qui appartenoit au Bureau des Longitudes, je le trouvai brisé dans un endroit, & hors d'état de servir, sans y faire des réparations, pour lesquelles il ne restoit pas assez de temps. J'ordonnai les préparatifs de notre départ, & on rembarqua le bétail, la volaille, & les autres animaux, à l'exception de ceux que je voulois laisser dans l'Isle. J'avois projetté d'abord d'y déposer un coq d'Inde & une poule ; il ne m'en restoit alors que deux couples, & l'une des poules fut étranglée par la mal-adresse & l'ignorance d'un de mes gens. J'avois apporté trois coqs d'Inde sur ces Isles : l'un fut tué, comme je l'ai dit plus haut, & le second périt des coups que lui donna le chien inutile d'un de mes Officiers. Ces deux accidens m'ôterent les moyens d'enrichir les *Isles des Amis*, d'un coq d'Inde & d'une poule, & de transplanter en même-temps cette espèce à O-Taïti, terre à laquelle on les

avoit primitivement destinés. Je regrettai ensuite
1777. de n'avoir pas donné la préférence à *Tongata-*
Juillet. *boo*, où ce présent auroit été plus utile qu'à O-Taïti ; car les Insulaires se seroient sûrement plus occupés que les O-Taïtiens du soin d'en multiplier la race.

3. Le 3, nous levâmes l'ancre, & nous conduisîmes les vaisseaux derrière *Pangimodoo*, afin de profiter du premier vent favorable, pour sortir des passes. Le Roi dîna avec moi, & j'observai que nos assiettes attiroient beaucoup son attention. Je lui en offris une, & je lui dis que je la lui donnerois d'étain ou de faïance : il préféra celle d'étain, & il se mit à nous indiquer les différens usages auxquels il la destinoit. Il en indiqua deux si extraordinaires, que je ne dois pas les oublier ici. Il nous dit que lorsqu'il iroit faire un voyage sur quelques-unes des autres Isles, il laisseroit son assiette à *Tongataboo*, pour le représenter pendant son absence, & que les habitans paieroient à ce meuble, le tribut d'hommages qu'ils paient à sa personne. Je lui demandai ce qu'il avoit employé jusqu'alors en pareille occasion, & j'eus la satisfaction d'apprendre que lorsqu'il s'étoit éloigné de sa résidence, les Insulaires avoient fait leur cour à un vase de bois, dans lequel il lavoit ses mains. Le second usage

auquel il vouloit employer l'assiette, n'étoit pas moins singulier; il comptoit s'en servir au-lieu de son vase de bois, pour découvrir les voleurs. Il nous assura que lorsqu'on déroboit quelque chose, & qu'on ne pouvoit découvrir le voleur, tous les Naturels s'assembloient devant lui, au moment où il lavoit ses mains dans le vase de bois; qu'on nettoyoit ce vase, & que les Insulaires s'approchoient l'un après l'autre, & le touchoient de la même maniere qu'ils touchent ses pieds, quand ils viennent lui faire leur cour; que si le coupable osoit le toucher, il mouroit sur le champ; qu'il expiroit de la main des Dieux, sans qu'il fût nécessaire de le tuer: & que si l'un des Naturels refusoit d'approcher, son refus prouvoit clairement qu'il avoit commis le vol.

1777. Juillet.

Le ciel fut sombre & nébuleux, & il tomba de la pluie dans la matinée du 5, jour de l'éclipse, ensorte que nous eûmes peu d'espoir de faire des observations. Sur les neuf heures, il y eut une éclaircie d'une demi-heure, durant laquelle le Soleil se montra par intervalles; l'atmosphère s'obscurcit ensuite complétement, jusqu'à une minute ou deux avant l'éclipse. Nous étions à nos télescopes, M. Bayly, M. King, le Capitaine Clerke, M. Bligh & moi. Je manquai

5.

1777. Juillet.

l'obſervation, parce que le verre coloré, dont je faiſois uſage pour affoiblir les rayons du Soleil, étoit trop foncé dans cette circonſtance, où des nuages paſſoient continuellement ſur le diſque de l'aſtre; & M. Bligh n'avoit pas encore eu le temps d'amener le Soleil dans le champ de ſon téleſcope. Ainſi, le commencement de l'éclipſe ne fut obſervé que par nos trois autres Meſſieurs; & même leur réſultat diſféra de pluſieurs ſecondes.

M. Bayly l'obſerva à	$11^h 46' 23'' \frac{1}{2}$	temps apparent.
M. King, à	11 46 28	
Et le Capitaine Clerke à	11 47 5	

M. King & M. Bayly obſerverent avec les lunettes achromatiques, qui appartenoient au Bureau des Longitudes, & qui amplifioient également; & le Capitaine Clerke avec un des téleſcopes de réflexion. Le Soleil ſe montra de temps en temps, juſques vers le milieu de l'éclipſe, & on ne le vit plus de toute la journée, de maniere que nous ne pûmes obſerver la fin de l'éclipſe. Nous regrettâmes peu d'avoir manqué l'obſervation, parce que nous avions déjà déterminé aſſez exactement la longitude du lieu, par des obſervations de Lune, que je rapporterai plus bas.

Lorſque nous jugeâmes que l'éclipſe devoit être finie, on abattit les obſervatoires, & j'envoyai à bord tout ce qui n'y avoit pas encore été conduit. Aucun des Naturels n'ayant pris ſoin, ou ne s'étant occupé des trois moutons que j'avois donnés à Mareewagee, je les fis ramener aux vaiſſeaux. Si je les euſſe laiſſés ſur cette Terre, ils auroient couru grand riſque d'être tués par les chiens. Il n'y avoit point de chiens à *Tongataboo*, lorſque j'y abordai en 1773; mais j'en trouvai un aſſez grand nombre cette fois : ils venoient des mâles & des femelles que j'y avois dépoſés moi-même, & de quelques autres apportés depuis, d'une Iſle peu éloignée, qu'on nomme *Feejee*. Cependant ils ne s'étoient pas répandus ſur les autres Iſles de ce groupe, & ils appartenoient tous aux Chefs.

1777. Juillet.

M. Anderſon m'a donné ſur cette Iſle & ſur ſes productions, quelques détails que je vais inférer ici. Comme nous venions d'y paſſer trois ſemaines, & que nous n'y relâchâmes que trois jours en 1773, (*a*) on ſent que nous avons dû acquérir plus de lumieres ſur l'hiſtoire naturelle du pays, & les mœurs des habitans. D'ailleurs les recherches toujours inſtructives & toujours

(*a*) Du 4 au 7 Octobre.

1777. Juillet. intéreſſantes de M. Anderſon, ſuppléeront aux erreurs & aux omiſſions qui peuvent ſe trouver dans la relation de mon ſecond voyage.

☞ " L'Iſle d'*Amſterdam*, ou de *Tonga-taboo*, ou, comme les Naturels l'appellent ſouvent, de *Tonga*, a environ vingt lieues de tour; elle eſt un peu oblongue, mais beaucoup plus large à l'extrémité orientale ; ſa plus grande longueur ſe trouve de l'Eſt à l'Oueſt. La côte Sud, que je vis en 1773, eſt en ligne droite; elle offre des rochers de corail de huit ou dix pieds de hauteur; & elle ſe termine perpendiculairement, excepté en quelques endroits, où elle eſt interrompue par de petites grèves de ſable, ſur leſquelles on apperçoit, à la marée baſſe, une file de rochers noirs. La largeur de l'extrémité Oueſt n'excède pas cinq ou ſix milles, & la côte y eſt, à bien des égards, pareille à celle de la bande méridionale : la bande Nord eſt environnée par-tout de bas fonds & d'Iſles, & la côte y eſt baſſe & ſablonneuſe. L'extrémité orientale reſſemble vraiſemblablement à celle du Sud ; car le rivage commence à ſe remplir de rochers, vers la pointe Nord-Eſt, quoiqu'il n'ait pas plus de ſept à huit pieds d'élévation.

„ On peut compter cette terre au nombre „ des Isles basses ; en effet, les arbres de la „ partie occidentale où nous étions à l'ancre, „ se montroient à peine ; & la pointe Sud-„ Est, est le seul district proéminent que nous „ pussions appercevoir des vaisseaux. Lorsqu'on „ est à terre, on voit néanmoins plusieurs ter-„ reins qui s'élevent & s'abaissent doucement. „ Le pays en général n'offre pas ce magnifi-„ que paysage qui résulte d'une multitude de „ collines, de vallées, de plaines, de ruisseaux „ & de cascades; mais il étale, aux yeux des „ spectateurs, la fertilité la plus abondante. Les „ lieux abandonnés aux soins de la nature, an-„ noncent la richesse du sol, aussi-bien que „ les districts cultivés par les Insulaires. La ver-„ dure est perpétuelle dans les uns & les au-„ tres, & toutes les productions végétales y „ sont d'une extrême force. De loin, l'Isle en-„ tiere paroît revêtue d'arbres de différentes tail-„ les, dont quelques-uns sont très-gros. Les „ grands cocotiers élèvent toujours leur tête „ panachée, & ils ne contribuent pas foiblement „ à la décoration de cette scène. Le *Boogo*, „ qui est une espèce de figuier à feuilles étroi-„ tes & époinrées, est l'arbre le plus consi-„ dérable : le *Pandanus*, des *Hybiscus* de

1777. Juillet.

1777. Juillet.

„ plusieurs sortes, le *Faitanoo*, dont on a déjà „ parlé plus d'une fois, & un petit nombre „ d'arbres, sont les arbrisseaux & les petits ar- „ bres, que présentent communément les can- „ tons en friche, sur-tout vers la mer. Si les „ diverses choses, qui forment les grands pay- „ sages, n'y sont pas nombreuses, il y a une „ foule de sites qu'on peut appeller de jolis „ points de vue; ils sont répandus autour des „ champs mis en culture & des habitations, „ & particulièrement autour des *Fiatookas*, où „ l'art, & quelquefois la nature, ont beaucoup „ fait pour le plaisir des yeux.

„ *Tongataboo* étant peu éloigné du tropi- „ que, le climat y est plus variable que sur les „ Isles situées plus près de la ligne : au reste, „ nous y relâchâmes au solstice d'hyver, & il „ faut peut-être attribuer à la saison, l'instabilité „ du temps. Les vents y soufflent le plus sou- „ vent entre le Sud & l'Est ; & lorsqu'ils sont „ modérés, on a ordinairement un ciel pur. „ Quand ils deviennent plus frais, l'atmosphère „ est chargée de nuages ; mais elle n'est point „ brumeuse, & il pleut fréquemment. Les vents „ passent quelquefois au Nord-Est, au Nord- „ Nord-Est, ou même au Nord-Nord-Ouest; „ mais ils ne sont jamais d'une longue durée,

„ &

„ & ils ne soufflent pas avec force de ces points „ du compas, quoiqu'ils se trouvent en général „ accompagnés d'une grosse pluie, & d'une „ chaleur étouffante. On a déjà dit que les végétaux se succèdent d'une maniere très-rapide: „ je ne suis pas sûr toutefois que les variations „ de l'atmosphère, qui produisent cet effet, „ soient assez frappantes pour être remarquées „ des Naturels, ou que les diverses saisons déterminent leur régime. Je suis même tenté de „ croire le contraire, car le feuillage des productions végétales, n'éprouve point d'altération sensible aux diverses époques de l'année; „ chaque feuille qui tombe est remplacée par „ une autre, & on jouit d'un printemps universel & continu.

1777. Juillet.

„ Un rocher de corail, le seul qui se présente sur la côte, sert de base à l'Isle, si nous „ pouvons en juger d'après les endroits que „ nous avons examinés. Nous n'y apperçûmes „ pas le moindre vestige d'aucune autre pierre, „ si j'en excepte les petits cailloux bleus répandus autour des *Fiatookas*, & une pierre „ noire polie & pesante, qui approche du *Lapis Lydius*, & dont les Naturels font leurs „ haches. Il est vraisemblable que ces dernieres „ pierres ont été apportées des terres des envi-

1777. Juillet.

„ rons, car nous achetâmes de l'un des Insulai-
„ res un morceau de pierre de la nature des ar-
„ doises & couleur de fer, que les habitans du
„ pays ne connoissoient pas. Quoique le corail
„ s'élance en beaucoup d'endroits au-dessus de la
„ surface du terreau, le sol est en général, d'une
„ profondeur considérable. Dans tous les dis-
„ tricts cultivés, il est communément noir &
„ friable, & il semble venir en grande partie
„ du détriment des végétaux : il est probable
„ qu'il se trouve une couche argilleuse au-des-
„ sous, car on la rencontre souvent dans les
„ terreins bas, & dans ceux qui s'élèvent, &
„ sur-tout en divers endroits près de la côte,
„ où il est un peu renflé; lorsqu'on le fouille,
„ il paroît quelquefois rougeâtre, plus ordinai-
„ rement brunâtre & compacte. Dans les parties
„ où la côte est basse, le sol est sablonneux,
„ ou plutôt de corail trituré; il produit néan-
„ moins des arbrisseaux très-vigoureux, & les
„ Naturels le cultivent de temps en temps avec
„ succès.

„ Les principaux fruits que cultivent les Na-
„ turels, sont les bananes, dont on compte
„ quinze sortes ou variétés, le fruit à pain,
„ deux espèces de ce fruit, qu'on trouve à
„ *O-Taïti*, & qu'on y appelle *Jambu*, &

„ *Eeevee* (le dernier eſt de la nature de la
„ prune) & une multitude de *Shaddecks*, 1777.
„ qu'on y voit auſſi ſouvent dans l'état de Juillet.
„ nature.

„ Deux eſpèces d'ignames, dont la premiere „ eſt noire & ſi groſſe qu'elle peſe ſouvent vingt „ ou trente livres, & dont la ſeconde, blanche „ & longue, en peſe rarement une; une groſſe „ racine appellée *Kappe:* une autre qui approche de nos patates blanches, & qu'on nomme „ *Mawhaha*, le *Talo* ou le *Cocos* de quelques „ Iſles des environs, & une derniere appellée „ *Jeejee*, forment la liſte des plantes de *Tongataboo*.

„ Outre un grand nombre de cocotiers, il y a „ trois autres eſpèces de palmiers, dont deux „ ſont rares. L'un eſt appellé *Beeoo;* il s'élève „ preſque à la hauteur du cocotier; il a de très-larges feuilles, diſpoſées comme celles d'un „ éventail, & des grappes de noix globulaires, „ de la groſſeur d'une balle de piſtolet: ces noix „ croiſſent parmi les blanches; elles portent une „ amande très-dure, qu'on mange quelquefois. „ Le ſecond eſt une eſpèce de chou palmiſte, „ diſtingué ſeulement du coco, en ce qu'il eſt „ plus épais, & qu'il a des feuilles découpées; „ il produit un chou de trois ou quatre pieds

„ de long; on voit, au fommet de ce chou,
1777. „ des feuilles, & au bas, un fruit qui eft à peine
Juillet. „ de deux pouces de longueur, qui reffemble à
„ une noix de cocos oblongue, & qui offre une
„ amande infipide & tenace, que les Naturels
„ appellent *Neeoogola*, ou la noix de cocos
„ rouge, parce qu'elle prend une teinte rougeâ-
„ tre, lorfqu'elle eft mûre. La troifieme efpèce,
„ qui fe nomme *Ongo-ongo*, eft beaucoup plus
„ commune; on la trouve autour des *Fiatoo-*
„ *kas :* fa hauteur ordinaire eft de cinq pieds;
„ mais elle a quelquefois huit pieds d'élévation;
„ elle préfente une multitude de noix ovales &
„ comprimées, qui font auffi groffes qu'une
„ pomme de reinette, & qui croiffent immédia-
„ tement fur le tronc, parmi les feuilles. L'Ifle
„ produit d'ailleurs une multitude de cannes de
„ fucre excellentes, dont les Naturels prennent
„ foin, des gourdes, des bambous, des fouchets
„ des Indes, & une efpèce de figue, de la grof-
„ feur d'une petite cerife, appellée *Matte*,
„ qu'on mange quelquefois; au refte le catalo-
„ gue des plantes qui croiffent naturellement,
„ eft trop nombreux pour l'inférer ici. Indé-
„ pendamment du *Pemphis decafpermum*, du
„ *Mallococca* & du *Maba*, & de quelques
„ autres genres nouveaux décrits par le Docteur

„ Forster, (*a*) on en trouve un petit nombre „ d'autres, que la saison de l'année, ou la brié- „ veté de son séjour, ne lui ont peut-être pas „ permis de remarquer. J'ajouterai que notre re- „ lâche fut beaucoup plus longue, que cepen- „ dant nous ne vîmes pas en fleur plus de la „ quatrieme partie des arbres & des plantes, & „ qu'ainsi je suis bien éloigné d'en connoître les „ différentes espèces.

1777. Juillet.

„ Les quadrupèdes du pays se bornent à des „ cochons, à un petit nombre de rats, & à „ quelques chiens qui ne sont pas indigènes, „ mais qui viennent des couples que nous y lais- „ sâmes en 1773, & de ceux que les Naturels „ ont tiré de *Feejee*. Les volailles sont d'une „ grande taille, & vivent dans l'état de domes- „ ticité.

„ Nous remarquâmes, parmi les oiseaux, des „ perroquets un peu plus petits que les perro- „ quets gris ordinaires, dont le dos & les aîles „ sont d'un verd assez foible, la queue bleuâtre, „ & le reste du corps couleur de suie ou de „ chocolat; des perruches de la grandeur d'un „ moineau, d'un beau verd jaunâtre, ayant le

(*a*) Voyez son Ouvrage, qui a pour titre : *Caracteres generum plantarum*, Lond. 1776.

1777. Juillet.

„ sommet de la tête d'un azur brillant, le cou „ & le ventre rouges : une troisieme espèce, „ de la taille d'une colombe, a le sommet de la „ tête & les cuisses bleus, le cou, la partie in- „ férieure de la tête, & une partie du ventre „ cramoisi, & le reste d'un joli verd.

„ Nous apperçûmes des chouettes de la gran- „ deur de nos chouettes ordinaires, mais d'un „ plumage plus beau; des coucous pareils à ceux „ de l'Isle *Palmerston* ; des martins-pêcheurs, „ de la grosseur d'une grive, d'un bleu verdâ- „ tre, & portant un collier blanc; un oiseau de „ l'espèce de la grive, dont il a presque la taille. „ Celui-ci porte deux cordons jaunes à la racine „ du bec : c'est le seul oiseau chantant que nous „ ayions rencontré; mais il produit des sons si „ forts & si mélodieux, que les bois sont rem- „ plis de son ramage, au lever de l'aurore, le „ soir, & à l'approche du mauvais temps.

„ Je ne dois pas oublier, dans la liste des „ oiseaux de terre, des râles de la grandeur d'un „ pigeon, qui sont d'un gris tacheté, & qui ont „ le cou brun; une autre espèce qui est noire, „ qui a les yeux rouges, & qui n'est pas plus „ grosse qu'une alouette; deux espèces de gobe- „ mouches, une très-petite hirondelle, trois es- „ pèces de pigeons, dont l'une est le ramier-

„ cuivre de M. Sonnerat; (*a*) la feconde n'a
„ que la moitié de la groffeur du pigeon ordi- 1777.
„ naire; elle eft d'un verd pâle au dos & aux Juillet.
„ aîles, & elle a le front rouge; la troifieme
„ un peu moindre, eft d'un brun pourpre, &
„ blanchâtre au-deffous du corps.

„ Les oifeaux marins, ou ceux qui fréquen-
„ tent la mer, qu'on trouve à *Tongataboo*,
„ font les canards que nous avons vus en petite
„ quantité à *Annamooka* (on n'en rencontre
„ guères) les hérons bleus & blancs; les oi-
„ feaux du Tropique, les noddies communs, les
„ hirondelles de mer blanches, une nouvelle
„ efpèce qui eft couleur de plomb, & qui a la
„ tête noire; un petit courlis bleuâtre, un grand
„ pluvier tacheté de jaune. Outre les groffes
„ chauve-fouris indiquées plus haut, je ne dois
„ pas oublier la chauve-fouris commune.

„ Les feuls animaux nuifibles ou dégoûtans
„ de la famille des reptiles ou des infectes, font
„ les ferpens de mer de trois pieds de longueur,
„ qui offrent alternativement des anneaux blancs
„ & noirs, & qu'on voit fouvent fur la côte,
„ quelques fcorpions & des *Centipedes*. Il y a
„ de beaux *Guanoes* verds, d'un pied & demi

(*a*) Voyage à la Nouvelle-Guinée, planche 102.

1777. Juillet.

„ de long, un second lézard brun & tacheté, „ d'environ douze pouces de longueur, & deux „ autres plus petits. On distingue, parmi les in- „ sectes, de belles teignes, des papillons, de „ très-grosses araignées & d'autres. J'ai remarqué „ en tout cinquante espèces d'insectes.

„ La mer abonde en poissons, mais les espè- „ ces ne m'en parurent pas aussi variées que je „ l'espérois. Les plus communs sont les mullets, „ plusieurs sortes de poissons-perroquets; le pois- „ son d'argent; les *vieilles femmes*, (*a*) des „ soles joliment tachetés, des *Leather Jackets*, „ des bonites & des albicores, des anguilles, „ les mêmes que nous avions trouvées à l'Isle „ *Palmerston*, des requins, des raies, des flû- „ tes, (*b*) une espèce de brochet, & des diables „ de mer.

„ Les récifs & les bas-fonds si nombreux au „ côté septentrional de l'Isle, sont remplis d'une „ multitude de coquillages très-variés; & il y en „ a beaucoup qu'on regarde comme précieux „ dans nos Cabinets d'Histoire Naturelle. Je me „ contenterai d'indiquer ici le véritable marteau, „ dont je ne pus me procurer un échantillon

---

(*a*) Il y a dans l'original *Old wives.*

(*b*) On lit *Pipe fish* dans le texte.

„ entier; une groſſe huître dentelée, & bien
„ d'autres qui ne ſont pas de l'eſpèce commune; 1777. Juillet.
„ des *Panamas*, des cônes, une vis énorme
„ qu'on trouve auſſi aux *Indes Orientales*; des
„ huîtres perlieres; pluſieurs de ces huîtres pa-
„ roiſſent avoir échappé aux recherches des Na-
„ turaliſtes & des Amateurs les plus curieux. On
„ y trouve auſſi du frai de poiſſons de pluſieurs
„ ſortes; une multitude de belles étoiles de mer,
„ & des coraux très-variés: j'en remarquai deux
„ rouges; le premier portoit de jolies branches,
„ & le ſecond étoit tubuleux. Les crabes & les
„ écreviſſes y ſont très-abondans & très-variés.
„ Il faut ajouter à ce catalogue pluſieurs eſpèces
„ d'éponges, le lievre de mer, des *holoturiae*,
„ & diverſes ſubſtances de ce genre.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Premieres opérations du Voyage jusqu'à notre départ de la Nouvelle-Zélande.

LIVRE SECOND.

Opérations du Voyage depuis notre départ de la NOUVELLE-ZÉLANDE, *jusqu'à notre arrivée à* O-TAÏTI, *ou aux Isles de la* SOCIÉTÉ.

Fin de la Table des Chapitres.

Ce témoignage public de reconnoiſſance me rappelle que je dois auſſi remercier ceux dont j'ai reçu des ſecours. J'ai de grandes obligations au Capitaine King, qui a bien voulu me donner des avis & des conſeils dans un grand nombre de cas, où le Journal de M. Cook demandoit une explication ; qui a marqué les longitudes & les latitudes, en pluſieurs endroits, que M. Cook avoit laiſſés en blanc, & qui a rectifié les Tables des Obſervations Aſtronomiques.

J'ai conſulté ſouvent auſſi le Lieutenant Roberts, & je l'ai toujours trouvé prêt à m'aider & à me diriger, lorſqu'il s'agiſſoit d'éclaircir quelques difficultés nautiques.

Mais je dois des remercimens particuliers à M. Wales, qui, outre les morceaux précieux qu'il a fournis à cette Introduction, s'eſt empreſſé comme moi d'être utile à Miſtriſſ Cook : il a pris de bon cœur la peine de diriger, d'après les Livres de Lock, les Tables de la route des vaiſſeaux, leſquelles ajoutent infiniment au mérite de cet Ouvrage.

Je dois beaucoup au Comité de la Compagnie de la *Baie de Hudſon*, qui m'a communiqué, ſans réſerve, tout ce qu'il avoit d'intéreſſant dans ſes Archives ; mais j'ai des obligations particulieres à M. Wegg, qui m'a procuré pluſieurs occaſions de m'entretenir avec le Gouverneur Hearne & le Capitaine Chriſtophe.

L'honorable M. Daines Barrington a déployé, à cette occaſion, ſon zèle ordinaire pour tous les Ouvrages d'une utilité publique ; il m'a fourni des matériaux néceſſaires, & il m'a donné des idées précieuſes dont j'ai profité.

Je ſerois injuſte envers M. Pennant, ſi je ne

lui témoignois pas ma reconnoiſſance ; outre qu'il a enrichi le dernier Volume, de renvois à ſa *Zoologie arctique*, dont la publication ajoutera beaucoup aux progrès de l'Hiſtoire Naturelle, il m'a communiqué un Mémoire très-authentique & très-ſatisfaiſant ſur les découvertes des Ruſſes.

Les Vocabulaires de la langue des îles *des Amis & Sandwich* avoient été fournis au Capitaine Cook par M. Anderſon, ſon digne Collaborateur ; M. Cook avoit préparé lui-même un quatrieme Vocabulaire de l'idiôme des Eskimaux, comparé avec celui des Sauvages d'*Amérique*, établis de l'autre côté du Continent. Mais la Table comparative des termes numériques, marquée n.° 2 dans l'Appendix, a été dirigée, à ma ſollicitation, par M. Bryant, qui, dans ſes études, a ſuivi le Capitaine Cook, & même les Voyageurs & les Hiſtoriens divers de tous les âges. Cette Table offrira au Public un indice frappant des migrations merveilleuſes d'un Peuple, ſur lequel nos derniers Voyages nous ont donné une ſuite de détails intéreſſans & utiles.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. On voit ſouvent, à la tête des Livres d'un Auteur mort, les éloges que lui ont donné les Savans, ſes Contemporains; & on ne ſera pas étonné, ſi je place à la tête de l'Ouvrage Poſthume de M. Cook, le jugement qu'en a porté un homme de ſa profeſſion, auſſi diſtingué par l'élévation de ſon rang, que par ſes vertus : il veut demeurer inconnu, & l'indication qui vient de m'échapper pouvant le faire reconnoître, je lui en demande pardon. Je me contenterai donc de publier ce morceau ; & je termine ma longue diſſertation, en formant des vœux pour que la poſtérité trouve ailleurs

que dans ce Volume, un Monument à la gloire d'un Navigateur, dont l'*Europe* ſe plaît, ainſi que la *Grande-Bretagne*, à raconter & célébrer les Découvertes.



A LA MÉMOIRE
DU CAPITAINE JACQUES COOK,

Le plus habile & le plus célèbre Navigateur de l'*Angleterre* & de toutes les Nations du Monde.

*Né d'une Famille très-obscure, il s'éleva de lui-même & uniquement par son propre mérite au rang de Capitaine de Vaisseaux de la Marine Royale; il faisoit son troisieme Voyage autour du Monde lorsqu'il fut tué le 14 février 1779, par les Sauvages d'*Owhyhee*, île qu'il avoit découvert peu de tems auparavant.*

Il réunissoit à un degré éminent toutes les qualités propres à son métier & aux grandes entreprises, & il avoit en même temps toute la douceur & toute la bonté des hommes les plus recommandables par leur caractère.

Le sang-froid & la prudence dirigeoient ses opinions; ses résolutions annonçoient une sagacité rare, & il mettoit une activité extrême à les exécuter; constant & ferme dans ses entreprises, il les suivoit avec une vigilance & des soins infatigables; les travaux, les difficultés & les mauvais succès, ne le rebutoient point; il étoit fertile en expédiens, il avoit toujours de la présence d'esprit; il étoit toujours maître de lui-même, & dans les occasions les plus orageuses, il ne manqua jamais de garder l'usage entier de son excellente tête.

Doux & juste, mais exact en ce qui avoit rapport à la discipline, il étoit le Pere de ses équipages, qui lui étoient attachés par affection & qui lui obéissoient avec confiance.

Ses lumieres, son expérience & sa sagacité, le rendoient si complettement maître de son sujet, que sous sa direction on surmontoit les plus grands obstacles, que les Navigations les plus dangereuses devenoient faciles & presque sûres.

*Il a reconnu l'hémisphere austral bien au-delà du point où les autres Navigateurs étoient parvenus, & avec moins d'accidens que n'en éprouvent communément les vaisseaux qui côtoyent les rivages de l'*ANGLETERRE.

En s'occupant sans cesse du bien-être de ses équipages, il a découvert & établi, pour la conservation de la santé des Marins, pendant les longues expéditions, un régime qui a eu des succès merveilleux; car durant son second Voyage autour du Monde, sur cent dix-huit hommes qu'il avoit à-bord, les maladies ne lui en firent perdre qu'un.

*La mort de ce grand Homme fut un malheur pour l'humanité en général: il doit être regretté de toutes les Nations qui font cas des exploits utiles, qui honorent les Sciences & qui aiment les cœurs sensibles & généreux. Il doit sur-tout exciter les regrets de l'*ANGLETERRE*, qui a droit de se vanter d'avoir produit un Navigateur auquel nul autre ne peut être comparé. Ce chagrin deviendra plus amer, si l'on songe qu'il a été enlevé à sa Patrie par une Peuplade à laquelle il n'avoit point fait de mal: plein au contraire des soins les plus attentifs & de la commisération la plus tendre pour les Sauvages en général, il s'efforça toujours de dissiper leurs craintes & de cultiver leur amitié; il oublioit leurs*

perfidies & leurs vols, & souvent il intervint lui-même aux risques de sa vie, afin de les soustraire aux premiers mouvemmens de la colere de ses équipages.

*Sa derniere expédition eut pour objet de reconnoître & de déterminer des bornes de l'*ASIE *& de l'*AMÉRIQUE*, & de pénétrer dans la mer du Nord par le Cap Nord-Est de l'*ASIE.

Navigateur! Contemple, admire, révère & imite ce modèle de ta profession; dont l'habileté & les travaux ont rendu des services signalés à la philosophie naturelle; qui a agrandi la Science nautique, & qui a dévoilé tout-à-la-fois l'ordre admirable & long-tems caché qu'a mis le Tout-Puissant dans la formation de notre Globe, & l'arrogance des Mortels, qui osent avec leurs spéculations expliquer les loix du grand Etre: on sait maintenant, de manière à n'en pouvoir douter, que l'Etre Suprême, qui créa l'Univers, a voulu que la terre gardât son équilibre sans avoir un continent austral qui répondît aux régions du Nord: Extendit aquilonem, super-vacuum, & appendit terram super nihilum. *Job.* 26. 7.

Si cet Homme extraordinaire n'a pas, après ses intrépides, mais exactes recherches, découvert un nouveau Monde, il nous a fait connoître des mers sur lesquelles on n'avoit point navigué avant lui, & qui étoient absolument ignorées; il nous a montré de nouvelles îles, de nouvelles peuplades & de nouvelles productions dont on n'avoit aucune idée: s'il n'a pas eu, comme Améric Vespuce, le bonheur de donner son nom à un Continent, sa gloire n'en est pas moins éclatante; il sera révéré tant qu'il restera une page du modeste récit de ses Voyages, & tant que les Marins & les Géographes profiteront de sa

nouvelle carte de l'hémiſphère auſtral, pour ſuivre ou indiquer les différentes routes qu'il s'eſt frayé lui-même.

Si les ſervices publics méritent la reconnoiſſance publique; ſi l'Homme qui donne de l'éclat & de l'accroiſſement à la gloire de ſon pays mérite des honneurs, le Capitaine Cook eſt bien digne qu'une Nation généreuſe & reconnoiſſante, élève un monument à ſa mémoire.

Virtutis uberrimum alimentum eſt honos.
Val. Maximus, L. II, ch. 16.

N. B. La longitude eſt comptée dans cet Ouvrage depuis le Méridien de *Gréenwich.*



ÉCLAIRCISSEMENT



ECLAIRCISSEMENS ſur le CAP DE LA CIRCONCISION*, pour ſervir de ſuite à ce qu'on en dit à la page 24 de l'Introduction.*

PREUVES que le Capitaine Cook a cherché le CAP DE LA CIRCONCISION *ſous ſon véritable méridien, & que les Objections qu'on lui a faites, à cet égard, ne ſont pas bien fondées.* Par M. Wales, qui a accompagné M. Cook dans ſon ſecond Voyage.

M. LE MONNIER a publié, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de *Paris*, imprimés en 1779, des Obſervations, d'où il réſulte que M. Cook s'eſt mépris ſur la poſition de la terre ordinairement appellée *Cap de la Circonciſion*, & qu'au lieu de la chercher ſous le méridien de 9 degrés & demi ou 10 degrés de longitude orientale, il auroit dû la chercher ſous un méridien qui n'eſt qu'à 3 degrés ou 3 degrés & demi à l'Eſt de celui de *Gréenwich*; que par conſéquent elle peut exiſter, malgré tout ce qu'on a fait vainement pour la retrouver. Le Volume de l'année 1779 offre de plus, deux nouveaux Mémoires, auxquels des objections faites à ſon premier Mémoire, devant l'Académie,

ſemblent avoir donné lieu. J'ignore les raiſons qui ont déterminé l'Académie à ne pas imprimer les objections qu'a produit l'hypothèſe de M. *le Monnier*, & cet Académicien n'en parle pas avec aſſez de détail, dans ſes deux Repliques, pour que je puiſſe juger de leur importance; j'y vois ſeulement qu'elles préſentoient des raiſons contre la quantité de déclinaiſon que M. le Monnier ſuppoſe à 10 degrés de longitude, & 54 degrés de latitude Sud : incident qui me ſemble avoir peu de rapport avec l'objet de la diſpute.

Il eſt peu intéreſſant pour la Géographie de ſavoir ſi la terre, appellée *Cap de la Circonciſion*, exiſte, ou n'exiſte pas; car ceux qui ſoutiennent ſon exiſtence avec le plus de chaleur, doivent convenir que c'eſt une île peu conſidérable, & qu'elle n'eſt d'aucune utilité. La queſtion en elle-même ne mérite donc pas qu'on la diſcute; mais, en ſoutenant ſon ſyſtême, M. *le Monnier* (je ſuis fâché de le dire) s'eſt efforcé, ſur-tout dans ſon ſecond morceau, de critiquer avec un peu d'aigreur, l'opinion & la conduite de M. Cook, dont j'ai toutes les raiſons poſſibles de défendre la mémoire : les Officiers & les Obſervateurs qui l'accompagnoient ayant d'ailleurs penſé comme lui, je veux expoſer les motifs qui le déterminerent à ne pas ſouſcrire aux argumens que fait M. le Monnier en faveur de ſa ſuppoſition. Ce qu'on lit à la page 236 du tome II de l'original du ſecond Voyage de Cook, montrera à M. *le Monnier* que M. Cook examina ces argumens. Il convient d'obſerver ici que M. Cook n'a point voulu, dans ce qui lui eſt échappé ſur cette queſtion, diminuer la gloire de M. Bouvet, dont il eſtimoit beaucoup les talens : on peut, en conſervant une opinion favorable des travaux d'un Navigateur, avoir auſſi une

opinion favorable des siens ; & lorsqu'on ne se trouve point d'accord avec un Rival, s'efforcer de prouver qu'on ne s'est pas mépris soi-même. M. *le Monnier* a donc eu tort de s'exprimer comme il l'a fait en plusieurs endroits de son second Mémoire.

Les argumens de M. *le Monnier* se réduisent à ceci. En 1739, époque de la découverte de M. *Bouvet*, les méthodes pour déterminer la longitude en mer, étoient très - défectueuses, & le méridien des terres, vues alors par les Navigateurs, étoit également incertain. M. le Monnier, présumant qu'il en est ainsi du Cap *de la Circoncision*, recherche quelle a été la quantité de la déclinaison de l'aimant observée par M. Bouvet à cet endroit ; il rappelle les observations de la même espèce, faites à d'autres endroits des environs, à - peu - près à la même époque, avant & après ; &, ayant comparé ces observations, il conclut qu'au tems où M. Cook parcourut ces mers, la déclinaison de l'aiguille aimantée au *Cap de la Circoncision*, doit avoir été de 10 degrés Ouest, tandis qu'au point le plus occidental de la route de ce Navigateur, point où il étoit assez près du 54e parallèle Sud pour voir la terre située à cette latitude, la déclinaison fut de 13 degrés & demi Ouest. La différence de 3 degrés & demi dans la déclinaison, répondant à environ 7 degrés de longitude dans cette partie du 54e parallèle Sud, M. Cook auroit été 7 degrés trop à l'Est, pour voir la terre en question. M. le Monnier finit par dire : « il n'est donc pas étonnant que ce Navigateur n'ait pas découvert le Cap *de la Circoncision*, » puisque c'est à 21 degrés & demi environ de longitude à l'Est de l'île de *Fer*, & non à 28 degrés & » demi qu'il falloit le chercher. »

Je montrerai, 1.° qu'en donnant aux observations

faites en mer sur la déclinaison de l'aimant, toute la confiance que leur donne M. le Monnier, cet Académicien a rapporté d'une maniere très-inexacte la quantité de déclinaison observée à bord de la *Résolution*.

2.° Je prouverai, sans replique, qu'on ne peut compter sur les observations relatives à la déclinaison de l'aimant, faites en mer, dans le cas où il les applique;

Et enfin qu'il ne s'étoit glissé aucune erreur essentielle dans la longitude estimée de M. Bouvet, & que, s'il s'y est glissé quelqu'erreur, elle est en sens contraire de celle que suppose M. *le Monnier*.

Premièrement, M. *le Monnier* a rapporté d'une maniere inexacte la quantité de déclinaison observée à bord de la *Résolution*. Le 16 Février, à midi (*a*), ce vaisseau étoit par 54 degrés 31 minutes & demie de latitude Sud, c'est-à-dire, assez près du 54.e parallèle, pour voir une terre élevée, dont l'extrémité Nord se trouveroit au Sud de cette hauteur; nous étions alors 6 degrés à l'Est du méridien de *Gréenwich*, ou 23 degrés trois-quarts à l'Est de l'*île de Fer*, c'est-à-dire, 4 degrés trois-quarts moins que ne le dit M. le *Monnier*. Le soir du même jour, la *Résolution* étant par 54 degrés 24 minutes de latitude, & 6 degrés 30 minutes de longitude, ou 24 degrés un quart à l'Est du méridien de l'île *de Fer*, la déclinaison de l'aimant ne fut que de 12 degrés 7

(*a*) Je suis ici les dates rapportées dans les « *Original Astronomical Observations* », imprimées par ordre du Bureau des Longitudes, lesquelles, après le 14 Février 1775, diffèrent d'un jour de celles du Capitaine Cook.

minutes Oueſt ; c'eſt - à - dire , encore un degré & demi moins que ne le dit M. le Monnier, lorſque nous arrivâmes à la hauteur, d'où l'on pouvoit voir le *Cap de la Circoncifion.* Il eſt vrai que le lendemain au matin, par 54^{d} 21′ $\frac{1}{2}$ de latitude Sud, & 8 degrés 6 minutes de longitude Eſt, la déclinaiſon fut de 13 degrés 42 minutes vers l'Oueſt; mais ce fut après que nous eûmes fait plus de deux degrés à peu de diſtance du 54e parallèle Sud. Il eſt de plus extrêmement probable que ces deux déclinaiſons étoient trop grandes; car le 17 au ſoir, par 54 degrés 25 minutes de latitude Sud, & 9 degrés 20 minutes de longitude Eſt, c'eſt-à-dire, 1 degré un quart plus à l'Eſt, & dans un tems où nous avions parcouru 3 degrés & demi ſur le parallèle où nous nous trouvions, la déclinaiſon ne fut plus que de 13 degrés 16 minutes vers l'Oueſt. Il faut auſſi remarquer que le 14 au ſoir, par 56 degrés 14 minutes & demie de latitude Sud, & 4 degrés 50 minutes de longitude Eſt, c'eſt-à-dire, un degré ſeulement à l'Oueſt du point où la *Réſolution* atteignit, pour la premiere fois, une poſition, d'où nous pouvions découvrir une terre ſituée à 54 degrés de latitude Sud, la déclinaiſon ne fut que de 6 degrés 50 minutes Oueſt. J'ajouterai encore que, le premier Mars 1774, l'*Aventure* n'obſerva pas plus de 12 degrés trois - quarts de déclinaiſon Oueſt, quoiqu'elle fut alors conſidérablement au Nord & à l'Eſt de notre poſition du 17 Février au matin, & que ces deux circonſtances du Nord & de l'Eſt, euſſent dû la rendre plus grande, au lieu de la donner moindre d'un degré plein. Il paroît donc ſûr que nos deux déclinaiſons, du 16 & du 17 Février, furent trop grandes, ou que la déclinaiſon au point où la *Réſolution* ſe trouva, pour la premiere fois, aſſez près

du cinquante-quatrième parallèle Sud, pour voir une terre, dont l'extrémité ſeptentrionale eſt ſituée à cette latitude, ne pouvoit être de plus de 11 degrés & demi Oueſt, au lieu de 13 degrés & demi, comme M. le Monnier l'a rapporté.

Je puis dire ici que, quoique la *Réſolution* fût trop au Sud du 54e parallèle méridional, lorſqu'elle coupa le méridien de 21 degrés & demi à l'Eſt de l'*île de Fer*, ou de 3 degrés trois-quarts à l'Eſt de *Gréenwich*, où M. *le Monnier* ſuppoſe le *Cap de la Circonciſion;* cependant l'*Aventure*, ſa conſerve, s'eſt vu à pluſieurs degrés de chaque côté de ce méridien, ſur-tout lorſqu'elle trouva 10 degrés & demi de déclinaiſon Oueſt, c'eſt-à-dire, preſqu'auſſi près du 54e parallèle Sud, que l'étoit M. Bouvet de la terre, lorſqu'il l'apperçut (*a*); & qu'enfin le jour où elle paſſa ce méridien, elle eut un ciel très-clair (*b*). Je ne chicanerai point M. *le Monnier* ſur ſes preuves, dans leſquelles j'ai néanmoins démontré des erreurs: lors même que je ſuppoſerois avec lui que les obſervations faites en mer ſur la déclinaiſon de l'aimant, peuvent indiquer la longitude d'une maniere exacte, il eſt abſolument impoſſible que la *Réſolution* & l'*Aventure* aient dépaſſé le *Cap de la Circonciſion* ſans le voir; mais je vais prouver que les obſervations ſur la déclinaiſon ſont ſujettes à bien plus d'erreurs, que ne l'aſſure cet Académicien.

(*a*) Voyez les « *Original Aſtronomical Obſervations* », pag. 185, & le Voyage de M. Bouvet, publié par M. Dalrymple, p. 4 & 11.

(*b*) Voyez *The Obſervations*, &c. p. 218.

De peur d'encourir la disgrace de M. *le Monnier*, je ne révoquerai point en doute l'exactitude des observations de M. Bouvet ; je conviendrai de tous les éloges qu'on croira dûs aux instrumens & aux observations de cet estimable Navigateur. C'est assez en faveur de ma cause, si je montre que les nôtres n'ont pu déterminer la déclinaison de l'aimant à un point de précision, tel que celui sur lequel M. *le Monnier* fonde ses argumens : ainsi, ses objections, uniquement fondées sur la supposition que nos instrumens & même ceux de M. Bouvet, pouvoient déterminer la déclinaison de l'aimant avec une très-grande exactitude, n'auront plus de valeur.

1.° Nous avons reconnu plusieurs fois que les déclinaisons de l'aimant, observées avec le même compas de route, différoient de 3 à 5 & 6 degrés, & quelquefois même de 10, uniquement parce que nous avions reviré de bord (*a*).

2.° La même boussole, dans la même position à tous égards à peu de milles d'intervalle, mais à deux différentes époques de la journée, donne des déclinaisons qui different entr'elles de 3, 4, 5, 6, & même 7 degrés (*b*).

(*a*) Voyez les « *Original Astronomical Observations* », faites dans le second Voyage de Cook, le 11 Mars 1773, *p.* 372, le 24 Janvier 1774, *p.* 375, le 28 Juillet, *p.* 378.

(*b*) Voyez le même Ouvrage à la date du 2 Février 1773, *pag.* 371, le 9 Janvier 1775, *p.* 382. Voyez aussi « *The Observations* », durant le troisième Voyage, le 17 Juillet 1776, *p.* 179, le 30 Août, *p.* 181, le 24 Janvier 1777, *p.* 192, & le 15 Septembre 1778, *p.* 205.

3.° La même bouſſole, le même jour, & entre les mains du même Obſervateur, dans des déclinaiſons qui different entr'elles de 5 degrés, lorſque le même vaiſſeau eſt ſous vôile, ou lorſqu'il eſt à l'ancre dans une rade (*a*).

4.° Les bouſſoles faites par le même Artiſte, employées à la même époque, & dans le même endroit, mais à bord de différens vaiſſeaux, donnent des déclinaiſons qui varient de 3, 4 & même de 5 degrés (*b*).

5.° Les mêmes bouſſoles, à bord du même vaiſſeau, & à peu de milles de la même poſition, mais à des époques différentes, donnent des déclinaiſons qui varient de 4, 5 degrés & plus (*c*).

(*a*) Voyez « *Aſtronomical Obſervations* », faites durant le ſecond Voyage de M. Cook, le 14 Juillet 1775, *p.* 385.

(*b*) Comparez les obſervations faites durant le ſecond Voyage, le 3 & le 9 Août, le 4 Septembre 1772, *p.* 181, avec celles des mêmes dates, qui ſe trouvent à la page 369: celles des 11 & 14 Janvier, & du 7 Février 1773, *p.* 182, avec celles des mêmes dates, *p.* 371. Comparez auſſi les obſervations faites durant le troiſième Voyage, le 27 Décembre 1776, *p.* 191, le 22 Février 1778, *p.* 201, le 5 & le 8 Mai, *p.* 102, le 9 & le 24 Juillet 1779, *p.* 209, & le 16 Janvier 1780, *p.* 212, avec celles des mêmes dates qui ſe trouvent *p.* 291, 293, 294, 297 & 298.

(*c*) Comparez les obſervations faites durant le ſecond Voyage, le 10 Février, *p.* 375, avec celles du 11 Décembre 1774, *p.* 381. Voyez auſſi les obſervations faites pendant le troiſième Voyage, le 3 Mai & le 18 Juin 1779, *p.* 208.

6.° Différentes boussoles, en même tems, à bord du même vaisseau, & dans les mêmes circonstances, à tous égards, donnent des déclinaisons qui varient de 3, 4, 5 & 6 degrés (*a*).

Toutes ces différences, dont plusieurs furent observées très-près du parage dont il est ici question, sont au moins égales, le plus grand nombre supérieures, & quelques-unes doubles, relativement à celle sur laquelle M. le Monnier fonde sa preuve; ainsi, le systême de cet Académicien se trouve renversé de toutes les manieres. Il seroit inutile de dire que les instrumens employés durant les Voyages de M. Cook, étoient mauvais, ou que les Observateurs ne savoient pas s'en servir; car ce sont les instrumens & les Observateurs sur lesquels est fondée la preuve de M. le Monnier : quand on soutiendroit donc que ceux des François, ou de tout autre Navigateur, sont beaucoup meilleurs que les nôtres (ce que peu de personnes auront le courage de dire, & ce que moins de monde encore aura la foiblesse de croire), l'objection n'acquéreroit pas plus de force. Elle doit tomber, si les observations faites durant le Voyage de Cook, afin de trouver la déclinaison de l'aimant, ne suffisent pas pour la soutenir.

(*a*) Observations faites durant le second Voyage, le 2 Février 1773, *p.* 371, le 18 Mars, *p.* 372, & le 24 Janvier 1774, *p.* 375. Voyez aussi les observations faites pendant le troisième Voyage, le 18 Août 1776, *p.* 180, le 7 & le 14 Octobre, *p.* 189 & 190, le 12 Décembre, *p. ibid*, le 24 Janvier 1777, *p.* 192, le 10 Mars, *p.* 193, le 9 & le 17 Juillet 1779, *p.* 209, le 16 Janvier 1780, *p.* 212, le 24 Mars, *p.* 213, & le 19 Mai, *p.* 214.

Que deviendra donc cette prétendue difficulté, ſi les obſervations de cette eſpèce, faites par M. Bouvet, ſont ſujettes à une erreur pareille, ou à une erreur plus grande ? & l'on peut dire, ſans fâcher les Partiſans de ce Navigateur, qu'elles avoient ce défaut.

Il n'eſt pas beſoin d'expliquer la cauſe de ces différences, dans les déclinaiſons obſervées ſur le parage dont il eſt ici queſtion; il n'eſt pas beſoin non plus de dire pourquoi de pareilles irrégularités n'ont pas été remarquées auparavant dans les obſervations de cette eſpèce. J'ajouterai cependant que j'ai indiqué quelques-unes de ces cauſes dans l'Introduction, qui précède les *obſervations aſtronomiques*, &c. faites durant le ſecond Voyage de Cook; beaucoup d'autres ſe préſenteront à l'eſprit de ceux qui ont une grande habitude de ces obſervations, & qui ont attentivement conſidéré les principes ſur leſquels on conſtruit les inſtrumens, & la maniere dont on les fabrique. On ne doit point du tout être ſurpris que les erreurs auxquelles les inſtrumens & les obſervations de cette eſpèce ſont ſujets, n'aient pas été découvertes auparavant, puiſqu'aucun des Navigateurs, qui nous ont précédé, n'a autant multiplié les obſervations, & ne les a faites dans des circonſtances auſſi diverſes.

Ayant ainſi démontré complettement que les circonſtances alléguées par M. le Monnier, à l'appui de ſon ſyſtême, ne fourniſſent pas les inductions qu'il en a tirées, & même qu'il ne les a pas expoſées d'une maniere exacte, je vais eſſayer de faire voir qu'il eſt hors de toute probabilité, que M. Bouvet, après une traverſée depuis l'île Sainte-Catherine, ſe ſoit trompé ſur ſa longitude d'une quantité auſſi forte que celle qu'on voudroit ſuppoſer; qu'il y a au con-

traire des raiſons ſuffiſantes de croire l'erreur, de quelque quantité qu'elle puiſſe être, d'une nature différente de celle qu'on allègue, & que les deux vaiſſeaux François au lieu d'être à l'Oueſt de leur longitude eſtimée, ſe trouveront réellement à l'Eſt de cette longitude. Selon les journaux tirés des archives de la Compagnie Françoiſe, par M. d'*Après*, imprimés ſous ſon inſpection, & publiés par M. Dalrymple avec les autres Voyages dans les parties méridionales de l'Océan Atlantique, la longitude d'après l'eſtime de l'*Aigle*, depuis l'île *Sainte-Catherine*, étoit de 26 degrés 27 minutes, & d'après l'eſtime de la *Marie*, de 26 degrés 20 minutes à l'Eſt de *Ténériffe*; c'eſt-à-dire, 9 degrés 57 minutes, & 9 degrés 50 à l'Eſt du méridien de *Gréenwich*, ou de 27 degrés 43 minutes & 27 degrés 36 minutes à l'Eſt de celui de l'*île de Fer*. Mais la *Marie*, qui ſe rendit au *Cap de Bonne-Eſpérance*, fit, pour y arriver, 7 degrés 13 minutes de longitude orientale, depuis la terre dont il eſt ici queſtion; le *Cap de Bonne-Eſpérance* ſe trouvant 18 degrés 23 minutes à l'Eſt du méridien de *Gréenwich*, le *Cap de la Circonciſion* ſera à 11 degrés 10 minutes Eſt du même méridien, ou 1 degré 20 minutes plus à l'Eſt que la traverſée du même vaiſſeau, depuis l'île *Sainte-Catherine*, ne l'annonce. Enſuite l'*Aigle* reconnut 49 degrés 44 minutes de différence en longitude, du *Cap de la Circonciſion* à l'*île Rodrigue*, & les obſervations de M. Pingré ayant placé l'*île Rodrigue* 62 degrés 30 minutes à l'eſt du méridien de *Gréenwich*, le *Cap de la Circonciſion* doit être 13 degrés 6 minutes à l'Eſt de *Gréenwich*, ou 2 degrés 9 minutes plus à l'Eſt que ne l'indique la traverſée de l'*Aigle*, depuis l'*île Sainte-Catherine*. La longitude de la terre en queſtion, telle que

l'annonce la comparaiſon des longitudes indiquées par chacun des vaiſſeaux, lorſqu'ils découvrirent la terre en des lieux où la longitude eſt très-bien déterminée, ſe trouvant plus grande que celle qui réſulte de la route de ces deux vaiſſeaux, depuis l'*île Sainte-Catherine*, dont on ne connoît pas ſûrement la longitude à pluſieurs degrés près; on peut en conclure, ſans craindre de ſe tromper, que quelque puiſſe être la quantité de l'erreur de M. Bouvet, à l'époque où l'on ſuppoſe qu'il vit le *Cap de la Circonciſion*, elle a dû être en moins & non pas en plus, comme le dit M. le Monnier.

Hopital du Chriſt, le 21 Août 1784.

Wm. WALES.

Examen de deux Queſtions d'Hydrographie, dont il eſt fait mention dans l'Introduction aux Voyages à l'Océan Pacifique, qu'on vient de publier à Londres en trois Volumes. Par M. le Monnier, de l'Académie Royale des Sciences à Paris.

La premiere des deux Queſtions indiquées & qu'il faut agiter ici néceſſairement, eſt de ſavoir ſi une terre très-haute, ou une côte fort élevée, ou bien enfin une île, ainſi qu'elle a été découverte en 1739 par de célèbres Navigateurs, tels qu'étoient ceux de la Compagnie des Indes de France, ſi cette île, dis-je, que quelques Anglois n'ont pas retrouvée dans leurs traverſées aux terres Auſtrales,

est dans le cas d'être négligée à l'avenir, comme n'étant, dit-on, d'aucune importance en Géographie, &c.

La chose est ainsi alléguée à la page 21 de l'introduction aux derniers Voyages du Capitaine Cook, en sorte que je crois devoir établir à cette occasion, en peu de mots, ce qui suit.

Il me semble de la derniere évidence, que généralement en hydrographie, il y a plus de dangers à vouloir supprimer les îles apperçues par de bons Navigateurs, qu'à se déterminer à les admettre. D'ailleurs je suppose aussi, pour exemple d'une utilité réelle, que les bancs de glaces ne soient pas plus constans au Pole austral que vers le Pole boréal, & qu'une nombreuse Colonie, telle que pourroit devenir un jour celle du Sud de l'Afrique, cherchât à envoyer fort au large & même des baleiniers vers les grandes latitudes australes : c'est ainsi que nos Hollandois en envoient chaque année, soit au Nord & aux environs du Spitzberg. De quelle utilité ne leur seroit donc pas une île située à 54 degrés de latitude australe ? sans parler des autres objets intéressans qui tiennent en pareils cas aux progrès de la Physique & de la Navigation. Mais nous reviendrons bientôt sur ce même sujet, après avoir établi & discuté la deuxieme des questions proposées & déjà annoncées.

Celle-ci se réduit à constater si dans la haute mer, avec les meilleurs compas de route ou autres compas horizontaux, sortis tout récemment des mains de nos plus fameux Artistes, il n'est possible de reconnoître la variation de la boussole qu'à 3, 5 & 7 degrés près, ainsi qu'on l'affirme à la page 24 de la même introduction : je mets à l'écart, & il ne s'agit nullement ici des temps extraordinairement compli-

qués, de grains furieux, ni d'une mer agitée par de continuelles tempêtes, & cela ſans relâche. Ce cas n'a pas eu lieu au Cap de la Circonciſion, lorſqu'on a cherché à le découvrir; donc cette opinion ne paroît pas fondée, autrement nos pièces des prix de l'Académie & autres ouvrages anciens & modernes, auroient éclairé envain ſur cet objet les meilleurs Artiſtes de Paris & de Londres. Cependant il me paroît tout au contraire que nos compas de mer étoient déjà perfectionnés dès le commencement de ce ſiècle, de même que les ſimples aiguilles qui indiquoient à terre la variation, puiſque dans ce dernier cas, la *variation diurne* étoit déjà reconnue, & qu'à la mer on a toujours eu ſoin de corriger les amplitudes ortives & occaſes, les unes par les autres.

Si donc l'aſſertion propoſée de 3 à 7 degrés d'erreurs fréquentes & inévitables en tout tems, avoit lieu dans la Navigation, nos gens de mer chercheroient envain l'*effet des courans*, en comparant la route eſtimée avec les obſervations de la lune ou bien avec les montres marines, & ils pourroient à l'avenir regarder les cartes réduites ſur les variations de l'aimant & même celles de Halley, comme inutiles & très-défectueuſes. Mais une pareille opinion, qui eſt inſoutenable, n'eſt-elle pas démentie depuis 1700, par les obſervations les mieux choiſies & publiées par les Navigateurs Européens? Ceux-ci, en allant ou bien en revenant des grandes Indes, ne s'accordent-ils pas ſur la quantité de la variation dans l'Océan Atlantique, à la vue des îles Canaries, du Cap Verd & de l'Aſcenſion, &c.

On ne ſauroit nier non plus que, pendant plus de 40 ans, nos Capitaines pour l'Inde n'aient fait un uſage fréquent & avec ſuccès de la variation du

compas, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance, ni qu'ils ne l'aient employée de préférence pour gagner la longitude des îles de France & de Bourbon.

En second lieu, la ligne courbe magnétique ou ligne sans déclinaison, qu'on a regardée jusqu'ici comme le premier méridien magnétique, auroit été considérée fort inutilement comme le terme ou la limite des moindres variations croissantes ou décroissantes du Nord-Est au Nord-Ouest dans l'Océan Atlantique.

Cependant nous voyons qu'en ces derniers temps, les Navigateurs François, Anglois, & même les Espagnols, se sont apliqués à en découvrir le mouvement progressif vers l'Ouest & vers la côte la plus avancée du Brésil: son mouvement regardé par la plupart comme sensiblement uniforme s'est accru vers l'Ouest de 18 à 19 degrés dans l'espace de 70 années : on ne sera peut-être pas fâché d'en voir rappeller ici quelques preuves.

On trouve d'abord, d'après les recherches & les propres observations de Halley sur sa carte réduite, qu'en 1700, la ligne sans déclinaison étoit fixée à une latitude australe égale à celle de l'île de l'Ascension, mais en deçà de la longitudede cette île, savoir à 4 degrés un quart du méridien de l'île de Fer.

En 1767, le 11 Janvier, nos Officiers de Marine & quelques Pilotes de Saint-Malo, embarqués sur la frégate la Boudeuse, y observerent avec soin, avant que d'atterrer à la côte du Brésil, les variations de la boussole : celles-ci nous ont constatés pour lors la ligne sans déclinaison, & les variations décroissantes s'étoient réduites à 0 degré par 18 degrés deux tiers de latitude australe, lorsque leur frégate s'est trouvée

pardelà le méridien de l'île de Fer, de 13 degrés trois quarts.

L'année suivante 1768, Cook dans son premier Voyage l'a déterminée à la même latitude australe & par 14 degrés de longitude, à l'Ouest de l'île de Fer, de 0 degré pareillement. Or nous savons que les uns & les autres ont donné à cette époque la plus sérieuse attention, y ayant même employé les compas azimutaux. On n'est donc pas fondé lorsqu'on veut alléguer trop vaguement & même en général, que les erreurs, dans les variations observées, peuvent s'accroître à plusieurs degrés, & même à 5 & 7 degrés, comme il paroît qu'on a eu intérêt de l'insinuer dans l'introduction aux Voyages cités ci-dessus.

Semblablement en l'année 1738, les deux frégates l'*Aigle* & la *Marie*, commandées par MM. Bouvet & Hay, en partant de l'île Sainte-Catherine, avant la mi-Novembre, pour s'élever vers les terres australes, ne nous ont jamais indiqués, comme cela se voit dans leur journal de Navigation, soit aux environs du premier méridien, soit à la vue du Cap de la Circoncision qu'un degré à un degré & demi d'incertitude ou de différence dans les variations observées du compas : enfin lorsque j'ai publié, dans nos Mémoires de 1779, les détails des variations observées par le Capitaine Cook, à 54 degrés un tiers de latitude & aux environs, j'ai fait assez entendre qu'il étoit plus dans l'Est que le Cap de la Circoncision. En effet, j'ai fait voir que les 16 & 17 Février 1775, on avoit observé à bord du vaisseau la Résolution, les variations de l'aimant de { 12 degrés 07 minutes, 13. 42. 13. 06. } sur quoi on ne doit pas ignorer que, du 16 au matin jusqu'au

jusqu'au 17 au soir, le vaisseau en s'avançant très-sensiblement vers les mers orientales, la variation a dû s'accroître de près de la moitié du sillage du vaisseau, très-rapide pour lors, & cela en longitude.

Il y a pour le moins de l'inadvertance dans l'introduction aux Voyages de l'Océan Pacifique, *page 22*, lorsqu'on a voulu nous taxer de quelques partialités dans l'exposition de la chose..... That M. le Monnier had not given althogeter a true représentation of the matter will apparear from hence.

Ils prétendent que le 16 Février à midi, le vaisseau se trouvoit par 54 degrés 31 minutes & demie de latitude, & assez proche du Cap de la Circoncision pour l'appercevoir, ce qui est contredit par la longitude qu'ils assignent au même instant, & qui est de 2 à 2 degrés & demi trop grande. En effet, par les variations observées, en 1738, sur les deux frégates Françoises & réduites, à cause des accroissemens annuels, à 10 degrés Nord-Ouest pour le Cap de la Circoncision, il a fallu établir la longitude de ce Cap, 4 degrés à 3 degrés & demi à l'Est du méridien de Gréenwich, & les Anglois ont trouvé, le 16 Février, leur longitude corrigée du vaisseau de 6 degrés le même jour à midi. C'est donc ne vouloir pas convenir que le Capitaine Cook s'étoit avisé trop tard de s'éloigner du Pole Austral, lorsqu'il portoit encore 2 degrés plus au Sud que n'est le Cap de la Circoncision. Mais, pour mieux juger de quel côté doit être la partialité, voici ce qui est dit au deuxieme Voyage de Cook, chapitre 9 du troisieme livre.

Après avoir établi la latitude, le 16 Février 1775, de 55 degrés 26 minutes à midi, & la longitude de 5 degrés 52 minutes à l'Est, après avoir essuyé quelques grains mêlés de pluie & de neige sur le soir, & porté au Nord afin d'atteindre 54 degrés 20 mi-

nutes; le 17 Février, avec 6 degrés 33 minutes de longitude, ayant une mer prodigieufement haute, qui indiquoit, le vent étant à l'Oueft, qu'il n'y avoit plus de terre dans cette direction, il ajoute....: « Le » matin, 18 Février, il ceffa de neiger, le tems devint » clair & beau, & la déclinaifon de l'aimant fut 13 » degrés 44 minutes Oueft. A midi, nous trouvant » par 54 degrés 24 minutes de latitude & 8 degrés » 46 minutes de longitude Eft, je crus que c'étoit » une bonne latitude à tenir pour chercher le Cap de » la Circoncifion, parce que quelque peu d'étendue » qu'eût la terre au Nord & au Sud, nous ne pou» vions manquer de la voir, puifqu'on dit que la » pointe Nord gît par 54 degrés, la longitude étoit » 9 degrés un quart, & bientôt après on reconnut que » la déclinaifon de l'aimant étoit de 13 degrés 10 » minutes. C'eft à-peu-près dans ce parage que » M. Bouvet la trouva de 1 degré Eft. Je ne puis » pas fuppofer une variation auffi confidérable depuis » cette époque, il eft fûr que les nôtres ont été exactes, » pufqu'elles font d'accord avec celles des jours pré» cédens. »

Ces raifonnemens indiquent affez, ce me femble, le peu de lumieres que ce Capitaine ou fon Rédacteur avoient acquis pour lors, en appréciant ce genre d'obfervations. Je réponds ici à la Nation Angloife, & non pas à ceux qui ont pris parti dans cette occafion particuliere.

On s'apperçoit en même-tems que ce Navigateur, occupé de fes découvertes vers le pole auftral, n'avoit pas rempli affez tôt l'objet de fes inftructions; ou bien que, s'appercevant qu'il y avoit environ 8 degrés en longitude entre fon eftime & l'obfervation, peut-être s'eft-il perfuadé que nos deux frégates Françoifes étoient dans le même cas, & que, par cette

raiſon, le cap de la Circonciſion eſt plus avancé vers l'Eſt.

Ainſi, le vaiſſeau la Réſolution s'eſt rangé trop tard ſous le parallèle du cap de la Circonciſion, & les Pilotes ont encore commis cette fois-là la même faute que ſur le vaiſſeau de l'Amiral Anſon, lorſqu'il perdit quatre-vingts hommes, ne pouvant gagner aſſez tôt l'île de Don Juan Fernandès, faute de ne s'être pas portés dans l'Oueſt pour s'y ranger aſſez tôt ſous le parallèle ou la latitude de cette île.

Envain le Capitaine Cook allègue-t-il, dans ſon Journal, quelques pages plus haut, que, le 6 Février, il lui reſtoit encore à vérifier la *découverte qu'on diſoit avoir été faite par M. Bouvet;* il n'étoit néanmoins, le 2 & le 9 Février, qu'à 58 degrés & demi de latitude Sud, le 16 à 55 degrés & demi, & après la pluie, mêlée de neige (mentionnées au Journal météorologique), peut-être ne ſongeoit-on pas même à regarder vers l'Oueſt: on étoit ſitué en ce moment non pas par 21 degrés & demi de longitude, mais par 23 degrés & demi à compter de l'île de Fer. C'eſt donc envain qu'on argumente, dans l'Introduction, ſur ce que nous avons ſuppoſé comme de raiſon, qu'à l'aide des variations de l'aiguille, le cap de la Circonciſion devoit être ſitué par 21 à 22 degrés de longitude, à compter de l'île de Fer.

L'effet des courans, après avoir doublé le Cap Horn, a dû, comme je l'ai déjà indiqué ci-deſſus, faire perdre en un mois & demi de navigation, plus de 8 (*a*) degrés en longitude au Capitaine Cook, comme cela

(*a*) Le vaiſſeau l'Aventure s'y eſt trouvé, à 53 degrés & demi de latitude, 10 à 11 degrés en avant de ſon eſtime.

s'enſuit des obſervations aſtronomiques & du calcul de l'heure par la montre marine, l'un & l'autre moyens étant d'accords & ayant été comparés avec l'eſtime ou avec le point du pilotage. La même choſe, quoiqu'en ſens contraire, étoit encore arrivée trente ans auparavant à l'Amiral Anſon, en doublant le Cap Horn en hiver. Le vaiſſeau le Centurion ſe trouva enfin, lorſque, dans la mer du Sud, on voulut porter le Cap ou faire route vers le Nord, 10 degrés en-deçà de ſon eſtime ou de la diſtance où il ſe croyoit dela côte, au moment qu'on vint à reconnoître le cap Noir & la terre de Feu.

Il eſt donc conſtant que les courans, en ces parages, avancent ou retardent très-ſenſiblement la route en ſens oppoſés, ſelon que le Navigateur s'y porte vers l'Eſt ou vers l'Oueſt du cap Horn; & c'eſt par cette raiſon, comme je l'ai dit, que le vaiſſeau la Réſolution a ſuivi le parallèle de 54 degrés, environ 13 degrés vers l'Eſt, en ſuppoſant peut-être que M. Bouvet n'avoit pas aſſez corrigé ſon eſtime, en partant de l'île Sainte-Catherine, & ne trouvant que 28 à 28 degrés & demi de longitude au cap de la Circonciſion.

Mais on n'a garde de convenir, dans l'Introduction citée ci-deſſus, qu'on ait fait cette faute à la mer.

De-là il s'élève une troiſième queſtion, qui conſiſte à découvrir ſi, en partant de la latitude 27 à la côte du Bréſil, & non pas de 60 degrés, comme a fait le Capitaine Cook, M. Bouvet a dû éprouver, dans l'eſpace d'un mois & demi, les mêmes effets & les mêmes accélérations, quant à la longitude eſtimée, que ceux que nous voyons clairement avoir affecté le ſillage du vaiſſeau la Réſolution. Doit-on dire qu'en ce moment les Agens du Capitaine Cook étoient autant inſtruits des effets des courans, que de ceux qui con-

cernoient les variations de la bouſſole? *Voyez ce que j'ai ajouté ci-après ſur l'aiguille*, &c.

Cependant l'illuſtre Membre de la Société Royale, qui avoit rédigé il y a 40 ans le Voyage de l'Amiral Anſon, avoit déjà donné quelques notions aſſez claires des effets des courans au départ de l'île Sainte-Catherine à la côte du Bréſil. Mais, puiſqu'on cite ici, dans l'Introduction, les routes calculées par M. d'Après, depuis le cap de la Circonciſion, juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, comme auſſi à la vue de l'île Rodrigue, avant que de faire uſage de ces routes, qui, dès la ſéparation des frégates, ne s'accordent pas déjà entr'elles, il me ſemble qu'il faudroit s'étendre ſur le peu de connoiſſances acquiſes pour lors ſur la théorie des courans. La pièce du prix qui l'a remporté il y a plus de 30 ans, & qui eſt de M. Daniel Bernoulli, nous apprend à diſtinguer deux ſortes de courans en général; &, comme on ne néglige aucunes lumieres, de quelque part qu'elles viennent, à ſe manifeſter à l'Amirauté d'Angleterre, les inſtructions données au Capitaine Cook, & les obſervations qu'il a eu l'avantage de produire en conſéquence, & qui peuvent nous éclairer ſur la théorie des courans, demandent un travail nouveau, que les diſcuſſions actuelles nous encouragent d'entreprendre ſans délai.

En examinant les vents, qui d'ailleurs ont régné depuis le départ de M. Bouvet de l'île Sainte-Catherine, & que M. d'Après a publiés en deux parties, d'abord, dans la traverſée de cette île juſqu'au cap de la Circonciſion, on voit qu'indépendamment des premiers courans, qui ont dû affecter, dans leur route, les deux frégates, & les porter très-peu de tems vers la côte, tant du Bréſil qu'à celle des latitudes plus élevées, & qui s'étendent à la terre des Patagons, il y auroit eu, dans les cou-

rans de la deuxième espèce, qu'indique M. Bernoulli, plus ou moins de compensations, relativement aux vents opposés, & qui ont dominé successivement, pendant la durée d'un mois & demi, employée dans cette traversée oblique (*a*). Les vents d'Ouest, s'ils règnoient depuis le 27e degré & demi de latitude, jusques par-delà 50 degrés de latitude australe, indiqueroient bientôt une erreur plus foible à la vérité, mais en défaut dans l'estime, comme il est arrivé aux Capitaines Cook & Furneaux sous des latitudes bien plus élevées. Or M. Bouvet ne s'est pas trouvé dans un cas semblable, lorsqu'il est parti de 27 degrés & demi, comme je l'ai dit, de latitude australe, & il suffit de considérer sa route sur les cartes marines. De plus, on s'apperçoit, par son Journal imprimé, que les vents d'Est ont été d'abord les vents dominans, & qu'ils l'ont presque continuellement accompagné pendant tout le mois de Novembre, & même les premiers jours de Décembre. Quel a donc pu être aux latitudes de 40 à 48 degrés l'effet trop foible des vents d'Ouest, lorsque les frégates ont apperçu les premieres glaces ? Quels sont, dis-je, les courans qui

---

(*a*) On a publié, il y a environ deux ans, un Journal abrégé du troisième Voyage de Cook, tenu à bord de la *Découverte*. L'Auteur, embarqué sur cette conserve, & qui n'a pu rejoindre qu'au Cap de Bonne-Espérance le vaisseau la Résolution, l'ayant cherché envain à Saint-Yago & la Praïa, raconte que l'équipage s'attendoit, suivant l'estime des Pilotes, à appercevoir la terre du Cap ; mais que l'Astronome Bayli leur annonça qu'ils en étoient fort loin; ce qui confirme l'erreur *en défaut*, quand on navigue du Brésil au Sud, & du Tropique au Sud-Est du Tropique.

auroient pu jusqu'à la fin du même mois, & si loin du Continent d'Amérique ou de l'Afrique, accélérer le sillage de l'Aigle & de la Marie, qui se sont conservées à la vue l'une de l'autre, jusqu'au moment qu'elles ont fait la découverte du Cap de la Circoncision ?

La boussole dont on se sert n'indique pas la force absolue du fluide magnétique qui la dirige, il faut, pour décider de cette force, ou bien une aiguille d'inclinaison suspendue librement & rangée dans le méridien magnétique ; ou bien, & c'est le seul cas, il faut que la boussole se trouve en équilibre & horizontale fort près de la ligne équinoxiale.

Dans tout autre cas, la force de l'aiguille de boussole se décompose, & à la Baie d'Hudson, proche le pole de l'aimant, la force magnétique agit à peine sensiblement.

En effet, si l'aiguille d'inclinaison devenoit perpendiculaire, ce qui est le cas de la Navigation sous l'un des poles de l'aimant, alors les boussoles seroient indifférentes à toutes les situations, parce qu'en ce lieu la force horizontale est nulle, & que la décomposition cessant dans le parallélogramme, la force verticale reste toute seule, ne pouvant agir ici, comme ailleurs, sur l'aiguille des boussoles.

De-là on voit la raison qui a pu nuire à certains Observateurs & Marins, lorsque leur compas de mer ont varié si extraordinairement aux approches des poles de l'aimant.

Le Cap de la Circoncision n'est pas dans ce cas là, & l'aiguille des compas de mer ou azimutaux y a plus de force que nous n'y en trouvons à Brest & à Londres.

En effet, l'aiguille d'inclinaison marque en France & en Angleterre 72 à 73 degrés; elle se tient horizon-

ſalement dans l'Océan Atlantique par 12 degrés de latitude Sud ou environ.

Mais au Cap Horn & de Bonne-Eſpérance, cette aiguille d'inclinaiſon n'indique que 72 à 50 degrés d'inclinaiſon ; ainſi, à la latitude de 54 degrés, qui eſt celle du Cap de la Circonciſion, la force horizontale de l'aiguille eſt bien plus que ſuffiſante pour diriger nos compas de mer ou azimutaux, ſans qu'on ſoit dans le cas d'y craindre les erreurs inévitables à la Baie d'Hudſon.





VOYAGE A LA MER DU SUD.



LIVRE PREMIER.

Premieres opérations du Voyage jusqu'à notre départ de la Nouvelle-Zélande.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs du Voyage. Dispositions d'Omaï au moment où il s'embarqua. Observations pour déterminer la Longitude de Shéerness *& du* Forcland-Nord. *Traversée de la* Résolution *de* Deptfort *à* Plimouth. *Emploi de notre temps à* Plimouth. *Equipages des deux Vaisseaux & noms des Officiers. Observations pour déterminer la Longitude de* Plimouth. *Départ de la* Résolution.

JE reçus, le 9 Février, une Commission qui me nommoit Commandant de la Corvette de Sa Majesté la *Résolution*; je me rendis à bord 1776. 9 Févr.

le lendemain; j'arborai ma flamme, & j'enrôlai les Matelots. L'Amirauté acheta en même temps la *Découverte*, Vaiſſeau de trois cents tonneaux, & elle en donna le commandement au Capitaine Clerke, qui avoit été mon ſecond Lieutenant, durant mon ſecond Voyage autour du Monde.

1776. 10 Fév.

Les deux Vaiſſeaux étoient alors dans le Chantier de *Deptfort;* on les équipoit l'un & l'autre pour les envoyer dans la mer du Sud, où l'on me chargeoit de faire de nouvelles découvertes.

9 Mars. Le 9 Mars, la *Réſolution* paſſa du Chantier dans la Tamiſe; nous achevâmes ſon gréement, & nous embarquâmes les munitions & les proviſions néceſſaires pour un voyage d'une ſi longue durée. On remplit les deux Vaiſſeaux de tout ce qui pouvoit être utile, & on eut ſoin de nous fournir ce qui étoit de la meilleure qualité. On nous donna d'ailleurs, dans la plus grande abondance, les choſes qui, d'après l'expérience de mes deux premiers voyages, parurent propres à conſerver la ſanté des Matelots.

6 Mai. Nous voulions nous rendre à *Long-réach* le 6 Mai; & je fis venir un Pilote qui devoit nous y conduire; mais le vent ne nous permit que le 29 de démarrer, & nous n'arrivâmes que

le 30, à cette partie de la Tamiſe, où nous prîmes des canons, de la poudre, des boulets, & d'autres munitions d'artillerie. 1776. 30 Mai.

Tandis que nous mouillions à *Long-réach*, le Comte de Sandwich, Sir Hugh Paliſſer, & d'autres Officiers du Bureau de l'Amirauté, nous donnerent une nouvelle marque d'intérêt; ils vinrent examiner, le 8 Juin, ſi on avoit ſuivi leurs intentions & leurs ordres dans l'équipement des Vaiſſeaux, & ſi ceux qui devoient entreprendre le voyage étoient ſatisfaits. Ils me firent l'honneur de dîner à bord, ainſi que pluſieurs Lords, leurs amis & les miens. Lorſqu'ils arriverent ſur la *Réſolution*, & lorſqu'ils redeſcendirent à terre, nous les ſaluâmes de dix-ſept coups de canon, & les équipages pouſſèrent à trois repriſes des cris de joie. Juin.

Sa Majeſté, dont les vues bienfaiſantes s'occupoient des Habitans d'*O-Taïti*, & des autres Iſles de la mer du Sud où nous aborderions, nous ordonna de porter quelques animaux utiles à ces peuplades. Le 10, nous prîmes à bord un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques moutons, & du foin & des graines pour leur ſubſiſtance; je me propoſois d'embarquer au *Cap*, d'autres bœufs, d'autres vaches & d'autres moutons. 10.

Afin de mieux remplir les nobles deſſeins du
1776. Roi, on me donna une quantité ſuffiſante des
Juin. graines de nos légumes qui pouvoient convenir aux Habitans des Iſles découvertes par les Vaiſſeaux Anglois, & ajouter à leurs moyens de ſubſiſtance.

On me remit de plus, par ordre du Bureau de l'Amirauté, une foule de choſes propres à augmenter l'induſtrie, & améliorer le ſort des pays où nous relâcherions. Les deux vaiſſeaux avoient d'ailleurs une cargaiſon aſſez conſidérable, d'outils & d'inſtrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, *&c.* que nous devions échanger contre des proviſions ou donner en préſent.

On s'occupa avec le même zele de nos propres beſoins. On ſentit que les équipages ne ſeroient pas aſſez vêtus dans les climats froids; on leur accorda pluſieurs habits; en un mot, on ne nous refuſa rien de ce qui pouvoit, à quelques égards, contribuer à notre ſanté ou nous procurer des agrémens.

Les ſoins extraordinaires des Lords de l'Amirauté, allerent plus loin encore. Ils s'empreſſerent de nous donner tous les moyens qui pouvoient rendre notre voyage utile à toutes les Na-
11. tions. Ils nous envoyerent le 11 pluſieurs Inſtrumens d'Aſtronomie & de Marine, que le Bureau

des Longitudes voulut bien confier à moi & à M. King, mon fecond Lieutenant : nous promîmes l'un & l'autre de faire les Obfervations néceffaires aux progrès de l'Aftronomie & de la Navigation, & de remplacer, à cet égard, l'Obfervateur de profeffion, qu'on avoit d'abord voulu engager.

1776. Juin.

Le Bureau des Longitudes m'accorda la montre marine, ou le garde-temps, que j'avois emporté dans mon fecond voyage, & qui nous avoit inftruits d'une maniere fi exacte de la diftance du premier méridien. Elle a été faite par M. Kendall, fur les principes de M. Harrifon. Nous reconnûmes, le 11 à midi, qu'elle retardoit de 3′ 31″ 890 fur le temps moyen à *Gréenwich;* en général, elle retardoit par jour de 1′209 fur le temps moyen.

On mit à bord de la *Découverte* un garde-temps, & autant d'autres inftrumens d'obfervation, que nous en avions fur notre vaiffeau; on les confia à M. William Bayley, qui ayant donné, durant mon fecond voyage, des preuves de fon zele & de fon talent fur l'*Aventure*, commandée par le Capitaine Furneaux, fut choifi pour l'Obfervateur du Capitaine Clerke.

M. Anderfon, mon Chirurgien, qui, aux connoiffances de fon Art, joignoit une grande inf-

1776. Juin.

truction ſur l'Hiſtoire Naturelle, eut la bonté de ſe charger de décrire tout ce qu'on trouveroit digne d'attention dans la Botanique, la Minéralogie, le Regne animal, *&c.* Il étoit en état de bien faire ce travail; il m'avoit accompagné dans mon ſecond voyage; il m'avoit rendu, à cet égard, des ſervices diſtingués; je lui devois une foule de remarques utiles ſur les hommes & ſur les choſes, (*a*) & je comptois beaucoup ſur ſes ſecours.

Il y avoit parmi nos Officiers pluſieurs jeunes gens, qui pouvoient ſous ma direction, être employés à faire des cartes, à prendre des vues des Côtes & des Caps, près deſquels nous paſſerions, & à lever des plans, des Bayes & des Havres où mouilleroient nos vaiſſeaux. Je ſavois avec quelle attention infatigable, je devois m'occuper de ce ſoin, ſi je voulois rendre nos découvertes utiles aux navigateurs.

J'avois tous les moyens poſſibles de donner au Public, une relation auſſi amuſante pour les gens du monde, qu'inſtructive pour les Marins & les

(*a*) Par exemple, le Vocabulaire étendu de la Langue d'*O-Taïti*, la comparaiſon des idiômes de pluſieurs autres Iſles, qui ſe trouvent dans la Relation du ſecond voyage de Cook, ſont de M. Anderſon.

Savans; M. Webber, avec qui l'Amirauté prit des engagemens, s'embarqua sur la *Résolution*, afin de dessiner les scenes les plus remarquables, & de suppléer à l'imperfection de nos Journaux, en peignant aux yeux ce qu'il est mal-aisé de décrire dans un discours. 1776. Juin.

Nos préparatifs étant achevés, on m'ordonna de me rendre à *Plimouth*, & de prendre la *Découverte* sous mon commandement. Je donnai deux ordres au Capitaine Clerke, l'un de me reconnoître pour le Commandant en chef, & l'autre de conduire son vaisseau à *Plimouth*.

Le 15, la *Résolution* appareilla de *Longréach*, suivi de la *Découverte*, & le soir, les deux vaisseaux mouillerent au *Nore*. Le lendemain, la *Découverte* continua sa route; mais, comme j'étois alors à *Londres*, j'ordonnai à la *Résolution* de m'attendre. 15.

Nous devions relâcher à *O-Taïti*, & aux Isles de la *Société*, avant de parcourir les parties septentrionales de la Mer du Sud, & de nous rendre à la côte d'*Amérique*, & le Roi voulut profiter de cette occasion, qui ne sembloit pas devoir jamais se retrouver, pour renvoyer Omaï dans sa patrie. Je partis de *Londres* avec Omaï, le 24, à six heures du matin; nous arrivâmes à *Chatam* à dix heures; le Commissaire Proby eut

1776. Juin.

la bonté de nous donner à dîner, & son Yacht nous conduisit à *Sheerneſſ*, où ma chaloupe m'attendoit.

Omaï quitta *Londres* avec un mélange de regret & de ſatisfaction. Lorſque nous parlions de la *Grande-Bretagne*, & de ceux qui, durant ſon ſéjour en *Europe*, l'avoient honoré de leur protection & de leur amitié, il étoit vivement ému, & il avoit peine à retenir ſes larmes. Mais ſes yeux étinceloient de plaiſir dès que les Iſles de la *Société* devenoient la matiere de notre converſation. Il étoit pénétré de l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, & il avoit la plus haute idée de ce pays & de ſes habitans, mais le tableau des richeſſes & des tréſors qu'il étaleroit à ſon arrivée, & le flatteur eſpoir d'obtenir avec cette opulence une ſorte de ſupériorité ſur ſes compatriotes, calmerent peu-à-peu ſes regrets, & il me parut parfaitement heureux, lorſque nous montâmes à bord.

Le Roi lui avoit donné une quantité conſidérable de ces choſes qu'on regarde comme d'utilité ou de luxe, dans les Iſles de la Mer du Sud, il avoit reçu d'ailleurs une foule de préſens du même genre du Lord-Sandwich, de M. Banks, (*a*)

(*a*) Aujourd'hui le Chevalier Banks.

& de plusieurs autres Anglois & Angloises de sa connoissance. Enfin on n'avoit rien oublié durant son séjour à *Londres*, & on n'oublia rien à son départ, de ce qui pouvoit lui inspirer une haute idée de la grandeur & de la générosité de la nation Britannique. 1776. Juin.

Tandis que la *Résolution* mouilloit au *Nore*, M. King fit plusieurs observations pour déterminer la longitude à l'aide du garde-temps. D'après le résultat moyen de toutes ses observations, le vaisseau se trouva à 44′ 0″ de longitude; ses calculs rapportés à *Sheerness* par les relevemens & la distance estimée, annoncent que cette place est à 0d 37′ 0″ Est du méridien de *Gréenwich*. M. Lyons, qui a observé cette position, avec la montre marine, embarquée sur le vaisseau du Lord Mulgrave, durant le voyage au pole Boréal, la place 7 milles plus près. Ceux qui ont mesuré la distance entre *Sheerness* & *Gréenwich*, peuvent dire laquelle de ces deux observations est exacte.

Par un milieu de plusieurs observations faites avec des compas différens, la déclinaison de l'aiguille aimantée, étoit de 20d 37′ Ouest.

Le 25, à midi, nous levâmes l'ancre avec une jolie brise du Nord-Ouest-quart-Ouest, & nous fîmes voile pour les *Dunes*, en suivant le canal 25.

1776. Juin. de la *Reine Charlotte*; nous mouillâmes à neuf heures du foir; le *Foreland* nord nous reftoit au Sud-quart-Sud-Oueft & la pointe de *Margate* au Sud-Oueft-quart-Sud.

Nous remîmes à la voile le lendemain au matin à deux heures, & nous doublâmes *Foreland;* lorfqu'il nous reftoit au Nord, déduction faite de la déclinaifon de l'aiguille, la montre marine, annonçoit 1^{d} 24′ Eft de longitude; en rapportant l'obfervation à *Foreland*, on trouvera 1^{d} 21′ pour la longitude de ce Cap. Les obfervations de lune faites le foir de la veille, le fixoient à 1^{d}. 20′.

26. A huit heures du matin du même jour, nous mouillâmes aux *Dunes*. J'envoyai chercher tout de fuite deux canots qu'on avoit conftruits pour nous à *Deal*. Un grand nombre de perfonnes s'étoient raffemblées fur le rivage afin de voir Omaï qui ne defcendit pas à terre.

27. Il s'éleva une brife légere du Sud-Sud-Eft, & nous appareillâmes le lendemain à deux heures après-midi; mais la brife s'éteignit bientôt, & nous fûmes obligés de mouiller jufqu'à dix heures du foir. Le vent ayant paffé à l'Eft, nous defcendîmes le canal.

30. Le 30, à trois heures après-midi, nous mouillâmes dans le canal de *Plimouth*, où la *Découverte* n'étoit arrivée que trois jours aupa-

ravant. Je saluai de treize coups de canon, l'Amiral Amherst, dont le pavillon flottoit à bord de l'*Océan ;* & il me rendit le salut de onze coups. 1776. Juin.

On remplaça tout de suite l'eau & les vivres que nous avions consommés, & nous embarquâmes du vin de *Porto ;* ce travail nous occupa le premier & le second jour de juillet. 1 & 2 Juillet.

On servit de la viande fraîche tous les jours aux équipages, & je ne rendrois pas justice à M. Ommaney, munitionnaire de la Marine, si j'oubliois de dire, qu'il nous donna des preuves du plus vif intérêt, & qu'il eut soin de nous fournir des provisions de la meilleure qualité : il avoit montré le même zele, lorsque j'étois parti pour mon second voyage. Le commissaire Ourry ne nous témoigna pas moins d'amitié, & il nous envoya, des magasins & des arsénaux, tout ce qui nous étoit nécessaire.

Au moment où nous allions commencer un voyage, qui avoit pour objet de faire de nouvelles découvertes sur la côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, l'*Angleterre* se trouvoit dans la malheureuse nécessité d'envoyer des escadres & de nombreuses troupes de terre, contre la partie orientale de ce continent, qui avoit été reconnue & peuplée par nos compatriotes dans le dernier

1776. Juillet. 6. ſiecle. Cette circonſtance aſſez ſinguliere m'inſpira des réflexions douloureuſes. Le 6, les vaiſſeaux du Roi, le *Diamand*, l'*Ambuſcade* & la *Licorne*, & ſoixante-deux bâtimens de tranſports qui conduiſoient en *Amérique* de la cavalerie, & la derniere diviſion des troupes Heſſoiſes, furent forcés par un gros vent du Nord-Oueſt, de rentrer dans le canal.

8. Le 8, un Courier m'apporta mes inſtructions, (*a*) & un ordre d'appareiller tout de ſuite avec la *Réſolution*, pour le Cap de *Bonne-Eſpérance;* l'Amirauté m'enjoignoit de laiſſer au Capitaine Clerke un ordre de me ſuivre, dès qu'il auroit joint ſon vaiſſeau. Ses affaires le retenoient encore à *Londres*.

L'Europe fut ſi frappée de la hardieſſe éclairée, & du courage intrépide des navigateurs, qui découvrirent le nouveau monde, ou qui parcoururent les premiers l'Océan de l'*Inde* & la Mer du Sud, que leurs noms ſe tranſmettent à la poſtérité, avec toute la gloire des anciens Argonautes. Nous n'avons pas, comme les peuples de l'antiquité, changé leurs vaiſſeaux en conſtella-

(*a*) Ces inſtructions ſe trouvent dans l'Introduction.

tions, mais long-temps après leur retour, on alloit voir avec une forte de respect les débris des bâtimens, qui avoient fait des navigations si longues & si périlleuses. 1776. Juillet.

Quant à moi & mes braves camarades qui vivons dans un siecle, où l'art de la marine est très-perfectionnée, qui profitons des travaux de nos prédécesseurs, & qui les suivons comme nos guides, nous ne devons pas aspirer à la même célébrité. Le public cependant croit devoir encore quelques éloges, à ceux qui vont reconnoître les parties du globe, où les autres voyageurs ne sont point allés; d'après cette prévention favorable, j'ai inséré, dans mon second voyage, les noms des Officiers de nos deux vaisseaux, & la liste de leurs équipages; j'ai lieu de croire qu'on attend de moi les mêmes détails pour celui-ci.

La *Résolution* avoit le même nombre d'Officiers, de matelots, & de soldats de marine que dans son premier voyage. (*a*) Le complément de la *Découverte* étoit aussi le même que celui de l'*Aventure*, excepté seulement que six soldats

(*a*) Le premier voyage de la *Résolution* fut le second du Capitaine Cook.

de marine qu'elle avoit à bord, s'y trouvoient
1776. ſans Officiers. Nous devions prendre à *Plimouth*
Juillet. les hommes qui nous manquoient, & le 9 nous
9. reçûmes le détachement de ſoldats de marine, que nous donnoit l'Amirauté. Le Colonel Bell, qui commandoit la diviſion de ce port, me choiſit des hommes ſains, courageux & robuſtes, dont je fus très-ſatisfait. Les matelots que ce renfort rendit inutiles, furent envoyés ſur l'*Océan*. Voici le nombre & le titre de ceux qui étoient à bord des deux vaiſſeaux.

RÉSOLUTION.			DÉCOUVERTE.	
Officiers & autres.	*Nombre.*	*Noms des Officiers & autres.*	*Nombre.*	*Noms des Officiers & autres.*
Capitaine	1	Jacques Cook.	1	Charles Clerke.
Lieutenants	3	Jean Gore. Jacques King. Jean Williamfon.	2	Jacques Burney. Jean Rickman.
Mafter (*a*)	1	Guillaume Bligh.	1	Thomas Edgar.
Maître d'équipage	1	Guillaume Ewin.	1	Enée Atkins.
Maître Charpentier.	1	Jacques Clevely.	1	Pierre Reynolds.
Maître Canonnier	1	Robert Anderfon.	1	Guill. Peckover.
Chirurgien	1	Guill. Anderfon.	1	Jean Law.
Aides du *Mafter*	3		2	
Midshipmen	6		4	
Aides du Chirurgien.	2		2	
Secrétaire du Capit.	1		1	
Capitaine d'armes	1		1	
Caporal des Troupes.	1			
Armurier	1		1	
Aide de l'Armurier.	1		1	
Maître Voilier	1		1	
Aid. du Mre. Voilier.	1		1	
Aides du Maître	3		2	
Aid. du Charpentier.	3		2	
Aides du Canonnier.	2		1	
Charpentiers	4		4	
Cuifinier	1		1	
Aide du Cuifinier	1			
Quartiers-Maîtres	6		4	
Bons Matelots	45		33	
		Soldats de Marine.		
Lieutenant	1	Molefworth Philips		
Sergent	1		1	
Caporaux	2		1	
Tambour	1		1	
Simples foldats	15		8	
Total.	112		88	

(*a*) Le *Mafter* des Vaiffeaux de guerre Anglois a rang de Lieutenant de Vaiffeau; il exerce les fonctions attribuées en France au Lieutenant en pied & au Maître d'équipage. Ce mot Anglois n'ayant aucun terme correfpondant dans la Langue de notre Marine, nous l'avons confervé, & les Lecteurs de cette Traduction le retrouveront fouvent.

1776. Juillet. 10. Le 10, le Commiſſaire & les Tréſoriers vinrent à bord; ils payerent la ſolde des Officiers & des équipages, juſqu'au 30 du mois précédent; les Bas-Officiers & les Matelots reçurent en outre deux mois d'avance; l'Amirauté leur accorde ordinairement cette petite grace. Elle voulut bien avoir les mêmes égards pour les Officiers ſupérieurs, & leur faire compter ce qui leur étoit dû; elle crut qu'en nous donnant ces ſecours, nous ſerions plus en état de nous procurer les choſes néceſſaires durant ce voyage qui devoit être ſi long, & qui devoit nous conduire dans des pays, où nous ne trouverions au plus que des vivres.

Je n'étois retenu dans le port, que par un vent contraire, qui ſouffloit avec violence du
11. Sud-Oueſt. Le 11 au matin, je remis à M. Burney, premier Lieutenant de la *Découverte*, un ordre qui enjoignoit au Capitaine Clerke d'appareiller; j'en laiſſai une copie au Commandant de la Marine à *Plimouth*. (*a*) L'après-midi, le vent diminua; nous mîmes à la voile avec le reflux, & nous dépaſſâmes tous les vaiſſeaux qui étoient dans le canal. Nous eſſayâmes inutilement de

(*a*) Au Capitaine le Craſſ. L'Amiral Amherſt avoit abattu ſon Pavillon quelques jours auparavant.

gagner

gagner la haute mer, il fallut attendre jusqu'au lendemain : durant cet intervalle, on nous apporta de l'eau, & la chaloupe qui fut chargée de ce service, reconduisit nos futailles au port. 1776. Juillet. 12.

N'ayant pas imaginé que mon séjour à *Plimouth*, dût être aussi long, je ne débarquai point nos instrumens d'Astronomie, & on ne fit aucune observation pour déterminer la longitude à l'aide de la montre marine. M. Baily ne s'occupa de ces objets qu'après s'être assuré que la *Découverte* appareilleroit plusieurs jours après nous. Il plaça alors son quart de cercle sur l'Isle de *Drake;* &, avant que la *Résolution* mît à la voile, il eut le temps de faire les observations que je n'avois pas faites moi-même. Ma montre marine indiquoit 4d 14', & la sienne 4d 13' & demie à l'Ouest de *Gréenwich*, pour la longitude de cette Isle; MM. Wales & Baily reconnurent au commencement de mon second voyage qu'elle gît par 50d 21' 30" de latitude Nord.

Nous appareillâmes de nouveau le soir, & nous sortîmes du canal, avec une jolie brise du Nord-Ouest-quart-Ouest.

CHAPITRE II.

*Traverſée d'*Angleterre *à* Ténériffe. *Relâche. Deſcription de la Rade de* Sainte-Croix. *Rafraîchiſſemens qu'on y trouve. Obſervations pour déterminer la Longitude de* Ténériffe. *Quelques détails ſur cette Iſle. Ville de* Sainte-Croix *& de* Laguna. *Remarques ſur l'Agriculture, le Climat, le Commerce & les Habitans.*

1776. Juillet. 12. 14. NOUS étions depuis peu de temps hors du Canal de *Plimouth*, lorſque le vent paſſa plus à l'Oueſt & ſouffla avec force; obligés de marcher avec précaution, nous ne fûmes que le 14 à huit heures du ſoir, par le travers de la pointe *Liſard.*

16. Le 16, à midi, le *Fanal Sainte-Agnès* qu'on trouve ſur les *Sorlingues*, nous reſtoit au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, à ſept ou huit milles; nous étions par 49^d 53′ 30″ de latitude Nord, & ſelon la montre marine, à 6^d 11′ de longitude Oueſt. J'en conclus que le *Fanal Sainte-Agnès* eſt placé à 49^d 57′ 30″ de latitude Nord, & à 6^d 20′ de longitude Occidentale.

Le 17 (*a*) & le 18, nous étions par le travers d'*Oueſſant :* ma montre indiquoit 5d 18′ 37″ Oueſt pour la longitude de cette Iſle. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 23d 0′ 50″ dans la même direction. 1776. Juillet. 17. 18.

Nous portâmes le Cap à l'Oueſt avec un vent impétueux du Sud, juſqu'à huit heures du matin du 19; le vent paſſa alors à l'Oueſt & au Nord-Oueſt, & nous revirâmes de bord, pour marcher au Sud. Nous apperçûmes neuf grands vaiſſeaux, qui nous parurent des vaiſſeaux de ligne François; ils ne firent aucune attention à nous, & nous continuâmes paiſiblement notre route. 19.

Le 22, à dix heures du matin, nous découvrîmes le Cap *Ortegal*, qui, à midi, nous reſtoit au Sud-Eſt un demi Rumb Sud, à environ quatre lieues de diſtance. Nous étions alors par 44d 6′ de latitude Nord, & la montre marine établiſſoit notre longitude à 8d 23′ Oueſt. 22.

Après deux jours de calme, nous dépaſsâmes le Cap *Finiſtere*, l'après-midi du 24, à l'aide 24.

(*a*) Il paroît, par le Livre de Lock du Capitaine Cook, qu'il s'occupa de bonne heure de la ſanté de ſon équipage. Le 17, il fit brûler de la poudre dans les entreponts, & mettre à l'air les voiles de rechanges.

1776. Juillet. d'un bon vent de Nord-Nord-Eſt. Selon ma montre, la longitude de ce Cap eſt de 9d 29′ Oueſt; le réſultat moyen de quarante-une obſervations de la Lune, faites avant & après que nous l'eûmes dépaſſé, & rapportées à la montre, fut de 9d 19′ 12″.

30. Le 30, à dix heures ſix minutes trente-huit ſecondes du ſoir, temps apparent, j'obſervai, avec un Téleſcope de nuit, la Lune totalement éclipſée. Selon les *Ephémérides*, ce phénomene eut lieu à *Gréenwich*, à onze heures neuf minutes, la différence fut d'une heure deux minutes, vingt-deux ſecondes, ou de 15d 35′ 30″ de longitude. La montre marine indiquoit en même temps 15d 26′ 45″ de longitude occidentale : nous étions par 31d 10′ de latitude Nord. Nous ne pûmes faire d'autres obſervations ſur cette éclipſe; des nuages cacherent preſque toujours la Lune, & en particulier, au commencement & à la fin des ténebres, & à la fin de l'éclipſe.

Voyant que nous n'avions pas aſſez de foin & de graines, juſqu'au Cap de *Bonne-Eſpérance*, pour ceux de nos animaux que je voulois garder en vie; je réſolus de toucher à *Tériffe*, & d'y prendre en outre des rafraîchiſſemens pour l'équipage. Je crus cette Iſle plus

propre que *Madere* à mon objet. Nous découvrîmes *Ténériffe* à quatre heures de l'après-midi du 31, & je gouvernai fur la partie orientale : nous en étions affez proche, à neuf heures du foir, & nous nous mîmes plus au large, afin de louvoyer durant la nuit. 1776. Juillet. 31.

Le 1 Août, à la pointe du jour, nous doublâmes la pointe orientale de *Ténériffe*, & à huit heures, nous mouillâmes au côté Sud-Eft dans la rade de *Sainte-Croix*, par vingt-trois braffes, fond de fable vafeux. *Punta de Nago*, la pointe Eft de la rade, nous reftoit au Nord 64d Eft. Nous avions à l'Oueft-Sud-Oueft, l'Eglife de *Saint-François*, que l'élévation de fon clocher rend remarquable; au Sud 65d Oueft le pic; & au Sud 39d Oueft, la pointe Sud-Oueft de la rade, fur laquelle eft placé le Fort ou le château. 1 Août.

Nous trouvâmes dans cette rade la *Bouffole*, frégate Françoife, commandée par le Chevalier de Borda; deux brigantins de la même nation; un troifieme brigantin Anglois qui venoit de *Londres*, & qui alloit au *Sénégal*, & quatorze Bâtimens Efpagnols.

Dès que nous fûmes mouillés, le maître du port vint faire fa vifite, il fe retira dès que nous lui eûmes dit le nom du vaiffeau. Un de mes

1776. Août.

officiers alla de ma part ſaluer le Gouverneur, & lui demander la permiſſion d'embarquer de l'eau, & d'acheter les choſes dont nous avions beſoin. Le Gouverneur m'accorda, avec la plus grande politeſſe, tout ce que je lui demandois, & l'un de ſes officiers vint me complimenter. L'après-dîner, j'allai le voir avec quelques-uns de mes officiers : avant de retourner à bord, j'achetai des graines & de la paille pour nos animaux. Je m'arrangeai avec M. m'Carrick, pour quelques tonneaux de vin : je reconnus que nous ne pourrions remplir nos futailles nous-mêmes, & le maître d'un bâtiment Eſpagnol promit de nous fournir de l'eau.

La rade de *Sainte-Croix* eſt placée devant la ville du même nom, au côté Sud-Eſt de l'Iſle. On m'a dit que c'eſt la meilleure de *Ténériffe*; elle eſt bien abritée, elle eſt vaſte, & ſon fonds eſt de bonne tenue. Elle ſe trouve entiérement ouverte aux vents du Sud-Eſt & du Sud; mais ces vents ne ſont jamais de longue durée; & les habitans du pays aſſûrent qu'aucun vaiſſeau n'y chaſſe ſur ſes ancres. (*a*) Cet avantage eſt peut-

(*a*) Malgré l'aſſertion des Habitans de l'Iſle, qui donnerent ces détails au Capitaine Cook, Glas nous apprend, *que quelques années avant ſon arrivée à Té-*

être dû aux soins extrêmes qu'on y prend pour amarrer. Tous les bâtimens, que nous y vîmes, avoient quatre ancres dehors, deux au Nord-Est, & deux au Sud-Ouest; & leurs cables étoient appuyés sur des futailles. N'ayant pas songé à cette derniere précaution, les nôtres souffrirent un peu. 1776. Août.

Il y a dans la partie Sud-Ouest de la rade, un môle qui se prolonge de la ville dans la mer, & qui est très-commode pour le chargement & le déchargement des vaisseaux; on y porte l'eau qui s'embarque. L'eau de la ville vient d'un ruisseau qui descend des collines; la plus grande partie arrive dans des tuyaux ou des augets de bois, soutenus par de minces étais; le reste n'atteint pas le rivage. La largeur du canal montre néanmoins qu'il sert quelquefois de lit à de gros torrens. On réparoit les tuyaux durant notre relâche, & l'eau douce, qui est très-bonne, se trouvoit rare.

Si l'on jugeoit de l'Isle entiere, par l'aspect

---

nériffe, presque tous les vaisseaux de la rade furent jettés à la côte. Voyez Glas, *Hist. of the Canary Islands*, *p.* 235. On peut supposer que les précautions actuelles ont empêché de pareils accidens, & elles suffisent pour justifier la remarque du Capitaine Cook.

1776. Août.

des campagnes, aux environs de *Sainte-Croix*, on en concluroit que *Ténériffe* eſt ſtérile, & qu'elle ne peut pas même fournir à la ſubſiſtance de ſes habitans. Mais on nous vendit une quantité conſidérable de proviſions, & il eſt clair qu'ils ne conſomment point, à beaucoup près, toutes les productions de leur ſol. Outre le vin, on y achete des bœufs à un prix modéré. Ces bœufs ſont petits & oſſeux, & ils peſent environ quatre-vingt-dix livres le quartier : la viande en eſt maigre : elle ſe vendoit trois ſous ſterling la livre. Je fis la ſottiſe d'acheter de jeunes bœufs en vie, & je les payai bien davantage. Les cochons, les moutons, les chevres & la volaille, n'y ſont pas plus chers, & on y trouve des fruits en grande abondance. Nous y mangeâmes des raiſins, des figues, des poires, des mûres, & des melons muſcats. L'Iſle produit beaucoup d'autres fruits, qui n'étoient pas de ſaiſon. Les citrouilles, les oignons & les patates y ſont d'une qualité excellente, & je n'en ai jamais rencontré, qui ſe gardent mieux à la mer.

Le bled d'Inde me coûta trois ſchellings & ſix ſous le boiſſeau, &, en général, on me donna à bas prix les fruits & les racines. Les habitans prennent peu de poiſſons ſur leur côte; mais leurs bâtimens ſont une pêche conſidérable

fur la côte de *Barbarie*, & ils en vendent le produit à bon compte. Enfin il m'a paru que les vaiffeaux qui entreprennent de longs voyages, doivent relâcher à *Ténériffe*, plutôt qu'à *Madere;* quoique, felon moi, le vin de cette derniere Ifle foit auffi fupérieur à celui de la premiere, que la biere forte l'eft à la petite biere. Mais le prix compenfe cette différence, car j'achetai douze livres fterling le meilleur vin de *Ténériffe;* & la pipe de *Madere* de la meilleure qualité m'auroit coûté plus du double. (*a*)

1776. Août.

Le Chevalier de Borda, Capitaine de la Frégate Françoife, qui mouilloit dans la rade de *Sainte-Croix*, faifoit, de concert avec M. Va-

(*a*) On faifoit autrefois à *Ténériffe* une grande quantité de vin fec de *Canarie*, que les François appellent vin de *Malvoifie*, & que nous nommons en *Angleterre* par corruption *Malmfey;* ce nom vient de *Malvefia*, ville de la *Morée*, célebre par fes vins doucereux. Dans le dernier fiecle, & même plus tard, on en importoit beaucoup en *Angleterre*, mais on n'y fait guere aujourd'hui d'autre vin, que celui dont parle le Capitaine Cook. Les vignes du pays ne produifoient pas, au temps de Glas, plus de cinquante pipes de Malvoifie annuellement. Cet Auteur dit que les Habitans cueillent les raifins encore verds, & qu'ils en tirent un vin fec & fubftantiel propre aux climats chauds, *pag.* 262.

1776. Août.

rila, Astronome Espagnol, des observations pour déterminer le mouvement journalier de deux gardes-temps, qu'ils avoient à bord. Ils se livroient à ce travail, dans une tente placée sur le môle : tous les jours à midi, ils comparoient, à l'aide de quelques signaux, leur garde-temps avec l'horloge astronomique, qui se trouvoit sur la côte. M. de Borda eut la bonté de me communiquer ses signaux, & nous pûmes examiner aussi le mouvement journalier de notre montre marine; mais notre relâche à *Ténériffe* fut trop courte, pour tirer un grand avantage du service amical qu'il voulut bien me rendre.

Les comparaisons que nous répétâmes trois jours, m'assurerent que le mouvement de ma montre marine n'avoit point eu d'écart essentiel, & même qu'elle n'en avoit eu aucun : nous déterminâmes la longitude par des observations de la hauteur du Soleil, sur l'horizon de la mer; & la montre marine me donna, à quelques secondes près, le même résultat. Je pris le terme moyen des observations faites le premier, le second & le troisieme jour d'Août, & je trouvai la longitude de 16^{d} $31'$ Ouest. Je découvris, par la même opération, que la latitude est de 28^{d} $30'$ $11''$ Nord.

M. Varila nous dit que la véritable longitude

eſt de 18^d 35′ 30″, à compter du Méridien de *Paris*, c'eſt-à-dire, de 16^d 16′ 30″, à compter du Méridien de *Gréenwich;* ou 14′ 30″, moins que ne l'indiquoit ma montre. Mais, loin d'attribuer cette erreur à mon garde-temps, j'eus lieu de croire que M. Varila ſe trompoit, & que la poſition indiquée par ma montre, eſt plus exacte. En effet, les obſervations de la Lune, que nous fîmes dans la rade de *Sainte-Croix*, donnerent 16^d 37′ 10″. D'autres obſervations faites avant notre arrivée, & rapportées à la rade, par la montre marine, donnerent 16^d 33′ 30″ : celles que nous fîmes après notre départ, & que nous rapportâmes de la même maniere, au lieu où nous venions de mouiller, donnerent 16^d 28′. Le terme moyen de ces trois ſuites d'obſervations de la Lune, eſt de 16^d 30′ 40″.

1776. Août.

Afin de rapporter notre latitude, & ces différentes longitudes au pic de *Ténériffe*, l'une des montagnes les plus célebres du Globe, dont il ſeroit utile de déterminer la véritable poſition, je pris des relevemens, & j'examinai le ſillage du vaiſſeau durant quelques heures, après notre départ de *Sainte-Croix*, & je reconnus que le pic gît à 12′ 11″ de latitude Sud, & à 29′ 30″ de longitude Oueſt de la rade. Comme j'ai fait entrer dans mes calculs une diſtance eſtimée,

1776. Août.

il y a peut-être de l'erreur; mais cette erreur ne doit pas être considérable. Le Docteur Maskelyne (*British Mariner's Guide*) place le pic à 28^d 12′ 54″ de latitude. En rapportant cette quantité à la position de la rade, la différence de longitude est de 43′; cet éloignement excede de beaucoup celui que comptent les habitans de *Sainte-Croix*. J'ai trouvé que le pic gît à 28^d 18′ de latitude Nord. D'après cette supposition, sa longitude sera,

Suivant ma montre marine, de.................	17^d 0′ 30″	Ouest.
Suivant mes observations de la Lune....	16^d 30′ 20″	
Suivant M. Varila........	16^d 46′ 0″	

Et si la latitude est de 28^d 12′ 54″, comme le dit le *British Mariner's Guide*, la longitude sera de 13′ 30″ plus à l'Ouest.

Tandis que nous étions dans la rade, la déclinaison de l'aimant, d'après le résultat moyen de tous nos compas, fut de 14^d 41′ 20″ Ouest; & l'inclinaison de l'extrémité septentrionale de l'aiguille, de 61^d 52′ 30″.

Les Remarques de M. Anderson sur les aspects & les productions de *Ténériffe*; ses observations particulieres, ainsi que les faits qu'il a recueillis

en converſation, ſur l'état actuel de l'Iſle, peuvent être utiles : elles indiqueront du moins les changemens ſurvenus depuis le voyage de M. Glas, & je les inſere ici. 1776. Août.

☞ „ Tandis que nous approchions de la „ côte, le ciel étoit parfaitement clair, & nous „ eûmes le loiſir d'examiner le célebre Pic de „ *Ténériffe*. J'avoue que je fus trompé dans „ mon attente : quoique ſa hauteur perpendicu- „ laire ſoit peut-être plus grande, il eſt loin d'é- „ galer la noble apparence du *Pico*, l'une des „ Iſles Occidentales que j'avois vue autrefois. „ Cette différence vient peut-être de ce qu'il „ eſt environné d'autres montagnes très-hautes; „ & de ce que le *Pico* n'en a point autour „ de lui.

„ Derriere la Ville de *Sainte-Croix*, le pays „ s'éleve peu-à-peu, & il eſt d'une hauteur mo- „ dérée. Par-delà, le ſol s'éleve davantage au „ Sud-Oueſt; & il continue à monter, juſqu'au „ pic, qui, de la rade, ne paroît gueres plus „ haut que les collines dont il eſt entouré. Il „ ſemble s'abaiſſer depuis le pic, mais non d'une „ maniere bruſque, auſſi loin que l'œil peut s'é- „ tendre. Croyant que notre relâche ſeroit ſeu- „ lement d'un jour, je ne fis pas dans l'Iſle „ toutes les courſes que j'avois projettées, &,

1776. Août. „ malgré mon envie, je ne pus aller au sommet „ du pic. (*a*)

„ L'Isle semble être d'une stérilité complète, „ à l'Est de *Sainte-Croix*. Des chaînes de „ collines se prolongent vers la Mer ; on y „ trouve des vallées profondes, qui aboutissent „ à d'autres montagnes, ou d'autres collines, qui „ coupent les premieres, & qui sont plus éle- „ vées. Celles qui courent vers la mer, sem- „ blent avoir été battues par les vagues, qui y „ ont laissé des empreintes ; elles se montrent „ comme des rangées de cônes, dont les som-

(*a*) On trouve dans *Spratt's History of the Royal Society*, *pag.* 200, &c. la Relation d'un voyage au sommet du pic de *Ténériffe*. Glas y monta également. Voyez *History of the Canary Islands*, pag. 252 jusqu'à la page 259. Le volume quarante-sept des *Transactions Philosophiques*, donne les observations que fit le Docteur Heberdeen en montant sur le pic. Cet Ecrivain évalue à 2,566 brasses ou à 15,396 pieds anglois, la hauteur du pic au-dessus du niveau de mer ; il ajoute que ce résultat fut confirmé par deux observations subséquentes, & par d'autres que nous devons à M. Crosse, Consul Anglois. Cependant le Chevalier de Borda, qui mesura la hauteur de cette montagne au mois d'Août 1776, ne l'évalue qu'à 1,931 toises de France, c'est-à-dire à 12,340 pieds anglois. Voyez *les Observations faites par le Docteur Forster, durant le second voyage de Cook*.

„ mets offrent beaucoup d'inégalités. Les collines ou montagnes, tranfverfales, à l'égard de ces premieres, font plus uniformes. 1776. Août.

„ L'après-midi du jour de notre arrivée, j'allai dans une de ces vallées, avec le projet de gagner les fommets des collines les plus éloignées, qui fembloient couvertes de bois; mais je n'eus que le temps d'atteindre le pied. Après avoir fait environ trois milles, je ne vis aucun changement dans l'afpect des collines les plus baffes, qui produifent en abondance l'*Euphorbia Canarienfis* : on eft furpris que cette plante, groffe & pleine de fuc, croiffe fi bien fur une terre fi brûlée. Lorfqu'on la brife, il en fort une quantité confidérable de fuc; &, quand elle eft feche, elle doit fe trouver réduite à rien : quoique d'une fubftance douce & légere, elle eft affez forte. Les habitans croient que fon fuc eft cauftique, & ronge la peau; je leur démontrai avec beaucoup de peine qu'ils fe trompoient. (*a*)

(*a*) Glas, en parlant de cette plante, *pag.* 231, dit: » Je ne puis imaginer pourquoi les habitans des Canaries n'en tirent pas le fuc, qu'ils pourroient employer dans leurs bateaux au-lieu de poix. » M. Anderfon nous apprend aujourd'hui pourquoi les Habitans des Canaries ne s'en fervent pas.

1776. Août.

„ J'inférai un de mes doigts dans cette plante, „ & ma peau n'étant point altérée, ils convin- „ rent enfin que j'avois raison. Ils coupent „ l'*Euphorbia*, qu'ils laissent sécher & qu'ils „ brûlent ensuite. Je rencontrai aussi dans cette „ vallée, deux ou trois especes d'arbrisseaux, & „ un petit nombre de figuiers, près du fond. Je „ n'y trouvai pas d'autres productions du regne „ végétal.

„ Une pierre lourde, compacte, bleuâtre, & „ mêlée de quelques particules brillantes, sert „ de base aux collines; & on voit dispersées sur „ la surface, de grosses masses, d'une terre ou „ d'une pierre rouge & friable. Je trouvai sou- „ vent aussi la même substance dispersée en cou- „ ches épaisses; le peu de terre, répandu çà & „ là, étoit un terreau noirâtre. Il y avoit de plus „ quelques morceaux d'une autre pierre, (*a*) „ dont la pesanteur & la surface polie me firent „ croire qu'elle étoit absolument métallique.

„ Il faut sans doute attribuer l'état de décom- „ position de ces collines, à l'action perpétuelle „ du Soleil qui calcine leur surface : les grosses „ pluies doivent entraîner ensuite les parties „ décomposées. Si l'on admet cette supposition,

(*a*) L'original dit *Slag*.

„ ou

„ on expliquera pourquoi leurs flancs offrent de
„ ſi grandes inégalités. Les diverſes ſubſtances 1776.
„ dont elles ſont formées, étant plus ou moins Août.
„ perméables à la chaleur du Soleil, elles ſe
„ détachent dans la même proportion, du lieu
„ qu'elles occupoient primitivement; c'eſt peut-
„ être pour cela que les ſommets qui préſentent
„ un rocher plus dur, ont réſiſté, tandis que
„ pluſieurs morceaux de la croupe ont été dé-
„ truits. J'ai obſervé que les ſommets de la plu-
„ part des montagnes couvertes d'arbres, ſont
„ d'un aſpect plus uniforme, & c'eſt, à mon
„ avis, parce qu'elles ont un abri qui les pré-
„ ſerve de la pluie & du Soleil.

„ La ville de *Sainte-Croix*, qui a peu d'é-
„ tendue, eſt aſſez bien bâtie; les Egliſes n'ont
„ rien de magnifique au dehors, mais l'intérieur
„ en eſt décent & un peu orné. Elles ne ſont
„ pas auſſi belles que quelques-unes de celles
„ de *Madere* : cette différence provient du ca-
„ ractere des habitans, plutôt que de leur pau-
„ vreté. Les Eſpagnols de *Sainte-Croix* ſont
„ mieux logés, & mieux vêtus que les Portu-
„ gais de *Madere*, qui ſemblent diſpoſés à ſe
„ dépouiller eux-mêmes, afin d'orner leurs
„ Egliſes.

„ On voit ſur le port preſque en face du mô-

„ le, une belle colonne de marbre, élevée de-
1776. Août. „ puis peu, & ornée de quelques figures qui ne „ sont point honte à l'Artiste. On y lit une Inscription en espagnol, qui indique l'époque & „ l'objet de ce monument.

2. „ L'après-midi, quatre d'entre nous louerent „ des mules, pour aller à la ville de *Laguna* (*a*) „ qui a pris son nom d'un Lac voisin, éloigné de „ *Sainte-Croix* d'environ quatre milles : nous „ y arrivâmes entre cinq & six heures du soir; „ le chemin avoit été très-mauvais, nos mules „ n'étoient pas bonnes, & rien ne nous dédommagea de nos peines. *Laguna* est assez vaste, „ mais elle mérite à peine le nom de ville; la „ disposition de ses rues est très-irréguliere; cependant quelques-unes sont d'une largeur passable, & on y voit des maisons assez propres. „ En général, cependant, *Sainte-Croix*, quoique beaucoup plus petite, offre un aspect bien „ supérieur. On nous apprit que *Laguna* tombe

(*a*) Son nom Espagnol est *Saint-Christobal de la Laguna*; elle passe pour la Capitale de l'Isle. Les Gens de Loi, & ceux des Habitans qui vivent noblement y résident. Cependant le Gouverneur général des Isles *Canaries* réside à Sainte-Croix, qui est le centre du commerce avec l'*Europe* & l'*Amérique*. Voyez *Glas's Hist.* pag. 248.

„ tous les jours ; plusieurs vignobles où l'on
„ trouvoit autrefois des maisons, n'en ont plus 1776.
„ à présent. La population de *Sainte-Croix* Août.
„ augmente au contraire.

„ Pour aller de *Sainte-Croix* à *Laguna*,
„ on traverse une colline escarpée, qui est très-
„ stérile, lorsqu'on la monte ; en la descen-
„ dant, nous vîmes quelques figuiers & plu-
„ sieurs champs de bleds. Ces espaces de terrein
„ mis en culture sont de peu d'étendue, & ils
„ ne sont pas découpés en sillons comme on le
„ pratique en *Angleterre* ; il paroît que les
„ habitans ne récoltent du grain qu'à force de
„ travail, car le sol est si rempli de pierres,
„ qu'ils sont obligés de les rassembler & d'en
„ faire de larges monceaux ou des murailles peu
„ éloignés les uns des autres. Les grandes col-
„ lines qui se prolongent au Sud-Ouest, nous
„ semblerent bien boisées. Excepté des aloës
„ en fleur que nous trouvâmes près du chemin,
„ nous ne remarquâmes rien d'ailleurs, durant
„ ce petit voyage, qui mérite d'être cité ; nos
„ guides avoient beaucoup de gaieté, & ils nous
„ amuserent avec leurs chansons pendant la route.

„ Les mules font la plupart des gros ouvra-
„ ges ; nous jugeâmes que les chevaux sont ra-
„ res, & destinés principalement à l'usage des

C 2

1776. Août.

„ Officiers; ils font d'une petite taille, mais „ d'une belle forme & pleins de feu. Les habitans emploient les bœufs à traîner des ton- „ neaux, fur un chariot très-groffier, & ils les „ mettent au joug par la tête; nous les attelons „ par les épaules, & leur méthode ne femble „ pas préférable à la nôtre. Dans mes prome- „ nades & mes courfes, je vis des faucons, des „ perroquets, des hirondelles de mer, des goë- „ lands, des perdrix, des bergeronettes, des hi- „ rondelles de terre, des martinets, des merles, „ & des troupes nombreufes d'oifeaux des ca- „ naries. On trouve auffi à l'Ifle de *Ténériffe*, „ deux efpèces de lézard; quelques infectes, tel- „ les que les fauterelles, & trois ou quatre ef- „ pèces de mouches de dragon. (*a*)

„ J'eus occafion de caufer avec un habitant „ du pays, plein d'efprit & d'inftruction, dont „ la véracité ne me laiffe aucun doute. Il m'ap- „ prit plufieurs chofes qu'une relâche de trois „ jours ne m'auroit pas laiffé le loifir d'obfer- „ ver : il me dit, par exemple, qu'il y a dans „ l'Ifle un arbriffeau, qui répond exactement à „ la defcription donnée par Tournefort & Lin- „ næus de l'*Arbriffeau à Thé* de la *Chine* &

(*a*) Il y a dans l'Original *dragon's flies*.

„ du *Japon ;* qu'il y eſt très-commun. L'honnête Eſpagnol, dont je parle, ajouta qu'on extirpoit cet arbriſſeau, & que toutes les années, il en arrachoit pour ſa part des milliers dans ſes vignes ; que les habitans néanmoins en firent quelquefois une boiſſon pareille au thé, & qu'ils lui attribuent toutes les qualités de celui qu'on achète des Chinois; ils lui donnent auſſi le nom de thé, mais ce qui eſt remarquable, ils aſſurent que les premiers Navigateurs européens le trouverent à *Ténériffe.* 1776. Août.

„ Le Sol produit un fruit ſingulier que les Inſulaires appellent *Limon imprégné :* (*a*) c'eſt un limon parfait, bien diſtinct, enfermé dans un autre ; il differe ſeulement de celui qui lui ſert d'enveloppe, en ce qu'il eſt plus rond. Les feuilles de l'arbre qui donne cette eſpèce de limon, ſont beaucoup plus longues que celles du limonier ordinaire ; mais, d'après ce qu'on m'a dit, elles ſont tortues & elles n'ont pas la même beauté.

(*a*) L'Auteur de la *Deſcription de Ténériffe*, dans *Sprat's Hiſtory*, *pag.* 207, parle de cette eſpèce de limon, & il l'appelle *pregnada.* Il eſt vraiſemblable que les Eſpagnols le nomment encore aujourd'hui *imprennada.*

1776. Août.

„ J'ai su de la même maniere qu'une espèce
„ des raisins de *Ténériffe*, est réputé un excel-
„ lent remède dans les phtysies. L'air & le cli-
„ mat en général sont d'ailleurs d'une salubrité
„ remarquable, & très-propres à ce genre de
„ maladies. Mon Espagnol m'en expliqua la rai-
„ son; il me dit qu'on peut toujours choisir le
„ degré de température convenable, en fixant
„ sa demeure sur les diverses collines qui sont
„ plus ou moins élevées, & il me témoigna sa
„ surprise, de ce que les Médecins Anglois n'ont
„ jamais songé à envoyer leurs consomptionaires
„ à *Ténériffe*, au-lieu de les envoyer à *Nice*
„ ou à *Lisbonne*. En allant de *Sainte-Croix*
„ à *Laguna*, je reconnus moi-même combien
„ la température de l'air varie : lorsqu'on monte
„ les collines, on ressent peu-à-peu le froid qui
„ finit par être insupportable. On m'assura que
„ passé le mois d'août, personne ne peut habi-
„ ter à un mille du Pic, sans éprouver un froid
„ très-rigoureux. (*a*)

(*a*) Cette observation s'accorde avec la remarque du Docteur Heberden, qui dit *que le pain de sucre de la Montagne ou la Pericosa, dont la hauteur est d'un huitième de lieue*, (ou de 1,980 pieds) *est couverte de neige la plus grande partie de l'année.* Voyez les *Transactions Philosophiques*, Volume cité plus haut.

„ Quoique les environs du fommet du Pic „ jettent toujours de la fumée, il n'y a point eu „ de tremblement de terre, ou d'éruption de „ volcan depuis 1304; le port de *Garrachica*, où l'on faifoit autrefois une grande partie „ du commerce, fut détruit à cette époque. (*a*) 1776. Août.

„ Le commerce de *Ténériffe* eft affez confi„ dérable, car on y fait quarante milles pipes „ de vin, qui fe confomment dans l'Ifle, ou „ qu'on convertit en eaux-de-vie, & qu'on en„ voie aux Ifles efpagnoles du nouveau mon„ de : (*b*) l'*Amérique* feptentrionale en tiroit

(*a*) Ce Port fut comblé par des torrens de laves brûlantes, qui fortirent d'un volcan. On trouve aujourd'hui des maifons dans les endroits où mouilloient autrefois les vaiffeaux. *Glas's Hift. pag.* 244.

(*b*) Glas, *pag.* 342, dit que les Habitans de *Ténériffe* exportent annuellement quinze mille pipes de vin & d'eau-de-vie. Il ajoute dans un autre endroit, *page* 252, qu'au dernier dénombrement qui précéda fon voyage, il n'y avoit pas moins de 96,000 Habitans. Il s'eft écoulé trente ans depuis, & on peut raifonnablement fuppofer que la population a beaucoup augmenté. La quantité de vin confommée par une population d'au moins dix mille perfonnes, doit monter à plufieurs mille pipes. Les fabriques d'eau-de-vie doivent en employer une autre quantité bien confidérable, car il faut cinq ou fix pipes de vin,

1776. Août.

„ chaque année six mille pipes, lorsque ses liai-
„ sons avec cette partie du monde n'étoient pas
„ interrompues ; l'exportation se trouve aujour-
„ d'hui diminuée de moitié. En général, le bled
„ de l'Isle ne suffit pas à la subsistance des Insu-
„ laires : nos Colonies du nouveau monde y
„ portoient des grains il y a quelques années.

„ *Ténériffe* produit un peu de soie ; mais à
„ moins de compter les pierres à filtrer qu'elle
„ tire de la grande *Canarie*, & qu'elle exporte
„ au dehors, le vin forme le seul article de son
„ commerce étranger.

„ La race trouvée dans l'Isle par les Espa-
„ gnols, lors de la découverte des *Canaries*,
„ ne forme plus une peuplade séparée ; (*a*) les
„ mariages ont confondu les naturels & les co-
„ lons, mais on reconnoît les descendans des
„ premiers ; ils sont d'une grande taille, leur
„ stature est forte, & ils ont des os d'une grof-
„ seur remarquable : le teint des hommes en gé-

pour en faire une d'eau-de-vie. Ainsi, le calcul de M. Anderson, qui évalue à quarante mille pipes de vin le produit annuel des vignobles, n'est pas exagéré.

(*a*) Lorsque Glas parcourut l'Isle de *Ténériffe*, il y avoit encore quelques familles de *Guanches*, dont le sang ne s'étoit pas mêlé avec celui des Espagnols.

„ néral eſt baſané ; le viſage des femmes offre 1776. Août.
„ de la pâleur, & on n'y voit point cette teinte vermeille qui diſtingue nos beautés des pays du nord. Elles portent des habits noirs comme en *Eſpagne* ; les hommes paroiſſent moins aſſervis à cet uſage, & ils ont des vêtemens de toute ſorte de couleur, à l'exemple des François, dont ils imitent d'ailleurs les modes. Ce point excepté, nous avons trouvé les inſulaires de *Ténériffe* très-décens ; ils conſervent cette gravité qui eſt propre aux Eſpagnols. Quoique nos mœurs & nos manieres reſſemblent peu à celles des peuples de l'Eſpagne, j'obſerverai qu'Omaï n'y appercevoit pas une grande différence : il dit ſeulement que les habitans de *Ténériffe* ſe livroient moins que les Anglois à l'amitié, & que leur figure approchoit de celle de ſes compatriotes. „



CHAPITRE III.

Départ de Ténériffe. *Danger que court le vaiſſeau près de* Bonaviſta. *Iſle de* Mayo. *Port* Praya. *Précautions contre les pluies & la chaleur étouffante des environs de l'Equateur. Poſition de la côte du* Bréſil. *Arrivée au* Cap de Bonne-Eſpérance. *Relâche au* Cap. *Jonction de la* Découverte. *Courſes de M. Anderſon dans l'intérieur du Pays. Obſervations Aſtronomiques. Remarques ſur les courants & la déclinaiſon de l'aimant, durant la traverſée d'*Angleterre *au* Cap.

APRÈS avoir rempli nos futailles, & embarqué toutes les autres choſes dont nous avions be-
1776. Août. 4. ſoin, nous appareillâmes de *Ténériffe* le 4 août, & nous continuâmes notre route avec un bon vent du Nord-Eſt.

10. Le 10 (*a*) à neuf heures du ſoir, nous vîmes l'Iſle de *Bonaviſta* dans le Sud à un peu plus

(*a*) Le Capitaine Cook s'occupoit beaucoup de la diſcipline & de la ſanté de ſon équipage ; on voit, par ſon Livre de Lock, que du 4 au 10 d'Août, *il*

d'une lieue : nous croyions en être beaucoup plus éloignés, mais nous reconnûmes bientôt notre méprise; ayant marché à l'Est jusqu'à midi, afin d'éviter les rochers couverts, qui gisent à environ une lieue de la pointe Sud-Est de l'Isle, nous nous trouvâmes très-près de cet écueil, & nous venions de doubler les brisans. Notre situation fut alarmante durant quelques minutes. Je ne crus pas devoir sonder; cette opération auroit augmenté le péril, sans offrir les moyens de nous y soustraire : je reconnus que l'extrémité septentrionale de *Bonavista* est par 16d 13′ de latitude Nord & à 22d 59′ de longitude Ouest. 1776. Août.

Dès que nous fûmes hors des rochers, nous mîmes le cap au Sud-Sud-Est jusqu'à la pointe du jour du lendemain. Le 11, nous marchâmes 11.
à l'Ouest, afin de passer entre *Bonavista* & l'Isle de *Mayo* : j'avois dit au Capitaine Clerke que je toucherois au port *Praya*, & je voulois savoir si la *Découverte* étoit arrivée. A une heure après-midi, nous vîmes dans le Sud-Est à trois ou quatre lieues de distance, les rochers qu'on trouve au côté Sud-Ouest de *Bonavista*.

---

fit faire deux fois l'exercice du canon & des petites armes, & qu'il fit nettoyer & fumer deux fois les entre-ponts.

1776. Août. 12. Le 12, à ſix heures du matin, l'Iſle de *Mayo* nous reſtoit au Sud-Sud-Eſt à environ 5 lieues: on jetta la ſonde qui rapporta ſoixante braſſes. La déclinaiſon de l'aimant d'après le réſultat moyen de pluſieurs Azimuths pris avec trois différens compas, étoit en même-temps de 9d 32′ & demie Oueſt. A onze heures, l'une des extrémités de *Mayo* ſe montroit à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, & l'autre au Sud-Eſt-quart-Sud: dans cette poſition, nous découvrîmes près de la partie Nord-Eſt deux collines de forme ronde; on voyoit par-delà une autre grande colline, plus élevée, & à-peu-près aux deux tiers de la longueur de la côte, une quatrieme colline à pic, détachée. Du point où nous examinâmes l'Iſle, c'eſt-à-dire de trois ou quatre milles, aucune apparence de végétation ne frappa nos yeux; & nous n'y apperçûmes que cette couleur brune & inanimée qui domine dans les terres où il n'y a point de bois.

M. Nicholſon dit, dans la préface du livre intitulé: *Remarques & obſervations diverſes faites pendant un voyage aux Indes orientales.* (*a*) „ Lorſque l'aimant eſt à huit degrés

(*a*) A bord du vaiſſeau de Sa Majeſté l'*Eliſabeth* depuis 1758 juſqu'en 1764, & imprimé à Londres en 1772.

„ ou un peu plus, de déclinaiſon Oueſt, on „ peut marcher nuit & jour, ſur les parages des „ Iſles du *Cap verd*, & être ſûr qu'on ſe trouve „ à l'Eſt de ces terres. „ Je crois devoir obſerver ici, que cette aſſertion eſt très-dangereuſe pour les navigateurs qui l'adopteront ſans examen. Je m'occupai auſſi des courants; j'en trouvai un qui portoit au Sud-Oueſt-quart-Oueſt, & dont la vîteſſe étoit d'un peu plus d'un demi-mille par heure. Les différences obſervées entre la longitude indiquée par la montre marine, & celle de l'eſtime qui montoient à un degré, depuis notre départ de *Ténériffe*, annonçoient cet écart de route.

1776. Août.

Tandis que nous fûmes parmi ces Iſles, nous eûmes de petites briſes qui varierent du Sud-Eſt à l'Eſt, & quelques calmes. J'en conclus que les Iſles du *Cap verd* ou ſont aſſez étendues pour rompre la force du vent aliſé, ou qu'elles ſont ſituées au-delà de ſa carriere, dans l'eſpace où l'on commence à trouver des vents variables, lorſqu'on approche de la ligne. La premiere ſuppoſition eſt la plus vraiſemblable, car Dampierre (*a*) y rencontra un vent d'Oueſt au mois de Février, époque où l'on ſuppoſe que le vent

(*a*) Voyages de Dampierre, Vol. III.

alifé, s'étend le plus vers l'équateur. Nous avions
1776. une chaleur étouffante, & il tomboit de la pluie
Août. par intervalles. Une blancheur terne qui fembloit tenir le milieu entre la brume & les nuages, domina prefque toujours dans le ciel. En général, les régions du Tropique ne jouiffent guères de cet atmofphère pur, qu'on obferve dans les climats fujets aux vents variables; & le foleil n'y brille pas d'une maniere auffi éclatante : il paroît que c'eft un avantage; fi les rayons de cet aftre n'y trouvoient point d'oftacles, il feroit impoffible d'en fupporter la chaleur. Les nuits y font fouvent belles & fereines.

13. Le 13, à neuf heures du matin, nous étions à l'entrée du port *Praya* (Ifle *Saint-Jago;*) nous y vîmes à l'ancre deux vaiffeaux de la Compagnie Hollandoife, & un petit Brigantin. Comme la *Découverte* n'y étoit pas, & que nous avions confommé peu d'eau depuis notre départ de *Ténériffe*, je ne crus pas devoir relâcher & je cinglai au Sud. Nous prîmes quelques hauteurs du foleil pour déterminer le temps vrai : notre longitude évaluée par la montre marine, d'après cette obfervation étoit de 23^{d} 48′ Oueft. La petite Ifle qui fe trouve dans la Baye, nous reftoit à l'Oueft-Nord-Oueft, à environ trois milles : ainfi fa longitude eft de 23^{d} 51′. La même mon-

tre, durant mon second voyage, avoit indiqué 23^d 30′. Nous observâmes la latitude, & notre résultat fut 14^d 51′ 30″ Nord. 1776. Août.

Le lendemain du jour où nous quittâmes les Isles du *Cap verd*, nous perdîmes le vent alisé Nord-Est, & nous n'atteignîmes que le 30 celui qui souffle de la partie du Sud-Est; le 30 nous étions par 2^d de latitude Nord, & au vingt-cinquième degré de longitude Ouest. 14. 30.

Durant cet intervalle, (*a*) le vent se tint le plus souvent dans la partie du Sud-Ouest; il souffla quelquefois avec force & par rafales, mais il ne forma ordinairement qu'une jolie brise. Les calmes furent en petit nombre & de courte durée. Entre le douzième & le septième parallèles Nord, le ciel fut en général sombre & nébu-

(*a*) Le 18, je plongeai, à soixante & dix brasses au-dessous de la surface de la mer, un baquet qui portoit un thermomètre; il y resta deux minutes, & il en fallut trois autres pour le retirer. Le mercure, qui auparavant s'étoit tenu à 78^d en plein air, & à 79 à la surface de la mer, descendit sous les flots à 66. L'eau que rapporta le baquet contenoit, suivant la Table de M. Cavendish, $\frac{1}{18}$, 7 parties de sel, & celle que je pris à la surface de la mer, $\frac{1}{16}$, 4. Cette derniere ayant été puisée après une pluie très-forte, se trouva peut-être pour cela plus légere. *Livre de Lock du Capitaine Cook.*

1776. Août. leux; nous eûmes des pluies fréquentes, qui remplirent la plupart de nos futailles vuides.

Les pluies, & la chaleur étouffante qui les accompagne, produisent très-souvent des maladies dans cette traversée. On a lieu de craindre de voir la moitié de son équipage sur les cadres, & les Capitaines des vaisseaux ne peuvent trop prendre de précautions; ils doivent purifier l'air dans les entreponts avec le feu & la fumée, ils doivent obliger les matelots à sécher leurs hardes, toutes les fois qu'on en trouve les moyens. On s'occupa de ces objets avec une assiduité constante à bord de la *Résolution* (*a*) & de la *Découverte*. Ces soins produisirent sûrement de bons effets, car il y avoit alors beaucoup moins de fièvres que dans mes deux premiers voyages: nous eûmes cependant le chagrin de trouver une

(*a*) Voici des détails tirés du Livre de Lock du Capitaine Cook. Le 14 Août, on fit du feu dans l'archi-pompe & la calle, afin de donner de l'air aux parties basses du vaisseau. Le 15, on exposa sur le pont les voiles de rechanges, & on fit du feu dans la soute aux voiles. Le 17, on nettoya & on fuma les entreponts, & on fit du feu une seconde fois dans la soute aux voiles. Le 21, on nettoya & on fuma les entreponts. Le 22, tous les hamacs furent exposés à l'air.

multi-

multitude de voies d'eau ſur toutes les œuvres mortes. La chaleur brûlante de l'air avoit ouvert les bordages, qui étoient ſi mal calfatés, qu'ils introduiſoient une grande partie de la pluie dans le corps du vaiſſeau. A peine y avoit-il un hamac qui ne fût pas mouillé ; & les Officiers qui occupoient la Sainte-Barbe, furent tous chaſſés de leurs poſtes. La ſoute aux voiles prit de l'humidité ; la plupart de nos voiles de rechange, n'ayant pu être ſéchées aſſez tôt, eſſuyerent des avaries conſidérables, & il fallut employer beaucoup de toile & de temps pour les mal réparer. Le même accident étoit arrivé à la ſoute aux voiles, durant mon ſecond voyage; je recommandai à ceux qui en étoient chargés, d'y prendre garde ; mais il paroît qu'ils négligerent mon ordre. Les calfats ſe mirent à l'ouvrage, dès que nous eûmes gagné un ciel plus pur & plus fixe ; ils goudronnerent les entreponts, & l'intérieur des œuvres vives, car je ne voulois pas mettre le vaiſſeau ſur le côté, tandis que nous étions en mer.

1776. Août.

Le premier ſeptembre, (*a*) nous coupâmes 1 7bre.

(*a*) On voit, par le Journal de M. Anderſon, que l'après-dîner ſe paſſa à faire la vieille & ridicule cérémonie, de plonger dans la mer ceux qui n'avoient pas encore paſſé la Ligne. Quoique le Capitaine Cook

l'Équateur par 27^{d} 38$'$ de longitude Oueſt. Nous
1776. avions un bon vent du Sud-Eſt-quart-Sud ; &
7bre. quoique je craigniſſe de tomber ſur les côtes du *Bréſil* en m'étendant au Sud-Oueſt, je pris un aire de vent largue; je reconnus enſuite que mes craintes étoient mal fondées, car à meſure que nous nous approchions de ces côtes, nous

---

permît de ſe conformer à cet uſage, il l'a jugé trop minutieux pour en dire un mot dans ſon Journal, ou même dans ſon Livre de Lock. Pernetti, auteur d'un voyage fait aux Iſles *Malouines* en 1763 & 1764, ne penſoit pas ainſi, car la deſcription de cette fête puérile y occupe dix-ſept pages, & il lui a conſacré un Chapitre entier, ſous le titre de *Baptême de la Ligne.*

En voici le commencement : " C'eſt un uſage qui „ ne remonte pas plus haut que ce voyage célèbre „ de Gama, qui a fourni aux Camoëns le ſujet de „ la Luſiade. L'idée qu'on ne ſauroit être un bon „ Marin, ſans avoir traverſé l'Équateur, l'ennui in- „ ſéparable d'une longue navigation, un certain eſ- „ prit républicain qui regne dans toutes les petites „ ſociétés, peut-être toutes ces cauſes réunies ont „ donné naiſſance à ces eſpèces de Saturnales. Quoi „ qu'il en ſoit, elles furent adoptées, en un inſtant, „ par toutes les Nations, & les hommes les plus „ éclairés furent obligés de ſe ſoumettre à une cou- „ tume dont ils connoiſſoient l'abſurdité ; car, dès „ que le Peuple parle, il faut que les Sages ſe met- „ tent à l'uniſſon. „

trouvâmes le vent de plus en plus dans la partie de l'Est ; & lorsque nous fûmes à 10d de latitude Sud, nous pouvions nous avancer rapidement vers le Sud-Est. 1776. 7bre.

Le 8, nous étions par 8d 57′ de latitude Sud, c'est-à-dire, un peu au Sud du Cap *Saint-Augustin*, partie de la côte du *Brésil* : notre longitude déduite, d'un très-grand nombre d'observations de la lune, se trouvoit de 34d 16′ Ouest; & la montre marine indiquoit 34d 47′. Le premier résultat est d'un degré 43′, & le second de 2d 14′ plus à l'Ouest que l'Isle de *Fernando de Noronha*, dont la position a été assez bien déterminée dans mon second voyage. (*a*) J'en conclus que nous n'étions qu'à vingt ou trente lieues au plus du continent d'*Amérique*. La côte d'*Amérique* devoit se trouver à-peu-près à cette distance, car nous n'avions point de sondes, & aucun indice ne nous annonçoit la terre. Cependant le Docteur Halley dit dans son voyage publié par M. Dalrymple : (*b*) *Qu'il ne fit pas plus de cent deux milles, comptés sur le méridien de l'Isle de* FERNANDO DE NORONHA, 8.

(*a*) *Voyez* la Traduction du second Voyage de Cook, *tom. IV*, *page* 183.

(*b*) *Page* 11.

jufqu'à la côte du BRÉSIL; & il paroît
1776. perfuadé que les *courants ne furent pas la*
7bre. *feule caufe du réfultat de fon calcul.* Je penfe qu'il s'eft trompé, & que les courants l'avoient entraîné bien loin dans l'Oueft. J'ai lieu de le croire d'après nos obfervations; car le 5, le 6 & le 7, nous avions trouvé des courants qui portoient à l'Oueft, & durant les vingt-quatre heures du 8, ils porterent au Nord : nous apperçûmes une différence de vingt-neuf milles, entre la latitude obfervée, & celle de l'eftime. Enfin jufqu'à ce qu'on ait fait à terre de meilleures obfervations aftronomiques fur le giffement de la côte du *Bréfil*, je fuppoferai que fa longitude eft de 35d & demi, ou au plus de 36d Oueft.

Il ne nous arriva rien de remarquable, jus-
6 8bre. qu'au 6 Octobre : le 6 par 35d 15' de latitude Nord, & 7d 45' de longitude Oueft, nous eûmes, durant trois jours confécutifs, de légers fouffles de vent & des calmes qui fe fuccéderent l'un à l'autre. Quelques jours auparavant, nous avions vu des albatroffes, des damiers, & d'autres pétrels; nous apperçûmes alors trois pinguins qui nous firent fonder, mais une ligne de cent cinquante braffes, ne donna point de fond. Un des canots qu'on mit à la mer tua quelques

oiſeaux; l'un de ces oiſeaux étoit un pétrel noir, à-peu-près de la groſſeur d'une corneille, à laquelle il reſſembloit de tout point, excepté par le bec & les pieds; il avoit quelques plumes blanches ſur le col; le deſſous des plumes de l'aile étoit de couleur cendrée; les autres plumes étoient d'un beau noir, ainſi que le bec & les cuiſſes. 1776. 8bre.

Le 8 dans la ſoirée, un de ces oiſeaux que les matelots appellent noddie, ſe poſa ſur nos agrêts & fut pris; il étoit un peu plus gros que le merle d'*Angleterre*, & preſque auſſi noir, excepté le haut de la tête qui étoit blanc, & qui reſſembloit à une chevelure poudrée. Les plumes blanches commençoient à la racine du bec ſupérieur; elles ſe prolongeoient & prenoient une teinte plus brune juſques vers le milieu de la partie ſupérieure du col, où paroiſſoit la couleur noire, qui n'étoit plus interrompue par aucune ligne; il avoit les pieds palmés, les cuiſſes noires, & un long bec de même couleur, qui reſſembloit à celui du courlis: on dit que ces oiſeaux ne s'éloignent pas beaucoup de terre; je ne connoiſſois point de terre plus voiſine du parage où nous nous trouvions que l'Iſle de *Gough* ou de *Richmond*, dont nous étions à au moins cent lieues; mais il faut obſerver qu'on n'a 8.

guères parcouru la mer atlantique au Sud de
1776. ce parallèle, & qu'il y a peut-être beaucoup
8bre. plus d'Isles, qu'on n'en voit de marquées sur les cartes.

Nous apperçûmes souvent, durant la nuit, ces animaux marins qui jettent de la lumière, & dont on a parlé dans mon premier voyage : il me sembla que je n'en avois jamais vu d'aussi gros à beaucoup près, & ils étoient quelquefois si nombreux, que nous en comptions une centaine au même moment.

Ce temps de calme fut suivi d'un vent frais du Nord-Ouest qui dura deux jours; nous eûmes ensuite de légers souffles de vent l'espace d'environ vingt-quatre heures, après quoi le vent de Nord-Ouest reprit & souffla avec tant de force,
17. que le 17 nous découvrîmes le *Cap de Bonne-Espérance;* le lendemain nous mouillâmes dans la baye de *la Table* par quatre brasses, l'Eglise nous restant au Sud-Ouest-quart-Sud, & la pointe *Verte* au Nord-Ouest-quart-Ouest.

Dès que nous eûmes reçu la visite ordinaire de l'Inspecteur du port & du Chirurgien, j'envoyai un de mes Officiers chez le Gouverneur, M. le Baron de Plettemberg; à son retour, je saluai la place de treize coups de canon : on me rendit le salut avec le même nombre de coups.

Nous trouvâmes dans la baie deux vaisseaux françois; l'un alloit dans l'*Inde*, & l'autre retournoit en *Europe*. Deux ou trois jours avant notre arrivée, un bâtiment de la même nation qui devoit appareiller pour la *France*, rompit son cable, & échoua à l'entrée de la baie où il périt. On sauva l'équipage; mais la plus grande partie de la cargaison fut ensevelie dans les flots, ou, ce qui est la même chose, fut pillée & volée par les habitans de la colonie. Les Officiers françois m'apprirent ces détails, & les Hollandois ne pouvoient nier le fait; mais, pour se disculper d'un crime qui déshonore un peuple civilisé, ils essayerent de rejetter la faute sur le Capitaine, qui, à ce qu'ils disoient, n'avoit pas demandé une garde assez tôt.

1776. 8bre.

Dès que nous eûmes salué la place, je descendis à terre, accompagné de quelques-uns de mes Officiers, & j'allai voir le Gouverneur, le Lieutenant-Gouverneur, le Fiscal, & le Commandant des Troupes. Ces Messieurs me reçurent avec beaucoup de politesse, & le Gouverneur sur-tout me promit les divers secours que pourroit me procurer la Colonie. Il me permit d'établir notre observatoire à l'endroit que je jugerois le plus convenable; de dresser des tentes pour les Voiliers & les Charpentiers, & de faire

paître notre bétail aux environs de notre camp.
1776. Avant de retourner à bord, je m'arrangeai avec
8bre. un Munitionnaire, qui promit de fournir tous les jours du pain, de la viande fraîche, & des légumes à mon équipage.

22. Le 22, on dressa les tentes & l'observatoire, & on commença le transport des diverses choses, dont nous avions besoin sur la côte. Cette opération ne put avoir lieu plutôt, parce qu'on exerçoit la milice de la place sur le terrein que nous devions occuper.

23. Le lendemain, nous prîmes des hauteurs du Soleil, afin de déterminer le mouvement journalier de la montre marine; ou, ce qui est la même chose, afin de reconnoître son écart. Ces opérations furent continuées chaque jour, toutes les fois que le temps le permit. Sur ces entrefaites, les calfats réparoient le vaisseau, & Messieurs Brandt & Chiron se disposoient à fournir à nos deux Bâtimens, les vivres & les munitions qui nous seroient nécessaires. Dès que les approvisionnemens destinés à la *Résolution* furent prêts, on les conduisit à bord.

26. Le 26, le Vaisseau François, qui alloit en *Europe*, appareilla, & nous lui remîmes des
27. lettres pour l'*Angleterre*. Le lendemain, le *Hampshire*, Vaisseau de notre Compagnie des

Indes, qui venoit de *Bencouli*, mouilla dans la baie; il nous ſalua de treize coups de canon, & 1776.
nous lui rendîmes le ſalut de onze coups. 8bre.

Il ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 31. Le 31, au ſoir, il s'éleva, dans la 31.
partie du Sud-Eſt, un vent terrible qui ſouffla trois jours; durant cet intervalle, le vaiſſeau ne put communiquer avec la terre. La *Réſolution* fut le ſeul bâtiment mouillé dans la baie, qui ne chaſſa point ſur ſes ancres. Nous reſſentîmes à terre les effets de l'ouragan; nos tentes & notre obſervatoire furent mis en pièces; & peu s'en fallut que notre quart de cercle ne fût endommagé, de maniere à ne pouvoir plus nous ſervir. L'orage ceſſa le 3 Novembre; & le lende- 3 9bre.
main, nous reprîmes nos travaux aſtronomiques.

Le *Hampshire* appareilla pour l'*Angleterre* le 6. J'y embarquai un de mes malades, que le 6.
Capitaine Trimble voulut bien recevoir. Je regrettai enſuite de ne lui en avoir pas donné deux ou trois autres, mais j'eſpérois alors leur rétabliſſement.

La *Découverte* arriva le 10 au matin. Le Ca- 10.
pitaine Clerke me dit qu'il avoit fait voile de *Plimouth*, le 10 Août, & qu'il m'auroit joint une ſemaine plutôt, ſi le dernier ouragan ne l'eût pas éloigné de la côte. Sa traverſée dura ſept jours

de plus que la mienne. Il eut le malheur de per-
1776. dre un de ses soldats de marine, qui tomba dans
9bre. les flots; il ne fit pas d'autre perte d'ailleurs, & son équipage arriva sain & bien portant.

Il me représenta que son vaisseau avoit besoin d'être calfaté ; la *Résolution* étoit prête à rentrer en campagne; & , afin de ne point perdre de temps, j'envoyai tous mes ouvriers à bord de la *Découverte*. Je donnai de plus au Capitaine Clerke tous les secours qui dépendoient de moi, pour qu'il obtînt promptement le supplément de vivres & d'eau qu'il vouloit embarquer. J'ai déjà dit que les Boulangers du Cap m'avoient promis de travailler au biscuit nécessaire à la *Découverte* ; on m'avertit alors qu'ils n'avoient point rempli leur engagement; ils prétendirent qu'ils manquoient de farine, mais le fait est qu'ils doutoient de l'arrivée de ma Conserve, & ils ne commencerent que lorsqu'ils la virent dans la baie.

D'après la permission que m'accorda le Gouverneur, nous mîmes au pâturage notre bœuf, nos deux vaches avec leurs veaux, & le reste de notre bétail. On me conseilla de tenir, près de nos tentes, nos moutons qui étoient au nombre de seize : on les parquoit toutes les nuits. Celle
13. 14. du 13 au 14, des chiens s'étant introduits dans

le parc, obligerent nos moutons de ſortir de l'enceinte; ils en tuerent quatre, & ils diſperſerent les autres. Nous en retrouvâmes ſix le lendemain, mais les deux béliers, & deux de nos plus belles brebis, manquoient. Le Baron de Plettemberg ſe trouvoit à la campagne, & je m'adreſſai au Lieutenant-Gouverneur, M. Hemmy, & au Fiſcal. Ces Meſſieurs me promirent leurs bons offices. Je ſais que les Hollandois ſe vantent de l'exactitude de la Police du *Cap;* ils diſent qu'il eſt preſque impoſſible à l'eſclave le plus adroit, & le mieux inſtruit des routes du pays, de ſe ſauver; cependant mes moutons échapperent à toute la vigilance des Officiers du Fiſcal. Je fus réduit à employer la plus vile & la plus mépriſable canaille de la Colonie; je m'adreſſai à des hommes qui, ſi j'en crois ceux qui me les propoſérent, auroient égorgé leur maître, brûlé des maiſons, & enſeveli ſous les ruines des familles entieres pour un ducat; &, après beaucoup de peines & de dépenſes, je recouvrai mes moutons, excepté les deux brebis, dont je parlois tout-à-l'heure. Je ne pus en avoir aucune nouvelle, & j'abandonnai mes recherches, lorſqu'on m'aſſura que je devois être content d'avoir retrouvé les deux béliers. L'un des béliers cependant avoit été ſi maltraité par

1776.
9bre.

les chiens, qu'il ne sembloit pas devoir jamais
1776. guérir.
9bre. Le Lieutenant-Gouverneur voulut réparer la perte que je venois de faire; il eut la bonté de m'offrir un des béliers d'*Espagne*, qu'il avoit tiré de *Lisbonne;* je le refusai, convaincu que les béliers du *Cap* rempliroient également bien mon objet; je reconnus ma méprise par la suite. M. Hemmy s'est donné beaucoup de peine pour transplanter au *Cap* les moutons d'*Europe;* mais il n'a pu réussir : il attribuoit ce mauvais succès à l'opiniâtreté des habitans de la campagne, qui préferent les moutons du pays, à cause de leurs grosses queues, dont la graisse rapporte quelquefois plus d'argent, que n'en produit le corps entier d'un mouton d'une autre espece. (*a*) Ils croient que la laine de nos moutons d'*Europe*

(*a*) « Ce qu'il y a de plus remarquable dans les » moutons du *Cap*, c'est la longueur & l'épaisseur » des queues, qui pesent quinze ou vingt livres, » dit Kolben. L'Abbé de la Caille, qui ne trouve que des faussetés ou des inexactitudes dans l'ouvrage de Kolben, assure que la queue des moutons du *Cap* ne pese pas plus de cinq ou six livres. *Voyage de la Caille*, *page* 343. Si l'on peut compter sur la véracité de l'homme qui a donné ces détails au Capitaine Cook, il faut en conclure, que du moins, en ce cas-ci, Kolben est accusé d'exagération mal-à-propos.

ne compenſeroit point ce déſavantage. Des hommes éclairés m'ont fait la même obſervation, & 1776.
elle paroît fondée : car, en ſuppoſant que nos 9bre.
moutons donnaſſent au *Cap* une laine de la même qualité qu'en *Europe*, (l'expérience a prouvé le contraire) la Colonie manque de bras pour la manufacturer. Il eſt sûr que ſi l'on n'y importoit chaque jour des eſclaves, la population de cet établiſſement ſeroit moindre que celle d'aucune autre partie habitée de l'*Europe*.

Tandis que les vaiſſeaux ſe diſpoſoient à reprendre la mer, quelques-uns de nos Officiers allerent voir les environs du *Cap*; M. Anderſon, qui étoit du nombre, m'a donné la relation ſuivante de leur petit voyage. (*a*)

(*a*) On trouve dans les *Tranſactions Philoſophiques*, Vol. 66, page 268, la relation de trois Voyages, faits en 1772, 1773 & 1774, de la ville du *Cap*, dans les parties méridionales de l'*Afrique*, par M. François Maſſon, que le Roi d'*Angleterre* avoit envoyé au *Cap de Bonne-Eſpérance*, pour y découvrir de nouvelles plantes, & augmenter à ſon retour les Jardins de *Kew*. Ce petit ouvrage de M. Maſſon renferme des détails très-curieux. M. de Pagès, qui étoit au *Cap* en 1773, a publié auſſi des Remarques ſur l'état de la Colonie; il raconte, en outre, ſon voyage de *Falſe bay* à la ville du *Cap*. *Voyage vers le Pole du Sud*, page 17 juſqu'à la page 32.

1776. 9bre. 16.

☞ " Le 16, après-midi, je partis dans un „ chariot, avec cinq de nos Messieurs; nous „ étions curieux d'examiner les environs du *Cap*. „ Nous traversâmes la grande plaine qu'on trouve „ à l'Est de la Ville. C'est par-tout un sable „ blanc, pareil à celui qu'on rencontre ordinai„ rement sur les grèves. Elle ne produit que „ des bruyères, & d'autres petites plantes de „ différentes espèces. A cinq heures, nous dé„ passâmes une grosse Ferme, environnée de „ champs de bled, & de vignobles assez consi„ dérables; elle est située au-delà de la plaine, „ presque au pied de quelques collines basses, „ où le sol commence à mériter la culture. En„ tre six & sept heures, nous arrivâmes à *Stel„ lenbosh*, le meilleur des établissemens du pays, „ après celui du *Cap*.

„ Le Village ne contient pas plus de trente „ maisons; il est situé au pied de la chaîne des „ hautes montagnes qu'on apperçoit à l'Est de „ la ville du *Cap*, & à plus de vingt milles. „ Les habitations sont propres : un ruisseau „ coule à peu de distance ; de gros chênes, „ plantés par les premiers Colons, y donnent „ de l'ombre, & l'ensemble forme un joli pay„ sage au milieu de ces déserts. On voit, au„ tour de la bourgade, des vignes & des

„ vergers, qui femblent annoncer un fol très-
„ fertile. L'air étant ici d'une férénité extraor- 1776.
„ dinaire, on doit peut-être attribuer au climat 9bre.
„ cette belle apparence.

„ Je paffai la journée du lendemain à cher- 17.
„ cher des plantes & des infectes dans le voifi-
„ nage de *Stellenbosh* : mes foins furent mal
„ récompenfés. Peu de plantes fe trouvoient en
„ fleur à cette faifon, & les infectes étoient ra-
„ res. J'examinai le fol en plufieurs endroits;
„ c'eft un argile jaunâtre, mêlé de beaucoup de
„ fable. Les collines inférieures paroiffent bru-
„ nes, & je jugeai qu'elles font compofées d'une
„ efpèce de pierre de marne. Nous partîmes de
„ *Stellenbosh* le lendemain au matin, & nous
„ atteignîmes bientôt la maifon, près de laquelle
„ nous avions paffé le 16. M. Cloeder, à qui
„ elle appartenoit, nous avoit fait prier la veille
„ de nous arrêter chez lui. Il nous accueillit
„ avec beaucoup d'hofpitalité, & d'une maniere
„ qui nous furprit agréablement. La mufique
„ commença dès qu'on nous apperçut, & nous
„ dinâmes au fon des inftrumens. Le repas fut
„ très-élégant, vu la fituation du lieu où il fe
„ donnoit. M. Cloeder nous montra fes caves,
„ fes vergers & fes vignes. Tout cela, je l'a-
„ voue, m'infpira le defir de favoir, comment

„ l'induſtrieux Hollandois peut faire naître l'a-
1776. „ bondance dans un endroit où je penſe que
9[bre]. „ les autres Nations de l'*Europe* n'auroient pas „ même ſongé à s'établir.

„ Nous partîmes l'après-midi; nous dépaſsâ- „ mes un petit nombre de plantations, dont „ l'une paroiſſoit très-conſidérable, & étoit diſ- „ poſée ſur un plan nouveau. Le ſoir, nous arri- „ vâmes à la premiere Ferme, qu'on trouve dans „ le diſtrict cultivé, appellé le Canton de *la* „ *Perle*. Nous apperçûmes en même temps *Dra-* „ *kenſtein*, le troiſieme diſtrict de la Colonie „ du *Cap*; il occupe le pied des hautes mon- „ tagnes dont j'ai parlé, & il contient pluſieurs „ fermes ou plantations de peu d'étendue.

19. „ Le matin du 19, je cherchai des plantes & „ des inſectes; je les trouvai preſque auſſi rares „ qu'à *Stellenbosh*; mais les vallées m'offrirent „ plus d'arbriſſeaux, & de petits arbres, que les „ autres cantons dont j'avois fait l'examen.

„ L'après-midi, nous allâmes voir une pierre „ d'une groſſeur remarquable, appellée par les „ habitans, *Tour de Babylone*, ou *Diamant* „ *de la Perle*. (*a*) Elle gît au ſommet de

(*a*) Le Vol. 68, partie première, pag. 102 des *Tranſactions Philoſophiques*, contient une Lettre de

„ quelques

„ quelques collines basses, au pied de laquelle
„ notre ferme étoit située; &, quoique le che- 1776.
„ min ne fût ni escarpé, ni roide, il nous fallut 9bre.
„ plus d'une heure & demie pour y arriver.
„ Elle est de forme oblongue, arrondie vers le
„ haut, & elle se prolonge au Sud & au Nord.
„ Les côtes Est & Ouest sont escarpées & pres-
„ que perpendiculaires. L'extrémité méridionale

M. Anderson au Chevalier Pringle, qui décrit cette pierre remarquable; les détails envoyés du *Cap*, & lus à la Société Royale, s'accordent avec ce qu'on a dit ici, mais ils sont plus étendus. M. Anderson écrivoit à M. Pringle, qu'il étoit allé la voir, pour remplir *les desirs de M. Masson*, qui vraisemblablement n'avoit pas eu le loisir de l'examiner assez. M. Masson se contente en effet, dans ses voyages, de dire, « qu'il y a deux rochers énormes sur le » *Perel Berg*, que chacun d'eux lui semble avoir » plus d'un mille de circonférence à sa base, & plus » de deux cents pieds d'élévation; que leurs surfaces » sont unies, sans crevasses ni ouvertures, qu'ils » sont d'une espece de granit différent de celui qui » compose les montagnes voisines.

Le Chevalier Hamilton a examiné l'échantillon du rocher joint à la Lettre, & il pense que cet *immense bloc de granit, a vraisemblablement été soulevé par une explosion volcanique, ou par quelque autre cause de cette espèce.* Voyez, dans les *Transactions Philosophiques*, la Lettre du Chevalier Hamilton, après celle de M. Anderson.

1776. 9bre.

„ eſt eſcarpée auſſi, & c'eſt le point de la plus „ grande hauteur. De-là elle s'abaiſſe doucement vers la côte du Nord, par où nous „ montâmes. Arrivés au ſommet, nous vîmes à „ découvert tout le pays.

„ Je crois que ſa circonférence eſt au moins „ d'un demi-mille; car il nous fallut une demi-„ heure pour en achever le tour; &, déduc-„ tion faite pour le mauvais chemin, & pour „ nos pauſes, c'eſt le réſultat auquel je m'arrê-„ tai. Si l'on veut que je compare à un objet „ connu, ſa partie la plus élevée, c'eſt-à-dire, „ ſon extrémité méridionale, je crois ſa hauteur „ égale à celle du Dôme de *Saint-Paul*. Cette „ maſſe, ou bloc de rocher, n'offre qu'un petit „ nombre de crevaſſes, ou plutôt de rainures „ qui n'ont pas plus de trois ou quatre pieds „ de profondeur, & une veine qui la coupe „ près de ſon extrémité Nord. Elle eſt de l'eſ-„ pèce de pierre appellée par les Minéralogiſ-„ tes, *Saxum conglutinatum*, & compoſée „ ſur-tout de morceaux de quartz groſſier, & „ de *Mica*, liés par un ciment argilleux. La „ veine, qui la traverſe, eſt de la même ſubſ-„ tance, mais beaucoup plus compacte; elle „ n'a qu'un pied de largeur & d'épaiſſeur : ſa „ ſurface eſt diviſée en petits quarrés, ou

„ parallélogrammes, difpofés obliquement : on
„ diroit que c'eft un ouvrage de l'homme; mais 1776.
„ je n'ai pas obfervé, fi elle pénètre bien avant 9bre.
„ dans le bloc, ou fi elle en attaque feulement
„ la fuperficie. En defcendant, nous trouvâmes
„ au pied du rocher, un terreau noir, très-fer-
„ tile & fur les flancs des collines, quelques ar-
„ bres indigènes, de l'efpèce de l'*Oléa*, (*a*) &
„ d'une groffeur confidérable.

„ Le 20, au matin, nous partîmes de la 20.

(*a*) On eft étonné de ne pas trouver des détails fur la Tour de Babylone dans l'Ouvrage de Kolben, ou dans celui de l'Abbé de la Caille. Le premier obferve feulement que c'eft une *haute montagne;* & le fecond fe contente de dire que c'eft un *très-bas monticule*. La defcription de M. Anderfon a donc le mérite de l'exactitude & de la nouveauté, & elle s'accorde avec les remarques de M. Sonnerat qui étoit au Cap en 1781. Voici le paffage de cet Ecrivain : « La Montagne de la *Perle* mérite » d'être obfervée; c'eft une des plus hautes des en» virons du Cap : elle n'eft compofée que d'un feul » bloc crevaffé en plufieurs endroits. » *Voyage aux Indes*, tom. 2. pag. 91.

M. Sonnerat nous apprend que M. Gordon, Commandant des Troupes au *Cap*, a fait dernièrement trois voyages dans l'intérieur du Pays : les obfervations de ce Général font fans doute intéreffantes, & le Public doit les défirer.

1776. 9bre. „ *Perle*, & nous ſuivîmes un chemin différent „ de celui que nous avions pris en allant. Nous „ traverſâmes un pays abſolument inculte; mais, „ aux environs des collines du *Tygre*, quelques „ champs de bled frapperent nos regards. A „ midi, nous nous arrêtâmes dans un creux, „ afin de prendre quelques rafraîchiſſemens; „ nous voulûmes nous promener autour du lieu „ de notre halte, & nous fûmes aſſaillis d'un „ grand nombre de mouſquites, les premieres „ que je vis dans cette Colonie. Nous nous „ remîmes en route l'après-dîner, & nous arri- „ vâmes le ſoir à la Ville du *Cap*, bien fati- „ gués des ſecouſſes de notre chariot. „

23. Le 23, on rembarqua l'obſervatoire, l'horloge aſtronomique, &c. Par un milieu entre les réſultats de pluſieurs hauteurs correſpondantes, priſes avec le quart-de-cercle, nous conclûmes que l'horloge aſtronomique retardoit, par jour, de $1' \, 8''$, 368 ſur la révolution des fixes. Nous avions laiſſé au pendule la même longueur qu'il avoit à *Gréenwich*, où le retard journalier de l'horloge étoit de $4''$ par jour, comparé au même mouvement.

En prenant un milieu entre les réſultats de quinze jours d'obſervation, nous trouvâmes que la montre marine retardoit, en vingt-quatre

heures, de $2''$, 261 fur le mouvement moyen du Soleil, c'eft-à-dire, que fon retard journalier étoit plus fort de $1''$, 052, que celui que nous avions obfervé à *Gréenwich*. Le 21, à midi, elle retardoit, fur le temps moyen, de $1^{d}\ 20'\ 57''$, 66. Si l'on fouftrait de cette quantité, celle de $6'\ 48''$, 956, dont elle retardoit le 11 Juin à *Gréenwich*, plus la fomme de fes retards journaliers ; le refte, c'eft-à-dire, $1^{d}\ 14'\ 8''$, 704, ou $18^{d}\ 32'\ 10''$, fera la longitude de la Ville du *Cap*, telle qu'elle a été donnée par la montre marine. La vraie longitude de cette Ville, celle qui eft déduite des Obfervations de MM. Maffon & Dixon, eft de $18^{\circ}\ 23'\ 15''$; mais, comme notre obfervatoire étoit fitué à environ un demi-mille à l'Eft du point où ils ont obfervé, il en réfulte que l'erreur de la montre fe réduit à $0^{d}\ 8'\ 25''$. Je puis donc conclure que cette montre avoit confervé fa régularité, depuis notre départ d'Angleterre, & que les longitudes qu'elle nous a indiquées pendant notre traverfée, étoient plus approchantes de la vérité, que celles qu'on pouvoit obtenir par toute autre voie.

1776. 9bre.

En partant de cette hypothèfe, j'indiquerai, par approximation, la vîteffe & la direction des courans que nous avons éprouvés, fur l'efpace

de mer que nous avons parcouru. Car, en com-
1776. parant les latitudes & les longitudes conclues de
9bre. l'estime & du calcul des routes, aux latitudes déduites de mes observations, & aux longitudes indiquées par la montre marine, je conclurai de leurs différences, & quelquefois avec assez de précision, les erreurs dont l'estime a été affectée à différentes époques, quelle qu'en ait été la cause. Mais, comme je veillois, avec le plus grand soin, à la maniere dont on jettoit le lock; que je faisois toutes les compensations nécessaires, suivant la dérive du vaisseau, l'agitation de la mer, & les autres circonstances qui exigent qu'on y ait égard dans l'estime du sillage; je ne puis attribuer qu'à l'effet des courans, les erreurs que j'ai reconnues dans cette estime; sur-tout lorsque l'erreur a été constamment dans le même sens, pendant plusieurs jours de suite.

Si, au contraire, un jour je trouve le vaisseau en avant de l'estime; un autre jour, en arrière; je suis fondé à croire que les erreurs, que je découvre, doivent être attribuées à des causes accidentelles, & qu'elles ne sont plus l'effet des courans. C'est ce qui me paroît avoir eu lieu dans notre traversée d'*Angleterre* à l'Isle de *Ténériffe*. Mais, depuis notre départ de

1776. 9bre.

cette derniere Isle, jusqu'au 15 Août que nous étions par 12^d de latitude Nord, & 24^d de longitude occidentale, le vaisseau se trouva, d'après nos observations, à 1^d 20′ plus à l'Ouest, que la longitude conclue de l'estime, ne l'indiquoit. Dans ce même parage, les courans prirent une direction opposée, & nous porterent dans l'Est, avec une vîtesse évaluée douze ou quatorze milles en vingt-quatre heures : leur effet ne cessa que lorsque nous fûmes parvenus au cinquieme degré de latitude Nord, & à 20^d de longitude Occidentale. C'est le point où nous nous sommes trouvés le plus avancés dans l'Est, après avoir quitté les *Isles* du *Cap-verd*, jusqu'à ce que nous nous soyions portés dans le Sud; & c'est celui où les vents ayant pris du Sud, nous changeâmes notre route, pour nous élever dans l'Ouest. Dans les deux ou trois jours qui suivirent, je ne m'apperçus pas que notre estime eût été altérée par l'effet d'aucun courant. Je jugeai que nous nous trouvions alors entre celui dont la direction ordinaire, si elle n'est pas constante, porte les Vaisseaux à l'Est sur la Côte de *Guinée*, & celui qui les porte à l'Ouest, vers les Côtes du *Brésil*.

Nous n'éprouvâmes pas un effet considérable de ce dernier courant, jusqu'à ce que nous

eussions atteint le second degré de latitude Nord,
1776. & le vingt-cinquieme de longitude Occidentale.
9bre. De ce point, jusqu'au troisieme degré Sud, & au trentieme degré Ouest, dans l'intervalle de quatre jours, le Vaisseau fut porté de cent quinze milles, vers le Sud-Ouest-quart-Ouest, par-delà le point indiqué par l'estime. Cette erreur est trop considérable, pour qu'elle puisse être attribuée à une autre cause, qu'à l'action d'un courant très-violent, dont la direction est vers cette partie. Arrivés à ce point, nous ne fûmes pas encore dégagés du courant; nous continuâmes d'en éprouver l'effet, & nous reconnûmes seulement un changement dans sa direction, qui, dans la suite, prit du Nord, sans perdre de sa force du côté de l'Ouest. J'ai déjà eu occasion de dire que les courans portent au Nord par le travers du Cap *Saint-Augustin;* mais leur effet n'est plus sensible à vingt ou trente lieues de ce Cap : & je n'en éprouvai aucun autre, durant le reste de ma traversée. Les différences que nous trouvâmes ensuite, entre les résultats de l'estime, & ceux des observations, sont trop légères, pour qu'on puisse les attribuer aux courans, ainsi qu'on peut le voir dans la Table que je donne à la fin de l'Ouvrage.

J'ai obſervé, dans la relation de mon ſecond Voyage, (a) que, durant la traverſée d'*Angleterre* au *Cap*, les courans ſe balancent les uns les autres : parce que, lors de ma ſeconde expédition, ayant coupé l'équateur vingt degrés plus à l'Eſt, nous fûmes plus long-temps expoſés au courant Eſt ; ce qui balança le courant de l'Oueſt. Je penſe que ſi l'on paſſe la ligne à dix ou quinze degrés, à l'Eſt du méridien de *Saint-Yago*, on fera la même remarque.

1776. 9bre.

Je conclurai de ces obſervations que ſi, après avoir dépaſſé les Iſles du *Cap-Verd*, vous ne faites pas plus de quatre ou cinq degrés à l'Eſt, & que ſi vous coupez l'équateur par le méridien, ou à l'Oueſt du méridien de *Saint-Yago*, vous devez vous attendre à trouver votre Vaiſſeau trois ou quatre degrés à l'Oueſt de ſon eſtime, quand vous ſerez à dix degrés de latitude Sud. Mais ſi vous marchez beaucoup à l'Eſt, & ſi vous traverſez la ligne, quinze ou vingt degrés à l'Eſt de *Saint-Yago*, votre bâtiment ſera de la même quantité à l'Eſt de ſon eſtime : plus vous vous tiendrez dans la partie de l'Eſt, plus votre erreur ſera grande. Les Capitaines de quelques Vaiſſeaux de l'Inde, qui ſe ſont trouvés

(a) Tom. I, p. 52 de la Traduction françoiſe.

fur la Côte d'*Angola*, dans un temps où ils
1776. s'en croyoient éloignés de plus de deux cents
9bre. lieues, peuvent attefter la vérité de cette obfervation.

Durant toute notre traverfée d'*Angleterre* au *Cap*, je n'ai laiffé échapper aucune occafion d'obferver la déclinaifon de l'aimant ; j'ai fait mes calculs avec toute l'attention & l'exactitude qu'ont permis les circonftances : je les insérerai dans une Table particuliere, ainfi que la latitude & la longitude, à l'époque de l'obfervation. Mes longitudes ne peuvent être fautives que d'un quart de degré, ou d'un demi degré au plus. Cette Table fera utile aux Navigateurs qui réforment leur eftime par la déclinaifon de l'aiguille aimantée. Elle donnera d'ailleurs à M. Dun des moyens de corriger fa nouvelle carte des variations, qui en a grand befoin.

Il me paroît étrange que les Ecrivains, qui fe fient le plus à la déclinaifon de l'aimant, ne foient pas d'accord entr'eux. L'un (*a*) nous dit, comme je l'ai déjà obfervé, que *fi l'on a huit degrés de déclinaifon Oueft, ou quelque chofe de plus; on peut, aux environs des Ifles du Cap-Verd, faire de la voile la nuit*

(*a*) M. Nicholfon.

& le jour, qu'on eſt ſûrement à l'Eſt de ces terres. Un autre (*a*) établit dans ſa carte, que cette déclinaiſon ſe rencontre à quatre-vingt-dix lieues à l'Oueſt des Iſles du *Cap-Verd.* Une pareille différence démontre bien l'incertitude des deux calculs. Je ſuis perſuadé que le premier a obſervé la déclinaiſon dont il parle dans ſon ouvrage; mais il auroit dû remarquer, qu'à la mer, & même ſur terre, les réſultats des obſervations les plus exactes, ne ſont pas toujours les mêmes; que des bouſſoles différentes donnent des déclinaiſons diverſes; qu'une ſeule bouſſole differe quelquefois d'elle-même, de deux degrés, ſans qu'on puiſſe en découvrir, & bien moins encore en détruire la cauſe.

1776. 9bre.

Celui qui croira trouver la déclinaiſon, à un degré près d'exactitude, s'appercevra ſouvent combien il ſe trompe; car, outre les imperfections qui peuvent ſe rencontrer dans l'inſtrument, ou dans la force de l'aiguille, il eſt sûr que le mouvement du vaiſſeau, l'attraction des ferrures, ou d'autres cauſes qui ne ſont pas encore connues, occaſionnent fréquemment de bien plus grandes erreurs. J'avoue qu'on trouve la déclinaiſon de l'aimant, avec un degré d'exactitude plus

(*a*) M. Dun.

que ſuffiſant, pour déterminer la route du vaiſ-
1776. ſeau ; mais je nie poſitivement qu'on puiſſe la
9bre. découvrir d'une maniere aſſez préciſe, pour dé-
terminer la longitude à un degré, ou à ſoixante
milles près.



CHAPITRE IV.

Les deux Vaiſſeaux appareillent du Cap de Bonne-Eſpérance. *Vue de deux Iſles que j'ai nommées* Iſles du Prince Edouard. *Leur aſpect. Reconnoiſſance de la* Terre de Kerguelen. *Arrivée au* Havre de Noël. *Relâche. Deſcription du Havre.*

APRÈS l'accident arrivé à nos moutons, on imagine bien que je ne laiſſai pas à terre ceux 1776. qui nous reſtoient. Je les fis conduire promptement 9bre. à bord, ainſi que nos autres animaux. J'ajoutai à ceux que nous avions amenés d'*Angleterre*, deux jeunes taureaux, deux geniſſes, deux chevaux entiers, deux jumens, deux béliers, pluſieurs brebis, des chèvres, quelques lapins, & des volailles. Je voulois les dépoſer à la *Nouvelle-Zélande*, à *O-Taïti*, dans les Iſles voiſines, & ſur les différentes Terres où je jugerois que leur tranſplantation ſeroit utile aux Navigateurs & aux naturels du pays.

Les Calfats acheverent leurs travaux à bord de la *Découverte*, vers la fin de Novembre : ce bâtiment avoit embarqué toutes ſes proviſions;

il avoit des vivres pour plus de deux ans. Je lui
1776. fournis d'ailleurs, ainſi qu'à la *Réſolution*, les
9bre. autres choſes néceſſaires pendant le voyage. Ignorant à quelle époque, ou en quel endroit nous pourrions trouver divers articles indiſpenſables dans les vaiſſeaux, je crus devoir prendre au Cap tout ce que fournit la Colonie.

Ayant donné au Capitaine Clerke, une copie de mes inſtructions, & un ordre particulier ſur ce qu'il devoit faire, ſi les vaiſſeaux ſe ſépa-
30. roient, nous nous rendîmes à bord le 30 au matin. A cinq heures de l'après-midi, il s'éleva, dans le Sud-Eſt, une briſe avec laquelle nous appareillâmes & ſortîmes de la baie. Le calme ſurvint à neuf heures, & nous mouillâmes entre l'Iſle des *Pinguins*, & la Côte Orientale, où nous fûmes à l'ancre, juſqu'à trois heures du
1 Déc. matin du jour ſuivant. A l'aide d'une briſe légere du Sud, nous remîmes à la voile, mais nous ne nous éloignâmes de la terre, que dans
3. la matinée du 3. Nous eûmes, à cette époque, un vent frais de l'Oueſt-Nord-Oueſt, & nous gouvernâmes au Sud-Eſt, afin de nous jetter davantage ſur la route de ces vents.

5. Le 5, un grain ſubit emporta mon mât de hune d'artimon. Comme j'en avois un de rechange, nous ſentîmes d'autant moins la perte

de celui-ci, qu'il étoit mauvais, & qu'il avoit ſouvent excité des plaintes. Le 6, dans la ſoi- 1776. rée, par $39^{d}\ 14'$ de latitude Sud; & $23^{d}\ 56'$ Déc. de longitude Orientale, les vaiſſeaux paſſèrent en 6. divers endroits, où les flots étoient d'une couleur rougeâtre. On puiſa quelques baquets de cette eau, & nous la trouvâmes remplie de petits animaux, qui avoient, au microſcope, la forme des écreviſſes, & qui étoient rouges.

Nous continuâmes notre route au Sud-Eſt, avec un vent très-fort de l'Oueſt. Les vagues reſſembloient à des montagnes, & produiſoient un roulis & un Tangage extraordinaires. Nous prîmes beaucoup de peine, pour conſerver notre bétail : malgré tous nos ſoins, pluſieurs chèvres, & ſur-tout les mâles, moururent; nous perdîmes auſſi quelques moutons. Nous attribuâmes, en grande partie, cet accident au froid qui commençoit à être bien rigoureux.

Le 12, à midi, nous vîmes une terre qui ſe 12. prolongeoit du Sud-Eſt-quart-Sud, au Sud-Eſt-quart-Eſt; lorſque nous en fûmes plus près, nous reconnûmes qu'elle formoit deux Iſles. Celle qui eſt plus au Sud, & qui eſt auſſi la plus grande, me parut avoir quinze lieues de circonférence; je jugeai que ſa latitude eſt de $46^{d}\ 53'$ Sud, & ſa longitude de $37^{d}\ 46'$ Eſt. La plus ſeptentrionale

1776. Déc.

a environ neuf lieues de tour ; elle gît par 46d 40′ de latitude Sud, & 38d 8′ de longitude Eſt. La diſtance de l'une à l'autre eſt d'environ cinq lieues.

Nous traversâmes le canal qui les ſépare ; & nous pouvions découvrir, à l'aide de nos meilleures lunettes, les arbres, & même les arbriſſeaux de ces deux terres. Elles me parurent avoir une côte eſcarpée & remplie de rochers, excepté dans les parties du Sud-Eſt, où le terrein s'abaiſſe & s'applatit : nous ne vîmes que des montagnes ſtériles, qui s'élèvent à une hauteur conſidérable, & dont les ſommets & les flancs étoient couverts de neige. Je jugeai que la neige avoit beaucoup de profondeur en pluſieurs endroits : les parties du Sud-Eſt en offroient une quantité beaucoup plus grande que les autres. Cela vient, ſelon toute apparence, de ce que le Soleil s'y montre moins long-temps, que ſur les parties du Nord & du Nord-Oueſt. Le ſol, dans les eſpaces où il n'étoit pas caché par la neige, préſentoit des teintes diverſes, & il me ſembla ſemé de mouſſe, ou de cette herbe groſſiere, qu'on trouve en quelques cantons des *Malouines*. Il y a un rocher détaché à la bande Nord de chacune des Iſles; celui qui eſt près de l'Iſle Méridionale, a la forme d'une tour, & il paroît

être un peu éloigné du rivage. Nous apperçûmes beaucoup d'algues sur notre route, & la couleur de l'eau indiquoit des sondes; rien n'annonçoit un golfe : peut-être cependant y en a-t-il un près du rocher, dont je viens de parler; mais il doit être petit, & il ne promet pas un bon mouillage.

1776. Déc.

Ces deux Isles, ainsi que quatre autres, situées de neuf à douze degrés de longitude, plus à l'Est, & à-peu-près à la même latitude, furent découvertes au mois de Janvier 1772, comme je l'ai dit dans mon second Voyage, (*a*) par les Capitaines François Marion Dufresne, & Crozat, qui alloient du *Cap de Bonne-Espérance* aux *Philippines*. Elles n'ont point de noms dans la Carte de l'Hémisphere Austral, que me donna M. Crozat en 1775 : (*b*) & j'appellerai les

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, tom. 4, pag. 154 de la Traduction françoise. M. Crozat plaçoit ces Isles à 48 degrés de latitude Sud, c'est-à-dire, deux degrés au Sud, par-delà leur véritable position.

(*b*) On trouve, dans les observations du Docteur Forster, qui composent le cinquieme volume de la Traduction françoise du second Voyage de Cook, des détails sur la Carte, communiquée alors par M. Crozat. Il ajoute que M. Robert de Vaugondy,

deux que nous vîmes, Isles du *Prince Edouard*,
1776. nom du quatrieme Fils de Sa Majesté. J'ai laissé
Déc. aux quatre autres celui d'Isles de *Marion*, & d'Isles de *Crozet*; afin de rappeller le souvenir des navigateurs qui les ont découvertes.

Nous avions presque toujours alors des vents qui souffloient entre le Nord & l'Ouest; mais le temps étoit assez mauvais : quoique nous fussions au milieu de l'été de cet hémisphere, le froid approchoit de celui qu'on éprouve ordinairement en *Angleterre* au milieu de l'hiver. Cependant la rigueur du climat ne me découragea point; &, après avoir dépassé le travers des Isles du *Prince-Edouard*, je changeai de route, afin d'aller au Sud des autres Isles, & d'atteindre la latitude de la terre, découverte par M. de Kerguelen.

Durant notre relâche à *Ténériffe*, j'avois prié le Chevalier de Borda de me dire ce qu'il savoit sur la terre découverte par M. de Kerguelen, entre le Cap de *Bonne-Espérance*, & la *Nouvelle-Hollande*. Au moment où nous allions appareiller de la rade de *Sainte-Croix*, il eut la

---

l'a donnée au Public, & l'a dédiée au Duc de Croy. Le Capitaine Cook observe plus bas qu'elle fut publiée en 1773.

bonté de m'écrire, " que le pilote de la *Bouf-*
„ *fole*, l'un des vaiffeaux de M. de Kerguelen, 1776.
„ lui avoit donné la latitude & la longitude d'une Déc.
„ petite Ifle, que le Commandant appella Ifle
„ du *Rendez-vous*, & qui n'eft pas éloignée
„ de la grande terre : que la latitude de la petite
„ Ifle mefurée par fept obfervations, fut trou-
„ vée de 48^{d} 26′ Sud; & la longitude, d'après
„ fept obfervations de la diftance du Soleil &
„ de la Lune, de 64^{d} 57′ à l'Eft du Méridien
„ de *Paris*. „ Je fus très-fâché de n'avoir pas fu plutôt que l'un des pilotes de M. de Kerguelen étoit à bord de la Frégate du Chevalier de Borda, j'aurois pu obtenir de lui, des détails fur cette terre, plus intéreffans que fa pofition, dont j'avois déjà oui parler. (*a*)

(*a*) Le Capitaine Cook fe trouvant fur une côte découverte par les François, les lecteurs s'attendent à trouver dans fon journal, le détail précis de ce qu'on avoit fait avant lui; mais malgré fon attention infatigable, malgré fa fupériorité dans l'art de la navigation, il ne pouvoit indiquer la route de M. de Kerguelen, fans avoir une connoiffance exacte des opérations de ce Navigateur. Il faut parcourir cette note, avant de lire la fin de ce chapitre & le fuivant; on y verra qu'il fe trouvoit hors d'état de profiter des obfervations de fon prédéceffeur.

F 2

On me recommandoit, dans mes inftructions,
1776. de la reconnoître, & d'y chercher un bon
Déc.

En 1766, lorfque le Capitaine Cook partit d'*Angleterre*, on connoiffoit bien imparfaitement les opérations de M. de Kerguelen. Cet article des inftructions que lui donna l'Amirauté, le prouve affez : „ Vous chercherez d'abord quelques Ifles qu'on dit „ avoir été vues dernièrement par les François, à „ 48 degrés de latitude Sud, & au méridien de l'Ifle „ *Maurice*. „

C'étoit là la fubftance des détails vagues que le Capitaine Cook avoit reçus lui-même au *Cap*, du Baron de Plettemberg, au mois de Novembre 1772. (Voyez le fecond Voyage de Cook, tom. 1 de la Traduction françoife.) Le premier Voyage de M. de Kerguelen avoit eu lieu au commencement de cette année.

M. Cook relâcha de nouveau au Cap, au mois de Février 1775; on lui parla encore des Terres découvertes par les François; il rencontra M. Crozat *qui eut la bonté de lui donner une Carte de l'hémifphère auftral, où fe trouvoient marquées fes découvertes & celles de M. de Kerguelen.* (Voyez le tom. 4 de la Traduction du fecond Voyage de Cook.)

Mais le peu d'inftruction qu'offroit cette Carte, n'avoit rapport qu'aux opérations du premier Voyage de M. de Kerguelen; car elle avoit été publiée en France en 1773, c'eft-à-dire, avant qu'on pût connoître le réfultat du fecond Voyage de M. de Kerguelen, qui eut lieu à la fin de la même année.

Le Capitaine Cook ne put donc rien favoir de ce

havre ; je m'efforçai de remplir les vues de l'A-
mirauté. Le 16, par 48d 45' de latitude, & 1776. Déc.

---

fecond Voyage de M. de Kerguelen. M. Crozat fe contenta de lui dire *que les François venoient de faire un autre Voyage, qui s'étoit terminé d'une maniere peu honorable pour le Commandant.* (Voyez le tom. 4 de la Traduction françoife du fecond Voyage de Cook.)

Nous fommes fûrs que M. Crozat n'ajouta rien de plus, & que M. Cook n'apprit aucun autre détail fur le fecond Voyage de M. de Kerguelen : il regrettoit, comme on l'a vu tout-à-l'heure, *de n'avoir pas fu plutôt qu'un des Pilotes de M. de Kerguelen étoit à TÉNÉRIFFE, à bord de la Frégate du Chevalier de Borda;* il étoit perfuadé *qu'il auroit obtenu fur cette Terre des détails plus intéreffans que fa pofition.* En effet, s'il avoit caufé avec le Pilote, il auroit appris que M. de Kerguelen étoit retourné une feconde fois fur cette Terre auftrale, & que la petite Ifle dont le Chevalier de Borda lui donna le nom & le giffement, étoit une découverte de ce fecond Voyage. Ces rapports imparfaits n'étoient accompagnés d'aucune date ; rien n'en indiquoit l'époque ; & M. Cook arriva à la Terre *de Kerguelen*, croyant que les François n'y avoient abordé qu'une fois ; & ce qu'il ne faut pas oublier, il n'avoit, fur les opérations de ce premier Voyage, qu'un petit nombre de matériaux fournis par le Baron de Plettemberg & M. Crozat.

Des circonftances particulieres ont retardé la publication des Voyages de M. de Kerguelen : le Capitaine Cook étoit mort, quand on les a imprimés ;

52^d de longitude Orientale, nous apperçûmes
1776. Déc. des manchots, des plongeons, & des algues

& en 1780, lorsque la *Résolution* & la *Découverte* furent de retour en Europe, le Savant qui voulut bien nous aider à indiquer les découvertes antérieures des François, & à les placer sur une des Cartes de cet Ouvrage, à côté de celles de M. Cook, ne put, malgré son empressement à recueillir toutes les instructions qui intéressent la Géographie, se procurer que des détails sur le premier Voyage; & il ne les trouva même que dans une Carte manuscrite.

Nous sommes plus instruits: M. de Kerguelen vient de publier le journal des deux Voyages qu'il a faits en 1772 & 1773, & il y a joint une Carte des côtes qu'il a reconnues dans ses deux expéditions. L'un de ses Officiers, M. de Pagès, a imprimé également une autre Relation du second Voyage, qui est, à bien des égards, plus détaillée & plus complette que celle de M. de Kerguelen.

Ces Ouvrages authentiques nous mettent en état de corriger les petites erreurs de fait, & de rectifier les détails que le Capitaine Cook a insérés dans cette partie de son journal sur des oui-dires. Les détails que nous venons de donner, nous ont paru nécessaires; nous les terminerons par une observation générale, qui montre bien l'embarras où se trouvoit M. Cook. Il n'a jamais vu cette partie de la côte que les François avoient examinée en 1772; & il n'a jamais su qu'ils étoient allés, en 1773, dans l'autre partie qui a été le théâtre de ses opérations. Ainsi, les instructions que lui offroit la Carte de M. Crozat

de rocher, (*a*) qui flottoient ſur les vagues. A meſure que nous avançâmes à l'Eſt, nous en trouvâmes plus ou moins tous les jours; & le 21, par 48ᵈ 27′ de latitude Sud, & 65ᵈ de longitude orientale, nous vîmes un gros veau marin. Le ciel étoit très-brumeux, & comme je comptois, à chaque moment, rencontrer la terre, notre navigation devint pénible & dangereuſe. 1776. Déc.

Le 24, à ſix heures du matin, nous marchions à l'Eſt ; la brume s'éclaircit un peu, & nous découvrîmes une terre (*b*) dans le Sud-Sud-Eſt. 24.

ſur le premier Voyage, n'ont ſervi qu'à le jetter dans l'erreur ; & comme il ignoroit abſolument le ſecond, il n'a jamais pu comparer ſes obſervations avec celles de M. de Kerguelen. Nous ferons cette comparaiſon dans les notes, & l'on verra que ces deux Navigateurs ſont d'accord ſur tous les points.

(*a*) M. Cook parle de deux eſpèces d'algues dans ſon Journal; il donne à l'une le nom ordinaire de *ſea weed*, que nous rendrons par le terme d'algues, & à l'autre celui de *rock weed*, que nous traduirons par algues de rochers. Il obſerve que celles-ci croiſſent ſur des rochers. *Note du Traducteur.*

(*b*) On avoit découvert, avant le Capitaine Cook, ces petites Iſles au milieu deſquelles il ſe trouvoit alors. Il eſt ſûr que M. de Kerguelen les vit & leur donna des noms, au mois de Décembre 1773, durant ſon ſecond Voyage. Si on examine ſur la Carte ci-jointe leur poſition reſpective & leur giſſement à

1776. Déc. Lorsque nous en fûmes plus près, nous reconnûmes que c'étoit une Isle d'une hauteur considérable, & d'environ trois lieues de tour. (*a*) Bientôt après, nous en découvrîmes une seconde, de la même grandeur, à une lieue, à l'Est de la premiere, (*b*) & d'autres plus petites, (*c*) qui gissent entre les deux dans la direction du Sud-Est. Nous apperçûmes une troisieme Isle haute, (*d*) au Sud-quart-Sud-Est un demi-Rumb Est de l'extrémité méridionale de la premiere. Au milieu des éclaircies de la brume, il sembloit que nous

l'égard des côtes voisines de la grande Terre, on sera frappé de la ressemblance avec la Carte de M. de Kerguelen : chacun sait à Londres, que nos Cartes étoient gravées, lorsque le journal de M. de Kerguelen a paru.

(*a*) M. de Kerguelen a appellé celle-ci *Croy* ou *Crouy*. Il l'a marqué sur sa Carte, & il en a donné de plus une vue particuliere, où son élévation est considérable, ainsi que le dit le Capitaine Cook.

(*b*) M. de Kerguelen l'a appellée Isle *Roland*, du nom de son Vaisseau ; elle est aussi représentée dans une vue particulière sur la Carte françoise.

(*c*) Les observations des François sur la position de ces petites Isles, sont exactement d'accord avec celles de M. Cook.

(*d*) D'après la position de l'Isle de *Clugny* dans la Carte de M. de Kerguelen, on voit que c'est *la troisieme Isle élevée*, vue par le Capitaine Cook.

pourrions débarquer sur les petites Isles; je fis quelques manœuvres pour cela, & je voulus pénétrer dans leur intervalle; mais, lorsque nous nous trouvâmes plus près des côtes, je sentis que cette entreprise seroit dangereuse par un ciel très-obscur : car, s'il n'y avoit point eu de passage, ou si nous étions tombés sur des écueils, il eût été impossible de regagner le large; le vent soufloit directement de l'arrière, la mer étoit d'une grosseur prodigieuse, & produisoit sur les côtes un ressac effrayant. Une autre Isle frappa nos regards dans le Nord-Est; & prévoyant que j'en découvrirois peut-être de nouvelles encore, l'épaisseur de la brume continuant, je craignis d'échouer : enfin je crus qu'il étoit plus prudent de m'éloigner & d'attendre un ciel plus serein.

1776. Déc.

Nous venions de passer au vent de la derniere Isle, dont je parlois tout-à-l'heure. C'est un rocher élevé, & de forme ronde que j'ai nommé *Cap Bligh* : c'est peut-être la terre que M. de Kerguelen a appellée Isle du *Rendez-vous*. (*a*)

(*a*) Cette Isle, ou ce *Rocher*, étoit le seul point sur lequel le Capitaine Cook avoit reçu des informations à *Ténériffe*, & on peut remarquer avec quel soin il rapprochoit de ses observations le peu qu'on lui avoit dit. Ce qu'il donne comme *probable* se trouve certain, lorsqu'on compare sa Carte avec celle de

1777. Février.

„ destinés. Il paroît qu'ils changent de domici-
„ le, lorsque le poisson devient rare ou lors-
„ qu'une raison quelconque les dégoûte de l'en-
„ droit où ils sont établis; nous vîmes en effet
„ des habitations dans des cantons, où il n'y
„ en avoit point durant le second Voyage de
„ M. Cook, & même celles que nous rencon-
„ trâmes alors, étoient désertes.

„ Leurs pirogues sont bien faites; les borda-
„ ges sont élevés les uns sur les autres, & atta-
„ chés avec de fortes baguettes d'osier; afin de
„ prévenir les voies d'eau, ils revêtissent les
„ coutures de longues lattes: quelques-unes ont
„ cinquante pieds de longueur, & elles sont si
„ larges, qu'on peut les manœuvrer sans balan-
„ cier; mais les plus petites en ont ordinaire-
„ ment un. Souvent ils en réunissent deux à
„ l'aide d'un radeau; c'est ce que nous appel-
„ lions les doubles pirogues: elles portent de
„ cinq à trente hommes & quelquefois davanta-
„ ge: on y voit fréquemment une grosse tête
„ assez bien sculptée & chargée de peinture;
„ cette figure semble représenter un homme à
„ qui une violente colere donne des contorsions;
„ les pagaies sont longues de quatre ou cinq
„ pieds, étroites, & elles se terminent en poin-
„ tes: lorsqu'ils rament en mesure, la pirogue

aux Insulaires des couteaux, des grains de verres & d'autres bagatelles, & ils nous donnerent un petit nombre de noix de cocos que nous leur demandâmes ; mais ils ne les céderent point comme un échange de ce qu'ils avoient reçu de nous, car ils ne paroissoient avoir aucune idée de trafic, & ils ne sembloient pas estimer beaucoup nos présens.

1777. Avril.

L'un des Naturels que nous n'eûmes pas besoin de presser long-temps, attacha sa pirogue à un des cordages d'un vaisseau & monta à bord; les deux autres encouragés par son exemple, le suivirent bientôt. Leur démarche & leur maintien annonçoient une tranquillité parfaite, & ils ne craignoient en aucune maniere de se voir arrêtés ou maltraités.

Une nouvelle pirogue, conduite par un homme qui m'apportoit des bananes en présent, arriva après leur départ : le messager me demanda par mon nom; il l'avoit appris d'Omaï, qui étoit sur le canot de M. Gore. Sensible à cette politesse, je lui donnai une hache & un morceau d'étoffe rouge, & il regagna la côte bien satisfait. Omaï me dit ensuite, que ce présent m'avoit été envoyé par le Roi, ou le Chef principal de l'Isle.

Une double pirogue sur laquelle nous comptâmes douze hommes, manœuvra aussi-tôt de





